

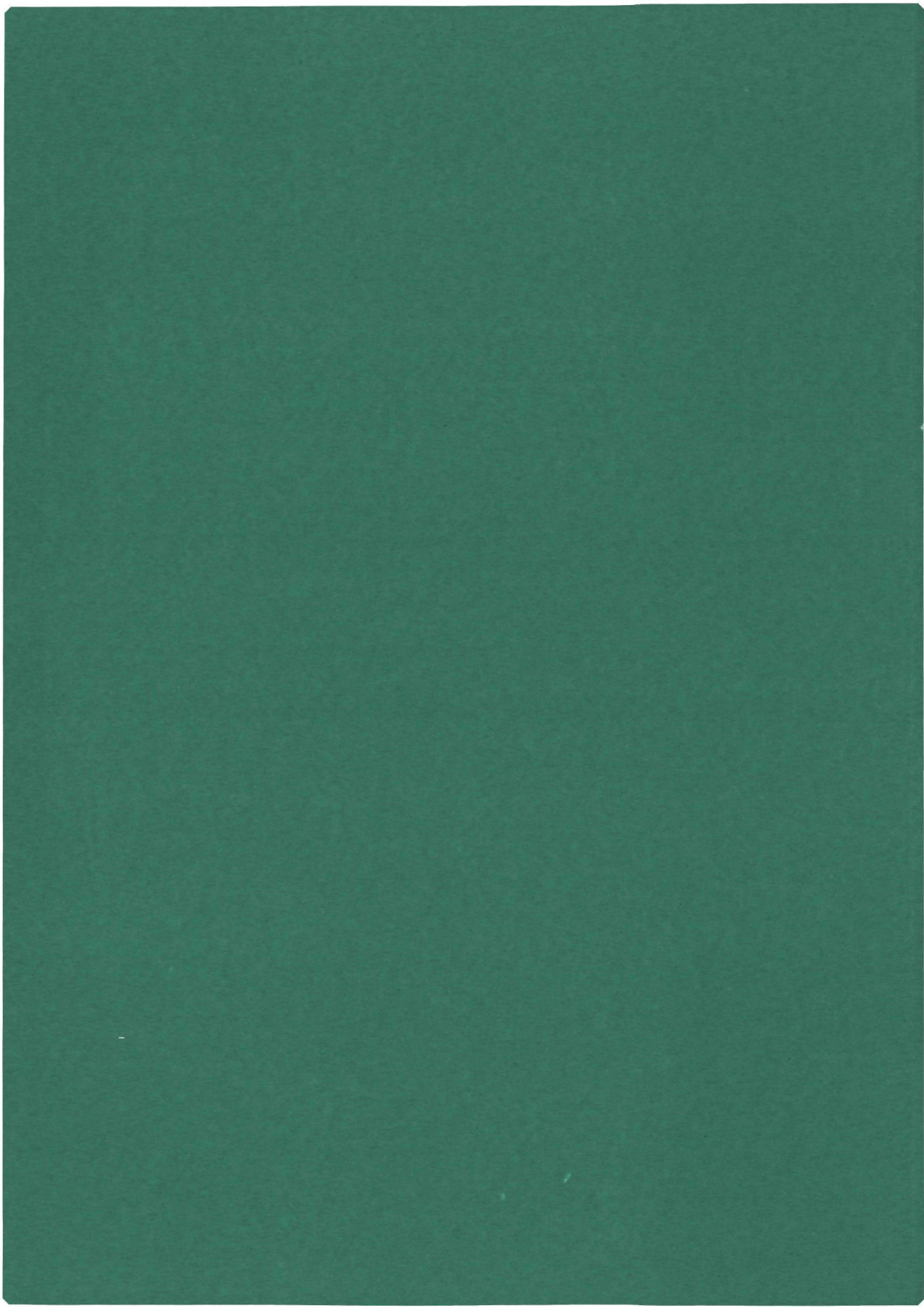
3792

Jules Michelet
LA SORCIÈRE

Nouvelle édition critique
avec introduction, variantes et examen du manuscrit



publiée par
WOUTER KUSTERS



LA SORCIÈRE

Jules Michelet

LA SORCIÈRE

Nouvelle édition critique
avec introduction, variantes et examen du manuscrit

Een wetenschappelijke proeve op het gebied van de Letteren

PROEFSCHRIFT

ter verkrijging van de graad van doctor
aan de Katholieke Universiteit te Nijmegen,
volgens besluit van het college van decanen
in het openbaar te verdedigen op
dinsdag 30 mei 1989
des namiddags te 3.30 uur

door

Walterus Albertus Henricus Maria Kusters
geboren op 23 november 1945 te Nijmegen

© W.A.H.M. Kusters, Nijmegen 1989

Jules Michelet, la Sorcière: nouvelle édition critique avec introduction, variantes et examen du manuscrit / Walterus Albertus Henricus Maria Kusters - [S.l.: s.n.]

Proefschrift Nijmegen. - Met bibliogr.

Zetwerk: Infobever, Nijmegen

ISBN 90 9002859 5/CIP/NUGI 743

SISO fran 854.7 UDC 840*18*(043.3)

Trefw.: Michelet, Jules "La Sorcière" / Franse letterkunde; geschiedenis; 19e eeuw.

Alle rechten voorbehouden. Niets uit deze uitgave mag worden verveelvoudigd, opgeslagen in een geautomatiseerd gegevensbestand, of openbaar gemaakt, in enige vorm of op enige wijze, hetzij elektronisch, mechanisch, door fotokopieën, opnamen, of op enige andere manier, zonder voorafgaande schriftelijke toestemming van de uitgever.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without the prior written permission of the copyright owner.

Qu'il me soit permis d'exprimer ma reconnaissance à M. Paul Viallaneix, qui a bien voulu me confier la charge de ce volume dans le cadre de son édition critique des OEuvres Complètes de Michelet et qui a généreusement mis ses dossiers à ma disposition, à M. Robert Casanova, qui m'a fait profiter de sa compétence et de sa méthode, ainsi qu'à Madame Marie-Claude Chemin, du Centre de Recherches révolutionnaires et romantiques de Clermont-Ferrand, à qui je dois une part importante de ma documentation. En m'associant à leur entreprise, pour La Sorcière comme pour quelques autres parties de cette oeuvre immense, ils m'ont permis, selon le mot de Michelet dans Le Peuple, non seulement de mieux admirer une belle création dans son résultat, mais aussi de la suivre en sa génération, dans la tendre incubation sous laquelle commença sa vie, sa chaleur.

W. K.

PRÉFACE

Lorsqu'il rencontre la sorcellerie pour la première fois, Michelet est bien loin de trouver au phénomène la portée philosophique qu'il finira par lui attribuer. C'était en 1837, avec le tome III de l'*Histoire de France*. Rien n'annonce, dans ces pages, la sympathie qu'il devait éprouver plus tard pour la sorcière: il s'en faut de beaucoup. C'est ce qu'on voit, par exemple, pour le procès de Guichard, évêque de Troyes, qui fut accusé d'avoir tué, en 1305, la reine Jeanne de Navarre par un ensorcellement: Michelet semble divisé entre plusieurs explications du satanisme dont aucune ne met en jeu une sorcière. Quand il rencontre ce genre de phénomènes, tantôt il affirme que « la démonologie [chrétienne] enfantait la sorcellerie », tantôt, et dans le même volume, il qualifie la sorcellerie d'« avorton dégoûtant des vieilles religions vaincues ». En tout cas, il ne voit alors en elle que perversion: « C'était un mauvais industrialisme, qui, ne pouvant tirer de la volonté les trésors que contient son alliance avec la nature, essayait de gagner, par la violence et le crime, ce que le travail, la patience, l'intelligence, peuvent seuls donner¹. » Sujet assez répugnant, à vrai dire: Michelet s'empresse de porter son regard ailleurs.

De même, lorsqu'il parle de la misère du XIV^e siècle et des Jacques qu'elle provoquait, il est encore bien loin d'imaginer une action bienfaisante de la sorcière partageant la révolte du serf et du paysan. Il se garde d'assimiler à la révolte diabolique le combat livré alors par le peuple. Bien qu'omniprésent dans le Moyen Age de 1837, l'Esprit du Mal n'y fait aucunement figure de Prince de la Nature, ni d'esprit du progrès; il faut attendre 1862 pour voir la sombre cuisine satanique annoncer le lumineux avenir de la Science.

En réalité, le Michelet de 1862 est un autre homme que celui de 1837. Au début des années 1840, il connut une crise religieuse qui l'engagea définitivement dans une polémique contre l'Église. Ensuite on le voit, comme auteur du *Peuple* (1846), s'ouvrir à l'amour des êtres simples: enfants, bêtes et plantes, autant de manifestations de la « bonne Nature ». En 1846, plutôt que de continuer l'histoire de l'Ancien Régime, il se mit à écrire son histoire de la Révolution en historien démocrate qui ne se lassait pas d'exalter le triomphe des Lumières, triomphe dont la sorcière apparaîtra comme une préfiguration. En 1849, un second mariage lui apporte dans l'ordre personnel cette découverte de la Nature qu'il allait bientôt montrer chez les hommes de la Renaissance, dans le tome VII de l'*Histoire de France* (1855). Sous l'inspiration de la jeune Athénaïs, il élargit le champ de ses activités en étudiant l'histoire naturelle: d'où les ouvrages lyriques sur *L'Oiseau* (1856), *L'Insecte* (1857) et *La Mer* (1861). On y trouve à l'égard de la vie universelle la sympathie qui fera la grandeur de *La Sorcière*. Sa gratitude envers la

femme poussa l'amoureux époux à réhabiliter et à affranchir la femme du discrédit qui ne cessait de peser sur elle, dans ces livres d'éducation sentimentale et sociale que sont *L'Amour* (1858) et *La Femme* (1859); *La Sorcière* recueillera cette inspiration, en reprenant, en particulier, l'idée que la femme, de tout temps, a été le médecin du peuple et la vraie initiation à la Nature.

La nouveauté de *La Sorcière* fut d'appliquer cette idée à la femme persécutée et maudite par l'Église et de montrer que la révolte satanique de cette victime était en vérité une oeuvre de salut. Autour de cette idée centrale s'organisent, en une parfaite harmonie, toutes les antinomies qui préoccupaient Michelet: Nature et anti-nature, Justice et Grâce, fécondité et stérilité, création et imitation, nuit et jour; en résumé, le Bien et le Mal. La sorcière permettait à Michelet de suivre le progrès de l'esprit humain depuis l'Antiquité jusqu'à son époque et même d'aller au-delà. Pour ce qu'il avait à montrer, aucun sujet n'aurait pu être plus fécond. Mais il l'obligeait à combler les lacunes de son Moyen Age de 1837. La Grande Sorcière qu'il venait d'entrevoir était bien antérieure aux « vilains procès » du XIV^e siècle. Il se remit donc à ce Moyen Age, quitte à en faire le négatif exact: ce qui avait été lumière devint obscurité, et des ombres épaisses vint jaillir un rayon. Le Moyen Age de *La Sorcière* est le Moyen Age « luciférien » dont a parlé Jacques Le Goff².

La Sorcière, oeuvre à la fois d'historien, de philosophe, de naturaliste, de prédicateur social et de pamphlétaire anticlérical, est un livre multiple qui défie toute tentative de classification. Et pourtant, malgré les contradictions apparentes, c'est un livre fort cohérent. Michelet l'a conçu comme une « formule forte et simple ». Au lieu d'entreprendre une histoire de la sorcellerie et de risquer de s'embrouiller dans un fouillis de cas divers, il inventa une sorcière qui est toutes les sorcières. Par cet artifice romanesque, il réalisa un idéal qui le hantait depuis sa jeunesse: « Méthode intime: simplifier, biographier l'histoire, comme d'un homme, comme de moi. Tacite dans Rome n'a vu que lui, et c'était vraiment Rome. Byron dans la Suisse n'a vu que lui, et il a trouvé la vraie poésie de la Suisse, à laquelle elle-même n'avait pu s'élever³. » L'érudition s'étant mise au service de l'intuition, Michelet devient donc la Sorcière, dont il partage « l'illuminisme de la folie lucide ».

L'histoire de la sorcellerie ne se déroule pas sur le rythme d'un progrès continu; elle comporte les régressions les plus déconcertantes; pour en rendre compte, il fallait mettre en jeu une singulière dialectique dont Michelet avait le secret et qui déjà apparaît dans la division du livre en deux parties. La première, légendaire, nous propose l'héroïne anonyme que le titre annonce; la seconde, historique, offre le « lamentable récit » de femmes qui ressemblent vaguement à cette sorcière

mais qui, en réalité, ne font que de la parodier. L'ensorcelée se substitue à la sorcière; c'est la « sorcière de la décadence », industrielle du sort, ouvrière d'imposture, hystérique ou triste victime d'un prêtre suborneur. Telle est, à vrai dire, la seule sorcière que les documents attestent, et abondamment. Avant 1862, elle n'avait pas manqué d'historiens de talent, comme Soldan, Wright ou Figuiér. Mais, averti par une « chronologie morale » – nous dirions une histoire des mentalités – qui lui enseignait les différences des époques, Michelet sentait que la vraie sorcière est antérieure aux documents disponibles. Pour la retrouver, il fallait donc la « ressusciter », de même qu'il fallait découvrir le Sabbat primitif grâce à une interprétation judicieuse du Sabbat moderne tel que l'avait décrit, par exemple, le magistrat bordelais Pierre de Lancre, au temps de Louis XIII. L'élève de Vico se mit donc à déchiffrer l'« âge légendaire » de la sorcellerie, le Temps Perdu de l'Histoire. La Nature et notamment la Femme furent son unique document.

Ainsi Michelet continua-t-il, après *L'Amour* et *La Femme*, d'opérer, dans *La Sorcière*, le sacre de la femme, « source des vivants », selon l'expression dont il usait indifféremment quand il parlait de la Nature⁴ ou des filles d'Ève⁵. A ceux qui tiennent la femme pour un être physiquement et moralement inférieur, « enfant malade et douze fois impur⁶ », il oppose son hosanna du « ventre adoré, trois fois saint, d'où le dieu homme naît, renaît éternellement⁷ ». Réglée sur les astres, la femme est la figure même de la Nature « par le retour régulier de l'exaltation⁸ ». Elle observe le ciel, connaît la terre, est familière des plantes. Elle demande aux fleurs de guérir ceux qu'elle aime. Tout naît et finit par elle: les religions et les sciences eurent en elle une « mère, tendre gardienne et nourrice fidèle⁹ », garante de leur unité. Mais elle dut faire place à « l'homme spécial, jongleur, astrologue ou prophète, nécromancien, prêtre, médecin¹⁰ ».

Que n'a-t-on pas dit contre elle! Et combien plus encore, quand il s'agissait de celle qui, aux « temps du désespoir », avait « maintenu le grand courant des sciences bénéfiques de la nature¹¹ »! Quelle erreur, en effet, ne commet-on pas si, au mot de *sorcière*, on imagine les affreuses vieilles de Macbeth! « Beaucoup périrent précisément parce qu'elles étaient jeunes et belles¹² ». La mal aimée fut aussi une mal nommée. Michelet retourne donc la qualification de *malefica*: « O bienfaisante Sorcière¹³! » Sans nier qu'elle pût faire du mal (grêles, mauvaises récoltes, maladies: telles étaient les éternelles accusations), il insiste sur le bien qu'on lui doit. Sans cesse discréditée, poussée dans la clandestinité, elle a pourtant exercé sa magistrature salubre: médiation, consolation, guérison. Son savoir empirique a fondé la science médicale.

N'était-ce pas là une thèse trop hardie? Ce n'était pas, en tout cas, celle des auteurs que Michelet consulta en matière d'histoire des sciences: ceux-là pensaient

que tout l'acquis du savoir médiéval avait été le fait des « docteurs ». Mais ces docteurs étaient des demi-scolastiques empêtrés dans leur robe, leurs dogmes, les déplorable habitudes de l'École¹⁴. Quels progrès pouvaient-ils avoir fait accomplir à la science? Et comment ne pas en croire plutôt le « grand et puissant docteur de la Renaissance », Paracelse, qui « déclare n'avoir rien appris que de la médecine populaire, des *bonnes femmes*, des *bergers* et des *bourreaux*¹⁵ »?

De ces *bonnes femmes* Michelet retrace les origines. Jouant sur une formule qu'il emprunte à Pierre de Lancre: « Nature les fait sorcières », il situe leur apparition en pleine époque d'Anti-Nature, au temps le plus déshérité de l'Histoire. Au lieu de parler, en théoricien, d'aliénation morale et économique, il brosse à grands traits le tableau de ce monde en train de déperir et il en indique les misères: destruction des rapports humains sous l'empire de l'or, le dieu nouveau; divorce de l'Église et du peuple; désespoir des serfs abandonnés à leur malheur par le prêtre et le seigneur. Quand les temps sont les plus durs, la femme du paysan, plus malheureuse encore que lui, se sacrifie, se met hors la loi, quitte son foyer dont elle avait toujours, mais en secret, choyé « le petit démon ». Si ce « génie des trésors cachés » ne cesse de la hanter, la « possession », pourtant, est encore lointaine. Mais elle sent Satan grandir en elle. Elle consent, enfin, au pacte, se fait sorcière. Sa révolte la met définitivement sur une voie où, à la manière satanique, tout se fait *à rebours*. Face à l'Église, à l'École de la médecine officielle, à la société féodale devenue inhumaine, la femme devenue sorcière ouvre son anti-Église de fraternité, fonde le gai savoir d'une « école buissonnière » de médecine, se fait instrument de nivellement social. Elle donne au peuple les « choses de Dieu que Dieu refuse¹⁶ ».

Le Moyen Age fini, elle laisse sa magistrature aux médecins, qui consacrent la victoire de leur initiatrice en la déclarant malade, victime d'une illusion: la sorcellerie a fait son temps. Le drame, pourtant, n'est pas fini. Il continue, sanglant, mais en parodie, le prêtre s'étant emparé de la défunte sorcellerie. Ainsi le Livre Deuxième, qui porte sur les Temps nouveaux, fait-il retour sur le Premier, pour le continuer par une série complexe de revirements inattendus. De la sorcière, une fois sa mission accomplie, il reste une folle. Le Satan du Livre Premier, le jeune rieur, le Prince de la Nature, est devenu, dans le Deuxième, assommant, *un bon vieux*, un simple d'esprit: il « se fait ecclésiastique » et passe au camp de l'Anti-Nature, l'Église, prêt à la rendre horriblement odieuse. Loin de dissocier les deux parties du livre, ce renversement paradoxal les relie intimement, car il traduit le mécanisme du progrès qui commande les péripéties du drame historique. Si ce drame se laisse saisir, c'est dans les transformations qui en caractérisent les actes successifs. La sorcière disparaît mais son oeuvre dure. Si le grand sabbat

se répète en farce pour disparaître à la fin, c'est qu'il est entré dans les mœurs. Satan triomphe, et à tel point qu'il s'évanouit: comme jadis, *il est partout*. Il se différencie en deux personnages contraires (l'un sérieux, l'autre burlesque): médecin d'une part, casuiste de l'autre; ici, l'esprit lumineux de l'avenir, esprit de la révolte scientifique; là, l'esprit ténébreux du passé, de la sorcellerie. Dans ce symbolisme à double tranchant se résument les lois de la Nature qui sont aussi celles de la vie et de l'histoire. « [Satan] n'était-il pas un acteur nécessaire, une pièce indispensable de la grande machine religieuse, un peu détraquée aujourd'hui? Tout organisme qui fonctionne bien est double, a deux côtés. La vie ne va guère autrement. C'est un certain balancement de deux forces, opposées, symétriques, mais inégales; l'inférieure fait contrepoids, répond à l'autre. La supérieure s'impatiente, et veut la supprimer. – A tort¹⁷. » Dialectique du devenir, l'histoire se modèle sur la dualité de son objet-symbole, le mythe de Satan.

S'étonnera-t-on que cette histoire annonce, à rebours, l'évangile d'une foi nouvelle? Ayant rappelé la vie et l'oeuvre de son héroïne, Michelet arrive, comme Vico et comme Hegel¹⁸, à la conclusion que l'histoire finit par révéler la Justice divine. Le mouvement de libération incarné par la sorcière n'est pas oeuvre impie,

C'est la grande révolte obéissante à Dieu,

selon l'expression de Hugo¹⁹. Satan « pourrait bien être un des aspects de Dieu ».

La femme que Michelet exalte religieusement est une figure messianique, victime immolée au bûcher, « hostie d'amour » au Sabbat. Ouvrier de sa « résurrection », il ne doute pas de sa gloire. « La Sorcière a péri pour toujours, mais non pas la Fée. Elle reparaitra sous cette forme qui est immortelle. [...] Elle rentrera dans les sciences et y rapportera la douceur et l'humanité comme un sourire de la nature²⁰ ».

On le voit: son hostilité à l'Église n'empêche nullement Michelet d'user, en les inversant, des catégories théologiques propres au christianisme. Dans leur version humanitaire, elles permettent à sa pensée et à son imagination de prendre forme. Comme bien d'autres Romantiques, il prêche une bonne nouvelle qui, tout en étant calquée sur la Révélation, s'y oppose et tend à la remplacer. On peut lui appliquer ce qui a été dit des « poètes philosophes » du XIX^e siècle: « [Ils] laïcisent le 'mythe' chrétien. Ils le vident de son contenu orthodoxe pour y enfermer des significations profanes. Mais ils le gardent jalousement. De ce biais ils introduisent dans leur épopée une sorte de merveilleux, dont les incroyants eux-mêmes peuvent s'accommoder²¹. » Si, de la sorte, *La Sorcière* présente, en plus d'un endroit, un discours religieux sous une forme des plus archaïques, c'est surtout parce que Michelet préfère la fiction mythique à l'exposé « scientifique ».

En suivant le fil léger et élastique de la fiction, le mythographe qu'il devient très consciemment surmonte les difficultés posées par une histoire trop pleine d'à-coups et de métamorphoses ensorcelantes pour pouvoir être rendue au moyen d'un discours rigoureusement positif.

*

La publication, chez Flammarion, des *OEuvres Complètes* de Michelet a été entreprise en 1971 par M. Paul Viallaneix. Je lui dois l'invitation à y collaborer pour *La Sorcière*, *Le Peuple* et le Livre IX de *l'Histoire de la Révolution française*. Établie et présentée selon la méthode adoptée pour les O.C., la présente édition critique de *La Sorcière*, complétée d'un dossier de presse, est appelée à être publiée dans cette collection, dont 14 tomes ont paru jusqu'à présent (1989). Il convient donc de définir les principes de la méthode adoptée pour l'ensemble des volumes.

A partir du tome IV, Viallaneix s'est fait assister par M. Robert Casanova, à qui l'on doit, pour *l'Histoire de France*, l'examen des remaniements du texte à travers les rééditions, et aussi, à partir du tome VI, l'étude des manuscrits, ceux-ci ayant fait défaut pour les textes publiés dans les tomes précédents. Dans son appareil critique, pour montrer l'écrivain aux prises avec son oeuvre, R. Casanova a choisi un autre procédé de transcription que Gustave Rudler dans son édition de *Jeanne d'Arc* (Paris 1925). La méthode de ce dernier, en effet, ne permettait pas de transcrire les passages très travaillés, avec leurs ratures et, dans les interlignes, des ajouts souvent raturés à leur tour, de manière à faire comprendre comment la page a été écrite. Une telle transcription, « statique » comme l'appelle R. Casanova, en voulant rivaliser avec la photographie, aboutit trop souvent à une confusion si inextricable qu'il faut parfois recourir au manuscrit lui-même pour la déchiffrer. Pour remédier à ce défaut, Casanova a conçu une méthode « dynamique » qui consiste à montrer non pas le « travail fait », mais le « travail se faisant²² ». La différence entre les deux méthodes apparaît nettement lorsqu'on les compare sur un cas précis. Prenons l'exemple même que R. Casanova cite pour expliquer son système; c'est une phrase du Livre X de *l'Histoire de France au Moyen Age*, qui n'est ni longue ni très raturée. Voici comment elle se présente dans le manuscrit:

Se ruiner pour se faire moquer

vraiment

~~Le cardinal se sentait~~

~~C'était trop d'être~~

trop

à la fois humilié, ruiné.

Les étapes successives de la rédaction sont faciles à établir. Ayant commencé par écrire, à propos du cardinal de Winchester: *Le cardinal se sentait*, Michelet biffe ces quatre mots qu'il remplace par: *C'était trop d'être à la fois humilié, ruiné*. Ensuite, il remanie la phrase en supprimant les mots *trop d'être* et *humilié, ruiné*; au-dessus des mots annulés *Le cardinal se sentait*, il ajoute, dans l'interligne, *Se ruiner pour se faire moquer*, au-dessus des mots *trop d'être*, il écrit, également dans l'interligne, le mot *vraiment*, et dans la marge, devant *à la fois*, il rétablit le mot *trop* qu'il vient de supprimer dans le groupe *trop d'être*.

Rudler, qui dans son édition de *Jeanne d'Arc* signale les mots biffés par des italiques, les additions interlinéaires par des < > et les passages barrés par des [], transcrit ainsi ce passage²³:

[... *Le cardinal se sentait* <se ruiner pour se faire moquer> *c'était trop d'être* <*vraiment trop*> à la fois *humilié ruiné*.]

En signalant les mots biffés par des italiques et en mettant entre crochets les versions successives abandonnées, Casanova transcrit la phrase de la façon suivante²⁴:

[*Le cardinal se sentait*] [*C'était trop d'être à la fois humilié, ruiné*.] *Se ruiner pour se faire moquer, c'était vraiment trop à la fois*.

A la transcription « statique » de Rudler, qu'on pourrait aussi qualifier de « topographique » dans la mesure où elle indique avec précision la place de chaque correction, s'oppose la transcription « dynamique », ou, si l'on aime mieux, « chronologique », de Casanova. A vrai dire, il y a du pour et du contre des deux côtés. La méthode de Rudler a l'avantage d'une parfaite objectivité tandis que celle de Casanova, dans son ambition de présenter les corrections successives, ne peut être appliquée sans qu'on se livre à une interprétation plus ou moins subjective. La première a depuis longtemps droit de cité; la seconde, malgré le succès d'estime échu à l'édition des O.C. de Michelet, est encore loin de s'être imposée. Pourtant, l'incontestable mérite de la méthode dynamique est de permettre d'« observer le va-et-vient du texte qui s'engendre dans l'alternance des pressions et des refus », et de « suivre, à travers accrocs et reprises, le mouvement incessant de son tissage²⁵ ». Si, comme nous le ferons ici, on opte pour cette dernière méthode, c'est donc qu'on estime « qu'il est plus intéressant de suivre un écrivain dans l'acte d'écrire que de signaler que tels mots ont été biffés et tels autres écrits dans l'interligne ou dans la marge²⁶ ».

*

Le choix fait par les éditeurs des O.C., de prendre comme texte de base la dernière édition parue du vivant de l'auteur, explique une différence entre la présente édition et l'édition critique publiée, en 1952 (t. I) et en 1956 (t. II), par Lucien Refort. Celui-ci avait choisi, comme texte de base, l'*editio princeps* de *La Sorcière*. Cette édition, qui porte le nom de Hachette, a la particularité de n'avoir jamais été mise en vente; envoyée au pilon, elle fut immédiatement remplacée par l'édition Dentu, appelée par Refort la « fausse originale ».

Avant Refort, c'est Ad. Van Bever qui, en 1911, avait révélé au public, dans son « édition intégrale » conforme à l'édition Hachette, les deux passages que, sous la menace d'une saisie, Michelet avait récrits sur la demande de l'associé de Dentu, Hetzel²⁷. Il le fit d'après l'exemplaire remis au Dépôt Légal, exemplaire qui est conservé à la Réserve de la Bibliothèque Nationale de Paris et qui est le seul accessible de ceux qui ont échappé au pilon.

Son édition pouvait poser un dilemme aux fervents d'une édition « intégrale »: l'« originale » (mise au pilon), la « fausse originale » (l'édition Dentu) et l'édition belge (définitive) étaient toutes authentiques. Opter pour telle édition, c'était couper dans telle autre, couper dans un texte écrit par Michelet. Pour être intégrale, une édition devait donc offrir les variantes. Ce n'est pas le cas de l'édition de Van Bever, qui donne seulement le texte de l'édition Hachette. Dans l'apparat de son édition « critique », le premier du genre, Refort indique, outre les variantes des éditions parues du vivant de Michelet²⁸ et celles des éditions posthumes, les variantes du manuscrit. Il fut, en effet, le premier à étudier ce manuscrit; mais il n'a pris en compte que l'état final, laissant de côté tous les passages annulés, y compris les rédactions antérieures des passages qu'il a transcrits²⁹. Dans son introduction, il donne un relevé complet des emprunts faits à l'oeuvre antérieure, en particulier à l'*Histoire de France*, mais sans se référer aux éditions effectivement utilisées par Michelet. Pour éclairer la genèse du livre, il ne put disposer du *Journal* de Michelet, non encore publié³⁰; en revanche, il utilisa les cours professés au Collège de France, notamment ceux des années 1841, 1842 et 1843, et il en résuma certaines idées concernant Satan et la sorcière. En outre, d'abondants appendices offrent des commentaires sur des questions de détail. C'est surtout grâce à toute cette masse de données explicatives, bien qu'elle soit vieillie à plus d'un égard, que le travail de Refort conservera son utilité.

Pour n'être pas critiques, les éditions procurées par Van Bever (1911), Roland Barthes (1959), Robert Mandrou (1964) et Paul Viallaneix (1966) n'en sont pas moins précieuses et le resteront: elles doivent leur valeur à leurs belles intro-

ductions, qui furent autant de contributions à la connaissance de ce livre à nul autre pareil.

Depuis quelques années, les oeuvres de Michelet suscitent un intérêt tout nouveau. S'étonnera-t-on de voir *La Sorcière* participer à la « résurrection » de son auteur? Elle est, disait Roland Barthes, le livre de prédilection de tous ceux qui aiment Michelet. Si tel est le cas, est-il besoin de justifier notre volonté d'offrir au lecteur tous les moyens possibles, si lourds soient-ils, de ressaisir comment ce livre fut écrit, et d'apprécier le « texte abouti » grâce au contraste avec « le foisonnement des virtualités avortées³¹ »?

INTRODUCTION

ENTRE LE ROMAN ET L'HISTOIRE

Michelet acheva, le 14 décembre 1861, *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, tome XIV de l'*Histoire de France*. Au lieu de passer à la rédaction du tome suivant afin de réaliser au plus vite le grand projet de sa vie, il se mit à écrire *La Sorcière*: voilà qui frappe et mérite réflexion. Que s'est-il passé au juste? Le *Journal* nous permet de le deviner. Il nous montre, durant cette année 1861, Michelet incertain sur lui-même et tenté d'abandonner l'histoire pour se jeter dans des *alibis* éphémères, puis retrouvant son équilibre et son plein élan d'historien. Le livre qui devait naître de cette crise et en exprimer la solution, c'est *La Sorcière*.

Quand, à la fin de 1861, il fit retour sur l'année qui venait de s'écouler, Michelet pouvait noter dans son *Journal* qu'elle comptait parmi les meilleures de sa carrière³². A cette époque, fidèle à son habitude de passer l'hiver au soleil du Midi, il habitait avec sa femme, aux abords de Toulon, une villa qu'il avait louée à un chirurgien de la Marine, Lauvergne³³. Il s'était installé le 27 septembre 1861 dans cette « petite maison fort recueillie³⁴ », assise au pied du fort Lamalgue qui domine, invisible, l'une des plus belles rades du monde. Lieu propice au repos après les fatigues d'une « vie itinérante³⁵ », partagée cette année-là entre Paris, Veules-les Roses en Normandie (du 20 juin au 5 août), Veytaux en Suisse (du 22 août au 18 septembre). L'année avait été, certes, féconde. *La Mer* avait paru le 15 janvier, ainsi que, le 28 avril, une réédition du *Prêtre* augmentée d'une nouvelle préface; en février 1862, le tome XIV allait s'ajouter à l'*Histoire de France*, dont les six premiers volumes sur le Moyen Age venaient d'être réédités grâce aux soins du gendre de Michelet, Alfred Dumesnil. Le long séjour à Veytaux avait renouvelé l'amitié qui attachait l'historien à Edgar Quinet, son « cher Merlin ». Mais surtout, les voyages en Normandie et en Suisse avaient été des étapes de l'itinéraire spirituel qui le conduisit à trouver finalement dans le sujet de *La Sorcière* la solution de ses problèmes de penseur et d'écrivain. Voici comment.

Dès janvier, il s'était mis à préparer, par ses lectures, le volume sur Louis XIV et le duc de Bourgogne, et même le suivant sur la Régence. Mais ayant à peine commencé, il supporta mal le dégoût que lui inspirait une fin de règne sclérosée, glissant dans la dévotion. La Régence lui plaisait davantage; il y voyait le triomphe de la « nature rajeunie au XVIII^e siècle », la lumière, l'amour³⁶. Au mois de février, il se délassa de l'histoire en s'essayant à une oeuvre de fiction. Les *Mémoires* de Saint-Simon l'avaient familiarisé avec l'époque de ses prédilec-

tions; ceux de Mme de Staal (sur sa vie de femme de chambre de la duchesse du Maine) lui inspirèrent l'idée d'y situer la vie d'une jeune servante, qui raconterait son existence dans un journal intime. *Sylvine, mémoires d'une femme de chambre*³⁷ ne devait jamais être achevé. Les fragments qui nous en restent révèlent un auteur fasciné par la relation érotique entre une dame noble et sa fille adoptive, relation qui est marquée des mêmes « douces privautés³⁸ » que celles dont, à en croire le *Journal*, Michelet jouissait auprès d'Athénaïs. Celle-ci fut choquée par le caractère libidineux des pages qu'il lui fit lire. Tout en cachant son inquiétude, elle veillait sur son mari, et enfin, lors de leur séjour estival en Normandie, elle réussit à le « détacher du roman³⁹ ». Cette « révolution », datée par Michelet du 14 juillet, conjura les risques d'un genre « dangereux » pour lui, car visiblement, ce n'était pas le sien. Lui qui reprochait aux romanciers de son temps de salir la personnalité du peuple et d'être obsédés par « le fantastique, le violent, le bizarre, l'exceptionnel⁴⁰ », pouvait-il vraiment croire qu'en achevant *Sylvie* il ne partagerait pas leurs torts? Son renoncement⁴¹ nous dit assez le contraire. Il avait, dans *L'Amour*, avoué ne pas avoir « ce genre de talent⁴² ». Pourtant la fiction romanesque, à ses yeux si opposée à l'Histoire, le fascinait. « Qu'est-ce que le roman? s'était-il demandé en 1857: l'épopée non épique, l'histoire non historique, descendues l'une et l'autre de la grandeur populaire à la petitesse individuelle⁴³ ».

À la stérilité des « rêves bizarres » propres à la fiction romanesque il oppose la profondeur de la poésie, la seule « création » qui, en se passant de tout pittoresque superficiel, pénètre le fond de la réalité, découvre, dans les lois de la Nature et dans l'histoire de l'humanité, l'expression d'un amour universel. Que l'Histoire se fasse donc poésie! Michelet se livre, en ces jours de juillet, à ce genre de réflexions, conscient que son bonheur domestique peut lui ouvrir l'accès à l'Histoire conforme à ses rêves. L'amoureux époux, enfin, a retrouvé son rameau d'or. Sa fidélité à Minerve va se perpétuer à travers son amour pour Athénaïs. Depuis longtemps, que de bienfaits n'a-t-il pas reçus d'elle! Sa nouvelle carrière de « naturaliste », c'est à elle qu'il la doit. Il l'a remerciée, dans *L'Oiseau*, *La Mer* et *L'Insecte* de l'avoir initié aux harmonies de la Nature; c'est grâce à elle aussi qu'il a pu, dans *L'Amour* et *La Femme*, tirer les leçons exaltées d'une « physiologie du mariage », que dix ans de bonheur conjugal l'ont aidé à formuler. Vraiment, elle n'a pas gardé pour elle les fruits de l'éducation qu'il lui avait prodiguée. Et maintenant il lui sait gré de l'avoir remis sur la voie de l'Histoire. Immense service! Il sent que c'est en suivant cette voie, éclairée par un « soleil doux et inspirateur⁴⁴ », il sera capable de se délivrer du « trop-plein » qu'il y a dans son cœur et de conjuguer, dans sa création, sa sensualité et sa spiritualité. Le *Journal* du 22 juillet 1861 annonce son nouvel élan d'historien:

Je me dis le 19: Pourquoi des rêves bizarres? Tu as la poésie sous la main. Reprends ton équilibre. Plus on jouit d'une personne pure, plus on s'épure et plus on s'harmonise. Reviens à la Nature. Ton devoir est l'Histoire. Épanche le trop-plein dans l'histoire naturelle. Le milieu des deux, c'est l'amour et l'histoire de l'amour et l'histoire de la mort ou de l'amour au-delà de la vie. Le cadre de l'histoire de l'amour est assez élastique pour que tout y soit contenu. Il permet, il exige que tu y verses et ta spiritualité, et ta sensualité. Il n'entraînera pas l'énervation du cerveau et du sexe que donne la masturbation solitaire du roman. Au contraire, il implique qu'on reprenne sans cesse le sens, l'intelligence, dans l'expérience même, et qu'indéfiniment on la cherche dans l'objet aimé. Celle-ci, non seulement très pure, mais très complète, a déjà, sous mille points de vue, révélé ce grand sujet. La femme est une nuit, d'où, quand on sait fouiller, peut sans cesse jaillir la lumière. Que je serais heureux si je pouvais communiquer à tous, ces arts de bonheur et d'invention⁴⁵!

Cette inspiration demandait une réalisation immédiate. Michelet reprit donc son *Histoire de l'Amour*, commencée en janvier 1859, abandonnée ensuite, et qui l'avait mis sur le chemin de l'Orient ancien. Il avait inséré dans *La Femme* une partie de cette histoire: le fragment qui en Isis célèbre la femme « comme dieu de bonté »; Claude Digeon, dans son édition du *Journal*, en a publié un autre fragment⁴⁶. Mais le projet avorta. Si Michelet, une fois de retour à Paris depuis le 6 août, lui préféra la rédaction de son *Lous XIV*, c'est peut-être parce qu'il estimait que l'*Histoire de l'Amour*, trop imprégnée de mythologie, s'éloignait de la réalité vivante qu'il cherchait avant tout. Pour l'instant, il avait besoin du réel historique et concret. Les légendes de l'Asie devaient attendre la *Bible de l'Humanité* (1864).

Pendant son séjour à Veytaux à la fin d'août, l'historien de l'amour, ayant trouvé mieux, se mit à retracer, pour la garder inédite⁴⁷, la biographie de sa compagne jusqu'aux débuts du mariage. De nouveau il se fit romancier, comme pour les *Mémoires d'une fille de chambre*, mais cette fois pour évoquer les véritables *Mémoires d'une jeune fille honnête* et sans faire parler son héroïne à la première personne comme il l'avait fait dans *Sylvine*. Le cas individuel d'Athénaïs pourrait, croyait-il, éclairer « la nature humaine plus qu'aucun livre par des côtés très innocents qu'une fausse pudeur a voilés jusqu'ici⁴⁸ ». Il était obsédé par la pensée de sa femme, n'ayant d'autre livre qu'elle, ne voulant s'occuper que d'elle, se sentant ne vivre que d'elle⁴⁹. Mais c'était aussi l'occasion d'évoquer son passé personnel. Les *Mémoires* lui faisaient revivre l'époque où la mystérieuse Athénaïs

fit irruption dans sa vie de solitaire. Il se rappelait la consternation des siens, qui, douze ans après, n'avait pas tout à fait disparu. « On disait que cette morte, cette pâle *Fiancée de Corinthe* serait mon tombeau^{so}. »

Ce fut, au contraire, une source de vie. La frêle Athénaïs chassa la nuit du tombeau par une lumière que le *Journal* évoque avec éclat dans le passage du 22 juillet 1861, cité plus haut. La nuit dont parle Michelet en cette page n'est pas encore celle, « luciférienne », de la sorcière; mais la femme dont il rêve est déjà, sous les traits d'Athénaïs, la Bonne Dame aux puissances surhumaines, médiatrice entre la Nature et l'Histoire, consolatrice et guérisseuse d'un certain historien malade pour avoir *trop bu le sang noir des morts*.

« MON BRUSQUE REVIREMENT »

Avant que Michelet n'en eût conçu l'idée, *La Sorcière*, on le voit, avait déjà été longuement préparée dans sa pensée et dans son oeuvre. Si la rédaction allait être l'affaire de quelques mois seulement, c'est que, dans les ouvrages antérieurs, le livre préexistait en grande partie, mais à l'état de *membra disjecta*, fragments hétéroclites qui demandaient à être harmonisés. Comment le furent-ils? Du secret de leur future unité Michelet eut la révélation en décembre 1861. Il vit alors le parti à tirer de son oeuvre déjà publiée, mais il reconnut surtout la grande lacune qu'elle présentait: la *légende d'or* de la sorcière faisait défaut dans son Moyen Age.

Sur la sorcellerie médiévale, la pensée de Michelet a profondément varié. On ne saurait s'en étonner puisque le sujet touche de près à l'histoire religieuse. Au début, loin d'imputer à l'Église (ou à l'Église seule) les causes du phénomène, Michelet a estimé que c'était là un triste héritage du paganisme, un élément non chrétien que l'Église, malgré elle, avait fini par assimiler. Ainsi dans les cours professés à l'École Normale en 1834-1835: « Le manichéisme [...] s'était réfugié dans cette condition secrète et avilie qu'on appelait la sorcellerie. [...] Les horreurs de la misère, la faim d'une femme et d'une famille expirante vous poussaient à bout: on crachait sur la croix, on foulait aux pieds les reliques, et tout était dit...⁵¹ » Deux ans après, dans le tome III de l'*Histoire de France*, il écrit encore dans le même sens: « La sorcellerie, avorton dégoûtant des vieilles religions vaincues, avait pourtant cela d'être un appel, non pas seulement à la nature, comme l'alchimie, mais déjà à la volonté; à la volonté mauvaise, au diable, il est vrai⁵² ». « Condition secrète et avilie », « avorton dégoûtant »: rien, en somme, qui laisse à deviner qu'un jour Michelet éprouvera à cet égard un attrait particulier. Mais une retouche apportée en 1840 à ce passage adoucit déjà considérablement la dernière expression: « La sorcellerie, débris des vieilles religions vaincues... »

En 1855, lorsque Michelet aborda, dans son *Histoire de France*, les temps modernes, infiniment plus riches que le Moyen Age en manifestations de sorcellerie, son attitude envers l'Église avait changé. Les tomes VII (1855), XI (1857), XII (1858) et XIII (1860) parlent de la sorcière dans un esprit tout différent et témoignent du même anticléricalisme intransigeant que les pamphlets contre les *Jésuites* (1843) et le *Prêtre* (1845) ou certaines pages du *Peuple* (1846). L'historien, devenu résolument anti-chrétien, y développe ses griefs contre l'Église. Il s'indigne de la doctrine du péché originel, qui enseigne la condamnation des enfants morts

sans baptême. Il dénonce les effets néfastes de la direction de conscience en accusant le confesseur de se faire l'amant spirituel de l'épouse et de soustraire les enfants à l'autorité des parents. Il flétrit l'obéissance passive qui est la règle des jésuites. Il s'en prend à la dévotion au Sacré-Coeur, ainsi qu'au culte marial, qui refuse à la Vierge le privilège d'« enfanter moralement Jésus ». Dans ce réquisitoire, il donne une place du choix à la sorcellerie: il accuse l'Église non seulement d'avoir persécuté des femmes innocentes, mais surtout d'avoir elle-même engendré la dangereuse superstition que partageaient victimes et persécuteurs. Oui, la sorcière « est le crime de l'Église ». Les procès de possession diabolique dans les temps modernes le confirment. De Gauffridi (1610) à Grandier (1630) et au confesseur de Louviers (1640), c'est toujours le même cas d'un directeur spirituel, accusé d'avoir abusé de sa position pour dévoyer les femmes qui lui étaient confiées. De plus, l'horrible bibliothèque démonologique que Michelet a parcourue « sur la longue voie de [son] Histoire » lui a fait prendre conscience de l'évolution de la sorcellerie. Il s'est, depuis 1855, familiarisé avec les manuels des inquisiteurs et les savants discours des magistrats sous Henri IV et sous Louis XIII, à travers lesquels il s'efforce de retracer le Sabbat primitif. De ce Sabbat ne faut-il pas chercher les origines dans le Moyen Age? La réédition des six premiers volumes de *l'Histoire de France* lui donne l'occasion de scruter de nouveau cet âge de ténèbres.

C'est vers la fin de l'année 1861 qu'il voit cet âge traversé d'un lumineux éclat. Il a la révélation du rôle messianique de la sorcière, type idéal de la femme immolée, éternelle vaincue, qui remporte la victoire en opérant le salut par ce qu'elle apporte: l'avènement de la Science dans les temps modernes. Cette idée, qui fournit la thèse du livre, lui est venue le 22 décembre, comme en témoigne le *Journal*: « Mon brusque revirement sur le plan de mon livre (entre 3 heures et 6). Cette transformation (de l'imagination à la pitié, à la tendresse, enfin à la réhabilitation de la sorcière antique) me fut très agréable, très douce au coeur. Mon sujet rentrait dans l'humanité, au sein de la femme. [...] J'écris le plan détaillé de *La Sorcière*⁵³... » Le lendemain, il remanie ce plan. Nous regrettons de n'en avoir pas retrouvé la trace: nous aurions aimé savoir dans quelle mesure le livre publié reflète la première inspiration. Aucune trace ni dans le manuscrit, ni dans le dossier *Histoire religieuse* I, où Michelet réunit ses notes sur les grandes époques de la sorcellerie, ni enfin dans le *Journal* qui, ensuite, nous permet de suivre pas à pas la rédaction de *La Sorcière*⁵⁴. Mais qu'importe? La brève note du 22 décembre définit admirablement l'esprit qui anime l'historien depuis juillet. Le sujet qu'il entrevoit réclame la pitié et la tendresse qui avaient fait si cruellement défaut à la justice humaine. Après *L'Amour* et *La Femme*, la

réhabilitation de la femme progresse, grâce à de nouveaux arguments à la lumière de l'histoire, fût-ce une histoire légendaire. Au prédicateur social et au romancier avorté se substitue, revigoré, l'historien à l'âme de prophète, qui rend son histoire à cette grande paria de l'histoire. En sortant de l'oubli où le mépris général l'avait rejeté, le sexe faible, jusqu'alors maudit et persécuté, l'écrivain, qui se sent « profondément le fils de la femme⁵⁵ », aura du même coup l'occasion d'être le juge de cette mauvaise mère dont il dénoncera le crime: l'Église. Il ne la ménagera plus comme il l'avait fait en rédigeant les volumes sur le Moyen Age.

Comment n'en viendrait-il pas à réfléchir sur le rôle de Satan? Satan, qu'il appellera le « rêve de la Sorcière⁵⁶ » fut, dès sa jeunesse, aussi le sien⁵⁷. Cette figure prométhéenne résume opportunément, à ses yeux, la lutte héroïque de l'homme pour la liberté et pour les droits de la Nature que l'Église a proscrite. Il va donc l'exalter comme Roi des Morts et Prince de la Nature; il en fera le consolateur d'une humanité acculée au désespoir, si bien que « celui à qui on a fait tort » en le concevant comme le mal personnifié devient celui qui répare les torts qu'au nom de Dieu l'Église a commis pendant plus de mille ans. Une fois conjugué à celui de la femme, le thème satanique s'avère d'une remarquable fécondité. Les fantasmes de Michelet sur l'amour, l'inceste, la maternité et la parthénogénèse vont s'incarner dans la Sorcière, cette femme archétypique qui sera à la fois la fiancée et la mère de son infernal amant et qui, poussée par un désir infini, aura « conçu la Nature ». Dans l'Église diabolique, elle sera pontife et victime pour un salut que l'histoire finira par reconnaître comme un fait providentiel. Ainsi se résume un drame aux péripéties multiples, où l'héroïne subit des transformations inouïes qui n'ont d'égales que celles de son trop déconcertant parèdre. Le symbole et le réel se confondent. L'âge légendaire et le temps historique se recourent. *La Sorcière* sera l'oeuvre d'un mythographe.

Conçu dans l'éclair d'une nuit d'inspiration, écrit en peu de mois, appelé à rester unique parmi les nombreux ouvrages historiques consacrés à ce sujet « ténébreux comme la mer⁵⁸ », le livre de *La Sorcière* va frapper par l'inspiration qui le traverse plutôt que par le sujet qu'il traite. Après les poètes et les romanciers de la première génération du romantisme français, plusieurs historiens de la magie et de la possession démoniaque, français ou étrangers, ont précédé Michelet: il les interrogera et il les mentionnera dans ses « Sources principales », non d'ailleurs sans une parcimonie qui s'explique sans doute par le souci de faire aux textes historiques une plus grande place qu'aux ouvrages d'érudition modernes⁵⁹. Quels que soient les mérites de ceux-ci, Michelet sent, en effet, qu'ils font parler les juges au lieu des victimes et qu'ils sont aveugles à la « chronologie morale⁶⁰ » comme à la « classification géographique de la sorcellerie⁶¹ ».

L'histoire de la sorcière lui semble donc à refaire complètement. La documentation dont il dispose lui fait rêver une sorcière primitive dont les diableries des temps modernes ne donnent qu'une image parodique. De là le diptyque qu'il prévoit: Grande Sorcière (Moyen Age) et Sorcière de la décadence (de l'alcôve et bientôt du couvent: Temps modernes). Ce second volet existait déjà en grande partie dans les tomes récents de son *Histoire de France*. Pour l'achever, il suffisait de reprendre le fil là où il l'avait laissé dans le dernier tome, c'est-à-dire au seuil du Siècle des Lumières. C'est ce qu'il se mit à faire, commençant ainsi la rédaction de *La Sorcière* par l'épisode final. Le sujet traité était l'histoire de Catherine Cadière qui fut accusée de sorcellerie en 1730. On comprend pourquoi: Catherine Cadière était une Toulonnaise et, pour retracer son histoire, Michelet trouvait la documentation nécessaire, ainsi que les éléments de la couleur locale, dans la ville même où il était venu s'installer pour passer l'hiver.

L'ÉPISEDE FINAL DE LA SORCELLERIE EN FRANCE

Le procès de la Cadière eut lieu à Aix-en-Provence, en 1730-1731. C'est la dernière fois qu'en France, une cour souveraine rendit un arrêt dans une affaire de sorcellerie. Peu de causes célèbres ont suscité plus de factums, de pamphlets, de satires et de chansons. Pendant plusieurs siècles le scandale en cause et le procès sensationnel ont exercé leur fascination sur les auteurs (et les lecteurs) de maints romans scabreux ont burlesques. Mais il est difficile de bien comprendre cette affaire célèbre; elle est si ambiguë qu'on l'a jugée de façon fort divergente. Plus d'un historien a préféré la laisser dans cette ambiguïté. Michelet n'est pas de leur nombre. Personne n'a raconté ce drame avec autant de verve, ni avec autant de parti pris que lui; ses pages se lisent avec passion. Avant de les discuter, il convient de dire brièvement ce qu'elles concernent⁶².

La différence entre les affaires Gauffridi, Grandier, Louviers (les chapitres VI, VII et VIII du Livre Deuxième de *La Sorcière*) et le procès de la Cadière, c'est que juridiquement cette dernière affaire n'était pas un procès de sorcellerie. Elle est postérieure à l'édit de 1682 par lequel Colbert avait réglé la question du crime de sorcellerie⁶³; en vertu de cet édit, toute pratique de superstition restait condamnable, mais la réalité de la magie était niée. Du point de vue légal, les sorciers étaient tenus désormais pour de faux sorciers, mais ils pouvaient être punis, au besoin de mort, pour sacrilège ou imposture. L'affaire de la Cadière prouva à quel point ce principe juridique était en avance sur la mentalité provençale de 1730⁶⁴.

La jeune Catherine Cadière était une jeune fille de Toulon, aimable et pieuse, mais peu saine de corps et d'esprit. Elle avait pour confesseur le Jésuite Jean-Baptiste Girard, dont elle s'éprit. L'amour éveilla chez le prêtre une passion à laquelle il ne résista pas, et voici Catherine enceinte. La fit-il avorter, comme il en fut bientôt accusé? Cela n'a pu être établi avec certitude. Peu après, il la décide à entrer dans le couvent d'Ollioules, où elle édifie grandement les religieuses par ses visions, extases et stigmates. Pendant un temps, on crie au miracle. L'imposture découverte, la jeune visionnaire en accuse le P. Girard, qui l'aurait ensorcelée. Grand scandale! Toulon se divise en deux camps, pour et contre le Jésuite. Commence le procès: la Cadière, plaignante, accuse Girard *d'enchantement, de rapt, d'inceste spirituel, d'avortement, de subornation de témoins*. Répliquant, l'accusé se fait, à son tour, accusateur, en saisissant son évêque de sa plainte:

calomnie, diffamation, abus de religion, profanation, contrefaçon de sainteté, possession. L'affaire est jugée par le Parlement de Provence. Chose remarquable dans une affaire criminelle de ce genre: les deux parties s'accusent; chose plus remarquable encore: ces deux parties sont, à la fin, acquittées. Jugement de Salomon, qui empêche une condamnation pour sorcellerie. Sauver Girard n'était pas condamner la Cadière (fût-ce aux dépens); on la rendit à sa famille, ce qui revenait à dire qu'on la tenait pour irresponsable.

Deux ans après le procès, les pièces en furent publiées à Aix, en deux recueils « qui sont nécessaires et qui se complètent⁶⁵ »: un grand in-folio et quatre volumes in-12. Parmi les publications innombrables suscitées par l'affaire, ce sont là les sources essentielles. Mais qui, avant 1862, a voulu prendre la peine de les consulter? Ceux qui avaient écrit l'histoire de la Provence, comme Cabasse, Fabre et Méry, « certainement n'ont pas lu le *Procès*⁶⁶ ». Michelet, au contraire, est trop heureux de pouvoir s'informer de première main et de plonger dans le vif du drame. Le savant bibliothécaire de la ville de Toulon lui communique les « monuments » concernant la triste affaire; outre ces ouvrages imprimés, la bibliothèque possède un manuscrit curieux qui contient des chansons sur « Girard et son écolière⁶⁷ ». Fidèle à sa méthode, Michelet interroge les lieux où le drame s'est préparé, conscient que la biographie de « la triste fleur de Toulon » l'oblige à comprendre « ce qu'est, ce qu'était cette ville⁶⁸ ». Des « amis empressés⁶⁹ » l'aident à découvrir l'ancien et le nouveau Toulon. Parmi ses informateurs, « M. Th. » (l'avocat Thouron) et l'« excellent historien du port de Toulon », Vincent Brun, seront nommés dans *La Sorcière*; le *Journal* mentionne les nombreux amis qui donnent à l'écrivain parisien le sentiment d'être toulonnais parmi les Toulonnais. Est-ce dans ce milieu hospitalier qu'il apprend à distinguer deux Toulon, deux peuples différents, « le fonctionnaire étranger, et le vrai Toulonnais, celui-ci peu ami de l'autre⁷⁰ »? Sans doute, à moins que ce ne soit ses lectures. Le docteur Lauvergne, celui précisément qui avait construit l'hermitage où Michelet passe son laborieux hiver, avait écrit en 1836, dans *La Choléra-morbus en Provence*, que deux villes s'opposent à Toulon, l'une « européenne », « moderne », celle de la population civile, et l'autre, celle des ouvriers de l'Arsenal, « presque algérienne⁷¹ ». Après lui, l'historien Henry distinguait aussi, dans son *Histoire de Toulon depuis 1789 jusqu'au Consulat* (1855), deux catégories d'habitants: l'une locale attachée au sol, composée de propriétaires, commerçants, artisans et gens de métier réunis alors en corporations et jurandes, classe généralement paisible, industrielle, dévouée au travail, et cherchant dans la rigueur des économies de quoi acquérir un lopin de terre (et une bastide); l'autre composée des ouvriers de l'Arsenal de la Marine, classe ignorante, turbulente et grossière, facilement accessible à toutes

les passions, levier habituel des désordres, réunion de gens de divers pays⁷². Michelet fait écho à cette tradition, tout en s'interdisant de parler de la classe ouvrière sur le même ton péjoratif que Henry.

Mais lorsqu'il pense au passé qu'il doit évoquer, d'autres contrastes ne tardent pas à le frapper. En 1709, la terrible année de la peste qui fut aussi celle de la naissance de la Cadière, la morte ville était toute dominée par les bâtiments ecclésiastiques. Elle comptait 26.000 habitants. « Énorme masse resserrée sur un point. Et encore, de ce point, ôtez une ceinture de grands couvents adossés aux remparts, minimes, oratoriens, jésuites, capucins, récollets, ursulines, visitandines, bernardines, Refuge, Bon-Pasteur, et tout au centre, le couvent énorme des dominicains. Ajoutez les églises paroissiales, presbytères, évêché, etc. Le clergé occupait tout, le peuple rien pour ainsi dire⁷³. » Mais le clergé était divisé et l'affaire de la Cadière fit éclater les oppositions qui existaient déjà secrètement entre Jésuites et Jansénistes, Jésuites et évêque, autorités ecclésiastiques et civiles, sans parler de l'opposition entre croyants et libertins. Elle permettra à Michelet, déjà auteur des *Jésuites* et du *Prêtre*, de continuer son réquisitoire contre les perversions de la direction spirituelle et la vie libertine dans les couvents de femmes. Elle le poussera à faire un tableau de mœurs dans lequel la sorcellerie n'occupe qu'une place secondaire: il ne s'agit plus que d'un scénario suranné, véritable anachronisme à une époque où la loi ne frappe plus les sorciers et où les médecins déclarent que la possession diabolique de la Cadière « n'est autre qu'une suffocation de matrice⁷⁴ ». Ce scénario pourtant lui rappelle et lui semble prolonger, ne fût-ce qu'à titre de parodie, l'ancienne alliance que Satan et la Femme conclurent jadis, « quand le Moyen Age désespérait », contre l'Église et le savoir officiel; mais, quoi qu'il y ait de changé, l'Église ne cesse de condamner l'innocente, qui, de sa fiancée, est devenue la triste victime d'un Satan coiffé maintenant du tricorne jésuite.

C'est le 2 janvier 1862 que Michelet commence à « extraire le *Procès* »; dès le 9, il se met à rédiger l'histoire de l'affaire, qu'il quitte, le 27, « presque achevée ». Il a lu l'*Histoire de Provence* de Fabre et celle de Méry « pour la fin » de son récit. Il lui a donc suffi en somme de dix-huit jours pour écrire les cent pages qui, dans l'imprimé, constituent les chapitres X, XI et XII de la seconde partie: un quart du livre entier.

Ces pages caustiques ont rejeté dans l'oubli bien des écrits consacrés, avant ou après elles, à l'affaire de la Cadière. Elles ont, quoi qu'on en ait dit, les qualités du meilleur Michelet: elles mettent au service du combat contre l'injustice un style vif, où tour à tour le sarcasme, la pitié et la passion trouvent leur compte. Elles renouvellent les *Jésuites*, complètent *Du Prêtre*. Mais ce combat

fait-il progresser l'Histoire? La manière dont Michelet procède, généreuse plutôt qu'impartiale, n'est pas sans dangers...

Certes, il est des erreurs, manifestement involontaires, qui ne portent pas atteinte au fond de son récit. Qu'importe que Michelet se soit trompé en plaçant la maison de la famille Cadière dans la Rue de l'Hôpital⁷⁵? On lui pardonne volontiers d'avoir tiré de ce fait des conclusions erronées sur l'influence que l'habitat malsain dans une ruelle étroite, privée d'air et de lumière, aurait eue sur la santé de la jeune fille. Qu'importe qu'il ait transformé le Toulon de 1709 et de 1730, conformément à son univers fantastique, en une « ville enserrée dans le carcan de l'obscurantisme, écrasée en son centre par la citadelle de l'Inquisition⁷⁶ »? Qu'importe si d'autres historiens⁷⁷ ont, après lui, opportunément précisé que les animosités, en l'occurrence, étaient en réalité celles-là mêmes qui, depuis vingt ans, à propos de la condamnation du jansénisme par la Bulle *Unigenitus*, mettaient aux prises les « acceptants » (Jésuites, Capucins) avec les « appelants » (séculiers, Prêcheurs, Oratoriens, Carmes)? C'est là, bien sûr, un différend moins frivole que la seule rivalité entre jansénistes et Jésuites sur le point de leurs miracles⁷⁸. Et qu'importe, enfin, si, dominé par sa passion, Michelet invente de toutes pièces une dernière prison pour la Cadière, qui aurait été – horreur! – « ressaisie, plongée, perdue dans quelque couvent ignoré, éteinte dans un *in pace*⁷⁹ »? Car il est assez honnête pour avouer que sur ce point il imagine ce que « jusqu'ici personne n'a pu [...] savoir ».

En revanche, d'autres erreurs, qui tiennent à l'esprit même de ces pages, constituent des défauts plus inquiétants.

On peut déplorer que Michelet, dans sa haine contre les Jésuites, refuse tout mérite à ces Pères toulonnais qui n'en avaient pas moins contribué à préparer les grandes inventions « diaboliques » dont nous lisons la louange à la dernière page de *La Sorcière*. De nos jours, on a souligné l'importance de leurs travaux novateurs dans le domaine scientifique: mathématique, hydrologie, astronomie, construction navale⁸⁰.

On peut s'étonner qu'il reproche à ses principaux prédécesseurs Cabasse, Fabre, Méry, qui pourtant ne ménagent pas Girard, de se croire impartiaux alors qu'ils « accablent la victime⁸¹ ». Ils s'étaient gardés, en effet, de faire de la fille hystérique une sainte. En revanche, Michelet se croit en droit d'accabler sa victime à lui, le P. Girard, en jugeant opportun de faire le silence sur les témoignages qui l'auraient disculpé, même partiellement⁸². – Il accuse, bien à tort, les éditeurs du *Procès*, sa principale source, d'avoir « habilement combiné » une table analytique contre la Cadière et pour Girard.

On peut se demander si Michelet, après tout, a bien compris l'affaire qu'il a si bien racontée. Pourquoi en veut-il au président Lebreton d'avoir sauvé le fourbe Girard? En réalité, devait faire observer Baissac, « ce président sauva par son vote, aussi juste que sage, l'honneur du Parlement et donna au procès son vrai caractère, celui qu'eussent dû avoir toutes les causes de même genre⁸³ ».

Enfin, on peut estimer que l'histoire de la Cadière tient une place disproportionnée dans le livre avec le vrai sujet duquel elle n'a pas un grand rapport. Mais elle sert, non sans efficacité, à flétrir l'influence néfaste qu'aux yeux de Michelet, l'Anti-Nature, en plein Siècle des Lumières, n'avait cessé d'exercer.

CHAPITRE IV

LIVRE PREMIER

Le procès de la Cadière clôt les grands jours de la sorcellerie en France. Conduit à leur terme par son récit de cette affaire, Michelet se tourna vers les origines du satanisme. Il allait donc retrouver le Moyen Age. A cet effet, il se replongea d'abord dans son cours de 1843 du Collège de France, et dans le livre de Maury sur la *Magie*. A partir de ces lectures, il se mit à concevoir un Moyen Age en clair-obscur, époque de ténèbres où une révolte luciférienne fait éclater la lumière. Ainsi corrigeait-il à la fois le Moyen Age trop lumineux qu'il avait rêvé en 1833, et celui dont il s'était fait, en 1855, une version toute noire. Le 27 janvier, ayant reçu les notes de son cours de 1842-43 envoyées par Alfred Dumesnil, il lui écrivit sur l'emploi qu'il comptait faire de ce manuscrit: « Je ne lui prendrai guère, sinon l'*illumination* de ce temps-là. J'aimais le moyen âge. C'est le dernier moment où je l'ai aimé, l'hiver de 1842-1843. Le cours est doré de cette lueur, éteinte à jamais, non par la polémique, mais par la ferme vérité. J'ai pris plaisir cependant à retrouver là *mes enfances*, comme dit François de Sales⁶⁶ ». Fort de cette inspiration, il rédige pendant les mois de février et de mars toute la première partie de son livre.

Il écrit⁶⁷, le 2 février, le chapitre I^{er}: *La Mort des Dieux*⁶⁸; le 3, le ch. II: *Pourquoi le Moyen Age désespéra*⁶⁹, qu'il refera le 6; du 4 au 10, le ch. III: *Le petit démon du foyer*, le 16, le ch. IV: *Tentations*, et le ch. V: *Possession*, commencé plus tôt; le 20, la fin du même chapitre et le suivant: *Le Pacte*; le 23, une première version du ch. VII; le lendemain, le ch. VIII: *Le Prince de la Nature*; le 2 mars, le ch. X: *Charmes, philtres*, à la suite, semble-t-il, du ch. IX: *Satan Médecin*, dont le *Journal* n'enregistre pas la genèse; le 10, le ch. XI: *Sabbats*⁷⁰; le 23, le ch. VII, remanié, un mois après la première version, et « non sans larmes »: *Le Roi des Morts*; le 28, le ch. XII: *Sabbats-Suite*, commencé le 10⁷¹; comme rien ne semble pouvoir ralentir son rythme de production, il décide le même jour que « la *Sorcière* paraîtra au printemps ».

Prodigieuse, en effet, cette rapidité qui lui permettait d'exécuter le projet conçu dans une nuit d'illumination. Elle s'explique par la longue et laborieuse incubation des idées; Michelet aurait pu dire, lui aussi: « Mon livre est fait: je n'ai plus qu'à l'écrire ». Si le sujet était bien préparé, les thèmes annexes qu'il appelait ne l'étaient pas moins; pour les mettre en jeu, Michelet n'avait qu'à les recueillir soit dans ses ouvrages de naturaliste et d'historien, soit dans ses ré-

flexions intimes que depuis sa jeunesse il avait pris soin de mettre par écrit. L'alliance du Prince du Monde, incarnation de la Nature, avec la Femme est un de ces thèmes; c'est sur ce « mythe de la liberté⁹⁰ » joint à son propre féminisme que Michelet allait fonder l'unité de sa narration.

Dès l'année 1825, l'audacieuse idée d'une théophanie satanique avait manifesté le besoin chez Michelet de voir la solution des antagonismes primordiaux en un grand Tout divin: « Satan, avait-il écrit alors, d'abord furieux, se croyant égal à Dieu en droit, racontant l'histoire à sa manière; peu à peu pâissant. Il faudrait le montrer diminuant chaque jour, se sentant plus innocent qu'il ne croit et s'absorbant en Dieu, dont il n'est qu'une forme⁹¹ ». Cette identification dépasse, de façon décisive, le rêve si cher aux romantiques d'une réconciliation finale de Satan avec Dieu. En 1831, dans son *Introduction à l'Histoire universelle*, Michelet accusait le Moyen Age « d'avoir, sous le mon de Satan, poursuivi la liberté, à laquelle l'âge moderne a enfin rendu son nom⁹² ». Si Satan a pu être, comme on l'a dit, le Prométhée de la vieillesse de Michelet⁹³, c'est que, dès sa jeunesse, les deux héros, à ses yeux, ont rempli la même fonction: sauver l'humanité de la fatalité par leur rébellion. Et si Satan peut se substituer à Prométhée, c'est que, mieux que celui-ci, il symbolise la révolte d'en bas qui pousse les hommes vers un avenir lumineux; dans « les temps du désespoir⁹⁴ », qu'y a-t-il, en effet, de plus bas que la Nature maudite ou la Femme, desquelles il est l'hypostase?

Quelles étapes Michelet distingue-t-il dans l'histoire de la Sorcière lorsqu'il écrit le Premier Livre? Il l'a dit lui-même dans la Note 3 (la seconde dans l'édition originale). Les deux premiers chapitres, y lit-on, « résumés de mes cours sur le moyen âge, expliquent *par l'état général de la Société* pourquoi l'humanité désespéra »; les chapitres III, IV, V « *par l'état moral de l'âme*, pourquoi la femme spécialement désespéra et fut amenée à se donner au Diable, et à devenir la Sorcière »; le même chapitre V, et tous ceux qui suivent dans le Premier Livre, expliquent « comment la femme put devenir Sorcière ». Suivons Michelet dans cette démarche.

L'Anti-Nature: la mauvaise Mère (ch. I)

Le premier chapitre introduit, en une prose solennelle et poétique, le thème de la Nature maudite par le christianisme en évoquant la voix mystérieuse qui, dit-on, peu de temps avant la victoire du christianisme, courait sur les bords de la mer Egée en criant: « Le grand Pan est mort ». Mais, en réalité, les dieux, dans leur éternel retour, ne meurent que pour renaître. Leur prétendue mort fit pulluler les démons à leur place qui instaurèrent le règne de Satan.

Dès le début, la thèse fondamentale du livre est donc posée: l'Église est l'Anti-Nature, et ses efforts sont nécessairement voués à l'échec car, chassée sous une

forme, la Nature revient sous d'autres, équivalentes. De fait, Pan mort, les chrétiens sont pris de « panique » devant la Nature démoniaque. Ils la condamnent, par mépris de la vie que Dieu leur a donnée. Ils mettent le monde à l'envers, sans savoir qu'ils préparent ainsi un monde à rebours, celui de la Sorcière.

Une singulière documentation est mise en oeuvre pour démontrer cette thèse provocatrice et explosive. Dans l'avis de la seconde édition, Michelet insiste, en effet, sur les « assises solides » de son livre « inattaquable », « sorti des actes judiciaires ». Chose exceptionnelle dans son oeuvre entière, il a même soin de donner la bibliographie de ses sources, ce qui ne se faisait guère à l'époque. Mais, dès le premier chapitre, on se rend compte de quelle manière il utilise sa prodigieuse érudition. On est fasciné de le voir exploiter son savoir; on n'en est pas moins mis en défiance, car son art de persuader le pousse plus d'une fois à plier ses sources à ses obsessions. Qu'il suffise, pour s'en convaincre, de deux exemples.

Le premier est fourni par un passage inspiré de Maury qui, dans *La Magie*, cite des auteurs chrétiens d'après lesquels la nature est hantée par les démons. Dans sa hâte, Michelet néglige de vérifier l'interprétation donnée par Maury. Voilà qui peut compromettre les arguments qu'il avance avec une si belle éloquence. Prenons la première note du chapitre I^{er}, où il se réfère à l'ouvrage de Maury. Il s'agit de la *Confession* de saint Cyprien, le magicien d'Antioche, par laquelle il doit être prouvé que les chrétiens voient « le mal incarné, le démon, dans une fleur⁹⁵ ». La référence que nous y lisons, reproduite d'après Maury: « ap. Muratori, *Script. it.* I, 293, 545 », est des plus inexactes. Maury, en effet, avait dit que « le diable se montrait sous forme d'une fleur⁹⁶ ». Mais, si on se reporte au texte même dans les *Acta Sanctorum* (que Michelet mentionne dans ses « Sources Principales », sans les consulter en l'occurrence), on voit combien cette Fleur du Mal est artificielle, et même qu'elle est nulle, car on lit que le démon qui apparut à Cyprien était « splendide comme l'or et paré de bijoux⁹⁷ »; le mot grec pour fleur est donc pris par Cyprien au sens tout abstrait de « splendeur » et il n'est nullement question d'une haine de la nature poussée par les chrétiens jusqu'aux fleurs! Voilà comment il arrive à Michelet de se servir de ses sources pour les faire parler dans le sens de ses idées préconçues.

C'est dans un emprunt encore qu'en fin de chapitre il résume la profonde aspiration humaine à retourner aux anciens dieux: il recourt au récit, à lui si cher, de la Fiancée de Corinthe, symbole qui annonce la Sorcière des origines. C'est l'évocation d'une nuit d'amour qui tourne mal pour le jeune amant: il paye de sa vie le baiser de sa fiancée que la nouvelle religion, le christianisme, a mortellement glacée, transformée en fantôme et, bien pis, en vampire. Si Michelet raconte cette histoire d'après une ballade de Goethe – qu'il traduit avec la plus

grande fidélité – et non pas d'après celle de Phlégon de Tralles⁹⁸, malgré la supériorité qu'il reconnaît à cette dernière⁹⁹, c'est évidemment que Goethe, dans son « poème vampirique¹⁰⁰ » avait remanié l'ancien récit de fond en comble en lui donnant une tendance anti-chrétienne. Michelet avait eu connaissance de la ballade de Goethe en 1820, quand son ami Poret la lui lut dans la traduction en prose de Madame de Staël¹⁰¹; lorsqu'en 1862 il la traduit à son tour en prose, une prose à vrai dire toute poétique, il se souvient de l'observation critique faite par Madame de Staël sur tout ce qu'« un goût pur et sévère doit blâmer » dans cette pièce d'ailleurs si admirable. Comme elle l'avait fait, il laisse de côté la strophe où la Fiancée apparaît comme vampire, et il en avertit le lecteur dans une longue note: « Goethe, si noble dans la forme, ne l'est pas autant d'esprit. Il gâte la merveilleuse histoire, souille le grec d'une horrible idée slave. » Dans la même note, ayant appliqué le sens du poème à la naissance de la sorcellerie, il prophétise la victoire prochaine de la pauvre exilée: « La Nature enterrée revient, non plus furtivement, mais maîtresse de la maison. » Il est peu de mythes qui l'aient tant ému. Chose curieuse, c'est sous sa forme vampirique que la Fiancée le hante lorsqu'il s'interroge sur sa vocation de « ressusciteur » du passé. Voyageant en Charente, en août 1835, il la vit lorsqu'il rêvait sur la route: « Il me semblait, écrit-il dans son *Journal*, que l'histoire et l'historien, aujourd'hui que l'histoire est si complexe et si absorbante, sont comme la fiancée de Corinthe et son jeune homme: la morte sur le vivant, et buvant sa vie... Le malheureux veut, du fil simple d'une vie individuelle, refiler le fil complexe des générations passées. Il a beau mettre le sien en double¹⁰²... » Il reprendra cette idée lorsqu'il rédigera la Préface de 1869 à l'*Histoire de France*¹⁰³. En revanche, le vampirisme semble absent lorsque la Fiancée de Corinthe est appelée à servir de symbole dans l'ordre de la pensée sociale et religieuse. Elle tient le rôle de l'éternelle Nature, dont Michelet disait, en 1840: « [Elle] réapparaît, toujours jeune et charmante. Elle s'empare de l'homme défaillant, et l'attire contre son sein. Elle revient après le christianisme, malgré lui, elle revient comme péché¹⁰⁴ ». Ici, la personnification de la Nature chassée, mais qui revient au galop, est encore fluide, désincarnée; elle décuple sa force émotive et sa fertilité symbolique une fois revêtue du voile de la Fiancée de Corinthe, qui revient à la mémoire de l'historien aux moments où la méditation le plonge dans une grande émotion¹⁰⁵. Dans l'*Histoire de la Révolution* (Livre III, ch. IX), se livrant à une réflexion sur les « vrais » chrétiens, si rares dans la France de 1790, trahis et persécutés par l'autorité romaine, il voyait dans la Fiancée le symbole de l'ancienne religion chrétienne qui agonise, flétrie par les usurpateurs ultramontains, les « pagano-chrétiens »:

Moi, qui cherche ma foi ailleurs, et qui regarde au Levant, je n'ai pu voir cependant sans une émotion profonde ces hommes d'un autre âge qui s'éteignent en silence. Oubliés de tous, excepté de l'autorité pagano-chrétienne, qui exerce sur eux, à l'insu du monde, la plus lâche persécution, ils mourront dans le respect. J'ai eu lieu de les éprouver. Un jour que j'allais rencontrer dans mon enseignement leurs grands hommes de Port-Royal, j'exprimai l'intention de dire enfin ma pensée et de décharger mon cœur, de dire qu'alors et aujourd'hui, en ceux-ci comme en Port-Royal, c'était le paganisme qui persécutait le christianisme. Ils me prièrent de n'en rien faire (qu'ils me pardonnent ici de violer leur secret): « Non, monsieur, il est des situations où il faut savoir mourir en silence. » – Et, comme j'insistais avec sympathie, ils m'avouèrent naïvement que, selon leur opinion, ils n'avaient pas longtemps à souffrir, que le grand jour, le dernier jour qui jugera les hommes et les doctrines, ne pouvait tarder, le jour où le monde doit commencer de vivre, cesser de mourir... Celui qui, de leur part, me disait ces choses étranges, était un jeune homme austère, pâle, vieilli avant l'âge, qui ne voulut pas dire son nom et que je n'ai point revu. Cette apparition m'est restée comme un noble adieu du passé. Je crus entendre les derniers mots de la *Fiancée de Corinthe*: « Nous nous en irons dans la tombe rejoindre nos anciens dieux¹⁰⁶ ».

On voit comment le mythe se plie à tous les vents; mais ici, comme dans *La Sorcière*, l'Église hostile à l'humanité est la mauvaise mère que la Fiancée se prépare à fuir.

Le cours de 1843 (ch. II)

Affirmer, comme le fait Michelet dans l'une des notes finales, que les deux premiers chapitres sont le résumé de ses cours sur le Moyen Âge, c'est trop dire. En fait, seule la première partie du ch. II (*Pourquoi le Moyen Âge désespéra*) est clairement l'écho du cours professé pendant le premier semestre de l'année 1843; encore ne s'agit-il pas du cours entier, mais de certains éléments de deux leçons (sur douze): la huitième, des 7 et 9 février 1843 (« Le peuple a fait ses légendes ») et la neuvième, du 16 février (« Animaux, Noël, drame, épreuves, l'Église encore jeune »). Après y avoir puisé la substance du début de chapitre, Michelet notera sur le manuscrit du cours du 9 février: « Ceci a été un élément de ma *Sorcière* en 1862 ». De toute évidence, il est loin de transcrire littéralement les passages qu'il croit bon d'utiliser:

COURS du 7 février 1843¹⁰⁷

(Leçon 8)

« Soyez enfants » (dit-on) à ce monde si vieux. C'est comme si l'on eût dit aux Alpes, le lendemain du terrible bouleversement qui les redressa à 15.000 pieds: « Soyez couvertes de fleurs ». Les Alpes auraient dit: « Donnez-nous du temps, des siècles, bien des siècles; peut-être qu'à la longue nous nous remettrons, nous finirons par reverdir ».

« Soyez enfants ». Dites cela à celui qui vient d'être frappé d'un de ces malheurs immenses, c'est-à-dire soyez sereins, pleins d'espoir, souriez au monde...

On voit que sous une forme plus sobre, Michelet garde l'idée du texte original. Mais s'il simplifie, il aiguise l'ironie. Même procédé pour le cours du 9 février 1843, qu'il adapte en le suivant de très près, et dont il supprime les marques du style oral que comporte ce cours pourtant si concis et condensé: explications générales, questions oratoires, formules d'introduction et de transition. Qu'on juge des gains assurés par cette réécriture:

COURS du 9 février 1843

(Leçon 8)

Et comment aurait-on oublié l'empire romain? Après sa chute, il subsistait partout, non seulement dans ses arcs, ses voies éternelles, mais bien plus dans ses lois, dans ses oeuvres littéraires, dans la forme même de l'église, qui recommandait l'oubli. Tous auraient pu dire de l'empire, comme de Dieu: « in ea movemur et sumus ». O imitation, ceux qui s'arrachaient de ce monde condamné l'imitaient encore.

LA SORCIÈRE (manuscrit¹⁰⁸)

« Soyez des enfans nouveaux nés » (quasi modo geniti infantes), soyez tout petits, tout jeunes par l'innocence du coeur, par la paix, l'oubli des disputes, sereins, sous la main de Jésus.

C'est l'aimable conseil que donne l'Église à ce monde si orageux, le lendemain de la grande chute. Autrement dit: « Volcans, débris, cendres, lave, verdissez. Champs brûlés, couvrez-vous de fleurs. »

LA SORCIÈRE (Ms)

Si le credo était obscur, la vie était toute tracée dans le sentier de la légende. Le premier mot, le dernier fut le même: *Imitation* [...] Les livres copient les livres. Les églises copient les églises, et ne peuvent plus même copier. Elles se volent les unes les autres. Des marbres arrachés de Ravenne, on orne Aix-la-Chapelle. Telle est toute cette société. L'évêque roi d'une cité, le barbare roi d'une tribu, copient les ma-

Les moines d'Orient consacrent l'orbitas, le goût de l'isolement, de la stérilité, de la mort.

Ils font de grandes villes de moines, nécropoles de vivants; le bizarre idéal de ce peuple monastique vit et meurt sur une colonne.

Nos moines d'Occident n'ont pas une autre ambition, une autre théorie, quoique leur pratique fût si sage. Ils imitent au monastère la maison romaine (Chateaubriand). Ils voudraient même d'abord que les colons qui se réfugient près d'eux, vécussent dans la vie monastique, que le mari quittât sa femme, etc...

C'est un monde d'imitation, l'évêque imite le magistrat romain, les rois même imitent les préfets du prétoire. Charlemagne imite, plus que personne. Les églises copient les églises (arrachent marbres à Nîmes pour Saint-Guilhem, à Ravenne pour Aix-la-Chapelle). Les livres copient les livres (Orose copié plus que Tacite).

Que résulte-t-il? C'est que tout va vieillissant. Quelle chute de Saint Benoît à Saint Benoît d'Aniane (le grand homme c'est Aniane). Quelle chute de Grégoire à Frédégaire. Tout cela, c'est le radowage. Le monde retombe en enfance, il n'est point enfant...

Et pourtant il y a vie quelque part. Le monde n'est pas mort. Une jeune et vive fantaisie éclate dans les légendes. Maintenant sont-ce des vieillards, ces esprits caducs, qui ont fait ces choses si jeunes? Quel homme de sens voudrait

gistrats romains. Nos moines qu'on croit originaux, ne font dans leur monastère que renouveler la villa (dit très bien Chateaubriand). Ils n'ont nulle idée de faire une société nouvelle, ni de féconder l'ancienne. Copistes des moines d'orient, il voudraient d'abord que leurs serviteurs fussent eux-mêmes de petits moines laboureurs, un peuple stérile. C'est malgré eux que la famille se refait, refait le monde.

Quand on voit que ces vieillards vont si vite vieillissant, quand, en un siècle, l'on tombe du sage moine S. Benoît au pédantesque Benoît d'Aniane, on sent bien que ces gens-là furent parfaitement innocens de la grande création populaire qui fleurit sur les ruines: je parle des vies des saints. Les moines les écrivirent, mais le peuple les faisait. Cette jeune végétation peut jeter des feuilles et des fleurs par les lézardes de la vieille mesure romaine convertie en monastère, mais elle n'en

le dire? Sont-ce les rédacteurs des capitulaires qui ont fait cela? Si je vois une vieille maison croulante, parée d'un jeune feuillage, on ne me persuadera pas que la maison ait produit un tel feuillage. Je dirai: il y a une plante, je chercherai la racine. De même, je croirai que pour faire des choses d'enfants, il faut des enfants, des hommes nouveaux, un peuple d'hier.

L'histoire est sue, notoire, acceptée de tous. Le prêtre qui le dimanche vient officier dans la chapelle des bois, la trouve dans toutes les bouches: « l'histoire est belle, après tout, elle fait honneur à l'église ». Vox populi, vox Dei. « Comment l'auraient-ils inventée, ils l'auront apprise des anciens. On voit encore l'arbre, la pierre ». Il y a dans toute abbaye un moine qui n'est propre à rien, qui ne sachant travailler, n'est propre qu'à écrire l'histoire. Celui-là, au jour où ils viennent apporter les poules de redevance, leur fait dire l'histoire, et l'écrit. Il l'orne et la gâte un peu de sa belle rhétorique et puis il la lit au réfectoire. La voilà, cette petite histoire, cette pauvre fille du peuple, qui a l'honneur d'être adoptée du couvent, de bien des couvents, du diocèse, de l'Église universelle. Elle s'en va figurer glorieusement dans la légende dorée.

vient pas à coup sûr. Elle a sa racine profonde dans le sol; le peuple l'y sème et la famille l'y cultive, et tous y mettent la main, les hommes, les femmes et les enfans.

Un saint tout nouveau surgissait. L'histoire courait dans la campagne, comme en complainte, rimée grossièrement. On la chantait et la dansait le soir, au chêne de la fontaine. Le prêtre qui le dimanche venait officier dans la chapelle des bois, trouvait ce chant légendaire déjà dans toutes les bouches. Il se disait: « Après tout, l'histoire est belle, édifiante... Elle fait honneur à l'Église. Vox populi, vox Dei!... Mais comment l'ont-ils trouvée? » On lui montrait des témoins véridiques, irrécusables, l'arbre, la pierre, qui ont vu l'apparition du miracle. Que dire à cela?

Rapportée à l'abbaye, la légende trouvera un moine, *propre à rien*, qui ne sait qu'écrire, qui est curieux, qui croit tout, toutes les choses merveilleuses. Il écrit celle-ci, la brode de sa plate rhétorique, gâte un peu. Mais la voici consignée et consacrée, qui se lit au réfectoire, bientôt à l'église. Copiée, chargée et surchargée d'ornemens souvent grotesques, elle ira de siècle en siècle, jusqu'à ce que honorablement elle prenne rang à la fin dans la Légende dorée.

Ici, le manuscrit de *La Sorcière* continue par un fragment qui n'a pas été conservé dans l'imprimé, et qui résume un long passage du cours sur la création des légendes au foyer familial. Dans ce passage Michelet imagine les étapes de l'évolution qui a produit les légendes et qui en a fait parfois finalement une réalité de l'histoire. Il n'en retient que ce paradoxal aboutissement, si caractéristique à ses yeux de l'âme populaire:

COURS du 9 février 1843

LA SORCIÈRE (Ms)

Le père a apporté le grain et l'a moulu, tout au plus. La mère en fait la bouillie, et y met le sel. Le lendemain elle fera de cette légende une chose au goût de son enfant. Tout en la respectant fort, elle y mettra la petite parure puérile qui plaît à l'enfant de cinq ans. Commentaire, varié et identique, répétant toujours et se modifiant sans cesse, absolument comme celui que l'oiseau, mêlant au chant une même note, gazouille des heures et des heures à l'oreille des petits.

Le père a dit: « Le saint traversait la forêt, bénissait, et les démons s'enfuyaient », et la mère: « Les fées qui étaient dans l'arbre, qui étaient reines de la forêt, ont été chassées pour leurs péchés » (elle ajoute avec bonté: pour leurs péchés. *Sic* Christ a pitié du diable, le laisse aux pourceaux).

L'enfant: « Quel arbre? —Celui que tu vois au fond du bois, le bel arbre des quatre chemins, auquel on dit encore la messe pour que les fées ne reviennent. — Et maintenant, qui y est? —Notre Dame, Sainte Marguerite, Sainte Catherine. Va leur tresser des guirlandes ».

Voilà une légende qui n'en restera pas là. Les paroles maternelles ont une vertu maternelle, c'est-à-dire féconde. Cette fleur va donner des fleurs, dans le calice des fleurs. Mais elle est donc bien petite, la reine Mab? Qui y est maintenant? Notre Dame pour les femmes. Sainte Marguerite, Sainte Catherine pour les filles. Quoi, celle qui écrase le dragon au portail de l'église? Une fille écraser un dragon? Pourquoi pas, si Dieu... Aujourd'hui encore, si Dieu voulait, le plus petit enfant écraserait le dragon. Et quel? L'ennemi de la France?

La merveille très réelle, signe de l'oeuvre populaire, c'est que cette fleur rustique, loin de vieillir, va souvent de plus en plus jeune; souvent même elle devient vraie. Car à force d'être crue, elle va créant son objet. Ainsi, la S. Marguerite du moyen âge qui écrase le dragon, logeant avec Sainte Catherine en Lorraine, dans *l'arbre des fées*, donne à la fin l'enfant admirable, historique, la Pucelle d'Orléans qui réalise la Légende.

La neuvième leçon du 16 février 1843 (« Animaux... ») contient le passage qui avait déjà été utilisé dans *Le Peuple* (II, VI):

COURS du 16 février 1843
(9e leçon)

LA SORCIÈRE (Ms)

L'Église est si bien la famille que, de même qu'en la famille, le plus petit gouverne tout, l'église à certains jours laisse les enfants officier entre eux, se faire un chantre, un évêque...

Mais l'enfant, dans la famille, n'est pas encore le plus petit. Il y a l'enfant inférieur, l'animal, l'humble travailleur qui vit et qui meurt pour nous, l'âne. Il faut bien qu'il ait son jour.

Sans doute il a ses défauts. C'est par là qu'il nous ressemble; il entend (on le voit bien au mouvement de ses longues oreilles), il entend, et ne fait rien qu'à sa tête... La discorde intérieure que nous cachons, paraît en lui dans

... Pourquoi, dit le peuple des champs, pourquoi mon âne n'aurait-il jamais entrée à l'église? Il a ses défauts, sans doute, et ne me ressemble que plus. Il est rude travailleur, mais il a la tête dure; il est indocile, obstiné, enfin, c'est tout comme moi.

sa naïveté; grossier sur la nourriture, délicat sur la boisson, il travaille mais se laisse traîner, tirer, frapper. L'homme aussi est indocile, il faut qu'il soit tiré à la toute-puissance de Dieu, qu'il sente la verge. [...] Et pourtant c'est cet indocile que notre Seigneur n'a pas dédaigné de monter.

Aussi à Autun, drap d'or, fiers chanoines le portent. Aussi à Rouen, il vient avec Balaam témoigner, noble et majestueux spectacle, avec Moïse et Virgile et la Sibylle. S'il regimbait pour Balaam, c'est qu'il voyait devant lui le glaive de l'ancienne Loi. Mais ici la Loi finit, la grâce vient, il voit l'enfant et ne se laisse pas tirer l'oreille. Il va tout droit à la crèche.

Et là, on lui dit:

« A genoux et dis: amen!

Assez mangé d'herbe et de foin

Amen! encore une fois

Laisse les vieilles choses et va ».

Tel est l'esprit jeune et hardi de l'Église de ce temps:

« Quantum potes, tantum aude! »

De là fête admirable, la plus belle du moyen âge, des *Innocens*, des *fous*, de l'âne. C'est le peuple même d'alors, qui en celui-ci traîne son image, se présente devant l'autel, laid, risible, humilié! Touchant spectacle! Amené par Balaam, il entre (*rituel de Rouen*) entre la Sibylle et Virgile, il entre pour témoigner. S'il regimba jadis pour Balaam, c'est qu'il voyait devant lui le glaive de l'Ancienne Loi. Mais, ici, la Loi finie ouvre le monde de la Grâce. Est-ce celui de la Liberté? Le peuple innocemment le croit. De là la chanson sublime où il disait à l'âne, comme il se fût dit à lui-même:

A genoux, et dis Amen!

Assez mangé d'herbe et de foin!

Laisse les vieilles choses, et va!...

Si Michelet met à profit son cours de 1843, il ne tire pas de certains de ses ouvrages un moindre parti pour la fin du second chapitre, dans laquelle il expose à quelle misère la féodalité médiévale ne tarda pas à condamner des hommes libres jusqu'alors. Le dialogue qu'il imagine entre le vassal (futur esclave) et ceux qui vont le menacer dans sa liberté, il l'appuie en grande partie sur les formules judiciaires qu'il avait recueillies dans ses *Origines du droit français*¹⁰⁹. Malgré la forme romanesque dont il revêt sa présentation des choses, il a raison d'affirmer qu'« ici, rien n'est d'invention ». Il se remémore, en effet, mille détails, comme cette formule « Povre homme en sa maison roy est », qu'il se souvient d'avoir

vue à Liège¹¹⁰; dans d'autres cas, il se pille lui-même, soit par des réminiscences vagues, soit en se transcrivant littéralement¹¹¹.

Contes de Fées (ch. III)

Le chapitre III, intitulé « Le follet » dans le manuscrit, est le premier de ceux qui retracent « l'état moral de l'âme » du Moyen Âge. Michelet se fait l'historien de l'imagination populaire, en particulier sous l'angle de la psychologie féminine, et il choisit comme point de départ la création du foyer qui « fit la famille ». Ce thème qui lui est cher, il l'a déjà traité dans *L'Amour* (II, I: « La Maison du Berger »), mais en dehors de toute perspective historique; cette fois, la vigueur et le raccourci feront oublier les fadeurs du texte de 1860¹¹². L'histoire de la longue durée par excellence, celle du rêve, invite à remonter à une époque « où les bêtes parlaient ». L'historien inspiré sait de quoi elles parlaient à la femme. Les contes de fées le lui révèlent; leur fond historique n'empêche pas qu'« ils planent bien plus haut que l'histoire, [...] disent nos vœux, toujours les mêmes, l'immuable histoire du cœur¹¹³ ». Dans ces contes, l'amour qui « poursuit, atteint la beauté cachée » exprime le désir inassouvi de surmonter les différences sociales qui séparent la petite femme de serf et la belle châtelaine, le peuple d'en bas et l'aristocratie d'en haut.

Michelet cite ses sources (Maury, Grimm), renvoie à Perrault et à Shakespeare. S'il fait erreur, en confondant Robin Hood avec la reine Mab, chez ce dernier, voilà bien qui nous prouve à quel point il s'est familiarisé avec cette littérature, puisqu'il se croit dispensé de vérifier les textes. Mais il garde pratiquement le silence sur la source qui est peut-être la plus importante: il n'y fait qu'une allusion dans la note 3¹¹⁴: « Le *Trilby* de Nodier, et la plupart des contes analogues, sont manqués, parce qu'ils ne vont pas jusqu'au moment tragique où la petite femme voit dans le lutin l'inférieur amant. » Il n'empêche que c'est à Nodier que Michelet emprunte les traits essentiels du follet, le compagnon secret de la jeune maîtresse du foyer, à vrai dire son « petit ami ». Mais, prévoyant déjà le Pacte encore lointain, il change la perspective que le récit lui propose. « Alors que le *Trilby* de Nodier est le contraire d'un démon: une âme aimante, qui attend l'expiration de son temps d'épreuve pour se réunir à celle qu'il a choisie, Michelet introduit entre le follet et le démon, tel qu'il va se manifester dans la suite du livre, une identité qui semble donner raison aux gens d'Église, à ceci près qu'il prend résolument le parti du démon. [...] Du lutin serviable au maître redoutable et puissant il y a une continuité, qui fait que Satan, même sous son aspect traditionnel de tentateur, ne cesse pas d'être un ami de l'humanité: il arrache la

sorcière à elle-même, la plonge dans la solitude, la met au ban de la société, mais pour la doter de pouvoirs bénéfiques, qui sont ceux de la science et de la communication avec la nature¹¹⁵ ».

« Tentations » ou un philtre escamoté (ch. IV)

Pour qu'on s'adresse à Satan, il faut en être arrivé « à l'extrémité, en désespoir de toute cause, sous la pression terrible des outrages et des misères ». Michelet ne croit nullement que le Pacte puisse être « un léger coup de tête, d'un amoureux, d'un avaré ». Le chapitre IV, que le manuscrit intitule « Les tentations du désespoir », nous prépare donc à ce dénouement par un tableau sombre de la famille rurale; il montre comment le régime féodal l'accule à la misère pendant un siècle, dont la paix, aux yeux de Michelet, n'est qu'apparente. Les nobles ne respectent plus l'honneur des serfs. Prêtres et laïcs ont sur eux l'immonde « droit du Seigneur » qu'ils leur font payer s'ils n'en usent pas¹¹⁶. Témoins « nos fabliaux ridicules » qui « font rire à pleurer » par les plaisanteries outrageantes qu'on inflige à ceux qui ne peuvent se défendre. Quoi d'étonnant alors si les humiliés, sentant l'absence de Dieu, finissent par invoquer le « démon des trésors cachés » et le petit démon du foyer?

Dans la rédaction finale, Michelet supprime un passage sur le « frère cadet » de Saint-Simon, anecdote qui aurait dû illustrer l'insolence des nobles envers les bourgeois. Si nous nous y attardons, c'est que le cas nous fournit une excellente occasion de souligner l'intérêt de l'étude des rédactions antérieures en vue de l'appréciation du texte abouti¹¹⁷.

Le caractère anachronique et allusif de cette rédaction antérieure semble être, à plus d'un égard, caractéristique de l'écriture et de la démarche historique de Michelet. « Les dames rient à mourir d'entendre le duc de Lorraine conter comment, aux villages, ses hommes exécutaient les femmes, tourmentaient les vieilles même¹¹⁸ ». Conservée, presque littéralement, cette phrase d'introduction sera remplacée dans un autre contexte, quelques pages plus haut¹¹⁹; dans le manuscrit, elle est suivie par l'anecdote suivante: « Chose répugnante à dire et pourtant il faut la dire. Le frère cadet de Saint-Simon est en logement chez une bourgeoise, riche et sage, jolie, hospitalière, qui l'a très honorablement reçu. Or, devinez son adieu... Dans cet appartement très propre, il laisse, au milieu de la chambre, le cadeau le plus immonde. C'était à Fontainebleau, sous les yeux du roi. Ailleurs il l'eût autrement insultée, souillée, battue, engrossée. Pourquoi? Afin de montrer que, *quoique cadet*, il est grand seigneur. Que serait-ce du *bâtard*? Pour le prouver, il pourrait, en lui faisant un enfant, l'éreinter, lui rompre les os. » La question se pose ici de savoir pourquoi Michelet a renoncé, en définitive, à raconter ici

cette « chose répugnante qu'il fallait dire ». Comme si souvent, citant de mémoire, il est incapable de donner la référence. A-t-il supprimé l'anecdote parce qu'il n'était pas très sûr du fait, ne pouvant la retrouver dans l'immensité des *Mémoires*? Ce n'est pas invraisemblable. Il l'aurait alors retranchée de son texte pour en conserver un élément qu'il aurait mis dans une note au bas de la dernière page du chapitre X (« Charmes, Philtres »). Ou bien, vérification faite, se serait-il rendu compte que le récit de Saint-Simon était peu susceptible de corroborer sa thèse? Voilà qui semble exclu: car il se serait aperçu que l'histoire ne concerne pas le frère cadet de Saint-Simon (qui n'a pas existé), mais le chevalier de Coislin, frère cadet d'Armand du Cambout, duc de Coislin, « l'homme infiniment poli » de la comédie de Labiche¹²⁰. L'effronterie du frère cadet, racontée par Saint-Simon, infirme de toutes manières le récit de Michelet. Premièrement, parce que la réaction instinctive du duc insupportablement poli fut de revenir présenter ses excuses à la logeuse, et deuxièmement, parce que, somme toute, le coupable, loin d'avoir montré qu'il était grand seigneur « quoique cadet », avait commis un acte honteux dont son frère devait être blâmé. Michelet saisira bientôt d'autres occasions de se livrer à l'évocation, mieux fondée, de ces « philtres immondes » si bien faits pour frapper son imagination¹²¹.

Sous le soleil de Satan (ch. V-VIII)

Les chapitres V, VI et VII se présentent dans le manuscrit qui n'en est que le brouillon, comme un seul chapitre: le cinquième, intitulé « La Possession ». Le *Journal* nous éclaire sur leur évolution. Le 17 février 1862, Michelet a achevé la première version de la *Possession*, qu'il se hâte d'envoyer à Raçon; mais le texte est si copieux qu'il ne peut le mettre à la poste, la boîte étant trop étroite. Le 20, réécrit, le chapitre est « porté à Toulon ». Le lendemain, Michelet écrit « le discours de Satan à la Sorcière » (« Le Pacte », ch. VI du livre); le surlendemain, « *Satan* évocateur et consolateur » (c'est-à-dire le ch. VII de l'imprimé). Le manuscrit nous offre le texte tel qu'il fut envoyé à Raçon; à le comparer au texte définitif on devine le travail accompli sur les premières épreuves pendant le mois de mars. C'est alors que la première partie du chapitre V (dans le livre) est abandonnée; les épreuves de cette partie serviront plus tard à la première rédaction de l'*Introduction*, qui, à son tour, ne sera pas imprimée. On comprend pourquoi Michelet l'a dégagée du ch. V. Fidèle à son habitude de séparer le commentaire du récit¹²², il juge à propos de réserver la critique pour plus tard, et de réduire l'histoire de la possession et du pacte à une forme intuitive et imaginaire, celle dans laquelle les faits rêvés et les faits réels se confondent dans un perpétuel glissement de l'histoire au mythe; y mêler la critique historique briserait certaine-

ment le sortilège de cette stratégie textuelle, qui consiste à adapter de façon romanesque un texte de 1837 pris dans le t. III de l'*Histoire de France* (ch. III: « L'or, le fisc, les Templiers »). Qu'on se réfère à ces pages: on y verra l'avènement de l'Or mis déjà en rapport avec le fisc, qui, sous Philippe le Bel, est devenu « un monstre altéré, affamé, édenté », avec le Diable, le monarque de l'or, et avec le Juif, son agent. Pour que le pauvre homme s'adresse au Juif, « il ne faut pas moins que l'horrible pression du fisc ».

Seulement, dans *La Sorcière*, ce n'est pas le mari, mais la femme possédée qui frappe à la porte du Juif et celui-ci n'est plus le Shylock de 1837, mais la victime de la cruauté chrétienne. Malgré ces glissements, révélateurs de la distance que Michelet a prise par rapport à ses sentiments d'autrefois, le scénario est resté le même.

Le 22 mars, Michelet, ayant réparti le texte dans les trois chapitres que nous connaissons (V, VI et VII), fait lire à Athénaïs, sur épreuves, « le pacte, le roi des morts, que je refis »; le 28, elle lit, dans l'état définitif, « le roi des morts » et le chapitre suivant sur « le prince de la Nature » rédigé le 23 et remanié le 24.

L'école buissonnière (ch. IX-X)

Après les chapitres « intemporels » sur le Roi des Morts et le Prince de la Nature, l'histoire semble reprendre ses droits dans le chapitre IX (« Satan Médecin »), mais ce n'est qu'en apparence: elle se fait vision et divination en évoquant les origines de la science médicale.

De quels maux n'avait-on pas accusé la sorcière! En renversant son « mythe noir », Michelet l'exalte comme le vrai médecin du peuple. Il n'insiste pas, pour l'instant, sur l'aspect magique de sa médecine, afin de nous présenter ses pratiques comme un état préscientifique de la médecine ultérieure, rendue possible grâce à elle, et comme un empirisme digne d'être pris au sérieux parce qu'il a préparé la science rationnelle des temps modernes.

Si hasardée que soit cette hypothèse, l'analyse qu'elle entraîne des conditions de la révolte médicale, sont pénétrantes et suggestives; c'est là que se manifeste la force de l'historien attentif aux évolutions des mentalités dans le contexte des facteurs sociaux et économiques. Comme démonstration de la thèse de la « Bonne Sorcière », le chapitre est d'un intérêt capital; comme nous le verrons plus tard, il figure parmi les chapitres que Michelet a envoyés à la presse en vue d'une prépublication et l'on ne saurait s'en étonner.

Avant de montrer la sorcière comme guérisseuse, il évoque les maux contre lesquels le peuple invoquait son secours. Le curieux aperçu des maladies du Moyen

Age — lèpre au XIII^e siècle, mal des ardents au XIV^e, et, au XV^e, ulcérations et altérations du sang par lesquelles, au dire de Paracelse, se prépara la syphilis du XVI^e — n'est pas sans rappeler le tableau de la morbidité dans les tomes III et IV de l'*Histoire de France*. Mais ici, le raccourci donne lieu d'opposer les deux « Églises » du Moyen Age; d'une part, la chrétienne, impuissante en face des maux qu'elle a elle-même déchaînées par son refus de la vie naturelle; de l'autre, l'« Anti-Église », la « vraie », celle de la sorcière qui donne à ses fidèles le seul remède efficace à la grande maladie épileptique du XIV^e siècle.

Les historiens des sciences n'avaient pas vu ce qu'on devait à la sorcière¹²³. Quelles preuves Michelet alléguera-t-il pour réparer leur trop ingrat oubli? A vrai dire, rien qu'une forte conviction qu'il fonde sur un mot d'un « grand et puissant docteur de la Renaissance ». Il invoque, en effet, le témoignage de Paracelse sur le savoir des *bonnes femmes*; bien plus, il « ne doute pas que son livre admirable et plein de génie sur les *Maladies des femmes* [...] ne soit sorti spécialement des femmes même, de celles à qui les autres demandaient secours ». « Jamais, dans ces temps, la femme n'eût admis un médecin mâle, ne se fût confiée à lui, ne lui eût dit ses secrets. Les sorcières observaient seules, et furent, pour la femme surtout, le seul et unique médecin. »

En face de l'École impuissante de la médecine officielle, l'Anti-École de la sorcière fut, par son recours aux vertus des plantes, une *école buissonnière*. En expliquant ce principe satanique, Michelet s'y prend en naturaliste qui se souvient de la puissance médicale propre à la femme¹²⁴. Sans reculer devant les risques, la bienfaisante sorcière exerça son ministère en s'essayant à l'« homéopathie qui, peu à peu, s'éleva aux plus dangereux poisons ». Michelet s'inspire ici des ouvrages de Pouchet, *Solanées* et *Botanique générale*, comme du *Dictionnaire d'histoire naturelle* par D'Orbigny. Il voit la médecine créée par la sorcière faire le grand pas à rebours contre le Moyen Age, en réhabilitant le ventre et les fonctions digestives. Comme il l'avait fait dans *L'Amour*, il ne se lasse pas de dénoncer l'ancien préjugé qui faisait tenir la femme pour immonde. Il s'indigne de voir mépriser le Moyen Age chrétien ce ventre qui est la source de toute vie et que lui, il vénère religieusement. Depuis 1856, l'année où il assistait fidèlement aux cours publics d'anatomie de Louis Auzoux, il a rassemblé un copieux dossier en vue d'un livre sur le ventre. Il est devenu l'amoureux médecin qui quotidiennement épie sa malade compagne, au point de regretter « la part d'elle-même qu'elle rend chaque jour à la nature, la mue de ses chères entrailles¹²⁵ ». « Ce qui sort de ce corps si pur, béni de bonté », c'est déjà ce philtre d'amour qu'« on baiserait volontiers¹²⁶ ». Dans son *Journal*, l'historien fait hygiéniste tient patiemment le livre des « retours », bien peu réguliers, de la crise d'« exaltation » chez Athé-

naïs, fasciné comme il est par les premières recherches, tout hésitantes, sur l'ovulation; son ami, le docteur Pouchet, venait de formuler, sur les périodes de fécondité chez la femme, une théorie qui, pour être ruinée et définitivement remplacée, devait attendre Ogino et Knaus¹²⁷. Cette vive curiosité de « gynécologue passionné » explique pourquoi Michelet honore la sorcière tout spécialement pour avoir soigné, réhabilité le corps de la femme, et en particulier « ce ventre adoré, trois fois saint, d'où le dieu homme naît, renaît éternellement ».

Le chapitre « Charmes, Philtres » traite de la « médecine amoureuse ». Après avoir souligné l'action bienfaisante de la *Bonne Dame*, Michelet doit, ne fût-ce que pour mémoire et très brièvement, montrer l'influence magique et assez souvent maléfique dont les démonologues, les inquisiteurs et les juges avaient fait si grand cas dans leurs traités. Sans s'y arrêter, il entreprend de formuler une interprétation sociologique du rôle que joua la sorcière au village. Dans ce village, elle est la Dame qui rivalise avec la dame du château; elle incarne déjà la révolte sociale du Sabbat dans la mesure où elle apporte à cette lutte des classes « un fond de haine niveleuse, naturelle au paysan ». Son philtre par excellence, le gâteau de la *confarreatio*¹²⁸, hostie d'amour, annonce la Messe Noire.

Le culte satanique (ch. XI-XII)

Le Premier Livre prend fin sur le cauchemar du Sabbat (chapitres XI et XII, non séparés dans le manuscrit). Rêve ou réalité (la question est éludée pour l'instant), le Sabbat appartient au mythe de la Sorcière et ne saurait manquer dans son histoire. Michelet en a d'ailleurs fait le tableau en 1857, dans le tome XI de *l'Histoire de France*, ch. XVII. Mais il lui est impossible d'insérer ce texte tel quel dans le livre à venir selon le procédé qu'il adoptera sans broncher pour le Second Livre. Si l'on compare le Sabbat de 1857 à celui de 1862, on découvre aisément pourquoi: comme son titre le montre (« Du Sabbat au Moyen Age et du Sabbat du dix-septième siècle »), le Sabbat décrit dans *l'Histoire de France* débordait le cadre strictement médiéval du Livre Premier de *La Sorcière*. Michelet supprime donc les nombreuses allusions au Grand Siècle, qui auraient fait anachronisme dans l'évocation du sabbat du Moyen Age. Opération délicate, puisque les sources, surtout en ce qui concerne la France, datent toutes de l'époque d'Henri IV ou de Louis XIII. A l'historien d'en distiller, au jugé, ce qu'elles offrent de « traits antiques et marqués de l'inspiration primitive ». Les facéties qui sentent l'époque moderne seront renvoyées à l'évocation du Sabbat dégénéré, dans le chapitre V du Livre II: « Satan se fait ecclésiastique »; c'est là qu'il convient de situer les clochettes « qui chatouillent les nerfs », le chapeau qui orne les cornes

de Satan, désormais assis sur un fauteuil doré au lieu de la vieille pierre druidique; la reine du Sabbat, le démon officiant « la tête en bas », la rave noire, cette « hostie de risée », – tous ces détails seront reportés au Sabbat moderne.

Ensuite, Michelet éliminera tous les passages qui feraient double emploi avec les chapitres précédents de *La Sorcière*, sur Satan roi des morts, consolateur des vivants comme sur le droit du Seigneur. Mais surtout, un trait essentiel du Sabbat demande à être mieux précisé: la condition paradoxale de la femme, qui, pure ou souillée, est partout.

En revanche, ce qui, dans la description du Sabbat primitif, sera conservé pour être développé plus amplement, c'est le motif de l'inceste collectif de la foule qui assiste au Sabbat; et Michelet y reviendra dans la Note 6¹²⁰ intitulée « Du dernier acte du Sabbat ». Ce dernier titre pose un problème concernant l'ordre des actes du Sabbat. Leur numérotation dans *La Sorcière* ne déroute pas moins le lecteur que dans *l'Histoire de France*. Visiblement, Michelet y tient peu. « J'ai réussi à retrouver ce drame en 1857, explique-t-il dans *La Sorcière*; je l'ai recomposé en ses quatre actes, chose peu difficile. » Or, le Sabbat présenté en 1857 est réparti approximativement en cinq actes: « Le Sabbat était une farce violente, en 4 ou 5 actes, où il se régalaît de la contrefaçon hardie de son cruel tyran, l'Église, et de son vampire féodal¹²⁰ ». Par contre, *trois* actes seulement dans *La Sorcière*, où l'acte I englobe les deux premiers de 1857 et l'acte III, les deux derniers. Le ch. XII (du Premier Livre) s'intitule, dans le manuscrit de *La Sorcière*, « acte 3 et dernier ». Il n'est pas fait mention d'un acte IV dans le chapitre de l'imprimé; pourtant on trouve cette appellation dans la Table des matières, qui distingue l'Acte 3 (L'amour des proches parents) de l'Acte 4 (L'amour de Satan et de la Sorcière). D'où la contradiction entre la Table et la Note 6 sur le dernier acte du Sabbat, l'avant-dernier selon la Table. Cet acte IV, enfin, rectifie l'acte V de 1857 où la Sorcière, seule après la mort simulée du Diable, dans un monstrueux amour se livre à son fils, enfant sans père. « Je me trompai sur le 5^e [acte] », dit Michelet en 1862, dans la Note 8, s'accusant d'avoir confondu les époques. « La vraie sorcière originaire est un être isolé, une religieuse du diable, qui n'a ni amour ni famille. [...] Mais si elle a un fils, c'est un point essentiel, dit-on, de la religion satanique qu'il devienne son mari¹²¹ ». Le Sabbat va donc finir d'une manière différente. Mais comment? Michelet s'y prend sur le mode mythique, comme en finissant un conte de fées, imaginant la fuite aérienne de son héroïne sur un gigantesque cheval noir « qui des yeux, des naseaux, lançait le feu ». Rappelant « la fin de la sorcière de Berkeley dans Guillaume de Malmesbury¹²² » (comme le veut la note au bas de la page, ajoutée dans la seconde édition), cette foudroyante disparition de l'héroïne fait aussi écho à la dernière parole de la Fiancée de Corinthe.

CHAPITRE V

LIVRE DEUXIÈME

C'est le 18 mars 1862 que Michelet en termine avec le Sabbat médiéval. Ayant ainsi fermé le livre de la Légende, allait-il enfin ouvrir le livre de l'Histoire? A vrai dire, il n'aurait jamais accepté cette distinction. Le premier chapitre du Livre Deuxième, qu'il envoie le 19: « Sorcière de la décadence, Satan multiplié, vulgarisé », n'est pas moins visionnaire que les pages cauchemardesques sur le Sabbat. C'est un bien faible appui historique que les quelques notes au bas des pages offrent à l'envol d'un discours inspiré. Ainsi celle qui rapporte une histoire de lycanthropie: une châtelaine, s'étant fait par une sorcière transfigurer en louve pour une escapade dans la nature, hors de sa prison dorée, laisse au chasseur qu'elle a attaqué, une patte qui, redevenant main humaine, la trahit. Michelet donne cette histoire comme racontée par Boguet, donc un contemporain de l'événement. En fait, il l'a transcrite presque littéralement, non pas du *Discours exécrable des Sorciers* de cet auteur, mais bien d'un récent ouvrage de vulgarisation qu'il a largement mis à profit sans y faire jamais la moindre allusion: *La Sorcellerie* de Charles-Léopold Louandre, 1853. Mais plutôt que d'être un emprunt servile, la note d'en bas sert, bien au contraire, de repoussoir au texte d'en haut où la fantaisie triomphe de façon souveraine¹³³. Michelet d'ailleurs a besoin de toute son imagination pour introduire les changements que vont subir Satan et la Sorcière aux Temps modernes dans leurs fonctions sociales et religieuses. En vérité, le mythe sous sa plume est loin de prendre fin, lorsqu'il narre de décadence de la sorcière devenue femme de métier, dont on invoquait d'immondes services mais qui était l'objet du mépris et de la haine de tous.

Le 20 mars, le second chapitre du manuscrit, qui sera le troisième du Livre II dans l'imprimé, est fini (« Cent ans de tolérance en France. Les sorcières basques. 1610 »); le *Journal* enregistre l'envoi du « XVI^e siècle d'après Soldan et Lancre », dont la fin est empruntée au t. XI de l'*Histoire de France*, ch. XVIII. Michelet reprend maintenant les idées qu'il avait écartées du Sabbat primitif; le 21 mars, il « [fait] la décadence du Sabbat pour amener Lancre »: le ch. V (« Satan se fait ecclésiastique. 1610¹³⁴ »). Quant aux chapitres II, IV, VI, VII, ils sont presque textuellement transcrits de l'*Histoire de France*¹³⁵. Les ch. X, XI, XII, enfin, qui composent l'épisode de la Cadière, sont revus et achevés le 31 mars.

Il ne reste plus qu'à écrire l'*Introduction*, le ch. IX du Livre Deuxième, l'*Épilogue* et les Notes. Le 15 mars, Michelet « rêve la Préface », qu'il écrit le 16; le

29, il la reprend, « comme critique »; le 1^{er} avril, il l'achève et l'envoie à Raçon. Après cette introduction, qui n'est qu'une première version, il prépare, le 3, « l'épilogue sur Toulon ». Il s'apprête, en effet, à prendre congé de cette ville et à regagner Paris. Mais le départ est précipité par une triste nouvelle: hospitalisé à Strasbourg, atteint de phtisie, son fils Charles est à l'agonie¹³⁶. Le 5 avril, Michelet part de Toulon, quittant la ville définitivement, et se hâte au chevet du jeune homme, pour une dernière rencontre. De retour à son domicile parisien dès le 11, il apprend, le 16, la mort de Charles. Il ne se sent pas la force d'assister aux obsèques (religieuses¹³⁷...) du 18. Alfred Dumesnil est seul à être resté auprès du moribond et à suivre le cercueil. Michelet, dans sa détresse, travaille peu. Le 29 avril, il refait « Ollioules » (I. II, ch. XI) et « les casuistes, continuateurs de Satan » (I. II, ch. IX); mais pendant les cinq mois qui suivent, il laisse *La Sorcière* dormir, bien que Raçon ait composé le livre presque en entier. *Pendent opera interrupta*: le maître d'oeuvre pense à autre chose. « Renouant avec une habitude ancienne, il cherche l'oubli dans un nouveau travail¹³⁸ ». S'étant remis à la grande entreprise de sa vie, il se jette à corps perdu dans la préparation du t. XV de *l'Histoire de France*. Le 7 août, alors qu'il séjourne à Valéry-en-Caux et qu'il attend les épreuves du ch. I de *La Régence*, il revient un moment au livre à peu près fini, en écrivant un « programme pour l'Introduction de *La Sorcière* ». Mais il ne tente cette seconde version de la Préface qu'au mois d'octobre, du 1^{er} au 3, tout en prévoyant déjà l'Épilogue, dont il écrit, le 5, une première rédaction. Le 6, il porte son Introduction à Raçon, la reprend chez celui-ci, le 7, pour l'abréger, et pour la réécrire le 10, « triste de [son] indécision ». Le 16, il refait le texte définitif de l'Épilogue que, le 17, il achève avec l'Introduction. Du 20 au 27, il écrit les Notes, dont il a extrait la substance à la Bibliothèque de l'Institut et à la Bibliothèque Impériale. Il réutilise pour la Note sur la littérature de sorcellerie¹³⁹ des parties de l'Introduction qu'il a abandonnées, et d'un fragment de la version antérieure de l'Épilogue il fait la dernière Note dans laquelle, parlant une troisième fois de Toulon, il remercie le *Genius Loci* et présente l'Hôpital de la Marine comme le temple de l'alchimie des Temps modernes. En cette fin de livre il résume la pensée qui lui est chère sur le progrès de l'humanité et sa profonde signification. Mais s'il manifeste aussi son originalité, c'est en exploitant, encore une fois¹⁴⁰, et sans le dire, l'ouvrage de Louandre, quitte à ajouter de son cru le mot ultime du livre:

LOUANDRE

(in fine)

Malgré son impuissance et sa folie, la sorcellerie n'en pas moins dominé longtemps avec l'autorité des choses les plus vraies et les plus saintes; elle a tenté de supplanter la science; elle s'est révoltée contre Dieu; elle a fait éclater au grand jour tout ce qu'il y a de folie et de méchanceté au fond de l'âme humaine, et, de quelque point de vue que l'on se place pour la juger, soit du point de vue religieux, soit du point de vue physiologique ou médical, soit même du point de vue de la simple curiosité, elle présentera toujours l'un des phénomènes les plus étranges, les plus attrayants et les plus douloureux de l'histoire; un phénomène étrange, parce qu'elle montre avec quelle facilité l'erreur s'impose et persiste; douloureux, parce qu'elle laisse à travers les siècles une trace sanglante; attrayante, parce qu'on y voit poindre toutes les curiosités de l'esprit humain, et qu'elle cherche en dehors de toute observation positive, la solution de quelques-uns des problèmes que la science moderne a résolus. Par l'alphabet sympathique, elle veut correspondre aux extrémités du monde, et aujourd'hui le télégraphe électrique marche comme la pensée elle-même. Elle demande à l'anneau du voyageur la locomotion rapide et sans fatigue, et la vapeur plus rapidement encore que d'après les anciennes croyances l'anneau mystérieux ne le pouvait faire; le *fulgurateur* antique veut à son gré faire

LA SORCIÈRE

(in fine)

Destructeur autrefois, créateur aujourd'hui, au laboratoire de chimie, le Diable travaille et prépare ce qui doit relever demain, guérir le pauvre matelot. Si le fer devient nécessaire, l'insensibilité que cherchaient les Sorcières, et dont leurs narcotiques furent le premier essai, est donnée par la diablerie que Jackson¹⁴¹ a trouvée (1847).

Ces temps rêvèrent, voulurent. Celui-ci réalise. Son démon est un Prométhée. Au grand arsenal satanique, je veux dire au riche cabinet de physique qu'offre cet hôpital, je trouve effectués les songes, les vœux du moyen âge, ses délires les plus chimériques. – Pour traverser l'espace, il dit: « Je veux la force... » Et voici la vapeur, qui tantôt est une aile, et tantôt le bras des Titans. – « Je veux la foudre... » On la met dans ta main, et docile, maniable. On la met en bouteille; on l'augmente, on la diminue; on lui soutire des étincelles; on l'appelle, on la renvoie. – On ne chevauche plus, il est vrai, par les airs, au moyen d'un balai; le démon Montgolfier a créé le ballon. – Enfin, le vœu sublime, le souverain désir de communiquer à distance, d'unir d'un pôle à l'autre, les pensées et les cœurs, ce miracle se fait. Et plus encore, l'unité de la terre par un grand réseau électrique. L'humanité entière a, pour la première fois, de minute en minute, la conscience

faire tomber la foudre, et Franklin, le *fulgurateur* moderne, arrache au ciel la foudre obéissante; enfin la sorcière volante veut se frayer un chemin à travers les airs, et le ballon, dans cette route des oiseaux, nous emporte plus loin que les aigles et plus haut que les nuages.

d'elle-même, une communion d'âme!... O divine magie!... Si Satan fait cela, il faut lui rendre hommage, dire qu'il pourrait bien être un des aspects de Dieu.

Pendant cette fin d'octobre, le gros du travail étant accompli, Michelet apporte ses derniers soins au livre avec une hâte qui explique certaines négligences dans la « liste de [ses] sources¹⁴² », écrite le 19. « Tâtonnement, fatigue, énervation. Inquiétude pour retrouver mes sources, mes citations. » Mais, enfin, le moment vient pour lui de respirer, satisfait, « heureux de ce grand travail, repris plusieurs années, et qui sera pour plusieurs une révélation. » A vrai dire, le repos sera de courte durée. L'auteur de *La Sorcière* ignore encore que Satan va se faire Censeur, car « hélas! la sorcellerie continue de troubler, dans la France de Napoléon le Petit, la belle âme des inquisiteurs¹⁴³ ».

Le 3 novembre, Michelet donne à l'imprimeur le dernier bon à tirer. Le 6, il reçoit le premier exemplaire du brocheur: la mise en vente paraît prochaine. Dans quelles conditions va-t-elle avoir lieu? La question ne se poserait pas si Michelet n'avait pratiqué à cet égard des méthodes très personnelles.

On sait à quel point ce fils d'imprimeur était un industriel du livre¹⁴⁴. Il faisait imprimer à ses frais les tirages et les affiches de publicité, pour vendre ensuite sa production à un éditeur, qui n'était donc qu'un distributeur. Ce procédé, alors anachronique depuis longtemps, ne manquait pas d'intriguer le public.

La vieille de la publication de *La Sorcière*, le *Salut Public* de Lyon révèle, le 14 novembre, un Michelet commerçant, dans un texte que le *Journal de Rouen* reproduit le 16: « M. Michelet, vous le savez sans doute, a adopté pour tous ses livres un système dont il a lieu de se féliciter hautement, et que tous les gens de lettres seraient bien avisés de pratiquer. Il fait les frais de publication lui-même, surveille l'impression, achète le papier, etc. Puis quand le livre est prêt, il va trouver un libraire qui met son nom sur la couverture, moyennant une remise de 25 p. 100. Qu'il y a loin de là aux bénéfices énormes réalisés par l'éditeur en toute autre circonstance! Pour vous mettre à même de tâter du doigt la chose, je vous dirai, en chiffres ronds, que *l'Amour* a rapporté à M. Michelet soixante bons mille francs espèces. S'il n'avait pas édité à ses frais, il n'aurait guère gagné que 12,000 fr. au plus. Voilà de l'éloquente arithmétique, ou je ne m'y connais pas. Je sais bien que ces détails d'argent font crier au scandale à quelques braves Prud'homme. Ces mêmes bourgeois qui trouvent excellent que M. Machin s'enrichisse en vendant de la cannelle, s'indignent quand, par hasard, ils voient un littérateur qui ne meurt pas de faim pour l'amour de l'art. Dieu bénisse ces adorables égoïstes! Pour nous, nous sommes sincèrement heureux quand une plume de la valeur de celle de Michelet rapporte autant qu'un carnet de boursier. Cela rehausse la pensée et absout la matière... »

Pour la vente de *La Sorcière*, Michelet compte sur Hachette, dont il fréquente les associés, Templier et Bréton. Ce dernier l'informe, le 7 novembre, que Hachette, à qui le livre déplaît fort, a pris peur et « fait difficulté pour la vente¹⁴⁵ ». Michelet demande pourtant à l'imprimeur Pitrat de tirer les affiches qui portent le nom de Hachette. Afin de garder son éditeur, Michelet croit devoir envisager « deux expédients »: ou ajourner l'Épilogue à la deuxième édition, ou autoriser

Hachette à vendre par l'intermédiaire d'un confrère, Pagnerre. Mais Pagnerre refuse. Soucieux de conserver son Épilogue, Michelet songe à un autre éditeur: Hetzel. Celui-ci le reçoit dès le 9 novembre et lui donne son accord sans demander aucun changement. Mais le 11, à midi, Michelet apprend par Hetzel « qu'on demande saisie ». Il consent, le soir même, à éliminer les deux passages qui semblent dangereux à son nouvel éditeur; ils ne figurent pas dans l'Épilogue comme il l'avait cru jusqu'ici, mais dans l'Introduction et dans le chapitre X du Livre Deuxième¹⁴⁶. Sans tarder, Hetzel prend ses dispositions et il écrit à Michelet, le 12: « J'ai vu M. Pitrat. Tout est entendu et convenu. Vous aurez épreuves à midi. Pour les affiches, je fais mettre une bande sur le nom de M. Hachette, portant ces mots: Chez tous les libraires... Les couvertures aussi seront sous presse demain soir. Cartons et titres ne font qu'une feuille¹⁴⁷ ». Hachette envoie au pilon les quelques exemplaires déjà brochés.

La mise en vente peut donc avoir lieu: nous sommes le 15 novembre. Aucune saisie n'est annoncée. Mais ce jour même, et le jour suivant, à la suite d'une dénonciation sur laquelle nous reviendrons, le substitut du procureur général Lenormant interroge Hachette et aussi Hetzel. Celui-ci commence à perdre la tête. Le soir du 19, Michelet reçoit la visite de Dentu, qui « apporte [la] moitié du volume annoté » pour lui proposer de « petites choses ridicules », qu'il n'accepte pas. Le succès de la première édition, qui s'épuise en une semaine, n'empêche donc pas qu'il se voie abandonné par son nouvel éditeur et par son imprimeur, qui lui dit « qu'une seconde édition est impossible ». Le *Journal* du 21 témoigne de son irritation à l'égard des deux éditeurs: « Lâcheté d'Hetzel, duplicité; ma femme lui dit qu'on le dit en rapport avec la police. On prétend que j'aurais dit à une marchande: Madame, me vendez-vous? —Non, c'est M. Hachette qui vous vend. » Le 22¹⁴⁸, c'est de Hachette qu'il reçoit la facture, ce qui nous donne à entendre que, dans cette affaire, Dentu et Hetzel après tout n'ont été que des hommes de paille¹⁴⁹. Le même jour, une nouvelle édition ne pouvant avoir lieu en France, Michelet s'adresse au Bruxellois Lacroix, qui vient de publier *Les Misérables*. Le dossier 1563 « Michelet et ses éditeurs », conservé à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, nous permet de suivre la négociation qui s'engage en ce moment et qui aboutira le 1^{er} décembre; pour l'année 1862, il montre comment Lacroix cherche à favoriser le succès du livre en France comme à l'étranger; pour les années qui suivent, il nous permet de constater que l'éditeur se verra plus d'une fois obligé de défendre ses intérêts contre un auteur désireux de reprendre en mains propres l'exploitation de son livre.

La première lettre de Lacroix date du 22 novembre: il accepte d'éditer *La Sorcière* ainsi que Michelet le lui a proposé par l'intermédiaire de P. Meurice.

Dans une seconde lettre, datée du 26, il fait valoir la possibilité d'une saisie qui toucherait une nouvelle édition parisienne, et propose en ce cas une diminution des droits d'auteur. Le 28, il accepte les propositions de Michelet qui lui a écrit le 27, « sauf une ou deux réserves ». La durée de la propriété que Michelet propose — 5 ans — lui paraît un peu courte. Il tient dix ans pour souhaitables, mais ajoute: « Vous pouvez nous considérer comme engagés et nous envoyer la copie revue et augmentée, pour que nous procédions dès lundi à la réimpression. » Michelet résiste et maintient ses conditions. Le 30 novembre, Lacroix lui fait valoir de nouveau combien une éventuelle fermeture du marché français réduirait la vente. Cependant il cède, pour se contenter de cinq ans de propriété.

Le 15 décembre, il annonce que l'impression de *La Sorcière* est commencée, mais il s'alarme en apprenant qu'à l'étranger on prépare des éditions pirates. Michelet les aurait-il autorisées? « Il doit y avoir là quelque malentendu, car vous nous avez vendu la propriété exclusive et entière pour tous les pays. » Le 16, Lacroix semble rassuré, et il envoie les épreuves des deux premières feuilles (48 pages); le 18, il se plaint du retard que Michelet apporte à l'impression en guillemetant une foule de passages qui ne l'étaient pas dans la première édition. Le 21, Lacroix recopie dans sa lettre le texte du traité entre Michelet et lui; il prie Michelet de le signer. Le contrat donne à l'auteur la propriété de cinq ans de *La Sorcière* ainsi que des « notes et augmentations » dont il « pourra l'enrichir ». Michelet reçoit 15.000 frs. En raison d'une interdiction éventuelle, il ne perçoit que 8.000 frs. comptant, le 15 décembre 1862. Les 7.000 frs. considérés comme relatifs à la vente en France seront payés dès que le livre sera entré en France.

Les éditeurs étrangers s'intéressent à *La Sorcière*; le 7 janvier 1863, Lacroix écrit qu'il a fait connaître les conditions auxquelles leur serait cédé le droit de traduire *La Sorcière* en anglais. Le contact restera sans suites. et c'est un autre éditeur qui publiera la traduction anglaise¹⁵⁰.

L'édition belge peut se vendre ouvertement en France, depuis que les autorités ont renoncé officiellement aux poursuites. Une campagne de presse pourrait favoriser le succès; Lacroix, le 6 février, demande à Michelet de faire tout le nécessaire: « La presse va de nouveau parler de ce livre important et annoncer sa réapparition victorieuse. Veuillez nous y aider par vos nombreux amis et vos relations. Avez-vous lu le compte rendu que M. Gustave Frédéric vient de faire dans *l'Indépendance belge* d'avant-hier sur *La Sorcière*? Étude sympathique et excellente comme publicité. »

Le 12 juin, Lacroix dit qu'il a remis à l'imprimerie « pour la première réimpression [par lui] de *La Sorcière* la note essentielle¹⁵¹ ».

Le *Journal* des années 1869-1872 révèle que Michelet est entré en contact avec l'éditeur Panis à Paris en vue d'une réédition de *La Sorcière*, pour laquelle il médite une nouvelle préface. Il se fâche donc que Lacroix annonce toujours sa « nouvelle édition » belge. Mais celui-ci se préoccupe d'écouler son tirage. Les deux dernières lettres de Lacroix contenues dans le dossier 1563 de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris nous font comprendre pourquoi Michelet, finalement, a renoncé à ses projets de réédition. Dans une lettre datée du 29 avril 1869, Lacroix répond à Michelet, qui lui demande comment il se fait qu'il annonce *La Sorcière*. « J'ai eu un traité de cinq ans, et j'ai naturellement fait pendant ces cinq ans des tirages de l'ouvrage, puisque je les avais payés. A l'expiration du traité, il me restait quelques centaines d'exemplaires de l'édition primitive à 3 frs. 50. Ayant appris par vous que vous en vouliez préparer une nouvelle édition, j'ai songé à écouler ce qui me restait, ce qui me paraît non seulement naturel, mais de règle absolue. [...] Je ne puis donc renoncer à vendre les exemplaires qui me restent. Cela ne nuit en rien à votre droit ni à votre propriété. » Le 6 juillet 1869, Lacroix répète à ce sujet les mêmes arguments.

Tant que l'édition belge se vendait encore, Michelet aurait couru un risque trop grand en rééditant *La Sorcière*. Avant de l'envisager, il lui fallait donc attendre quelques années. Mais l'idée d'une réédition ne l'a pas quitté jusqu'à ses derniers jours, ce qui prouve combien ce livre lui était cher. A Hyères, où il devait bientôt mourir, il rédigea, le 1^{er} décembre 1873, le projet d'une nouvelle Préface¹⁵². Nous ignorons si le texte en a été conservé. Combien aurions-nous aimé terminer l'histoire de *La Sorcière* en présentant un tel document!

Malgré les péripéties qui ont affecté sa parution, on peut dire que *La Sorcière* de Michelet l'a échappé belle. Songeons à ce que furent les ennuis d'autres écrivains dans ces années-là. Combien furent traduits en justice sans avoir gravement bravé la morale en vigueur et la « religion de la majorité des Français ». Dans les annales, les procès les plus illustres mettent dans l'ombre bien d'autres causes, moins célèbres mais plus dures pour les inculpés: Flaubert, acquitté, et Baudelaire, condamné à 300 F d'amende furent plus chanceux que, par exemple, un Xavier de Montépin, condamné, en 1856, à trois mois de détention et à 500 F d'amende pour ses *Filles de Marbre*¹⁵³. Quand, au mois de novembre 1862, *La Sorcière* risqua de faire l'objet d'une saisie, Michelet dut se préparer pour le moins à un désastre financier, d'autant plus qu'on l'avertissait de la malveillance du Parquet¹⁵⁴. Finalement, l'examen du livre par les autorités n'eut pas de suites dramatiques, malgré le retentissement de l'affaire dans la presse. Mais l'alerte fut chaude et obligea Michelet, nous l'avons vu, à trouver un deuxième éditeur à Paris, puis un troisième à Bruxelles. Il nous faut raconter toute cette affaire, si obscure qu'elle soit sur plus d'un point. Car elle concerne directement les changements que Michelet a fait subir à son livre; ensuite, elle explique, par ses répercussions dans la presse, le succès de scandale; enfin, elle nous fait connaître la première réaction de la critique: le jugement des serviteurs de l'État.

Tout a commencé avec les inquiétudes éprouvées, au ministère de l'Intérieur, par le chef du 2^e bureau de la Division de l'Imprimerie et de la Librairie, Paul Juillerat¹⁵⁵. La direction de ce bureau chargé du dépôt légal était assurée d'ordinaire par des fonctionnaires qui étaient des hommes de lettres distingués. Quand il leur arrivait de faire du zèle, était-ce par peur de laisser attaquer la morale ou la religion, ou bien pour d'autres raisons: la jalousie professionnelle, par exemple, ou le désir de s'illustrer? Dans le cas présent, les soucis de promotion ont-ils été pour quelque chose dans l'attitude de Juillerat, dont la carrière, en tout cas, fut jalonnée d'honneurs¹⁵⁶? Laissons les suppositions pour nous en tenir aux faits, qu'éclaire toute une correspondance échangée entre les Ministères de l'Intérieur et de la Justice ainsi qu'entre la Justice et le Parquet¹⁵⁷. Elle nous permet de retracer les trois étapes que *La Sorcière* parcourut sous l'oeil vigilant de Thémis: 1. celle d'un livre qui n'est pas poursuivi, mais dont la vente n'est pas autorisée; 2. celle d'un livre dont la vente est tolérée en pratique, sans être officiellement autorisée; 3. celle d'un livre exilé qui rentre en pleine liberté.

Un premier obstacle à la publication est venue de Hachette, à qui certains passages avaient fait peur; il fit « difficulté pour la mise en vente », comme le dit le *Journal* du 7 novembre 1862, le jour même, sans doute, de la remise du livre au dépôt légal. Aussitôt le volume déposé, la machine administrative se mit en mouvement. Par une lettre datée du 8 novembre, le Préfet de Police attirait l'attention du Garde des Sceaux sur un volume qui lui semblait n'être qu'« une compilation d'histoires depuis longtemps connues, telles que celles d'Urbain Grandier, du Père Girard et de la Cadière », mais dont l'auteur, « par la nature même de son talent, a passionné tellement les détails, surtout dans la dernière », que la « communication immédiate » s'en imposait. Le 14, lecture faite, la Justice transmettait le volume incriminé au Procureur Général, avec des observations détaillées:

Les idées, qui forment le fond du livre, qui n'a pas de conclusion, sont souvent contradictoires, parfois tout à fait inintelligibles (comme à la page 106¹⁵⁸). Souvent elles semblent être le résultat d'une sorte d'hallucination. Représenter en quelque sorte Dieu comme le mal et le démon comme le régénérateur, imputer les misères morales et matérielles de l'homme et de la femme au moyen âge à l'une des principales sources de la Civilisation moderne, au Christianisme, c'est une thèse qui contient sa propre réfutation. On peut admettre d'ailleurs qu'elle ne sort pas positivement des limites du droit de l'écrivain lorsque la publication n'a pas lieu sous forme de brochure. Il me paraît donc douteux qu'il y ait lieu à poursuite en ce qui concerne le fond de l'ouvrage.

Mais vous remarquerez qu'un assez grand nombre de passages, notamment dans l'histoire précédemment citée, contiennent de véritables outrages à la morale publique par le cynisme des peintures et des expressions. Il semble donc que la publication de ce livre serait plus dangereuse encore, à raison du nom de l'écrivain si ces obscénités en tout cas inutiles n'en étaient pas retranchées. Je vous prie donc d'examiner s'il ne serait pas nécessaire et opportun, sinon d'exercer des poursuites, du moins de faire immédiatement mander, au Parquet de votre substitut près le Tribunal de la Seine, Mr. Hachette, éditeur de l'ouvrage, afin d'obtenir des suppressions ou modifications des passages qui lui seraient signalés.

Je vous prie en outre de me tenir exactement informé des suites de cette affaire.

L'alerte était donnée. Elle venait à un moment où personne, ou presque, n'avait pu prendre connaissance du livre. C'est ce qui fait la grande différence entre le cas de Michelet et celui de Flaubert et de Baudelaire¹⁵⁹.

La réponse fut prompte. Le lendemain 15 novembre, le Procureur Général, Cordoën, informait son confrère que Hachette, mandé auprès de son substitut, avait annoncé qu'après avoir lu la dernière partie du livre, il avait refusé d'en être l'éditeur. Un second éditeur devait faire un nouveau dépôt avec une édition dûment corrigée: « On m'assure que quelques modifications ont été demandées à l'auteur et opérées. Que sont-elles? Je l'ignore. J'attendrai vos nouvelles instructions et je conserve provisoirement le volume que vous m'avez communiqué. » Le Garde des Sceaux transmet cette réponse à son collègue de l'Intérieur, en lui demandant de lui envoyer un exemplaire de cette nouvelle édition. C'est au sujet de ce volume édité par Hetzel et Dentu, que, le 19 novembre, Hetzel ayant été interrogé, Cordoën adressa au Garde des Sceaux son dernier rapport sur cette affaire:

La publication n'a été faite par ces derniers [*Hetzel et Dentu*] qu'après des modifications qui ne sont pas sans importance. Ainsi la page 18 de l'introduction où on aurait pu relever un outrage à la religion catholique ou à la morale religieuse a disparu. Il en est de même de quelques passages les plus obscènes du chapitre: *Le P. Girard et la Cadière* pages 355, 356, 357¹⁶⁰.

M. Hetzel en faisant remarquer ces modifications à mon Substitut a déclaré que l'auteur et lui seraient disposés à en faire d'autres si elles lui étaient signalées. Mon Substitut a répondu à M. Hetzel qu'il n'avait pas à cet égard d'indications à donner, que c'était à l'éditeur, pour mettre sa responsabilité à couvert, à opérer tous les retranchements qu'il jugerait convenables.

Je dois ajouter que l'éditeur a déclaré qu'un tiers du volume avait déjà figuré dans l'*Histoire de France* de M. Michelet, qu'un tiers était en partie puisé dans l'histoire de la Sorcellerie par M. Maury, et enfin que le reste était extrait de documents judiciaires.

Après la suppression des passages qui contenaient plus spécialement le délit d'outrage à la morale et à la religion, j'estime, malgré le danger que peut offrir la publication, qu'il serait inopportun d'exercer une poursuite.

Le risque d'une poursuite écarté, demeurait celui d'une interdiction: il apparaît dans la lettre datée du 22 novembre, par laquelle le Garde des Sceaux informe l'Intérieur du sentiment du procureur général: « Je pense, Mr le Min. et cher

Collègue, que vous partagerez, comme moi, [son] opinion. Cependant comme la lecture du livre de Mr Michelet, malgré les corrections qui ont été faites, ne peut que faire de fâcheuses impressions, V. Exc. jugera sans doute convenable de n'en pas autoriser le colportage. » L'Intérieur réagit, le 28, par l'expression d'un complet accord avec cette opinion et par l'assurance « qu'il sera tenu bonne note [des] observations en ce qui concerne le colportage du livre ». L'embarras de Dentu et d'Hetzel tenait à l'ambiguïté de la position officielle des autorités qui, sans poursuivre l'édition, pouvaient en arrêter la vente sans autre forme de procès. On comprend donc que les éditeurs se soient défaits d'un livre qui était en train de s'épuiser rapidement, mais dont ni eux, ni l'imprimeur, ne voulaient plus. Du reste, dès le 24 novembre, Lacroix avait accepté de l'éditer.

Michelet, comme son éditeur belge, avait tout intérêt à voir tranchée en sa faveur la question de savoir si la frontière française serait fermée à l'édition de Bruxelles. Dans ce cas les bénéfices à escompter risquaient d'être considérablement réduits. Il était donc opportun de mobiliser la presse pour créer un climat propice. Rien de plus simple pour Michelet.

Dans ses numéros du 29 novembre et du 1^{er} décembre, *L'Opinion nationale* publia deux articles, signés Sauvestre, qui annonçaient la prochaine réédition à l'étranger. Le dernier ne manqua pas son effet, car il amena le Directeur de Presse au ministère de l'Intérieur, le comte Treilhard, à demander certaines précisions au Garde des Sceaux: « Depuis plusieurs jours les journaux des départements et de l'étranger reproduisent ce bruit qu'une deuxième édition de *La Sorcière* de M. Michelet aurait été indirectement empêchée. J'ai l'honneur de prier votre Excellence de vouloir bien me faire savoir si c'est par elle ou par ses ordres que cette interdiction aurait été ordonnée. » En réponse, le ministre de la Justice rappelle que l'Intérieur avait exprimé, le 28 novembre, son plein accord avec cette interdiction, mais ajoute: « Depuis lors je n'ai plus entendu parler de cette affaire et je ne pense pas qu'il y ait lieu de lui donner de l'importance en répondant à l'article de *l'Opinion Nationale* dont la rédaction semble calculée pour favoriser le débit d'un livre qui est exposé en vente chez tous les libraires. » L'acceptation implicite de la vente qui se lit dans ces lignes n'est pas une invitation à l'importation. Mais le temps presse. Le 8 janvier 1863, Michelet apprend que « *La Sorcière* n'entre pas encore ».

Telle est la situation quand un grand nombre d'exemplaires de la nouvelle édition se présentent à l'importation. Les deux notes ajoutées à l'ancienne édition ne paraissant pas avoir un caractère délictueux, le ministre de l'Intérieur prie, le 14 janvier, le Garde des Sceaux de « prescrire une comparaison attentive des deux textes, de manière à découvrir s'il se trouve d'autres passages qui fussent de

nature à motiver l'interdiction du livre belge ». Cette fois, le Garde des Sceaux se montre moins inquiet qu'auparavant des « nombreux passages » qui blesseraient la morale publique « par le cynisme des peintures et des expressions » et ne fait pas une nouvelle démarche auprès du Parquet. S'étant assuré que la nouvelle édition n'a pas un caractère délictueux, il fait savoir, le 19 janvier, au ministre de l'Intérieur qu'il n'y a pas lieu de refuser l'autorisation demandée. « Ce refus ne manquerait pas, en effet, de réveiller l'attention publique sur le livre de M. Michelet. Il donnerait à un ouvrage peu recherché des lecteurs l'attrait d'un livre prohibé. »

Le 22 janvier 1863, Michelet apprend qu'effectivement *La Sorcière* a pu rentrer en France.

L'ACCUEIL DE *LA SORCIÈRE*

La Sorcière fit sensation. Au premier moment, elle bénéficia de l'effet de scandale autant que des sympathies de ceux qui partageaient les idées de l'auteur¹⁶¹. La première édition s'épuisa rapidement: le tirage entier, soit 9.000 exemplaires, se vendit dans la semaine du 15 au 22 novembre 1862. Mais les risques se précisaient du côté de la censure. Pendant tout le mois de décembre, et jusqu'au 22 janvier 1863, Michelet resta dans l'incertitude sur la possibilité de vendre en France l'édition belge¹⁶², à laquelle Lacroix travaillait avec tant d'ardeur qu'elle fut prête vers la mi-janvier. Il ne négligea rien pour lui préparer un accueil qui prolongeât et amplifiât le succès remporté par l'édition française: de tous côtés il sollicita des réactions dans les journaux. Les comptes rendus ne tardèrent pas. Furent-ils toujours ce qu'il espérait? Non à vrai dire, car la plupart manifestèrent la difficulté que ses amis eux-mêmes éprouvèrent à entrer dans sa pensée.

Stratégies publicitaires

Michelet a tâché de promouvoir grâce à la presse le succès de son livre de diverses manières: en adressant des « bonnes feuilles » aux revues ou journaux; en sollicitant les journalistes pour qu'ils insèrent dans leur journal des articles susceptibles d'exciter la curiosité du public et sans doute aussi l'attention des autorités; en suscitant des comptes rendus par les journalistes qui lui étaient fidèles; en publiant les lettres de remerciement que Victor Hugo et George Sand lui avaient adressées.

Des prépublications nous n'avons pas trouvé trace. Le *Journal* mentionne trois envois, mais ne dit pas ce qui en est résulté. Le 1^{er} avril 1862, Michelet donne les deux premiers chapitres à Laurent-Pichat pour la *Réforme littéraire*; à Peyrat, rédacteur de *La Presse*, il présente, le 23 juillet, *La Cadière*, malgré la longueur de ce texte (Livre Deuxième, ch. X, XI, XII), et, le 25 septembre, le ch. *Satan Médecin* sous le titre *Les Consolantes*¹⁶³.

Pour les articles qui ont paru dans la presse, il est souvent difficile de savoir si c'est Michelet lui-même qui avait informé les journalistes. Le *Journal* ne nous renseigne que pour de rares cas. Le 7 novembre, juste avant d'apprendre que « Hachette fait difficulté », l'auteur dresse la « liste des exemplaires à donner ». Il sollicite l'appui de la presse à l'heure où *La Sorcière* va paraître. « Je n'ai rien publié d'aussi important, écrit-il à Peyrat, que ce petit volume. Je voudrais bien

avoir quinze lignes *de votre main* dans les articles en gros caractère, pour ce premier moment, qui est décisif ». Démarche inutile puisque l'édition Hachette ne parut pas. Quelques jours avant la mise en vente de l'édition Dentu, les journaux révélèrent la cause du retard apporté à la publication¹⁶⁴; bientôt les premiers sarcasmes se firent jour contre les tracasseries de la censure qui, en continuant, forceraient tout écrivain indépendant, « comme au XVIII^e siècle, de se faire imprimer en Belgique ou en Suisse¹⁶⁵ ». Pour *Le Phare de la Loire*, la publication est l'événement du jour: « Le célèbre historien entreprend la défense, mieux encore, la réhabilitation de la sorcière, et le voilà qui fouille avec sa patience de bénédictin dans les archives les plus secrètes du moyen âge pour en faire jaillir la preuve que la sorcière fut jeune et belle le plus souvent, et non laide comme les monstres de Macbeth; qu'elle fut aimante et vaillante; qu'elle défendit, soutint l'homme, le cacha, le fit vivre dans les temps de persécution; qu'elle fut pendant mille ans l'unique médecin du peuple; que Paracelse en 1527 déclarait ne savoir rien que ce qu'il avait appris des sorcières¹⁶⁶... » Le jour où le Parquet commence ses interrogations, Michelet, prévoyant que les journalistes souligneraient avant tout le caractère sensationnel de son livre, souhaite qu'on le présente comme une oeuvre d'art, sur laquelle la censure aurait moins de prise que sur un livre de combat ou d'histoires scandaleuses. Il écrit à son fidèle ami Noël, rédacteur du *Journal de Rouen*: « Si vous pouvez, l'un ou l'autre, faire un article court, mais le plus tôt possible, j'en serais charmé. On insisterait peu sur le fond qu'on peut effleurer, en appuyant seulement sur la forme, *l'oeuvre d'art*. Cela ne ferait pas de mal à la pauvre petite qui s'en va, tristement vêtue de papier, dans la pluvieuse saison¹⁶⁷ ». Noël laisse à Beuzeville le soin d'écrire l'article, qui paraîtra au bout d'un mois¹⁶⁸. Quand, le 16 novembre 1862, le journal de Noël s'est contenté de transcrire un article du *Salut public* de Lyon (cité plus haut), qui porte sur le fond du livre et sur le système lucratif de production adopté par l'auteur, Michelet demande une rectification: « ... Je n'ai pas ces énormes bénéfices. Je donne 50 pour 100 au libraire. Et sur les 50 qui me restent, je fais tous les frais¹⁶⁹ ».

Pour protéger *La Sorcière*, suffirait-il d'en faire souligner la beauté? Ce serait mal parer la dangereuse accusation qui menace en ce moment le sort du livre: outrage à la morale et à la religion. Michelet espère que *La Presse*, *Le Siècle* et *L'Opinion nationale* se prêteront à une stratégie adéquate. Le 19 novembre, il rédige « une note pour Peyrat, Delord, Guérout, sur le caractère moral et religieux du livre ». Des trois journaux, seule *La Presse* insère cette note sur un « livre de foi et de pitié¹⁷⁰ ». Lorsqu'il négocie encore avec Lacroix, Michelet songe à se servir de la presse afin de protéger la seconde édition d'une interdiction. Mais il arrive que les journalistes le déçoivent. Il s'irrite de se voir attribuer une rétrac-

tation comme s'il avait prêté le flanc à une critique justifiée; il déplore l'« article maladroit » inséré par Laurent-Pichat dans le *Phare de la Loire* du 22: « La seconde édition de la *Sorcière* de M. Michelet, va paraître. Elle a subi quelques modifications qui mettront le livre à l'abri des reproches que l'on a pu lui adresser. La thèse soutenue par le grand écrivain subsistera, dégagée des détails qu'il avait groupés avec trop de conscience¹⁷² ». Dans l'attente du prochain accord avec Lacroix, il écrit aux journaux que la seconde édition « ne paraîtra pas ici ». Ayant appris enfin que Lacroix a accepté, il prend soin d'en informer Peyrat¹⁷³ (de *La Presse*), Sauvestre (de *L'Opinion nationale*) et Delord, qu'il remercie de son article du *Siècle*¹⁷⁴. Cette fois, la démarche aboutit-elle à un article plus conforme à ses intentions? « L'émotion produite par la *Sorcière*, de Michelet, paraît avoir été très profonde. La nouvelle édition de ce livre émouvant ne sera pas publiée en France, mais en Belgique. Certains passages supprimés vont reparaître. L'édition française de la *Sorcière* a eu un succès national, l'édition étrangère aura un succès européen¹⁷⁴ ». Ainsi *La Presse*. Deux articles par Sauvestre semblent refléter plus fidèlement les arguments par lesquels Michelet espère conjurer la menace d'une interdiction, qui pèse toujours sur l'édition belge. Le premier démontre, avec une belle rigueur, l'absurdité d'une telle mesure:

La première édition du livre de M. Michelet, la *Sorcière*, a été épuisée en huit jours, avant même que nous en ayons pu rendre compte dans ce journal; et il paraît qu'il n'y en aura pas d'autre... en France, du moins.

Non qu'il y a ait eu saisie ni procès; mais l'imprimerie, la librairie, la presse, en un mot, est soumise chez nous à des conditions telles que, nonobstant les principes de 89, inscrits dans la Constitution de 1852, nonobstant les libérales déclarations de M. de Persigny¹⁷⁵, un écrivain ne peut jamais être sûr que le livre qu'il fait trouvera un imprimeur ou un libraire, à moins d'aller les chercher en Belgique. C'est ce dernier parti que M. Michelet a été forcé de prendre pour sa seconde édition.

La *Sorcière* n'est pourtant ni un pamphlet, ni une oeuvre de parti: c'est une étude historique, où la politique n'a rien à voir, et qui respire le plus pur amour de l'humanité. Mais il est une secte pour qui l'histoire est une injure et la lumière un affront.

M. Michelet rappelle les absurdes cruautés d'une époque d'ignorance, de barbarie, et demande qu'on répande partout l'éducation et la lumière; l'illustre historien retrace aussi en passant les abus de la vie monastique, abus condamnés par nos lois et contre lesquels le pouvoir est encore obligé de lutter aujourd'hui.

Maintenant, à défaut de liberté et de droits bien définis, on demandera peut-être pourquoi le gouvernement prend parti contre ce livre. C'est aussi ce que nous voudrions savoir¹⁷⁶.

Le second article a l'heur d'attirer la curiosité du Directeur de la Presse, le comte Treilhard. Aurait-on tort de voir, là encore, l'influence directe de Michelet? La rigueur juridique cède à la parodie casuistique:

Nous avons dit que la première édition de la *Sorcière* de M. Michelet – dix mille exemplaires, notez bien – avait été épuisée en une semaine et qu'il n'était plus permis d'en faire une nouvelle édition, ni par conséquent d'en vendre. Il n'y a point eu de procès, point de bruit, point d'éclat; on a seulement averti l'éditeur, et voilà un livre interdit.

Maintenant un cas se présente. Une personne, « grave et discrète, » un catholique fervent, un écrivain de la bonne presse, si vous voulez, a besoin de ce livre pour une intention pieuse – pour le combattre, par exemple.

Il va trouver son confesseur et obtient la permission de lire la *Sorcière*¹⁷⁷. Le voilà en règle avec sa conscience. Il court de là chez le libraire, qui lui dit: « Il est possible, monsieur, que votre confesseur vous ait autorisé; mais si vous voulez avoir le livre de M. Michelet, il vous faut à présent obtenir la permission de l'administration, qui elle aussi, a droit sur votre conscience, à ce qu'il paraît, puisqu'elle a bien voulu s'occuper de votre salut. »

On demande à qui la personne pieuse et discrète dont nous venons d'exposer le cas devra s'adresser pour pouvoir se procurer le livre que son confesseur l'autorise à lire; mais que, par le fait, l'administration lui défend¹⁷⁸.

Le dernier moyen que Michelet met en oeuvre dans sa campagne publicitaire est la publication dans les journaux de deux des lettres de félicitations reçues par lui: la lettre de George Sand et celle de Victor Hugo. Ce sont d'éloquents louanges qui semblent conçues pour l'emploi qu'il en fait; elles ne contiennent aucune de ces effusions si personnelles et si véhémentes envers le gouvernement qui caractérisent la longue lettre envoyée par Edgar Quinet. Elles furent publiées, le 9 décembre, par *L'Opinion nationale*, *La Presse*, *Le Phare de la Loire* et, le 11, par *Le Temps*¹⁷⁹.

Lettres adressées à Michelet

Outre ces trois lettres Michelet ne semble pas avoir reçu à propos de *La Sorcière* un courrier très abondant¹⁰⁰. La plupart des félicitations vinrent d'amis fidèles. Elles demandent parfois une lecture avertie: il est délicat d'entrevoir les vraies intentions à travers les compliments, même sincères. Alfred Dumesnil, par exemple, est parmi les premiers à remercier son beau-père et rien dans sa lettre du 19 novembre 1862 ne donne à deviner les sévères critiques qu'il va bientôt confier à son ami Noël:

Cher Monsieur,

Je viens de lire le terrible livre qui maudit et plutôt juge le moyen âge. Le premier vous avez dit tout ce qui en restera pour l'histoire de l'esprit humain: *Verbalité*.

Puisse-t-on prendre âme nouvelle, dégagée tout à fait de la pratique immonde de cette scolastique de sottise. Puisse-t-on entrer avec conscience, par un travail patient et obstiné, dans l'ère de rénovation que vous entrevoyez. Mail il y a tant à refaire.

Vous avez retrouvé le pauvre coeur humain dans la fantasmagorie des théologiens. Soyez béni. Soyez béni surtout d'avoir réhabilité Satan, et d'avoir dit qu'il était un des aspects de Dieu méconnu. Vous seul en aviez le droit et le courage.

Le monde officiel criera anathème. Mais cette fois l'*infâme* a été marqué du fer rouge et votre empreinte ne s'effacera plus.

Ceux qu'il a tués et souillés sont vengés.

Je vous embrasse de coeur
votre fils Alfred¹⁰¹.

Le ton est donné. Les lettres qui vont suivre honorent le nouveau Voltaire d'avoir écrasé l'Infâme, stigmatisé une Église pétrifiée, réhabilité la femme, salué l'avènement de la Science par la magie de ses pages ensorcelantes. Elles n'entrent que bien rarement dans le détail. Combien aurions-nous aimé voir Hugo s'exprimer sur les fonctions successives départies à Satan! Le poète de la *Fin de Satan* (oeuvre qu'il ne publiera pas) félicite Michelet d'être doué de « cette intuition de la nature d'où sort, splendide, on ne sait quel démon-dieu qui fait rire et pleurer »: pour le fond, voilà à peu près tout. Les auteurs à qui Michelet avait fait allusion dans l'Épilogue disent leur amitié et leur admiration. Montanelli n'est plus parmi eux. Nous connaissons les réactions de Sand et de Quinet. Faut-il regretter que la

romancière du satanisme (dans *Consuelo*) ne dise mot sur les distances que l'historien du satanisme prend à l'égard de son « aimable idée de femme »? Comme elle, comme Quinet, le « suave » Montanelli avait conçu l'idée d'une réconciliation de Satan avec le Christ, dans son poème sur la conversion de Satan; en revanche, Michelet, non moins hostile au christianisme qu'en 1856, lorsqu'il lut la *Tentation*¹⁸², juge prématuré d'envisager cette réconciliation tant que la « foi nouvelle » n'a pas vaincu. Il se voit obligé de proclamer la mort du christianisme: « Mort provisoire. Plusieurs côtés de l'esprit chrétien sont bons. Ils renaîtront. En attendant, il faut d'abord qu'il meure et qu'il expie¹⁸³ ». Tel est bien l'esprit dans lequel Michelet a écrit *La Sorcière*. Si Quinet se déclare solidaire de son ami, ce n'est pas, comme l'avenir le prouvera, pour s'engager dans le même combat¹⁸⁴:

Le sage Merlin (très sage, en effet, en cette occasion) dit que vous êtes le vrai sorcier, que tout dans ce volume est enchantement, justice; qu'il faut battre des mains à cette gracieuse et terrible exécution de notre passé et de notre présent; et je suis entièrement de son avis. Vous n'avez jamais frappé de coup plus rententissant et plus sûr. C'est le coup de marteau du centurion aux murailles des temples d'Egypte. Je ne m'étonne pas des aboiements d'Anubis. Votre succès rendra peut-être le coeur à la foule. Qu'est-ce qu'une Église qui n'a rien à répliquer à une pareille sommation? Son bonheur, c'est d'être pétrifiée. Elle est sourde, elle est muette; mais il lui reste le bras séculier.

Votre résurrection de l'âme de la sorcière restera comme une de vos plus profondes créations! Et à la fin, l'histoire de la Cadière achève le prêtre. Il n'y a plus rien à dire. Que les Français vous lisent et qu'ils tirent la conclusion, s'ils en sont capables encore, ce dont je doute malheureusement. Si de semblables récits ne les réchauffent pas, ne les réveillent pas, qui peut espérer faire ce miracle? Personne. Pour moi, quoi qu'il arrive, je jouis de vos pages ensorcelées comme du jugement dernier. Les peuples pourront continuer à adorer les momies; du moins, elles sont déshonorées, et ils le savent!

Un gouvernement, qui malgré quelque masque bien léger, *ne vit, ne respire, que par le prêtre, à Rome, au Mexique, en France*, ne pouvait manquer de mettre la main sur *La Sorcière*. Il n'est pas impossible que plus tard, il la laisse rentrer, quand il verra qu'il ne peut l'empêcher. Alors, il aura tous les bénéfices de la persécution et tous ceux de la tolérance¹⁸⁵!

Si cette lettre de Quinet n'a pas été envoyée aux journaux, elle a été lue par tout l'entourage de Michelet. Celui-ci répond le 30 décembre: « Combien j'ai regretté de ne pouvoir publier votre lettre avec celle d'Hugo et de G. Sand. Mais il n'y avait pas moyen. Elle est si belle, si forte, qu'aucun journal n'aurait pu l'imprimer¹⁸⁶ ».

Des amis de Michelet, Charles Alexandre est le seul à lui confier sa déception. Avec sa franchise accoutumée, il avoue sa tristesse de voir souillée sa « foi nouvelle » qui est celle de la Science. Traiter la Science de fille de Satan! Loin d'annoncer l'aube nouvelle, le livre est le retour au Moyen Âge. « Pourquoi revenir aux orgies du moyen âge, pourquoi évoquer la lande des Sorcières, et les obscénités de la *Messe noire*? C'est un livre de guerre, me direz-vous, et il faut écraser l'infâme. Je doute que cette confession ardente des plus impurs secrets nuise à l'Église près des âmes que vous voulez conquérir. Vous avez beaucoup fait pour gagner la femme à la Science, elle sera épouvantée de cette science-là, et rentrera vite à l'Église. » Prêt à concéder à son maître un « art de seconde vue » dans les premiers chapitres « tout éclairés des lueurs magiques des contes de fées », Alexandre doit se séparer de lui quand Satan arrive, qui entraîne la femme aux obscénités de la messe noire. « Et sur le Diable, vous n'êtes pas net, y croyez-vous, n'y croyez-vous pas, on ne sait. On est pris dans un chauchemar obscène, on est avide de l'aube, de la brise matinale pour se purifier des voluptés sans nom de la nuit. Satan, dites-vous, est le retour à la nature. Qu'a de commun la nature avec Satan, et qu'il me semble compromettre cette liberté! Satan, c'est la science corrompue, et la nature est la suprême innocence. J'aurais aimé à vous voir lui donner de plus pures origines. Nos sciences modernes sont saintes, et l'Église ne peut plus les maudire. [...] Ce n'est plus par des livres de cours d'assises qu'il faut défendre la Science et vaincre l'Église. Ce n'est pas en dévoilant ses mauvaises mœurs, ses orgies du moyen âge que vous vaincrez; c'est en découvrant les lumières de la science moderne, les esprits sauveurs, les génies guérisseurs de la médecine nouvelle, c'est en allumant partout les phares devant les clochers que vous serez fort. Nous avons l'héroïsme du pardon. L'Église nous a brûlé nos pères; soyons meilleurs que l'Église, ne la brûlons pas. Chassons sa nuit avec notre aurore¹⁸⁷ ».

Sur plus d'un point, la réaction de Charles Alexandre recoupait l'inquiétude de Hachette et les réserves du ministère de l'Intérieur. Michelet, sans doute blessé d'une incompréhension si complète, écrivit une « vive réponse¹⁸⁸ », qui, au lieu de convaincre, provoqua une nouvelle lettre: « *La Sorcière* fait du bruit; fera-t-elle du bien? Je me défie de ses lecteurs. Son public n'est pas notre meilleur ami. Les lettres d'Hugo, de Sand ne me convertissent pas. Celle de Quinet me

touche davantage. J'attends votre livre de lumière, qui me viendra d'une main banale, et non d'une main d'ami, puisqu'il ne me l'enverra pas. Le livre soulèvera l'éteignoir qui pèse sur la France. Mais je ne suis pas dessous, croyez-le. Libre de l'Église et de l'Empire, je suis fidèle à la science et à l'amitié. Je vous aime et vous aimerai toujours¹⁸⁹ ».

Disciples en perplexité

Dans sa tristesse, Alexandre, l'idéaliste déçu par ses maîtres d'autrefois, ouvre son cœur à Dumesnil. « Cette vie est trop mauvaise, et nos maîtres ne l'idéalisent pas. Ils s'affaissent tous, et deviennent nos corrupteurs. Voilà Lamartine au pilori de la mendicité, voilà Hugo tyrannisant tout sous son char des *Misérables*, voilà Michelet qui fait un livre de lupanar. Je lui ai dit nettement ma tristesse de la *Sorcière*; il m'a répondu une lettre émue et blessée. Il a la folie de la physiologie. La messe noire l'a ensorcelé, et c'est le Diable. Ce livre excitera la débauche comme des cantharides. Cette pitié obscène fera horreur à la femme, et la donnera à l'Église. La femme qu'il voulait séduire à la science, s'enfuira épouvantée de cette science impie. Je l'ai vu à Paris, lui et elle, ne soupçonnant pas leur péché¹⁹⁰ ».

Sur le ton léger qui lui est propre, Eugène Noël fait part à son « compère » Dumesnil de ses perplexités, qui le décident à renoncer à son article pour le *Journal de Rouen*. « J'en arrive à l'histoire d'Urbain Grandier et je n'y ai encore rien compris. Comment avec tant de génie et de droiture peut-on tomber dans un semblable galimatias? Et pourtant: il y a des pages admirables, mais l'éclat du style, l'effort, l'affectation, la pleurnicherie, les pauvretés d'un roman sans invention, sans vérité, sans intérêt, font de la pauvre *Sorcière* quelque chose d'impossible. [...] Et quelle oeuvre M. Michelet pouvait faire s'il se fût moins pressé, s'il n'eût pas autant visé aux grands effets d'art! Et pourtant ça et là quels éclats subits et sublimes de la raison et de la conscience! [...] Le croiriez-vous, compère? toutes ces terribles fantasmagories m'ont remis en joyeuse humeur. Pourquoi M. Michelet qui avec raison fait tant de cas du rire, n'a-t-il pas ri un peu dans son livre? ah! si ce puissant génie se détendait une fois¹⁹¹! » Dumesnil est du même avis. « J'admire ça et là, je suis ravi, plein d'enthousiasme. Mais les trois quarts du volume sont au-dessous de tout et pataugent dans un galimatias malsain et fangeux. Qu'une si grande âme se complaise à ces impuretés et à ces vilénies, c'est bien là la plus triste de mes épreuves. Mais gardez-la pour nous¹⁹² ». Et le 14 mars 1863, à Noël: « Que dites-vous de la lettre déplorable de M. Quinet? prier Satan les mains jointes, et lui dire qu'on

l'adore s'il fait un nouveau tour de passe-passe! Jamais on n'a vu pareille ineptie. O maudit entourage¹⁹³ ».

La déception exprimé par les plus proches disciples est d'autant plus impressionnante qu'elle se traduit par le même genre de critiques. Comment expliquer leur revirement? Ce n'est pas le maître qui a changé, mais comme le fait observer Paul Viallaneix¹⁹⁴, ce sont eux qui s'émancipent de sa tutelle: « La rigueur d'un Renan les séduit. Ils vont applaudir à la publication de la *Vie de Jésus*. » Il est naturel qu'à une époque où « s'instaure le règne du positivisme », ils soient choqués qu'un historien donne libre cours à son imagination. Notons toutefois que, dans l'oeuvre de Michelet, *La Sorcière* est le seul livre qui ait provoqué ces divergences d'appréciation. Émancipés ou non, les amis ne tarderont pas à se retrouver tous d'accord avec leur maître, en saluant *La Régence*, livre « admirable d'esprit, de verve, dira Noël, tout plein d'allusions à l'époque actuelle¹⁹⁵ ». Si *La Sorcière* en déconcerte quelques-uns, c'est qu'ils veulent rester fidèles aux principes mêmes de l'auteur. Il se rappellent, en effet, combien il admirait la sagesse d'un Béranger, l'homme avec qui « on se trouvait hors du rêve » en un temps où tout n'était que rêves et visions. Mais cette fois, ils ont tout lieu de se souvenir d'un conseil du chansonnier, qui, au nom de son réalisme même, les mettait en garde contre la « brillante et dangereuse école de Michelet¹⁹⁶ ».

On a vu que, pour exprimer leurs aspirations, ils ne cessent de recourir, eux aussi, à cette métaphore du clair-obscur, sans pour autant la faire parler à l'âme comme leur maître. Ce qu'ils attendent de lui, c'est qu'il les prépare à l'avenir, qu'ils conçoivent comme un grand jaillissement de lumière. Ils n'acceptent pas que les ténèbres du passé obscurcissent le présent; ils aiment les rayons sans les ombres. Le Prince des Ténèbres leur paraît un personnage trop suspect pour qu'il représente l'esprit des temps modernes. La messe noire les rend malades, telle George Sand. Mais leur méfiance à l'égard de l'imagination dans l'histoire ne les ferme-t-elle pas à ce qu'il y a de lucide dans un « cauchemar » dont, consternés, ils constatent le caractère indécent et malsain?

Un dossier de presse

Devant ce livre de combat, on pouvait s'attendre à voir les critiques se diviser en adversaires et en partisans, selon les clivages en vigueur dans la société politique. De fait, la presse catholique ne manqua pas de riposter aux attaques de Michelet contre l'Eglise. Mais la plupart des critiques refusèrent de prendre part soit à une levée des boucliers soit à une apologie systématique. Ils préférèrent réfléchir sans trop d'idées préconçues aux problèmes posés par ce singulier livre

d'histoire. Chez bien des sympathisants, l'approbation n'alla pas sans une gêne mal dissimulée. Et inversement, abstraction faite des diatribes implacables, il arriva que les défenseurs de la religion fissent montre, par moments, de l'estime qu'ils portaient à leur adversaire. Le débat tourna parfois à la plaisanterie lorsque des journalistes, médiocrement inspirés, s'essayèrent à la parodie ou au maniement de la « schlague¹⁹⁷ ».

Amis et ennemis s'accordaient à dénoncer l'indécence qui leur semblait surtout le défaut de la seconde partie. Dans *L'Opinion nationale* du 5 janvier 1863, Jules Labbé estima la cause du progrès mal servie par l'exaltation de l'instinct, « qui n'est que la forme inférieure de l'action¹⁹⁸ ». Gustave Frédéric déplora, dans *L'Indépendance belge* du 4 février 1863, « les puérilités, les rêves maladifs, le libertinage tranquille et grave » qui caractérisaient les ouvrages les plus récents de Michelet; comme lui, Claveau, dans la *Revue contemporaine*, se montra choqué par certains « attendrissements » dont l'indécence larmoyante lui répugnait. Milsand voyait la volupté partout à l'oeuvre chez Michelet; dans *La Sorcière*, la physiologie et la pathologie font de l'histoire une galerie de tableaux qui donnent « pâture à de dangereux instincts » auprès du public visé: « femmes nerveuses, jeunes gens travaillés par la fièvre du sang ». « Rien de plus navrant que ce mélange de sang, de pus, de débauche, d'hypocrisie, de démence et de sottise ». « Le livre de Michelet, constatait Douhaire dans son réquisitoire publié par *Le Correspondant*, est la déification de la chair, presque une provocation à la débauche. Rien d'aussi immonde n'était encore sorti de la plume de ce vieillard. »

Décidément, aux yeux de maints critiques, le grand passionné apparaissait comme un homme incapable de dominer son imagination: il éblouissait par ses évocations sans persuader par son raisonnement. Tout en reconnaissant une grande part de vérité, à côté de nombreuses exagérations, Charles de Moüy se demandait, dans *La Presse* du 20 janvier 1863, « si l'âpre satirique n'est pas emporté au-delà des bornes, si son tableau est exact, si les couleurs ne sont pas trop crues ». Combien de fois l'historien n'a-t-il pas été accusé de mal expliquer en philosophe ce qu'il avait vu en prophète! Claveau ne lui pardonne pas d'accroître le rôle de la sorcière en exagérant la portée de « petits faits sans caractère, sans lien et peut-être sans conséquence ». N'est-ce pas là bâtir une philosophie en l'air, établir tout une interprétation historique sur quelques faits contingents, lâcher la bride à son imagination aux dépens de la vérité? Pour relier l'avenir au passé, il faudrait un instrument moins chimérique que la baguette des fées. Ce n'est pas que tout fiction soit condamnable aux yeux de Claveau. Il accepte de bon coeur l'idée « de faire vivre une seule sorcière trois cents ans pour suivre en elle les destinées de sa race ». Mais il conteste à l'historien le droit de se donner des « airs d'illuminé

et de prophète »: on quitte ce « mélange bizarre d'imagination et de science » en se demandant « si l'on a eu une vision ou si on a lu un livre ».

Nulle part, dit J. Milsand dans la *Revue des Deux Mondes*, l'imagination n'est plus précieuse, plus indispensable qu'en histoire. Elle aurait fait la grandeur de Michelet s'il avait eu en même temps la « faculté qui chez l'homme complet [en] est le frein et le contrôle naturel ». « Avec M. Michelet, on est constamment au spectacle. Il ne juge pas, il voit. » Néanmoins, dans l'ensemble, il « a bien jugé » le Moyen Age; mais, comme historien, c'est quand il déploie avec le plus d'éclat les ressources de son imagination, qu'il est le plus faible: ainsi quand il montre, sur la lande sauvage, la sorcière, créature de la haine et du désespoir, s'ouvrant « au sentiment de la nature, que le moyen âge avait maudite et qu'elle retrouve pour le salut du monde ». « Michelet est vraiment un magicien: c'est l'impossible qu'il rend possible et qu'il réalise. » Mais comment donner un sens à cette fantasmagorie? Milsand « cherche et hésite ».

Ce que les uns appellent intuition ou imagination, est taxé de délire ou de caprice par d'autres, qui reprochent à Michelet de manquer d'objectivité, sinon de bonne foi. Tout en admirant la hardiesse de la description des scènes le plus bizarres, De Moüy se montre gêné par « le parti-pris de colère et de satire » qui amène Michelet à n'envisager jamais qu'un des côtés de la question. Du Coudray (*Le Mercure de France*) et De Lescure (*Le Figaro*) blâment les lacunes d'un ouvrage qui ne dit mot ni sur la sorcière grecque, ni sur la sorcière romaine, ni sur les incantations druidiques. Les critiques les plus sévères considèrent que ce livre n'est « ni d'un historien, ni d'un critique, ni d'un poète », mais est une histoire à rebours. « Il existe une noble et touchante lettre d'Urbain Grandier à Louis XIII, » dit De Lescure à son « maître » qu'il apostrophe; « vous ne la citez point, parce qu'elle fait plaindre, sinon estimer celui dont vous êtes l'ennemi aussi acharné, pour des motifs contraires, que ce Père Tranquille qui le brûle. Vous n'ajoutez foi qu'à la version d'Aubin et de Duncan, les protestants et les incrédules. »

Du reste, l'histoire ne risque-t-elle pas de dégénérer en polémique, quand le combat est mené avec tant de fureur? Même parmi ceux qui accusent la « Rome nouvelle » d'usurpation spirituelle, plusieurs regrettent, avec Claveau, que, s'acharnant contre l'Église, Michelet « déploie contre elle ce zèle excessif qu'il lui reproche si souvent »: « le livre écrit au nom de la tolérance perd justement de son autorité en ne pratiquant pas ce qu'il prêche ».

Si le Satan de Michelet fait horreur à certains, ce n'est pas seulement dans le milieu catholique. Faire de Satan l'esprit du bien, n'est-ce pas prendre les mots à contre-sens? Et, au fond, n'est-ce pas laisser voir qu'on n'y croit pas? Décidément, cet âge des tables tournantes, qui croit trop aux esprits, ne croit plus aux anges,

et encore moins au Diable. Douhaire et De Moüy ont l'impression que Michelet parle « ironiquement » de Satan lorsqu'il opère le renversement complet de son rôle. Suivant les opinions des critiques, le discours de Michelet sur ce sujet est tenu tantôt pour un « brillant paradoxe », tantôt pour la pire des insultes qu'on puisse lancer au christianisme, avec toutes les nuances possibles entre ces deux extrêmes. En somme, le portrait de Satan ne satisfait pleinement que ceux qui sont prêts à le tenir pour une simple métaphore. Mais, en général, on regrette que Michelet en reste dans un « faux paradoxe » et dans une « triste équivoque ». Ce Satan, observe De Moüy, n'est pas l'Esprit du Mal, mais le symbole du bien, l'esprit moderne, scientifique et libéral; aux yeux de Douhaire, c'est l'esprit de la chair et du sang, la Nature tout court. Bien des passages de *La Sorcière* poussent Milsand à demander: Michelet « est-il donc pour le paradoxe de M. Proudhon, pour le culte du diable¹⁰⁰? » Non, mais il faut reconnaître qu'il ne craint pas de laisser supposer qu'il est païen. D'autres soulignent l'exaltation du « démon-Nature » et concluent au panthéisme, ce qui n'est pas tellement différent.

Dans le portrait de la sorcière, les critiques ne relèvent pas moins de paradoxes. Les rapports si contradictoires qu'elle entretient avec Satan ont de quoi exaspérer les plus bienveillants d'entre eux. Est-elle son élève, sa fiancée, sa fille ou sa mère? Pourquoi le sacerdoce de guérisseuse dont Satan l'a investie est-il miné à la fin par ceux-là mêmes qui sont donnés pour les fils de Satan, les médecins? Claveau, qui avoue se perdre dans les contradictions de la « généalogie infernale », semble admettre, en revanche, l'idée que la sorcière fut tuée par la médecine dont elle avait été l'initiatrice. Si contradictoire qu'il paraisse, ce scénario s'explique, selon lui, par « cette loi de toute révolution scientifique, politique ou morale, formulée de nos jours par le métaphysicien Ballanche, que *l'initié tue nécessairement l'initiateur* ». C'est en vertu de la même loi de Ballanche que la victoire de Satan entraîne sa défaite. « Prince du doute, il périra par le doute, et c'est le grand triomphe du XVII^e siècle. Descartes, Galilée, Newton, Keppler, fils du diable, renieront leur père, et là encore l'initié aura tué l'initiateur. Le médecin sacrifie la sorcière dont il est né; la philosophie, née de Satan, réduit Satan en poudre. » Que la médecine soit née de l'empirisme de la sorcière, Théodore Karcher et le docteur Henri Favre n'en doutent pas. De Moüy, lui, est plus difficile à convaincre: « Quelques recettes ingénieuses ne sont pas l'art de guérir, et, d'ailleurs, même aux époques d'ignorance absolue, il y a toujours eu çà et là des hommes, marqués au front d'un signe lumineux, admirés ou persécutés, qui préparaient les vérités que l'avenir devait voir éclore. Je ne saurais regarder la sorcière, avec les philtres, ses charmes, l'appareil lugubre de sa vie sauvage, que comme une exilée par désespoir. Là est sa grandeur, et je ne sais même si je

dois la plaindre de ses souffrances, puisque ce sont elles qu'il l'ont ennoblie. Il reste toujours à savoir si sa prétendue science n'est pas un prestigieux charlatanisme poétisé aux yeux de son temps... » Evidemment, De Moüy se limite ici à la « bonne dame ». Pas un mot sur celle qui était censée faire le mal.

La « bienfaisante sorcière » qu'imagine Michelet conjure la maladie avant d'y succomber elle-même, ensorcelée. Mais, au grand étonnement de De Lescure, il ne croit plus du tout à la sorcellerie dans la Deuxième Partie. C'est lui qui devient médecin. Est-ce parce qu'il est amoureux de ses possédées, jaloux de leurs amants? S'il tend à remplacer ceux-ci, ce n'est pas en confesseur, ni en exorciste, mais plutôt en médecin désireux d'examiner le phénomène de la possession démoniaque. Claveau se déclare, lui aussi, déçu: Michelet lui paraît inférieur à Figuié (1860), l'une de ses sources, qui, dans l'affaire de Loudun avait si bien analysé le « somnambulisme artificiel » des possédées. Pourquoi Michelet n'a-t-il pas saisi là « l'occasion de quelque échappée médicale » au lieu de s'en tenir à des « vulgarités malpropres »? Lataye, en revanche, apprécie *La Sorcière* moins comme étude historique que comme étude physiologique et morale, et il sait gré à Michelet d'avoir analysé les passions qui « appartiennent à la fois au médecin et au moraliste » (*Revue germanique et française* du 1^{er} décembre 1862).

On aurait pu s'attendre à ce que les critiques, divisés sur le fond de *La Sorcière*, eussent été au moins unanimes à en admirer le style. Nous avons vu quel soin Michelet avait pris d'engager les journalistes qu'il fréquentait à « appuyer sur l'oeuvre d'art ». Certains ne manquèrent pas de répondre à son désir. Mais aucun enthousiasme n'éclata. Le coup sembla raté. Dans l'entourage de Michelet, on avait l'impression qu'il en était « triste et très désappointé ». Dans une lettre adressé le 8 janvier 1863 à Alfred Dumesnil, Eugène Noël fait le point: « Deux ou trois journaux ont enfin parlé de son livre, mais avec quelles restrictions! On s'accorde à en blâmer le style exagéré, la forme pleureuse et obscure²⁰⁰ ». Dans son pessimisme, Noël néglige les suffrages que plusieurs critiques, même hostiles, ont pourtant accordés à l'oeuvre d'art ». Mais, dans l'ensemble, il ne se trompe pas. Le style de Michelet n'a plus l'heur de plaire à ceux qui l'admiraient jadis. « Son génie l'abandonne, – génie de forme, pure bijouterie de style... Depuis longtemps, M. Michelet ne prenait plus le lecteur que par là; par le caprice de sa petite phrase oppressée, spasmodique. » Ainsi juge Ph. Serret dans la *Revue du monde catholique* du 10 juin 1863, car il a constaté que c'est justement dans *La Sorcière* que, pour la première fois, cette sorcellerie du style fait défaut. Plus de mesure, plus de goût; un lyrisme qui s'embourgeoise, un style qui s'encanaille: tel est le verdict que, de son côté, prononce De Lescure. Quel concert de grognements, en effet, contre ces pages « cabalistiques » et « sibyllines », contre ce « style de

possédé », avec ses inversions, ses points d'interrogation et d'exclamation, ses invocations perpétuelles, ses prosopopées! Coupé, haletant, saccadé, ce style, dit-on, cède à la fièvre déclamatoire. A cette condamnation, que signent Claveau, Dabas, De Laincel, Frédéric et Vaperau, s'opposent, moins nombreuses, les louanges d'un Charles de Moüy et d'un Lataye. Au premier le style « magique » et « bizarre » fait oublier les erreurs de pensée; l'autre est sensible aux « singulières jouissances », aux « bizarres complaisances » de ce style hardi « où chaque phrase se dresse comme un spectre prêt à écarter son voile ».

Qu'ils en acceptent ou non la pensée, qu'ils en louent ou blâment le style, la plupart des juges reconnaissent *La Sorcière* comme l'oeuvre « d'un poète inspiré », d'un penseur qui est « un de nos plus grands poètes ». Pour faire la biographie de son héroïne, dit Élie Reclus dans *La Gironde*, il fallait « être historien, psychologue et poète ». Mais Reclus est une exception. Il est plus fréquent qu'on loue le poète aux dépens de l'historien et du psychologue. Dans la plupart des cas, ce compliment à double tranchant révèle un manque de vraie sympathie. On sait combien peu Michelet tenait à se voir attribuer le nom de poète²⁰¹.

CONCLUSION

De toutes les oeuvres de Michelet, *La Sorcière* est peut-être celle qui fascine le plus ses lecteurs. Cette séduction ne date pas d'hier. Dans ce « poème de Satan » Émile Faguet, en 1890, voyait la main ferme du meilleur Michelet et sa passion d'artiste: « C'est un poème mythique, d'un développement magnifique, d'un charme, d'un philtre troublant et exquis²⁰² ». « Un de ses meilleurs livres », disait également, en 1924, Paul Sirven²⁰³. Roland Barthes—qui eut le mérite d'initier un vaste public à un Michelet jusqu'alors « inédit », en révélant un univers imaginaire organisé par thèmes obsessionnels— n'a pas jugé différemment: « *La Sorcière* est, je crois, le livre de prédilection de tous ceux qui aiment Michelet²⁰⁴ ». Mais les raisons par lesquelles il s'en explique font sentir quelle distance le sépare de ses devanciers. Outre l'imagination poétique dont ceux-ci s'étaient déclarés charmés, il discernait, lui, dans ce livre les signes précurseurs d'une curiosité nouvelle, qui allait s'épanouir dans les sciences humaines et que la génération positiviste avait été incapable de prévoir. Ce livre, mi-histoire, mi-roman, lui parut fertile par son « instabilité » même: il tirait sa force de la double démarche qui avait permis à Michelet de corriger l'histoire par la psychologie, et la psychologie par l'histoire, d'où une « nouvelle découpe du réel » qui engendre « une ethnologie ou une mythologie historique ». Voilà comment le livre qui répugnait aux positivistes à cause de son onirisme capricieux se trouvait porté au rang des documents qui peuvent contribuer à l'archéologie du savoir moderne.

Comme Barthes, nos contemporains se sont mis à relire *La Sorcière* à la lumière de la conception pluridisciplinaire de l'histoire qui s'impose aujourd'hui. Le procédé de Michelet, a dit Paul Viallaneix, annonce le règne, bien ultérieur, de la sociologie historique, de l'ethnologie, et de la psychologie sociale²⁰⁵. Michel Serres, en 1968, a montré combien *La Sorcière* invite à des lectures de types freudien, marxiste, voire nietzschéen²⁰⁶. Spécialiste de la sorcellerie actuelle dans le Bocage mayennais²⁰⁷, Jeanne Favret a souligné la profondeur des intuitions de Michelet en matière d'ethnologie; comme Barthes, elle compare sa méthode à celle d'un Mauss et d'un Lévi-Strauss, mais, au contraire de Barthes, en insistant sur la différence entre les deux²⁰⁸. Jean-Pierre Richard a lu le Premier Livre de *La Sorcière* comme un « petit roman ethnologique²⁰⁹ »; Alain Besançon en a signalé la fertilité pour une exploration psychanalytique²¹⁰.

La Sorcière est un livre privilégié en comparaison de ceux que Michelet a écrits à la même époque: *L'Amour* (1858), *La Femme* (1859), *La Mer* (1861). « A lire *La Sorcière* comme on le fait depuis dix ans, on ne peut plus comprendre les

trois autres ouvrages comme appartenant à un même ensemble, » dit Jean Borie²¹¹, qui trouve un « plaisir d'importunité » à préfacer *La Mer*, « ouvrage qui est aussi de Michelet ». « A le lire comme on le fait », le livre, malgré tout ce qu'il contient de démodé, paraît comme le « premier ouvrage vraiment moderne qui ait été écrit sur la sorcière²¹² ».

A moins d'être dûment précisés, les jugements de ce genre risquent de comporter de graves exagérations. Tout dépend, en effet, de l'angle sous lequel on examine un livre qui contient indéniablement bien des déchets d'un savoir dépassé. Les réserves exprimées même par ceux qui évitèrent de s'astreindre à une lecture étroitement positiviste, se justifient à plus d'un égard. Elles sont nombreuses et sérieuses. Les simples recettes de « bonne femme », s'est-on demandé par exemple, méritent-elles d'être considérées comme le point de départ de la science médicale? Dans l'affaire de Louviers et autres, Michelet a-t-il bien compris le témoignage des hystériques, dont la psychologie attendait encore Charcot, Richet, Janet et Freud? La divination telle qu'il l'a pratiquée, ne risque-t-elle pas de discréditer l'histoire en tant que science objective et vérifiable? Quelle que soit la réponse, il est légitime et même nécessaire de poser ces questions. Mais elles ne touchent pas, semble-t-il, à l'intérêt essentiel du livre. Le dilemme de jadis – poésie ou science – ne saurait plus se poser dans les mêmes termes. Nous n'oserions plus affirmer, avec Gabriel Séailles: « Le livre de *la Sorcière* n'a pas la vérité de l'histoire, il a la vérité de la légende et de la poésie ». Car c'est précisément grâce à la « poésie » d'une histoire légendaire et psychologique que Michelet a annoncé l'élargissement de la discipline historique et pressenti les explications mêmes auxquelles recourent aujourd'hui, dans leurs divers domaines, les spécialistes des sciences humaines. Mais alors, faut-il s'étonner que ses successeurs, en le continuant sous tel aspect, l'aient rectifié ou abandonné sous d'autres? N'est-ce pas là la destinée de tous les initiateurs? La « loi de Ballanche²¹³ » selon laquelle « l'initié tue l'initiateur » affecte la sorcière ainsi que son historiographe.

Ce sont précisément les intuitions poétiques qui ont incité Michelet à exploiter les ressources du mythe et à simplifier radicalement le phénomène de la sorcellerie sans en trahir la complexité. Sa « formule simple et forte²¹⁴ » présente, en effet, toutes les caractéristiques d'un récit étiologique et instaurateur²¹⁵. Les critiques modernes de *La Sorcière* s'accordent à voir dans le Livre Premier le récit mythique, cette « histoire non empirique » qui fait contraste avec le Livre Deuxième, histoire si « positive » en comparaison. « Lorsque la parole que l'historien veut restituer se trouve être perdue – comme c'est le cas, semble-t-il, pour la sorcellerie médiévale – comment compenser cette perte, sinon par la production d'un analogue mythique? Ainsi peut-on entendre la part non empirique de *La Sorcière*²¹⁶ ».

Les événements historiques, qui passent à l'arrière-plan dans la première partie, ont un rôle plus direct dans la seconde. De fait, sept chapitres du Livre Deuxième ont été, partiellement (ch. III, V) ou entièrement (ch. II, IV, VI-VIII), transcrits de l'*Histoire de France*; les trois derniers, consacrés à l'affaire de la Cadière, seront résumés dans le t. XVI, publié en 1866. Une fois que le temps historique a repris ses droits, les événements se montrent de plus en plus en gros plan. De panoramique le regard se fait scénique. Après la description de la Messe Noire, Michelet semble avoir retourné sa lorgnette²¹⁷; il regarde par le petit bout pour rapprocher les affaires de possession, dont les détails ne cessent de grossir. Au rythme séculaire succède celui des années, et l'histoire finit même par être racontée au jour le jour. Après l'histoire vue dans la longue durée, voici donc l'analyse de la courte durée. Celle-là (s'il est permis de reprendre ainsi le principe de Haeckel) concerne la phylogenèse de la sorcière (et de son rêve, Satan) au cours d'un millénaire; celle-ci, son ontogenèse étudiée sur des cas spéciaux²¹⁸. Ainsi, les deux parties marquent-elles, comme l'ont fait remarques plusieurs commentateurs²¹⁹, deux types de discours caractérisés chacun par une série de traits contrastés. En rassemblant les observations de ce genre, on pourrait les présenter dans le tableau suivant:

	LIVRE PREMIER	LIVRE DEUXIEME
mode	subjectif imaginaire	objectif réaliste
discours	ironique poétique	logique scientifique
code	mythe conte de fées	histoire raison analytique
caractère	intemporel	temporel
âge	légendaire	historique
objet	préhistoire de la sorcière mythe d'origine	histoire de la sorcière (possédée) récit du déclin
méthode	intuitive	érudite
personnages	Sorcière Satan secourable (Nature)	Ensorcelée Satan Tartuffe (ecclésiastique)
leur triomphe (défaite)	médecine à rebours	médecine officielle

lieux	foyer	château, alcôve
	lande déserte	ville
	forêt	couvent, <i>in pace</i> .

Incomplet, ce schéma demande à être nuancé. Car la veine mythique ne s'est pas complètement tarie dans le Livre Deuxième. Au contraire, les chapitres I, V et IX apportent des éléments mythiques qui en agencent la structure et en précisent les sens. A des moments judicieusement choisis et selon une parfaite symétrie, le discours mythique intervient pour introduire trois cycles narratifs qui chacun se divisent en trois chapitres. Rythme ternaire qui articule chacun des quatre cycles dont le Livre Premier paraît se composer: préhistoire de la sorcière (ch. I-III), sa genèse et sa Vie Cachée (ch.IV-VI), son Epiphanie et sa Vie Publique (ch. VII-IX, qui exaltent la sorcière sous les trois aspects de son infernal amant: Satan psychopompe, Amour cosmique et médication), et, enfin, le sacerdoce, le sacrifice et la mort de la Grande Sorcière (ch.X-XII). Dans la table que voici nous encadrons les parties où le discours mythique nous paraît dominant.

INTRODUCTION

LIVRE PREMIER

1) Antinature (Préhistoire de la Sorcière)

- a I. La mort des dieux; *in fine*: La fiancée de Corinthe
- b II. Pourquoi le Moyen Age désespéra
- c III. Le petit démon du foyer

2) Désespoir (Genèse et Vie Cachée de la Sorcière)

- a IV. Tentations
- b V. Possession
- c VI. Le Pacte

3) Nature (Épiphanie et Vie Publique de la Sorcière)

- a VII. Le Roi des Morts
- b VIII. Le Prince de la Nature
- c IX. Satan Médecin

4) Église satanique (Sacerdoce, sacrifice et mort de la Grande Sorcière)

- a X. Charmes, Philtres
- b XI. Communion de Révolte, Sabbats, Messe Noire
- c XII. Suite

LIVRE DEUXIEME

I. Sorcière de la décadence. Satan vulgarisé

1) Transition du Moyen Age à l'âge classique

a II. Persécutions; *in fine*: Victoire de Satan HF VII, 1855

b III. Cent ans de tolérance en France. – Réaction (HF XI, 1857)

c IV. Les sorcières basques HF XI, 1857

V. Satan ecclésiastique (HF XI, 1857)

2) Trilogie diabolique (XVIIIe siècle)

a VI. Gauffridi, 1610 HF XI, 1857

b VII. Grandier, Religieuses de Loudun, 1632-1634 HF XII, 1858

c VIII. Religieuses possédées de Louviers, 1633-1647 HF XIII, 1860

IX. Satan triomphe au dix-septième siècle

3) Trilogie girardine (XVIIIe siècle) *cf.* HF XVI, 1866

a X. Girard et la Cadière, 1730

b XI. La Cadière au couvent, 1731

c XII. Le procès de la Cadière, 1730-1731

ÉPILOGUE

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

9. Du lieu où ce livre fut achevé (*in fine*)

Dans *La Sorcière*, on le voit, l'« instabilité » admirée par Roland Barthes tient à ce que, loin, d'être nettement séparés, le discours mythique et le discours historique se confondent savamment. Ce mélange est d'une très grande efficacité. Car il produit un miracle que l'histoire « positiviste » se serait interdit d'opérer: l'interaction de l'histoire avec la légende. Le Livre Deuxième nous fait comprendre le Livre Premier en disant comment le révolte de la sorcière a porté fruit dans les temps modernes; le Livre Premier détermine le Livre Deuxième en nous amenant à considérer le temps historique de la sorcellerie comme un déclin, comme la parodie d'un drame surhumain, anhistorique. C'est donc le mythe qui engendre l'histoire. De ce point de vue, *La Sorcière* n'est pas sans rappeler *Le 18 Brumaire de Louis Napoléon* de Marx, qui estimait que le coup d'État du 2 décembre avait permis aux masses populaires de la France de voir leur légende impériale se réincarner en Napoléon III, lequel finit par tourner ce mythe en caricature. Mais chez Michelet, à la différence de Marx, le mythe, loin de s'opposer à l'histoire, la sous-tend au contraire, la pénètre, la transfigure, se confond avec elle au point de rester la clef pour son interprétation.



Il convient donc de préciser l'aspect mythique du livre: le terme *mythe* est galvaudé aujourd'hui. Il peut renvoyer à des réseaux imaginaires, à des représentations idéologiques dont le récit est complètement absent comme principe de fonctionnement. Il désigne à peu près tout ce qui, dans le mode d'expression, s'écarte de la pensée rationnelle et analytique et n'est plus guère qu'une « appellation non contrôlée ». Philippe Sellier a tenté de délimiter cette appellation, en distinguant le mythe primitif, ou « ethnoreligieux », et le mythe « littéraire²²⁰ ». Ce que les deux ont en commun, ce sont à ses yeux la saturation symbolique, la densité narrative, l'éclairage métaphysique. Ces trois caractéristiques sont précisément celles de *La Sorcière* en tant qu'histoire mythique.

La saturation symbolique étonnerait-elle chez celui que ses contemporains appelaient « M. Symbole »? Sous cet aspect, *La Sorcière* n'est pas une exception dans l'oeuvre de Michelet, qui a d'ailleurs pris toutes les précautions pour empêcher le lecteur de s'égarer dans cette forêt de symboles, en expliquant lui-même leur sens, soit au cours de son exposé, soit rétrospectivement, dans l'Épilogue ou les notes, sans parler de l'Introduction qui est, en fait, une rétrospection. Des deux principaux personnages, Satan est symbole plutôt que véritable actant. « Rêve de la Sorcière », il continue le rêve propre à Michelet. Il perd vite le caractère que lui attribue la tradition judéo-chrétienne pour devenir le mythe « de la liberté jeune encore, militante d'abord, négative, mais créatrice plus tard, de plus en plus féconde²²¹ ». Il est l'esprit nouveau, le *non* opposé au dogme stérile, la liberté d'inventer. Son triomphe est l'avènement de la Science des Temps modernes. Quand le pacte séculaire entre l'Église et le peuple se dissout, le pacte satanique inaugure le règne de la Sorcière, qui remplit la fonction de guérisseuse et de consolatrice. Elle figure la Nature proscrite par l'Église. Comme figure mythique, a dit Roland Barthes, elle ne fait que se confondre avec les forces progressistes de l'histoire. Satan et la Sorcière sont les protagonistes d'un drame à travers lequel Michelet interroge le passé; c'est grâce à ce détour qu'au-delà du rationnel l'histoire est susceptible d'une interprétation symbolique. La diversité des interprétations qui sont venues plus tard s'ajouter à celle de Michelet lui-même (Bataille, Barthes, Besançon, Serres...) prouve combien son discours mythique se charge d'un nouveau symbolisme toutes les fois qu'il fait l'objet d'une « relecture », freudienne ou autre.

Quant à la densité narrative, elle engendre la structure complexe et serrée, telle qu'elle apparaît dans l'harmonie établie entre les éléments mythiques de la narration et les éléments historiques. Tout d'abord, l'ordre mythique qui commande l'apparition de la Sorcière, ses métamorphoses et sa disparition, n'est pas absent

du tableau historique des changements moraux et sociaux. Le point d'articulation entre les deux ordres – l'imaginaire et le rationnel – se situe dans le domaine de l'interdit, du renversement des valeurs, de l'*à-rebours* selon la terminologie de Michelet. Tout progrès historique résulte, en effet, de la transgression commise à l'encontre d'une autorité dont la légitimité n'est plus fondée sur la volonté du peuple. Orientée vers la Révolution, l'histoire vue par Michelet procède à coup de ces *à-rebours* dont Satan est l'emblème dans *La Sorcière*. La coïncidence chronologique, que Michelet tient pour établie, entre le phénomène de la Jacquerie et les premiers Sabbats, prend, du coup, une singulière importance, l'histoire étant fondée sur l'imaginaire et inversement. C'est ainsi qu'ancrés dans la réalité de la révolte paysanne, les thèmes sabbatiques de l'inceste et du coït stérile permettent un échange (combien fertile) entre les deux domaines.

L'inceste, en effet, est exprimé de façon mythique dans les descriptions du Sabbat (I, XII; II,v) et il fait l'objet d'une explication historique, sociologique et économique, soit par une digression qui interrompt le récit (« Nous avons disserté », I, XII), soit par un exposé ajouté en appendice de l'ouvrage. De même, la stérilité sabbatique déclenche le va-et-vient entre le discours mythique et le discours historique: elle fournit un élément de narration dans l'évocation du Sabbat, et réclame ensuite une interprétation positive. De ce dernier point de vue, elle est une clef pour l'explication des transformations morales et sociales. Le Sabbat révèle, en effet, l'« anti-nature naturelle²²² », c'est-à-dire la révolte paysanne contre la cruauté d'un temps où le serf est obligé de refouler les désirs de son cœur et de renoncer aux enfants, sinon au mariage. Si, au XVII^e siècle, le Sabbat disparaît, c'est qu'il est partout: « il entre dans les mœurs. Ses pratiques [contraceptives] sont la vie commune » (II, IX). Ainsi le récit mythique se complète par le commentaire historique.

Mais l'inverse se produit aussi, quand le récit proprement historique se complète d'un commentaire de nature mythique. Car l'histoire reste dans le champ du mythe. Au fur et à mesure que son histoire avance, Michelet ne lâche pas le fil léger de la fiction mythique. Arrivé au tableau des Temps modernes, il dépense toute son ingéniosité pour continuer une affabulation mythique sur Satan, à qui il veut laisser son caractère complexe et ambigu. Il refuse de l'identifier à l'un de ses pôles. S'il insiste sur le côté bénéfique de cet Ange déchu (à qui il croit si peu), ce n'est pas sans lui ménager une nouvelle chute: quelle dégradation, en effet, que ce changement de Pan en Tartuffe! Quel coup de théâtre, que cette cruelle désertion de son ancienne alliée! Mais au-delà du scénario mythique, ce renversement des alliances assure aux épisodes transcrits de l'*Histoire de France*, comme d'ailleurs à tout ce livre bipartite, leur profonde unité.

Enfin, – troisième et dernier trait qui permet de parler de mythe dans un sens précis – l'éclairage métaphysique et religieux ne manque pas à *La Sorcière*: il en fait le manifeste de la « foi nouvelle » de son auteur. La lumière luciférienne qui aurait percé les ténèbres médiévales semble à Michelet préfigurer l'« aube religieuse » nouvelle qu'il attend dans l'espoir.

Certes, le Moyen Âge était une époque de grandeur. Mais s'il se solda par un échec moral, c'est qu'il « n'a[vait] pas assez aimé²²³ ». Il avait abaissé la femme et même la bénie entre toutes, en exaltant Marie comme Vierge et non comme Mère. Le dogme proclamé en 1854 provoque les plus mordants sarcasmes chez Michelet: n'est-ce pas l'aboutissement de cette fausse sublimation de la Vierge par laquelle l'Église médiévale avait fait tort à la femme réelle? « Regardant au Levant » depuis longtemps, Michelet se remémore l'enseignement des sages de l'Orient. « L'Orient, lisons-nous dans *La Femme*, l'humanité dans sa belle lumière d'aurore, avant les âges sophistes qui l'ont ingénieusement obscurcie, était parti d'une idée qui reviendra dominante dans notre seconde enfance, apogée de sa sagesse. C'est que la *Communion d'amour*, le plus doux des mystères de Dieu, en est aussi le plus haut, et que son profond éclair nous rouvre un moment l'infini. Ténébreux chez l'être inférieur (et tels nous sommes d'abord), il est de plus en plus lumière à mesure que cette flamme est illuminée par l'Amour qui l'épure et la sanctifie²²⁴ ». Le prêtre de la Femme-religion n'échappe pourtant pas au risque de sublimer à son tour son héroïne au dépens de la Femme réelle²²⁵, lorsqu'il exalte en elle le grand sacerdoce que l'Occident eut le tort de méconnaître ²²⁶. « La Femme est tout²² »: elle est religion, prêtre de la Nature et de l'Amour; elle est « le dimanche de l'homme²²⁸ ». Mieux encore, elle est Autel et Messie!

Tout en confirmant les hautes leçons de *L'Amour* et de *La Femme*, *La Sorcière* va permettre au prédicateur et au moraliste de revenir à l'Histoire, de faire oublier la fadeur de son éducation sociale, et, dans la « formule simple et forte » du mythe, de reprendre l'idée (déjà illustrée par l'anti-modèle de la Sorcière, Jeanne d'Arc) que « le Sauveur de la France devait être une femme²²⁹ ». A l'instar de la Pucelle, « dernière figure du Christ au moyen-âge », la pucelle, anonyme, à qui parlaient les voix sataniques, fut celle « en qui le peuple [mourait] pour le peuple²³⁰ ». Dans la pensée religieuse de Michelet, le messianisme de la Femme est une des idées centrales, dont *La Sorcière* est la plus hyperbolique expression.

*

La différence est grande, selon Philippe Sellier dont nous suivons l'analyse, entre les deux types de récit que l'on dit mythiques. Contrairement au mythe

littéraire, le mythe primitif est un « récit fondateur » (ou plutôt, pour parler sans métonymie, le récit d'un événement fondateur), qui explique, par un événement primordial, la naissance d'un groupe humain, « le sens de tel rite ou de tel interdit », et plus spécialement « la condition présente des hommes²³¹ ». Ensuite c'est un récit anonyme et collectif. Enfin il est tenu pour vrai. Du mythe primitif au mythe littéraire, ces trois caractéristiques ont disparu. Le mythe littéraire ne fonde ni n'instaure plus rien; les oeuvres qui l'illustrent sont des créations individuelles; enfin, il n'est pas tenu pour vrai. Auquel de ces deux types de récit mythique *La Sorcière* se rapporte-t-elle?

Il est évident que, malgré ses ressemblances avec le mythe littéraire, *La Sorcière* ne saurait être classée dans la catégorie des grandes fictions littéraires de l'Occident, celle des *Antigone*, des *Tristan*, des *Don Juan*, des *Faust*. Le mythe historique de *La Sorcière*, catégorie bien spéciale, s'en distingue pour une autre raison encore. Car, outre les traits qu'il a en commun avec ces fictions et que nous avons constatés, il en a d'autres qui l'en séparent; ce sont, à vrai dire, ceux que Sellier réserve au mythe ethnoreligieux. Loin de faire pour autant de *La Sorcière* un tel mythe, ces traits contribuent, nous semble-t-il, à la définir comme un mythe historique d'un genre bien spécifique.

Récit fondateur, *La Sorcière* présente, à travers la sorcellerie, une « épistémogonie », si l'on peut ainsi parler, selon laquelle toute science naît d'une transgression, comme révolte satanique et contre-science. Pendant mille ans, l'alliée de Satan est l'unique médecin du peuple. Son « école buissonnière²³² » fonde la botanique et la médecine, prépare la formation de la connaissance objective propre à l'époque moderne. « Nommez-moi une science qui n'ait été révolte... Ces nouveautés, toutes, ont été Satan. Nul progrès qui ne fût son crime²³³ ». D'un point de vue formel, le mythe n'est pas sans se modeler sur les découvertes scientifiques qu'il « instaure ». On en voit un exemple quand Michelet évoque la singularité de la vie sexuelle de la sorcière, cette altérité marquée par la solitude, le veuvage, la stérilité et le caractère incestueux des accouplements sabbatiques avec son fils et l'« autre elle-même²³⁴ »: Satan. C'est là, dit-il, « la sublime puissance de la *conception solitaire*, la parthénogenèse que nos physiologistes reconnaissent maintenant dans les femelles de nombreuses espèces pour la fécondité du corps et qui n'est pas moins sûre pour les conceptions de l'esprit²³⁵ ». Ainsi la biologie vient-elle à la rescousse de l'Histoire. Loin d'être des métaphores gratuites, les rapprochements de ce genre prennent aisément l'allure de preuve et de confirmation: car depuis sa jeunesse Michelet a cru fermement en l'unité des Sciences²³⁶, convaincu que les diverses disciplines peuvent jeter leur lumière sur les questions

à étudier par l'Histoire, leur soeur. Dans *La Mer* (1861), il a fait allusion au grand livre de son ami, le docteur Pouchet, *L'Hétérogénie, ou traité de la génération spontanée* (1859); *La Sorcière* y fait donc également allusion, pour la dernière fois d'ailleurs chez Michelet, car la belle thèse de Pouchet, « nécessité philosophique²³⁷ » en même temps qu'« idée de socialiste²³⁸ » ne tarda pas à être « renvoyée à la caducité²³⁹ », dans la première moitié des années 1860, par les démonstrations de Pasteur²⁴⁰.

Dans un article qui n'a pas été sans écho²⁴¹, Michel Serres a souligné que *La Sorcière* est une « Légende des Sciences », légende elle-même incluse dans le développement du savoir dont elle dévoile les origines: le savoir historique. Le livre montre les balbutiements de ce savoir dans les *Vies des Saints*, affabulations auxquelles les hommes du peuple se livrent avant de se trouver frappés par la défense d'inventer, de créer, d'être *comme des enfants nouveau-nés*²⁴². C'est au nom de ce peuple condamné au silence que parle Michelet. Conscient que son histoire, elle aussi, est transgression, révolte, subversion dans la mesure où elle es *mythographie* et donc *anti-histoire*, il sait fort bien « [son] péché où [l'] attend la critique²⁴³ »; mais il prétend que de cette faute, fertile et nécessaire, soit sorti un livre « inattaquable²⁴⁴ » sur les origines du savoir moderne.

Entre une oeuvre littéraire si fortement imprégnée à chaque page de la personnalité de son auteur et un mythe *anonyme et collectif*, il n'y a pas rapport. Pourtant, à considérer *La Sorcière*, non pas comme une oeuvre signée Michelet, mais comme un discours fictivement prêté à une entité collective et anonyme, le rapprochement devient légitime, si précaire soit-il. En effet, « la » sorcière dans l'image que Michelet s'en forme résume toutes les victimes sans nom et sans nombre d'une peur et d'une illusion, elles aussi collectives et anonymes. En créant son personnage, l'historien use d'un procédé de romancier, mais de façon à empêcher l'histoire de descendre « de la grandeur populaire à la petitesse individuelle²⁴⁵ ». La sorcière garde son anonymat, bien qu'elle soit parfois désignée par les noms, surhumains et intemporels, de Médée, de Proserpine, d'Ève, qui définissent sa fonction mythique plutôt qu'ils ne l'individualisent. Comme symbole vivant, elle est le produit de cette « violente chimie morale » dont Michelet a le secret car c'est là, avait-il dit, « où mes passions individuelles tournent en généralités, où mes généralités deviennent passions, où les peuples se font moi, où mon moi retourne animer les peuples²⁴⁶ ». La manière intuitive et divinatoire dont il ressuscite jusqu'aux parias de l'histoire, ceux dont on n'a pas fait l'histoire, a été trop souvent analysée pour que nous ayons à y revenir en détail; retenons ici l'idée que la principale source d'une histoire ainsi conçue est le coeur de l'historien,

que cette histoire a pour mission d'être une oeuvre de justice, en même temps qu'une oeuvre de sagesse et d'invention qui réclame son OEdipe et son Prométhée²⁴⁷. *La Sorcière* illustre comment, pour remédier aux « silences de l'histoire », Michelet se fait voix du silence, en subjectivisant l'histoire dans la mesure où il se glisse dans son objet, et en prêtant son propre discours à la sorcière, aux voix sataniques qu'elle a entendues, à tous ceux enfin qui ont cru qu'elle a vraiment existé. Ce faisant, il ne cesse pourtant pas de parler en historien. Mais, chose curieuse, il semble être contenu par le tableau même qu'il présente. Si le livre a pu faire l'impression de « quelque chose d'impossible », d'un texte « illisible », c'est surtout à cause de cela. A écouter simultanément les voix distinctes dans ce concert, le public habitué à les entendre isolément est dérouté; il estime que l'objectivité historique est compromise par cette fusion encorcelante de discours hétérogènes (« which is witch⁴⁴? »).

La thèse exprimée dans *La Sorcière* veut être crue. Elle présente une philosophie de l'histoire mariée à une foi démocratique et à un féminisme extravagant: la synthèse des convictions intimes de Michelet. Mais on imagine aisément que le discours mythique puisse importuner tous ceux qui recherchent le vérité historique avant tout dans la connaissance du fait positif. Beaucoup, en effet, ont reproché à Michelet d'occulter cette vérité au lieu de la dire avec toute la netteté qu'exige le métier d'historien. Ils s'étonnaient de voir un auteur croire et ne pas croire au merveilleux qui lui permet d'agencer son histoire; ils étaient peu habitués à voir un historien jouer simultanément sur plusieurs claviers²⁴⁸ et contaminer le discours historique par le discours mythique. Pierre Larousse, qui a consacré à *La Sorcière* un article fort élogieux dans son *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, faisait pourtant une réserve qui montre bien son embarras: « Telle est la magie du talent de Michelet que l'illusion est complète; on est sous le charme; on croit à la réalité de ce monde mystérieux qui n'a jamais existé que dans l'imagination de la sorcière et dans celle des poètes, l'auteur lui-même paraît la dupe d'une fiction qu'il a créée dans l'intérêt dramatique de l'ouvrage²⁵⁰ ».

Pourtant, Michelet a prévenu les objections de ce genre dans ses notes finales: il revient sur son récit pour en expliquer les bases historiques et alors il fait la part du réel et du rêve. Il se prononce en termes clairs sur l'existence du Diable et la réalité du Sabbat. Satan n'est qu'une « entité creuse », le « rêve » de la sorcière. S'il est doté de vie, c'est que les théologiens l'ont vu partout. Quant au Sabbat, Michelet ne doute pas qu'il ait eu lieu effectivement; mais il distingue ce qui a pu se passer réellement et le Sabbat imaginaire des manuels démonologiques. Sur la foi de Lamothe-Langon, il croit le phénomène à peu près contemporain de

la Jacquerie, qui est la révolte éclatant en plein jour: comment le Sabbat, cette « révolte nocturne des serfs contre le Dieu des prêtres et des seigneurs²⁵¹ » ne serait-il pas la manifestation clandestine de l'élan populaire qui se préparait aux « temps du désespoir »? C'est donc un élément précieux dans la psychologie historique, dans cette « chronologie morale » que Michelet tient pour moins sujette à l'erreur que l'archéologie. Car si l'on peut se tromper sur une « ogive refaite habilement », ces faux n'existent pas dans l'histoire de la vie morale²⁵². Michelet l'affirme avec un optimisme qui ferait sourire aujourd'hui. Mais qu'on partage ou non son opinion sur le Sabbat²⁵³, il faut lui rendre cette justice qu'il ne l'a pas voilée sous l'ambiguïté du récit.

Le cas de Pierre Larousse est celui d'un lecteur qui veut bien tenir *La Sorcière* pour vraie, sauf quand il craint d'être la dupe d'un auteur qui pourrait être lui-même la dupe de sa fiction.

*

Comment situer *La Sorcière* dans l'oeuvre de Michelet?

De tous ses livres, elle est sans doute le plus personnel; nulle part ailleurs, exception faite du *Journal*, l'homme ne s'est montré de façon plus complète. *La Sorcière* reflète son besoin de découvrir l'unité dans la diversité des réalités qui l'intéressaient. L'ami de la nature rejoint ici le maître d'oeuvre de l'*Histoire de France*; l'historien s'aventure avec succès dans l'imagination poétique, sans se fermer à cette inspiration prophétique qui fait de lui un prédicateur de la foi démocratique. *La Sorcière* sert donc en quelque sorte de clef de voûte à l'oeuvre entière de Michelet.

On sait que la grande entreprise de l'*Histoire de France* ne fut pas menée sans interruptions. Elle est née de l'« éclair de Juillet²⁵⁴ » qui révéla à Michelet le grand principe de 1789, la toute-puissance héroïque du peuple. Arrivé au seuil des Temps modernes, il renonce à suivre le fil des siècles, pressé qu'il est de célébrer la Révolution, dont il publie l'histoire de 1847 à 1853. Avant de reprendre son *Histoire de France* là où il l'avait laissée en 1844, il est occupé par sa polémique contre l'Église catholique, qu'il accuse d'avoir trahi et de trahir encore le peuple qui ne lui appartient plus. De ce peuple il fait un portrait contemporain (*Le Peuple*, 1846), et des peuples européens il chante, ensuite, l'idéal démocratique et révolutionnaire (*Légendes démocratiques du Nord*). En 1855, *La Renaissance*, qui continue l'*Histoire de France*, marque une rupture: Michelet désavoue, pour une bonne part, le Moyen Age qu'il avait magnifié avec une profonde sympathie, malgré certaines réserves. De 1856 à 1869 paraissent, enfin, les neuf derniers

volumes qui couvrent l'histoire de l'Ancien Régime jusqu'à la Révolution. Il en coûte parfois à l'illuminé de Juillet de raconter cette période d'absolutisme royal, et il est heureux d'arriver à l'oeuvre militante des philosophes du XVIII^e siècle, le vrai « grand siècle ». A des intervalles réguliers, il se libère de son rude labeur en devenant le poète et l'observateur des animaux (*L'Oiseau*, *L'Insecte*); sans sortir de sa carrière, il l'élargit (dira Taine): l'avocat des petits, des humbles, des enfants, du peuple, se met à plaider pour les bêtes et les oiseaux²⁵⁵. Aux ouvrages d'histoire naturelle il ajoute des livres d'éducation sociale, nourris de lectures médicales (*L'Amour*, *La Femme*); et dans *La Mer* (1861), puis *La Montagne* (1868), il exprime ses extases devant les merveilles de la Nature. *La Sorcière* et la *Bible de l'Humanité* confirment une position nettement antichrétienne mais spiritualiste, de plus en plus influencée par la sagesse orientale. La période pendant laquelle la seconde moitié de l'*Histoire de France* s'achève, manifeste donc une sorte d'explosion en tous sens. *La Sorcière* intègre ces multiples orientations.

Survenu après une crise pendant laquelle Michelet se remet péniblement à une histoire qui l'accable, l'« éclair » de décembre 1861 lui suggère brusquement, dans une héroïne à la fois historique et imaginaire, un sujet poétique très fécond, que le romancier manqué de *Sylvine* et l'amoureux biographe d'Athénaïs avaient encore cherché en vain. OEuvre de naturaliste et d'historien mythographe, magnifiant la femme comme « doux médiateur entre la nature et l'homme », *La Sorcière* est un procès de réhabilitation en même temps qu'une accusation lancée contre ceux qui, en proscrivant la Nature, avaient discrédité la femme. Le renversement dont l'Église s'était rendue coupable à ses yeux, Michelet l'opère en sens inverse, quitte à prendre sa propre oeuvre à rebours. Dans la *Renaissance*, il avait rejeté le Moyen Age dans les ténèbres, en interprétant l'oeuvre des humanistes comme l'origine de la raison classique. Dans *La Sorcière*, il opère le retournement de son retournement: « voici le Moyen Age qui fait retour comme principe archéologique de relecture de l'histoire des siècles classiques, comme critique populaire et féministe de la cancérisation monarchique dont la France dépérit depuis les Guerres de Religion, et que la Révolution ni le romantisme n'ont pu arrêter²⁵⁶ ». Le Moyen Age réapparaît donc comme un temps bénéfique, mais par un détour qui est à proprement parler un renversement. « Ce qui sauve, en effet, le Moyen Age, c'est ce que lui-même a condamné, étouffé, martyrisé²⁵⁷ ». Le Moyen Age bénéfique, c'est la « contre-culture » médiévale, l'école buissonnière, le savoir satanique, c'est-à-dire littéralement luciférien: porteur de la lumière de l'avenir. La Femme, sous le nom de Sorcière, maintient le courant de ce savoir clandestin, base de la médecine officielle des Temps modernes. Le renversement de 1862 est annoncé par les remaniements successifs qui marquent le changement intérieur de Michelet,

en particulier par rapport au christianisme. En 1837, la sorcellerie est appelée, dans le t. III de l'*Histoire de France*, « avorton dégoûtant des vieilles religions vaincues »; une correction de 1840 nous fait lire « débris des vieilles religions vaincues ». Michelet, en 1862, dit simplement qu'elle « est le crime de l'Église ».

Si le thème satanique convient à la « fantasmatique personnelle²⁵⁸ » de Michelet, c'est que le mythe de la sorcière lui permet par excellence d'exprimer sa vérité intime: ses intentions d'historien, sa religion de la nature, ses espoirs.

Dans *La Sorcière*, le « mythe résurrectionnel de l'histoire micheletiste²⁵⁹ » se lit en filigrane. Michelet s'identifie au personnage de Satan, qui « fait revenir les morts²⁶⁰ ». Il se met à l'école satanique pour « pénétrer l'avenir et évoquer le passé », « deux choses proscrites au moyen âge²⁶¹ ». Comme la sorcière qui « ne s'appartient plus²⁶² », il est un possédé, qui se sent « une vie double²⁶³ » et qui porte en lui la foule innombrable des morts.

En prenant, comme il le fait toujours, l'histoire « en bas²⁶⁴ », il réhabilite d'Esprit d'en bas²⁶⁵, « celui à qui on a fait tort ». L'« histoire de bas en haut²⁶⁶ » prend corps en Satan, cet autre Prométhée. Le souffle de Satan fait branler, par un insensible dégel souterrain, « la dure cité de cristal dans lequel le dogme terrible a cru enterrer la vie²⁶⁷ ». En se libérant du démon de la métaphore, Michelet passe du symbole à la « réalité chaude et féconde²⁶⁸ », lorsqu'il entreprend de réhabiliter la femme comme il l'avait déjà fait en 1858 et en 1859, dans *L'Amour* et *La Femme*. L'Église avait tenu la femme au plus bas (elle est Ève et le péché même²⁶⁹); la vieille médecine l'avait jugée un être impur; le sang des règles étant tenu pour un sang impur, on en était venu à voir dans ce sang une chose magique à laquelle attribuer l'infertilité des champs. Mais voici que la biologie moderne fournit la preuve irrévocable du contraire. Elle proclame que la femme est pure, et permet ainsi à l'historien de renverser une abusive hiérarchie de valeurs. Il interprète la sorcellerie comme la révolte contre une perversion de l'ordre issue de la condamnation de la Nature. La sorcière est donc un phénomène typique du monde chrétien.

Cette conviction oblige Michelet à procéder à une double rupture. Rupture dans le temps, car sans elle la sorcellerie du Moyen Âge aurait dû être considérée comme la continuation de celle de l'Antiquité. Entre les deux, les rapports sont « réels, mais faibles, de petite importance²⁷⁰ ». Rupture aussi dans l'espace; rien de commun entre les sorcelleries européenne et orientale. Ce parti pris écarte d'emblée, chez Michelet, les hypothèses ethnographiques que devaient proposer James Frazer et Margareth Murray, hypothèses selon lesquelles la sorcellerie serait la survivance clandestine d'un culte païen. Il écarte aussi les hypothèses « diffusionnistes » expliquant le phénomène de la sorcellerie européenne par une

influence de l'Asie. Ce sont là deux types d'explication qui d'ailleurs, chez les historiens et les ethnologues d'aujourd'hui, ont perdu le crédit qu'ils eurent jadis²⁷¹. En revanche, les explications historique, sociale et économique qu'on trouve amorcées dans *La Sorcière*, annoncent les orientations qui sont encore celles des spécialistes actuels, quelles que soient les différences entre la vision du romantique et l'approche de la science moderne. Nous sommes plus que jamais disposés à prendre au sérieux tout ce que Michelet dit du rôle social que la sorcière joua au village et au château, sur la répression organisée par les magistrats laïques, sur les facteurs favorisant le malthusianisme avant la lettre: la peur d'exogamie chez les paysans du Moyen Age et, pour les temps modernes, les conditions de la vie familiale dans les villes. « Michelet, dit Mandrou, a été servi par ce génie mal définissable qui lui a permis de voir au-delà des textes et d'affirmer avec cette chaleur communicative qui n'appartient qu'à lui des hypothèses que nul ensuite ne réussit à démentir²⁷² ».

Grâce à ce génie de l'explication, il a su interpréter les voix confuses qui sourdent du passé. Mieux encore, il a espéré du passé des lumières sur l'avenir.

Arrivé au terme de son histoire, il se livre à une méditation sur l'« aube religieuse » qu'il attend dans sa « nuit divine ». Il se souvient du ciel hivernal sur la rade de Toulon, ce lieu tout africain, rempli, avant la naissance du jour, d'un « mystère divin ». A cette heure décisive, deux lumières se combattaient: « La scintillation vive [...] des étoiles faisait honte à la lune et résistait à l'aube²⁷³ ».

Telle est l'image du combat rapporté par *La Sorcière*: il fut lui aussi une progression vers la lumière à l'aube d'un jour éclatant. Le Moyen Age luciférien annonce les Lumières: celles-ci la Révolution. Le progrès va s'agrandissant, malgré les *ricorsi*, les rechutes telles que les triomphes provisoires de l'Anti-Nature. Somme toute, l'humanité va de clarté en clarté²⁷⁴.

Maintenant que « l'Anti-Nature pâlit », « les temps sont mûrs ». Qu'enfin une lumière providentielle éclate! « Viens, Soleil! » Les idées nettes et distinctes faisant encore défaut, l'image poétique supplée à l'indigence conceptuelle de l'historien. L'hymne au Soleil sur lequel l'Épilogue se clôt est caractéristique de l'« héliotropisme » qui traverse toutes les oeuvres de Michelet.

Jamais l'« éclair de Juillet » n'a quitté Michelet; il lui avait ouvert l'avenir. 1830 lui ayant révélé 1789, les deux moments étaient prophétiques et éternels. Ce don d'interpréter le passé en prophète pour y discerner le sens de l'avenir, Michelet le reconnaît à la prêtresse de la nature, la sorcière: « Au rebours de la Sibylle, qui semblait regarder l'aurore, elle regarde le couchant; mais justement ce couchant

sombre donne, longtemps avant l'aurore (comme il arrive aux pics des Alpes), une aube anticipée du jour²⁷⁵ ».

La rétrospection prophétique caractérise l'historien du Temps des Mages. On lui voit cette attitude dès les débuts de « la longue voie de [son] Histoire ». Dès cette époque, en effet, dans la péroraison du *Discours d'ouverture* prononcé le 9 janvier 1834 à la Sorbonne, il avait souhaité à ses élèves le regard perçant qu'une trentaine d'années plus tard il attribuera à la bienfaisante Voyante:

C'est à l'histoire qu'il faut se prendre, c'est le fait que nous devons interroger, quand l'idée vacille et fuit à nos yeux. Adressons-nous aux siècles antérieurs; épelons, interprétons ces prophéties du passé; peut-être y distinguerons-nous un rayon matinal de l'avenir. Hérodote nous conte que, je ne sais quel peuple d'Asie ayant promis la couronne à celui qui le premier verrait poindre le jour, tous regardaient vers le levant; un seul, plus avisé, se tourna du côté opposé; et, en effet, pendant que l'orient était encore enseveli dans l'ombre, il aperçut vers le couchant les lueurs de l'aurore qui blanchissait déjà le sommet d'une tour²⁷⁶!

NOTES

BIBLIOGRAPHIE

1. *Histoire de France* (désormais: HF), t. III (1837), p. 212, 111; *Oeuvres Complètes* éditées par Paul Viallaneix (désormais: O.C.), t. V, p. 136, 90.
2. Jacques Le Goff, « Michelet et le Moyen Age, aujourd'hui », O.C., t. IV, p. 45-63.
3. *Journal*, I, p. 161 (27 octobre 1834).
4. P.e.: *Journal*, I, p. 405 (30 mai 1842).
5. Cf. *Mémoires de Luther écrits par lui-même* (1835), O.C., t. III, p. 358; HF, t. X (1856), p. 51, O.C., t. VIII, p. 294.
6. Vigny, *Poèmes philosophiques*, La Colère de Samson; *Oeuvres complètes*, éd. F. Baldensperger, Paris 1964 (Pléiade), t. I, p. 145.
7. *La Sorcière*, Bruxelles et Leipzig 1867 (édition que nous reproduisons ici, et qui sera désormais désignée par le sigle H), p. 127.
8. H, p. VII.
9. H, p. VIII.
10. H, p. VIII.
11. Roland Barthes, *Michelet par lui-même*, Paris 1954, p. 136; cf. Jacques Le Goff, in O.C., t. IV, p. 57, qui se trompe en attribuant cette phrase à l'auteur de *La Femme*.
12. H, p. IX.
13. H, p. 104.
14. Cf. H, p. 398.
15. H, p. 119.
16. H, p. 118.
17. H, p. XXI.
18. Vico, *Principes de la philosophie de l'histoire*, in: O.C., t. I, p. 593; Hegel, *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*, in fine.
19. Hugo, *La Légende des Siècles*, Vingtième Siècle: Plein Ciel.
20. H, p. 383.
21. Claudius Grillet, *Le Diable dans la littérature au XIX^e siècle*, Paris 1935, p. 146, cité par Paul Bénichou, *Les Mages romantiques*, Paris 1988, p. 443.
22. Cf. R. Casanova in: O.C., t. VI, p. 471-475; t. VIII, p. 37-50.
23. *Jeanne d'Arc*, éd. critique publiée par G. Rudler, Paris 1925, t. II, p. 68. Comme il marque, en principe, les additions marginales non interlinéaires par des traits verticaux (cf. *ibid.*, p. 26), Rudler aurait dû transcrire la phrase d'une manière légèrement différente: [... *Le cardinal se sentait* <se ruiner pour se faire moquer> c'était *trop d'être* <vraiment> /trop/ à la fois *humilié, ruiné*]. C'est donc à juste titre que R. Casanova fait passer cette transcription-ci pour celle de Rudler (O.C., t. VIII, p. 41).
24. Casanova, in: O.C., t. VIII, p. 41.
25. *Ibid.*, p. 43.
26. *Ibid.*, p. 42.

27. Avant Van Bever, R. Yve-Plessis avait transcrit les passages supprimés de l'édition Hachette, dans le N° 653 de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* du 7 octobre 1899, col. 586-589.
28. Défaut flagrant: Refort omet de reproduire l'*Avis* de la seconde édition. Une chose moins grave, mais qui rend perplexe, c'est que, faute d'avoir consulté toutes les éditions revues par Michelet, ignorant celles qui sont ici désignées par les sigles F, G, H, il lui arrive fréquemment d'attribuer à des éditions posthumes les variantes qui, en fait, datent de juin 1863.
29. Si parfois Refort a du mal à interpréter un passage du manuscrit, c'est qu'il ne tient pas compte des rédactions antérieures; cf. son éd., t. I, p. 123.
30. Pour connaître la genèse de *La Sorcière*, le *Journal* de Michelet est une source irremplaçable. Ma dette est grande envers les éditeurs qui l'ont si soigneusement, si copieusement annoté: sans cet inappréciable instrument, tel événement, telle correspondance, tel article de presse m'aurait certainement échappé.
31. Casanova, o.c., p. 50.
32. *Journal*, III, p. 3 (sans date).
33. *Journal*, III, p. 62 et 574 (27 septembre 1861); il s'agit du fils du médecin Hubert Lauvergne qui avait fait construire la maison et dont Michelet évoque le souvenir dans la dernière note de *La Sorcière*.
34. H, p. 410.
35. De Toulon, Michelet écrit à Alfred Dumesnil à Vascoeul: « Je me remets à l'histoire, mais difficilement. Ma vie errante m'a jeté dans mille autre pensées. » Lettre non datée, publiée par Paul Sirven, *Jules Michelet: lettres inédites à Alfred Dumesnil et à Eugène Noël*, Paris 1924, p. 287.
36. *Journal*, III, p. 40 (27 août 1861).
37. Sur ce texte inachevé, édité par Alcanter de Brahm en 1940, voir: Anna Maria Scaiola, *Percorsi romantici*, Rome 1984, p. 135-150, et Martine Gantrel, « Michelet, la femme de chambre et la sorcière: à propos de *Sylvine* », in: *Romantisme* 58 (1987), p. 47-57.
38. *Journal*, III, p. 40 (27 août 1861).
39. *Journal*, III, p. 26 (14 juillet 1861).
40. *Le Peuple*, éd. par Lucien Refort, Paris 1946, p. 11.
41. *Journal*, III, p. 27 (22 juillet 1861). A vrai dire, ce n'est pas l'abandon définitif, puisque Michelet devait encore écrire certaines pages de *Sylvine* en 1863: *Journal*, III, p. 180 (2 mars 1863).
42. *L'Amour*, introd., O.C., t. XVIII, p. 54.
43. HF, t. IX (1856), p. 65; O.C., t. VIII, p. 89. Michelet reprendra cette réflexion en 1864 dans sa *Bible de l'Humanité*, à propos des « très beaux romans historiques » de l'Ancien Testament: « L'amour est une loterie, la Grâce est une loterie. Voilà l'essence du roman. Il est le contraire de l'histoire, non seulement parce qu'il subordonne les grands intérêts collectifs à une destinée individuelle, mais parce qu'il n'aime pas les voies de cette préparation difficile

qui dans l'histoire produit les choses. Il se plaît davantage à nous montrer les coups de dés que parfois le hasard amène, à nous flatter de l'idée que l'impossible souvent devient possible... », *o.c.*, p. 403.

44. Cf. *Journal*, III, p. 84 (25 novembre 1861).
45. *Journal*, III, p. 28 (22 juillet 1861).
46. *Journal*, III, p. 547-549.
47. Dans son introduction aux *Mémoires d'une fille honnête* (*Journal*, II, p. 569), Paul Viallaneix affirme que dans les années qui suivent, Michelet s'apprêta plusieurs fois à les publier, joints aux lettres d'amour que sa veuve devait « éditer » en 1899. Mais le témoignage de M^{me} Michelet sur lequel il se fonde (préface aux *Lettres inédites*, Paris 1899, p. IV) garde le silence sur les *Mémoires* et semble ne concerner que les lettres d'amour.
48. *Journal*, III, p. 40 (28 août 1861).
49. *Journal*, III, p. 41 (29 août 1861: « Moi, heureusement, je ne lis rien que ma femme »); p. 43 (31 août 1861: « Je ne puis m'occuper que d'elle »); p. 74 (27 octobre 1861: « Je me sens vivre d'elle uniquement »).
50. *Mémoires d'une jeune fille honnête*, in: *Journal*, II, p. 595.
51. *Leçons inédites de l'École Normale*, éd. par François Berriot, Paris 1987, p. 200.
52. HF, t. III (1837), p. 111; O.C., t. V, p. 90, 489. Cf. HF, t. III, p. 211 (O.C., t. V, p. 136): « La démonologie enfantait la sorcellerie... » Démonologie chrétienne, bien entendu: Michelet, en note, renvoie à Psellus et à Bodin. Croire que cette phrase est en contradiction avec le passage cité plus haut, serait oublier qu'il se prépare ici à parler des « vilains procès de sorcellerie ».
53. *Journal*, III, p. 90 (22 décembre 1861).
54. Voir, *infra*, le tableau chronologique de la rédaction de *La Sorcière*.
55. Préface à la 3^e éd. (1845) du *Prêtre, de la femme et de la famille*.
56. H, p. 113.
57. « Journal des idées », mai 1825, in: *Écrits de jeunesse*, éd. par Paul Viallaneix, Paris 1959, p. 233.
58. H, p. 387.
59. Parmi les livres de Michelet, *La Sorcière* est le seul à présenter une « bibliographie ». En mettant la dernière main à son *Frère François*, Julien Green note judicieusement dans son *Journal*: « J'ai mis la bibliographie au net. C'est une mode de notre temps si souvent ignare. Tout livre touchant à l'Histoire doit montrer ses papiers. Jamais Renan ne fit cela, ni Taine, ni l'extravagant Michelet. Parfois des notes au bas des pages. Cette mode exaspérait Gaxotte. » Julien Green, *L'arc-en-ciel* (*Journal* 1981-1984), Paris 1988, p. 231.
60. H, p. XIV, 396, 408.
61. H, p. 387.
62. Sur les sources de cette affaire, outre la bibliographie de R. Yve-Plessis (notre *Bibliographie*, section IV), consulter le *Catalogue des Factums antérieurs à 1790*

de la Bibliothèque Nationale, Paris 1890, t. I, p. 340-346 (les sources utilisées par Michelet sont mentionnées aux p. 345-346: *Recueil général des pièces...*, Aix 1733, 5 vol., in-8°, et *Procédure sur laquelle le Père Jean-Baptiste Girard Jésuite, Catherine Cadière... ont été jugés par arrêt du Parlement de Provence du 10 octobre 1731...*, Aix 1733, in-fol.); A.-Jacques Parès, *Le procès Girard-Cadière (Toulon, Aix, 1731)*, *Bibliographie anecdotique*, Marseille 1928.

Historiens antérieurs à Michelet, et consultés par lui: Jules Garinet, *Histoire de la magie en France*, Paris 1818; Prosper Cabasse, *Essais historiques sur le Parlement de Provence*, Paris 1826; Augustin Fabre, *Histoire de Provence*, Marseille 1835; Louis Méry, *Histoire de Provence*, Marseille 1837.

Historiens postérieurs à Michelet: Gustave Lambert, *Histoire de Toulon*, Toulon 1892 (violent contre Michelet, qui le nomme dans *La Sorcière*, H, p. 300); Jules Baissac, *Les grands jours de la sorcellerie*, Paris 1890; Thomas de Cauzons [pseudonyme], *La magie et la sorcellerie en France*, Paris s.d., Robert Mandrou, *Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle*, Paris 1968; Pierre-François Fournier, *Magie et sorcellerie*, Moulins 1979; Maurice Agulhon (éd.), *Histoire de Toulon*, Paris 1980.

Influence sur les lettres: Hertha Busemann, *Der Jesuit und seine Beichttochter. Die Faszination eines Sittenskandals in drei Jahrhunderten*, Oldenbourg 1987 [Marquis d'Argens, Élie-Catherine Fréron, Mouchet, Jules Michelet...].

63. Sans mentionner cet édit de 1682, Michelet fait allusion, dans *La Sorcière*, à une affaire de 1672 qui entraîna l'intervention de Colbert auprès du Parlement de Rouen: H, p. XXI, 284. Mais la conclusion qu'il en tire s'applique parfaitement au décret de 1682. Lorsqu'il prépara son *Introduction* à l'Institut, il cherchait en vain, dans l'*Histoire du Parlement de Normandie* de Pierre-Amable Floquet (1840-1843), la « réclamation pour Satan de 1672 (?) » des parlementaires rouennais: « et justement, la feuille manque dans notre exemplaire. » *Journal*, III, p. 144, 605 (1^{er} octobre 1862). Cf. Robert Mandrou, *o.c.*, p. 443-486.
64. L'avocat de la Cadière a longuement soutenu que l'accusé, le P. Girard, était sorcier: fait qui semble contredire les décisions prises entre 1672 et 1682. « Cependant les attendus définitifs – et même les réquisitions du procureur général n'ont fait état que des crimes admis par le nouveau droit: accusations calomnieuses, impiétés, profanations. Le procès d'Aix démontre bien que cette nouvelle jurisprudence est, en fin de compte, seule recevable: les crimes de sacrilège, d'empoisonnement, d'impiété peuvent encore être poursuivis; non plus le crime de sorcellerie. » Mandrou, *o.c.*, p. 537.
65. HF, t. XVI (1866), p. 104.
66. H, p. 377. Comment Michelet le sait-il? A supposer qu'ils les aient lues effectivement, il est sûr qu'ils ne les ont pas lues comme lui.
67. Soucieux de se montrer sérieusement documenté et d'apporter une touche de couleur (d'érudition) locale à son récit, Michelet fait deux fois mention de

ce manuscrit, plus curieux, semble-t-il, que vraiment intéressant; du moins, il se garde de donner des citations. Le manuscrit, conservé à la Bibliothèque municipale de Toulon sous le n° R. 1362/43, représente un genre de chansons qui ont pullulé à l'époque.

68. H, p. 297.
69. H, p. 411.
70. H, p. 297.
71. Maurice Agulhon, *Une ville ouvrière au temps du socialisme utopique: Toulon de 1815 à 1851*, Paris-La Haye 1970, p. 12, où est cité Lauvergne, *La choléra-morbus en Provence*, Toulon 1836, t. I, p. 42.
72. Henry, *Hist. de Toulon depuis 1789 jusqu'au Consulat*, Toulon 1855, t. I, p. 42, cité par Agulhon, *o.c.*, p. 13.
73. H, p. 300. Voir *infra*, note 76.
74. H, p. 287. Le nom populaire était *mérasse*: vapeur de mère ou de matrice. Cf. Lambert, *o.c.* (voir note 40), p. 258. Pour l'histoire médicale et psychiatrique de l'hystérie, voir Michel Foucault, *Folie et déraison: histoire de la folie à l'âge classique*, Paris 1961.
75. Voir Octave Teissier, *Les rues de Toulon*, Toulon 1872, p. 90; Gustave Lambert, *o.c.*, p. 251; A.-Jacques Parès, *o.c.*, p. 20; la maison paternelle de la Cadière serait le n° 81 de l'actuelle rue Jean-Jaurès (n° introuvable en 1988...).
76. Maurice Agulhon (éd.), *Histoire de Toulon*, Paris 1980, p. 132.
77. Lambert, *o.c.*, p. 250-251, Agulhon, *Hist. de Toulon*, p. 136.
78. Idée que Michelet semble avoir empruntée à Voltaire: cf. *Dict. phil.*, art. *Convulsions*.
79. H, p. 377. Cf. le texte de 1866 (HF, t. XVI, p. 108): « L'hypocrite jugement disait « que la Cadière serait *rendue à sa mère*. » Et en même temps, on la traitait en calomniatrice. Elle payait les dépens du procès, et ses mémoires étaient brûlés par la main du bourreau. – *Rendue?* il était impossible de la ramener à Toulon, où elle aurait eu un triomphe, où on brûlait Girard en effigie. Nulle trace de la pauvre fille ne peut être trouvée depuis. Quand on songe que les jésuites firent persécuter, exiler ceux qui se déclaraient pour elle, on ne peut pas douter que leur infortunée victime, qui malgré elle les avait fait connaître, n'ait été enfermée dans quelque dur couvent à eux, et scellée sous la pierre, dans un mortuaire *in pace* ».
80. Cf. Michel Vovelle et Malcolm Crook *in*: Agulhon, *o.c.*, p. 134-135.
81. H, p. 377.
82. Voici comment, en 1892, Lambert devait juger Girard, en prenant le contre-pied de l'opinion exprimée par Michelet: « De nos jours, M. Michelet, dans sa haine contre les Jésuites, a fait de la Cadière une victime du P. Girard, qu'il nous représente comme un être immonde, se traînant dans toutes les fanges, et du P. Nicolas une sorte de justicier intervenant pour venger l'innocence et la religion outragées! – Ces caractères comme ces actes n'appar-

tiennent pas à l'Histoire. La vérité est que le P. Girard fut un quiétiste naïf et imprudent, que sa pénitente put tromper, mais non entraîner dans ses égarements inconscients; la Cadière fut un esprit mystique jusqu'à la folie, dont l'âme reste toujours pure au milieu des impuretés de ses rêves hystériques; le P. Nicolas fut un homme implacable qui, de sang-froid et sachant bien où il voulait aller, n'hésita pas de se servir des hallucinations d'un cerveau malade pour la satisfaction de ses ressentiments de sectaire. » Lambert, *o.c.*, p. 269.

83. Baissac, *o.c.* (voir note 62), p. 579.
84. Paul Sirven, *o.c.*, p. 291.
85. Je reprends ici, pour l'essentiel, l'exposé que Paul Viallaneix a donné de cette chronologie dans sa préface à son édition Garnier-Flammarion de *La Sorcière*, Paris 1966, p. 17.
86. Le *Journal* fait mention du premier chapitre du Livre I^{er} aux dates suivantes: 2 février 1862 (« J'écrivis La mort des Dieux »); 6 février (« Envoyé le premier chapitre à Raçon »); 8 février (« Ecrit *Fiancée de Corinthe* »); 22 février (« J'allai porter à la poste du Mourillon (...) épreuves des deux premiers chapitres »).
87. *Journal*: 3 février (« Ecrit: *Pourquoi le Moyen Age désespéra* »); 6 février (« Refait tout le second [chapitre] »); 8 février (« Envoyé le second chapitre »); 22 février, voir *supra*, note 86.
88. *Journal*: 9 mars (« Ecrit peu et mal sur le Sabbat »); 10 mars (« J'écrivis bien et vite le vrai Sabbat du XIV^e siècle, enfin, du moins la première moitié, que je mis à la poste »).
89. *Journal*: 11 mars (« Je mis à la poste la fin du Sabbat, la mort de la Sorcière »); 18 mars (« Je complétais le Sabbat »); 24 mars (« Je refis sur épreuves une fin du Sabbat qui ferme le premier livre »); 25 mars (« Refait un peu le Sabbat (charité libertine) »); 26 mars (« Chaque matin remanié la fin du Sabbat »); 28 mars (« J'écris la seconde partie du Sabbat »).
90. Préface de 1869 à l'*Histoire de France*, O.C., t. IV, p. 16.
91. « Journal des idées », in: *Écr. de jeunesse*, p. 233.
92. « Héroïsme de l'esprit », in: O.C., t. IV, p. 34; cf. O.C., t. II, p. 238, 252.
93. Paul Viallaneix, *La Voie Royale*, 2^e éd., Paris 1971, p. 445.
94. H, p. XIV.
95. H, p. 26.
96. Alfred Maury, *La Magie et l'Astrologie dans l'Antiquité et au Moyen Age*, Paris 1860, p. 435.
97. Ἦν δὲ τὸ εἶδος αὐτοῦ ὡς ἄνθρωπος χρυσοῦ τιμίους κεκοσμημένου, AASS Sept., VII, 224 F.
98. Περὶ θαυμασιῶν, I, 17, in: Ludwig Radermacher, Franz John, *Altgriechische Liebesgeschichten*, Berlin 1970, p. 78-81.

99. Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (désormais: BHVP), Ms A 3814, f. 195 (Papiers Michelet, « Histoire religieuse I »; extraits de Leloyer, *Histoire des spectres*, Paris 1605, p. 249, ch. XI du Livre 3): « *La Fiancée de Corinthe*, très long, très beau. Goethe a trop écourté. V. le livre de Phlégon, affranchi d'Adrien *Περὶ θουμοσίων καὶ μακροβίων* »
100. L'expression est de Goethe: voir ses *Tagebücher*, Zurich 1964, p. 209-210 (4 juin 1797: « Anfang des Vampyrisches Gedichtes. » 5 juin 1797: « Ende des Vampyrisches Gedichts »). Dans une lettre du 6 juin 1797 à sa femme, Goethe parle d'une « grosse Gespensterromanze ». – Hans Gerhard Gräf, *Goethe über seine Dichtungen*, réimpr. Darmstadt 1968, p. 275.
101. M^{me} de Staël, *De l'Allemagne*, II, XIII; Michelet, *Écr. de jeunesse*, p. 108.
102. *Journal*, I, p. 173 (27 août 1835).
103. O.C., t. IV, p. 18.
104. HF, t. IV, p. 55; O.C., t. V, p. 307.
105. Cf. *Journal*, I, 354 (22 septembre 1840).
106. *Histoire de la Révolution française*, éd. G. Walter, Pléiade, t. I, p. 385.
107. Je reproduis ici le texte établi par M^{me} Denise Breton, thèse de 3^e cycle (1968), dactylographiée, conservée au Centre des Recherches révolutionnaires et romantiques de Clermont-Ferrand.
108. Je respecte l'orthographe de Michelet.
109. O.C., t. III, p. 730, 760 (fief du soleil; la maxime « Qui monte ma poule est mon coq »).
110. Cf. *Journal*, I, p. 348 (11 août 1840).
111. Réminiscence: l'anecdote du comte d'Avesnes; emprunt littéral: le passage sur « l'ennui qu'on appelle le bâillement »; dans les deux cas, la source est le t. VII de l'HF (1855), p. XVIII et CII; O.C., t. VIII, p. 57 et 87.
112. *L'Amour* (II, I; O.C., t. XVIII, p. 84): « Tel le nid, tel l'oiseau. Les milieux et les circonstances, les habitudes nous font. O le nid! un vrai nid!... le beau, le doux sujet! Mais je ne veux pas le gâter en l'abrégeant ici. Je ne veux pas montrer la maison encore vide... »
La Sorcière (I, III; H, p. 49: « Le foyer isolé fait la vraie famille. Le nid fit l'oiseau. Dès lors, ce n'étaient plus les choses, mais des âmes... La femme était née. »
113. H, p. 52.
114. C'est la Note 2 dans O et A.
115. Max Milner, « Le Satan romantique dans *La Sorcière* de Michelet », *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, IX, 1,2 (1985), p. 89.
116. Lorsqu'en 1857 Michelet disait, dans le t. VII de l'HF, p. 276 (O.C., t. IX, p. 158) que le Droit du seigneur était « si impudemment nié de nos jours », il visait Louis Veuillot, dont *Le Droit du seigneur au Moyen Age* avait paru en 1854. Sur cet ouvrage et son auteur, voir B.H.D. Hermesdorf, *Louis Veuillot, een vreemde eend in de rechtsgeschiedenis*, Nimègue-Utrecht 1964.

117. Voir, *infra*, la variante n° 22.
118. Pour le sadisme chez Michelet, voir Jeanne Calo, *La création de la femme chez Michelet*, Paris 1975, p. 380-386.
119. H, p. 65.
120. Saint-Simon, *Mémoires*, Pléiade, éd. Truc, t. II, p. 98; éd. Coirault, t. II, p. 240. La comédie par Marc-Michel, Aug. Lefranc et Eug. Labiche s'intitule *Monsieur Coyllin* [sic], *l'homme infiniment poli* (Paris 1838).
121. Cf. Jeanne Calo, *o.c.*, p. 372-376.
122. Le manuscrit du ch. XII du Livre IX de l'*Histoire de la Révolution française* nous permet de suivre les étapes d'une séparation opérée après coup. Ayant conçu ce chapitre comme une réfutation de Lamartine (*Histoire des Girondins*), Michelet rejette ensuite en bas de page ses longues considérations, si émues, de critique historique afin d'en alléger le récit des événements. Voir notre examen du manuscrit du Livre IX, variante n° 59, à paraître dans les O.C., t. XIV.
123. H, p. 398. Michelet, lui, a-t-il convaincu les historiens de la médecine venus après lui? On n'a pas cette impression quand on lit, par exemple, dans l'article « Médicaments » de l'*Encyclopaedia Universalis* (éd. 1980, t. X, p. 704) par R. Paris et H. Moyse: « (...) Mêlée de sorcellerie et de charlatanisme, la connaissance médicale n'a guère progressé durant toute l'époque médiévale: l'alchimie règne alors sur l'Occident, on recherche l'or, la pierre philosophale, l'élixir universel. »
124. *La Femme*, III, v, O.C., t. XVIII, p. 573.
125. *Journal*, III, p. 50 (3 septembre 1861).
126. *Journal*, III, p. 54 (9 septembre 1861).
127. Cf. *Journal*, II, p. 526 (9 juin 1860): « On cite une sage-femme de Rouen qui devient grosse et dit à son accoucheur: *Vous voyez une victime du système de M. Pouchet.* » Sur l'intérêt que Michelet portait aux recherches de Félix-Archimède Pouchet, voir: Jean Borie, « Une gynécologie passionnée », in: Jean-Paul Aron (éd.), *Misérable et glorieuse la femme du XIX^e siècle*, Paris 1980, p. 153-189.
128. H, p. 138.
129. C'est la Note 4 dans O et A.
130. HF, t. XI, p. 247; O.C., t. IX, p. 157.
131. H, p. 408.
132. « [Le diable...] operculum etiam tumbae depulit; apprehensamque manu, palam omnibus, ab ecclesia detraxit: ubi prae foribus equus, niger et superbus, hinniens videbatur, uncis ferreis per totum tergum protuberantibus; super quos misera imposita, mox ab oculis intuentium, cum toto sodalio disparuit. » Migne, PL 179, c.1189. Pour des versions parallèles de ce récit (Olaus Magnus, pseudo-Matthieu de Winchester,...), voir Montague Summers, *The Geography of Witchcraft*, New York 1965 (réimpr. de l'éd. de 1926), p. 78-80, 189.

133. H, p. 173-174 (note); Louandre, *La Sorcellerie*, Paris 1853, p. 78-79; cf. Boguet, *Discours des sorciers*, Lyon 1605, p. 366-367.
134. Et non pas le ch. I du livre II comme l'affirme Cl. Digeon (*Journal*, III, p. 583), à qui le compte rendu de ces journées paraît discutable.
135. Voici la liste des emprunts à l'HF: ch. II: t. VII (1855), p. CX-CXXX; O.C., t. VII, p. 90-97; fin du ch. III: t. XI (1857), p. 291-294; O.C., t. IX, p. 165-167; ch. IV: t. XI, p. 294-305; O.C., t. IX, p. 167-171; fin du ch. V: t. XI, p. 306-310; O.C., t. IX, p. 172-173; ch. VI: t. XI, p. 310-337; O.C., t. IX, p. 173-185; ch. VII: t. XII (1858), p. 155-156, 158-160, 161-178; O.C., t. IX, p. 317-327; ch. VIII: t. XIII (1860), p. 457-468.
136. Charles Michelet (1829-1862) habitait à Strasbourg où, avant d'être révoqué, il avait été employé au Bureau de l'Est (chemins de fer d'Alsace), poste qu'il devait à l'intervention paternelle. Dans une lettre du 1^{er} mars 1862 adressée à un ami (inconnu) de Strasbourg, Michelet dit quel emploi il compte faire de son temps pour les mois à venir, et quels projets il avait pour son fils, dont il venait d'apprendre la maladie.

Villa Lauvergne, près Toulon (Var)
1^{er} mars 62

Monsieur,

Je suis plus reconnaissant que je ne puis le dire. Voici la situation de mon fils.

Après sa destitution, je lui avais cherché et trouvé une place dans un lieu *très favorable* de l'Espagne. Il l'a refusée.

Je lui avais toujours fait une pension, mais je l'ai augmentée. Il a 1.200 francs de *fixe* – et quelque chose de plus.

Récemment, je l'ai engagé à venir ici sur-le-champ, pour passer mars et avril dans un meilleur climat. Je n'ai su sa maladie que ces jours-ci. Son médecin n'est pas d'avis qu'il parte.

J'espère qu'à la fin d'avril, étant mieux, il pourrait venir me voir à Paris, et en mai, son beau-frère en Normandie.

Je suis extrêmement touché de votre aimable lettre. J'en resterai reconnaissant.

Recevez mes salutations amicales et dévouées.

J. Michelet.

Lettre publiée par Henri Hauser: « Jules Michelet, lettres inédites sur la mort de Charles Michelet (1862-1866) », in: *La Revue bleue* du 4 avril 1904, p. 422.

137. Michelet pourtant avait généreusement consenti à ce que l'enterrement fût religieux. « [Il] voulut qu'on se conformât, pour les obsèques, à la volonté

dernière de son fils, qui était mort catholique. Gabriel Monod a même dit comment ces obsèques avaient donné lieu, de la part de tous, à une haute manifestation de tolérance. » Henri Hauser, *o.c.*, p. 421. Cf. Gabriel Monod, dans l'*Humanité* du 30 mai 1904 et dans la *Revue historique*, t. LXXXV, p. 299-305, cité par Hauser.

138. Paul Viallaneix, Préface à *La Sorcière*, Paris 1966, p. 18.
139. H, Note 7, p. 404.
140. Ce ne sera pas la dernière fois. Dans la Note 5 de l'« édition belge » Michelet copie textuellement l'anecdote racontée par Walter Scott (sur l'armée enchantée qui se réveille au son du cor), telle qu'il la trouve chez Louandre, qui à son tour avait littéralement transcrit la traduction française par Defauconpret (*Histoire de la Démonologie et de la Sorcellerie*, Paris 1832).
141. Le chimiste et médecin américain Charles Jackson eut l'idée d'utiliser la propriété anesthésique de l'éther pour les opérations chirurgicales.
142. D'une manière aussi peu systématique que possible, Michelet tantôt mentionne le titre, le lieu, la date, le format d'une édition, tantôt se contente de donner des indications peu précises. Parmi les inexactitudes signalons seulement: Graesse, *Bibliotheca Magiae*, au lieu de *Bibliotheca Magica [et pneumatica]*, et aussi la date 1833 au lieu de 1733 pour les publications sur le procès du P. Girard et de la Cadière. – Il ne saurait évidemment pas être question de masquer ces défauts en corrigeant. Voir aussi, *supra*, la note 59.
143. Paul Viallaneix, Préface à *La Sorcière*, Paris 1966, p. 18.
144. Eugène Noël, *Michelet et ses enfants*, Paris 1878, p. 199: « [M. Michelet père lui] conseilla de faire imprimer ses ouvrages à ses frais, de les emmagasiner et de ne les livrer que par stocks aux libraires. Cette combinaison l'obligeait à une mise de fonds importante, mais elle donnait aussi plus de bénéfices. » Voir aussi David Bellos, « Edition de l'histoire/histoire de l'édition. Le cas Michelet » in: *Romantisme* 47 (1^{er} trim. 1985), p. 73-83.
145. *Journal*, III, p. 152 (7 novembre 1862).
146. Voir la présente édition (H), p. XVII, 322-324.
147. BHVP, Ms. A 4891 (35).
148. C'est à la date du 22 novembre 1862 que la *Bibliographie de la France* annonce: « La Sorcière; par J. Michelet. In-18 Jésus, XXIV-460 p. Paris, impr. Raçon et C^e; libr. Dentu. 3 fr. 50 c. Collection Hetzel. »
149. BHVP, dossier 1563; facture datée du 22 novembre 1862:

8770/8154 La Sorcière en feuilles, à 1 f 70	13.861,80
à déduire:	
50/46 exemplaires d'amis, brochés, à 1 f 80	82,80
150/139 – donnés pour la publicité, à 1.8 (p/ 2/3)	166,80
Vous avez à recevoir:	13.612,20

A propos des nombres d'exemplaires portés en compte par l'éditeur, rappelons que, selon l'usage, chaque 13^e exemplaire est gratuit.

150. Voir la Bibliographie, section II.
151. La « note essentielle » de l'édition belge est la première, *Classification géographique de la Sorcellerie*. Mais il serait possible que Lacroix parle d'une note en bas de page, insérée dans la « sixième édition » (F) dont les modifications, par rapport à B, sont pourtant loin d'être « essentielles »; voir F,G,H, p. 133.
152. *Journal*, IV, p. 366 (1^{er} décembre 1873).
153. Claude Pichois et Jean Ziegler, *Baudelaire*, Paris 1987, p. 342.
154. *Journal*, III, p. 155 (18 novembre 1862).
155. *Almanach impérial pour 1862*; G. Vapereau, *Dictionnaire des Contemporains*, Paris 1870, p. 976.
156. « Il débuta, comme littérateur, en 1837, et fut, peu après, attaché au ministère de l'intérieur, où il devint chef de bureau (1860), puis chef de division de l'imprimerie et de la librairie. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1855, il a été promu officier le 13 août 1863. » Vapereau, *l.c.*
157. Archives nationales, dossier BB¹⁸ 1662. Les pièces de ce dossier proviennent du ministère de la Justice, car seules les lettres adressées au Garde des Sceaux sont écrites au net; de celles que le ministère de la Justice a expédiées, le dossier ne conserve que les brouillons, dont j'ai gardé les abréviations pour les passages cités. Les signatures que ces lettres portent ne sont pas celles des ministres mais des chefs de division ou d'autres personnes. Les lettres expédiées par la Direction générale de la Sécurité publique, Division de l'Imprimerie et de la Librairie, 2^e Bureau, datées du 8 novembre 1862 et du 28 novembre 1862 portent la même signature peu lisible qui, sauf erreur, serait celle de Juillerat; elle est fort différente, il est vrai, de la signature très lisible de la lettre du 14 janvier 1863, mais qui me paraît de la main d'un copiste.

Le dossier est précieux dans la mesure où il nous permet de mieux apprécier la façon précise dont Michelet, dans son *Journal*, rendit compte des journées en question, et la rapidité avec laquelle il fut informé des événements par ses éditeurs. En particulier, la correspondance révèle que les difficultés faites par Hachette et les premières inquiétudes de Michelet au sujet d'une éventuelle saisie furent bien antérieures à la lettre datée du 8 novembre 1862, adressée au Garde des Sceaux par le ministre de l'Intérieur. Malheureusement, elle ne nous permet pas de dire avec la précision que nous voudrions quel fut exactement le rôle que jouèrent Juillerat, ou même Hachette et Hetzel en cette affaire. De toute façon, il me semble injuste d'accuser Hetzel de mauvaise foi, et de supposer que ce soit lui qui serait coupable de la dénonciation, comme le fait Ad. Van Bever. Celui-ci attache trop d'importance à la méfiance (passagère?) de Michelet à l'égard de son éditeur, nourrie par Athénaïs: « Lâcheté d'Hetzel, duplicité; ma femme lui dit qu'on le dit en rapport avec la police » lit-on dans le *Journal* du 21 novembre 1862. En

voici la paraphrase de Van Bever: « Nous n'ignorons pas, d'autre part, que l'un de ces [éditeurs] – nous ne le nommerons pas – avait des relations en haut lieu... », *o.c.*, p. XII. – Van Bever avait pu consulter le *Journal* au temps où Gabriel Monod en était le détenteur.

Le dossier dément rigoureusement, en parfait accord d'ailleurs avec le *Journal*, la fable que le livre, rentré, n'aurait pas été vendu ouvertement, comme le veulent Van Bever (*o.c.*, p. XIV, réimpr. 1946, p. 31) et Refort (I, p. XIV). *La Sorcière* rentra, telle la Fiancée de Corinthe (H, p. 34), « non furtivement, mais maîtresse de la maison ».

158. *La Sorcière*, Livre I, ch. VIII, *in fine*; H, p. 113.
159. Cf. R. Dumesnil in: Flaubert, *OEuvres*, t. I, Paris 1958 (Bibl. de la Pléiade), p. 313 et suiv.; Pichois et Ziéglér, *o.c.*, p. 343.
160. H, p. 322 et suiv.
161. Le *Journal* du 19 novembre 1862 (III, p. 155-156) fait mention des premières félicitations: « Delord aime l'air transparent de Provence. Baudry, Flaubert, les Goncourt ont pleuré sur le *Jour des Morts*. » – Frédéric Baudry devait, le 22 novembre, annoncer *La Sorcière* dans *Le Temps*. « L'air transparent de Provence » se rapporte à la dernière page de l'Épilogue; pour « le *Jour des Morts* », voir H, p. 99-100.
162. Une fois engagé avec Lacroix, sans attendre le contrat définitif (qui allait être signé le 1^{er} décembre), Michelet écrivit, dès le 25 novembre 1862, l'avis pour l'édition belge; le 26, il se mit à préparer les deux notes dont il allait augmenter cette édition, en vue desquelles il consulta, le 27, les *Registres de l'Inquisition de Carcassonne* de Lamothe-Langon à la Bibliothèque impériale; le 8 décembre, il « achev[a] la grande note ». Voir le *Journal*, III, p. 157-159.
163. *Journal*, III, p. 107, 126, 141; la lettre adressée le 25 septembre 1862 à Peyrat, citée par Cl. Digeon (*ibid.*, p. 604) est reproduite intégralement dans: Joseph Reinach, *Quelques lettres à Alphonse Peyrat*, Paris 1903, p. 51-52 (les indications chronologiques données par Reinach peuvent être corrigées grâce au *Journal*).
164. Gustave Isambert dans le *Phare de la Loire* du 12 novembre 1862: « Le livre nouveau de M. Michelet devait paraître comme les précédents à la librairie Hachette; mais au dernier moment, l'un des propriétaires de cette maison s'est effrayé. Il a fallu changer les couvertures et les titres de plusieurs milliers d'exemplaires, qui ont été acquis par MM. Hetzel et Claye. C'est de là que vient le retard apporté à la publication. »
165. Edmond Pannier dans le *Phare de la Loire* du 17 novembre 1862.
166. Mangin dans le *Phare de la Loire* du 17 novembre 1862.
167. Lettre de Michelet à Eugène Noël du 15 novembre 1862, publiée par Paul Sirven, *o.c.*, p. 296.
168. *Journal de Rouen* du 17 décembre 1862.

169. Lettre de Michelet à Noël du 17 novembre 1862. BHVP, Correspondance Michelet-Noël, t. II, f. 88.
170. *La Presse* du 20 novembre 1862: article signé Ad. Gaïffe, cité par Cl. Digeon dans le *Journal*, III, p. 610.
171. Ce serait à la suite de cet article que, selon Ad. Van Bever (*o.c.*, p. XIV) copié par Refort (t. I, p. XIII), Michelet, découragé, aurait « abandonné la lutte » et consenti à traiter avec Lacroix! En fait, Michelet avait commencé ces négociations bien avant le jour où il lut l'article de Laurent-Pichat. La première lettre que Lacroix lui adressa à propos de *La Sorcière* est datée du 22; c'est la réponse à une proposition de Michelet.
172. Lettre de Michelet à Peyrat du 22 novembre 1862: « Cher Monsieur, Voici au vrai la chose: On voulait des changements dans la *Sorcière*; les éditeurs, imprimeurs, avertis, les ont demandés; mais la *Sorcière* échappe. Elle s'imprime hors de France, augmentée. Bien à vous. J. Michelet. » Reinach, *o.c.*, p. 52.
173. Article de Taxile Delord dans *Le Siècle* du 18 novembre 1862: « On a beaucoup parlé ces jours-ci du nouveau livre de M. Michelet, la *Sorcière*, un vilain mot, mais une chose touchante. Ce livre, rempli de pages éloquentes, ingénieuses, profondes, est, à le bien prendre, une belle et bonne histoire du diable, la meilleure à coup sûr et la plus véridique qu'on ait écrite sur ce personnage, qui n'a pas cependant manqué d'historiens. M. Michelet l'a suivi depuis le moyen âge jusqu'à nos jours sur la lande déserte, dans les palais, dans les couvens, au confessionnal; il lui arrache tous ses vieux masques et le dernier qu'il ait pris, celui de M. Tartuffe. Ce digne homme va sans doute jeter les hauts cris en lisant la *Sorcière*; il criera comme pour le *Prêtre et la Femme*, à l'impiété, à l'irréligion, à l'immoralité, que sais-je? On le laissera calomnier à son aise, et tout le monde lira cette forte étude, puisée au fond même de l'histoire, de la psychologie et du coeur humain. »
Durand reproduit l'article de Delord dans la *Gazette de France* du 20 novembre en y ajoutant ce commentaire hostile: « *Le Siècle* est-il bien certain que M. Tartufe n'ait pas fait un peu comme le diable, et qu'il ait gardé le masque qu'il avait au temps où Molière le démasqua?... Les journaux révolutionnaires ont tort de parler si souvent de M. Tartufe, défendant les intérêts qu'ils défendent. M. Tartufe a quitté, depuis longtemps, le « confessionnal » pour les chancelleries, et le « digne homme »... convoite aujourd'hui, non plus la femme ou la fille d'Orgon, mais l'empire universel du monde. »
174. Ad. Gaïffe, *La Presse* du 27 novembre 1862.
175. Le Garde des Sceaux.
176. *L'Opinion nationale* du 29 novembre 1862.
177. Rendons hommage à Sauvestre, qui prophétise la condamnation du livre, mis à l'Index le 26 janvier 1863.
178. *L'Opinion nationale*, du 1^{er} décembre 1862.

179. Lettre de George Sand à Michelet:

Monsieur, votre grand esprit sert grandement l'humanité, la cause de Dieu dans l'homme et celle de l'homme devant Dieu. Vous êtes la preuve qu'il a pardonné l'exécrable moyen-âge, puisque la race humaine peut encore donner des hommes de coeur et de génie comme vous. Cette lecture de *la Sorcière* rend malade. L'indignation et l'horreur empêchent de dormir. Mais c'est l'oeuvre d'un mâle courage et vous donnez au monde des hypocrites des leçons dont l'histoire vous tiendra compte. Honneur à votre bravoure et à votre force qui semblent augmenter après tant de fatigues et de travaux. Agréez les plus sincères respects.

George Sand

Nohant 1^{er} X^{bre} 62

Lettre conservée à la BHVP, Fonds Michelet, A 4832 (12); publiée: *La Presse*, 9 déc. 1862, *L'Opinion nationale*, même date, *Le Phare de la Loire*, même date, *Le Temps*, 11 déc. 1862; par Gabriel Monod, *La Revue de Paris*, 1^{er} déc. 1904, p. 563-564, puis in: *Jules Michelet, études sur sa vie et ses oeuvres*, Paris 1905, p. 382-383, par Georges Lubin in: *George Sand, Correspondance*, t. XVII, Paris 1983, p. 312 (N° 9792). Lubin, *l.c.*, signale que l'exemplaire de *La Sorcière* de la Bibliothèque George Sand (lot 337) porte le nom de Hachette, 1862: l'un des très rares à avoir échappé au pilon. La réponse de Michelet n'a pas été publiée; existe-t-elle?

La lettre de Victor Hugo à Michelet et la réponse de Michelet ont été publiées par Jean-Marie Carré, *Michelet et son temps*, Paris 1926, p. 64-65.

Hauteville House, 2 décembre 1862.

J'achève ce matin même la lecture de *la Sorcière*, cher et grand philosophe. Je vous remercie d'avoir fait ce beau livre. Vous avez mis là la vérité sous toutes ses formes, dont la plus magnifique peut-être est la pitié. Vous ne vous contentez pas de convaincre, vous émouvez. Ce livre est un de vos grands triomphes.

Ce que j'aime, c'est tout; c'est le style vivant qui souffre avec le martyr; c'est cette pensée qui est comme une dilatation de l'âme dans l'infini; c'est ce grand coeur, c'est cette science mêlée d'attendrissement, c'est cette peinture ou, mieux, cette intuition de la nature, d'où sort, splendide, on ne sait quel démon-dieu qui fait sourire et pleurer.

Le solitaire vous rend grâce de lui avoir envoyé ce doux, profond et poignant livre. C'est un songeur attristé, bien accablé souvent par le spectacle et l'obsession de la souffrance universelle; mais quand sa main sent la pression de la vôtre, il lui semble qu'un rayon passe devant ses yeux.

Victor Hugo.

Lettre de Michelet à Victor Hugo:

8 décembre 1862.

Pas une ondée des tempêtes d'automne n'a ébranlé les vitres de Guernesey sans retentir aux nôtres. Ni mes pertes domestiques, ni les brouillards interposés qui montrent aux amis des aspects différents dans les mêmes choses, ne m'ont écarté un moment de votre grande destinée. N'accusez pas mon silence.

Vous êtes le fort des forts, tout puissant forgeron des îles d'ouest – mais, ce qui est singulier, avec cela, vous êtes bon!

Vous voilà attendri, surpris dans votre bonté, devant ce petit livre qui n'est que sang et larmes. Et le fait est qu'il n'est sorti que des déchirements d'un immense passé, de cruels souvenirs, des entrailles de la miséricorde.

Là, nous communions. Là est la solide racine de notre éternelle amitié; la pitié et l'horreur du sang, le grand amour de l'homme, la foi au monde qui nous vient à pas lents.

Je vous serre tendrement la main.

J. Michelet

180. L'immense correspondance de Michelet que conserve la BHVP défie un recensement de toutes les réactions. Un modeste sondage a révélé, outre les lettres qui vont être citées, celles de Flaubert, qui parle de la « prodigieuse Sorcière » qu'il a « dévorée en une nuit d'une seule haleine » (lettre datée du 24 janvier 1863, publiée par Cl. Digeon, *Journal*, III, p. 620); de Karcher qui, le 13 décembre, avertit Michelet des modifications que le rédacteur du *Spectator* a fait subir à son article et qui, le 16 janvier 1863, lui envoie ses articles du *Pionier of Boston* et du *Courier de l'Europe*; de Zurcher; de Bilbao (lettre du 27 décembre 1862: « J'ai lu la *Sorcière*, une des choses les plus fortes à mon avis »); de Dabas, qui envoie un article défavorable au livre de son ancien maître (lettre du 26 mars 1863; cf. le *Journal de Bordeaux* du 10 mars 1863); enfin d'un nombre de correspondants inconnus de Michelet: Bolsi (de Milan), Chalmetin (?), Giraudias, Lecoq, Rebours, Turpin de Sansay.
181. BHVP, A 4738(74), f. 382. La réponse de Michelet, en date du 23 novembre 1862, a été publiée par Sirven, *o.c.*, p. 296 (« 'Nous ne pouvons que crandir' (sic), comme disait le maréchal Ney, et nous avons grandi d'honneur par la *Sorcière*, sinon d'argent. Son refus de s'accomoder, son départ pour Bruxelles trompent un peu les prévisions qu'on pouvait avoir. Voici toujours 9.000 exemplaires vendus ici en huit jours »).
182. *Journal*, II, p. 301 (27 juin 1856). A. Tacchini (*Michelet et Montanelli*, Strasbourg 1932, p. 25-28) exagère en affirmant que le poème, inspiré « par un tableau du peintre anglais (sic) Ary Scheffer », eut « le mérite d'avoir provoqué, par réaction, *La Sorcière* de Michelet ». Cf. Refort, I, XIX; Théodora Scharten, *Les Voyages et séjours de Michelet en Italie*, Paris 1934, p.

- 139-141: « Michelet regimbe, le symbole du Christ n'est plus rien pour lui; il peut croire à une extinction prochaine de l'esprit clérical, il ne croit pas à la réconciliation des esprits. »
183. *Journal*, III, p. 152 (8 novembre 1862).
184. Le protestant Quinet considère « l'Église pétrifiée » et les campagnes menées par le parti-prêtre comme des symptômes d'un christianisme dénaturé, hostile à la liberté de conscience; contre cette Église-là, il se déclare solidaire de Michelet. Mais si ce dernier tient la Révolution française pour une « nouvelle foi » et une « nouvelle Eglise », Quinet regrette que la Révolution ait refusé de s'inspirer du christianisme. Les divergences idéologiques et religieuses vont pousser Michelet à écrire, le 8 septembre 1868, la lettre de « rupture »; elle est citée par M^{me} Quinet dans *Cinquante ans d'amitié: Michelet-Quinet*, Paris 1899. Les lettres échangées par Michelet et Quinet après cette date prouvent que l'amitié était assez forte pour survivre à cette crise. Voir Simone Bernard-Griffith, « Rupture entre Michelet et Quinet, à propos de l'histoire de la Révolution, » in: *Michelet cent ans après*, Grenoble 1974, p. 145-165.
185. Lettre conservée par le Centre de Recherches révolutionnaires et romantiques, Clermont-Ferrand (Fonds Quinet); cf. M^{me} Quinet, *Cinquante ans d'amitié*, p. 281.
186. B.N., N.A.F. 20793; pour la suite de cette lettre, M^{me} Quinet, *o.c.*, p. 282.
187. Lettre de Charles Alexandre à Michelet datée du 9 décembre 1862, BHVP, A 4754(51), f. 91-92.
188. *Journal*, III, p. 160 (12 décembre 1862); la lettre n'a pas été retrouvée.
189. Lettre de Charles Alexandre à Michelet, datée du 13 décembre 1862, BHVP, A 4754 (52), f. 93-94.
190. Lettre de Charles Alexandre à Alfred Dumesnil datée du 15 décembre 1862, BHVP, Ms. 1577, f. 170-171, citée par Viallaneix dans son éd. de 1966, p. 20; *Lui et elle*: le roman par lequel Paul de Musset répliqua, en 1859, au roman *Elle et lui* de George Sand.
191. Lettre d'Eugène Noël à Alfred Dumesnil datée du 19 novembre 1862, BHVP, Ms 1596, f. 291-292; cf. E. Noël, *Michelet et ses enfants*, Paris 1878, p. 314.
192. BHVP, Ms. 1596, f. 294, lettre d'Alfred Dumesnil à Eugène Noël, datée du 21 novembre 1862.
193. Lettre d'Alfred Dumesnil à Eugène Noël datée du 14 mars 1863, BHVP, Ms. 1596, f. 365.
194. Viallaneix, *l.c.*
195. Lettre d'Eugène Noël à Alfred Dumesnil datée du 21 janvier 1863 (à propos d'une prépublication de *La Régence* dans la *Revue des Deux Mondes*, t. XLIII, 15 janvier 1863, p. 473-494: « Six mois de la Régence. 1718-1719 »); BHVP, Ms 1562, f. 343.
196. Cf. E. Noël, *o.c.*, p. 145 et suiv.

197. Articles d'Armand de Pontmartin et d'Adrien Peladan; voir *Bibliographie*, section V.
198. Pour cette citation et celles qui vont suivre, se reporter à la *Bibliographie*, section V, concernant les comptes rendus de *La Sorcière*. Une sélection de ces textes constitue le *dossier de presse* prévu pour la présente édition à paraître dans les *OEuvres Complètes* de Michelet. Résultat de sondages, ce dossier est en quelque sorte le fruit du hasard: qui pourrait dépouiller « toute la presse » du temps? J'ai effectué mes sondages au Département des Périodiques de la Bibliothèque Nationale à Paris et de son annexe à Versailles; pour combler des lacunes j'ai en outre profité des services des bibliothèques municipales de Rouen et de Nantes, de la British Library de Londres et de la Bibliothèque royale de La Haye. Représentatif ou non, le dossier permettra de corriger l'erreur que l'on commettrait en croyant que la réaction à *La Sorcière* s'est « cantonnée dans le monde catholique ou bien pensant », comme le voulait Refort (II, p. IX), qui ne cite que deux revues.
199. On trouve le paradoxe « Dieu, c'est le mal » dans *Système des contradictions économiques, ou Philosophie de la misère*, in *OEuvres complètes* de Proudhon, Paris 1850, t. IV, p. 383.
200. BHVP, Ms. 1562, f. 315.
201. J.-M. Carré a publié le brouillon d'une lettre adressée par Michelet à Taine en 1855 à propos du fameux article que ce dernier avait consacré à la *Renaissance* (« M. Michelet est un poète, un poète de la grande espèce... »). Voici quelques extraits de la réponse: « Vous m'avez accablé d'éloges comme *écrivain*, et votre article est très fort et très sérieux sauf qu'il est partial en un sens. – Seulement, nouveau dans la critique, vous ignorez encore que ce nom de *poète* que vous me décernez est justement l'accusation sous laquelle on a cru jusqu'ici accabler l'historien. Ce mot a répondu à tout. – J'ai eu beau donner à l'histoire une base sérieuse et positive dans une infinité de points. (...) On n'en a pas moins écrit partout que j'étais un historien *d'une heureuse imagination*... » Voir J.-M. Carré, *Michelet et son temps*, Paris 1926, p. 123. Cf. H. Taine, *Essais de critique et d'histoire*, 6^e éd., Paris 1892, p. 98.
202. Émile Faguet, *Dix-neuvième Siècle. Études littéraires*, Paris 1890, p. 364.
203. Paul Sirven, *o.c.*, p. LXVIII.
204. Roland Barthes, Préface à *La Sorcière* de 1959, in: *Essais critiques*, Paris 1964, p. 112.
205. Paul Viallaneix, Préface à *La Sorcière*, Paris 1966, p. 20.
206. Michel Serres, *Hermès I: La Communication*, Paris 1968, p. 219-231.
207. Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Paris 1977.
208. Jeanne Favret, « Sorcières et Lumières », in: *Critique* 27 (1971), p. 351-376.

209. Jean-Pierre Richard, *Microlectures*, Paris 1979. De façon analogue, Jean Borie, dans la *Notice* de son édition de *La Mer*, Paris 1983, p. 365, qualifie ce livre-ci de roman autobiographique.
210. Alain Besançon, « Le premier livre de *La Sorcière* », in: *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations* 26 (1972), p. 186-204.
211. Jean Borie, *o.c.*, p. 17.
212. Stephan A. Kippur, *Jules Michelet. A Study in Mind and Sensibility*, Albany 1981, p. XI, cf. p. 192: « his bizarre *La Sorcière* ».
213. Cf. Anatole Claveau, « Chronique littéraire », in: *Revue Contemporaine*, nov.-déc. 1862, p. 423.
214. H, p. 407.
215. Le terme « instaurateur » est de P. Ricoeur. Cf. Philippe Sellier, « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire? », in: *Littérature* 55 (1984), p. 113.
216. Jeanne Favret, *o.c.* (voir *supra*, note 208), p. 368.
217. Cf. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal* (éd. Ricatte, Monaco 1956), t. VII, p. 45 (26 janvier 1865); la métaphore fut utilisée par Michelet lui-même: Noël, *o.c.*, p. 120.
218. Monique Tassigny Shapiro, *Michelet. A Study in Creativity*, Baltimore 1980, p. 40; Max Milner, « Le Satan romantique dans *La Sorcière* de Michelet », in: *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, IX, 1-2 (1985), p. 85.
219. Jacques Seebacher, « Le côté de la mort », in: *Revue d'Hist. litt. de la France*, septembre-octobre 1974, p. 818; Linda Orr, « A sort of History: Michelet's *La Sorcière* », in: *Yale French Studies* 59 (1980), p. 121-122; Shapiro, *o.c.*, p. 55.
220. *Littérature* 55 (1984), p. 112-126.
221. Préface de 1869 à l'*Histoire de France*, O.C., t. IV, p. 15.
222. *Journal*, III, p. 474 (4 juin 1867: son « Livre des livres », un des nombreux regards rétrospectifs que Michelet jette sur ses oeuvres).
223. Cours du Collège de France, du 9 mai 1842. Voir le « texte établi d'après les manuscrits autographes et présenté par Bernadette Grille sous la direction de M. Viallaneix (juin 1968) », transcription dactylographiée que conserve le Centre de Recherches révolutionnaires et romantiques, de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand. Cf. Gabriel Monod, *La vie et la pensée de J. Michelet*, Paris 1923, t. II, p. 78.

Michelet a souvent repris l'idée, développée dans ce cours, sur l'amour qui fit défaut au Moyen Age, notamment dans *Le Peuple* (Partie II, ch. V) et dans l'introduction de *l'Histoire de la Révolution française*. « Le moyen âge avait promis l'amour et ne l'avait pas donné. Il avait dit: « Aimez, aimez! » mais il avait consacré un ordre civil haineux, l'inégalité dans la loi, dans l'état, dans la famille. Son enseignement trop subtil, accessible à si peu d'hommes, avait apporté dans le monde une nouvelle inégalité. Il avait mis le salut à un prix qu'on n'atteignait guère, au prix d'une science abstruse,

et il avait ainsi pesé, de toute la métaphysique du monde, sur le simple et sur l'enfant. Celui-ci, qui avait été si heureux dans l'antiquité, eut son enfer au moyen âge. » (*Le Peuple*, éd. Refort, Paris 1946, p. 168-169.) – « La charité du moyen âge, esclave de la théologie, a trop aisément suivi son impérieuse maîtresse; trop docile, en vérité, conciliante, jusqu'à admettre tout ce qu'admettrait la haine. » (*Histoire de la Révolution française*, éd. Walter, Paris 1952 (Pléiade), t. I, p. 53.)

224. O.C., t. XVIII, p. 546.
225. Cf. Bernadette Bensaude-Vincent, Thérèse Moreau, Annie Petit, « Comte, Michelet: la femme consacrée », in: Michel Baude, Marc-Mathieu Münch (éd.), *Romantisme et religion. Théologie des théologiens et théologie des écrivains* (actes du colloque de Metz, octobre 1978), Paris 1980, p. 337-358.
226. *Bible de l'Humanité*, Paris 1864, p. 456.
227. H, p. VIII.
228. *La Femme*, O.C., t. XVIII, p. 547.
229. HF, t. V (1841), p. 180; O.C., t. VI, p. 121.
230. Cf. HF, t. II (1833), p. 696; O.C., t. IV, p. 609.
231. Philippe Sellier, *o.c.*, p. 113.
232. H, p. XVII, XIX.
233. H, p. 381.
234. H, p. XVI; à rapprocher des textes, nombreux, où Michelet dit qu'il « est né » d'Athénaïs, ou, inversement, qu'elle est née de lui, comme dans les *Mémoires d'une jeune fille honnête*: « ... Elle était à peine tout à fait ma femme, à peine enceinte de moi, qu'elle l'était infiniment plus, j'ose dire, de ma foi et de ma pensée. La demoiselle du Midi avait tout à fait disparu. Une dame du Nord se fit sous mes yeux, d'idées, de voix et d'accent, même d'une écriture nouvelle: un autre moi, mais très charmant. » *Journal*, II, p. 596.
235. H, p. XVI.
236. Voir le *Discours sur l'unité de la Science*, O.C., t. I, p. 249-255.
237. Ainsi P. Larousse, art. « Génération spontanée », *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. VIII, p. 1139. Pasteur conclut que la doctrine des *générations spontanées* est une chimère: « Il n'y a ni religion, ni philosophie, ni athéisme, ni matérialisme, ni spiritualisme qui tienne... Tant pis pour ceux dont les idées philosophiques sont gênées par mes études. » Cf. A. Delaunay, art. « Pasteur » in: *Encyclopaedia Universalis*, Paris 1980, t. XII, p. 596.
238. Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, s.v. « Génération spontanée. »
239. Jean Borie, *o.c.*, p. 30.
240. Voir Jean Borie, « Une gynécologie passionnée », in: Jean-Paul Aron (éd.), *Misérable et glorieuse la femme du XIX^e siècle*, Paris 1980, p. 164 et suiv.
241. Jeanne Favret (*o.c.*, p. 365) et Linda Orr (*o.c.*, p. 122) ont refait à leur tour la lecture épistémologique de *La Sorcière* proposée par Michel Serres dans « Le tricorne et l'amour sorcier », *Critique* 248, janvier 1968, p. 57-69.

242. Cf. H, p. 40.
243. H, p. 397.
244. H, p. V.
245. HF, t. IX (1856), p. 65; O.C., t. VIII, p. 89; cf. *L'Amour*, intr., O.C., t. XVIII, p. 55.
246. *Journal*, I, p. 362 (18 juin 1841).
247. *Journal*, I, p. 378 (30 janvier 1842); cf. Favret, *o.c.*, p. 372-376.
248. Orr, *o.c.*, p. 121; sur l'« hétérologie » chez Michelet, voir Roland Barthes, « Modernité de Michelet », RHL 1974, p. 803-809.
249. Milner, *o.c.*, p. 86: « Michelet joue en effet simultanément sur plusieurs claviers, dont la littérature romantique n'use d'ordinaire que séparément: celui d'une présentation rationnelle, qui ramène les prodiges sataniques à leurs conditionnements matériels; celui d'une présentation légendaire, qui ne se prononce pas sur la réalité des phénomènes et se contente de les décrire conformément aux croyances de l'époque; celui d'une présentation fantastique, qui implique l'affirmation de leur réalité sans se prononcer sur leur caractère surnaturel; celui de l'histoire du mythe, qui ne laisse subsister que leur valeur symbolique. »
250. P. Larousse, art. « Sorcière (La) », *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. XIV (Paris 1875), p. 892.
251. HF, t. III (1837), texte de la note de 1860; O.C., t. V, p. 136.
252. H, p. 396. – Hélas, ces faux ont existé; Norman Cohn (*Europe's Inner Demons*, St. Albans 1976, p. 132 et suiv.) l'a démontré pour Lamothe-Langon, sur qui Michelet se fonde pour admettre que « la furieuses Ronde sabbatique apparaît en 1353 ». Bien avant Cohn, Georges Bataille, en 1946, avait ses doutes: « Il n'est pas sûr que [Michelet] ait raison de lier les sabbats aux 'grandes et terribles révoltes', aux jacqueries du moyen âge. »
253. Le Sabbat a-t-il existé? Question d'une éternelle actualité. La plupart des historiens d'aujourd'hui (Mandrou, Trevor-Rope, Thomas, Cohn, Delumeau; voir la Bibliographie, section IV) penchent pour la négative.
254. Préface de 1869 de l'*Histoire de France*, O.C. t. IV, p. 11.
255. H. Taine, *Essais de critique et d'histoire*, Paris 1892, p. 134.
256. J. Seebacher, art. « Michelet », in: J.-P. de Beaumarchais, D. Couty, et A. Rey, *Dict. des Littératures de langue française*, Paris 1984, t. II, p. 1500.
257. Jacques Le Goff, « Michelet et le Moyen Age, aujourd'hui », in: O.C., t. IV, p. 57.
258. Alain Besançon, *o.c.*, p. 201.
259. Roland Barthes, *Michelet par lui-même*, Paris 1954, p. 74.
260. Cf. H, p. 97.
261. H, p. 97.
262. Cf. H, p. 74.
263. H, p. 79.

264. *Histoire de la Révolution française*, éd. Walter, Paris 1952 (Bibl. de la Pléiade), t. II, p. 1016.
265. H, p. 104.
266. Voir Paul Viallaneix, *La Voie Royale*, Paris 1971, p. 296-342.
267. H, p. 107.
268. H, p. 408.
269. H, p. 145, 403.
270. H, p. XIV.
271. Voir, chez Cohn, *o.c.*, et Delumeau, *La peur en Occident*, Paris 1978, la revue des théories qui permettent de situer *La Sorcière* de ce point de vue.
272. Robert Mandrou, *Possession et sorcellerie au XVII^e siècle*, Paris 1979, p. 331.
273. H, p. 384.
274. La théophanie opérée par l'histoire de l'humanité, Michelet l'exprime par le recours à la métaphore du soleil ou bien à celle du phare: « Les dieux passent, et non Dieu. Au contraire, plus ils passent, et plus il apparaît. Il est comme un phare à éclipse, mais qui à chaque fois revient plus lumineux. » (H, p. 383.) En 1866, ce Dieu-lumière s'appellera, comme chez Dante, Amour: « Le vrai soleil du monde, l'Amour qui en est l'âme, n'apparaît pas toujours. La ravissante idée de l'Unité centrale par moments se dérobe pour enhardir la vie locale. C'est un phare à éclipses qui tourne, qui se cache et ne périt jamais. Rassurez-vous donc aux heures sombres. Cette flamme qui fait la joie du coeur, peut manquer par moments, nous attrister de son absence. Toujours elle revient plus vivante, agrandie. » (HF, t. XVI, p. 443.)
275. H, p. IX.
276. O.C., t. III, p. 223.

BIBLIOGRAPHIE

I. MANUSCRITS

A. Bibliothèque Historique de la Ville de Paris

Papiers Michelet, en particulier le dossier « Histoire religieuse I », cote A 3811-3814

Ms *La Sorcière*

Correspondance de Michelet, 37 volumes in-folio

Fonds Baudouin-Dumesnil, 6 volumes in-folio; 51 boîtes (correspondances diverses)

B. Archives Nationales

Correspondances gouvernementales relatives à *La Sorcière*; cote BB¹⁸ 1662

C. Centre de Recherches révolutionnaires et romantiques, Université de Clermont-Ferrand

Transcriptions dactylographiées des Cours de Michelet professés à l'École Normale Supérieure et au Collège de France (1827-1851)

Correspondance Quinet-Michelet

II. L'OEUVRE DE MICHELET

OEuvres Complètes, éd. par Paul Viallaneix, Paris (Flammarion), 1971-

OEuvres Complètes, 40 vol., Paris (Flammarion), 1893-1899

OEuvres Complètes, 46 vol., Paris (Calmann-Lévy), 1898-1903

L'Amour, Paris (Hachette), 1858

Le Banquet, Paris (Marpon et Flammarion), 1879

Bible de l'Humanité, Paris (Chamerot), 1864

Écrits de Jeunesse, éd. et introd. par Paul Viallaneix, Paris (Gallimard), 1959

L'Étudiant, introd. par Gaëtan Picon, Paris (Seuil), 1970

La Femme, Paris (Hachette), 1860

Les Femmes de la Révolution, Paris (Delahays), 1854

Histoire de France, 17 vol., Paris (Hachette), 1833-1867

Histoire de la Révolution Française, éd. par Gérard Walter, 2 vol., Paris (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade »), 1939, 1952

Leçons inédites de l'École Normale, éd. par François Berriot, Paris (Cerf), 1987

L'Insecte, Paris (Hachette), 1858

Introduction à l'Histoire Universelle, Paris (Hachette), 1831

Des Jésuites, éd. par Paul Viallaneix, Paris (Jean-Jacques Pauvert), 1966

Journal, éd. et introd. par Paul Viallaneix, 2 vol., Paris (Gallimard), 1959, 1962; t.

3 et 4 éd. et introd. par Claude Digeon, *Ibid.*, 1976

- Lettres inédites de Jules Michelet*, éd. par Paul Sirven, Paris (P.U.F.), 1924
- La Mer*, Paris (Hachette), 1861
- La Mer*, éd. et prés. par Jean Borie, Paris (Gallimard, « Folio »), 1983
- La Montagne*, Paris (Lacroix, Verboeckhoven et Cie), 1868
- Nos Fils*, Paris (Lacroix, Verboeckhoven et Cie), 1870
- Nouvelles Lettres inédites de Michelet*, éd. par Paul Desachy, Monaco (Éd. de l'Acanthe), 1955
- L'Oiseau*, Paris (Hachette), 1856
- Le Peuple*, éd. par Paul Viallaneix, Paris (Flammarion), 1974
- Du Prêtre, de la famille, de la femme*, Paris (Hachette), 1845
- La Sorcière*, Paris (Hachette), 1862
- , Paris (Dentu), 1862
- , Bruxelles-Leipzig (Lacroix, Verboeckhoven et Cie), 1863, 1865, 1867
- , Paris (Calmann-Lévy), 1876
- , préface de Gabriël Séailles, Paris (Calmann-Lévy), 1903
- , texte intégral, préface par Ad. Van Bever, Paris (Chevrel), 1911
- , texte intégral, avant-propos d'Ad Van Bever, préface de Georges Bataille, Paris (Edition des Quatre-Vents), 1946
- , préface de Louis Pauwels, Paris (Editions de la Bibliothèque Mondiale), 1954
- , préface de Roland Barthes, Paris (Club français du Livre), 1959
- , éd. critique, intr. par Lucien Refort, 2 vol., Paris (Didier), 1952-1956
- , introd. par Robert Mandrou, Paris (Julliard), 1964
- , introd. par Paul Viallaneix, Paris (Garnier-Flammarion), 1966
- , Traduction allemande: *Die Hexe*, trad. par G. Klose (1863); rééd. par Traugott König, Munich (Rogner & Bernhard), 1974
- , Traductions anglaises: *La Sorcière, The Witch in the Middle Ages*, from the French by L.J. Trotter, Londres (Simpkin, Marshall and Co), 1863
- , *Satanism and Witchcraft. A study in Medieval Superstition*, translated by A.R.A. Allison, New York (The Citadel Press), 1939; réimpr. en Livre de Poche, Secaucus, New Jersey (Lyle Stuard Inc.), s.d.
- , Traductions italiennes: *La Strega*, 2 vol., Milan (G. Daelli), 1863
- , *La Strega*, introduzione di Franco Fortini, traduzione e note di Paola Cusumano e Massimo Parizzi, Milan (Rizzoli), 1977
- Tableau de la France*, éd. par Lucien Refort, Paris (Société les Belles Lettres), 1949

III. ÉTUDES CRITIQUES SUR LA SORCIÈRE

- BARTHES, Roland, « *La Sorcière* », in: Roland Barthes, *Essais Critiques*, Paris 1964, p. 112-124 (publ. en 1959 en préface à *La Sorcière*)
- BATAILLE, Georges, « Michelet (Le sacrifice. Le maléfice et la messe noire. Le Bien, le Mal, la valeur et la vie de Michelet) » in: G. Bataille, *La Littérature*

- et le Mal*, Paris 1957, p. 66-80; réimpr. Coll. « Idées », Gallimard, 1967, p. 71-85
- BESANÇON, Alain, « Le premier livre de *La Sorcière* », in: *Annales. Economies. Sociétés. Civilisations*, janvier-février 1972 (26), p. 186-204; réimpr. in: A. Besançon, *Histoire et expérience du moi*, Paris 1971, p. 133-184
- CLEMENT, Catherine B., « Michelet et Freud. De la sorcière à l'hystérique », in: *Europe* 535-536 (nov.-déc. 1973), p. 111-117
- CLOGENSON, Yves, « Huysmans et Michelet (*La Sorcière*) », *Bull. de la Soc. J.-K. Huysmans*, XVII, 69, 1978, p. 14-19
- FAVRET, Jeanne, « Sorcières et Lumières » (à propos de Robert Mandrou, *Magistrats et Sorciers en France au XVII^e siècle*, Paris 1968, et: Michelet, *La Sorcière*, édit. par R. Mandrou), in: *Critique* 27 (1971), p. 351-376
- KOEPPE, Wolfgang, « Die grosse Verteidigung der Hexe (*La Sorcière*). Roman und wissenschaftliches Dokument zugleich », in: *Frankfurter Allgemeine*, 170 (26. Juli 1975) (à propos de la trad. allemande, Munich 1974)
- MICHALCZYK, John J., « Robbe-Grillet, Michelet, and Barthes: From *La Sorcière* to *Glissements progressifs du plaisir* », in: *The French Review*, vol. LI, No. 2, December 1977, p. 233-244
- MILNER, Max, « Le Satan romantique dans *La Sorcière* de Michelet », in: *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte (Cahiers d'histoire des littératures romanes, Heidelberg)*, IX, 1-2 (1985), p. 78-95
- MINERVA, Nadia, « Sorcellerie et anthropologie. De Voltaire à Michelet », in: *Transhumances culturelles. Mélanges*, introd. par Corrado Rosse. Pisa, Editr. Libr. Goliardica 1985 (« Histoire et critique des idées », 3), p. 207-218
- ORR, Linda, « A sort of History. Michelet's *La Sorcière* », in: *Yale French Studies*, 59 (1980), p. 119-136
- PAULINICH, Marina, « Un itinerario della libertà: *La Sorcière* di Michelet », in: *Saggi e ricerche di Letteratura francese*, Rome, 1981, p. 93-125
- PIVIDAL, Rafael, « *La Sorcière c'est moi* », in: *Magazine littéraire* (Paris), 98 (mars 1975), p. 30-31
- REPORT, Lucien, « Michelet et *La Sorcière* », in: *Mercure de France*, 1^{er} août 1947, p. 654-657
- RICHARD, Jean-Pierre, « La fiancée du vent. Commentaire d'une page de Michelet », in: *Poétique*, V, n° 20 (1974), p. 416-436
- , « Cristaux, volcans, sorcière », in: *Michelet cent ans après*, Genève 1975, p. 85-97
- , « *La Sorcière dedans/dehors* », in: *Littérature* 22 (mai 1976), p. 3-12
- SERRES, Michel, « La tricornie et l'amour sorcier (*La Sorcière*) », in: *Critique* 24, n° 248, janvier 1968, p. 57-69
- SCAIOLA, Anna Maria, *Percorsi romantici*, Rome 1984, p. 151-175 (« La fata e la strega. Michelet in Italia »)
- VAN DER MEER, Frits, *Phoenix*, Arnhem 1979, p. 221-223 (« Michelet »)

IV. SOURCES SECONDAIRES

- AGULHON, Maurice, *Une ville ouvrière au temps du socialisme utopique, Toulon de 1815 à 1851*, Paris-La Haye 1970
- , (éd.), *Histoire de Toulon*, Paris 1980
- ALBOUY, Pierre, *Mythes et mythologies dans la littérature française*, Paris 1969
- ARON, Jean-Paul (éd.), *Misérable et glorieuse la femme du XIX^e siècle*, Paris 1980
- BAISSAC, Jules, *Les grands jours de la sorcellerie*, Paris 1890, réimpr. Marseille 1982
- BAROJA, Julio Caro, *Les sorciers et leur monde*, Paris 1972
- BARTHES, Roland, *Michelet*, Paris 1954, rééd. 1974 (« Les écrivains de toujours »)
- BAUDE, Michel, et MÜNCH, Marc-Mathieu (éd.), *Romantisme et religion. Théologie des théologiens et théologie des écrivains* (Actes du colloque interdisciplinaire organisé à la Faculté des Lettres de Metz les 20, 21, 22 octobre 1978), Paris 1980
- BELLOS, David, « Édition de l'histoire/histoire de l'édition. Le cas Michelet », in: *Romantisme* 47, 1985, p. 73-83
- BÉNICHOU, Paul, *Le temps des prophètes*, Paris 1977
- , *Les mages romantiques*, Paris 1988
- BOGUET, Henry, *Discours des sorciers*, Lyon 1605
- BORIE, Jean, « Une gynécologie passionnée », in: Aron (éd.), voir *supra*
- , *Mythologie de l'hérédité au XIX^e siècle*, Paris 1981
- BREMOND, Abbé Henri, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, 12 vol., Paris 1923 sqq.; t. V, p. 178-251 (Loudun); t. XI, p. 157-169 (Louviers)
- BRUNEL, Pierre (éd.), *Dictionnaire des mythes littéraires*, Monaco 1988
- CABANÈS, *Mœurs intimes du Passé, XI^e série: Le Sabbat a-t-il existé?*, Paris 1935
- CABANIS, José, *Michelet, le prêtre et la femme*, Paris 1978
- CABASSE, Prosper, *Essais historiques sur le Parlement de Provence*, Paris 1826
- CALO, Jeanne, *La création de la femme chez Michelet*, Paris 1975
- CARMONA, Michel, *Les diables de Loudun*, Paris 1988
- CARRÉ, Jean-Marie, *Michelet et son temps*, Paris 1926
- COUZONS, Thomas de [pseud.], *La magie et la sorcellerie en France*, 4 vol., Paris s.d. [1901-1913]
- DE CERTEAU, Michel, *La possession de Loudun*, Paris 1970
- COHN, Norman, *Europe's Inner Demons*, Frogmore, St. Albans, 1976
- CORNUZ, Jean-Louis, *Jules Michelet: un aspect de la pensée religieuse au XIX^e siècle*, Paris 1955
- DEL RIO, Martinus, *Disquisitionum magicarum libri sex*, Cologne 1679
- DELUMEAU, Jean, *La peur en Occident*, Paris 1978
- DRESEN-COENDERS, Lène, *Het verbond van heks en duivel*, Baarn 1983
- DUCHEMIN, J., *Prométhée, histoire du mythe*, Paris 1974

- FABRE, Augustin, *Histoire de Provence*, Marseille 1835
- FAGUET, Émile, *Dix-neuvième Siècle. Études littéraires*, Paris 1890
- FAURE, Élie, *Les Constructeurs. Lamarck, Michelet, Dostoïevsky, Nietzsche, Cézanne*, Paris 1921
- FEBVRE, Lucien, « Sorcellerie, sottise ou révolution mentale? », in: *Annales. Économies. Sociétés. Civilisations* III (1948), p. 9-15
- FIGUIER, Louis, *Histoire du merveilleux dans les Temps modernes*, 4 vol., Paris 1860
- FOUCAULT, Michel, *Folie et déraison. Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris 1961
- FOURNIER, Pierre-François, *Magie et sorcellerie*, Moulins 1979
- GANTREL, Martine, « Michelet, la femme de chambre et la sorcière: à propos de Sylvine », in: *Romantisme* 58 (1987), p. 47-57
- GARINET, Jules, *Histoire de la Magie en France*, Paris 1818
- GAULMIER, Jean, *Michelet*, Paris 1968 (« Les écrivains devant Dieu »)
- GONCOURT, Edmond et Jules, *Journal: Mémoires de la vie littéraire, 1851-1896*, 22 vol., Paris-Monaco 1956-1958
- GUEHENNO, Jean, *L'Évangile éternel. Étude sur Michelet*, Paris 1927
- HAAC, Oscar A., *Les principes inspireurs de Michelet*, New Haven-Paris 1951
- , *Jules Michelet*, Boston 1982
- , « The Literature of History: Michelet's Middle Ages », in: *Nineteenth Century French Studies* 4 (1976), p. 162-168
- , « La Révolution comme Religion: Jules Michelet », in: *Romantisme* 50 (1985), p. 75-82
- HALÉVY, Daniel, *Jules Michelet*, Paris 1928
- HANSEN, Joseph, *Zauberwahn, Inquisition und Hexenprozess im Mittelalter*, Munich 1900
- HAUSER, Henri, « Lettres inédites sur la mort de Charles Michelet (1862-1866) », in: *La Revue bleue* du 4 avril 1904, p. 421-423
- HENRIOT, Édouard, *Les romantiques*, Paris 1953
- HEPPE, Heinrich, *Soldan's Geschichte der Hexenprozesse*, 2 vol., Stuttgart 1880
- HUXLEY, Aldous, *The Devils of Loudun*, Londres 1952
- JOHNSON, Mary-Elisabeth, *Michelet et le christianisme*, Paris 1951
- KAEGI, Werner, *Michelet und Deutschland*, Bâle 1936
- KAPLAN, Edward K., *Michelet's Poetic Vision*, Amherst 1977
- KIPPUR, Stephen A., *Jules Michelet. A Study of Mind and Sensibility*, Albany 1981
- KLAITS, Joseph, *Servants of Satan. The Age of the Witch Hunts*, Bloomington 1985
- LAMBERT, Gustave, *Histoire de Toulon*, Toulon 1892
- LAROUSSE, Pierre, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris s.d.
- LEGUÉ, Gabriel, *Urbain Grandier et les possédées de Loudun*, Paris 1880, réimpr. Marseille 1979

- LE ROY LADURIE, Emmanuel, *Parmi les historiens*, Paris 1983
- LOUANDRE, Charles, *La Sorcellerie*, Paris 1853 (« Bibliothèque des chemins de fer »)
- MANDROU, Robert, *Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle*, Paris 1980 (réimpr. de 1968)
- , *Possession et sorcellerie au XVII^e siècle*, Paris 1979
- MAURRAS, Charles, *Trois idées politiques. Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*, Paris 1912
- MAURY, Alfred, *La Magie et l'Astrologie*, Paris 1860
- , *Croyances et légendes du Moyen Age* [nouvelle éd. des *Fées du Moyen Age* et des *Légendes pieuses*, publ. par Auguste Longnon, G. Bonet-Maury], Paris 1896
- MÉRY, Louis, *Histoire de Provence*, Marseille 1837
- MILNER, Max, *Le Diable dans la littérature française*, 2 vol., Paris 1960
- MONOD, Gabriel, *Jules Michelet*, Paris 1905
- , *La vie et la pensée de J. Michelet, 1798-1852*, 2 vol., Paris 1923; réimpr. Genève-Paris 1975
- De MONZIE, Anatole, *Les veuves abusives*, Paris 1936
- MOREAU, Thérèse, *Le sang de l'Histoire. Michelet, l'histoire et l'idée de la femme au XIX^e siècle*, Paris 1982
- MUCHEMBLED, Robert, *La sorcière au village*, Paris 1979
- , *Le dernier des bûchers*, Paris 1981
- , *Sorcières: Justice et société aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris 1987
- NOËL, Eugène, *Michelet et ses enfants*, Paris 1878
- ORR, Linda, *Jules Michelet. Nature, History and Language*, Ithaca-Londres 1976
- PARÈS, A.-Jacques, *Le procès Girard-Cadière. Bibliographie anecdotique*, Marseille 1928
- PICHOIS, Claude, *Le romantisme, II (1843-1869)*, Paris 1975 (« Littérature française », 13)
- , et ZIÉGLER, Jean, *Baudelaire*, Paris 1987
- POMMIER, Jean, *Les écrivains devant la révolution de 1848*, Paris 1948
- Procédure sur laquelle le Père Jean-Baptiste Girard Jésuite, Catherine Cadière, le Père Estienne-Thomas Cadière Dominicain, M^{re} François Cadière Prêtre et le Père Nicolas de S. Joseph Carme Déchaussé ont été jugés par arrêt du Parlement de Provence du 10 octobre 1731...*, Aix 1733
- REPORT, Lucien, *L'art de Michelet dans son oeuvre historique (jusqu'en 1867)*, Paris 1923
- , *Essai d'introduction à une étude lexicologique de Michelet*, Paris 1923
- REINACH, Joseph, *Quelques lettres à Alphonse Peyrat*, Paris 1903
- RUSSELL, Jeffrey Burton, *Witchcraft in the Middle Ages*, Ithaca-Londres 1972
- Di SCANNO, Teresa, *Bibliographie de Michelet en Italie*, Florence-Paris 1969
- SCHARTEN, Théodora, *Les voyages et séjours de Michelet en Italie. Amitiés italiennes*, Paris 1934

- SCHÖFFER, J., « Heksengeloof en heksenvervolging », in: *Tijdschrift voor Geschiedenis* LXXXVI (1973), p. 215-235
- SCOTT, Walter, *Histoire de la démonologie et de la sorcellerie*, trad. par Defauconpret, Paris 1832; réimpr. Genève-Paris 1980
- SEEBACHER, Jacques, « Michelet, l'histoire naturelle et la nature de l'histoire », in: Pierre Abraham et Roland Desne, *Manuel d'histoire littéraire de la France*, t. V, Paris 1966, p. 103-110
- SELLIER, Philippe, « Qu'est-ce qu'un mythe littéraire? », in: *Littérature* 55 (1984), p. 112-126
- SHAPIRO, Monique Tassigny, *Michelet. A Study in Creativity*, Baltimore 1980
- SOLDAN, voir *supra*, s.v. Heppe
- TAINE, Hippolyte, *Essais de critique et d'histoire*, 6^e éd., Paris 1892
- THOMAS, K., *Religion and the Decline of Magic*, Londres 1971
- TREVOR-ROPER, H.R., *The European Witch-craze of the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, Harmondsworth 1984
- VAN DER ELST, Robert, *Michelet naturaliste*, Paris 1914
- VIALLANEIX, Paul, *La voie royale*, Paris 1959; nouv. éd., Paris 1971
- WHITE, Hayden, *The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore 1973
- YVE-PLESSIS, R., *Essai d'une bibliographie française méthodique et raisonnée de la sorcellerie et de la possession démoniaque*, Paris 1900, p. 118

V. L'ACCUEIL DE LA SORCIÈRE

- ANONYME, *Revue critique des livres nouveaux*, décembre 1862, p. 494-496
- BAUDRY, F., *Le Temps*, 22 novembre 1862, p. 3
- BEUZEVILLE, *Journal de Rouen*, 17 décembre 1862
- CHALMONT, E., *Revue du monde catholique*, 15 décembre 1862 (Bulletin littéraire), p. 79-80
- CLAVEAU, Ant., *Revue contemporaine*, novembre-décembre 1862, p. 418-427
- Du COUDRAY, *Mercure de France*, 13 décembre 1862, p. 1-3
- Du COURNAU, Attale, *Revue Française*, 1^{er} janvier 1863 (Revue littéraire), p. 122-125
- DABAS, *Journal de Bordeaux*, 10 mars 1863
- DECAUX, A., *Le Courrier du dimanche*, 7 décembre 1862, p. 6
- DOUHAIRE, P., *Le Correspondant*, 25 novembre 1862, p. 575-578
- DURAND, *La Gazette de France*, 20 novembre 1862, p. 1; p. 2
- FAVRE, Henri, *L'Abeille médicale*, 15 décembre 1862, p. 591-597: « La médecine au sabbat »
- DELORD, Taxile, *Le Siècle*, 18 novembre 1862
- FRÉDÉRIC, Gustave, *L'Indépendance belge*, 4 février 1863, p. 3
- GAÏFFE, Ad., *La Presse*, 20 novembre 1862, p. 1

- , *La Presse*, 27 novembre 1862 (Bulletin du Jour), p. 2
- GAUTIER, Léon, *Revue du Monde catholique*, 25 février 1863, p. 509-510: « Benoît XI »
- , *Etudes littéraires pour la défense de l'Église*, Paris 1865, p. 145-157: « M. Michelet »
- GRENIER, Léon, *Revue Française*, 15 novembre 1862, p. 260 (Mélanges et variétés)
- HABENECK, Charles, *Phare de la Loire*, 19 novembre 1862; 27 novembre 1862
- ISAMBERT, Gustave, *Phare de la Loire*, 12 novembre 1862
- KARCHER, Théodore, *Le Courier de l'Europe*, 20 décembre 1862, p. 805-806
- , *The Spectator*, 13 décembre 1862, p. 1381-1382: « The Sorceress »
- , *Pionier of Boston*, 1^{er} janvier 1863 (« Literarischen Notizen »)
- LABBÉ, Jules, *L'Opinion nationale*, 5 janvier 1863, p. 3
- De LAINCEL, Louis, *Revue indépendante*, 1^{er} janvier 1863, p. 376-382 (« A travers livres »)
- LATAYE, Eugène, *Revue germanique et française*, 1^{er} décembre 1862 (« Chronique littéraire »)
- LAURENT-PICHAT, Jules, *Phare de la Loire*, 13 novembre 1862; 22 novembre 1862
- LECOY DE LA MARCHE, A., *Revue du monde catholique*, 25 mars 1866, p. 870-881: « Des bains au Moyen-Age. Réponse à M. Michelet »
- De LESCURE, *Figaro*, 30 novembre 1862, p. 3-4
- MANGIN, Victor, *Phare de la Loire*, 17 novembre 1862
- MASURE, G., *L'Écho du Nord*, 30 novembre 1862, p. 2
- MILSAND, J., *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1863, p. 631-654: « De l'imagination dans l'histoire »
- De MOÛY, Charles, *La Presse*, 20 janvier 1863, p. 3
- NETTEMENT, Alfred, *L'Union*, 16 et 24 décembre 1862 (Variétés)
- PANNIER, Edmond, *Phare de la Loire*, 17 novembre 1862
- PAUCRET, E., *L'Opinion nationale*, 5 février 1863 (Faits divers)
- PELADAN, Adrien, *La France littéraire*, 6 décembre 1862, p. 162-164: « La Schlague »
- De PONTMARTIN, Armand, *Gazette de France*, 18 janvier 1863, p. 1-2
- RECLUS, Élie, *La Gironde*, 5 décembre 1862
- SAUVESTRE, Charles, *L'Opinion nationale*, 29 novembre 1862
- , *L'Opinion nationale*, 1^{er} décembre 1862
- SEPET, Marius, *Revue française*, 1^{er} mars 1863, p. 434-435
- SERRET, Ph., *Revue du monde catholique*, 10 juin 1863, p. 368-382: « Michelet légiste »
- VAPERAU, Gustave, *L'Année littéraire et dramatique, 5e année (1862)*, Paris 1863, p. 313-314, 316-319
- VENET, *Revue du monde catholique*, 10 décembre 1862 (Bulletin bibliographique), p. 66-67
- , *Revue du monde catholique*, 10 juillet 1863 (Bulletin bibliographique), p. 282-283

VÉRON, Pierre, *Journal de Rouen*, 16 novembre 1862 (article emprunté au *Salut public* de Lyon)

VEUILLOT, Eugène, *Revue du monde catholique*, 25 novembre 1862 (Chronique de la quinzaine)

TEXTE

CHRONOLOGIE DE LA REDACTION DE LA SORCIÈRE

On trouvera dans la colonne de gauche le calendrier, dans celle du centre, les indications de livre, en chiffre romain, et de chapitre, en chiffre arabe, concernés, et dans celle de droite les livraisons à l'imprimeur (Raçon pour les éditions O, A, et le typographe de Lacroix pour l'édition belge). La numérotation des chapitres est celle de l'imprimé. La chronologie a pu être reconstituée grâce au *Journal* de Michelet.

Calendrier	Rédaction/correction	Donné à l'imprimeur
1862		
<i>Toulon</i>		
<i>Janvier</i> 11 samedi	II,10	
19 dimanche	II,10; II,11	
24 vendredi	II,12	
<i>Février</i> 2 dimanche	I,1	
3 lundi	I,2	
5 mercredi	I,3	
6 jeudi	Refait I,2	I,1 (ms.)
8 samedi	I,1 (<i>Fiancée de Corinthe</i>)	I,1 (<i>Fiancée de Corinthe</i>), I,2 (ms.)
10 lundi	I,3	
16 dimanche	I,4	
17 lundi	I,5	I,4; I,5 (ms.)
20 jeudi	I,5 (fin)	I,5 (fin) (ms.)
21 vendredi	I,6; Note (O)2	
22 samedi	I,7 (R.A.)	I,1 et I,2 (épreuves)
23 dimanche	I,8	
24 lundi	Remanié I,8	I,8 (ms.)

Calendrier		Rédaction/correction	Donné à l'imprimeur
<i>Mars</i>	2 dimanche	I,10	
	9 dimanche	I,11 (R.A.)	
	10 lundi	I,11	I,11 (ms.)
	11 mardi	I,12	I,12 (ms.)
	16 dimanche	Introduction (R.A.1)	
	19 vendredi		II,1 (ms.)
	20 jeudi		II,3 (ms.)
	21 vendredi	II,5	
	22 samedi		II,10,11 et 12 (épr.)
	23 dimanche	Refait I,7	
	24 lundi	I,12 (sur épr.)	
	25 mardi	Notes des chap. II,7 et 8	
	26 mercredi		II,11 (?) (épr.); Table
	29 samedi	Introduction (R.A.)	
	30 dimanche	II,12 (sur épr.)	
	31 lundi		II,12 (épr.)
<i>Avril</i>	1 mardi	Introduction (R.A.2 [?])	Introduction(R.A.2[?]),Table(épr.)
	3 jeudi	Epilogue (R.A.; = note (O)7)	
(5: départ pour Strasbourg)			
	21 lundi	Note II,9 (?)	
<i>Paris</i>			
	29 mardi	II,9; II,11 (sur épr.)	
<i>Mai-juin: rédaction du ch.1 de</i>			
<i>La Régence</i>			
<i>Août-septembre: séjour en</i>			
<i>Valéry-en-Caux</i>			
<i>Août</i>	7 jeudi	« Programme pour l'Introduction »	
	<i>Paris</i>		
<i>Octobre</i>	3 vendredi	Introduction	
	6 lundi		Introduction (ms.)
	7 mardi	Epilogue (R.A.)	
	10 vendredi	Introduction	
	14 mardi	Notes	
	16 jeudi	Refait Epilogue	

Calendrier	Rédaction/correction	Donné à l'imprimeur
17 vendredi	Introduction, Epilogue	
19 dimanche	Sources Principales	
20 lundi	Note (O) 1	
27 lundi	Notes	
28 mardi		« J'achevai <i>La Sorcière</i> et portai à Raçon. »
30 jeudi	Epilogue (sur épr.)	
31 vendredi	Corrigé Notes (sur épr.)	
<i>Novembre</i> 3 lundi		Dernier bon à tirer de <i>La Sorcière</i> .
25 mardi	Préface à la seconde éd.	
<i>Décembre</i> 1 lundi		Préface à la seconde éd.
8 lundi	Note (B) 1	
9 mardi		Note (B) 1 et (B) 5 [?]

I. Sigles des éditions

- O 1862 Hachette. C'est l'édition originale qui n'a jamais été mise en vente. Elle a été envoyée au pilon, à très peu d'exemplaires près: un ayant appartenu à Louis Asseline (chef de publicité de la maison Hachette), un autre que conserve la Bibliothèque Nationale sous la cote Réserve p R 371, un troisième ayant appartenu à Michelet (cf. le *Journal* du 6 novembre 1862), un quatrième à George Sand.
- A 1862 Dentu
- B 1863 Lacroix, Verboeckhoven et Cie, Bruxelles et Leipzig, Deuxième édition, « revue et corrigée ».
- C 1863 *Idem*, Troisième édition. Une partie de C porte la page du titre de B.
- D 1863 *Idem*, Quatrième édition.
- E 1863 *Idem*, Cinquième édition, identique à D.
- F 1863 *Idem*, Sixième édition.
- G 1865 *Idem*, « Nouvelle édition », identique à F.
- H 1867 *Idem*, « Nouvelle édition », identique à F; texte de base de la présente édition.
- HF *Histoire de France* (première édition).

II. Manuscrit

- M Manuscrit
- R.A. Rédaction antérieure
- R.1 Première rédaction
- R' Première rédaction, suivie d'une autre dans l'interligne (R'') (Explication: O.C., t. VI, p. 474 et t. VIII, p. 38)
L'orthographe de Michelet a été respectée dans la reproduction du manuscrit.

Nous avons tenu, dans cette édition, à reproduire scrupuleusement le texte de base (H), en nous abstenant d'éliminer de façon systématique toutes les disparates orthographiques (par exemple dans l'emploi de la majuscule: Michelet écrit *diabla* à côté de *Diable*, *moyen âge* à côté de *Moyen âge*), à part les cas, rares, où le texte de O nous a paru être nettement préférable. Les graphies du genre *sacrilège*, *poète*, *au dessous*, ont été adaptées à l'usage moderne; les erreurs typographiques ont été corrigées.

Les notes critiques au bas des pages présentent les variantes des éditions et celles du « manuscrit définitif ». A la différence des notes de Michelet, signalées par des astérisques, elles sont appelées par les mots marqués par un petit cercle et accompagnés d'un chiffre en marge.

Nous avons écarté de l'apparat infrapaginal les variantes manuscrites pour les passages reproduits dans l'étude finale du manuscrit, à laquelle le lecteur est invité à se rapporter par l'indication *voir la variante n°...*, qu'il trouvera au bas du texte.

MANUSCRIT

Pagination

Chaque feuillet porte une double numérotation. Ex.: 173(124). (Explication: voir l'*Introduction au manuscrit*.)

Lorsqu'une des numérotations fait défaut, elle est indiquée par 0. Ex.: 175(0).

Examen du manuscrit

L'apparat critique de bas de page indique, en même temps que les variantes des éditions, les différences entre le manuscrit définitif et le texte imprimé. Dans les études finales, on trouve l'examen des passages raturés et la reproduction des R.A. Dans les études finales, il y a deux types de variantes (voir *O.C.*, t. VIII, p. 39-40):

1. Variantes à trois colonnes.

Première colonne: numéro de la variante et renvoi à la présente édition.

Deuxième colonne: texte du manuscrit avec tout le détail des corrections.

Troisième colonne: texte correspondant de l'imprimé (les deux numéros en caractères gras sont ceux de la page et de la première ligne du passage dans l'édition originale); le cas échéant, remarques sur les particularités des feuillets du manuscrit.

Système de transcription

Mots en italiques: mots annulés dans le manuscrit.

[...]: expression abandonnée soit totalement, soit en partie.

[.../.../...]: expression abandonnée à l'intérieur d'une expression mise entre crochets droits. [.../.../...]

(*Mot illisible*): mot biffé non déchiffré.

'...' (guillemets anglais): expression soulignée à l'intérieur d'un fragment mis entre crochets droits.

Textes en petits caractères: passages annulés (R.A., R.1, R'...)

(?): mot annulé dont la lecture est incertaine.

2. Variantes à deux colonnes.

Première colonne: numéro de la variante.

Deuxième colonne: R.A., textes imprimés en petits caractères.

J. MICHELET

LA
—
SORCIÈRE

Breslavia. — Typ. A. Labors, Vauxcelles et C^e, rue Royale, 3, impasse du Parc.

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

LIDBAIRIE INTERNATIONALE
10, BOULEVARD MONTMARTRE, 10
du coin de la rue Vivienne

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^{ie}, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LEIPZIG ET A LIVOURNE

—
1867

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



Des livres que j'ai publiés, celui-ci me paraît le plus inattaquable. Il ne doit rien à la chronique légère ou passionnée. Il est sorti généralement des *actes judiciaires*.

Je dis ceci non seulement pour nos grands procès (de Gauffridi, de la Cadliere, etc.), mais pour une foule de faits que nos savants prédecesseurs ont pris dans les archives allemandes, anglaises, etc., et que nous avons reproduits.

Les *manuels d'inquisiteurs* ont aussi contribué. Il faut bien les croire dans tant de choses ou ils s'accusent eux-mêmes.

Quant aux commencements, aux temps qu'on peut appeler l'âge légendaire de la sorcellerie, les textes innombrables qu'ont réunis Grimm, Soldan,

1. C, D, E, F, G, H reproduisent l'Avis de B, dont le manuscrit n'a pas été conservé.

Wright, Maury, etc., m'ont fourni une base excellente.

Pour ce qui suit, de 1400 à 1600 et au-delà, mon livre a ses assises bien plus solides encore dans les nombreux procès jugés et publiés.

J. MICHELET.

INTRODUCTION

1^{er} décembre 1862.

Sprenger dit (avant 1500) : « Il faut dire l'*hérésie des sorcières*, et non des sorciers ; ceux-ci sont peu de chose. » — Et un autre sous Louis XIII : « Pour un sorcier, dix mille sorcières. »

- 1 « Nature les fait sorcières. » — C'est le génie propre à la Femme et son tempérament. Elle naît Fee. Par le retour régulier de l'exaltation, elle est
- 2 Sibylle. Par l'amour, elle est Magicienne. Par sa finesse, sa malice (souvent fantasque et bienfaisante), elle est Sorcière et fait le sort, du moins
- 3 endort, trompe les maux.

- Tout peuple primitif a même début ; nous le voyons par les Voyages. L'homme chasse et combat. La femme s'ingénie, imagine ; elle enfante des songes et des dieux. Elle est *voyante* à certain jour ; elle a l'aile infinie du désir et du rêve. Pour mieux compter les temps, elle observe le ciel. Mais la terre n'a pas moins son cœur. Les yeux baissés sur les fleurs amoureuses, jeune et fleur elle-
- 4

1. M: « Nature les fait Sorcières », a dit très bien De Lancre (1610).
2. M: elle est tout simplement Sibylle.
3. M: Par sa finesse, sa malice (fantasque et souvent bienfaisante), elle est Sorcière et fait le sort, guérit, endort, trompe les maux.
4. M: La femme travaille et imagine

même, elle fait avec elles connaissance personnelle. Femme, elle leur demande de guérir ceux qu'elle aime.

Simple et touchant commencement des religions et des sciences! Plus tard, tout se divise, on verra commencer l'homme special, jongleur, astrologue ou prophète, necromancien, prêtre, médecin. Mais, au début, la Femme est tout.

Une religion forte et vivace, comme fut le paganisme grec, commence par la sibylle, finit par la sorcière. La première, belle vierge, en pleine lumière, le berça, lui donna le charme et l'aurole. Plus tard, déchue, malade, aux ténèbres du moyen âge, aux landes et aux forêts, il fut caché par la sorcière, sa pitié intrepide le nourrit, le fit vivre encore. Ainsi, pour les religions, la Femme est mère, tendre gardienne et nourrice fidèle. Les dieux sont comme les hommes, ils naissent et meurent sur son sein.

Que sa fidélité lui coûte!... Reines mages de la Perse, ravissante Circé! sublime Sibylle, hélas! qu'étes-vous devenues? et quelle barbare transformation!... Celle qui, du trône d'Orient, enseigna les vertus des plantes et le voyage des étoiles, celle qui, au trépied de Delphes, rayonnante du dieu de lumière, donnait ses oracles au monde à genoux, — c'est elle, mille ans après, qu'on chasse comme une bête sauvage, qu'on poursuit aux carrefours, honnie, tirailée, lapidée, assise sur les charbons ardents!...

2

Le clergé n'a pas assez de bâchers, le peuple assez d'injures, l'enfant assez de pierres, contre l'infortuné. Le poète (aussi enfant) lui lance une autre pierre, plus cruelle pour une femme. Il suppose, gratuitement, qu'elle était toujours laide et vieille. Au mot Sorcière, on voit les affreuses vieilles de Macbeth. Mais leurs cruels procès apprennent le contraire. Beaucoup périrent précisément parce qu'elles étaient jeunes et belles.

La Sibylle prédisait le sort. Et la Sorcière le fait. C'est la grande, la vraie différence. Elle évoque, elle conjure, opère la destinée. Ce n'est pas la Cassandre antique qui voyait si bien l'avenir, le déplorait, l'attendait. Celle-ci crée et accomplit. Plus que Circé, plus que Médée, elle a en main la baguette du miracle naturel, et pour aide et sœur la Nature. Elle a déjà des traits du Prométhée moderne. En elle commence l'industrie, surtout l'industrie souveraine qui guérit, refait l'homme. Au rebours de la Sibylle, qui semblait regarder l'aurore, elle regarde le couchant, mais justement ce couchant sombre donne, longtemps avant l'aurore (comme il arrive aux pics des Alpes), une aube anticipée du jour.

Le prêtre entrevoit bien que le poulx, l'ennemie, la rivalité redoutable, est dans celle qu'il fait semblant de mépriser, la prêtresse de la Nature. Des dieux anciens, elle a conçu des dieux. Après du Satan du passé, on voit en elle poindre un Satan de l'avenir.

3.

1. M. Mais la terre n'a pas moins son cœur. Jeune et fleur elle-même, les yeux baissés sur les fleurs amoureuses, elle fait avec elles connaissance personnelle. Femme, elle leur demande de guérir ceux qu'elle aime.

Le prêtre, le médecin, viendront plus tard. En attendant la Femme est tout. Les religions bien constituées (celle des Grecs, par exemple, qui au Moyen âge dure encore souterrainement), ont commencé par la Sibylle; elles finissent par la Sorcière. La première, belle Vierge, les fait de son amour, de son transport. Plus tard, malades et quasi mortes elles sont obstinément soutenues par la compassion de la Sorcière ou de la Fée. La Femme, plus que personne, les crée et leur est fidèle. Les dieux sont comme les hommes: ils naissent et meurent sur son sein.

2. *Le manuscrit de l'Introduction comporte deux versions, différentes l'une de l'autre aussi bien que du texte imprimé. La première comprend six feuillets manuscrits (numérotés 23(1), 25(3), 28(4), 29(5) recto et verso, 32(7), 33(6)) et des placards (numérotés 24(0), 26(0), 27(0), 30(0), 31(0): voir les variantes n° 1-4. La seconde version comprend quatre feuillets, numérotés 34(9), 35(10), 36(11), 37(12): voir les variantes n° 5-6. — En rédigeant la version définitive, dont le manuscrit n'existe plus, Michelet a utilisé ces deux rédactions antérieures sans s'y tenir, sauf pour quelques passages, tel le début, conforme à la première version jusqu'à sur les charbons ardents; à partir de là, le manuscrit continue par un passage non conservé (voir la variante n° 1), et retrouve le livre de La Sibylle prédisait le sort.*

3. M: La Sibylle prédisait le sort. Et celle-ci le fait. C'est la grande, la vraie différence. Elle évoque, elle conjure, elle opère la destinée.
4. M: Franchement, elle

L'unique medecin du peuple, pendant millo ans, fut la Sorcière. Les empereurs, les rois, les papes, les plus riches barons, avaient quelques docteurs de Salerne, des Maures, des Juifs, mais la masse de tout état, et l'on peut dire le monde, ne consultait que la *Saga* ou *Sage-femme*. Si elle ne guerissait, on l'injurait, on l'appelait sorciere. Mais généralement par un respect melo de crainte, on la nommait *Bonne dame*, ou *Belle dame* (*bella donna*), du nom meime qu'on donnait aux fées.

Il lui advint ce qui arrive encore a sa plante favorite, la Belladonne, à d'autres poisons salutaires qu'elle employait et qui furent l'antidote des grands fleaux du Moyen âge. L'enfant, le passant ignorant, maudit ces sombres fleurs avant de les connaitre. Elles l'effrayent par leurs couleurs douteuses. Il recule, il s'éloigne. Ce sont la pourtant les *Consolantes* (Solanées), qui, discrettement administrées, ont guéri si souvent, endormi tant de maux.

Vous les trouvez aux plus sinistres lieux, isolés, mal famés, aux masures, aux décombres. C'est encore la une ressemblance qu'elles ont avec celle qui les employait. Ou aurait-elle vecu, sinon aux landes sauvages, l'infortunée qu'on poursuivait tellement, la maudite, la proscrite, l'empoisonneuse qui guérissait, sauvait la fiancée du Diable et du Mal incarné, qui a fait tant de bien, au dire du grand medecin de la Renaissance. Quand Paracelse, à Bâle, en 1527, brûla toute la médecine, il déclara ne savoir rien que ce qu'il apprit des sorcières.

Cela valait une récompense. Elles l'eurent. On les paya en tortures, en bûchers. On trouva des supplices exprès; on leur inventa des douleurs. On les jugeait en masse, on les condamnait sur un mot. Il n'y eut jamais une telle prodigalité de vies humaines. Sans parler de l'Espagne, terre classique des bûchers, ou le Maure et le Juif ne vont jamais sans la sorciere, on en brûle sept mille à Troves, et je ne sais combien a Toulouse, à Genève cinq cents en trois mois (1513), huit cents a Wurtzbourg, presque d'une fournée, mille cinq cents à Bamberg (deux tout petits évêchés!). Ferdinand II lui-même, le bigot, le cruel empereur de la Guerre de Trente ans, fut obligé de surveiller ces bons évêques, ils eussent brûlé tous leurs sujets. Je trouve, dans la liste de Wurtzbourg, un sorcier de onze ans, qui était à l'école, une sorciere de quinze, à Bayonne deux de dix-sept, daimablement jolies.

Notez qu'à certaines époques, par ce seul mot *Sorcière*, la haine tue qui elle veut. Les jalousies de femmes, les cupidités d'hommes, s'emparent d'une arme si commode. Telle est riche?... *Sorcière*. — Telle est jolhe?... *Sorciere*. On verra la Murgui, une petite mendiante, qui, de cette pierre terrible, marque au front pour la mort, la grande dame, trop belle, la châtelaine de Lancena.

Les accusées, si elles peuvent, préviennent la torture et se tuent. Remy, l'excellent juge de Lorraine, qui en brûla huit cents, triomphe de cette Terreur. « Ma justice est si bonne, dit-il, que seize,

qui furent arrêtées l'autre jour, n'attendaient pas, s'étranglèrent tout d'abord. »

Sur la longue voie de mon Histoire, dans les trente ans que j'y ai consacrés, cette horrible littérature de sorcellerie m'a passé, repassé fréquemment par les mains. J'ai épuisé d'abord et les manuels de l'inquisition, les âneries des dominicains (*Fouets, Marteaux, Fourmillières, Fustigations, Lanternes*, etc., ce sont les titres de leurs livres). Puis, j'ai lu les parlementaires, les juges laïcs qui succèdent à ces moines, les méprisent et ne sont guère moins idiots. J'en dis un mot ailleurs. Ici, une seule observation, c'est que, de 1300 à 1600, et au delà, la justice est la même. Sauf un entr'acte dans le Parlement de Paris, c'est toujours 1 et partout même ferocité de sottise. Les talents n'y font rien. Le spirituel De Lancré, magistrat bordelais du règne d'Henri IV, fort avancé en politique, dès qu'il s'agit de sorcellerie, retombe au niveau d'un Nider, d'un Sprenger, des moines imbéciles du quinzième siècle.

On est saisi d'étonnement en voyant ces temps si divers, ces hommes de culture différente, ne pouvoir avancer d'un pas. Puis on comprend très bien que les uns et les autres furent arrêtés, disons plus, aveuglés, irrémédiablement enivres et ensauvagés, par le poison de leur principe. Ce principe est le dogme de fondamentale injustice : « Tous perdus pour un seul, non seulement punis, mais dignes de l'être, *gâtés d'avance et pervertis,* 2

morts à Dieu même avant de naître. L'enfant qui tète est un damné. »

Qui dit cela? Tous, Bossuet même. Un docteur important de Rome, Spina, maître du Sacre Palais, formule nettement la chose : « Pourquoi Dieu permet-il la mort des innocents? Il le fait justement. Car s'ils ne meurent à cause des péchés qu'ils ont faits, ils meurent toujours coupables pour le péché originel. » (*De Strigibus*, c. 9.)

De cette énorme, deux choses dérivent, et en justice et en logique. Le juge est toujours sûr de son affaire; celui qu'on lui amène est coupable certainement, et, s'il se défend, encore plus. La justice n'a pas à suer fort, à se casser la tête, pour distinguer le vrai du faux. En tout, on part d'un parti pris. Le logicien, le scolastique n'a que faire d'analyser l'âme, et de se rendre compte des nuances par où elle passe, de sa complexité, de ses oppositions intérieures et de ses combats. Il n'a pas besoin, comme nous, de s'expliquer comment cette âme, de degré en degré, peut devenir vicieuse. Ces finesses, ces tâtonnements, s'il pouvait les comprendre, oh! comme il en rirait, bocherait la tête! et qu'avec grâce alors oscilleraient les superbes oreilles dont son crâne vide est orné!

Quand il s'agit surtout du *Pacte diabolique*, du traité effroyable ou pour un petit gain d'un jour, l'âme se vend aux tortures éternelles, nous cherchions nous autres à retrouver la voie maudite, l'épouvantable échelle de malheurs et de crimes qui l'auront fait descendre là. Notre homme a bien affaire de tout cela! Pour lui l'âme et le diable

1. O.A: Sauf un petit entr'acte

2. O.A: très-bien (*L'emploi du trait d'union est caractéristique de OA: très-bien, non-seulement, demi-jeûne, jusque-là, etc.; dans les éditions postérieures, le trait a disparu dans la plupart des cas. L'ayant rétabli dans le texte présent là où l'usage moderne le demande, nous signalons ici pour mémoire les différences de ce genre qui existent entre OA et BCDEFGH, pour les négliger par la suite.*)

étaient nés l'un pour l'autre, si bien qu'à la première tentation, pour un caprice, une envie, une idée qui passe, du premier coup l'âme se jette à cette horrible extrémité.

Je ne vois pas non plus que nos modernes se soient enquis beaucoup de la chronologie morale de la sorcellerie. Ils s'attachent trop aux rapports du moyen âge avec l'antiquité. Rapports réels, mais faibles, de petite importance. Ni la vieille Magicienne, ni la Voyante celtique et germanique ne sont encore la vraie Sorcière. Les innocentes Sabasies (de Bacchus Sabasius), petit sabbat rural, qui dura dans le moyen âge, ne sont nullement la Messe noire du quatorzième siècle, le grand défi solennel à Jésus. Ces conceptions terribles n'arrivent pas par la longue filière de la tradition. Elles jaillirent de l'horreur du temps.

D'où date la Sorcière? Je dis sans hésiter : « Des temps du désespoir »

Du désespoir profond que fit le monde de l'Eglise. Je dis sans hésiter. « La Sorcière est son crime. »

Je ne m'arrête nullement à ses doucereuses explications qui font semblant d'atténuer. « Faible, légère, était la créature, molle aux tentations. Elle a été induite à mal par la concupiscence. » Heias! dans la misère, la famine de ces temps, ce n'est pas là ce qui pouvait troubler jusqu'à la fureur diabolique. Si la femme amoureuse, jalouse et délaissée, si l'enfant chassée par la belle-mère, si la mère battue de son fils (vieux sujets de

légendes), si elles ont pu être tentées, invoquer le mauvais Esprit, tout cela n'est pas la Sorcière. De ce que ces pauvres créatures appellent Satan, il ne suit pas qu'il les accepte. Elles sont loin encore, et bien loin d'être mûres pour lui. Elles n'ont pas la haine de Dieu.

Pour comprendre un peu mieux cela, lisez les registres exécrables qui nous restent de l'Inquisition, non pas dans les extraits de Llorente, de Lamoignon, etc., mais dans ce qu'on a des registres originaux de Toulouse. Lisez-les dans leur platitude, leur morne sécheresse, si effroyablement sauvage. Au bout de quelques pages, on se sent morfondu. Un froid cruel vous prend. La mort, la mort, la mort, c'est ce qu'on sent dans chaque ligne. Vous êtes déjà dans la bière, ou dans une petite loge de pierre aux murs moisissés. Les plus heureux sont ceux qu'on tue. L'horreur, c'est l'impasse. C'est ce mot qui revient sans cesse, comme une cloche d'abomination qu'on sonne et qu'on ¹resonne, mot toujours le même² *Eminurés*.

Epouvantable mécanique d'écrasement, d'aplatissement, cruel pressoir à briser l'âme. De tour de vis en tour de vis, ne respirant plus et craquant, elle jaillit de la machine, et tombe au monde inconnu.

A son apparition, la Sorcière n'a ni père, ni mère, ni fils, ni époux, ni famille. C'est un monstre, un aérolithe, venu on ne sait d'où. Qui oserait, grand Dieu! en approcher?

1. O.A. qu'on re-sonne, pour désoler les morts vivants, mot toujours le même

Où est-elle? Aux lieux impossibles, dans la forêt des ronces, sur la lande, où l'épine, le chardon emmêlés, ne permettent pas le passage. La nuit, sous quelque vieux dolmen. Si on l'y trouve, elle est isolée par l'horreur commune; elle a autour 1 comme un cercle de feu.

Qui le croira pourtant? c'est une femme encore. Même cette vie terrible presse et tend son ressort de femme, l'électricité féminine. La voilà douée de deux dons :

L'illumination de la folie lucide, qui, selon ses degrés, est poésie, seconde vue, pénétration perçante, la parole naïve et rusée, la faculté surtout de se croire en tous ses mensonges. Don ignoré du sorcier mâle. Avec lui, rien n'eût commencé.

De ce don un autre dérive, la sublime puissance de la *conception solitaire*, la parthénogénèse que nos physiologistes reconnaissent maintenant dans les femelles de nombreuses espèces pour la fécondité du corps, et qui n'est pas moins sûre pour les conceptions de l'esprit.

Seule, elle conçut et enfanta. Qui? Un autre elle-même qui lui ressembloit s'y tromper.

Fils de haine, conçu de l'amour. Car sans l'amour, on ne crée rien. Celle-ci, tout effrayée qu'elle est de cet enfant, s'y retrouve si bien, se complait tellement en cette idole, qu'elle la place à 2 l'instant sur l'autel, l'honore, s'y immole, et se donne comme victime et vivante hostie. Elle-même

bien souvent le dira à son juge : « Je ne crains qu'une chose : souffrir trop peu pour lui. » (*Lancré*.)

Savez-vous bien le début de l'enfant? C'est un terrible éclat de rire. N'a-t-il pas sujet d'être gai, sur sa libre prairie, loin des cachots d'Espagne et des *enmurés* de Toulouse. Son *in pace* n'est pas moins que le monde. Il va, vient, se promène. A lui la forêt sans limite! à lui la lande des lointains horizons! à lui toute la terre, dans la rondeur de sa riche ceinture! La sorcière lui dit tendrement : « Mon Robin » du nom de ce vaillant proscrit, le joyeux Robin Hood, qui vit sous la verte feuillée. Elle aime aussi à le nommer du petit nom de *Verdelet*, *Joli-bois*, *Vert-bois*. Ce sont les lieux favoris de l'espiègle. A peine eut-il vu un buisson, qu'il fit l'école buissonnière.

Ce qui étonne, c'est que du premier coup la Sorcière vraiment fit un être. Il a tous les semblants de la réalité. On l'a vu, entendu. Chacun peut le décrire.

- 3 Les saints, ces bien-aimés, les fils de la maison, se remuent peu, contemplent, rêvent; ils *attendent en attendant*, sûrs qu'ils auront leur part d'Élus. Le peu qu'ils ont d'actif se concentre dans le cercle resserré de l'*Imitation* (ce mot est tout le moyen âge). — Lui, le bâtard maudit, dont la part n'est rien que le fouet, il n'a garde d'attendre. Il va cherchant et jamais ne repose. Il s'agite, de la terre au ciel. Il est fort curieux, fouille, entre, sonde, et met le nez partout. Du *Consummation*

2

1. O: elle est encore isolée

2. O: s'y complait

3. O: Chacun peut le décrire.

Voyez au contraire l'impuissance de l'Église pour engendrer. Comme ses anges sont pâles, à l'état de grisaille, diaphanes! On voit à travers.

Même dans les démons qu'elle a pris aux rabbins, la sale légion grognante, etc., elle cherchait un réalisme de terreur, mais ne l'atteignit pas. Ces figures sont grotesques encore plus que terribles; elles sont flottantes et badines.

Tout autre sort Satan du sein brûlant de la Sorcière, vivant, armé et tout brandi.

Quelque peur que l'on ait de lui, il faut avouer que, sans lui, on fût mort de monotonie. De tant de fléaux qui frappent ce temps, l'ennui est encore le plus lourd. Quand on essaye de faire parler les Trois Personnes entre elles, comme Milton en eut la malheureuse idée, l'ennui monte au sublime. De l'une à l'autre, c'est un *Oui* éternel. Des anges aux saints, le même *Oui*. Ceux-ci, dans leurs légendes, fort gentilles au commencement, ont tous un air de parenté fadasse, et entre eux, et avec Jésus. Tous cousins. Dieu nous garde de vivre en un pays où tout visage humain, de désolante ressemblance, a cette égalité douceâtre de couvent ou de sacristie!

Au contraire, ce gaillard, le fils de la sorcière, sait donner la réplique. Il répond à Jésus. Je suis sûr qu'il le désennuie, accablé comme il est de l'insipidité des saints.

Ces bien-aimés

La suppression de ce passage fut l'une des deux « modifications qui ne sont pas sans importance », grâce auxquelles le Procureur Général Impérial renonça à une poursuite judiciaire (cf. sa

est il se rit, il se moque. Il dit toujours : « Pius loin' » — et « En avant ! »

Du reste, il n'est pas difficile. Il prend tous les rebuts : ce que le ciel jette, il ramasse. Par exemple, l'Eglise a jeté la Nature, comme impure et suspecte. Satan s'en saisit, s'en decore. Bien plus, il l'exploite et s'en sert, en fait jaillir des arts, acceptant le grand nom dont on veut le flétrir, celui de *Prince du monde*.

On avait dit imprudemment : « Malheur à ceux qui rient ! » C'était donner d'avance à Satan une trop belle part, le monopole du rire et le proclamer *amusant*. Disons plus : *nécessaire*. Car le rire est une fonction essentielle de notre nature. Comment porter la vie, si nous ne pouvons rire, tout au moins parmi nos douleurs ?

L'Eglise, qui ne voit dans la vie qu'une épreuve, se garde de la prolonger. Sa médecine est la résignation, l'attente et l'espoir de la mort. — Vaste champ pour Satan. Le voilà médecin, guérisseur des vivants. — Bien plus, consolateur ; il a la complaisance de nous montrer nos morts, d'évoquer les ombres aimées.

Autre petite chose rejetée de l'Eglise, la Logique, la libre Raison. C'est là la grande friandise dont l'autre avidement se saisit.

L'Eglise avait bâti à chaux et à ciment un petit *in pace*, étroit, à voûte basse, éclairé d'un jour borgno, d'une certaine fente. Cela s'appelait l'Ecole. On y lâchait quelques tondus, et on leur disait : « Soyez libres. » Tous y devenaient culs-de-jatte. Trois cents, quatre cents ans confirment la para-

lysie. Et le point d'Abailard est justement celui d'Occam !

Il est plaisant qu'on aille chercher là l'origine de la Renaissance. Elle eut lieu, mais comment ? par la satanique entreprise des gens qui ont percé la voûte, par l'effort des damnés qui voulaient voir le ciel. Et elle eut lieu bien plus encore, loin de l'Ecole et des lettres, dans l'Ecole buissonnière, ou Satan fit la classe à la sorcière et au berger.

Enseignement hasardeux, s'il en fut, mais dont les hasards même exaltaient l'amour curieux, le désir effréné de voir et de savoir. — La commencent les mauvaises sciences, la pharmacie défendue des poisons, et l'excécrable anatomie. — Le berger, espion des étoiles, avec l'observation du ciel, apportait la ses coupables recettes, ses essais sur les animaux. — La sorcière apportait du cimetière voisin un corps volé, et pour la première fois (au risque du bûcher) on pouvait contempler ce miracle de Dieu « qu'on cache sottement, au lieu de le comprendre » (comme a dit si bien M. Serres).

Le seul docteur admis là par Satan, Paracelse y a vu un tiers, qui parfois se glissait dans l'assemblée sinistre, y apportait la chirurgie. — C'était le chirurgien de ces temps de bonte, le bourreau, l'homme à la main hardie, qui jouait à propos d'un fer, cassait les os et savait les remettre, qui tuait et parfois sauvait, pendant jusqu'à un certain point.

L'université criminelle de la sorcière, du berger, du bourreau, dans ses essais qui furent des sacrilèges, enhardit l'autre, força sa concurrente d'étudier. Car chacun voulait vivre. Tout eût été à la

lettre adressée au Garde des Sceaux le 19 novembre 1862, Arch. nat. BB 18, 1662).

sorcière; on aurait pour jamais tourné le dos au medecin. — Il fallut bien que l'Eglise subit, permit ces crimes. Elle avoua qu'il est de *bons poisons* (Guilandus). Elle laissa, contrainte et forcee, dissequer publiquement. En 1306, l'Italien Mondino ouvro et dissequa une femme, une en 1315. — Révelation sacrée, Découverte d'un monde (c'est bien plus que Christophe Colomb) Les sots frémissent, hurlèrent. Et les sages tombèrent à genoux.

Avec de telles victoires, Satan était bien sûr de vivre. Jamais l'Eglise seule n'aurait pu le détruire. Les bûchers n'y firent rien, mais bien certaine politique.

On divisa habilement le royaume de Satan. Contre sa fille, son épouse, la Sorcière, on arma son fils, le Medecin

L'Eglise, qui, profondément, de tout son cœur, haïssait celui-ci, ne lui fonda pas moins son monopole, pour l'extinction de la Sorcière. Elle déclara, au quatorzième siècle, que si la femme ose guerir *sans avoir étudié*, elle est sorcière et meurt.

Mais comment étudierait-elle publiquement? Imaginez la scene risible, horrible, qui eût eu lieu, si la pauvre sauvage eût risqué d'entrer aux Ecoles! Quelle fête et quelle gaieté! Aux feux de la Saint-Jean, on brûlait des chats enchainés. Mais la sorcière liée à cet enfer miaulant, la sorcière hurlante et rôtie, quelle joie pour l'aimable jeunesse des moineillons et des cappets!

On verra tout au long la decadence de Satan.

Lamentable récit. On le verra pacifié, devenu un *bon vieux*. On le vole, on le pille, au point que des deux masques qu'il avait au Sabbat, le plus sale est pris par Tartuffe.

Son esprit est partout. Mais lui-même, de sa personne, en perdant la Sorcière, il perdait tout. — Les sorciers furent des ennuyeux.

Maintenant qu'on l'a précipité tellement vers son déclin, sait-on bien ce qu'on a fait là? — N'était-il pas un acteur nécessaire, une pièce indispensable de la grande machine religieuse, un peu detraquée aujourd'hui? — Tout organisme qui fonctionne bien est double, a deux côtés. La vie ne va guero autrement. C'est un certain balancement de deux forces, opposées, symétriques, mais inégales; l'inférieure fait contre-poids, répond à l'autre. La supérieure s'impatiente, et veut la supprimer. — A tort.

Lorsque Colbert (1672) destitua Satan avec peu de façon en defendant aux juges de recevoir les proces de sorcellerie, le tenace parlement Normand, dans sa bonne logique normande, montra la portée dangereuse d'une telle décision. Le Diable n'est pas moins qu'un dogme, qui tient à tous les autres. Toucher à l'éternel vaincu, n'est-ce pas toucher au vainqueur? Douter des actes du premier, cela mene à douter des actes du second, des miracles qu'il fit précisément pour combattre le Diable. Les colonnes du ciel ont leur pied dans l'abîme. L'étourdi qui remue cette base infernale, peut lézarder le paradis.

Colbert n'écouta pas. Il avait tant d'autres affaires. — Mais le diable peut-être entendit. Et cela le console fort. Dans les petits métiers ou il gagne sa vie (spiritisme ou tables tournantes), il se résigne, et croit que du moins il ne meurt pas seul.

LIVRE PREMIER

LA MORT DES DIEUX

- 1 Certains auteurs nous assurent¹ que, peu de temps avant la victoire du christianisme, une voix mystérieuse courait sur les rives de la mer Égée, disant : « Le grand Pan est mort. »
- 2 L'antique dieu² universel de la Nature était fini. Grande joie. On se figurait que, la Nature étant morte, morte était la tentation. Trouble si longtemps de l'orage, l'âme humaine va donc reposer. S'agissait-il simplement de la fin de l'ancien culte, de sa décadence, de l'éclipse des vieilles formes religieuses ? Point du tout. En consultant les premiers monuments chrétiens, on trouve à chaque ligne l'espoir que la Nature va disparaître, la vie s'éteindre³, qu'enfin on touche à la fin du monde. C'en est fait des dieux de la vie, qui en ont si longtemps prolongé l'illusion. Tout tombe, s'écroule,

1. M: Les auteurs chrétiens prétendent

2. M: Ce grand Dieu

3. M: que la Nature disparaîtra, la vie s'éteindra

s'abîme. Le Tout devient le neant : « Le grand Pan est mort! »

Ce n'est ni pas une nouvelle que les dieux dussent mourir. Nombre de cultes anciens sont fondés précisément sur l'idée de la mort des dieux. Osiris meurt, Adonis meurt, il est vrai, pour ressusciter. Eschyle, sur le théâtre même¹, dans ces drames qu'on ne jouait que pour les fêtes des dieux, leur dénonce expressément, par la voix de Prométhée, qu'un jour ils doivent mourir. Mais comment? vaincus, et soumis aux Titans, aux puissances antiques de la Nature.

Ici, c'est bien autre chose. Les premiers chrétiens, dans l'ensemble et dans le détail, dans le passé, dans l'avenir, maudissent la Nature elle-même. Ils la condamnent tout entière, jusqu'à voir le mal incarné, le démon dans une fleur². Viennent donc, plus tôt que plus tard, les anges qui jadis abîmeront les villes de la mer Morte. Qu'ils emportent, plient comme un voile la vaine figure du monde, qu'ils délivrent enfin les saints de cette longue tentation.

L'Évangile dit : « Le jour approche. » Les Pères disent : « Tout à l'heure. » L'écroulement de l'Empire et l'invasion des Barbares donnent espoir à saint Augustin qu'il ne subsistera de cité bientôt que la cité de Dieu.

Qu'il est pourtant dur à mourir, ce monde, et

¹ Conf. de S. Cyprien, ap. Muralori, *Script.* II, I, 292, 313.
A. Maury, *Mémoires*, 415

obstiné à vivre! Il demande, comme Éréchias, un répit, un tour de cadran. Eh bien, soit, jusqu'à l'an Mille. Mais après, pas un jour de plus.

Est-il bien sûr, comme on l'a tant répété, que les anciens dieux fussent finis, eux-mêmes ennuies, las de vivre? qu'ils aient, de découragement, donné presque leur démission? que le christianisme n'ait eu qu'à souffler sur ces vaines ombres?

On montre ces dieux dans Rome, on les montre dans le Capitole, ou ils n'ont été admis que par une mort préalable, je veux dire en abdiquant ce qu'ils avaient de sève locale, en reniant leur patrie, en cessant d'être les génies représentants des nations³. Pour les recevoir, il est vrai, Rome avait pratiqué sur eux une sévère opération, les avait éternisés, palés. Ces grands dieux centralisés étaient devenus, dans leur vie officielle, de tristes fonctionnaires de l'empire romain. Mais cette aristocratie de l'Olympe, en sa décadence, n'avait nullement entraîné la foule des dieux indigènes, la populace des dieux encore en possession de l'immensité des campagnes, des bois, des monts, des fontaines, confondus intimement avec la vie de la contrée. Ces dieux logés au cœur des chênes, dans les eaux fuyantes et profondes, ne pouvaient en être expulsés.

Et qui dit cela? c'est l'Eglise. Elle se contredit rudement. Quand elle a proclamé leur mort, elle s'indigne de leur vie. De siècle en siècle, par la

1. M: sur leur théâtre même
2. M: Ils la condamnent toute entière, jusqu'à voir le mal incarné, le démon dans une fleur (c. de S. Cyprien, Maury 435) et considérer l'univers comme l'universelle diablerie. Viennent donc...
3. O.A: les génies représentant de telles nations.

voit menaçante de ses conciles*, elle leur intima de mourir... Eh quoi! ils sont donc vivants?

« Ils sont des demons... » — Donc, ils vivent. Ne pouvant en venir à bout, on laisse le peuple innocent les habiller, les déguiser. Par la légende, il les baptise, les impose à l'Eglise même. Mais, du moins, sont-ils convertis? Pas encore. On les sait prendre qui sournoisement subsistent en leur propre nature païenne.

Où sont-ils? Dans le désert, sur la lande, dans la forêt? Oui, mais surtout dans la maison. Ils se maintiennent au plus intime des habitudes domestiques. La femme les garde et les cache au ménage et au lit même. Ils ont là le meilleur du monde (mieux que le temple), le foyer.¹

Il n'y eut jamais révolution si violente que celle de Théodose. Nulle trace dans l'antiquité d'une telle proscription d'aucun culte. Le Peïse, adorateur du feu, dans sa pureté héroïque, put outrager les dieux visibles, mais il les laissa subsister. Il fut très favorable aux juifs, les protégea, les employa. La Greco, fille de la lumière, se moqua des dieux ténébreux*, des Cabires ventrus, et elle les toléra pourtant, les adopta comme ouvriers, si bien quelle en fit son Vulcain. Rome, dans sa majesté, accueillit, non seulement l'Etrurie, mais les dieux rustiques du vieux laboureur italien.

* V. Mansi, *Balaze*; Conc. d'Aries, 449, de Tours, 567, de Lepontine, 743, les Capitulaires, etc. Gerson même, vers 1400.

Elle ne poursuivait les druides que comme une dangereuse résistance nationale.

Le christianisme vainqueur voulut, eût tuer l'ennemi. Il rasa l'Ecole, par la proscription de la logique^{4, 5}, et par l'extermination des philosophes*, qui furent massacrés sous Valens. Il rasa ou vida le Temple, brisa les symboles. La légende nouvelle aurait pu être favorable à la famille, si le peïse n'y eût été annulé dans saint Joseph, si la mère avait été relevée comme éducatrice, comme ayant moralement enfanté Jésus. Voici seconde qui fut tout d'abord délaissée par l'ambition d'une haute pureté stérile.

Donc le christianisme entra au chemin solitaire où le monde allait de lui-même, le célibat, combattu en vain par les lois des Empereurs. Il se précipita sur cette pente par le monachisme.

Mais l'homme au désert fut-il seul? Le démon lui tint compagnie, avec toutes les tentations. Il eut beau faire, il lui fallut recréer des sociétés, des cités de solitaires. On sait ces noires villes de moines qui se formèrent en Thébaïde. On sait quel esprit turbulent, sauvage⁶, les anima, leurs descentes meurtrières dans Alexandrie. Ils se disaient troubles, poussés du démon, et ne mentaient pas.

Un vide énorme s'était fait dans le monde. Qui le remplissait? Les chrétiens le disent, le démon, partout le démon : *Ubique demon**.

* V. les Vies des Pères du désert, et les auteurs cités par A. Mauri, *Supra*, 317. Au quatrième siècle, les Néscitons*, se croyant pleins de démon, se mouchaient et crachaient sans cesse, faisaient d'incroyables efforts pour les expectorer.

1. Voir la variante n° 7.

2. M: celle de Constantin et de Théodose. Nulle trace dans l'antiquité antérieure.

3. M: se moqua des dieux d'orient.

4. M: de la logique (de l'arithmétique elle-même, détruite hardiment par le dogme).

5. O, A: l'extermination maternelle des philosophes.

6. M: quel esprit turbulent, sauvage, féroce.

La Grèce, comme tous les peuples, avait eu ses *énérghumènes*, troubles, possédés des esprits. C'est un rapport tout extérieur, une ressemblance apparente qui ne ressemble nullement. Ici, ce ne sont pas des esprits quelconques. Ce sont les noirs fils de l'abîme, idéal de perversité. On voit partout des lors errer ces pauvres mélancoliques qui se haïssent, ont horreur d'eux-mêmes. Jugez, en effet, ce que c'est, de se sentir double, d'avoir fol en cet *autre*, cet hôte cruel qui va, vient, se promène en vous, vous fait errer ou il veut, aux déserts, aux précipices. Maigreur, faiblesse croissantes. Et plus ce corps misérable est faible, plus le démon l'agite. La femme surtout est habitée, gonflée, soufflée de ces tyrans. Ils l'emplissent d'aura infernale, y font l'orage et la tempête, s'en jouent, au gré de leur caprice, la font pôcher, la désespèrent.

Ce n'est pas nous seulement, hélas! c'est toute la nature qui devient démoniaque. Si le diable est dans une fleur, combien plus dans la forêt sombre! La lumière qu'on croyait si pure est pleine des enfants de la nuit. Le ciel plein d'enfer! quel blasphème! L'étoile divine du matin, dont la scintillation sublime a plus d'une fois éclairé Socrate, Archimède ou Platon, qu'est-elle devenue? Un diable, le grand diable *Lucifer*. Le soir, c'est le diable *Vénus*, qui m'induit en tentation dans ses molles et douces clartés.

Je ne m'étonne pas si cette société devient terrible et furieuse. Indignée de se sentir si faible contre les démons, elle les poursuit partout, dans

les temples, les autels de l'ancien culte d'abord, puis dans les martyrs païens. Plus de festins, ils peuvent être des réunions idolâtriques. Suspecte est la famille même; car l'habitude pourrait la réunir autour des lares antiques. Et pourquoi une famille? L'Empire est un empire de moines.

Mais l'individu lui-même, l'homme isolé et muet, regarde le ciel encore, et dans les astres retrouve et honore ses anciens dieux. « C'est ce qui fait les famines, dit l'empereur Théodose, et tous les déaux de l'Empire. » Parole terrible qui lâche sur le païen inoffensif l'aveugle rage populaire. La loi déchaîne à l'aveugle toutes les fureurs contre la loi.

Dieux anciens, entrez au sépulcre. Dieux de l'amour, de la vie, de la lumière, éteignez-vous! Prenez le capuchon du moine. Vieilles, soyez religieuses. Epouses, délaissez vos époux; ou, si vous gardez la maison, restez pour eux de froides sœurs.

Mais tout cela, est-ce possible? qui aura le souffle assez fort pour éteindre d'un seul coup la lampe ardente de Dieu? Cette tentative téméraire de piété impie pourra faire des miracles étranges, monstrueux... Coupables, tremblez!

Plusieurs fois, dans le moyen âge, reviendra la sombre histoire de la Fiancée de Corinthe. Racontée de si bonne heure par Phlégon, l'affranchi d'Adrien, on la retrouve au douzième siècle, on la retrouve au seizième, comme le reproche profond, l'indomptable réclamation de la Nature.

1. M: d'avoir en soi cet *autre*
2. M: La loi déchaîne à l'aveugle tout excès contre la loi.
3. MOABCDEFHG: le capuche; l'édition posthume parue dans les OEuvres Complètes (Paris, Flammarion, s.d. [1895]) corrige, à tort: la capuche.
4. M: Coupables tremblez. Lisez cette sombre histoire de l'affranchi d'Adrien: (la suite du chapitre manque dans le manuscrit.)

« Un jeune homme d'Athènes va à Corinthe, chez celui qui lui promet sa fille Il est resté pûen, et ne sait pas quo la famille ou il crovait entrer vient de se faire chrétienne Il arrive fort tard Tout est couché, hors la mere qui lui sert le repas de l'hospitalité et le laisse dormir Il tombe de fatigue A peine il sommeillait, une figure entre dans la chambre c'est une fille, vêtue, voilée de blanc, elle a au front un banderol noir et or Elle le voit Surprise, levant sa blanche main
 « Suis-je donc déjà si étrangère dans la maison? »
 « Hélas! pauvre recluse Mais, j'ai honte, et je sors Repose — Demeure, belle jeune fille voici Cérés, Bacchus, et avec toi, l'Amour! N'aie pas peur, ne sois pas si pâle! — Ah! loin de moi, jeune homme! Je n'appartiens plus à la joie Par un vœu de ma mere malade, la jeunesse et la vie sont liées pour toujours Les dieux ont fui Et les seuls sacrifices sont des victimes humaines
 « — Eh quoi! ce serait toi? toi, ma chère fiancée, qui me fus donnée des l'enfance? Le serment de nos peres nous lia pour toujours sous la benédiction du ciel O vierge! sois à moi! — Non, ami, non, pas moi Tu auras ma jeune sœur Si je gémis dans ma froide prison, toi, dans ses bras, pense à moi, à moi qui me consume et ne pense qu'à toi, et que la terre va recouvrir — Non, j'en atteste cette flamme, c'est le flambeau d'hy-men Tu viendras avec moi chez mon pere Reste, ma bien-aimée » — Pour don de noces, il offre une coupe d'or Elle lui donne sa chaîne, mais préfere à la coupe une boucle de ses cheveux.

« C'est l'heure des esprits, elle boit, de sa lèvres pâle, le sombre vin couleur de sang Il boit avidement apres elle Il invoque l'Amour Elle, son pauvre cœur se en mourait, et elle resistait pourtant Mais il se desespera et tombe en pleurant sur le lit — Alors se jetant près de lui « Ah! que ta douleur me fait mal! Mais, si tu me touches, quel effroi! Blanche comme la neige, froide comme la glace, hélas! telle est ta fiancée » — Je te réchaufferai, viens à moi! quand tu sortiras du tombeau » Soupirs, baisers, se échangeant « Ne sens-tu pas comme jo brûle? » — L'Amour les étroit et les lie Les larmes se mêlent au plaisir Elle boit, altérée, le feu de sa bouche, le sang figé s'embrace de la rage amoureuse, mais le cœur ne bat pas au sein

« Cependant la mere était là, écoutait Doux serments, cris de plainte et de volupté — « Chut! c'est le chant du coq! A demain, dans la nuit! » Puis, adieu, baisers sur baisers!

« La mère entre indignée Que voit-elle? Sa fille Il la cachait, l'enveloppait Mais elle se dégage, et grandit du lit à la voute « O mere! mere! vous m'enviez donc ma belle nuit, vous me chassez de ce lieu tiède N'était-ce pas assez de m'avoir roulée dans le linceul, et sitôt portée au tombeau? Mais une force a levé la pierre Vos prêtres eurent beau bouillonner sur la fosse Que font le sel et l'eau, ou brûle la jeunesse? La terre ne glace pas l'amour! .. Vous promîtes, je viens redemander mon bien

« Las! ami, il faut que tu meures. Tu languis-

« rais, tu sécherais ici. J'ai tes cheveux; ils seront
 « blancs demain *... Mère, une dernière prière!
 « Ouvrez mon noir cachot, élevez un bûcher, et
 « que l'amanto ait le repos des flammes. Jaillisse
 « l'étincelle et rougisso la cendre! Nous irons à
 « nos anciens dieux. »

2

II

* Ici, j'ai supprimé un mot choquant. Græthe, si noble dans la forme, ne l'est pas autant d'esprit. Il gâte la merveilleuse histoire, souille le grec d'une horrible idée slave. Au moment où on pleure, il fait de la fille un vampire. Elle vient parce qu'elle a soif de sang, pour sucer le sang de son cœur. Et il lui fait dire froidement cette chose impie et immonde : « Lui fini, je passerai à d'autres; la jeune race succombera à ma fureur. »

Le moyen âge habille grotesquement cette tradition pour nous faire peur du *Diable Vénus*. Sa statue reçoit d'un jeune homme une bague qu'il lui met imprudemment au doigt. Elle la serre, la garde comme un trésor, et, la nuit, vient dans son lit en réclamer les droits. Pour le débarrasser de l'infamie épouse, il faut un exorcisme — Même histoire dans les fables, mais appliquée sottement à la Vierge. — Luthier reprend l'histoire antique, si ma mémoire ne me trompe, dans ses *Propos de table*, mais fort grossièrement, en faisant sentir le cadavre. — Le pagnol del Rio la transporte de Grèce en Brabant. La fiancée meurt peu avant ses noces. On sonne les cloches des morts. Le fiancé désespéré errait dans la campagne. Il entend une plainte. C'est elle-même qui criait sur la bruyère... « Ne vois-tu pas, dit-elle, celui qui me conduit ? — Non. » — Mais il la saisit, l'enlève, la porte chez lui. Là, l'histoire risquait fort de devenir trop tendre et trop touchante. Ce dur inquisiteur, del Rio, en coupe le fil. « Le voile levé, dit-il, on trouve une bûche vêtue de la peau d'un cadavre. » — Le juge le Loyer, quoique si peu sensible, nous restitue pourtant l'histoire primitive.

Après lui, c'est fait de tous ces tristes narrateurs. L'histoire est inutile. Car notre temps commence, et la fiancée a vaincu. La Nature enterrée revient, non plus furtivement, mais maîtresse de la maison.

POURQUOI LE MOYEN AGE DÉSESÉRA

3 « Soyez des enfants nouveau-nés (*quasi modo geniti infantes*); soyez tout petits, tout jeunes par l'innocence du cœur, par la paix, l'oubli des disputes, sereins, sous la main de Jésus. »

C'est l'aimable conseil que donne l'Église à ce monde si orageux, le lendemain de la grande chute. Autrement dit : « Volcans, débris, cendres, lave, verdissez. Champs brûlés, couvrez-vous de fleurs. »

Une chose promettait, il est vrai, la paix qui renouvelle : toutes les écoles étaient finies, la voie logique abandonnée. Une méthode infiniment simple dispensait du raisonnement, donnait à tous la pente aisée qu'il ne fallait plus que descendre. Si le credo était obscur, la vie était toute tracée dans le sentier de la légende. Le premier mot, le dernier, fut le même : *imitation*.

1. O.A: exorcisme (S. Hibb., part. III, c. III, 174).—

2. *Esquisse, variante n° 52*

3. O.A: « Soyez des enfants nouveau-nés » (*La phrase suivante non guillemetée*)

4. M: toutes les écoles finies

« *Imitez*, tout ira bien. Répétez et copiez. » Mais est-ce bien là le chemin de la véritable *enfance*, qui vivifie le cœur de l'homme, qui lui fait retrouver¹ les sources fraîches et fécondes? Je ne vois d'abord dans ce monde, qui fait le jeune et l'enfant, que des attributs de vieillesse, subtilité, servilité, impuissance. Qu'est-ce que cette littérature devant les monuments sublimes des Grecs et des Juifs? même devant le génie romain? C'est précisément la chute littéraire qui eut lieu dans l'Inde, du brahmanisme au bouddhisme, un verbiage bavard après la haute inspiration. Les livres copient les livres, les églises copient les églises, et ne peuvent plus même copier. Elles se volent les unes les autres. Des marbres arrachés de Ravenne, on orne Aix-la-Chapelle. Telle est toute cette société. L'évêque roi d'une cité, le barbare roi d'une tribu, copient les magistrats romains. Nos moines, qu'on croit originaires, ne font dans leur monastère que renouveler la *villa* (dit très bien Chateaubriand). Ils n'ont nulle idée de faire une société nouvelle, ni de féconder l'ancienne. Copistes des moines d'Orient, ils voudraient d'abord que leurs serviteurs fussent eux-mêmes de petits moines laboureurs, un peuple stérile. C'est malgré eux que la famille se refait, refait le monde.

Quand on voit que ces vieillards vont si vite vieillissant, quand, en un siècle, l'on tombe du sage moine saint Benoît au pédantesque Benoît d'Aniane, on sent bien que ces gens-là furent parfaitement innocents de la grande création populaire qui fleurit sur les ruines : je parle des Vies

des saints. Les moines les écrivirent, mais le peuple les faisait. Cette jeune végétation peut jeter des feuilles et des fleurs par les lézardes de la vieille mesure romaine convertie en monastère, mais elle n'en vient pas à coup sûr. Elle a sa racine profonde dans le sol, le peuple l'y sème, et la famille l'y cultive, et tous y mettent la main, les hommes, les femmes et les enfants. La vie précaire, inquiète, de ces temps de violence, rendait ces pauvres tribus imaginatives, crédules pour leurs propres rêves, qui les rassuraient. Rêves étranges, riches de miracles, de folies absurdes et charmantes.

Ces familles, isolées dans la forêt, dans la montagne (comme on vit encore au Tyrol, aux Hautes-Alpes), descendant un jour par semaine, ne manquaient pas au désert d'hallucinations. Un enfant avait vu ceci, une femme avait vu cela. Un saint tout nouveau surgissait. L'histoire courait dans la campagne, comme en complainte, rimée grossièrement. On la chantait et la dansait le soir au chêne de la fontaine. Le prêtre qui le dimanche venait officier dans la chapelle des bois trouvait ce chant légendaire déjà dans toutes les bouches. Il se disait : « Après tout, l'histoire est belle, édifiante... Elle fait honneur à l'Eglise. *Vox populi, vox Dei!*... Mais comment l'ont-ils trouvée? » On lui montrait des témoins veridiques, irrecusables, l'arbre, la pierre, qui ont vu l'apparition, le miracle. Que dire à cela?

Rapportée à l'abbaye, la légende trouvera un moine, *propre à rien*, qui ne sait qu'écrire, qui est

1. M: de la véritable *enfance*, qui referra le cœur de l'homme, qui lui fera retrouver

curieux, qui croit tout, toutes les choses merveilleuses. Il écrit celle-ci, la brode de sa plate rhétorique, gâte un peu. Mais la voici consignée et consacrée, qui se lit au refectoire, bientôt à l'église. Copiée, chargée, surchargée d'ornements souvent grotesques, elle na de siècle en siècle, jusqu'à ce que honoralement elle prenne rang à la fin dans la Légende dorée.

Lorsqu'on lit encore aujourd'hui ces belles histoires, quand on entend les simples, naïves et graves mélodies ou ces populations rurales ont mis tout leur jeune cœur, on ne peut y reconnaître un grand souffle, et l'on s'attendrait en songeant quel fut leur sort.

Ils avaient pris à la lettre le conseil touchant de l'Eglise : « Soyez des enfants nouveaux-nés. » Mais ils en firent l'application à laquelle on songeait le moins dans la pensée primitive. Autant le christianisme avait craint, haï la Nature, autant ceux-ci l'aimèrent, la crurent innocente, la sanctifièrent même en la mêlant à la légende.

Les animaux que la Bible si durement nomme les *velus*, dont le moins se défie, craignant d'y trouver des démons, ils entrent dans ces belles histoires de la manière la plus touchante (exemple, la biche qui réchauffe, console Geneviève de Brabant).

Même hors de la vie légendaire, dans l'existence commune, les humbles amis du foyer, les aides courageux du travail, remontent dans l'estime de

l'homme. Ils ont leur droit*. Ils ont leurs fêtes. Si, dans l'immense bonté de Dieu, il y a place pour les plus petits, s'il semblerait avoir pour eux une préférence de pitié, « pourquoi, dit le peuple des champs, pourquoi mon âne n'aurait-il pas entrée à l'église? Il a des défauts, sans doute, et ne me ressemble que plus. Il est rude travailleur, mais il a la tête dure, il est indocile, obstiné, entêté, enfin, c'est tout comme moi ».

De là les fêtes admirables, les plus belles du moyen âge, des *Innocents*, des *Fous*, de l'*Âne*. C'est le peuple même d'alors, qui, dans l'âne, traîne son image, se présente devant l'autel, laid, risible, humilié! Touchant spectacle! Amené par Balaam, il entre solennellement entre la Sibylle et Virgile, il entre pour témoigner. S'il regimba jadis contre Balaam, c'est qu'il voyait devant lui le glaive de l'ancienne loi. Mais ici la Loi est finie, et le monde de la Grâce semble s'ouvrir à deux battants pour les moindres, pour les simples. Le peuple innocemment le croit. De là la chanson sublime où il disait à l'âne, comme il se fût dit à lui-même :

A genoux, et dis Amen!
Assez mangé d'herbe et de foin!
Laisse les vieilles choses, et va!
.....

* V. J. Grimm, *Rechts alterthümer*, et mes *Origines du droit*.

** C'est le rituel de Rouen. V. Ducauge, verbo *Festum*, Carpentier, verbo *Kalendar*, et *Miræne* III, 110. La sibylle était couronnée, suivie des juifs et des gentils, de Notre-Dame des prophètes, de Nabuchodonosor, etc. De très bonne heure, et de siècle en siècle, du

1. M: Copiée, chargée et surchargée
2. M: Dans la Légende dorée.

La merveille très réelle, signe de l'oeuvre populaire, c'est que cette fleur rustique, loin de vieillir, va souvent de plus en plus jeune; souvent même elle devient vraie. Car, à force d'être crue, elle va créant son objet. Ainsi, la S. Marguerite du moyen âge qui écrasa le dragon, logeant avec Sainte Catherine en Lorraine dans l'*arbre des fées*, donne à la fin l'enfant admirable, historique, la Pucelle d'Orléans qui réalise la Légende.

Lorsqu'on lit encore aujourd'hui ces charmantes histoires

3. O, A: il est indocile, obstiné, enfin, c'est tout comme moi. — Voir la variante n° 8.
4. M: De là la fête admirable, la plus belle du moyen âge
5. M: qui en celui-ci traîne son image
6. M: Amené par Balaam, il entre (*rituel de Rouen*) entre la Sibylle et Virgile, il entre pour témoigner. S'il regimba jadis pour Balaam
7. M: Mais, ici, la Loi finie ouvre le monde de la Grâce. Est-ce celui de la Liberté? Le peuple innocemment le croit.

Le neuf emporte le vieux !
La vérité fait fuir l'ombre !
La lumière chasse la nuit !
.....

Rude audace ! Est-ce bien là ce qu'on vous demandait, enfants emportés, indociles, quand on vous disait d'être enfants ? On offrait le lait. Vous buvez le vin. On vous conduisait doucement bride en main sur l'étroit sentier. Doux, timides, vous hésitez d'avancer. Et tout à coup la bride est cassée... La carrière, vous la franchissez d'un seul bond.

Oh ! quelle imprudence ce fut de vous laisser faire vos saints, dresser l'autel, le parer, le charger, l'enterrer de fleurs ! Voilà qu'on le distingue à peine. Et ce qu'on voit, c'est l'hérésie antique condamnée de l'Eglise, l'innocence de la nature ; que dis-je ! une hérésie nouvelle qui ne finira pas demain : l'indépendance de l'homme.

Écoutez et obéissez :

Défense d'inventer, de créer. Plus de légendes, plus de nouveaux saints. On en a assez. Défense d'innover dans le culte par de nouveaux chants ;

septième au seizième, l'Eglise essaya de proscrire les grandes fêtes populaires de l'Âne, des Innocents, des Enfants, des Fous. Elle n'y réussit pas avant l'avènement de l'esprit moderne.¹

Velutatem novitas,
Umbram fugat claritas,
Noctem lux eliminat ! (ibidem.)²

1. Cette note manque dans M.

2. Cette note manque dans M.

3. O.A. : par l'étroit sentier.

4. Voir la variante n° 9.

5. M. : l'innocent compagnon qui ne nous dédaigne pas, l'hiver nous réchauffe à l'étable et nous couvre de sa toison.

l'inspiration est interdite. Les martyrs qu'on découvrirait doivent se tenir dans le tombeau, modestement, et attendre qu'ils soient reconnus de l'Eglise. Défense au clergé, aux moines, de donner aux colons, aux serfs, la tonsure qui les affranchit. — Voilà l'esprit étroit, tremblant de l'Eglise carlovingienne*. Elle se dedit, se dement, elle dit aux enfants : « Soyez vieux ! »

Quelle chute ! Mais est-ce sérieux ? On nous avait dit d'être jeunes. — Oh ! le prêtre n'est plus le peuple. Un divorce infini commence, un abîme de séparation. Le prêtre, seigneur et prince, chantera sous une chape d'or, dans la langue souveraine du grand empire qui n'est plus. Nous, triste troupeau, ayant perdu la langue de l'homme, la seule que veuille entendre Dieu, que nous reste-t-il, sinon de mugir et de bêler, avec l'innocent compagnon qui ne nous dédaigne pas, qui l'hiver nous réchauffe à l'étable et nous couvre de sa toison ? Nous vivrons avec les muets et serons muets nous-mêmes.

En vérité, l'on a moins le besoin d'aller à l'église. Mais elle ne nous tient pas quittes. Elle exige que l'on revienne écouter ce qu'on n'entend plus.

Dès lors un immense brouillard, un pesant brouillard gris-de-plomb, a enveloppé ce monde. Pour combien de temps, s'il vous plaît ? Dans une effroyable durée de mille ans ! Pendant dix siècles

* Voir passim les Capitulaires

entiers, une langueur inconnue à tous les âges antérieurs a tenu le moyen âge, même en partie les derniers temps, dans un état mitoyen entre la veille et le sommeil, sous l'empire d'un phénomène désolant, intolérable, la convulsion d'ennui qu'on appelle « le bâillement ».

Que l'infatigable cloche sonne aux heures accoutumées, l'on bâille; qu'un chant nasillard continue dans le vieux latin, l'on bâille. Tout est prévu, on n'espère rien de ce monde. Les choses reviendront les mêmes. L'ennui certain de demain fait bâiller dès aujourd'hui, et la perspective des jours, des années d'ennui qui suivront, pese d'avance, dégoûte de vivre. Du cerveau à l'estomac, de l'estomac à la bouche, l'automatique et fatale convulsion va distendant les mâchoires sans fin ni remède. Véritable maladie que la dévote Bretagne avoue, l'imputant, il est vrai, à la malice du diable. Il se tient tapi dans les bois, disent les paysans bretons; à celui qui passe et garde les bêtes il chante vécres et tous les offices, et le fait bâiller à mort*.

Être vieux, c'est être faible. Quand les Sarrasins, les Northmans, nous menacent, que deviendrons-nous si le peuple reste vieux? Charlemagne pleure, l'Eglise pleure. Elle avoue que les reliques, contre

* Un très illustre Breton, dernier homme du moyen âge, qui pourtant fut mon ami, dans le voyage si vain qu'il fit pour convertir Rome, y reçut des offres brillantes « Que voulez-vous? » disait le Pape. — Une chose être dispensé du Bréviaire. Je meurs d'ennui. »

ces démons barbares ne protègent plus l'autel*. Ne faudrait-il pas appeler le bras de l'enfant indocile qu'on allait hier, le bras du jeune géant qu'on voulait paralyser? Mouvement contradictoire qui remplit le neuvième siècle. On retient le peuple, on le lance. On le craint et on l'appelle. Avec lui, par lui, à la hâte, on fait des barrières, des abris qui arrêteront les barbares, couvriront les prêtres et les saints, échappés de leurs églises.

Malgré le Chauve empereur, qui défend que l'on bâtisse, sur la montagne s'élève une tour. Le fugitif y arrive. « Recevez-moi au nom de Dieu, au moins ma femme et mes enfants. Je camperai avec mes bêtes dans votre enceinte extérieure. » La tour lui rend confiance et il sent qu'il est un homme. Elle l'ombrage. Il la défend, protège son protecteur.

Les petits jadis, par famine, se donnaient aux grands comme serfs. Mais ici, grande différence. Il se donne comme vassal, qui veut dire brave et vaillant**.

Il se donne et il se garde, se réserve de renoncer. « J'irai plus loin. La terre est grande. Moi aussi, tout comme un autre, je puis la-bas dresser ma tour... Si j'ai défendu le dehors, je saurai me garder dedans. »

C'est la grande, la noble origine du monde féodal. L'homme de la tour recevait des vassaux, mais

* C est la célèbre aveu d'Ulcmar.

** Différence trop peu sentie, trop peu marquée par ceux qui ont parlé de la recommandation personnelle, etc.

1. Voir la variante n° 10.
2. Ép.: que la dévote Bretagne avoue, en la mettant toutefois sur le compte des malices du diable.
3. Le présent alinéa, emprunté textuellement à l'Introduction à la Renaissance, se lit, dans M, sur un fragment découpé de la page CII du tome VII de l'Histoire de France (O.C., t. VII, p. 87). Le manuscrit proprement dit continue par l'allusion à Lamennais, que l'imprimé reporte en bas de page.
4. Voir la variante n° 11.
- 5 M: sur le mont
6. Cette note manque dans M.

en leur disant : « Tu t'en iras quand tu voudras, et je t'y aiderai, s'il le faut; à ce point que, si tu te embourbes, moi je descendrai de cheval. » C'est exactement la formule antique.

Mais, un matin, qu'ai-je vu? Est-ce que j'ai la vue trouble? Le seigneur de la vallée fait sa chevauchée autour, pose les bornes infranchissables, et même d'invisibles limites. « Qu'est cela?... Je ne comprends point. » — Cela dit que la seigneurie est fermée. « Le seigneur, sous porte et gonds, la tient close, du ciel à la terre. »

Horreur! En vertu de quel droit ce *vassus* (c'est à dire vaillant) est-il désormais retenu? — On sou-tiendra que *vassus* peut aussi vouloir dire *esclave*.

De même le mot *servus*, qui se dit pour *serviteur* (souvent très haut serviteur, un comte ou prince d'Empire), signifiera pour le faible un *serf*, un misérable dont la vie vaut un denier.

Par cet execrable filet, ils sont pris. Là-bas cependant, il y a dans sa terre un homme qui sou-tient que sa terre est libre, un *aleu*, un *sief du soleil*. Il s'assoit, sur une borne, il enfonce son chapeau, regarde passer le seigneur, regarde passer l'Empereur^{**}. « Va ton chemin, passe, Empereur... Tu es ferme sur ton cheval, et moi sur ma borne encore plus. Tu passes, et je ne passe pas... Car je suis la Liberté. »

3

* Grimm, *Rechts alterthumer, et mes Origines du droit*.

** Grimm, au mot *Aleu*.

1

2

Mais je n'ai pas le courage de dire ce que devient cet homme. L'air s'épaissit autour de lui, et il respire de moins en moins. Il semble qu'il soit *enchanté*. Il ne peut plus se mouvoir. Il est comme

4 paralysé. Ses bêtes aussi maigrissent, comme si un sort était jeté. Ses serviteurs meurent de faim. Sa terre ne produit plus rien. Des esprits la rasent la nuit.

5 Il persiste cependant : « Povre homme en sa maison roy est. »

Mais on ne le laisse pas là. Il est cité, et il doit répondre en cour impériale. Il va, spectre du vieux monde, que personne ne connaît plus. « Qu'est-ce que c'est? disent les jeunes. Quoi! il n'est seigneur, ni serf! Mais alors il n'est donc rien? »

« Qui suis-je?... Je suis celui qui bâtit la première tour, celui qui vous défendit, celui qui, laissant la tour, alla bravement au pont attendre les païens Northmans... Bien plus, je barrai la rivière, je cultivai l'alluvion, j'ai créé la terre elle-même, comme Dieu qui la tira des eaux... Cette terre, qui m'en chassera?

« Non, mon ami, dit le voisin, on ne te chassera pas. Tu la cultiveras, cette terre... mais autrement que tu ne crois... Rappelle-toi, mon bonhomme,

6 qu'étourdiment, jeune encore (il y a cinquante ans de cela), tu épousas Jacqueline, petite serve de mon pere... Rappelle-toi la maxime : « Qui monte « ma poule est mon coq. » — Tu es de mon poulailler. Deceins-toi, jette l'épée... Des ce jour, tu es mon serf. »

Ici, rien n'est d'invention. Cette épouvantable

4.

1. Cette note manque dans M.

2. Cette note manque dans M.

3. Voir la variante n° 12.

4. M: et il respire de moins en moins. D'abord il est *enchanté*, de quoi? ce semble de rien, d'une simple toile d'araignée, qu'il lève et qui toujours retombe. Il est comme paralysé.

5. M: Des esprits la rasent la nuit. Un passant, voyant ce désert, dit: « Quelle est donc cette lande? » — On rit: « C'est une terre libre (ou comme on disait: un *aleu*). » — Il persiste cependant

6. M: Rappelle-toi, mon bon homme, qu'étourdiment à 20 ans

histoire revient sans cesse au moyen âge. Oh ! de quel glaive il fut perco ! J'ai abrégé, j'ai supprimé, car chaque fois qu'on s'y reporte, le même acier, la même pointe aiguë traverse le cœur.

Il en fut un, qui, sous un outrage si grand, entra dans une telle fureur, qu'il ne trouva pas un seul mot. Ce fut comme Roland trahi. Tout son sang lui remonta, lui arriva à la gorge... Ses yeux flamboyaient, sa bouche muette, effroyablement éloquente, fit palir toute l'assemblée... ils reculérent... Il était mort. Ses veines avaient éclaté... Ses artères lançaient le sang rouge jusqu'au front de ses assassins*.

L'incertitude de la condition, la pente horriblement glissante par laquelle l'homme libre devient *vassal*, — le vassal *serviteur*, — et le serviteur *seif*, c'est la terreur du moyen âge et le fond de son désespoir. Nul moyen d'échapper. Car qui fait un pas est perdu. Il est *aubain*, *opave*, *gibier sauvage*, seif ou tué. La terre visqueuse retient le pied, emacino le passant. L'air contagieux le tue, c'est à dire le fait de *main morte*, un mort, un néant, une bête, une âme de cinq sous, dont cinq sous expieront le meurtre.

* C'est ce qui arriva au comte d'Avèsmes, quand sa terre libre fut déclarée un simple fief, et lui le simple vassal, l'homme du comte de Hainaut — Lire la terrible histoire du grand chancelier de Flandre, premier magistrat de Bruges, qui n'en fut pas moins réclamé comme seif Gualterius, *Scriptores rerum Francicarum*, t. III, 334.

Voilà les deux grands traits généraux, extérieurs, de la misère du moyen âge, qui firent qu'il se donna au Diable. Voyons maintenant l'intérieur, le fond des mœurs, et sondons le dedans.

1. Le manuscrit ne donne pas ce paragraphe final mais un texte différent; voir la variante n° 13.

III

LE PETIT DÉMON DU FOYER*

1

Les premiers siècles du moyen âge où se créèrent les légendes ont le caractère d'un rêve. Chez les populations rurales, toutes soumises à l'Eglise, d'un doux esprit (ces légendes en témoignent), on supposerait volontiers une grande innocence. C'est, ce semble, le temps du bon Dieu. Cependant les *Penitentiaries*, où l'on indique les péchés les plus ordinaires, mentionnent des souillures étranges, racontées sous le règne de Satan.

C'était l'effet de deux choses, de la parfaite ignorance, et de l'habitation commune qui mêlait les proches parents. Il semble qu'ils avaient à peine connaissance de notre morale. La leur, malgré les défenses, semblait celle des patriarches, de la haute antiquité, qui regarde comme libertinage le mariage avec l'étrangère, et ne permet que la pu-

rente. Les familles alliées n'en faisaient qu'une. N'osant encore disperser leurs demeures dans les déserts qui les entouraient, ne cultivant que la banlieue d'un palais mérovingien ou d'un monastère, ils se réfugiaient chaque soir avec leurs bestiaux sous le toit d'une vaste *villa*. De là des inconvenients analogues à ceux de l'*fermas'ulum* antique, où l'on entassait les esclaves. Plusieurs de ces communautés subsistèrent au moyen âge et au delà. Le seigneur s'occupait peu de ce qui en résultait. Il regardait comme une seule famille cette tribu, cette masse de gens - levants et couchants

ensemble, « — mangeant à un pain et à un pot »
 2 Dans une telle indistinction, la femme était bien peu gardée. Sa place n'était guère haute. Si la Vierge, la femme idéale, s'éleva de siècle en siècle, la femme réelle comptait bien peu dans ces masses rustiques, ce mélange d'hommes et de troupeaux. Misérable fatalité d'un état qui ne changea
 3 que par la séparation des habitations, lorsqu'on prit assez de courage pour vivre à part, en hameau, ou pour cultiver au loin des terres fertiles et
 4 créer des huttes dans les clairières des forêts. Le foyer isolé fit la vraie famille. Le nid fit l'oiseau. Des lors, ce n'étaient plus des choses, mais des âmes... La femme était née.

Moment fort attendrissant. La voilà *chez elle*. Elle peut donc être pure et sainte, enfin, la pauvre créature. Elle peut couvrir une pensée, et, seule, en filant, rêver, pendant qu'il est à la forêt. Cette

1. M: ch. 3. Le follet

2. Voir la variante n° 14.

3. M: Sa place n'était guère haute. Tandis que la femme idéale, la Vierge et les saintes étaient tellement relevées, la femme réelle, dans ces masses rustiques qui alors formaient à peu près toute la population, était fort peu au-dessus des chèvres, des brebis, parmi lesquelles elle passait dans l'obscurité complète des longues nuits du Nord. Misérable fatalité...

4. M: pour vivre à part, en hameau de plusieurs cabanes, ou pour cultiver un peu plus loin

misérable cabane, humide, mal close, ou siffle le vent d'hiver, en revanche, est silencieuse. Elle a certains coins obscurs où la femme va loger ses rêves.

Maintenant, elle possède. Elle a quelque chose à elle. — La *quenouille*, le *lit*, le *coffre*, c'est tout, dit la vieille chanson*. — La table s'y ajoutera, le banc, ou deux escabeaux. Pauvre maison bien d'unee! mais elle est meublée d'une âme. Le feu l'égaye, le bois benit protège le lit, et l'on y ajoute parfois un joli bouquet de verveine. La dame de ce palais file, assise sur sa porte, en surveillant quelques brebis. On n'est pas encore assez riche pour avoir une vache, mais cela viendra à la longue, si Dieu benit la maison. La forêt, un peu de pature, des abeilles sur la lande, voilà la vie. On cultive peu de blé encore, n'ayant nulle sécurité pour une récolte éloignée. Cette vie, très indigente, est moins dure pourtant pour la femme, elle n'est pas brisée, enlaidie, comme elle le sera aux temps de la grande agriculture. Elle a plus de loisir aussi. Ne la jugez pas du tout par la littérature grossière des Noels et des fabliaux, le sot rire et la licence des contes grivois qu'on fera plus tard. — Elle est seule. Point de voisine. La mauvaise et malsaine vie des noires petites villes fermées, l'espionnage mutuel, le commerce misérable, dangereux, n'a pas commencé. Point de

* Trois pas du côté du banc,
Et trois pas du côté du lit
Trois pas du côté du coffre,
Et trois pas Revenez ici

(Vieille chanson du Maître de danse.)

vicille qui rianno le soir, quand l'étroite rue devient sombre, tenter la jeune, lui dire qu'on se meurt d'amour pour elle. Celle-ci n'a d'amour que ses songes, ne cause qu'avec ses bêtes ou l'arbre de la forêt.

Ils lui parlent; nous savons de quoi. Ils réveillent en elle les choses que lui disait sa mère, sa grand mère, choses antiques, qui, pendant des siècles, ont passé de femme en femme. C'est innocent souvenir des vœux esprits de la contrée, touchante religion de famille, qui, dans l'habitation commune et son bruyant pêle-mêle, eut peu de force sans doute, mais qui revient et qui hante la cabane solitaire.

Monde singulier, délicat, des fées, des lutins, fait pour une âme de femme. Des que la grande création de la Légende des saints s'arrête et tarit, cette légende plus ancienne et bien autrement poétique vient partager avec eux, règne secrètement, doucement. Elle est le trésor de la femme, qui la choisit et la caresse. La fée est une femme aussi, le fantastique miroir où elle se regarde embellie.

Que furent les fées? Ce qu'on en dit, c'est que, jadis, reines des Gaules, fières et fantasques à l'arrivée du Christ et de ses apôtres, elles se montrèrent impertinentes, tournèrent le dos. En Bretagne, elles dansaient à ce moment, et ne cessèrent pas de danser. De là leur cruelle sentence. Elles sont condamnées à vivre jusqu'au jour du Jugement*. — Plusieurs sont réduites à la taille

* Les textes de toute époque ont été recueillis dans les deux

1. M: n'ayant pas de sécurité
2. M: Point de voisine, si ce n'est à demi lieue.
3. M: vient partager avec eux, et secrètement, doucement, règne et prévaut de beaucoup. Elle est le trésor de la femme qu'elle choisit, couvre, caresse.

du lapin, de la souris. Exemple, les Kowrig-guans (les fées naines), qui, la nuit, autour des vieilles pierres druidiques, vous enlacent de leurs danses. Exemple, la jolie reine Mab, qui s'est fait un char royal dans une coquille de noix. — Elles sont un peu capricieuses, et parfois de mauvaise humeur. Mais comment s'en étonner, dans cette triste destinée? — Toutes petites et bizarres qu'elles puissent être, elles ont un cœur, elles ont besoin d'être aimées. Elles sont bonnes, elles sont mauvaises et pleines de fantaisies. À la naissance d'un enfant, elles descendent par la cheminée, le douent et font son destin. Elles aiment les bonnes fileuses, filent elles-mêmes divinement. On dit : *Filer comme une fée*.

Les Contes de fées, dégagés des ornements ridicules dont les derniers rédacteurs les ont affublés, sont le cœur du peuple même. Ils marquent une époque poétique entre le communisme grossier de la villa primitive, et la licence du temps ou une bourgeoisie naissante fit nos cyniques sablaux.

Ces contes ont une partie historique, rappellent les grandes famines (dans les ogres, etc.). Mais généralement ils planent bien plus haut que toute histoire, sur l'aile de l'Oiseau bleu, dans une éternelle poésie, disent nos vœux, toujours les mêmes, l'immuable histoire du cœur.

Le désir du pauvre serf de respirer, de reposer,

savants ouvrages de M. Alfred Mauri (les Fées, 1813, la Magie, 1860). Voir aussi, pour le Nord, la Mythologie de Grimm.

de trouver un trésor qui finira ses misères, y revient souvent. Plus souvent, par une noble aspiration, ce trésor est aussi une âme, un trésor d'amour qui sommeille (dans la *Belle au bois dormant*); mais souvent la charmante personne se trouve cachée sous un masque par un fatal enchantement. De là la trilogie touchante, le crescendo admirable de *Riquet à la houppe*, de *Peau-d'Ane*, et de la *Belle et la Bête*. L'amour ne se rebute pas. Sous ces laideurs, il poursuit, il atteint la beauté cachée. Dans le dernier de ces contes, cela va jusqu'au sublime, et je crois que jamais personne n'a pu le lire sans pleurer.

Une passion très réelle, très sincère, est là-dessous, l'amour malheureux, sans espoir, qui souvent la nature cruelle mit entre les pauvres âmes de condition trop différente, la douleur de la paysanne de ne pouvoir se faire belle pour être aimée du chevalier, les soupirs étouffés du serf quand, le long de son sillon, il voit, sur un cheval blanc, passer un trop charmant éclair, la belle, l'adorée châtelaine. C'est, comme dans l'Orient, l'idylle mélancolique des impossibles amours de la Rose et du Rossignol. Toutefois, grande différence. L'oiseau et la fleur sont beaux, même égaux dans la beauté. Mais ici l'être inférieur, si bas placé, se fait l'aveu : « Je suis laid, je suis un monstre! » Que de pleurs!... En même temps, plus puissamment qu'en Orient, d'une volonté héroïque, et par la grandeur du désir, il perce les vaines enveloppes. Il aime tant, qu'il est aimé, ce monstre, et il en devient beau.

1. Voir la variante n° 15.

2 M: qui sommeille (dans la Belle au bois dormant), aimable et charmante personne, cachée sous un masque cruel par un fatal enchantement. De là la trilogie touchante, le crescendo admirable, du bossu à l'animal, et de l'animal au monstre (Riquet à la houppe, Peau d'Ane, la Belle et la Bête).

Une tendresse infinie est dans tout cela. — Cette âme enchantée ne pense pas à elle seule. Elle s'occupe aussi à sauver toute la nature et toute la société. Toutes les victimes d'alors, l'enfant battu par sa marâtre, la cadette méprisée, maltraitée de ses aînées, sont ses favorites. Elle étend sa compassion sur la dame même du château, la plaint d'être dans les mains de ce féroce baron (Barbe-Bleue). Elle s'attendrit sur les bêtes, les console d'être encore sous des figures d'animaux. Cela passera, qu'elles patientent. Leurs âmes captives un jour reprendront des ailes, seront libres, aimables, aimées. — C'est l'autre face de *Peau-d'Ane* et autres contes semblables. Là surtout on est bien sûr qu'il y a un cœur de femme. Le rude travailleur des champs est assez dur pour ses bêtes. Mais la femme n'y voit point de bêtes. Elle en juge comme l'enfant. Tout est humain, tout est esprit. Le monde entier est ennoblé. Oh ! l'aimable enchantement ! Si humble, et se croyant laide, elle a donné sa beauté, son charme à toute la nature.

Est-ce qu'elle est donc si laide, cette petite femme de seif, dont l'imagination rêveuse se nourrit de tout cela ? Je l'ai dit, elle fait le ménage, elle file en gardant ses bêtes, elle va à la forêt, et ramasse un peu de bois. Elle n'a pas encore les rudes travaux, elle n'est point la laide paysanne que fera plus tard la grande culture du ble. Elle n'est pas la grasse bourgeoise, lourde et oisive, des villes, sur laquelle nos aïeux ont fait tant de contes gras.

Celle-ci n'a nulle sécurité, elle est timide, elle est douce, elle se sent sous la main de Dieu. Elle voit sur la montagne le noir et menaçant château d'ou mille maux peuvent descendre. Elle craint, honore son mari. Serf ailleurs, près d'elle il est roi. Elle lui réserve le meilleur, vit de rien. Elle est svelte et mince, comme les saintes des églises. La très pauvre nourriture de ces temps doit faire des créatures fines, mais chez qui la vie est faible. — Immenses mortalités d'enfants. — Ces pâles roses n'ont que des nerfs. De là éclatera plus tard la danse épileptique du quatorzième siècle. Maintenant, vers le douzième, deux faiblesses sont attachées à cet état de demi-jeune : la nuit, le somnambulisme, et, le jour, l'illusion, la rêverie et le don des larmes.

Cette femme, tout innocente, elle a pourtant, nous l'avons dit, un secret qu'elle ne dit jamais à l'Eglise. Elle enferme dans son cœur le souvenir, la compassion des pauvres anciens dieux*, tombés

* Rien de plus touchant que cette fidélité. Malgré la persécution, au cinquième siècle, les paysans promenaient, en pauvres petites poupées de linge ou de farine, les Dieux de ces grandes religions, Jupiter, Minerve, Vénus, Diane fut indétruite jusqu'au fond de la Germanie (V. Grimm). Au huitième siècle, on promène les dieux encore. Dans certaines petites cabanes, on sacrifie. On prend les augures, etc. (*Indiculus pauperum*, Concil. de Leyptines en l'U-nanité). Les Capitulaires menaient en vain de la mort. Au douzième siècle, Burchard de Worms, en rappelant les défenses, témoigne qu'elles sont inutiles. En 1389, la Sorbonne condamne encore les traces du paganisme et, vers 1500, Gerson (*Contra Astrologia*) rappelle comme chose actuelle cette superstition obstinée.

1. Voir la variante n° 16.

alcot d'Esprits. Pour être Esprits, ne croyez pas qu'ils soient exempts de souffrances. Logés aux pannes, au coin des chénes, ils sont bien malheureux l'hiver. Ils aiment fort la chaleur. Ils rôdent autour des maisons. On en a vu dans les étables se réchauffer près des bestiaux. N'ayant plus d'encens, de victimes, ils prennent parfois du lait. La ménagère, économe, ne prive pas son mari, mais elle diminue sa part, et, le soir, laisse un peu de crème.

Ces esprits qui ne puissent plus que de nuit, exiles du jour, le regrettent et sont avides de lumière. La nuit, elle se hasarde, et timidement va porter un humble petit fanal au grand chêne où ils habitent, à la mystérieuse fontaine dont le miroir, doublant la flamme, égayera les tristes proscrits.

Grand Dieu ! si on le savait ! Son mari est homme prudent, et il a bien peur de l'Eglise. Certainement il la battrait. Le prêtre leur fait rude guerre, et les chasse de partout. On pourrait bien cependant leur laisser habiter les chênes. Quel mal font-ils dans la forêt ? Mais non, de concile en concile, on les poursuit. A certains jours, le prêtre va au chêne même, et, par la prière, l'eau bénite, donne la chasse aux esprits.

Que serait-ce s'ils ne trouvaient nulle âme compatissante ? Mais celle-ci les protège. Toute bonne chrétienne qu'elle est, elle a pour eux un coin du cœur. A eux seuls elle peut confier telles petites choses de nature, innocentes chez la chaste épouse, mais dont l'Eglise pourtant lui ferait reproche.

Ils sont confidents, confesseurs de ces touchants secrets de femmes. Elle pense à eux quand elle met au feu la bûche sacrée. C'est Noël, mais en même temps l'ancienne fête des esprits du Nord, la *fête de la plus longue nuit*. De même, la *vigile de la nuit de mai*, le *pervigilium* de Maia, où l'arbre se plante. De même, au feu de la Saint-Jean, la vraie fête de la vie, des fleurs et des réveils d'amour. Celle qui n'a pas d'enfants, surtout, se fait devoir d'aimer ces fêtes, et d'y avoir dévotion. Un vœu à la Vierge peut-être ne serait pas efficace. Ce n'est pas l'affaire de Marie. Tout bas, elle s'adresse plutôt à un vieux génie, adieu jadis comme dieu rustique, et dont telle église locale a la bonté de faire un saint. — Ainsi le lit, le berceau, les plus doux mystères que couvo une âme chaste et amoureuse, tout cela est aux anciens dieux.

Les esprits ne sont pas ingrats. Un matin, elle s'éveille, et, sans mettre la main à rien, elle trouve le ménage fait. Elle est interdite et se signe, ne dit rien. Quand l'homme part, elle s'interroge, mais en vain. Il faut que ce soit un esprit. « Quel est-il ? et comment est-il ? Oh ! que je voudrais le voir ! .. Mais j'ai peur. Ne dit-on pas qu'on meurt à voir un esprit ? » — Cependant le berceau remue, et il ondule tout seul. Elle est saisie, et entend une petite voix très douce, si basse, qu'elle la croirait en elle. « Ma chère et très chère maîtresse, si j'aima

* A Maury, *Magie*, 139

5.

1. Voir la variante n° 17.

2. M. aux pauvres esprits.

3. M: d'enfant

4. M: anciens dieux. Qu'ils se consolent de leurs temples. Ils ont gardé le meilleur, le nid, le cœur et le foyer

à bercer votre enfant, c'est que je suis moi-même enfant. » Son cœur bat, et cependant elle se rassure un peu. L'innocence du berceau innocente aussi cet esprit, fait croire qu'il doit être bon, doux, 1 au moins toléré de Dieu.

Des ce jour, elle n'est plus seule. Elle sent très bien sa présence, et il n'est pas bien loin d'elle. Il vient de raser sa robe, elle l'entend au frôlement. A tout instant, il rôde autour et visiblement ne peut la quitter. Va-t-elle à l'étable, il y est. Et elle croit que, l'autre jour, il était dans le pot à beurre.*

Quel dommage qu'elle ne puisse le saisir et le 3 regarder! Une fois, à l'improviste, ayant touché les tisons, elle l'a cru voir qui se roulait, l'espigle, dans les étincelles. Une autre fois, elle a failli le prendre dans une rose. Tout petit qu'il est, il travaille, balaye, approprie, il lui épargne mille soins.

Il a ses défauts cependant. Il est léger, audacieux, et, si on ne le tenait, il s'émanciperait peut-être. Il observe, écoute trop. Il redit parfois au matin tel peut mot qu'elle a dit tout bas, tout bas,

* C'est une des retraites favorites du petit friand. Les Suisses, qui connaissent son goût, lui font encore aujourd'hui des présents de lait. Son nom, chez eux, est *troit* (drôle), chez les Allemands, *kobold*, *niz*, chez les Français, *follet goblin*, *lutin*, chez les Anglais *puck*, *robin hood*, *robin good fellow*. Shakespeare explique qu'il rend aux servantes dormeuses le service de les placer jusqu'au bleu pour les éveiller.

au coucher, quand la lumière était éteinte. — Elle le sait fort indiscret, trop curieux. Elle est gênée de se sentir suivie partout, s'en plaint et y a plaisir. Parfois elle le renvoie, le menace, enfin se croit seule et se rassure tout à fait. Mais au moment elle se sent carressée d'un soufflo léger ou comme d'une aile d'oiseau. Il était sous une feuille... Il rit... Sa gentille voix, sans moquerie, dit le plaisir qu'il a eu à surprendre sa pudique maîtresse. La voilà bien en colore. — Mais le drôle : « Non, chérie, mignonne, vous n'en êtes pas fâchées. »

Elle a honte, n'ose plus rien dire. Mais elle entrevoit alors qu'elle l'aime trop. Elle en a scrupule, et l'aime encore davantage. La nuit, elle a cru le sentir au lit qui s'était glissé. Elle a eu peur, a prié Dieu, s'est serrée à son mari. Que fera-t-elle? elle n'a pas la force de le dire à l'Eglise. Elle le dit au mari, qui d'abord en rit et doute. Elle avoue alors un peu plus, — que ce follet est espigle, parfois trop audacieux... — « Qu'importe, il est si petit! » — Ainsi, lui-même la rassure.

Devons-nous être rassurés, nous autres qui voyons mieux? Elle est bien innocente encore. Elle aurait horreur d'imiter la grande dame de là-haut, qui, par devant le mari, se cour d'amants, et son page. Avouons-le pourtant, le lutin a déjà fait bien du chemin. Impossible d'avoir un page moins compromettant que celui qui se cache dans une rose. Et, avec cela, il tient de l'amant. Plus envahissant que nul autre, si petit, il glisse partout.

1. M: L'innocence du berceau, le buis bénit, qui n'a pas fait fuir cet esprit, lui fait croire
2. En préparant l'édition B, Michelet a ajouté une phrase qui n'a pas été conservée dans les éditions (Ms. A 3811 de la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris, Histoire religieuse I, f. 55): Follets. P. 39. Ajouter à la note: Aujourd'hui encore en Lorraine, on met de côté du lait pour l'esprit nommé *Soutrait* qui a soin des chevaux, et qui, si l'on ne pense à lui, leur donne des maladies (communiqué par M. Franck).
3. M ne pratique pas d'anée ici.
4. O,A: et lui

Il glisse au cœur du mari même, lui fait sa cour, gagne ses bonnes grâces. Il lui soigne ses outils, lui travaille le jardin, et le soir, pour récompense, derrière l'enfant et le chat, se tapit dans la cheminée. On entend sa petite voix tout comme celle du grillon, mais on ne le voit pas beaucoup, à moins qu'une faible lueur n'éclaire une certaine fente où il aime à se tenir. Alors on voit, on croit voir, un minois subtil. On lui dit : « Oh ! petit, nous t'avons vu ! »

On leur dit bien à l'église qu'il faut se défier des esprits, que tel qu'on croit innocent, qui glisse comme un air léger¹, pourrait au fond être un démon. Ils se gardent bien de le croire. Sa taille le fait croire innocent. Depuis qu'il y est, on prospère. Le mari autant que la femme y tient, et encore plus peut-être. Il voit que l'espiègle follet fait le bonheur de la maison.

IV

TENTATIONS

J'ai écarté de ce tableau les ombres terribles du temps qui l'eussent cruellement assombri. J'entends surtout l'incertitude ou la famille rurale était de son sort, l'attente, la crainte habituelle de l'avanie fortuite qui pouvait, d'un moment à l'autre, tomber du château.

Le régime féodal avait justement les deux choses qui font un enfer : d'une part, la *fixité* extrême, l'homme était cloué à la terre et l'émigration impossible ; — d'autre part, une *incertitude* très grande dans la condition.

Les historiens optimistes qui parlent tant de redevances fixes, de chartes, de franchises achetées, oublient le peu de garanties qu'on trouvait dans tout cela. On doit payer tant au seigneur, mais il peut prendre tout le reste. Cela s'appelle bonne-

1. Voir la variante n° 18.
2. M: comme un air subtil

ment, le *droit de préhension* Travail, travail, bonhomme. Pendant que tu es aux champs, la bande redoutée de là-haut peut s'abattre sur ta maison, enlever ce qui lui plaît « pour le service du seigneur. »

Aussi, voyez-le, cet homme; qu'il est sombre sur son sillon, et qu'il a la tête basse! . Et il est toujours ainsi, le front chargé, le cœur serré, comme celui qui attendrait quelque mauvaise nouvelle

Rêve-t-il un mauvais coup? Non, mais deux pensées l'obsèdent, deux pointes le percent tour à tour. L'une : « En quel état ce soir trouveras-tu ta maison? » — L'autre : « Oh! si la motte levée me faisait voir un trésor! si le bon démon me donnait pour nous racheter! »

On assure qu'à cet appel (comme le génie étrusque qui jaillit un jour sous le soc en figure d'enfant), un nain, un gnome, sortait souvent tout petit de la terre, se dressait sur le sillon, lui disait : « Que me veux-tu? » — Mais le pauvre homme interdit ne voulait plus rien. Il pâlissait, il se signait, et alors tout disparaissait.

Le regrettaient-ils ensuite? Ne disait-il pas en lui-même : « Sot que tu es, tu seras donc à jamais malheureux! » Je le crois volontiers. Mais je crois aussi qu'une barrière d'horreur insurmontable arrêtait l'homme. Je ne pense nullement, comme voudraient le faire croire les moines qui nous ont conté les affaires de sorcellerie, que le Pacte avec Salan fût un léger coup de tête, d'un amoureux, d'un avaré. A consulter le bon sens, la nature, on

sent, au contraire, qu'on n'en venait là qu'à l'extrémité, en désespoir de toute chose, sous la pression terrible des outrages et des misères.

« Mais, dit-on, ces grandes misères durent être fort adoucies vers les temps de saint Louis, qui défend les guerres privées entre les seigneurs. » Je crois justement le contraire. Dans les quatre-vingts ou cent ans qui s'écoulaient entre cette défense et les guerres des Anglais (1240-1340), les seigneurs, n'ayant plus l'amusement habituel d'incendier, piller la terre du seigneur voisin, furent terribles à leurs vassaux. Cette paix leur fut une guerre.

Les seigneurs ecclésiastiques, seigneurs moines, etc., font frémir dans le *Journal d'Eudes Rigault* (publié récemment) C'est le rebutant tableau d'un débordement effréné, barbare. Les seigneurs moines s'abattaient surtout sur les couvents de femmes L'austère Rigault, confesseur du saint roi, archevêque de Rouen, fait une enquête lui-même sur l'état de la Normandie Chaque soir il arrive dans un monastère. Partout, il trouve ces moines vivant la grande vie féodale, armés, ivres, duellistes, chasseurs furieux à travers toute culture; les religieux avec eux dans un mélange indistinct, partout encaintes de leurs œuvres.

Voilà l'Église. Que devaient être les seigneurs laïques? Quel était l'intérieur de ces noirs don-

1. M: « pour le service du seigneur », qui sait? t'emprunter ta fille. On te la rendra le soir.
2. M: le front chargé, le cœur serré. Rêve-t'il un mauvais coup?
3. M: L'une en poussant la charrue: « En quel état ce soir trouveras-tu ta maison? » — L'autre au sillon de retour: « Oh! si la motte levée me faisait voir un trésor! si le bon démon me donnait pour nous racheter, vivre à la ville voisine! »
4. *Le passage qui va de* On assure qu'à cet appel à des outrages et des misères *(fin du paragraphe) ne figure pas dans le manuscrit.*
5. M: « Tout cela s'adoucit fort vers les temps de S.Louis, qui défend les guerres privées entre les seigneurs ».
- C'est exactement le contraire. Dans les 80 ou cent ans
6. M: seigneurs moines, etc., qu'on peut croire, comme hommes d'église, n'être pas les plus féroces, font frémir
7. M. d'un débordement effréné, d'une orgie barbare.
8. M: de leurs œuvres. Voilà l'église. Que seront les seigneurs laïques?

jons quo d'en bas on regardait avec tant d'effroi? Deux contes, qui sont sans nul doute des histoires, la *Barbe-Bleue* et *Grishildis*, nous en disent quelque chose! Qu'était il pour ses vassaux, ses serfs, l'ami de tous qui traitait ainsi sa famille? Nous le savons par le seul à qui l'on ait fait un procès, et si tard! au quizième siècle Gilles de Retz, l'enleveur d'enfants?

Le Front-de-Bœuf de Walter Scott, les seigneurs de mélodrames et de romans, sont de pauvres gens devant ces terribles réalités. Le Templier d'*Ivanhoe* est aussi une création faible et très artificielle. L'auteur n'a osé aborder la réalité immonde du célibat du Temple, et de celui qui regnait dans l'intérieur du château. On y recevait peu de femmes, c'étaient des bouches inutiles. Les romans de chevalerie donnent très exactement le contraire de la vérité. On a remarqué que la littérature exprime souvent tout à fait l'envers des mœurs (exemple, le fado théâtre d'épologues à la Florian dans les années de la Terreur).

Les logements de ces châteaux, dans ceux qu'on peut voir encore, en disent plus que tous les livres. Hommes d'armes, pages, valets, entassés la nuit sous de basses voûtes, le jour retenus aux créneaux, aux terrasses étroites, dans le plus désolant ennui, ne respiraient, ne vivaient que dans leurs échappées d'en bas, échappées non plus de guerres sur les terres voisines, mais de chasse, et de chasse à l'homme, je veux dire d'avaries sans nombre, d'outrages aux familles servies. Le seigneur savait bien lui-même qu'une telle masse

d'hommes sans femmes ne pouvait être possible qu'en les lynchant par moments.

La choquante idée d'un enfer où Dieu emploie des âmes séculières, les plus coupables de toutes, à torturer les moins coupables qu'il leur livre pour jouet, ce beau dogme du moyen âge se réalisait à la lettre. L'homme sentait l'absence de Dieu. Chaque razza prouvait le règne de Satan, faisait croire que c'était à lui qu'il fallait des lors s'adresser.

Là-dessus, on rit, on plaisante. « Les serves étaient trop laides. » Il ne s'agit point de beauté. Le plaisir était dans l'outrage, à battre et à faire pleurer. Au dix-septième siècle encore, les grandes dames aient à mourir d'entendre le duc de Lorraine conter comment ses gens, dans des villages paisibles, exécutaient, tourmentaient toutes femmes et les vieilles même.

Les outrages tombaient surtout, comme on peut le croire, sur les familles aisées, distinguées relativement, qui se trouvaient parmi les seifs, ces familles de serfs maies qu'on voit déjà au douzième siècle à la tête du village. La noblesse les haïssait, les raillait, les déshonorait. On ne leur pardonnait pas leur naissante dignité morale. On ne passait pas à leurs femmes, à leurs filles, d'être honnêtes et sages. Elles n'avaient pas droit d'être respectées. Leur honneur n'était pas à elles. *Serves de corps*, ce mot cruel leur était sans cesse jeté.

c

1. M: quelque chose. La dernière, en réalité, plus terrible encore que l'autre; c'est la série des souffrances qu'une âme exquise en cruauté peut infliger pendant 20 ans à une douce créature, pieuse, résignée, patiente, la jouissance du chat à martyriser indéfiniment la pauvre petite souris. Qu'était-il.
2. M l'enleveur d'enfants; on trouva les ossements de près de trois cents enfans au fond d'une de ses tours.
3. M de l'infâme célibat
4. M. On a souvent remarqué
5. Voir la variante n° 21.
6. M Là-dessus, on rit, on plaisante. « Les serves étaient trop laides. » Pages et soldats n'y voient rien. Le plaisir était dans l'outrage surtout, à battre et à faire pleurer. Il y avait aussi serves et serves, les filles de familles honorées de charges municipales. C'étaient ces familles surtout qu'on se plaisait à désoler. Leur naissante dignité morale, c'est ce qu'on voulait dégrader. *Serves de corps*, ce mot cruel leur était sans cesse jeté.
On ne croira pas aisément

On ne croira pas aisément dans l'avenir que, chez les peuples chrétiens, la loi ait fait ce qu'elle ne fit jamais dans l'esclavage antique, qu'elle ait écrit expressément comme droit le plus sanglant outrage qui puisse navrer le cœur de l'homme.

Le seigneur ecclésiastique, comme le seigneur laïque, a ce droit immonde. Dans une paroisse des environs de Bourges, le curé, étant seigneur, réclamait expressément les pécunies de la mariée, mais voulait bien en pratique vendre au mari pour argent la virginité de sa femme*.

On a cru trop aisément que cet outrage était de forme, jamais réel. Mais le prix indiqué en certains pays, pour en obtenir dispense, dépassait fort¹ les moyens de presque tous les paysans. En Ecosse, par exemple, on exigeait « plusieurs vaches. » Chose énorme et impossible! Donc la pauvre jeune femme était à discrétion. Du reste, les Fors du Béarn disent très expressément qu'on levait ce droit en nature. « L'ainé du paysan est censé le fils du seigneur, car il peut être de ses œuvres**.»

Toutes coutumes féodales, même sans faire mention de cela, imposent à la mariée de monter au château, d'y porter le « mets de mariage. » Chose odieuse de l'obliger à s'aventurer ainsi au hasard de ce que peut faire cette meute de célibataires impudents et effrénés.

* Laurière, II, 100, v° *Marquette* Michelet, *Origines du droit*, 264.

** Quand je publiai mes *Origines* en 1837, je ne pouvais connaître² cette publication (de 1832).

On voit d'ici la scène honteuse. Le jeune époux amenait au château son épouse. On imagine les rires des chevaliers, des valets, les espiègleries des pages autour de ces infortunées. — « La présence de la châtelaine les retiendra? » Point du tout. La dame que les romans veulent faire croire si délicate*, mais qui commandait aux hommes dans l'absence du mari, qui jugeait, qui châtrait, qui ordonnait des supplices, qui tenait le mari même par les fiefs qu'elle apportait, cette dame n'était guère tendre, pour une serve surtout qui peut-être était jolie. Ayant fort publiquement, selon l'usage d'alors, son chevalier et son page, elle n'était pas fâchée d'autoriser ses libertés par les libertés du mari.

Elle ne fera pas obstacle à la farce, à l'amusement qu'on prend de cet homme tremblant qui veut racheter sa femme. On marchande d'abord avec lui, on rit des tortures « du paysan avare; » on lui suce la moelle et le sang. Pourquoi cet acharnement? C'est qu'il est proprement habillé, qu'il est honnête, rangé, qu'il marque dans le village. Pourquoi? c'est qu'elle est pieuse, chaste, pure, c'est qu'elle l'aime, qu'elle a peur et qu'elle pleure. Ses beaux yeux demandent grâce.

Le malheureux offre en vain tout ce qu'il a, la dot encore... C'est trop peu. Là, il s'irrite de cette injuste rigueur. « Son voisin n'a rien payé... »

* Cette délicatesse apparaît dans le traitement que ces dames voulaient infliger de leurs mains à Jean de Meung, leur poète, l'auteur du *Roman de la Rose* (vers 1300).

1. M: le prix indiqué en certains pays dépassait fort
2. O.A: je ne connaissais pas
3. O.A: ce que peut faire de la pauvre créature

L'insolent! le raisonneur! Alors toute la meute l'entoure, on crie; bâtons et balais travaillent sur lui, comme grêle. On le pousse, on le précipite. On lui dit : « Vilain jaloux, vilain face de carême, on ne la prend pas ta femme, on te la rendra ce soir, et, pour comble d'honneur, grosse!... Remercie, vous voilà nobles. Ton aîné sera baron! » — Chacun se met aux fenêtres pour voir la figure grotesque de ce mort en habit de noces. Les éclats de rire le suivent, et la bruyante canaille, jusqu'au dernier marmiton, donne la chasse au « cocu*! »

Cet homme-là aurait crevé, s'il n'espérait dans le démon. Il rentre seul. Est-elle vide, cette maison désolée? Non, il y trouve compagnie. Au foyer, siège Satan.

Mais bientôt elle lui revient, la pauvre, pâle et défaite, hélas! hélas! en quel état!... Elle se jette à genoux, et lui demande pardon. Alors, le cœur de l'homme éclate... Il lui met les bras au cou. Il pleure, sanglote, rugit à faire trembler la maison...

Avec elle pourtant rentre Dieu. Quoi qu'elle ait

* Rien de plus gai que nos vieux contes, seulement ils sont peu variés. Ils n'ont que trois plaisanteries. Le désespoir du cocu, les cris du battu, la grimace du pendu. On s'amuse du premier, on rit (à pleurer) du second. Au troisième, la gaieté est au comble, on se tient les côtes. Notez que les trois n'en font qu'un. C'est toujours l'inférieur, le faible qu'on outrage en toute sécurité, celui qui ne peut se défendre.

pu souffrir, elle est pure, innocente et sainte. Satan n'aura rien pour ce jour. Le Pacte n'est pas mûr encore.

Nos fabliaux ridicules, nos contes absurdes, supposent qu'en cette mortelle injure et toutes celles qui suivront, la femme est pour ceux qui l'outragent, contre son mari, ils nous feraient croire que, traitée brutalement, et accablée de grossesses, elle en est heureuse et ravie — Que cela est peu vraisemblable! Sans doute la qualité, la politesse, l'élégance, pouvaient la séduire. Mais on n'en prenait pas la peine. On se serait bien moqué de celui qui, pour une serve, eût filé le parfait amour. Toute la bande, le chapelain, le sommelier, jusqu'aux valets, croyaient l'honorer par l'outrage. Le moindre page se croyait grand seigneur s'il assaisonnait l'amour d'insolences et de coups.

Un jour que la pauvre femme, en l'absence du mari, venait d'être maltraitée, en relevant ses longs cheveux, elle pleurait et disait tout haut : « O les malheureux saints de bois, quo sert-il de leur faire des vœux? Sont-ils sourds? Sont-ils trop vieux?... Que n'ai-je un Esprit protecteur, fort, puissant (méchant n'importe)! J'en vois bien qui sont en pierre à la porte de l'église. Que font-ils là? Que ne vont-ils pas à leur vraie maison, le château, enlever, rôter ces pécheurs?... Oh! la force, oh! la puissance, qui pourra me la donner? Je me donnerais bien en échange... Hélas! qu'est-ce

que je donnerais? Qu'est-ce que j'ai pour me donner? Rien ne me reste. — Fi de ce corps! Fi de l'âme, qui n'est plus que cendre! — Que n'ai-je donc, à la place du follet qui ne sert à rien, un grand, fort et puissant Esprit!

« — O ma mignonne maîtresse! je suis petit par votre faute, et je ne peux pas grandir... Et, d'ailleurs, si j'étais grand, vous ne m'auriez pas voulu, vous ne m'auriez pas souffert, ni votre mari non plus. Vous m'auriez fait donner la chaise par vos prêtres et leur eau bénite... Je serai fort si vous voulez...

« Maîtresse, les Esprits ne sont ni grands ni petits, forts ni faibles. Si l'on veut, le plus petit va devenir un géant.

« — Comment? — Mais rien n'est plus simple. Pour faire un Esprit géant, il ne faut que lui faire un don

« — Quel? — Une jolie âme de femme.

« — Oh! méchant, qui es-tu donc? Et que demandes-tu là? — Ce qui se donne tous les jours... — Voudriez-vous valoir mieux que la dame de là-haut? Elle a engagé son âme à son mari, à son amant, et pourtant la donne encore entière à son page, un enfant, un petit sot — Je suis bien plus que votre pago, je suis plus qu'un serviteur. En que de choses ai-je été votre petite servante!.. Ne rougissez pas, ne vous fâchez pas.. Laissez-moi dire seulement que je suis tout autour de vous, et déjà peut-être en vous. Autrement, comment saurais-je vos pensées, et jusqu'à celle que vous vous cachez à vous-même... Que suis-je, moi?

Votre petite âme, qui sans façon parle à la grande... Nous sommes inséparables. Savez-vous bien depuis quel temps je suis avec vous?... C'est depuis mille ans. Car j'étais à votre mère, à sa mère, à vos aïeules... Je suis le génie du foyer

« — Tentateur!... Mais que feras-tu? — Alors, ton mari sera riche, toi puissante, et l'on te craindra. — Ou suis-je? tu es donc le démon des trésors cachés? — Pourquoi m'appeler démon, si je fais une œuvre juste, de bonté, de pitié? ..

« Dieu ne peut pas être partout, il ne peut travailler toujours. Parfois il aime à reposer, et nous laisse, nous autres génies, faire ici le menu ménage, remédier aux distractions de sa providence, aux oublis de sa justice.

« Votre mari en est l'exemple... Pauvre travailleur méritant, qui se tue, et ne gagne guère. Dieu n'a pas eu encore le temps d'y songer... Moi, un peu jaloux, je l'aime pourtant, mon bon hôte. Je le plains. Il n'en peut plus, il succombe. Il mourra, comme vos enfants, qui sont déjà morts de misère. L'hiver, il a été malade.. Qu'advient-il l'hiver 6 prochain? »

Alors, elle mit son visage dans ses mains, elle pleura, deux, trois heures, ou davantage. Et, quand 7 elle n'eut plus de larmes (mais son sein battait encore), il dit : « Je ne demande rien... Seulement, 8 je vous prie, sauvons-le. »

Elle n'avait rien promis, mais lui appartenait dès 9 cette heure.

1. Voir la variante n° 22.

2. M: vous ne m'auriez souffert

3. M: Chère maîtresse

4. M: Si l'on veut, le plus petit est un géant.

5. M: et pourtant la donne encore entière à Jean de Saintré, son page

6. M: Laissez-moi dire seulement que je suis tout autour de vous, et déjà peut-être en vous. Autrement, comment saurais-je vos pensées, et jusqu'à celle que vous vous cachez à vous-même... — Menteur! — Faut-il donc vous le dire? eh! bien, dans ces choses odieuses dont vous demandez vengeance, victime irritée, révoltée, vous n'avez pas eu toujours même force. Vous avez suivi parfois à la lettre votre évangile, pour vous résigner à l'outrage, sauf à le maudire après... — « Insolent moqueur! » Elle pleure, et cache ses yeux de ses mains... — Pardon, pardon, mille fois, maîtresse... Que suis-je? moi, votre petite âme, qui sans façon parle à la grande. Nous sommes inséparables. Savez-vous bien depuis quel temps je suis avec vous?... C'est depuis mille ans. Qui suis-je? le génie du foyer.

« Tentateur!... Mais que feras-tu? » — « Alors, ton mari devient riche, considéré, puissant! » —

« Où suis-je? tu es donc le démon des trésors cachés? — Pourquoi m'appeler démon, si je faisais une œuvre juste, de bonté et de pitié? .. Je vous avoue que, quoique je sois un peu jaloux, pourtant je l'aime ce pauvre bonhomme qui m'aime et qui m'a abrité, qui a tant pleuré pour vous... Hélas, il ne gagne guère. Il n'en peut plus, il succombe. L'autre hiver, il fut malade. Vous avez bien de la famille. Qu'advient-il l'hiver prochain? »

7. M: Et, quand elle était tarie

V

POSSESSION

L'âge terrible, c'est l'âge d'or. J'appelle ainsi la dure époque où l'or eut son avènement. C'est l'an 1300, sous le règne du beau roi qu'on put croire d'or ou de fer, qui ne dit jamais un mot, grand roi qui parut avoir un démon muet, mais de bras puissant, assez fort pour brûler le Temple, assez long pour atteindre Rome et d'un gant de fer porter le premier soufflet au pape.

L'or devient alors le grand pape, le grand dieu. Non sans raison. Le mouvement a commencé sur l'Europe par la croisade; on n'estime de richesse que celle qui a des ailes et se prête au mouvement, celle des échanges rapides. Le roi, pour frapper ses coups à distance, ne veut que de l'or. L'armée de l'or, l'armée du fisc, se répand sur tout le pays. Le seigneur, qui a rapporté son rêve de l'Orient,

en désire toujours les merveilles, armes damasquinées, tapis, épices, chevaux précieux. Pour tout cela, il faut de l'or. Quand le serf apporte son blé, il le repousse du pied. « Co n'est pas tout; je veux de l'or! »

- 1 Le monde est changé ce jour-là. Jusqu'alors, au milieu des maux, il y avait, pour le tribut, une sécurité innocente. *Bon an, mal an*, la redevance suivait le cours de la nature et la mesure de la moisson. Si le Seigneur disait : « C'est peu, » on répondait : « Monseigneur, Dieu n'a pas donné davantage. »

Mais l'or, hélas! où le trouver?... Nous n'avons pas une armée pour en prendre aux villes de Flandre. Où creuserons-nous la terre pour lui ravir son trésor? Oh! si nous étions guidés par l'Esprit des trésors cachés*!

-
- *Les démons troublent le monde pendant tout le moyen âge. Mais Salan ne prend pas son caractère définitif avant le treizième siècle. « Les pactes, dit M. A. Maury, sont fort rares avant cette époque. » Je le crois. Comment contracter avec celui qui vraiment n'est pas encore? Ni l'un ni l'autre des contractants n'était mûr pour le contrat. Pour que la volonté en vienne à cette extrémité terrible de se vendre pour l'éternité, il faut qu'elle ait désespéré. Co n'est guère le malheureux qui arrive au désespoir; c'est le misérable, celui qui a connaissance parfaite de sa misère, qui en souffre d'autant plus et n'attend aucun remède. Le misérable en ce sens, c'est l'homme du quatorzième siècle, l'homme dont on exige l'impossible (des redevances en argent). — Dans ce chapitre et le suivant, j'ai marqué les situations, les sentiments, les progrès dans le désespoir, qui peuvent amener le traité énorme du pacte, et ce qui est bien plus que le simple pacte, l'horrible état de sorcière. Non prodigué, mais chose rare alors, laquelle n'était pas moins qu'un mariage et une sorte de pontificat. Pour la facilité de l'expo-
- 3

(Suite de la page précédente)

8. M: Mais, je vous en prie

9. Esquisse, variante n° 53; rédactions antérieures, variantes n° 19-20.

1. M: il le repousse du pied. « Va t'en, rustre, il me faut de l'or! »

2. M: de la moisson. « C'est peu », disait-on. — Monseigneur, Dieu n'a pas donné davantage.

3. O,A: l'horrible état de la sorcière.

Pendant que tous désespèrent, la femme au lutin est déjà assise sur ses sacs de blé dans la petite ville voisine. Elle est seule. Les autres, au village, sont encore à délibérer.

Elle vend au prix qu'elle veut. Mais, même quand les autres arrivent, tout va à elle, jo ne suis quel magique attri ut y mene. Personne ne marchand avec elle. Son mari, avant le terme, apporte sa redevance en bonne monnaie sonnante à l'orme féodal. Tous disent : « Chose surprenante !... Mais elle a le diable au corps ! »

Ils rient, et elle ne rit pas. Elle est triste, a peur. Elle a beau prier le soir. Des fourmillements étranges agitent, troublent son sommeil. Elle voit de bizarres figures¹. L'Esprit si petit, si doux, semble devenu impérieux. Il ose. Elle est inquiète, indignée, veut se lever². Elle reste, mais elle gemit, se sent dépendre, se dit : « Je ne m'appartiens donc plus ! »³

« Voilà enfin, dit le seigneur, un paysan raisonnable ; il paye d'avance⁴. Tu me plais. Sais-tu compter ? — Quelque peu — Eh bien, c'est toi qui

ailon, j'ai rattaché les détails de cette délicate analyse à un léger fil fictif. Le cadre importe peu du reste. L'essentiel, c'est de bien comprendre que de telles choses ne vinrent point (comme on tâchant de le faire croire) de la légèreté humaine, de l'inconstance de la nature déchu, des tentations fortuites de la concupiscence. Il y fallut la pression fatale d'un âge de fer, celle des nécessités atroces, il fallut que l'enfer même parût un abri, un asile, contre l'enfer d'ici-bas.

compteras avec tous ces gens. Chaque samedi, assis sous l'orme, tu recevras leur argent. Le dimanche, avant la messe, tu le monteras au château »

Grand changement de situation ! Le cœur bat fort à la femme quand, le samedi, elle voit son 5 pauvre laboureur, co serf, sieger⁵ comme un petit seigneur sous l'ombrage seigneurial. L'homme est un peu étourdi. Mais enfin il s'habitue, il prend quelque gravité. Il n'y a pas à plaisanter. Le seigneur veut qu'on le respecte. Quand il est monté au château, et que les jaloux ont fait mine de rire, de lui faire quelque tour⁶. « Vous voyez bien ce creneau, dit le seigneur, vous ne voyez pas la corde, qui cependant est prête. Le premier qui la touchera, je le mets là, haut et court. »

Ce mot circule, on le redit. Et il étend autour d'eux comme une atmosphère de terreur. Chacun leur ôte le chapeau bien bas, très bas. Mais on s'éloigne, on s'écarte, quand ils passent. Pour les éviter, on s'en va par le chemin de traverse, sans voir et le dos courbé. Ce changement les rend fiers d'abord, bientôt les attriste. Ils vont seuls dans la commune. Elle, si fine, elle voit bien le dedans haineux du château, la haine peureuse d'en bas. Elle se sent entre deux périls, dans un terrible isolement. Nul protecteur que le seigneur, ou plutôt l'argent qu'on lui donne, mais, pour le trouver cet argent, pour stimuler la lenteur du 7 paysan, vaincre l'inertie⁷ qu'il oppose, pour arra-

1. M: Elle voit d'étranges figures.

2. M: indignée, elle le menace de crier, de se lever.

3. M: se dit : « Mais je ne m'appartiens plus ! »

4. M: « Voilà donc, dit le seigneur, un paysan raisonnable, qui sait les affaires; il paye d'avance.

5. M: ce serf, ce malheureux qui vécut courbé et à quatre pattes, siéger

6. M: de lui faire quelque petit tour

7. M: vaincre la force d'inertie

cher quelque chose même à qui n'a rien, qu'il faut d'insistances, de menaces, de rigueur! Le bon-
homme n'était pas fuit à ce métier. Elle l'y dresse,
elle le pousse, elle lui dit. « Soyez rude, au besoin
cruel l'appelez. Sinon, vous manquerez les tomes.
Et alors, nous sommes perdus. »

Ceci, c'est le tourment du jour, peu de chose en
comparaison des supplices de la nuit. Elle a comme
perdu le sommeil. Elle se lève, va, vient. Elle rôde
autour de la maison. Tout est calme; et cependant
qu'elle est changée, cette maison! Comme elle a
perdu sa douceur de sécurité, d'innocence! Que
rumine ce chat au foyer, qui fait semblant de dor-
mir et m'entr'ouvre ses yeux verts? La chèvre, à
la longue barbe, discrète et sinistre personne, en
sait bien plus qu'elle n'en dit. Et cette vache, que
la lune fait entrevoir dans l'étable, pourquoi m'a-
t-elle adressé de côté un tel regard?... Tout cela
n'est pas naturel.

Elle frissonne et va se remettre à côté de son
mari. « Homme heureux! quel sommeil profond! ..
Moi, c'est fini, je ne dors plus; je ne dormirai plus
jamais! .. » Elle s'affaisse pourtant à la longue.
Mais, alors, combien elle souffre! L'hôte importun
est près d'elle, exigeant, impérieux. Il la traite
sans ménagement, si elle l'éloigne un moment par
le signe de la croix ou quelque prière, il revient
sous une autre forme. « Arrière, démon, qu'oses-tu?
Je suis une âme chrétienne... Non, cela ne t'est
pas permis. »

Il prend alors, pour se venger, cent formes hi-
deuses¹: il file gluant en couleuvre sur son sein, 3

4 danse en crapaud² sur son ventre, ou, chauve-
sours, d'un bec rigide, cueille à sa bouche effrayée
d'horribles baisers .. Que veut-il? La pousser à
bout, faire que, vaincue, épuisée, elle cède et lâche
un Oui Mais elle résiste encore. Elle s'obstine à
dire : Non Elle s'obstine à souffrir les luttes
cruelles de chaque nuit, l'interminable martyre de
ce desolant combat.

« Jusqu'à quel point un Esprit peut-il en même
temps se faire corps? Ses assauts, ses tentatives
ont-elles une réalité? Pécherait-elle charnelle-
ment³, en subissant l'invasion de celui qui rôde
autour d'elle? Serait-ce un adultère réel? .. » Dé-
tour subtil par lequel il a langui quelquefois,
énervé sa résistance. « Si je ne suis rien qu'un
souffle, une fumée, un air léger (comme beaucoup
de docteurs le disent), que craignez-vous, âme
timide, et qu'importe à votre mari? »

C'est le supplice des âmes, pendant tout le
moyen âge, que nombre de questions que nous
trouverions vaines, de pure scolastique, agitent.
6 effrayent⁴, tourmentent, se traduisent en visions,
parfois en débats diaboliques, en dialogues cruels
qui se font à l'intérieur. Le démon, quelque furieux
qu'il soit dans les démoniaques, reste un esprit
toutefois tant que dure l'Empire romain, et encore
au temps de saint Martin, au cinquième siècle. A
l'invasion des Barbares, il se barbarise et prend
corps. Il l'est si bien, qu'à coups de pierres il
s'amuse à casser la cloche du couvent de saint

1. M: qu'il faut d'insistance, de menaces!
2. M: Elle l'y dresse, le pousse, lui dit
3. M: cent formes hideuses et rebutantes
4. M: en crapaud vert
5. M: Pécherait-elle matériellement
6. M: agitent, tentent, effrayent

Benoît. De plus en plus, pour effrayer les violents envahisseurs de biens ecclésiastiques, on incarne fortement le diable; on inculque cette pensée qu'il tourmentera les pécheurs, non d'âme à âme seulement, mais corporellement dans leur chair, qu'ils souffriront des supplices matériels, non des flammes idéales, mais bien en réalité ce que les charbons ardents, le gril ou la broche rouge, peuvent donner d'exquises douleurs.

L'idée des diables tortureurs, indigeant aux âmes des morts des tortures matérielles, fut, pour l'Eglise, une mine d'or. Les vivants, navrés de douleur, de pitié, se demandaient: « Si l'on pouvait, d'un monde à l'autre, les racheter, ces pauvres âmes? leur appliquer l'expiation par amende et composition que l'on pratique sur la terre? » — Ce pont entre les deux mondes fut Cluny, qui, dès sa naissance (vers 900), devint tout à coup l'un des ordres les plus riches.

Tant que Dieu punissait lui-même, *appesantisant sa main* ou frappait *par l'épée de l'ange* (selon la noble forme antique), il y avait moins d'horreur; cette main était sévère, celle d'un juge, d'un père pourtant. L'ange en frappant restait pur et net comme son épée. Il n'en est nullement ainsi, quand l'exécution se fait par des démons immondes. Ils 2 n'imitent point du tout l'ange qui brûla Sodome, mais qui d'abord en sortit. Ils y restent, et leur enfer est une horrible Sodome ou ces esprits, plus souillés que les pécheurs qu'on leur livre, tirent des tortures qu'ils infligent d'odieuses jouissances. C'est l'enseignement qu'on trouvait dans les naïves

sculptures étalées aux portes des églises. On y apprenait l'horrible leçon des voluptés de la douleur. Sous prétexte de supplice, les diables assouvissent sur leurs victimes les caprices les plus révoltants. Conception immorale (et profondément coupable!) d'une prétendue justice qui favorise la pire, empire sa perversité en lui donnant un jouet, et corrompt le démon même!

- 3 Temps cruels! .. Sentez-vous combien le ciel fut noir et bas, lourd sur la tête de l'homme? Les pauvres petits enfants, dès leur premier âge, imbus de ces idées horribles, et tremblants dans le berceau! La vierge pure, innocente, qui se sent damnée du plaisir que lui inflige l'Esprit. La femme, au lit conjugal, martyrisée de ses attaques, résistante, et cependant, par moments, le sentant en elle ..
- 4 Chose affreuse que connaissent ceux qui ont le ténia. Se sentir une vie double, distinguer les mouvements du monstre, parfois agité, parfois d'une molle douceur, ondulante, qui trouble encore plus, qui ferait croire qu'on est en mer! Alors, on court éperdu, ayant horreur de soi-même, voulant 5 s'échapper, mourir...

Même aux moments où le démon ne sévissait pas contre elle, la femme qui commençait à être envahie de lui errait accablée de mélancolie. Car, désormais, nul remède. Il entraînait invinciblement, comme une fumée immonde. Il est le prince des airs, des tempêtes, et, tout autant, des tempêtes intérieures. C'est ce qu'on voit exprimé grossière-

1. M: dès sa naissance (900)
2. M: par des démons, esprits immondes.
3. M: Temps cruels! Comprend-on bien combien le ciel
4. O,A: de ces horribles idées
5. M: et cependant ne sachant s'il est en elle. Chose horrible, que sentent seuls ceux qui ont le ténia.
- O,A: Chose horrible que connaissent ceux qui ont le ténia.
6. M: ayant horreur de soi-même, voulant mettre soi hors de soi.

ment, énorémement, sous le portail de Strasbourg. En tête du chœur des *vicies folles*, leur chef, la femme scelerate qui les entraîne à l'abîme, est pleine, gonflée du démon, qui regorge noblement et lui sort de dessous ses jupes en non flot d'enfasse fumée.

Ce gonflement est un trait cruel de la *possession*, c'est un supplice et un oigneil. Elle porte son ventre en avant, l'orgueilleuse de Strasbourg, renverse sa tête en arrière. Elle triomphe de sa plénitude, se rejouit d'être un monstre.

Elle ne l'est pas encore, la femme que nous suivons. Mais elle est gonflée déjà de lui et de sa superbe, de sa fortune nouvelle. La terre ne la porte pas. Grasse et belle, avec tout cela, elle va par la rue, tête haute, impitoyable de dedans. On a peur, on hait, on admire.

Notre dame du village dit, d'attitude et de regard : « Je devrais être la Dame ! Et que fait-elle là-haut, l'impudique, la paresseuse, au milieu de tous ces hommes, pendant l'absence du mari ? » La rivalité se établit. Le village, qui la déteste, en est fier. « Si la châteline est baronne, celle-ci est reine. Plus que reine, on n'ose dire quoi. » Beauté terrible et fantastique, cruelle d'oigneil et de douleur. Le démon même est dans ses yeux. 1

Il l'a et ne l'a pas encore. Elle est *elle*, et se maintient *elle*. Elle n'est du démon ni de Dieu. Le démon peut bien l'envahir, y circuler en air subtil. Et il n'a encore rien du tout. Car il n'a pas la vo-

lonté. Elle est *possédée*, *endiablee*, et elle n'appartient pas au Diable. Parfois il exerce sur elle d'horribles services, et n'en tire rien. Il lui met au sein, au ventre, aux entrailles, un charbon de feu. Elle se cabre, elle se tord, et dit cependant encore : « Non, bourreau, je resterai moi. »

« — Gare à toi ! je te cinglerai d'un si cruel fouet de vipère, je te couperai d'un tel coup, qu'après tu iras pleurant et perçant l'air de tes cils. »

La nuit suivante, il ne vient pas. Au matin (c'est le dimanche), l'homme est monté au château. Il en descend tout défait. Le seigneur a dit : « Un ruisseau qui va goutte à goutte ne fait pas tourner le moulin. Tu m'apportes sou à sou, ce qui ne me sert à rien. Je vais partir dans quinze jours. Le roi marche vers la Flandre, et je n'ai pas seulement un destrier de bataille. Le mien boite depuis le tournoi. Arrange-toi. Il me faut cent livres. — Mais, monseigneur, où les trouver ? — Mets tout le village à sac, si tu veux. Je vais te donner assez d'hommes. Dis à tes rustres qu'ils sont perdus si l'argent n'arrive pas, et toi le premier, tu es mort... J'en ai assez de toi. Tu as le cœur d'une femme, tu es un lâche, un paillard. Tu peiras, tu la payeras, ta mollesse, ta lâcheté. Tiens, il ne tient presque à rien que tu ne descendes pas, que je ne te garde ici. C'est dimanche, on mait bien si on te voyait d'en bas gambiller à mes creneaux. »

Le malheureux redit cela à sa femme, n'espère rien, se prépare à la mort, recommande son âme à Dieu. Elle, non moins effrayée, ne peut se cou-

1 Voir la variante n° 24

2 M. Le roi marche vers Courtrai

3 M. ta mollesse et ta lâcheté

cher ni dormir. Que faire? Elle a bien regret d'avoir renvoyé l'Esprit. S'il revenait! .. Le matin, lorsque son mari se lève, elle tombe épuisée sur le lit. A peine elle y est qu'elle sent un poids lourd sur sa poitrine, elle halète, croit étouffer. Ce poids descend, pèse au ventre, et en même temps a ses bras elle sent comme deux mains d'acier. « Tu m'as desiré Me voici Eh bien, indocile, enfin, enfin, je l'ai donc, ton âme! — Mais, messire, est-elle à moi? Mon pauvre mari! Vous l'aimiez Vous l'avez dit .. Vous promettiez... — Ton mari! as-tu oublié? .. es-tu sûre de lui avoir toujours gardé ta volonté? .. Ton âme! je te la demande par bonté, mais je l'ai déjà...

« — Non, messire, dit-elle encore par un retour de fierté, quoiqu'en nécessité si grande Non, messire, cette âme est à moi, à mon mari, au sacrement...

« — Ah! petite, petite sotte! incorrigible! Ce jour même, sous l'aiguillon, tu luttas encore! .. Je l'ai vue, je la sais, ton âme, a chaque heure, et bien mieux que toi Jour par jour, j'ai vu tes premières résistances, tes douleurs et tes désespoirs. J'ai vu tes découragements quand tu as dit à demi-voix : « Nul n'est tenu à l'impossible. » Puis j'ai vu tes résignations. Tu as été battue un peu, et tu as crié pas bien fort... Moi, si j'ai demandé ton âme, c'est que déjà tu l'as perdue...

« Maintenant ton mari périt... Que faut-il faire? J'ai pitié de vous .. Je t'ai .. mais je veux d'avantage, et il me faut que tu cèdes, et d'aveu, et de volonté. Autrement il périra. »

Elle répondit bien bas, en dormant : « Hélas! mon corps et ma misérable chair, pour sauver mon pauvre mari, pronez-les Mais mon cœur, non. Personne ne l'a eu jamais, et je ne peux pas le donner »

La, elle attendit, résignée .. Et il lui jeta deux mots : « Retiens-les C'est ton salut » — Au moment, elle trissonna, se sentit avec horreur empaillée d'un trait de feu, inondée d'un flot de glace .. Elle poussa un grand cri Elle se trouva dans les bras de son mari étonné, et qu'elle inonda de
1 larmes.

Elle s'arracha violemment, se leva, craignant
2 d'oublier les deux mots si nécessaires. Son mari était effrayé Car elle ne le voyait pas même, mais elle lançait aux murailles le regard aigu de Médée. Jamais elle ne fut plus belle Dans l'œil noir et le blanc jaune flamboyant une lueur qu'on n'osait envisager, un jet sulfureux de volcan.

Elle marcha droit à la ville Le premier mot était vert Elle vit pendre à la porto d'un marchand une robe verte (couleur du Prince du monde) Robe vioille, qui, mise sur elle se trouva jeune, eblouit. Elle marcha, sans s'informer, droit à la porto d'un
3 juif, et elle y frappa un grand coup On ouvre avec précaution. Ce pauvre juif, assis par terre, s'était englouti de cendre. « Mon cher, il me faut cent livres! — Ah! madame, comment le pourrais-je? Le prince-évêque de la ville, pour me faire dire ou

1. *Voir la variante n° 25.*

2. M. les trois mots

3. M Elle marcha, sans savoir pourquoi, droit à la porte d'un juif, et elle y frappa à faire trembler toute la maison.

est mon or, m'a fait arracher les dents*... Voyez ma bouche sanglante... — Je sais, je sais. Mais je viens chercher justement chez toi de quoi détruire ton évêque. Quand on soufflète le pape, l'évêque ne tiendra guère. Qui dit cela? C'est Tolède***.

Il avait la tête basse. Elle dit, et elle souffla .. Elle avait une âme entière, et le diable par dessus. Une chaleur extraordinaire remplit la chambre. Lui-même sentit une fontaine de feu. « Madame, dit-il, madame, en la regardant en dessous, pauvre, ruiné comme je suis, j'avais quelques sous en réserve pour nourrir mes pauvres enfants. — Tu ne t'en repentiras pas, juif... Je vais te faire le grand serment dont on meurt .. Ce que tu vas me donner, tu le recevras dans huit jours, et de bonne heure, et le matin .. Je t'en jure et ton grand serment, et le mien plus grand : « Tolède. »

Un an s'était écoulé. Elle s'était arrondie. Elle se faisait toute d'or. On était étonné de voir sa fascination. Tous admiraient, obéissaient. Par un miracle du diable, le juif, devenu généreux, au

* C'était une méthode fort usitée pour forcer les Juifs de contribuer. Le roi Jean sans Terre y eut souvent recours.

*** Tolède paraît avoir été la ville sainte des sorciers. Innombrables en Espagne. Leurs relations avec les Maures, tellement civilisées, avec les Juifs, fort savants et maîtres alors de l'Espagne (comme agents du fisc royal), avaient donné aux sorciers une plus haute culture, et ils formaient à Tolède une sorte d'université. Au seizième siècle, on l'avait christianisée, transformée, réduite à la magie blanche. Voir la *Déposition du sorcier Achard, seigneur de Besse mont, recueillie en Foulon Lauro, infortuné*, p. 781.

moindre signe prêtait. Elle seule soutenait le château et de son crédit à la ville, et de la terreur du village, de ses rudes extorsions. La victorieuse robe verte allait, venait, de plus en plus neuve et belle. Elle-même prenait une colossale bevue de triomphe et d'insolence. Une chose naturelle effrayait. Chacun disait : « A son âge, elle grandit ! »

Cependant, voici la nouvelle : le seigneur revient. La dame, qui des longtemps n'avait descendu pour ne pas rencontrer la face de celle d'en bas, a monté son cheval blanc. Elle va à la rencontre, entourée de tout son monde, arrête et salue son époux.

Avant toute chose, elle dit : « Que je vous ai donc attendu ! Comment laissez-vous la fidèle épouse si longtemps veuve et languissante?... Eh bien, pourtant, je ne peux pas vous donner place ce soir, si vous ne m'octroyez un don. — Demandez, demandez, ô bello ! dit le chevalier en riant. Mais faites vite... Car j'ai hâte de vous embrasser, ma Dame... Que je vous trouve embellie ! »

Elle lui parla à l'oreille, et l'on ne sait ce qu'elle dit. Avant de monter au château, le bon seigneur mit pied à terre devant l'église du village, entra sous le porche, en tête des notables, il voit une dame qu'il ne reconnaît pas, mais salue profondément. D'une fierté incomparable, elle portait bien plus haut que toutes les têtes des hommes le sublime *hennin* de l'époque, le triomphant bonnet du diable. On l'appelait souvent ainsi, à cause de la double corne dont il était décoré. La vraie

1. M: de quoi éreinter l'évêque.
2. M: Qui dit cela? C'est Tolède. Qui dit cela? C'est Cordoue.
3. M: Je t'en jure et ton grand serment, et le mien: Tolède et Cordoue.
4. M: de voir son étrange fascination.
5. O,A: Une chose surmatuelle
6. M: Avant toute chose, elle dit: « J'avais faim de vous. Comment laissez-vous la fidèle épouse si longtemps veuve et languissante?... Eh! bien pourtant, je ne peux pas dormir avec vous ce soir, si vous ne me donnez un don ».
7. M: il voit une dame qu'il salue profondément.

dame rougit éclipsee, et passa toute petite. Puis, 1
indignée, à demi voix : « La voilà pourtant, votre
serve ! C'est fini. Tout est renversé. Les ânes insultent les chevaux. »

A la sortie, le hardi page, le favori, de sa ceinture tire un poignard affilé, et lestement, d'un seul 2
tour, coupe la belle robe verte aux reins*. Elle faillit s'évanouir. La foule était interdite. Mais on comprit quand on vit toute la maison du seigneur qui se mit à lui faire la chasse. Rapides et impitoyables sifflaient, tombaient les coups de fouet. Elle fuit, mais pas bien fort, elle est déjà 6
un peu pesante. A peine elle a fait vingt pas, qu'elle heurte. Sa meilleure amie lui a mis sur le chemin une pierre pour la faire chopper. On rit. Elle hurle, à quatre pattes. Mais les pages impitoyables la relevant à coups de fouet. Les nobles et jolis levriers aident et mordent au plus sensible.

* C'est le grand et cruel outrage, qu'on trouve usité dans ces temps. Il est, dans les lois galloises et anglo-saxonnes, la peine de l'impureté. Grimm, 679, 711. Sternhook, 19, 326. Ducange, III, 52. Michelet, Origines 386, 189. — Plus tard le même affront est indignement infligé aux femmes honnêtes, aux bourgeoises déjà illicites que la noblesse veut humilier. On sait le guet apens ou le tyran Hagenbuth fit tomber les dames honorables de la haute bourgeoisie d'Alsace, probablement en dévotion de leur riche et royal costume, tout de soie et d'or. J'ai rapporté aussi dans mes Origines (page 256) le droit étrange que le sire du Pacé, en Anjou, réclamait sur les femmes riches (honnêtes) du voisinage. Elles doivent lui apporter au château 4 deniers, un chapeau de roses et danser avec ses officiers. Démarche fort dangereuse, ou elles avaient à craindre de trouver un affront, comme celui d'Hagenbach. Pour les y contraindre, on ajoute cette menace que les rebelles dépouillées seront piquées d'un aiguillon marqué aux armes du seigneur.

Elle arrive enfin, éperdue, dans ce terrible cortège, à la porte de sa maison — Fermée ! — Là, des pieds et des mains, elle frappe, elle crie « Mon ami, oh ! vite ! vite ! ouvrez-moi ! » Elle était 7
clouée, comme la misérable chouette qu'on cloue aux portes d'une ferme... Et les coups, en plein, lui pleuvaient... — Au dedans, tout était sourd. Le mari y était-il ? ou bien, riche et effrayé, avait-il peur de la foule, du pillage de la maison ?

Elle eut la tant de misères, de coups, de soufflets sonores, qu'elle s'affaissa, défaillit. Sur la 8
froide pierre du seuil, elle se trouva assise, à nu, demi morte, ne couvrant guère sa chair sanglante que des flots de ses longs cheveux. Quelqu'un du château dit : « Assez... On n'exige pas qu'elle meure. »

On la laisse. Elle se cache. Mais elle voit en esprit le grand gala du château. Le seigneur, un peu étourdi, disait pourtant « J'y ai regret. » Le chapelain dit doucement « Si cette femme est 3
endiablée, comme on le dit, monseigneur, vous devez à vos bons vassaux, vous devez à tout le pays, de la livrer à Sainte Église. Il est effrayant de voir, depuis ces affaires du Temple et du Pape, quels progrès fait le démon. Contre lui, rien que le feu... » — Sur cela un Dominicain : « Votre Révérence a parlé excellentement bien. La diablerie, c'est l'hérésie au premier chef. Comme l'hérétique, l'endiablé doit être brûlé. Pourtant plusieurs de nos bons Pères ne se fient plus au feu même. Ils veulent sagement qu'avant tout l'âme soit 5
longueusement purgée, éprouvée, domptée par les

1. M: était décoré. Dans les modes de l'époque, l'homme était diable par le pied (la botte à pointe de scorpion), et la femme l'était par la tête. La vraie dame rougit éclipsee
2. M: lui coupe la belle robe verte aux reins, et puis le dessous.
3. O.A: la peine de l'impudicité
4. Voir O.C., t. III, p. 811.
5. Voir O.C., t. III, p. 755.
6. M: à lui faire la chasse... Tout tombe... Et d'autant plus cruels lui tombaient les coups de fouet... Elle fuit, mais pas bien fort; elle est déjà un peu pesante. « La voyez-vous, disait la dame. On avait bien raison de dire qu'elle est grasse du sang du peuple. » A peine...
7. M: Elle était étalée
8. M: qu'elle s'affaissa sur elle-même; sur la froide pierre du seuil

jeûnes; qu'elle ne brûle pas dans son orgueil, qu'elle ne triomphe pas au bûcher. Si, madame, votre pitié est si grande, si charitable, que vous-même vous preniez la peine de travailler sur celle-ci, la mettant pour quelques années *in pace* dans une bonne fosse dont vous seule auriez la clef, vous pourriez, par la constance du châtiment, faire du bien à son âme, honte au diable, et la livrer, humble et douce, aux mains de l'Eglise." 1

VI

LE PACTE

Il ne manquait que la victime. On savait que le 2 présent le plus doux qu'on pût lui faire, c'était de la lui amener. Elle eût tendrement reconnu l'empressement de celui qui lui eût fait ce don d'amour, livré ce triste corps sanglant.

Mais la proie sentit le chasseur. Quelques minutes plus tard, elle aurait été enlevée, à jamais scellée sous la pierre. Elle se couvrit d'un haillon qui se trouvait dans l'étable, prit des ailes, en quelque sorte, et, avant minuit, se trouva à quelques lieues, loin des routes, sur une lande abandonnée qui n'était que chardons et ronces. C'était à la lisière d'un bois, ou, par une lune douteuse, elle put ramasser quelques glands, qu'elle engloutit, comme une bête. Des siècles avaient passé 3 depuis la veille; elle était métamorphosée. La

1. Voir la variante n° 26; rédaction antérieure, variante n° 23.
2. M: le présent le plus doux que l'on pût faire
3. M: elle était comme métamorphosée.

belle, la reine de village, n'était plus; son âme, changée, changeait ses attitudes même. Elle était comme un sanglier sur ces glands, ou comme un singe, accroupie. Elle roulait des pensées nullement humaines, quand elle entend ou croit entendre un miaulement de chouette, puis un aigre éclat de rire. Elle a pour, mais c'est peut-être le gai moqueur qui contrefait toutes les voix, ce sont ses tours ordinaires.

L'éclat de rire recommence. D'où vient-il? Elle ne voit rien. On dirait qu'il sort d'un vieux chêne.

Mais elle entend distinctement. « Ah! te voilà donc enfin... Tu n'es pas venue de bonne grâce. Et tu ne serais pas venue si tu n'avais trouvé le fond de ta nécessité dernière... Il t'a fallu, l'orgueilleuse, faire la course sous le fouet, crier et demander grâce, moquée, perdue, sans asile, rejetée de ton mari. Ou serais-tu si, le soir, je n'avais eu la charité de te faire voir l'in pace qu'on te préparait dans la tour?... C'est tard, bien tard, que tu me viens, et quand on t'a nommée la vieille... Jeune, tu ne m'as pas bien traité, moi, ton petit lutin d'alors, si empressé à te servir... A ton tour (si je veux de toi) de me servir et de baiser mes pieds.

« Tu fus mienne des ta naissance par ta malice contenue, par ton charme diabolique. J'étais ton amant, ton mari. Le tien t'a fermé sa porte. Moi, je ne ferme pas la mienne. Je te reçois dans mes domaines, mes libres prairies, mes forêts... Qu'y gagné-je? Est-ce que des longtemps je ne t'ai pas à mon heure? Ne t'ai-je pas envahie, possédée, emple de ma flamme? J'ai changé, remplacé ton

sang. Il n'est veine de ton corps où je ne circule pas. Tu ne peux pas savoir toi-même à quel point tu es mon épouse. Mais nos noces n'ont pas eu encore toutes les formalités. J'ai des mœurs, je me fais scrupule... Soyons un pour l'éternité.

« — Messire, dans l'état où je suis, que dirais-je? Oh! je l'ai senti, trop bien senti, que des longtemps vous êtes toute ma destinée. Vous m'avez malicieusement caressée, comblée, enrichie, afin de me précipiter... Hier, quand le lévrier noir mordit ma pauvre nudité, sa dent brûlait... J'ai dit : « C'est lui. » Le soir, quand cette Herodiade salit, offra la table, quelqu'un était entremetteur pour qu'on promît mon sang... C'est vous.

« — Oui, mais c'est moi qui t'ai sauvée et qui t'ai fait venir ici. J'ai fait tout, tu l'as deviné. Je t'ai perdue. Et pourquoi? C'est que je te veux sans partage. Franchement, ton mari m'ennuyait. Tu chicanais, tu marchandais. Tout autres sont mes procédés. Tout ou rien. Voilà pourquoi je t'ai un peu travaillée, disciplinée, mise à point, même pour moi... Car telle est ma délicatesse. Je ne prends pas, comme on croit, tant d'âmes sottes qui se donneraient. Je veux des âmes élues, à un certain état friand de fureur et de désespoir... Tiens, je ne peux te le cacher, telle que tu es aujourd'hui, tu me plais; tu t'embellis fort; tu es une âme désirable... Oh! qu'il y a longtemps que je t'aime!... Mais aujourd'hui j'ai fuir de toi...

« Je ferai grandement les choses. Je ne suis pas de ces maris qui comptent avec leur fiancée. Si tu ne voulais qu'être riche, cela serait à l'instant

1. BCDEFGH: le gai moqueur (*coquille*)

2. M: Mais l'éclat

3. M: qu'on te préparait là haut?

4. M: de servir, de baiser mes pieds.

5. M: Qu'y gagnai-je? (*correction de: gagnerai*)

6. M: toutes formalités. J'ai des mœurs, je me fais scrupule, je ne veux pas de concubinage.

7. M: mise à mon point

même. Si tu ne voulais qu'être reine, remplacer Jeanne de Navarre, quoiqu'on y tienne, on le ferait, et le roi n'y perdrait guère en orgueil, en méchanceté. Il est plus grand d'être ma femme. Mais enfin, dis ce que tu veux.

« — Messire, rien que de faire du mal.

« — Charmante, charmante réponse ! .. Oh ! que j'ai raison de t'aimer ! .. En effet, cela contient tout, toute la loi et tous les prophètes .. Puisque tu as si bien choisi, il te sera, par dessus, donné de surplus tout le reste. Tu auras tous mes secrets. Tu verras au fond de la terre. Le monde viendra à toi, et mettra l'or à tes pieds... Plus, voici le vrai diamant, mon épouse, que je te donne, la vengeance... Je te sais, friponne, je sais ton plus caché désir... Oh ! que nos cœurs s'entendent là .. C'est bien la que j'aurai de toi la possession définitive. Tu verras ton ennemie agenouillée devant toi, demandant grâce et priant, heureuse si tu la tenais quitte en faisant ce qu'elle te fit. Elle pleurera .. Toi, gracieuse, tu diras : Non, et la verras crier : Mort et damnation !... Alors, j'en fais mon affaire.

« — Messire, je suis votre servante... J'étais ingrate, c'est vrai. Car vous m'avez comblée toujours. Je vous appartiens, ô mon maître ! ô mon dieu ! Je n'en veux plus d'autre... Suaves sont vos délices. Votre service est très doux. »

Là, elle tombe à quatre pattes, l'adore !... Elle lui fait d'abord l'hommage, dans les formes du Temple, qui symbolise l'abandon absolu de la volonté. Son maître, le Prince du monde, le Prince

des vents, lui souffle à son tour comme un impétueux esprit. Elle reçoit à la fois les trois sacrements à rebours, baptême, prétrise et mariage. Dans cette nouvelle Eglise, exactement l'envers de l'autre, toute chose doit se faire à l'envers. Soumise, patiente, elle endura la cruelle initiation*,

1 soutenue de ce mot : « Vengeance ! »

Bien loin que la foudre infernale l'épuisât, la fit languissante, elle se releva redoutable et les yeux étincelants. La lune, qui, chastement, s'était un moment voilée, eut peur en la ravoyant. Epouvantablement gonflée de la vapeur infernale, de feu, de fureur et (chose nouvelle) de je ne sais quel désir², elle fut un moment énorme par cet excès de plénitude et d'une beauté horrible. Elle regarda tout autour... Et la nature était changée. Les arbres avaient une langue, contaient les choses passées. Les herbes étaient des simples. Telles plantes qu'hier elle foulait comme du foin, c'étaient maintenant des personnes qui causaient de médecine.³

4 Elle s'éveilla le lendemain en grande sécurité⁴, loin, bien loin de ses ennemis. On l'avait cherchée. On n'avait trouvé que quelques lambeaux épars de la fatale robe verte. S'était-elle, de désespoir,

* Ceci s'expliquera plus tard. Il faut se garder des additions pédantes des modernes du dix-septième siècle. Les ornements que les sots donnaient à une chose si terrible font Satan à leur image.

1. M: à l'envers. Elle endura la sévère et brûlante initiation dans un sentiment merveilleux de dévotion patiente. De part en part traversée d'un cruel aiguillon de feu, elle ne pleura pas, soutenue de ce mot ravissant: « Vengeance ! »
2. M: et (chose nouvelle) d'immense désir
3. M: c'étaient des personnes qui jasaient à demi-voix.
4. M: Elle s'éveilla le lendemain à vingt ou 30 lieues de là, en grande sécurité

précipitées dans le torrent? Avait-elle été vivante emportée par le démon? On ne savait. Des deux façons, elle était damnée à coup sûr. Grande consolation pour la dame de ne pas l'avoir trouvée.

L'eût-on vue, on l'eût à peine reconnue. Tellement elle était changée. Les yeux seuls restaient, non brillants, mais armés d'une très étrange et peu rassurante lueur. Elle-même avait peur de faire peur. Elle ne les baissait pas. Elle regardait de côté, dans l'obliquité du rayon, elle en eludait l'effet. Brune tout à coup, on eût dit qu'elle avait passé par la flamme. Mais ceux qui observaient mieux sentaient que cette flamme plutôt était en elle, qu'elle portait un impur et brûlant foyer. Le trait flamboyant dont Satan l'avait traversée lui restait, et, comme à travers une lampe sinistre, lançait tel effet sauvage, pourtant d'un dangereux attrait. On reculait, mais on restait, et les sens étaient troubles.

Elle se vit à l'entrée d'un de ces trous de troglodyte, comme on en trouve d'innombrables dans certaines collines du Centre et de l'Ouest. C'étaient les marches, alors sauvages, entre le pays de Merlin et le pays de Melusine. Des landes à perte de vue témoignent encore des vieilles guerres et des éternels ravages, des terreurs, qui empêchaient le pays de se repeupler. Là le Diable était chez lui. Des rares habitants, la plupart lui étaient fervents, dévots. Quelque attrait qu'eussent pour lui les âpres fourrés de Lorraine, les noires sapinières du Jura, les déserts salés de Burgos, ses préférences étaient peut-être pour nos marches de l'Ouest. Ce

n'était pas là seulement le berger visionnaire, la conjonction satanique de la chèvre et du chevrier, c'était une conjuration plus profonde avec la nature, une pénétration plus grande des remèdes et des poisons, des rapports mystérieux dont on n'a pas su le lien avec Toledo la savante, l'université diabolique.

L'hiver commençait. Son souffle, qui déshabillait les arbres, avait entassé les feuilles, les branchettes de bois mort. Elle trouva cela tout prêt à l'entrée du triste abri. Par un bois et une lande d'un quart de lieue, on descendait à portée de quelques villages qu'avait creusés un cours d'eau. « Voila ton royaume, lui dit la voix intérieure. Mendiant aujourd'hui, demain tu regneras dans

1 la contrée. »

1. Voir la variante n° 27.

VII

LE ROI DES MORTS

Elle ne fut pas d'abord bien touchée de ces promesses. Un ermitage sans Dieu, desolé, et les grands vents si monotones de l'Ouest, les souvenirs impitoyables dans la grande solitude, tant de pertes et tant d'affronts, ce subit et âpre veuvage, son mari qui l'a laissée à la honte, tout l'accablait. 1 Jouet du sort, elle se vit, comme la triste plante des landes, sans racine, que la bise promène, ramène, châtie, bat inhumainement, on dirait un coquillage grisâtre, anguleux, qui n'a d'adhérence que pour être mieux brisé. L'enfant met le pied dessus. Le peuple dit par risée : « C'est la fiancée du vent. »

Elle rit outragement sur elle-même en se comparant. Mais du fond du trou obscur. « Ignorante et insensée, tu ne sais ce que tu dis... Cette

plante qui roule ainsi à bien droit de mépriser tant d'herbes grasses et vulgaires. Elle roule, mais complète en elle, portant tout, fleurs et semences. Ressemble-lui. Sois ta racine, et, dans le tourbillon même, tu porteras fleur encore, nos fleurs à nous, comme il en vient de la poudre des sépulcres et des cendres des volcans

« La première fleur de Satan, je te la donne aujourd'hui pour que tu saches mon premier nom, mon antique pouvoir. Je fus, je suis le *roi des morts* .. Oh ! qu'on ma calomnie !... Moi seul (ce bienfait immense me méritait des autels), moi seul, 2 je les fais revenir... »

Pénétrer l'avenir, évoquer le passé, devancer, rappeler le temps qui va si vite, étendre le présent de ce qui fut et de ce qui sera, voilà deux choses proscrites au moyen âge. En vain. Nature ici est invincible, on n'y gagnera rien. Qui pêche ainsi est homme. Il ne le serait pas, celui qui resterait fixe sur son sillon, l'œil baissé, le regard borné au pas qu'il fait derrière ses bœufs. Non, nous irons toujours visant plus haut, plus loin et plus au fond. Cette terre, nous la mesurons péniblement, mais la frappons du pied, et lui disons toujours : « Qu'as-tu dans tes entrailles ? Quels secrets ? quels mystères ? Tu nous rends bien le grain que nous te confions. Mais tu ne nous rends pas cette semence humaine, ces morts aimés que nous t'avons prêtés. Ne germeront-ils pas, nos amis, nos

1. M: et âpre veuvage, ses enfans morts, son mari qui l'a laissée à la honte, tout à la fois l'accablait.
2. A partir d'ici jusqu'à la fin du chapitre, le manuscrit diffère du texte imprimé: voir la variante n° 28.

amours, que nous avions mis là ? Si du moins pour une heure, un moment, ils venaient à nous ! »

Nous serons bientôt de la *terra incognita* où déjà ils ont descendu. Mais les reverrons-nous ? Serons-nous avec eux ? Ou sont-ils ? Que font-ils ? — Il faut qu'ils soient, mes morts, bien captifs pour ne me donner aucun signe ! Et moi, comment ferai-je pour être entendu d'eux ? Comment mon père, pour qui je fus unique et qui m'aima si violemment, comment ne vient-il pas à moi ? . Oh ! des deux côtés, servitude ! captivité ! mutuelle ignorance ! Nuit sombre où l'on cherche un rayon*.

Ces pensées éternelles de nature, qui, dans l'antiquité, n'ont été que mélancoliques, au moyen âge, elles sont devenues cruelles, amères, débilitantes, et les cœurs en sont amoindris. Il semble que l'on ait calculé d'aplatisir l'âme et la faire étroite et serrée à la mesure d'une bière. La sépulture servile entre les quatre ais de sapin est très propre à cela. Elle trouble d'une idée d'étouffement. Celui qu'on a mis là dedans, s'il revient dans les songes, ce n'est plus comme une ombre lumineuse et légère, dans l'aurole Elyséenne ; c'est un esclave torture, misérable gibier d'un chat griffu d'enfer (*bestius*, dit le texte même, *Ne tradas bestius*, etc.). Idée execrable et impie, que mon père si bon, si aimable, que ma mère vénérée de tous, soient jouet de ce chat ! ... Vous riez aujourd'hui. Pendant mille ans, on n'a pas ri. On a amèrement pleuré.

* Le rayon luit dans l'immortalité, la *For nouvelle*, de Dumesnil, *Ciel et Terre*, de Reynaud, Henri Martin, etc.

Et, aujourd'hui encore, on ne peut écrire ces blasphèmes sans que le cœur ne soit gonflé, que le papier ne grince, et la plume, d'indignation !

C'est aussi véritablement une cruelle invention d'avoir tiré la fête des Morts du printemps, où l'antiquité la plaçait, pour la mettre en novembre. En mai, où elle fut d'abord, on les enterrait dans les fleurs. En mars, où on la mit ensuite, elle était, avec le labour, l'aveil de l'alouette ; le mort et le grain, dans la terre, entraient ensemble avec le même espoir. Mais, hélas ! en novembre, quand tous les travaux sont finis, la saison close et sombre pour longtemps, quand on revient à la maison, quand l'homme se rassoit au foyer et voit en face la place à jamais vide... oh ! quel accroissement de deuil ! ... Evidemment, en prenant ce moment, déjà funèbre en lui, des obsèques de la nature, on craignait qu'en lui-même l'homme n'eût pas assez de douleur...

Les plus calmes, les plus occupés, quelque distraits qu'ils soient par les tiraillements de la vie, ont des moments étranges. Au noir matin brumeux, au soir qui vient si vite nous engloutir dans l'ombre, dix ans, vingt ans après, je ne sais quelles faibles voix vous montent au cœur : « Bonjour, ami ; c'est nous... Tu vis donc, tu travailles, comme toujours... Tant mieux ! Tu ne souffres pas trop de nous avoir perdus, et tu sais te passer de nous... Mais nous, non pas de toi, jamais... Les rangs « sont serrés et le vide ne paraît guère. La maison

qui fut nôtre est plein, et nous la bénissons. Tout est bien, tout est mieux qu'au temps où ton père te portait, au temps où ta petite fille te disait à son tour : « Mon papa, porte-moi... » Mais voilà que tu pleures... Asses, et au revoir. »

« Hélas ! ils sont partis ! Douce et navrante plainte. Juste ! Non. Que je m'oublie mille fois plutôt que de les oublier ! Et, cependant, quoi qu'il en coûte, on est obligé de le dire, certaines traces échappent, sont déjà moins sensibles, certains traits du visage sont, non pas effacés, mais obscurcis, pâlis. Chose dure, amère, humiliante, de se sentir si fuyant et si faible, onduleur comme l'eau sans mémoire, de sentir qu'à la longue on perd du trésor de douleur qu'on espérait garder toujours !... Rendez-la-moi, je vous prie, j'y tiens trop à cette riche source de larmes... Retracer-moi, je vous supplie, ces effigies si chères... Si vous pouvez du moins m'en faire rêver la nuit !

Plus d'un dit cela en novembre. Et, pendant que les cloches sonnent, pendant que pleuvent les feuilles, ils s'écartent de l'église, disant tout bas : « Savez-vous bien, voisin ? .. Il y a la haute certaine femme dont on dit du mal et du bien. Moi, je n'ose en rien dire. Mais elle a puissance au monde d'en bas. Elle appelle les morts, et ils viennent. Oh ! si elle pouvait (sans péché, s'entend, sans fâcher Dieu) me faire venir les miens !... Vous savez, je suis seul, et j'ai tout perdu en ce monde. — Mais, cette femme, qui sait ce qu'elle est ? Du ciel ou de

l'enfer ? Je n'irai pas (et il en meurt d'envie) . Je n'irai pas . Je ne veux pas risquer mon âme. Ce bois, d'ailleurs, est mal hanté. Maintes fois on a vu sur la lande des choses qui n'étaient pas à voir. Savez-vous bien ? la Jacqueline qui y a été un soir pour chercher un de ses moutons ? eh bien, elle est revenue folle . Je n'irai pas »

En se cachant les uns des autres, beaucoup y vont, des hommes. A peine encore les femmes osent se hasarder. Elles regardent le dangereux chemin, s'enquierenent pres de ceux qui en reviennent. La pythomisse n'est pas celle d'Endor, qui, pour Saul, évoqua Samuel, elle ne montre pas les ombres, mais elle donne les mots cabalistiques et les puissants breuvages qui les feront revoir en songe. Ah ! que de douleurs vont à elles ! La grand-mère elle-même, vacillante, à quatre-vingts ans, voudrait revoir son petit-fils. Par un suprême effort, non sans remords de pêcher au bord de la tombe, elle s'y traîne. L'aspect du lieu sauvage, âpre, d'ifs et de ronces, la rude et noire beauté de l'implacable Proserpine, la trouble. Prosternée et tremblante, appliquée à la terre, la pauvre vieille pleure et prie. Nulle réponse. Mais quand elle ose se relever un peu, elle voit que l'enfer a pleuré.

Retour tout simple de nature. Proserpine en rougit. Elle s'en veut. « Ame dégénérée, se dit-elle, âme faible ! Toi qui venais ici dans le ferme désir de ne faire que du mal... Est-ce la leçon du maître ? Oh ! qu'il rira !

« — Mais, non ! Ne suis-je pas le grand pasteur des ombres, pour les faire aller et venir, leur ouvrir la porte des songes ? Ton Dante, en faisant mon portrait, oublie mes attributs. En m'ajoutant cette queue inutile, il omet que je tiens la verge pastorale d'Osiris, et que, de Mercure, j'ai hérité le caducée. En vain on crut bâtir un mur infranchissable qui eût fermé la voie d'un monde à l'autre ; j'ai des ailes aux talons, j'ai volé par dessus L'Esprit calomnié, ce monstre impitoyable, par une charitable révolte, a secouru ceux qui pleuraient, consolé les amants, les mères. Il a eu pitié d'elles contre le nouveau dieu. »

Le moyen âge, avec ses scribes, tous ecclésiastiques, n'a garde d'avouer les changements muets, profonds, de l'esprit populaire. Il est évident que la compassion apparaît désormais du côté de Satan. La Vierge même, idéal de la Grâce, ne répond rien à ce besoin du cœur, l'Eglise rien. L'évocation des morts reste expressément défendue. Pendant que tous les livres continuent à plaisir ou le démon pourreau des premiers temps, ou le démon griffu, bourreau du second âge, Satan a changé de figure pour ceux qui n'écrivent pas. Il tient du vieux Pluton, mais sa majesté pâle, nullement inexorable, accordant aux morts des retours, aux vivants de revoir les morts, de plus en plus revient à son père ou grand-père, Osiris, le pasteur des âmes.

Par ce point seul, bien d'autres sont changés. On confesse de bouche l'enfer officiel et les chaudères bouillantes. Au fond, y croit-on bien ? con-

cilierait-on aisément ces complaisances de l'enfer pour les cœurs affligés avec les traditions horribles d'un enfer tortureur ? Une idée neutralise l'autre, sans l'effacer entièrement, et il s'en forme une mixte, vague, qui de plus en plus se rapprochera de l'enfer Virgilien. Grand adoucissement pour le cœur ! Heureux allègement aux pauvres femmes surtout, que ce dogme terrible du supplice de leurs morts aimés tenait noyées de larmes, et sans consolation. Toute leur vie n'était qu'un soupir

La sibylle rêvait aux mots du maître, quand un tout petit pas se fait entendre. Le jour paraît à peine (après Noël, vers le 1^{er} janvier) Sur l'herbe craquante et givrée, une blonde petite femme, tremblante, approche, et, arrivée, elle défaille, ne peut respirer. Sa robe noire dit assez qu'elle est veuve. Au perçant regard de Médée, immobile, et sans voir, elle dit tout pourtant ; nul mystère en sa craintive personne. L'autre d'une voix forte : « Tu n'as que faire de dire, petite muette. Car tu n'en viendrais pas à bout. Je le duai pour toi... Eh bien, tu meurs d'amour ! » Remise un peu, joignant les mains et presque à ses genoux, elle avoue, se confesse. Elle souffrait, pleurait, priait, et elle eût souffert en silence. Mais ces fêtes d'hiver, ces réunions de familles, le bonheur peu caché des femmes qui, sans pitié, étalent un légitime amour, lui ont remis au cœur le trait brûlant... Hélas ! que fera-t-elle ?... S'il pouvait revenir

et la consoler un moment : « Au prix de la vie même... que je meure ! et lo vois encore !

« — Retourne à ta maison ; fermes-en bien la porto. Ferme encore lo volet au voisin curieux. Tu quitteras le deuil et mettras tes habits de noccs, son couvert à la table, mais il ne viendra pas. — Tu diras la chanson qu'il fit pour toi, et qu'il a tant chantée, mais il ne viendra pas. — Tu tireras du coffro le dernier habit qu'il porta, le baiseras. — Et tu diras alors : « Tant pis pour toi, si tu ne viens ! » Et sans retard, buvant ce vin amer, mais de profond sommeil, tu coucheras la mariée. Alors, sans nul doute, il viendra. »

La petite ne serait pas femme si, le matin, heureuse et attendrie, bien bas, à sa meilleure amie, elle n'avouait le miracle. « N'en dis rien, je t'en prie... Mais il m'a dit lui-même que, si j'ai cette robe, et si je dors sans m'éveiller, tous les dimanches, il reviendra. »

Bonheur qui n'est pas sans péril. Que serait-ce de l'imprudente si l'Église savait qu'elle n'est plus veuve ? que, ressuscité par l'amour, l'esprit revient la consoler ?

Chose rare, le secret est gardé ! Toutes s'entendent, cachent un mystère si doux. Qui n'y a intérêt ? Qui n'a perdu ? qui n'a pleuré ? Qui ne voit avec bonheur se créer ce pont entre les deux mondes ?

« O bienfaisante sorcière !... Esprit d'en bas, soyez béni ! »

VIII

LE PRINCE DE LA NATURE

Dur est l'hiver, long et triste dans le sombre nord-ouest. Fini même, il a des reprises, comme une douleur assoupie, qui revient¹, sévit par moments. Un matin, tout se réveille paré d'aiguilles brillantes. Dans cette splendeur ironique, cruelle, ou la vie frissonne, tout le monde végétal paraît minéralisé, perd sa douce variété, se roidit en après cristaux.

La pauvre sibylle, engourdie à son morne foyer de feuilles, battue de la bise cuisante, sent au cœur la verge sévère. Elle sent son isolement². Mais cela même la relève. L'orgueil revient, et avec lui une force qui lui chauffe le cœur³, lui illumine l'esprit. Tendue, vive et acérée, sa vue devient aussi perçante que ces aiguilles, et le monde, ce monde cruel dont elle souffre, lui est transpa-

1. M: qui par momens revient amère
2. M: son dur isolement.
3. M: L'orgueil revient, une grande force, qui lui réchauffe le cœur

rent comme verre. Et alors, elle en jouit, comme d'une conquête à elle.

N'en est-elle pas la reine? n'a-t-elle pas des courtisans? Les corbeaux manifestement sont en rapport avec elle. En troupe honorable, grave, ils viennent, comme anciens augures, lui parler des choses du temps. Les loups passent timidement, saluent d'un regard oblique. L'ours (moins rare alors) parfois s'assoit gauchement, avec sa lourde bonhomme, au seuil de l'ancre, comme un ermite qui fait visite à un ermite, ainsi qu'on le voit si souvent dans les Vies des peres du désert.

Tous, oiseaux et animaux que l'homme ne connaît guère que par la chasse et la mort, ils sont des proscrits, comme elle. Ils s'entendent avec elle. Satan est le grand proscrit, et il donne aux siens la joie des libertés de la nature¹, la joie sauvage d'être un monde qui se suffit à lui-même.

Après liberté solitaire, salut!... Toute la terre encore semble vêtue d'un blanc linceul, captivo d'une glace pesante, d'imoyables cristaux, uniformes, aigus, cruels. Surtout depuis 1200, le monde a été fermé comme un sépulcre transparent ou l'on voit avec effroi toute chose immobile et dure.

On a dit que « l'église gothique est une cristallisation. » Et c'est vrai. Vers 1300, l'architecture, sacrifiant ce qu'elle avait de caprice vivant, de variété, se répétant à l'infini, rivalise avec les prismes monotones du Spitzberg. Vraie et redou-

table image de la dure cité de cristal dans lequel un dogme terrible a cru enterrer la vie.

Mais, quels que soient les soutiens, contre-forts, arcs-boutants, dont le monument s'appuie, une chose le fait biauler. Non les coups bruyants du dehors, mais je ne sais quoi de doux qui est dans les fondements, qui travaille ce cristal d'un insensible degel. Quelle? l'humble flot des tièdes larmes qu'un monde a versées, une mer de pleurs. Quelle? une haleine d'avenir, la puissante, l'invincible resurrection de la vie naturelle. Le fantastique édifice dont plus d'un pan déjà croule, se dit, mais non sans terreur : « C'est le souffle de Satan. »

Tel un glacier de l'Hecla sur un volcan qui n'a pas besoin de faire éruption, foyer tiède, lent, clément qui le caresse en dessous, l'appelle à lui et lui dit tout bas : « Descends. »

La sorcière a de quoi rire, si, dans l'ombre, elle voit là-bas, dans la brillante lumière, combien Dante, saint Thomas, ignorent la situation. Ils se figurent que Satan fait son chemin par l'horreur ou par la subtilité. Ils le font grotesque et grossier; comme à son âge d'enfance, lorsque Jésus pouvait encore le faire entrer dans les pourceaux. Ou bien ils le font subtil, un logicien scolastique, un juriste épilogueur. S'il n'eût été que cela, ou la bête, ou le disputeur, s'il n'avait eu que la fange, ou les *distinguo* du vide, il fût mort bientôt de faim.

On triomphe trop à l'aise quand on le montre dans Bartole, plaidant contre la *Femme* (la Vierge),

1 M l'âpre joie des libertés de la nature

2. Voir la variante n° 30

qui le fait débouter, condamner avec deus. Il se trouve qu'alors sur la terre, c'est justement le contraire qui arrive. Par un coup suprême, il gagne la plaideuse même, la femme, sa belle adversaire, la séduit par un argument, non de mot, mais tout réel, charmant et irrésistible. Il lui met en main le fruit de la science et de la nature.

Il ne faut pas tant de disputes, il n'a pas besoin de plaider, il se montre. C'est l'Orient, c'est le paradis retrouvé. De l'Asie qu'on a eu détruire, une incomparable aurore surgit, dont le rayonnement porte au loin jusqu'à percer la profonde brume de l'ouest. C'est un monde de nature et d'art que l'ignorance avait maudit, mais qui, maintenant, avance pour conquérir ses conquérants, dans une douce gueire d'amour et de séduction maternelle. Tous sont vaincus, tous en raffolent; on ne veut rien que de l'Asie. Elle vient à nous les mains pleines. Les tissus, châles, tapis de molle douceur, d'harmonie mystérieuse, l'acier galant, étincelant, des armes damasquinées, nous montrent notre barbarie. Mais, c'est peu, ces contrées maudites des mécréants ou Satan règne, ont pour bénédiction visible les hauts produits de la nature, élixir des forces de Dieu, le premier des végétaux, le premier des animaux, le café, le cheval arabe. Que dis-je? un monde de trésors, la soie, le sucre, la foule des herbes toutes-puissantes qui nous relèvent le cœur, consolent, adoucissent nos maux.

Vers 1300, tout cela éclate. L'Espagne même reconquise par les barbares fils des Goths, mais qui a tout son cerveau dans les Maures et dans

les juifs, témoigne pour ces mécréants. Partout ou les musulmans, ces fils de Satan, travaillent, tout prospère, les sources jaillissent et la terre se couvra de fleurs. Sous un travail méritant, innocent, elle se pare de ces vignes merveilleuses ou l'homme oublie, se refait et croit boire la bonté même et la compassion céleste.

A qui Satan porte-t-il la coupe écœurante de vie? Et, dans ce monde de jeunesse, qui a tant de jeunesse de raison, existe-t-il, l'être fort, qui va recevoir tout cela sans vertige, sans ivresse, sans risquer de perdre l'esprit?

Existe-t-il un cerveau qui n'étant pas pétrifié, cristallisé de saint Thomas, reste encore ouvert à la vie, aux forces végétatives? Trois magiciens* font effort, par des tours de force, ils arrivent à la nature, mais ces vigoureux gémeaux n'ont pas la fluidité, la puissance populaire. Satan retourne à son Eve. La femme est encore au monde ce qui est le plus naturel. Elle a et garde toujours certains côtes d'innocence malicieuse qu'a le jeune chat et l'enfant de trop d'esprit. Par là, elle va bien mieux à la comédie du monde, au grand jeu ou se jouera le Protée universel.

Mais qu'elle est légère, mobile, tant qu'elle n'est pas mordue et fixée par la douleur! Celle-ci, prosaïque du monde, enracinée à sa lande sauvage,

* Albert le Grand, Roger Bacon, Arnaud de Villeneuve (qui trouve l'eau de-vie)

donne prise. Reste à savoir si, froissée, aigrie, avec ce cœur plein de haine, elle rentrera dans la nature et les douces voies de la vie? Si elle y va, sans nul doute, ce sera sans harmonie, souvent par les circuits du mal. Elle est effarée, violente, d'autant plus qu'elle est très faible, dans le *va-et-vient* de l'orage.

Lorsqu'aux tiédeurs printanières, de l'air, du fond de la terre, des fleurs et de leurs langages, la révélation nouvelle lui monte de tous côtés, elle a d'abord le vertige. Son sein dilaté déborde. La sibylle de la science a sa torture, comme eut l'autre, la Cumæa, la Delphica. Les scolastiques ont beau jeu de dire : « C'est l'*aura*, c'est l'air qui la gonfle, et rien de plus. Son amant, le Prince de l'air, l'emplit de songes et de mensonges, de vent, de fumée, de néant. » Inapte ironie. Au contraire, la cause de son ivresse, c'est que ce n'est pas le vide, c'est le réel, la substance, qui trop vite a comblé son sein.

2

Avez-vous vu l'Agave, ce dur et sauvage Africain, pointu, amer, déchirant, qui, pour feuilles, a d'énormes dards? Il aime et meurt tous les dix ans. Un matin, le jet amoureux, si longtemps accumulé dans la rude créature, avec le bruit d'un coup de feu, part, s'élance vers le ciel. Et ce jet est tout un arbre qui n'a pas moins de trente pieds, hérissé de tristes fleurs.

C'est quelque chose d'analogue que ressent la sombre sibylle quand, au matin d'un printemps

3

tardif, d'autant plus violent, tout autour d'elle se fait la vaste explosion de la vie.

Et tout cela la regarde, et tout cela est pour elle. Car chaque être dit tout bas : « Je suis à qui m'a compris. »

Quel contraste!... Elle, l'épouse du désert et du désespoir, nourrie de haine, de vengeance, voilà tous ces innocents qui la convient à sourire. Les arbres, sous le vent du sud, font doucement la révérence. Toutes les herbes des champs, avec leurs vertus diverses, parfums, remèdes ou poisons (le plus souvent c'est même chose), s'offrent, lui disent : « Cueille-moi. »

Tout cela visiblement aime. « N'est-ce pas une dérision?... J'eusse été prête pour l'enfer, non pour cette fête étrange... Esprit, es-tu bien l'Esprit de terreur que j'ai connu, dont j'ai la trace cruelle (que dis-je? et qu'est-ce que je sens?), la blessure qui brûle encore... »

« Oh! non, ce n'est pas l'Esprit que j'espérais dans ma fureur : « *Celui qui dit toujours Non.* » Le voilà qui dit un *Oui* d'amour, d'ivresse et de vertige... Qu'a-t-il donc? Est-il l'âme folle, l'âme effarée de la vie? »

« On avait dit le grand Pan mort. Mais le voici en Bacchus, en Priape, impatient, par le long délai du désir, menaçant, brûlant, fécond... Non, non, loin de moi cette coupe. Car je n'y boirais que le trouble, qui sait? un désespoir amer par dessus mes désespoirs? »

Cependant, où paraît la femme, c'est l'unique

1. M: Lorsqu'aux tiédeurs du printemps

2. M: c'est que ce n'est pas le vide, c'est la substance vivante, qui trop vite a comblé son sein.

3. Pour ce qui précédait ce passage dans une rédaction antérieure, voir la variante n° 29.

objet de l'amour. Tous la suivent, et tous pour elle méprisent leur propre espèce. Que parle-t-on du bouc noir, son prétendu favori? Mais cela est commun à tous. Le cheval hennit pour elle, rompt tout, la met en danger. Le chef redouté des prairies, le taureau noir, si elle passe et s'éloigne, mugit de regret. Mais voici l'oiseau qui s'abat, qui ne veut plus de sa femelle, et, les ailes frémissantes, sur elle accomplit son amour.

Nouvelle tyrannie de ce Maître, qui, par le plus fantasque coup, de roi des morts qu'on le croyait, eclate comme roi de la vie.

« Non, dit-elle, laissez-moi ma haine. Je n'ai demandé rien de plus. Que je sois redoutée, terrible... C'est ma beauté, celle qui va aux noirs serpents de mes cheveux, à ce visage sillonné de douleurs, des traits de la foudre... » Mais la souveraine Malice, tout bas, insidieusement : « Oh! que tu es bien plus belle! Oh! que tu es plus sensible, dans ta colérique fureur!... Crie, maudis! C'est un aiguillon... Une tempête appelle l'autre. Glissant, rapide, est le passage de la rage à la volupté. »

Ni la colère ni l'orgueil ne la sauveraient de ces séductions. Ce qui la sauve, c'est l'immensité du désir. Nul n'y suffirait. Chaque vie est limitée, impuissante. Arrière le coursier, le taureau! arrière la flamme de l'oiseau! Arrière, faibles créatures, pour qui a besoin d'infini!

Elle a une envie de femme. Envie de quoi? Mais du Tout, du grand Tout universel.

Satan n'a pas prévu cela, qu'on ne pouvait l'apaiser avec aucune créature.

Ce qu'il n'a pu, je ne sais quoi dont on ne sait pas le nom, le fait. A ce désir immense, profond, vaste comme une mer, elle succombe, elle sommeille. En ce moment, sans souvenir, sans haine ni pensée de vengeance, innocente malgré elle, elle dort sur la prairie, tout comme une autre aurait fait, la biche ou la colombe, détendue, épanouie, — je n'ose dire, amoureuse.

Elle a dormi, elle a rêvé. Le beau rêve! Et comment le dire? C'est que le monstre merveilleux de la vie universelle, chez elle s'était englouti, que désormais vie et mort, tout tenant dans ses entrailles, et qu'au prix de tant de douleurs elle avait conçu la Nature.

1 Voir la variante n° 31.

l'ulcère prépare la syphilis, le fléau du quinzième
3 siècle^o

IX

SATAN MÉDECIN

La scène muette et sombre de la fiancée de Corinthe se renouvelle, à la lettre, du treizième au quinzième siècle. Dans la nuit qui dure encore, avant l'aube, les deux amants, l'homme et la nature, se retrouvent, s'embrassent avec transport, et, dans ce moment même (horreur!) ils se voient frappés d'effroyables fléaux! On croit entendre encore l'amante dire à l'amant : « C'en est fait... Tes cheveux blanchiront demain... Je suis morte, tu mourras. »

Trois coups terribles en trois siècles. Au premier, la métamorphose choquante de l'extérieur, les maladies de peau, la lèpre. Au second, le mal intérieur, bizarre stimulation nerveuse, les danses épileptiques¹. Tout se calme, mais le sang s'altère, 2

Les maladies du moyen âge, autant qu'on peut l'entrevoir, moins précises, avaient été surtout la faim, la langueur et la pauvreté du sang, cette étiologie qu'on admire dans la sculpture de ce temps-là. Le sang était de l'eau claire, les maladies scrofuleuses devaient être universelles. Sauf le médecin arabe ou juif, chèrement payé par les rois, la médecine ne se faisait qu'à la porte des églises, au bénitier. Le dimanche, après l'office, il y avait force malades, ils demandaient des secours, et on leur donnait des mots : « Vous avez péché, et Dieu vous afflige. Remerciez, c'est autant de moins sur les peines de l'autre vie. Resignez-vous, souffrez, mourez. L'Eglise a ses prières des morts. » Faibles, languissants, sans espoir, ni envie de vivre, ils suivaient très bien ce conseil et laissaient aller la vie.

Fatal découragement, misérable état qui dut indéfiniment prolonger ces âges de plomb, et leur fermer le progrès. Le pis, c'est de se résigner si aisément, d'accepter la mort si docilement, de ne pouvoir rien, ne désirer rien. Mieux valait la nouvelle époque, cette fin du moyen âge², qui, au prix d'atroces douleurs, nous donne le premier moyen de rentrer dans l'activité : la *résurrection du désir*.

Quelques Arabes prétendent³ que l'immense érup-

1. M: dans ce moment sacré

2. M: Au second, le mal intérieur, bizarre stimulation nerveuse; d'un mouvement involontaire, les foules, dans les rues et les places, font des danses épileptiques.

3. O.A. du seizième siècle

4. M: ne désirer rien. Saluons la nouvelle époque, cette fin du moyen âge

5. O.A: L'Arabe Avicenne prétend

tion des maladies de la peau qui signale le treizième siècle, fut l'effet des stimulants, par lesquels on cherchait alors à réveiller, raviver, les défaillances de l'amour. Nul doute que les épices brûlantes, apportées d'Orient, n'y aient été pour quelque chose. La distillation naissante et certaines boissons fermentées purent aussi avoir action.

Mais une grande fermentation, bien plus générale, se faisait. Dans l'aigre combat intérieur de deux mondes et de deux esprits, un tiers survit qui les fit taire. La foi palissante, la raison naissante disputaient : entre les deux, quelqu'un se saisit de l'homme. Qui ? l'Esprit impur, furieux, des âcres desirs, leur bouillonnement cruel.

N'ayant nul épanchement, ni les jouissances du corps, ni le libre jet de l'esprit, la sève de vie refoulée se corrompt elle-même. Sans lumière, sans voix, sans parole, elle parla en douleurs, en sinistres efflorescences. Une chose terrible et nouvelle advient alors : le désir ajourné, sans remise, se voit arrêté par un cruel enchantement, une atroce métamorphose*. L'amour avançant, aveugle, les bras ouverts... Il recule, frémit ; mais il a beau fuir ; la furie du sang persiste, la chair se dévore elle-même en titillations cuisantes, et plus cuisant

au dedans sévit le charbon de feu, irrité par le désespoir.

Quel remède l'Europe chrétienne trouve-t-elle à ce double mal ? La mort, la captivité : rien de plus. Quand le célibat amer, l'amour sans espoir, la passion aiguë, irritée, l'amène à l'état morbide, quand ton sang se décompose, descends dans un *in pace*, ou fais ta hutte au désert. Tu vivras la clochette en main pour que l'on suive devant toi. « Nul être humain ne doit te voir : tu n'auras nulle consolation. Si tu approches, la mort ! »

La lèpre est le dernier degré et l'apogée du fleau ; mais mille autres maux cruels moins hideux, sévirent partout. Les plus pures et les plus belles furent frappées de tristes fleurs qu'on regardait comme le péché visible, ou le châtimement de Dieu. On fit alors ce que l'amour de la vie n'eût pas fait faire ; on transgressa les défenses ; on déserta la vieille médecine sacrée, et l'inutile benêt. On alla à la sorcière. D'habitude, et de crainte aussi, on fréquentait toujours l'Eglise ; mais la vraie Eglise des lors fut chez elle, sur la lande, dans

* On imputa la lèpre aux croisades, à l'Asie. L'Europe l'avait en elle-même. La guerre que le moyen âge déclara et à la chair, et à la propreté, devait porter son fruit. Plus d'une sainte est vanitée pour ne s'être jamais lavé même les mains. Et combien moins le reste ! La nudité d'un moment eût été grand péché. Les mondains suivent fidèlement ces leçons du monachisme. Cette société subtile et railleuse, qui immole le mariage et ne semble animée que de

la poésie de l'adultère, elle garda sur ce point si innocent un singulier scrupule. Elle craint toute purification comme une souillure. Nul bain pendant mille ans ! Soyez sûr que pas un de ces chevaliers, de ces belles si éthérées, les Paracels, les Tristan, les Iscariot, ne se lavaient jamais. De là un cruel accident, si peu poétique, en plein roman, les furieuses démangeaisons du treizième siècle.

1. M: dans lesquels
2. M: purent aussi avoir action. Mais une grande fermentation, bien autrement générale, se faisait du sang de l'homme.
3. M: l'Esprit impur, furieux, le bouillonnement cruel et malsain des âcres desirs.
4. M: sévit le charbon de feu du désir et du désespoir.
5. M: la passion aigrie
6. M: frappées d'efflorescences désolantes que l'on regardait
7. M: on fréquentait

la forêt, au désert. C'est là qu'on portait ses vœux.

Vœu de guérir, vœu de jouir. Aux premiers bouillonnements qui ensauvageaient le sang, en grand secret, aux heures douteuses, on allait à la sibylle : « Que ferai-je ? et que sens-je en moi ?... Je brûle, donnez-moi des calmants... Je brûle, donnez-moi ce qui fait mon intolérable désir. »

Démarche hardie et coupable qu'on se reproche le soir. Il faut bien qu'elle soit pressante, cette fatalité nouvelle, qu'il soit bien cuisant ce feu, que tous les saints soient impuissants. Mais, quoi ! le procès du Temple, le procès de Boniface, ont dévoilé la Sodome qui se cachait sous l'autel. Un pape sorcier, ami du diable et emporté par le diable, cela change toutes les pensées. Est-ce sans l'aide du démon que le pape *qui n'est plus à Rome*, dans son Avignon, Jean XXII, fils d'un cordonnier de Cahors, a pu amasser plus d'or que l'empereur et tous les rois ? Tel le pape, et tel l'évêque. Guichard, l'évêque de Troyes, n'a-t-il pas obtenu du diable la mort des filles du roi ?... Nous ne demandons nulle mort, nous, mais de douces choses¹ : vie, santé, beauté, plaisir... Choses de Dieu, que Dieu nous refuse... Que faire ? Si nous les avions de la grâce du Prince du monde² ?

Le grand et puissant docteur de la Renaissance, Paracelse, en brûlant les livres savants de toute l'ancienne médecine, les latins, les juifs, les arabes³, déclare n'avoir rien appris que de la médecine

cine populaire, des *bonnes femmes*⁴, des *bergers* et des *bourreaux* ; ceux-ci étaient souvent d'habiles chirurgiens (rebouteurs d'os cassés, démis), et de bons vétérinaires.

Je ne doute pas que son livre admirable et plein de génie sur les *Maladies des femmes*, le premier qu'on ait écrit sur ce grand sujet, si profond, si attendrissant, ne soit sorti spécialement de l'expérience des femmes même, de celles à qui les autres demandaient secours : j'entends par là les sorcières qui, partout, étaient sages-femmes. Jamais, dans ces temps, la femme n'eût admis un médecin mâle, ne se fût confiée à lui, ne lui eût dit ses secrets. Les sorcières observaient seules, et furent, pour la femme surtout, le seul et unique médecin.

Ce que nous savons le mieux de leur médecine, c'est qu'elles employaient beaucoup, pour les usages les plus divers, pour calmer, pour stimuler, une grande famille de plantes, équivoques, fort dangereuses, qui rendront les plus grands services⁵. On les nomme avec raison : les *Conso-lantes* (Solanées)^{**}.

¹ C'est le nom poli, craintif, qu'on donnait aux sorcières.

² L'ingratitude des hommes est cruelle à observer. Mille autres plantes sont venues. La mode a fait prévaloir cent végétaux exotiques. Et ces pauvres *Conso-lantes* qui nous ont sauvés alors, on a oublié leurs bienfaits ? — Au reste, qui se souvient ? qui reconnaît les obligations antiques de l'humanité pour la nature innocente ? L'*Asclépias acida*, *Sarcostemma* (la plante-chair), qui fut pendant cinq mille ans l'horreur de l'Asie, et son dieu palpable, qui donna à cinq cent millions d'hommes le bonheur de manger leur dieu, cette

1. M: dans son Avignon, ce Jean, fils d'un cordonnier de Cahors
2. M: mais de bonnes et douces choses
3. M: de toute l'ancienne médecine, les grecs, les juifs et les arabes; — O,A: de toute l'ancienne médecine, les grecs, les juifs, les arabes
4. M: des *bonnes femmes* (c'est le nom poli, craintif, qu'on donnait aux sorcières), *des bergers* et *des bourreaux*
5. M: une grande famille de plantes, fort suspectes, des poisons utiles et salutaires, poisons, qui rendirent les plus grands services.

Famille immense et populaire, dont la plupart des espèces sont surabondantes, sous nos pieds, aux haies, partout. Famille tellement nombreuse, qu'un seul de ses genres a huit cents espèces*. Rien de plus facile à trouver, rien de plus vulgaire. Mais ces plantes sont la plupart d'un emploi fort hasardeux. Il a fallu de l'audace pour en préciser les doses, l'audace peut-être du génie!

Prenons par en bas l'échelle ascendante de leurs énergies**. Les premières sont tout simplement potagères et bonnes à manger (les aubergines, les tomates, mal appelées pommes d'amour). D'autres de ces innocentes sont le calme et la douceur même, les molènes (bouillon blanc), si utiles aux fomentations.

Vous recontrez au dessus une plante déjà suspecte, que plusieurs croyaient un poison, la

plante que le moyen âge appela le *Dompte-Venin* (*Vince-venenum*), elle n'a pas un mot d'histoire dans nos livres de botanique. Qui sait? dans deux mille ans d'ici, ils oublieront le froment *V. Lan-glois*, sur la soule de l'Inde, et le *hom* de la Perse *Mém. de l'Ac. des Inscriptions*, XIV, 326

* *Dict d'hist nat* de M. d'Orbigny, article *Morelles* de M. Duchatre, d'après Dunal, etc.

** Je n'ai trouvé cette échelle nulle part. Elle est d'autant plus importante, que les sorciers qui firent ces essais, au risque de passer pour empoisonneux, commencèrent certainement par les plus faibles et allèrent peu à peu aux plus fortes. Chaque degré de force donne ainsi une date relative, et permet d'établir dans ce sujet obscur une sorte de chronologie. Je complèterai aux chapitres suivants, en parlant de la Mandragore et du Datura. — J'ai suivi surtout : Pouchet, *Solanées et Botanique générale*. M. Pouchet, dans son importante monographie, n'a pas dédaigné de profiter des anciens auteurs, Matthioli, Porta, Gessner, Sauvages, Gmelin, etc.

plante miellée d'abord, amère ensuite, qui semble dire le mot de Jonathas : « J'ai mangé un peu de miel, et voilà pourquoi je meurs. » Mais cette mort est utile, c'est l'amortissement de la douleur. La douce-amère, c'est son nom, dut être le premier essai de l'homœopathie hardie, qui, peu à peu, s'éleva aux plus dangereux poisons. La légère irritation, les picotements qu'elle donne purent la désigner pour remède des maladies dominantes de ces temps, celles de la peau.

La jolie fille désolée de se voir parée de rougeurs odieuses, de boutons, de dartres vives, venait pleurer pour ce secours. Chez la femme, l'altération était encore plus cruelle. Le sein, le plus délicat objet de toute la nature, et ses vaisseaux qui dessous forment une fleur incomparable*, est, par la facilité de s'injecter, de s'engorger, le plus parfait instrument de douleur. Douleurs après, impitoyables, sans repos. Combien de bon cœur elle eût accepté tout poison! Elle ne marcherait pas avec la sorcière, lui mettait entre ses mains la pauvre mamelle alourdie.

De la douce-amère, trop faible, on montait aux morelles noires, qui ont un peu plus d'action. Cela calmait quelques jours. Puis la femme revenait pleurer : « Eh bien, ce soir, tu reviendras... Je te chercherai quelque chose. Tu le veux. C'est un grand poison. »

* Voir la planche d'un excellent livre, visible aux demoiselles même, le *Cours* de M. Auzoux.

1. M: rien de plus vulgaire. Et pourtant, ces plantes sont la plupart si suspectes que souvent pour les hasarder, il a fallu de l'audace, pour en préciser les doses, l'audace peut-être du génie.
2. M: La mamelle
3. M: entre les mains

La sorcière risquait beaucoup. Personne alors ne pensait qu'appliqués extérieurement, ou pris à très faible dose, les poisons sont des remèdes. Les plantes que l'on confondait sous le nom d'*herbes aux sorcières* semblaient des ministres de mort. Telles qu'on eût trouvées dans ses mains, l'auraient fait croire empoisonneuse ou fabricante de charmes maudits. Une foule aveugle, cruelle en proportion de sa peur, pouvait, un matin, l'assommer à coups de pierres, lui faire subir l'épreuve de l'eau (la noyade). Ou enfin, chose plus terrible, on pouvait, la corde au cou, la traîner à la cour d'église, qui en eût fait une pieuse fête, eût édifié le peuple en la jetant au bûcher.

Elle se hasarde pourtant, va chercher la terrible plante; elle y va au soir, au matin, quand elle a moins peur d'être rencontrée. Pourtant, un petit berger était là, le dit au village : « Si vous l'aviez vue comme moi, se glisser dans les décombres de la mesure ruinée, regarder de tous côtés, marmotter je ne sais quoi!... Oh! elle m'a fait bien peur... Si elle m'avait trouvé, j'étais perdu... Elle eût pu me transformer en lézard, en crapaud, en chauve-souris... Elle a pris une vilaine herbe, la plus vilaine que j'aie vue; d'un jaune pâle de malade, avec des traits rouge et noir, comme on dit les flammes d'enfer. L'horrible, c'est que toute la tige était velue comme un homme, de longs poils noirs et collants. Elle l'a rudement arrachée, en grognant, et tout à coup je ne l'ai plus vue. Elle n'a pu courir si vite; elle se sera envolée... Quelle terreur que cette femme! quel danger pour tout le pays! »

Il est certain que la plante effraye. C'est la jusquiame, cruel et dangereux poison, mais puissant émollient, doux cataplasme sédatif qui résout, détend, endort la douleur, guérit souvent.

Un autre de ces poisons, la *belladone*, ainsi nommée sans doute par la reconnaissance, était puissante pour calmer les convulsions qui parfois surviennent dans l'enfantement, qui ajoutent le danger au danger, la terreur à la terreur de ce suprême moment. Mais quoi! une main maternelle insinuait ce doux poison*, endormait la mère et charmait la porte sacrée; l'enfant, tout comme aujourd'hui, où l'on emploie le chloroforme, seul opérait sa liberté, se précipitait dans la vie.

La belladone guérit de la danse en faisant danser. Audacieuse homéopathie, qui d'abord dut effrayer; c'était la *médecine à rebours*, contraire généralement à celle que les chrétiens connaissaient, estimaient seule, d'après les Arabes et les juifs.

Comment y arriva-t-on? Sans doute par l'effet si simple du grand principe satanique *que tout doit se faire à rebours*, exactement à l'envers de ce que fait le monde sacré. Celui-ci avait l'horreur des poisons. Satan les emploie, et il en fait des

* Madame La Chapelle et M. Chausser ont fort utilement renouvelé ces pratiques de la vieille médecine populaire. (Pouchet, *Solitudes*, p. 64.)

1. M: Mais quoi! une main maternelle, caressante, au lieu douloureux, insinuait ce doux poison, endormait la mère, et charmait la porte sacrée. L'enfant tout comme aujourd'hui, par la voie du chloroforme, se précipitait dans la vie.

remèdes L'Église croit par des moyens spirituels (sacrements, prières), agir même sur les corps, Satan, au rebours, emploie des moyens matériels pour agir même sur l'âme, il fait boire l'oubli, l'amour, la rêverie, toute passion. Aux bénédictions du prêtre il oppose des passes magnétiques, par de douces mains de femmes, qui endorment les douleurs

Par un changement de régime, et surtout de vêtement (sans doute en substituant la toile à la laine), les maladies de la peau perdirent de leur intensité. La lèpre diminua, mais elle sembla rentrer et produire des maux plus profonds. Le quatorzième siècle oscilla entre trois fléaux, l'agitation épileptique, la peste, les ulcérations qui (à en croire Paracelse) préparaient la syphilis.

Le premier danger n'était pas le moins grand. Il éclata, vers 1350, d'une effrayante manière par la danse de Saint-Guy, avec cette singularité qu'elle n'était pas individuelle, les malades, comme emportés d'un même courant galvanique, se saisissaient par la main, formaient des chaînes immenses, tournaient, tournaient, à mourir. Les regardants riaient d'abord, puis, par une contagion, se laissaient aller, tombaient dans le grand courant, augmentaient le terrible chœur.

Que serait-il arrivé si le mal eût persisté, comme fit longtemps la lèpre dans sa décadence même?

C'était comme un premier pas, un acheminement vers l'épilepsie. Si cette génération de ma-

lades n'eût été guérie, elle en eût produit une autre décidément épileptique. Effrayable perspective! L'Europe couverte de fous, de furieux, d'idiots! On ne dit point comment ce mal fut traité, et s'anéantit. Le remède qu'on recommandait, l'expédient de tomber sur ces danseurs à coups de pied et de poing, était infiniment propre à aggraver l'agitation et la faire aboutir à l'épilepsie véritable. Il y eut, sans nul doute, un autre remède, dont on ne voulut pas parler. Dans le temps où la sorcellerie prend son grand essor, l'immense emploi des Solanées, surtout de la belladone, généralisa le médicament qui combat ces affections. Aux grandes réunions populaires du sabbat dont nous parlerons, l'herbe aux sorcières, mêlée à l'hydromel, à la bière, aussi au cidre*, au poiré (les puissantes boissons de l'Ouest), mettait la foule en danse, une danse luxurieuse, mais point du tout épileptique.

Mais la grande révolution que font les sorcières, le plus grand pas *à rebours* contre l'esprit du moyen âge, c'est ce qu'on pourrait appeler la réhabilitation du ventre et des fonctions digestives. Elles professèrent hardiment: « Rien d'impur et rien d'immonde. » L'étude de la matière fut des lors illimitée, affranchie. La médecine fut possible.

Qu'elles aient fort abusé du principe, on ne le

* Alors tout nouveau. Il commence au douzième siècle.

nie pas. Il n'est pas moins évident. Rien d'impur que le mal moral. Toute chose physique est pure; nullo ne peut être éloignée du regard et de l'étude, interdite par un vain spiritualisme, encore moins par un sot dégoût.

Là surtout le moyen âge s'était montré dans son vrai caractère, l'*Anti-Nature*, faisant dans l'unité de l'être des distinctions, des castes, des classes hiérarchiques. Non seulement l'esprit est *noble*, selon lui, le corps *non noble*, — mais il y a des parties du corps qui sont *nobles*, et d'autres non, roturières apparemment. — De même, le ciel est noble, et l'abîme ne l'est pas. Pourquoi? « C'est que le ciel est haut. » Mais le ciel n'est ni haut ni bas. Il est dessus et dessous. L'abîme, qu'est-ce? Rien du tout. — Même sottise sur le monde, et le petit monde de l'homme.

Celui-ci est d'une pièce; tout y est solidaire du tout. Si le ventre est le serviteur du cerveau et le nourrit, le cerveau, aidant sans cesse à lui préparer le sucre de digestion*, ne travaille pas moins pour lui.

Les injures ne manquèrent pas. On appela les sorcières sales, indécentes, impudiques, immorales. Cependant leurs premiers pas dans cette voie furent, on peut le dire, une heureuse révolution dans ce qui est le plus moral, la bonté, la charité. Par une perversion d'idées monstrueuse,

*C'est la découverte qui immortalisa Claude Bernard.

le moyen âge envisageait la chair, en son représentant (maudit depuis Eve), la *Femme*, comme impure. La Vierge, *exaltée comme vierge*, plus que comme *Notre-Dame*, loin de relever la femme réelle, l'avait abaissée en mettant l'homme sur la voie d'une scolastique de pureté ou l'on allait enchérisant dans le subtil et le faux.

La femme même avait fini par partager l'odieux préjugé et se croire immonde. Elle se cachait pour accoucher. Elle rougissait d'aimer et de donner le bonheur. Elle, généralement si sobre, en comparaison de l'homme, elle qui n'est presque partout qu'herbivore et frugivore, qui donne si peu à la nature, qui, par un régime lacté, végétal, a la pureté de ces innocentes tribus, elle demandait presque pardon d'être, de vivre, d'accomplir les conditions de la vie. Humble martyr de la pureté, elle s'imposait des supplices, jusqu'à vouloir dissimuler, annuler, supprimer presque ce ventre adoré, trois fois saint, d'où le dieu homme naît, renaît éternellement.

La médecine du moyen âge s'occupe uniquement de l'être supérieur et pur (c'est l'homme), qui seul peut devenir prêtre, et seul à l'autel fait Dieu.

Elle s'occupe des bestiaux; c'est par eux que l'on commence. Pense-t-on aux enfants? Rarement. Mais à la femme? Jamais.

Les romans d'alors, avec leurs subtilités, représentent le contraire du monde. Hors des cours, du

noble adultère, le grand sujet de ces romans, la femme est partout la pauvre Grisélidis, née pour épuiser la douleur, souvent battue, soignée jamais.

Il ne faut pas moins que le Diable, ancien allié de la femme, son confident du Paradis, il ne faut pas moins que cette sorcière, ce monstre qui fait tout à rebours, à l'envers du monde sachie, pour s'occuper de la femme, pour fouler aux pieds les usages, et la soigner malgré elle. La pauvre cicatrice se sentirait si peu ! Elle reculait, rougissant, ne voulait rien dire. La sorcière, adroite et maligne, devina et pénétra. Elle sut enfin la faire parler, tira d'elle son petit secret, vainquit ses refus, ses hésitations de pudeur et d'humilité. Plus tôt que de subir telle chose, elle aimait mieux presque mourir. *La pauvre sorcière la fit vivre.*¹

X

CHARMES PHILTRES

Qu'on ne se hâte pas de conclure du chapitre précédent que j'entreprends de blanchir, d'innocenter sans réserve, la sombre fiancée du diable. Si elle fit souvent du bien, elle put faire beaucoup de mal. Nullo grande puissance qui n'abuse. Et celle-ci eut trois siècles où elle regna vraiment dans l'entracte des deux mondes, l'ancien mourant et le nouveau ayant peine à commencer. L'Eglise, qui retrouvera quelque force (au moins de combat) dans les luttes du seizième siècle, au quatorzième est dans la boue. Lisez le portrait veridique qu'en fait Clemangis. La noblesse, si fierement pareo des armures nouvelles, d'autant plus lourdement tombe à Crécy, Poitiers, Azincourt. Tous les nobles à la fin prisonniers en Angleterre ! Quel sujet de dérision ! Bourgeois et paysans même s'en

11.

1 Voir la variante n° 32

moquent, haussent les épaules. L'absence générale des seigneurs n'encouragea pas peu, je pense, les réunions du sabbat, qui toujours avaient eu lieu, mais purent alors devenir d'immenses fêtes populaires.

Quelle puissance¹ que celle de la bien-aimée de Satan, qui guérît, prédît, devînt, évoque les âmes des morts, qui peut vous jeter un sort, vous changer en lievre, en loup, vous faire trouver un trésor, et, bien plus, vous faire aimer¹... Epouvantable pouvoir qui réunit tous les autres! Comment une âme violente, la plus souvent ulcérée, parfois devenue très perverse, n'en eût-elle pas usé pour la haine et pour la vengeance, et parfois pour un plaisir de malice ou d'impureté?

Tout ce qu'on disait jadis au confesseur, on le lui dit. Non seulement les péchés qu'on a faits, ² mais ceux qu'on veut faire. Elle tient chacun par son secret honteux, l'aveu des plus fangeux desirs. On lui confie à la fois les maux physiques et ceux de l'âme, les concupiscences ardentes d'un sang âcre et enflammé, envies pressantes, furieuses, fines aiguilles dont on est piqué, repiqué.³

Tous y viennent. On n'a pas honte avec elle. On dit crûment. On lui demande la vie, on lui demande la mort, des remèdes, des poisons. Elle y vient, la fille en pleurs, demander un avortement. Elle y vient, la belle-mère (texte ordinaire au moyen âge) dire que l'enfant du premier lit mange beaucoup et vit longtemps. Elle y vient, la triste épouse accablée chaque année d'enfants qui ne naissent que pour mourir. Elle implore sa compassion,

apprend à glacer le plaisir au moment, le rendre infécond. Voici, au contraire, un jeune homme qui achèterait à tout prix le bieufrage ardent qui peut troubler le cœur d'une haute dame, lui faire oublier les distances, regarder son petit pago.

Le mariage de ces temps n'a que deux types et deux formes, toutes deux extrêmes, excessives.

L'orgueilleuse *heuteire des sifs*, qui apporte un trône ou un grand domaine, une *Eléonore* de ⁴ Guyenne, aura, sous les yeux du mari, sa cour ⁵ d'amants, se contraindra⁴ fort peu. Laissons les romans, les poèmes. Regardons la réalité dans son terrible progrès jusqu'aux effrénées fureurs des ⁶ filles de Philippe le Bel, de la cruelle Isabelle, qui, par la main de ses amants, empala Edouard II. L'insolence de la femme féodale éclate diaboliquement dans le triomphal bonnet aux deux cornes et autres modes effrontées.

Mais, dans ce siècle où les classes commencent à se mêler un peu, la femme de race inférieure, épousée par un baron, doit craindre les plus dures épreuves. C'est ce que dit l'histoire, vraie et réelle, de *Giselidis*, l'humble, la douce, la patiente. Le conte, je crois, très sérieux, historique, de *Barbe-Bleue*, en est la forme populaire. L'épouse, qu'il tue et remplace si souvent, ne peut être que sa vassale. Il compterait bien autrement avec la fille ou la sœur d'un baron qui pût la venger. Si cette conjecture spécieuse ne me trompe pas, on doit croire que ce conte est du quatorzième siècle, et

1. M: fêtes populaires. Le Diable est l'héritier de tout, du roi comme de la noblesse. Dans les bals, les fêtes sinistres où Charles VI perdit l'esprit, chacun reconnut Satan, désormais maître et seul roi.

Quelle puissance alors

2. M: Mais non seulement

3. M: piqué et repiqué.

4. M aura fièrement

5. O, A: sa cour d'amants, et se contraindra

6. M: jusqu'aux effrénées fureurs d'une Jeanne de Navarre, et des filles de Philippe le Bel

non des siècles précédents, où le seigneur n'eût pas daigné prendre femme au dessous de lui.

Une chose fort remarquable dans le conte touchant de *Grisélidis*, c'est qu'à travers tant d'épreuves elle ne semble pas avoir l'appui de la dévotion ni celui d'un autre amour. Elle est évidemment fidèle, chaste, pure. Il ne lui vient pas à l'esprit de se consoler en aimant ailleurs.

Des deux femmes féodales, l'*Méritière*, la *Grisélidis*, c'est uniquement la première qui a ses chevaliers servants, qui préside aux cours d'amour, qui favorise les amants les plus humbles, les encourage, qui rend (comme Éléonore) la fameuse décision, devenue classique en ces temps : « Nul amour possible entre époux. »

De là un espoir secret, mais ardent, mais violent, commence en plus d'un jeune cœur. Dût-il se donner au diable, il se lancera tête baissée vers cet aventureux amour. Dans ce château si bien fermé, une belle porte s'ouvre à Satan. A un jeu si périlleux, entrevoit-on quelque chance? Non, repondrait la sagesse. Mais si Satan disait : « Oui »?

Il faut bien se rappeler combien, entre nobles même, l'orgueil féodal mettait de distance. Les mots trompent. Il y a loin du *chevalier* au *chevalier*.

Le chevalier *bannet*, le seigneur qui menait au roi toute une armée de vassaux, voyait à sa longue table, avec le plus parfait mépris, les pauvres chevaliers *sans terre* (mortelle injure du moyen âge, comme on le sait par *Jean sans terre*). Combien plus les simples varlets, écuyers, pages, etc., qu'il nourrissait de ses restes! Assis au bas bout de la

table, tout près de la porte, ils grattaient les plats que les personnages d'en haut, assis au foyer, leur envoyaient souvent vides. Il ne tombait pas dans l'esprit du haut seigneur que ceux d'en bas fussent assez osés pour élever leurs regards jusqu'à leur belle maîtresse, jusqu'à la fière hennière du fief, siégeant près de sa mère « sous un chapel de roses blanches » Tandis qu'il souffrait à merveille l'amour de quelque étranger, chevalier déclare de la dame, portant ses couleurs, il eût puni cruellement l'audace d'un de ses serviteurs qui aurait visé si haut. C'est le sens de la jalousie furieuse du sire du Fayel, mortellement irrité, non de ce que sa femme avait un amant, mais de ce que cet amant était un de ses domestiques, le châtelain (simple gardien) de son château de Coucy*.

Plus l'abîme était profond, infranchissable, comme entre la dame du fief, la grande héritière, et cet écuyer, ce page, qui n'avait que sa chemise et pas même son habit qu'il recevait du seigneur, — plus la tentation d'amour était forte de sauter l'abîme.

Le jeune homme s'exaltait par l'impossible. Enfin, un jour qu'il pouvait sortir du donjon, il courait à la sorcière et lui demandait un conseil. Un philtre suffirait-il, un charme qui fascinait? Et si cela ne suffisait, fallait-il un pacte exprès? Il n'eût point du tout reculé devant la terrible idée de so

* Je cite de mémoire. Dans cette histoire, tant de fois répétée, ce n'est pas Coucy, c'est Cabestane, ménestral provençal, qui est page, châtelain, ou domestique, comme on disait, du marci.

1. M: qui a un chevalier servant
2. Voir la variante n° 33.
3. Cette note manque dans MOABCDE.
4. M: sortir un peu
5. M: demandait conseil.

donner à Satan. — « On y songera, jeune homme. Mais remonte. Déjà tu verras que quelque chose est changé. »

Ce qui est changé, c'est lui. Je ne sais quel espoir le trouble, son œil, baissé, plus profond, creusé d'une fîrmime inquiète, la laisse échapper malgré lui. Quelqu'un (on devine bien qui) le voit avant tout le monde, est touché¹, lui jette au passage quelque mot compatissant... O deliro! ô bon Satan! charmante, adorable sorcière!²...

Il ne peut manger ni dormir qu'il n'aille la revoir encore. Il baise sa main avec respect³ et se met presque à ses pieds. Que la sorcière lui demande, lui commande ce qu'elle veut, il obéira. Voulût-elle sa chaîne d'or, voulût-elle l'anneau qu'il a au doigt (de sa mère mourante), il les donnerait à l'instant. Mais d'elle-même malicieuse, haineuse pour le baron, elle trouve une grande douceur à lui porter un coup secret.

Un trouble vague déjà est au château. Un orage muet, sans éclair ni foudre, y couve, comme une vapeur électrique sur un marais. Silence, profond silence. Mais la dame est agitée. Elle soupçonne qu'une puissance surnaturelle a agi. Car enfin pourquoi celui-ci, plus qu'un autre qui est plus beau, plus noble, illustre déjà par des exploits renommés? Il y a quelque chose là-dessous. Lui a-t-il jeté un sort? A-t-il employé un charme?... Plus elle se demande cela, et plus son cœur est troublé.

La malice de la sorcière a de quoi se satisfaire. Elle regnait dans le village. Mais le château vient à elle, se livre, et par le côté où son orgueil risque le plus. L'intérêt d'un tel amour, pour nous, c'est l'élan d'un cœur vers son idéal, contre la barrière sociale, contre l'injustice du sort⁴. Pour la sorcière, c'est le plaisir, âpre, profond, de rabaisser la haute dame et de s'en venger peut-être, le plaisir de rendre au seigneur ce qu'il fait à ses vassaux, de prélever chez lui-même, par l'audace d'un enfant, le droit outrageant d'épousailles. Nul doute que, dans ces intrigues où la sorcière avait son rôle, elle n'ait souvent porté un fond de haine nuileuse, naturelle au paysan.

C'était déjà quelque chose de faire descendre la dame à l'amour d'un domestique. Jean de Saintré, Chérubin, ne doivent pas faire illusion. Le jeune serviteur remplissait les plus basses fonctions⁵ de la domesticité. Le valet proprement dit n'existe pas alors, et d'autre part peu ou point de femmes de service dans les places de guerre⁶. Tout se fait par ces jeunes mains qui n'en sont pas dégradées. Le service, surtout corporel, du seigneur et de la dame, honore et relève. Néanmoins il mettait souvent le noble enfant en certaines situations assez tristes, prosaïques, je n'oserais dire risibles. Le seigneur ne s'en gênait pas. La dame avait bien besoin d'être fascinée par le diable pour ne pas voir ce qu'elle voyait chaque jour, le bien-aimé en œuvre malpropre et servile.

1. M: touché
2. M: charmante, adorable vieille!
3. M il baise sa main malpropre et se met presque...
4. M: vers son idéal contre l'injustice du sort.
5. M: les plus basses, les moins poétiques fonctions
6. M: n'existe pas alors; peu ou point de femmes dans les places de guerre.

C'est le fait du moyen âge de mettre toujours en face le très haut et le très bas. Ce que nous cachent les poèmes, on peut l'envoyer ailleurs. Dans ces passions éthérées, beaucoup de choses grossières sont mêlées visiblement.

Tout ce qu'on sait des charmes et philtres que les sorcières employaient est très fantasque, et, ce semble, souvent malicieux, mêle hardiment des choses par lesquelles on croit le moins que l'amour pût être éveillé. Elles allaient ainsi très loin, sans qu'il aperçût, l'aveugle, qu'elles faisaient de lui leur jouet.

Ces philtres étaient fort différents. Plusieurs étaient d'excitation, et devaient troubler les sens, comme ces stimulants dont abusent tant les Orientaux. D'autres étaient de dangereux (et souvent perfides) breuvages d'illusion qui pouvaient livrer la personne sans la volonté. Certains enfin furent des épreuves ou l'on défiait la passion, ou l'on voulait voir jusqu'où le désir avide pourrait transposer les sens, leur faire accepter, comme faveur suprême et comme communion, les choses les moins agréables qui viendraient de l'objet aimé.

La construction si grossière des châteaux, tout en grandes salles, livrait la vie intérieure. À peine, assez tard, fit-on, pour se recueillir et dire les prières, un cabinet, le retrait, dans quelque tourelle. La dame était aisément observée. À certains jours, guettés, choisis, l'audacieux, conseiller par sa sorcière, pouvait faire son coup, modifier la boisson, y mêler le philtre.

Chose pourtant rare et périlleuse. Ce qui était

plus facile, c'était de voler à la dame telles choses qui lui échappaient, qu'elle négligeait elle-même. On ramassait précieusement un fragment d'ongle imperceptible. On recueillait avec respect ce que laissait tomber son peigne, un ou deux de ses beaux cheveux. On le portait à la sorcière. Celle-ci exigeait souvent (comme font nos somnambules) tel objet fort personnel et imbu de la personne, mais qu'elle-même n'aurait pas donné, par exemple, quelques fils arrachés d'un vêtement longtemps porté et sali, dans lequel elle eût sucé. Tout cela, bien entendu, baise, adoie, regrette. Mais il fallait le mettre aux flammes pour en recueillir la cendre. Un jour ou l'autre, en revoyant son vêtement, la fine personne en distinguait la déchirure, devinait, mais n'avait garde de parler et soupçonnait. Le charme avait eu son effet.

Il est certain que, si la dame hésitait, gardait le respect du sacrement, cette vie dans un étroit espace, où l'on se voyait sans cesse, où l'on était si près, si loin, devenait un véritable supplice. Lors même qu'elle avait été faible, cependant, devant son mari et d'autres non moins jaloux, le bonheur sans doute était rare. De là mainte violente folie du désir inassouvi. Moins on avait l'union, et plus on l'eût voulue profonde. L'imagination déréglée la cherchait en choses bizarres, hors nature et insensées. Ainsi, pour créer un moyen de communication secrète, la sorcière à chacun des deux piquait sur le bras la figure des lettres de l'alphabet. L'un

- 1 FGH: Dans ses (correction d'après MOABCDE)
2. Voir la variante n° 34.
3. M: du sacrement et de Dieu
4. M: devenait bien douloureuse, un véritable supplice.
5. M: son mari, tant d'autres non moins jaloux

voulait-il transmettre à l'autre une pensée, il raviait, il rouvrait, en les suçait, les lettres sauglantes du mot voulu. A l'instant, les lettres correspondantes (dit-on) saignaient au bras de l'autre.

Quelquesfois, dans ces lobbies, on buvait du sang l'un de l'autre, pour se faire une communion qui, disait-on, mêlait les âmes. Le cœur dévoré de Coucy que la dame « trouva si bon, qu'elle ne mangea plus de sa vie, » est le plus tragique exemple de ces monstrueux sacrements de l'amour anthropophage. Mais quand l'absent ne mourait pas, quand c'était l'amour qui mourait en lui, la dame consultait la sorcière, lui demandait les moyens de le lier, le ramener.

Les chants de la magicienne de Théocrite et de Virgile, employés même au moyen âge, étaient rarement efficaces. On tâchait de le ressaisir par un charme qui paraît aussi imité de l'antiquité. On avait recours au gâteau, à la *confarratio*, qui, de l'Asie à l'Europe, fut toujours l'hostie de l'amour. Mais ici on voulait lier plus que l'âme, — lier la chair, créer l'identification, au point que, mort pour toute femme, il n'eût de vie que pour une. Dure était la cérémonie. « Mais, madame, disait la sorcière, il ne faut pas marchander. » Elle trouvait l'orgueilleuse tout à coup obéissante, qui se laissait docilement ôter sa robe et le reste. Car il le fallait ainsi.

Quel triomphe pour la sorcière ! Et si la dame était celle qui la fit courir judis, quelle vengeance et quelles représailles ! La voilà nue sous sa main. Ce n'est pas tout. Sur ses reins, elle établit une

planchette, un petit fourneau, et là fait cuire le gâteau... « Oh ! ma mie, j'en n'en peux plus. Dépêchez, je ne puis rester ainsi. — C'est ce qu'il nous fallait, madame, il faut que vous ayez chaud. Le gâteau cuit, il sera chauffé de vous, de votre flamme. »

C'est fini, et nous avons le gâteau de l'antiquité, du mariage indien et romain, — assaisonné, réchauffé du lubrique esprit de Satan. Elle ne dit pas comme celle de Virgile : « Reviens, reviens Daphnis ! ramenez-le-moi, mes chants ! » Elle lui envoie le gâteau, imprégné de sa souffrance et resté chaud de son amour... A peine il y a mordu, un trouble étrange, un vertige le saisit... Puis un flot de sang lui remonte au cœur ; il rougit. Il brûle. La furie lui revient, et l'ineffable désir*.

* J'ai tort de dire ineffable. On voit que de nouveaux philtres deviennent souvent nécessaires. Et ici je plains la dame. Car cette furieuse sorcière, dans sa malignité moqueuse, exige que le philtre vienne corporellement de la dame elle-même. Elle l'oblige, humiliée, à fournir à son amant une étrange communion. Le noble faisait aux Juifs, aux Perses, aux bourgeois même (V. S. Simon, sur son frère), un outrage de certaines choses répugnantes que la dame est forcée par la sorcière de livrer ici comme philtre. Vrai supplice pour elle-même. Mais d'elle, de la grande dame, tout est reçu à genoux. Voir plus bas la note tirée de Sprenger.

1. Voir la variante n° 35. — A partir d'ici, le manuscrit, sur les feuillets 178(127) et 179(0), donne une fin du chapitre différente de celle de l'imprimé. Pour la rédaction primitive, voir la même variante n° 35, in fine.

Âges successifs, des formes différentes par lesquelles elle avait passé.

XI

LA COMMUNION DE RÉVOLTE—LES SABBATS—LA MESSE NOIRE° 1

Il faut dire *les Sabbats*. Ce mot évidemment a désigné des choses fort diverses, selon les temps. Nous n'en avons malheureusement de descriptions détaillées que fort tard (au temps d'Henri IV)*. Ce n'était guère alors qu'une grande farce libidineuse, sous prétexte de sorcellerie. Mais dans ces descriptions même d'une chose tellement abâtardie, certains traits fort antiques témoignent des

* La moins mauvaise est celle de l'Ancre. Il est homme d'esprit. Il est visiblement lld avec certaines jeunes sorcières, et il dut tout savoir. Son sabbat malheureusement est mêlé et surchargé des ornements grotesques de l'époque. Les descriptions du Jésuite Del Rio et du dominicain Michaëlis sont des pièces ridicules de deux pédants crédules et sots. Dans celui de Del Rio, on trouve jo ne sais combien de platitudes, de vaines inventions. Il y a cependant, au total, quelques belles traces d'antiquité dont j'ai pu profiter.

On peut partir de cette idée très sûre que, pendant bien des siècles, le serf mena la vie du loup et du renard, qu'il fut un *animal nocturne*, je veux dire agissant le jour le moins possible, ne vivant 2 vraiment que de nuit.

Encore jusqu'à l'an 1000, tant que le peuple fait 3 ses saints et ses légendes°, la vie du jour n'est pas sans intérêt pour lui. Ses nocturnes sabbats, ne sont qu'un reste léger de paganisme. Il honore, 4 craint la Lune qui influe° sur les biens de la terre. Les vieilles lui sont dévotes et brûlent de petites chandelles pour *Dianon* (Diane-Lune-Hécate). Toujours le lupercale poursuit les femmes et les enfants, sous un masque, il est vrai, le noir visage du revenant Hallequin (Arlequin). On fête exactement 5 le *pervigilium Veneris*° (au 1^{er} mai). On tue à la Saint-Jean le bouc de Priape-Bacchus Sabasius, pour célébrer les Sabasies. Nulle dérision dans 6 tout cela. C'est un innocent carnaval du serf.

Mais, vers l'an 1000, l'église lui est presque fermée par la différence des langues. En 1100, les offices lui deviennent intelligibles. Des Mystères que l'on joue aux portes des églises, ce qu'il retient le mieux, c'est le côté comique, le bouc et l'âne, etc. Il en fait des noëls, mais de plus en plus dérisoires (vraie littérature sabbatique).

12.

1. M: Ch. X. La communion de révolte. *Les Sabbats*.
2. M: ne vivant vraiment que la nuit. — Dans O et A, cet alinéa termine le paragraphe précédent.
3. M: Encore jusqu'à l'an mille, tant qu'on peut faire des saints et des légendes
4. M: qui influe tant
5. *Nous corrigeons, d'après M, la coquille de OABCDEFGHI: la pervigilium Veneris.*
6. M: On tue à la S. Jean le bouc de Priape et Bacchus, pour célébrer les Sabasies. Nulle dérision dans tout cela, nulle haine du christianisme. C'est un innocent carnaval du serf.

Croira-t-on que les grandes et terribles révoltes du douzième siècle furent sans influence sur ces mystères et cette vie nocturne du loup, de l'arvole, de ce gibier sauvage, comme l'appellent les cruels barons. Ces révoltes purent fort bien commencer souvent dans les fêtes de nuit. Les grandes communions de révolte entre serfs (buvant le sang les uns des autres, ou mangeant la terre pour hostie*) purent se célébrer au sabbat. La *Maisseillante* de ce temps, chantée la nuit plus que le jour, est peut-être un chant sabbatique.

Nous sommes hommes comme ils sont !
 Tout aussi grand cœur nous avons !
 Tout autant souffrir nous pouvons !

Mais la pierre du tombeau retombe en 1200. Le pape assis dessus, le roi assis dessus, d'une pesanteur énorme, ont scellé l'homme. A-t-il alors sa vie nocturne ? D'autant plus. Les vieilles danses païennes durent être alors plus furieuses. Nos nègres des Antilles, après un jour horrible de chaleur, de fatigue, allaient bien danser à six lieues de là. Ainsi le soir. Mais, aux danses, durent se mêler des gaietés de vengeance, des farces satyriques, des moqueries et des caricatures du seigneur et du prêtre. Toute une littérature de nuit, qui ne sut pas un mot de celle du jour, peu même des fabliaux bourgeois.

* À la bataille de Courtrai. Voyez Grimm et mes Origines.

Voilà le sens des sabbats avant 1300. Pour qu'ils prissent la forme étonnante d'une guerre déclarée au Dieu de ce temps-là, il faut bien plus encore, il faut deux choses, non seulement qu'on descende au fond du désespoir, mais que *tout respect soit perdu*.

Cela arriva qu'au quatorzième siècle, sous la papauté d'Avignon et pendant le Grand Schisme, quand l'Eglise a deux têtes ne peut plus l'Eglise, quand toute la noblesse et le roi, honteusement prisonniers des Anglais, exterminent le peuple pour lui extorquer leur rançon. Les sabbats ont alors la forme grandiose et terrible de la *Messe noire*, de l'office à l'envers, où Jésus est défié, prié de foudroyer, s'il peut. Ce drame diabolique eut été impossible encore au treizième siècle, où il eût fait horreur. Et, plus tard, au quinzième ou tout était usé et jusqu'à la douleur, un tel jet n'aurait pas jailli. On n'aurait pas osé cette création monstrueuse. Elle appartient au siècle de Dante.

Cela, je crois, se fit d'un jet ; ce fut l'explosion d'une furie de génie, qui monta l'impiété à la hauteur des colères populaires. Pour comprendre ce qu'elles étaient, ces colères, il faut se rappeler que ce peuple, élevé par le clergé lui-même dans la croyance et la foi du miracle, bien loin d'imaginer la finite des lois de Dieu, avait attendu, espéré un miracle pendant des siècles, et jamais il n'était venu. Il l'appela vain, au jour désespéré de

- 1 M les grandes et terribles révoltes anti-féodales du XII^e siècle
- 2 M purent fort bien avoir leurs premières origines dans ces fêtes de nuit
- 3 M après un jour horrible, allaient
- 4 M honteusement prisonniers, exterminent..
- 5 M où Jésus est prié de foudroyer
- 6 M Et, plus tard, au plat XV^e siècle, où tout était usé, et jusqu'à la douleur ; — O.A. Et, plus tard, au quinzième siècle, où tout était usé, et jusqu'à la douleur
- 7 M se fit d'un jet, par une femme, une furie de génie

sa nécessité suprême. Le ciel dès lors lui parut
comme l'allié¹ de ses bourreaux féroces, et lui-
même féroce bourreau.

De là la *Messe noire* et la *Jacquerie*.

Dans ce cadre élastique de la *Messe noire* purent
se placer ensuite mille variantes de détail; mais il
est fortement construit, et, je crois, fait d'une
pièce.

J'ai réussi à retrouver ce drame en 1857 (*Hist.
de France*). Je l'ai recomposé en ses quatre actes,
chose peu difficile². Seulement, à cette époque, je
lui ai trop laissé les ornements grotesques que le
sabbat reçut aux temps modernes, et n'ai pas pré-
cisé assez ce qui est du vieux cadre, si sombre et
si terrible.

Ce cadre est daté fortement par certains traits
atroces d'un âge maudit, — mais aussi par la place
dominante qu'y tient la Femme³, — grand caractère
du quatorzième siècle.

C'est la singularité de ce siècle que la Femme,
fort peu affranchie, y regne cependant, et de cent
façons violentes. Elle hérite des fiefs alors; elle
apporte des royaumes au roi. Elle trône ici-bas, et
encore plus au ciel. Marie a supplanté Jésus. Saint
François et saint Dominique ont vu dans son sein
les trois mondes. Dans l'immensité de la Grâce,

elle noie le péché; que dis-je? aide à pécher. (Lire
la légende de la religieuse dont la Vierge tient la
place au chœur, pendant qu'elle va voir son amant.)

Au plus haut, au plus bas, la Femme. — Beatrix
est au ciel, au milieu des étoiles, pendant que Jean
de Meung, au *Roman de la Rose*, picche la commu-
nauté des femmes⁴. — Pure, souillée, la Femme est
partout. On en peut dire ce que dit de Dieu Raimond
Lulle. « Quelle part est-ce du monde? — Le
Tout. »

Mais au ciel, mais en poésie, la Femme célé-
brée, ce n'est pas la seconde mère, parce de ses en-
fants⁵. C'est la Vierge, c'est Beatrix stérile, et qui
meurt jeune.

Une belle demoiselle anglaise passa, dit-on, en
France vers 1300, pour prêcher la rédemption des
femmes. Elle-même s'en croyait le Messie.

La *Messe noire*, dans son premier aspect, sem-
blerait être cette rédemption d'Eve, maudite par
le christianisme. La Femme au sabbat remplit
tout. Elle est le sacerdoce, elle est l'autel, elle est
l'hostie, dont tout le peuple communie. Au fond,
n'est-elle pas le Dieu même?⁶

Il y a là bien des choses populaires, et pourtant
tout n'est pas du peuple⁷. Le paysan n'estime que la
force; il fait peu de cas de la Femme. On ne le
voit que trop dans toutes nos vieilles Coutumes
(V. mes *Origines*). Il n'aurait pas donné à la Femme

1. M: lui apparut comme allié

2. M: mille variantes de détail. Mais il est fortement construit. Il n'est pas tout de moquerie. Il a une
partie positive, qu'on ne peut méconnaître: fraternité et liberté des serfs, affranchissement du serf
des serfs, la femme.

J'ai réussi à retrouver ce drame en 1858 (*Hist. de France, Réforme*). Je l'ai recomposé et ses
cinq actes. Chose peu difficile

3. M: Ce cadre est daté par certains traits atroces d'un âge maudit, et surtout par la place dominante
qu'y tient la Femme

4. M: pendant que Jean de Meung, au *Roman de la Rose*, enseigne la promiscuité. Pure...

5. M: de ses enfans qui lui font sa couronne.

6. M: La *messe noire*, dans sa forme souillée, barbare, ne prétendait pas moins que cette rédemption
d'Eve, maudite par le christianisme, et l'anéantissement de celui-ci. La femme au sabbat remplit
tout, beaucoup plus que Satan. Elle est le sacerdoce, elle est l'autel, elle est l'hostie. Au fond,
n'est-elle pas le Dieu même?

7. M: et pourtant ce n'est pas du peuple.

la place dominante qu'elle a ici. C'est elle qui la prend d'elle-même.

Je croirais volontiers que le Sabbat, dans la forme d'alors, fut l'œuvre de la Femme, d'une femme désespérée, telle que la sorcière l'est alors. Elle voit, au quatorzième siècle, s'ouvrir devant elle son horrible carrière de supplices, trois cents, quatre cents ans illumines par les bûchers! Des 1300, sa médecine est jugée malféique, ses remèdes sont punis comme des poisons¹. L'innocent sot-làgè par lequel les lépreux croyaient alors améliorer leur sort, amène le massacre de ces infortunes. Le pape Jean XXII fait écorcher vif un évêque, suspect de sorcellerie. Sous une repression si aveugle, oser peu, ou oser beaucoup, c'est risquer tout autant. L'audace croît par le danger même. La sorcière peut hasarder tout.

Fraternité humaine, défi au ciel chrétien, culte dénature du dieu nature, — c'est le sens de la *Messe noire*

L'autel était dressé au grand serf Révolté, *Celui à qui on a fait tort*, le vieux Proscrit, injustement chassé du ciel, « l'Esprit qui a créé la terre, le Maître qui fait germer les plantes² ». C'est sous ces titres que l'honoraient les *Lucifériens*, ses adorateurs, et (selon une opinion vraisemblable), les chevaliers du Temple.

Le grand miracle, en ces temps misérables, c'est qu'on trouvait pour la cène nocturne de la fraternité ce qu'on n'eût pas trouvé le jour. La sorcière,

non sans danger, faisait contribuer les plus aisés, 3 recueillait leurs offrandes³. La charité, sous forme stannique, étant crime et conspiration, étant une 4 forme de révolte⁴, avait grande puissance. On se volait le jour son repas pour le repas commun du soir.

Représentez-vous, sur une grande lande, et souvent près d'un vieux dolmen celtique, à la lisière d'un bois, une scène double : d'une part, la lande 5 bien éclairée, le grand repas du peuple⁵, — d'autre part, vers le bois, le chœur de cette église dont le dôme est le ciel. J'appelle chœur un tertre qui domine quelque peu. Entre les deux, des feux résineux à flamme jaune et de rouges brasiers, une vapeur fantastique.

7 Aufond, la sorcière dressait son Satan, un grand Satan de bois, noir et volu. Par les cornes et le bouc qui était près de lui, il eût été Bacchus, mais par les attributs virils, c'était Pan et Priape. Ténébreuse figure que chacun voyait autrement, les uns n'y trouvaient que terreur; les autres étaient émus de la fierté mélancolique ou semblait absorber l'éternel Exilé⁶.

Premier acte. — L'Introit magnifique que le

* Ceci est de Del Rio, mais n'est pas, je crois, exclusivement espagnol. C'est un trait antique et marqué de l'inspiration primitive. Les féodalités venaient plus tard.

1. M: Le paysan n'estime que la force. Il fait peu de cas de la femme. Il la ménageait peu, et (surtout aux fêtes d'hiver) l'exterminait par les grossesses inutiles, multipliant cruellement les morts-nés et le deuil. Je croirais volontiers que le Sabbat, dans la forme d'alors, se fit par la Femme elle-même, qu'il fut d'une femme désespérée, telle que la sorcière l'est alors. Dans cette noire époque, ses remèdes salutaires, ses philtres sont punis, comme les poisons

2. M: L'audace croît par le danger même

Fraternité humaine, défi au ciel chrétien, culte du dieu nature, — c'est le sens de la *Messe noire*

L'autel était dressé au grand serf Révolté, « au vieux Proscrit, injustement chassé du ciel, à l'Esprit qui a créé la terre, au Maître qui fait germer les plantes »

3. M: les chevaliers du Temple. Le grand mystère des Templiers, répandu, promulgué alors, semble adopté ici, mais avec cette circonstance qu'au Sabbat la femme seule se dévouait à toute chose.

La sorcière, préalablement, faisait contribuer les plus aisés, recueillait leurs offrandes pour la cène nocturne. Chose qui n'était pas sans danger, mais la mettait à même de faire faire à Satan le plus grand miracle, le plus difficile alors. Ce peuple affamé, il mangeait! La charité...

4. M: étant crime et conspiration, une des formes de la révolte

5. M: Représentez-vous, sur une grande lande, souvent au vieux dolmen Celtique, à la lisière d'un bois, d'une part ce grand repas du peuple

6. M: un tertre, un petit échafaud de bois. Entre les deux...

7. M: Au fonds, elle dressait

christianisme prit à l'antiquité (à ces cérémonies ou le peuple, en longue file, circulait sous les colonnades, entrant au sanctuaire) — le vieux dieu, revenu, le reprenait pour lui? Le *lavabo*, de même, emprunté aux purifications païennes. Il revendiquait tout cela par droit d'antiquité

Sa prêtresse est toujours la *vieille* (titre d'honneur), mais elle peut fort bien être jeune. Lancre parle d'une sorcière de dix-sept ans, jolie, horriblement cruelle.

La fiancée du Diable ne peut être un enfant; il lui faut bien trente ans, la figure de Médée, la beauté des douleurs, l'œil profond, tragique et fiévreux, avec de grands flots de serpents descendant au hasard, je parle d'un torrent de noirs, d'indomptables cheveux. Peut-être, par dessus, la couronne de verveine, le lierre des tombes, les violettes de la mort.*

Elle fait renvoyer les enfants (jusqu'au repas). Le service commence.

« J'y entrerai, à cet autel... Mais, Seigneur, sauve-moi du perfide et du violent (du prêtre, du seigneur) »

Puis vient le reniement à Jésus, l'hommage au nouveau maître, le baiser féodal, comme aux réceptions du Temple, ou l'on donne tout sans réserve, pudeur, dignité, volonté, — avec cette aggravation outréante au reniement de l'ancien Dieu « qu'on aime mieux le dos de Satan* ». »

* On lui suspendait au bas du dos un masque ou second visage. Lancre, *la conscience*, p. 68.

A lui de sacrer sa prêtresse Le dieu du bois l'accueille comme autrefois Pan et Priape. Conformément à la forme païenne, elle se donne à lui, siège un moment sur lui, comme la *Daphnia* au trepied d'Apollon. Elle en reçoit le souffle, l'âme. la vie, la fécondation simulée. Puis, non moins solennellement, elle se purifie. Des lors, elle est l'autel vivant

L'*Introït* est fini, et le service interrompu pour le banquet. Au rebours du festin des nobles qui siègent tous l'épée au côté, ici, dans le festin des frères, pas d'armes, pas même de couteau.

Pour gardien de la paix, chacun a une femme. Sans femme on ne peut être admis. Parente ou non, épouse ou non, vieille, jeune, il faut une femme.

Quelles boissons circulaient? hydromel? bière? vin? Le cidre capiteux ou le poiré? (Tous deux ont commencé au douzième siècle.)

Les breuvages d'illusion, avec leur dangereux mélange de belladone, paraissent-ils déjà à cette table? Non pas certainement. Les enfants y étaient.

D'ailleurs, l'excès du trouble eût empêché la danse. Celle-ci, danse tournoyante, la fameuse *ronde du Sabbat*, suffisait bien pour compléter ce premier degré de l'ivresse. Ils tournaient dos à dos, les bras en arrière, sans se voir; mais souvent les dos se touchaient. Personne peu à peu ne se connaissait bien, ni celle qu'il avait à côté. La vieille alors n'était plus vieille. Miracle de Satan. Elle

1. M: Par les cornes et le bouc, il eût été Bacchus. Mais par les attributs virils, c'était Pan et Priape. Tout cela fut plus tard risible, mais point alors. Personne n'avait envie de rire. Une vraie messe semblait commencer.

L'*Introït* magnifique que le christianisme prit à l'antiquité, à ces cérémonies où la théorie grecque en longue file, circulant sous les colonnades, faisait réellement son entrée au sanctuaire, le vieux dieu revenu le reprenait pour lui.

2. M: Mais, elle peut fort bien avoir trente ans. Lancre parle d'une sorcière de 17, jolie, horriblement cruelle. La fiancée du Diable.

3. M: d'indomptables cheveux.

Elle fait renvoyer..

4. M: le baiser féodal (comme aux réceptions du Temple) avec l'aggravation outréante

5. M. Les enfants y étaient. L'excès du trouble

était femme encore, et désirable, confusément aimée.

Acte deuxième. — Au moment où la foule², unie dans ce vertige, se sentait un seul corps, et par l'attrait des femmes, et par je ne sais quelle vague émotion³ de fraternité, on reprenait l'office au *Gloria* L'autel, l'hostie apparaissait Quels! La Femme elle-même. De son corps prosterné, de sa personne humiliée, de la vaste soie noire de ses cheveux, perdus dans la poussière, elle (l'orgueilleuse Proserpine) elle s'offrait. Sur ses reins, un démon officiait, disait le *Credo*, faisait l'offrande*.

Cela fut plus tard immodeste. Mais alors, dans les calamités du quatorzième siècle, aux temps terribles de la Peste noire et de tant de famines, aux temps de la Jacquerie et des brigandages exécrables des Grandes Compagnies, — pour ce peuple en danger, l'effet était plus que sérieux. L'assemblée tout entière avait beaucoup à craindre si elle était surprise. La sorcière risquait extrêmement, et vraiment, dans cet acte audacieux, elle donnait sa vie. Bien plus, elle affrontait un enfer de dou-

leurs, de telles tortures, qu'on ose à peine les dire. Tenaillée et rompue, les mamelles arrachées, la peau lentement écorchée (comme on le fit à l'évêque sorcier de Cahors), brûlée à petit feu de braise, et membre à membre, elle pouvait avoir une éternité d'agonie.

Tous, à coup sûr, étaient émus quand, sur la créature devouée, humiliée, qui se donnait, on faisait la prière, et l'offrande pour la récolte. On présentait du blé à l'*Esprit de la terre* qui fait pousser le blé. Des oiseaux envoyés (du sein de la Femme sans doute) portaient au *Dieu de liberté* le soupir et le vœu des serfs. Que demandaient-ils? Que nous autres, leurs descendants lointains, nous fussions affranchis*⁴.

Quelle hostie distribuait-elle? Non l'hostie de risée, qu'on verra aux temps d'Henri IV, mais, vraisemblablement, cette *conferentia* que nous avons vue dans les philtres, l'hostie d'amour, un gâteau cuit sur elle, sur la victime qui demain pouvait elle-même passer par le feu. C'était sa vie, sa mort, que l'on mangeait. On y sentait déjà sa chair brûlée⁵.

En dernier lieu, on déposait sur elle deux offrandes qui semblaient de chair, deux simulacres⁶: celui du *dernier mort* de la commune, celui du *der-*

* Ce point si grave que la Femme était autel elle-même, et qu'on officiait sur elle, nous est connu par le procès de la Voisin, que M. Rayssouan a publié avec les autres *Papiers de la Lanterne*. Dans ces imitations, récentes, il est vrai, du sabbat, qu'on fit pour amuser les grands seigneurs de la cour de Louis XIV, on retrouvait sans nul doute les formes antiques et classiques du sabbat primitif, même on tel point qui avait pu être abandonné dans les temps intermédiaires.

* Cette offrande charmante du blé et des oiseaux est particulière à la France (Jaquier, *Flagellans*, 51 Soidan, 225). En Lorraine et sans doute en Allemagne, on offrait des bêtes noires : le chat noir, le bouc noir, le laureau noir.

1 M: Elle était femme et désirable, confusément aimée. Grand attrait du Sabbat. Satan seul eut pitié des vieilles. Il les faisait aimer encore.

Au moment où la foule

2 M: et par je ne sais quel vague attrait

3 M. disait le Credo, faisait l'offrande.

Dans cette humble attitude, elle semblait se donner pour le peuple. Elle donnait sa vie certainement. Grand était le danger pour elle. Il n'était nulle torture, qu'elle n'eût à craindre. Lentement écorchée (comme l'évêque sorcier de Cahors), les ongles arrachés, brûlée à petit feu (membre à membre, longtemps la jambe).. Elle devait s'attendre à tout.

Elle donnait aussi l'honneur et la pudeur. Certainement devant tout un peuple, et devant les enfants, elle était décentement vêtue, mais fort tristement étalée. Sans son très grand danger qui devait rendre sérieux, sans doute, il y eût eu des neurs.

Quelle hostie.

4 M: On y sentait sa chair brûlée.

5 M: On déposait sur elle, évidemment pour les consacrer, deux simulacres

uer né Ils participaient au mérite de la femme autel et hostie, et l'assemblée (fictivement) communiait de l'un et de l'autre. — Triple hostie, toute humaine. Sous l'ombre vague de Satan, le peuple n'adorait que le peuple.

C'était la le vrai sacrifice. Il était accompli. La Femme, s'étant donnée à manger à la foule, avait fini son œuvre. Elle se relevait, mais ne quittait la place qu'après avoir fierement posé et comme constaté la légitimité de tout cela par l'appel à la foudre, un défi provoquant au Dieu destitué.

En dérision des mots¹ *Agnus Dei*, etc., et de la 1 rupture de l'hostie chrétienne, elle se faisait apporter un crapaud habillé et le mettait en pièces. Elle roulait ses yeux² effroyablement, les tournait vers le ciel, et, décapitant le crapaud, elle disait ces mots singuliers. « Ah! Philippe³, si je te tenais, je t'en ferais autant! » 3

Jésus ne disant rien à ce défi, ne lançant pas la foudre, on le croyait vaincu. La troupe agile des démons choisissait ce moment pour étonner le peuple par de petits miracles qui saisissaient,

* Lancre, 136. Pourquoi ce nom Philippe, je n'en sais rien. Il reste d'autant plus obscur qu'ailleurs, lorsque Satan nomme Jésus, il l'appelle le petit Jean, ou Janicot. La nommerait-elle ici Philippe, du nom odieux du roi qui nous donna les cent années des guerres anglaises, qui, à Crécy, commença nos défaites et nous valut la première invasion? Après une longue paix, fort peu interrompue, la guerre fut d'autant plus horrible au peuple. Philippe de Valois, auteur de cette guerre sans fin, fut maudit et laissa peut-être dans ce rituel populaire une durable malédiction.

effrayaient les crédules. Les crapauds, bête inoffensive, mais qu'on croyait très venimeuse, étaient 4 mordus par eux⁴, et déchirés à belles dents. De grands feux, des brasiers, étaient sautés impunément pour amuser la foule et la faire rire des feux 5 d'enfer⁵.

Le peuple riait-il après un acte si tragique, si hardi? je ne sais. Elle ne riait pas, à coup sûr, celle qui, la première, osa cela. Ces feux durent lui paraître ceux du prochain bûcher. A elle de pourvoir à l'avenir de la monarchie diabolique, de 6 créer la future sorcière⁶.

13.

1. M: mais ne quittait la place qu'après un défi solennel au Dieu destitué. En dérision des mots
2. M: les yeux
3. M: « Ah! Philippe, si je te tenais, je t'en ferais autant! » Pourquoi ce nom Philippe, etc., jusqu'à: une durable malédiction. (Le texte de la note n'a été rejeté au bas de la page qu'après coup, au moyen des indications Note et Fin de la note.)
4. M: étaient mordus par eux impunément
5. M: impunément, au grand amusement de la foule qui se nait des feux d'enfer
6. Le dernier alinéa du chapitre ne figure pas dans le manuscrit. — Rédaction antérieure, variante n° 36

si flétri, qui parfois ne songe, n'ait quelque folle envie, ne dise . « Si cela m'arrivait? »

XII

SUITE — L'AMOUR, LA MORT — SATAN S'ÉVANOUIT

Voilà la foule affranchie, rassurée. Le serf, un moment libre, est roi pour quelques heures. Il a bien peu de temps. Déjà change le ciel, et les étoiles inclinent. Dans un moment, l'aube sévère va le remettre en servitude, le ramener sous l'œil ennemi, sous l'ombre du château, sous l'ombre de l'église, au travail monotone, à l'éternel ennui réglé par les deux cloches, dont l'une dit : *Toujours*, et l'autre dit : *Jamais*. Chacun d'eux, humble et morne, d'un maintien composé, paraîtra sortir de chez lui.

Qu'ils l'aient du moins, ce court moment ! Que chacun des déshérités soit comblé une fois, et trouve ici son rével... Quel cœur si malheureux,

Les seules descriptions détaillées que l'on ait sont, je l'ai dit, modernes, d'un temps de paix et de bonheur, des dernières années d'Henri IV, où la France refleurissait. Années prospères, luxueuses, tout à fait différentes de l'âge noir, où s'organisa le sabbat.

Il ne tient pas à M. de Lancro et autres que nous ne nous figurions le troisième acte comme la kermesse de Rubens, une orgie très confuse, un grand bal travesti qui poindrait toute union, surtout entre proches parents. Selon ces auteurs qui ne veulent qu'inspirer l'horreur, faire frémir, le but principal du sabbat, la leçon, la doctrine expresse de Satan, c'est l'inceste, et, dans ces grandes assemblées (parfois de douze mille âmes), les actes les plus monstrueux eussent été commis devant tout le monde.

Cela est difficile à croire. Les mêmes auteurs disent d'autres choses qui semblent fort contraires à un tel cynisme. Ils disent qu'on n'y venait que par couples, qu'on ne siegeait au banquet que deux à deux, que même, s'il arrivait une personne isolée, on lui déléguait un jeune démon pour la conduire, lui faire les honneurs de la fête. Ils disent que des amants jaloux ne craignaient pas d'y venir, d'y amener les belles curieuses.

On voit aussi que la masse venait par familles, avec les enfants. On ne les renvoyait que pour le

premier acte, non pour le banquet ni l'office, et non même pour ce troisième acte. Cela prouve qu'il y avait une certaine décence. Au reste, la scène était double. Les groupes de familles restaient sur la lande bien éclairés. Ce n'était qu'au delà du rideau fantastique des fumées résineuses que commençaient des espaces plus sombres où l'on pouvait s'écarter.

Les juges, les inquisiteurs, si hostiles, sont obligés d'avouer qu'il y avait un grand esprit de douceur et de paix. Nulle des trois choses si choquantes aux fêtes des nobles. Point d'épée, de duels, point de tables ensanglantées. Point de galantes perfidies pour avilir l'intime ami. L'immonde fraternité des Templiers, quoi qu'on ait dit, était inconnue, inutile; au sabbat, la femme était tout.

Quant à l'inceste, il faut s'entendre. Tout rapport avec les parentes, même les plus permis aujourd'hui, était compté comme crime. La loi moderne, qui est la charité même, comprend le cœur de l'homme et le bien des familles. Elle permet au veuf d'épouser la sœur de sa femme, c'est à dire de donner à ses enfants la meilleure mère. Elle permet à l'oncle de protéger sa nièce en l'épousant. Elle permet surtout d'épouser la cousine, une épouse sûre et bien connue, souvent aimée d'enfance, compagne des premiers jeux, agréable à la mère, qui d'avance l'adopte de cœur. Au moyen âge, tout cela, c'est l'inceste.

Le paysan, qui n'aime que sa famille, était désespéré. Même au sixième degré, c'eût été chose

énorme d'épouser sa cousine. Nul moyen de se marier dans son village, où la parenté mettait tant d'empêchements. Il fallait chercher ailleurs, au loin. Mais, alors, on communiquait peu, on ne se connaissait pas, et on détestait ses voisins. Les villages, aux fêtes, se battaient sans savoir pourquoi (cela se voit encore dans les pays tant soit peu écartés). On n'osait guère aller chercher femme au lieu même où l'on s'était battu, où l'on eût été en danger.

Autre difficulté. Le seigneur du jeune serf ne lui permettait pas de se marier dans la seigneurie d'à côté. Il fût devenu serf du seigneur de sa femme, eût été perdu pour le sien.

Ainsi le *picier* descendait la cousine, le seigneur l'*étrangère*. Beaucoup ne se mariaient pas.

Cela produisait justement ce qu'on prétendait éviter. Au sabbat éclataient les attractions naturelles. Le jeune homme retrouvait là celle qu'il connaissait, aimait d'avance, celle dont, à dix ans, on l'appelait le *petit mari*. Il la préférait à coup sûr, et se souvenait peu des empêchements canoniques.

Quand on connaît bien la famille du moyen âge, on ne croit point du tout à ces imputations déclamatoires d'une vaste promiscuité qui eût mêlé une foule. Tout au contraire, on sent que chaque petit groupe, serré et concentré, est infiniment loin d'admettre l'étranger.

Le serf, peu jaloux (pour ses proches), mais si pauvre, si misérable, craint excessivement d'empêcher son sort en multipliant des enfants qu'il ne

pourra nourrir. Le prêtre, le seigneur, voudraient qu'on augmentât leurs serfs, que la femme fût toujours enceinte, et les prédications les plus étranges se faisaient à ce sujet*; parfois des reproches sanglants et des menaces. D'autant plus obstinée était la prudence de l'homme. La femme, pauvre créature qui ne pouvait avoir d'enfants viables dans de telles conditions, qui n'enfantait que pour pleurer, avait la terreur des grossesses. Elle ne se hasardait à la fête nocturne que sur cette expresse assurance qu'on disait, répétait : « Jamais femme n'en revint enceinte** ».

Elles venaient, attirées à la fête par le banquet, la danse, les lumières, l'amusement, nullement par le plaisir charnel. Les unes n'y trouvaient que souffrance. Les autres détestaient la purification glacée qui suivait brusquement l'amour pour le rendre stérile. N'importe. Elles acceptaient tout, plutôt que d'aggraver leur indigence, de faire un malheureux, de donner un serf au seigneur.

Forto conjuration, entente très fidèle, qui resserrait l'amour dans la famille, excluait l'étranger. On ne se fiait qu'aux parents unis dans un même servage, qui, partageant les mêmes charges, n'avaient garde de les augmenter.

Ainsi, nul entraînement général, point de chaos

* Fort récemment encore, mon spirituel ami, M. Génin, avait recueilli les plus curieux renseignements là-dessus.

** Bognet, Lancro, tous les auteurs sont d'accord sur ce point. ¹ Rude contradiction de Satan, mais tout à fait selon le vœu du serf, du paysan, du pauvre : Satan fait germer la moisson, mais il rend la femme inféconde. Beaucoup de bid et point d'enfant.

confus du peuple. Tout au contraire, des groupes sorrés et exclusifs. C'est ce qui devait rendre le sabbat impuissant comme révolte. Il ne mêlait nullement la foule. La famille, attentive à la stérilité, l'assurait en se concentrant en elle-même dans l'amour des très proches, c'est-à-dire des intéressées. Arrangement triste, froid, impur. Les moments les plus doux en étaient assombrés, souillés. Hélas! jusqu'à l'amour, tout était misère et révolte.

Cette société était cruelle. L'autorité disait : « Mariez-vous. » Mais elle rendait cela très difficile, et par l'excès de la misère, et par cette rigueur insensée des empêchements canoniques.

L'effet était exactement contraire à la pureté que l'on prêchait. Sous apparence chrétienne, le patriarcat de l'Asie existait seul.

L'aîné seul se mariait. Les frères cadets, les sœurs, travaillaient sous lui et pour lui*. Dans les fermes isolées des montagnes du Midi, loin de tout voisinage et de toute femme, les frères vivaient avec leurs sœurs, qui étaient leurs servantes et leur appartenaient en toute chose. Mœurs analogues à celles de la Genèse, aux mariages des Parsis, aux usages toujours subsistants de certaines tribus pastorales de l'Himalaya.

Ce qui était plus choquant encore, c'était le sort

* chose très générale dans l'ancienne France, me disait le savant et exact M. Montiel.

1. O, A : sont d'accord là-dessus.

de la mère. Elle ne mariait pas son fils, ne pouvait l'unir à une parente, s'assurer d'une bru qui eût eu des egards pour elle. Son fils se mariait (s'il le pouvait) à une fille d'un village éloigné, souvent hostile, dont l'invasion était terrible, soit aux enfants du premier lit, soit à la pauvre mère, que l'étranger faisait souvent chasser. On ne le croira pas, mais la chose est certaine. Tout au moins, on la maltraitait : on l'éloignait du foyer, de la table.

Une loi suisse défend d'ôter à la mère sa place au coin du feu.

Elle craignait extrêmement que le fils ne se mariât. Mais son sort ne valait guère mieux s'il ne le faisait point. Elle n'en était pas moins servante du jeune *maître de maison*, qui succédait à tous les droits du père, et même à celui de la battre. J'ai vu encore dans le Midi cette impiété : le fils de vingt-cinq ans châtiât sa mère quand elle s'enivrait.

Combien plus dans ces temps sauvages! .. C'était lui bien plutôt qui revenait des fêtes dans l'état de demi-ivresse, sachant très peu ce qu'il faisait. Même chambre, même lit (car il n'y en avait jamais deux). Elle n'était pas sans avoir peur. Il avait vu ses amis mariés, et cela l'aigrissait. De là, des pleurs, une extrême faiblesse, la plus déplorable abandon. L'infortunée, menacée de son seul dieu, son fils, brisée de cœur, dans une situation tellement contre nature, désespérait. Elle tâchait de

dormir, d'ignorer. Il arrivait, sans que ni l'un ni l'autre s'en rendit compte, ce qui arrive aujourd'hui encore si fréquemment aux quartiers indigents des grandes villes, ou une pauvre personne, soignée ou effrayée, battue peut-être, subit tout d'un coup des larmes, et, malgré ses scrupules, beaucoup trop résignée, elle endurait une misérable servitude. Montée et douloureuse vie, pleine d'angoisse, car, d'année en année, la distance d'âge augmentait, les séparait. La femme de trente-six ans gardait un fils de vingt. Mais à cinquante ans, hélas! plus tard encore, qu'advenait-il? Du grand sabbat, où les lointains villages se rencontraient, il pouvait ramener l'étrangère, la jeune maîtresse, inconnue, dure, sans cœur, sans pitié, qui lui prendrait son fils, son feu, son lit, cette maison qu'elle avait faite elle-même.

A en croire Lancre et autres, Satan faisait au fils un grand mérite de rester fidèle à la mère, tenait ce crime pour vertu. Si cela est vrai, on peut supposer que la femme défendait la femme, que la sorcière était dans les intérêts de la mère pour la maintenir au foyer contre la belle-fille, qui l'eût envoyée mendier, le bâton à la main.

Lancre prétend encore « qu'il n'y avait bonne sorcière qui ne naquit de l'amour de la mère et du fils. » Il en fut ainsi dans la Perse pour la naissance du mage, qui, disait-on, devait provenir de cet odieux mystère. Ainsi les secrets de magie restaient fort concentrés dans une famille qui se renouvelait elle-même.

Par une erreur impie, ils croyaient imiter l'in-

1 O.A: à cinquante, hélas!

nocent mystère agricole, l'éternel cercle végétal, ou le grain, ressemé au sillon, fait le grain.

Les unions moins monstrueuses (du frère et de la sœur), communes chez les Orientaux et les Grecs¹, étaient froides et très peu fécondes. Elles furent très sagement abandonnées, et l'on n'y fût guère revenu sans l'esprit de révolte, qui, suscité par d'absurdes rigueurs, se jetait follement dans l'extrême opposé.

Des lois contre nature firent ainsi, par la haine, des mœurs contre nature.

O temps dur! temps maudit! et gros de désespoir!

Nous avons disserté. Mais voici presque l'aube. Dans un moment, l'heure sonne qui met en fuite les esprits. La sorcière, à son front, sent sécher les lugubres fleurs. Adieu sa royauté! sa vie peut-être!... Que serait-ce si le jour la trouvait encore?

Que fera-t-elle de Satan? une flamme? une cendre? Il ne demande pas mieux. Il sait bien, le rusé, que, pour vivre, renaitre, le seul moyen, c'est de mourir.

Mourra-t-il, le puissant évocateur des morts qui donna à celles qui pleurent la seule joie d'ici-bas, l'amour évanoui et le rêve adoré? Oh! non, il est bien sûr de vivre.

Mourra-t-il, le puissant esprit qui, trouvant la Création maudite, la Nature gisante par terre, que l'Eglise avait jetée de sa robe, comme un nourris-

son sale, ramassa la Nature et la mit dans son sein? Cela ne se peut pas.

Mourra-t-il, l'unique médecin du moyen âge, de l'âge malade, qui le sauva par les poisons, et lui dit « Vis donc, imbécile! »

Comme il est sûr de vivre, le gaillard, il meurt tout à son aise. Il s'escamote, brûle avec dextérité sa belle peau de bouc, s'évanouit dans la flamme² et dans l'aube³.

Mais, elle, elle qui fit Satan, qui fit tout, le bien et le mal, qui favorisa tant de choses, d'amour, de dévouements, de crimes!... que devient-elle? La³ voilà seule sur la lande déserte!

Elle n'est pas, comme on dit, l'horreur de tous. Beaucoup la béniront*. Plus d'un l'a trouvée belle, plus d'un vendrait sa part du paradis pour oser approcher... Mais, autour, il est un abîme, on l'admire trop, et on en a tant peur! de cette toute-puissante Médée, de ses beaux yeux profonds, des voluptueuses couleuvres de cheveux noirs dont elle est inondée.

Seule à jamais. A jamais, sans amour! Qui lui reste? Rien que l'Esprit qui se déroba tout à l'heure.

« Eh bien, mon bon Satan, partons... Car j'ai bien hâte d'être là-bas. L'enfer vaut mieux. Adieu le monde! »⁴

Celle qui la première fit, joua le terrible drame, dut survivre très peu. Satan obéissant, avait, tout

* L'autre parle de sorcières aimées et adorées.

1. O, A: communes chez les Juifs et les Grecs
2. Jusqu'ici le manuscrit donne à lire un texte très différent de celui de l'imprimé (voir la variante n° 37). A partir de: Mais, elle, elle qui fit Satan, le manuscrit et l'imprimé concordent sauf pour les deux notes en bas de page qu'on ne trouve pas dans le manuscrit.
3. M. qui favorisa tant de choses, d'amours, de dévouemens, de crimes, qui nargua Dieu!... que devient-elle? et qu'elle est seule sur la lande déserte!
4. M. Seule à jamais. A jamais, hors de la nature. — « Eh! bien, mon bon Satan, partons... Car j'ai bien hâte d'être là-bas. L'enfer vaut mieux. Adieu le monde! »

près, sellé un gigantesque cheval noir, qui, des yeux, des naseaux, lançait le feu. — Elle y monta d'un bond...

On les suivit des yeux... Les bonnes gens épouvantés disaient : « Oh! qu'est-ce qu'elle va donc devenir! » — En partant, elle rit, du plus terrible éclat de rire, — et disparut comme une flèche. — On voudrait bien savoir, mais on ne saura pas ce que la pauvre est devenue*.

* Voir la fin de la sorcière de Berkeley dans Guillaume de Malmesbury*, 7

LIVRE DEUXIÈME

14.

1. M: *pas de note*; — O,A: *au lieu de cette note, une autre*: C'est à peu près la fin d'une sorcière anglaise dont parle Wyer.

SORCIÈRE DE LA DÉCADENCE. SATAN MULTIPLIÉ, VULGARISÉ

Le délicat bijou du Diable, la petite sorcière conçue de la Messe noire ou la grande a disparu, elle est venue, elle a fleuri, en malice, en grâce de chat. Celle-ci, toute contraire à l'autre, fine et oblique d'allure, sournoise, filant doucement, faisant volontiers le gros dos Rien de titanique, à coup sûr Loin de là, basse de nature Dès le berceau, lubrique et toute pleine de mauvaises friandises Elle exprimera toute sa vie certain moment nocturne, impur et trouble, ou certaine pensée dont on eût eu horreur le jour, usa des libertés du rêve.

Celle qui naît avec ce secret dans le sang, cette science instinctive du mal, qui a vu si loin et si bas, elle ne respectera rien, ni chose ni personne en ce monde, n'aura guère de religion Guère pour Satan lui-même, car il est encore un esprit, et

celle-ci a un goût unique pour toute chose de matière.

Enfant, elle salissait tout. Grandalette, jolie, elle étonne de malpropreté. Par elle, la sorcellerie sera je ne sais quelle cuisine de je ne sais quelle chimie. De bonne heure, elle manipule surtout les choses répugnantes, les drogues aujourd'hui, demain les intrigues. C'est là son élément, les amours et les maladies. Elle sera fine entremetteuse, habile, audacieuse empirique. On lui fera la guerre pour de prétendus meurtres, pour l'emploi des poisons. Elle a peu l'instinct de telles choses, peu le goût de la mort. Sans bonté, elle aime la vie, à guérir, prolonger la vie. Elle est dangereuse en deux sens : elle vendra des recettes de stérilité, d'avortement peut-être. D'autre part, effrénée, libertine d'imagination, elle aidera volontiers à la chute des femmes par ses damnés brouvages, jouira des crimes d'amour.

Oh! que celle-ci diffère de l'autre! C'est un industriel. L'autre fut l'impie, le Démon; elle fut la grande Révolte, la femme de Satan, et, on peut dire, sa mère. Car il a grandi d'elle et de sa puissance intérieure. Mais celle-ci est tout au plus la fille du Diable. Elle a de lui deux choses, elle est impure, et elle aime à manipuler la vie. C'est son lot, elle y est artiste, — déjà artiste à vendre, et nous entrons dans le métier

On dit qu'elle se perpétuera par l'inceste dont elle est née. Mais elle n'en a pas besoin. Sans mâle,

elle fera d'innombrables petits. En moins de cinquante ans, au début du quinzième siècle, sous Charles VI, une contagion immense s'étend. Quiconque croit avoir quelques secrets, quelques recettes, quiconque croit deviner, quiconque rêve et voyage en revant, se dit favori de Satan. Toute femme lunaïque prend pour elle ce grand nom. Sorcière.

Nom périlleux, nom lucratif, lancé par la haine du peuple, qui, tour à tour, injurie et implore la puissance inconnue. Il n'en est pas moins accepté, revendiqué souvent. Aux enfants qui la suivent, aux femmes qui menacent du poing, lui jettent ce mot comme une pierre, elle se retourne, et dit avec orgueil « C'est vrai! vous l'avez dit! »

Le métier devient bon, et les hommes s'en mêlent. Nouvelle chute pour l'art. La moindre des sorcières a cependant encore un peu de la Sibylle. Ceux-ci, sordides clairolatans, jongleurs grossiers, taupiers, tueurs de rats, jetant des sorts aux bêtes, vendant les secrets qu'ils n'ont pas, empuantissent ce temps de sombre fumée noire, de peur et de bêtise. Satan devient immense, immensément multiplié. Pauvre triomphe. Il est ennuyeux, plat. Le peuple afflue pourtant à lui, ne veut guère d'autre Dieu. C'est lui qui se manque à lui-même.

Le quinzième siècle, malgré deux ou trois grandes inventions, n'en est pas moins, je crois, un siècle fatigué, de peu d'idées.

Il commence très dignement par le sabbat royal

1. Voir la variante n° 38.

de Saint-Denis, le bal effréné et lugubre que Charles VI fit dans cette abbaye pour l'enterrement de Duguesclin, enterré depuis tant d'années. Trois jours, trois nuits, Sodome se roula sur les tombes. Le fou qui n'était pas encore idiot, força tous ces rois, ses aïeux, ces os secs sautant dans leur bière, de partager son bal. La mort, bon gré mal gré, devint entremetteuse, donna aux voluptés un cruel aiguillon. La éclatèrent les modes immondes de l'époque où les dames, grandies du hennin diabolique, faisaient valoir le ventre et semblaient toutes enceintes (admirable moyen de cacher les grossesses)*. Elles y tinrent; cette mode dura quarante années. L'adolescence, d'autre part, effrontée, les éclipsait en nudités saillantes. La femme avait Satan au front dans le bonnet cornu; le bachelier, le page, l'avaient au pied dans la chaussure à fine pointe de scorpion. Sous masque d'animaux, ils s'offraient hardiment par les bas côtés de la bête. Le célèbre enleveur d'enfants, Retz, lui-même alors page, prit là son monstrueux essor. Toutes ces grandes dames de fiefs, effrénées Jézabels, moins pudibondes encore que l'homme, ne daignaient se déguiser. Elles s'étaient à face nue. Leur furie sensuelle, leur folle ostentation de débauche, leurs outrageux défis, furent pour le roi, pour tous, — pour le sens, la vie, le corps, l'âme, — le gouffre sans fond.

* Même au sujet le plus mystique, dans une œuvre de génie, l'Agnes de Van Eyck (Jean dit de Druges), toutes les Vierges paraissent enceintes. C'est la grotesque mode du quinzième siècle.

Ce qui en sort, ce sont les vaincus d'Azincourt, pauvre génération de seigneurs épuisés qui, dans les miniatures, font grelotter encore à voir sous un habit perfidement serré leurs tristes membres amaigris*.

Je plains fort la sorcière, qui, au retour de la grande dame après la fête du roi, sera sa confidente et son ministre, dont elle exigera l'impossible.

Au château, il est vrai, elle est seule, l'unique femme, ou à peu près, dans un monde d'hommes non mariés. A en croire les romans, la dame aurait eu plaisir à s'entourer de jolies filles. L'histoire et le bon sens disent justement le contraire. Éléonore n'est pas si sotte que de s'opposer Rosamonde. Ces reines et grandes dames, si licencieuses, n'en sont pas moins horriblement jalouses (exemple, celle que conte Henri Martin, qui fit mourir sous les outrages des soldats une fille qu'admirait son mari). La puissance d'amour de la dame, répétons-le, tient à ce qu'elle est seule. Quelle que soit la figure et l'âge, elle est le rêve de tous. La sorcière a beau jeu de lui faire abuser de sa divinité, de lui faire faire risée de ce troupeau de mâles assotés et domptés. Elle lui fait

* Cet amaigrissement de gens usés et épuisés me gêne toutes les splendides miniatures de la cour de Bourgogne, du duc de Berry, etc. Les sujets sont si déplorables, que nulle exécution n'en peut faire d'heureuses œuvres d'art.

- 1 M. tous les rois ses ayeux, ces os secs dansant dans leur bière
- 2 M. les dames, gigantesquement grandies
- 3 M. en nudités saillantes sous le plus impudique habit.
- 4 M. Sous masque d'animaux, inconnus, ils s'offraient par les bas côtés de la bête.
- 5 M. Leur furie sensuelle, la folle ostentation de débauche, l'outrageux défi
- 6 M. au retour de la grande dame après la fête diabolique
- 7 M. la dame aurait plaisir
- 8 M. de mâles affamés, domptés.

oser tout, les traiter comme bêtes¹ Les voilà trans- 1
formés Ils tombent à quatre pattes, singes flat-
teurs, ours ridicules, ou chiens lubriques, pour-
ceaux avides à suivre l'outrageuse Circé²

Tout cela fait pitié³ Elle en a la nausée Elle 2
repousse du pied ces bêtes rampantes C'est im-
monde, pas assez coupable Elle trouve à son mal
un absurde remède C'est (lorsque ceux-ci sont si
nuls) d'avoir plus nul encore, de prendre un tout
petit amant Conseil digne de la sorcière Susciter,
avant l'heure, l'étincelle dans l'innocent qui dort
du pur sommeil d'enfance Voilà la laide histoire
du petit Jehan de Saintré, type des Chérubins, et
autres poupées misérables des âges de décadence

Sous tant d'ornements pédantesques et de mora-
lité sentimentale, la basse cruauté du fond se sent 3
très bien On y tue le fruit dans la fleur C'est, en
un sens, la chose qu'on reprochait à la sorcière,
« de manger des enfants » Tout au moins, on en
boit la vie Sous forme tendre et maternelle, la
belle dame caressante n'est-elle pas un vampire
pour épuiser le sang du faible? Le résultat de ces
énormités, le roman même nous le donne Saintré,
dit-il, devient un chevalier parfait, mais parfaite-
ment frêle et faible, si bien qu'il est bravé, défié,
par le butor de paysan abbé, en qui la dame, enfin
mieux avisée, voit ce qui lui convient le mieux.

Ces vains caprices augmentent le blasement, la 4
fureur du vide. Circé, au milieu de ses bêtes,
ennuyée, excédée, voudrait être bête elle-même.

Elle se sent sauvage, elle s'enferme De la tourelle,
elle jette un regard sinistre sur la sombre forêt
Elle se sent captive, et elle a la fureur d'une louve
qu'on tient à la chaîne — « Viens à l'instant la
vieille⁵ ! Je la veux Courez-y » — Et deux mi-
nutes après « Quoi ! n'est-elle pas déjà venue ? »

La voici « Ecoute bien J'ai une envie (tu lo
sais, c'est insurmontable), l'envie de t'étrangler, de
te noyer ou de te donner à l'évêque qui déjà te
demande Tu n'as qu'un moyen d'échapper, c'est
de me satisfaire une autre envie, — de me changer
en louve Je m'ennuie trop Assez rester Je veux,
au moins la nuit, courir librement la forêt. Plus
de sots serviteurs, de chiens qui metourdissent,
de chevaux maladroits qui hourtent, évitept les
fourrés

— « Mais, madame, si l'on vous prenait . —
Insolente ! Oh ! tu periras . — Du moins, vous
savez bien l'histoire de la dame louve dont on
coupa la patte* Quo de regrets j'aurais ! — C'est

* Cette terrible fantaisie n'était pas rare chez ces grandes dames,
nobles captives des châteaux Elles avaient faim et soif de liberté
de libertés cruelles Duguet raconta que, dans les montagnes de
l'Auvergne, un chasseur tira, certaine nuit sur une louve, la
manqua, mais lui coupa la patte Elle s'enfuit en holtant Le
chasseur se rendit dans un château voisin pour demander l'hospita-
lité au gentilhomme qui l'habitait. Celui-ci, en l'apercevant,
s'enquit si il avait fait bonne chasse Pour répondre à cette ques-
tion, il voulut tirer de sa gibecière la patte qu'il venait de couper
à la louve, mais quoique ne fut point sa surprise, en trouvant, au
lieu d'une patte, une main, et à l'un des doigts un anneau que le
gentilhomme reconnut pour être celui de sa femme ! Il se rendit
immédiatement auprès d'elle, et la trouva blessée et cachant son
avant bras. Ce bras n'avait plus de main, on y remplaça ce que

1 M traiter comme bêtes, lécher sa trace ou manger du fumier Philtre nouveau Les voilà

2 M (en marge) Note Sprenger V plus bas

3 M Tout cela fait pitié Elle en a la nausée Elle repousse du pied ces bêtes rampantes C'est
immonde, pas assez coupable L'acre saveur du crime y manque Elle y trouve ce remède absurde
(ceux-ci étant si nuls) de prendre plus nul encore, d'avoir un tout petit amant Conseil digne de la
sorcière, honteux, impie Susciter avant l'heure, l'étincelle dans l'innocent qui dort du sommeil
saint et pur d'enfance C'est la très laide histoire du petit Jehan de Saintré Sous tant d'ornemens
pédantesques, de grands mots, on y sent très bien la basse réalité On y tue

4 M du vide On se défait du page, il est temps, si l'on veut qu'il vive Circé

5 M et elle a les fureurs d'une louve qu'on retient à la chaîne

mon affaire .. Je ne t'écoute plus J'ai hâte, et j'ai jappé déjà .. Quel bonheur! chasser seule, au clair de lune, et seule mordre la biche, l'homme aussi, s'il en vient; mordre l'enfant si tendre, et la femme surtout, oh! la femme, y mettre la dent! Je les hais toutes... Pas une autant que toi .. Mais ne recule pas, je ne te mordrai pas; tu me repugnes trop, et, d'ailleurs, tu n'as pas de sang. Du sang, du sang! c'est ce qu'il faut »

Il n'y a pas à dire non « Rien de plus aisé, madame Ce soir, à neuf heures, vous boirez Enfermez-vous. Transformée, pendant qu'on vous croit là, vous courrez la forêt. »

Cela se fait, et la dame, au matin, se trouve excédée, abattue, elle n'en peut plus. Elle doit, cette nuit, avoir fait trente lieues. Elle a chassé, elle a tué; elle est pleine de sang Mais ce sang vient peut-être des ronces ou elle s'est déchirée.

Grand orgueil, et péril aussi pour celle qui a fait ce miracle La dame qui l'exigea, cependant, la recoit fort sombre . « O sorcière, que tu as là un épouvantable pouvoir! Je ne l'aurais pas deviné! Mais maintenant j'ai pour et j'ai horreur .. Oh! qu'à bon droit tu es haïe! Quel beau jour ce sera, quand tu seras brûlée! Je te perdrai quand je voudrai. Mes paysans, ce soir, repasseraient sur toi

le chasseur avait rapporté¹, et force fut à la dame d'avouer que 1 c'était bien elle qui, sous la forme de louve, avait attaqué le chasseur et s'était sauvée ensuite en laissant une patte sur le champ de bataille Le mari eut la cruauté de la livrer à la justice, et elle fut brûlée.

leurs faux, si je disais un mot de cette nuit... Vatt-en, noire, execrable vieille! »

Elle est précipitée par les grands, ses patrons, dans d'étranges aventures N'ayant que le château qui la garde du prêtre, la défende un peu du bûcher, que refusera-t-elle à ses terribles protecteurs? Si le baron, revenu des croisades, de Nicopolis, par exemple, imitateur de la vie turque, la fait venir, la charge de voler pour lui des enfants? que fera-t-elle? Ces razzias, immenses en pays grec, ou parfois deux mille pages entraient à la fois au serail, n'étaient nullement inconnues aux chrétiens (aux barons d'Angleterre des douzième siècle, plus tard aux chevaliers de Rhodes ou Malte). Le fameux Gilles de Retz, le seul dont on fit le procès, fut puni non d'avoir enlevé ses petits serfs (chose peu rare), mais de les avoir immolés à Satan. Cello qui les volait, et qui, sans doute, ignorait leur destin, se trouvait entre deux dangers D'une part, la fourche et la faux du paysan, de l'autre, les tortures de la tour qu'un refus lui aurait valu. L'homme de Retz, son terrible Italien², eût fort bien pu la piler au mortier.

* Voir mon *Histoire de France*, et surtout la savante et exacte notice de notre si regrettable grand Guérard Notice sur Gilles de Retz, Nantes, 1855 (reproduite dans la *Biographie bretonne* de M. Levet) — On y voit que les pourvoyeurs de l'horrible charnier d'enfants étaient généralement des hommes La Noëfraye, qui s'en mêlait aussi, était-elle sorcière? On ne le dit pas M. Guérard devait publier le *Procès* Il est à désirer qu'on fasse cette publication, mais sincère, intégrale, non mutilée Les manuscrits sont à

1. O.A: on y rajusta celle que le chasseur avait rapportée
2. Voir la variante n° 39.

De tous côtés, périls et gains. Nulle situation plus horriblement corruptrice. Les sorcières elles-mêmes n'avaient pas les absurdes puissances que le peuple leur attribuait. Elles avouaient qu'avec une poupée percée d'aiguilles, elles pouvaient envoûter, faire maigrir, faire périr qui elles voulaient. Elles avouaient qu'avec la mandragore, arrachée du pied du gibet (par la dent d'un chien, disaient-elles, qui ne manquait pas d'en mourir), elles pouvaient pervertir la raison, changer les hommes en bêtes, livrer les femmes aliénées et folles. Bien plus terrible encore le délire furieux de la Poinme épineuse (ou Datura) qui fait danser à mort*, subir mille hontes, dont on n'a ni conscience, ni souvenir.

De là d'immenses haines, mais aussi d'extrêmes terreurs. L'auteur du *Marteau des Sorcières*, Sprenger raconte avec effroi qu'il vit, par un temps de neige, toutes les routes étant défoncées, une misérable population, éperdue de peur, et maléficiée de maux trop réels, qui couvrait tous les abords

Nantes, à Paris. Mon savant ami, M. Dugast-Matifeux, n'apprend qu'il en existe une copie plus complète que ces originaux aux archives de Thouars (provenant des la Trémouille et des Serrant).

* Pouchet, *Solitudes et Botanique générale*. — Nysten, *Dictionnaire de médecine* (édition Littré et Robin), article *Datura*. Les voleurs n'emploient que trop ces breuvages. Ils en firent prendre un jour au bourreau d'Aix et à sa femme, qu'ils voulaient dépouiller de leur argent, ces deux personnes entrèrent dans un si étrange délire, que pendant toute une nuit ils dansèrent tout nus dans un cimetière.

d'une petite ville d'Allemagne. Jamais, dit-il, vous ne vîtes de si nombreux pèlerinages à Notre-Dame de Grâce ou Notre-Dame des Ermites. Tous ces gens, par les fondrières, clochant, so traînant, tombant, s'en allaient à la sorcière, implorer leur grâce du Diable. Quels devaient être l'orgueil et l'emportement de la vieille de voir tout ce peuple à ses pieds**!

* Cet orgueil la menait parfois à un funeste libertinage. De là ce mot allemand. « La sorcière en son grenier a montré à sa camarade quinze beaux fils en habit vert, et lui a dit : « Choisis, ils sont à toi. » — Son triomphe était de changer les rôles, d'insulter comme éprouvés d'amour les plus choquants outrages aux nobles, aux grands, qu'elle abrutissait. On sait que les reines, aussi bien que les rois, les hautes dames (en Italie encore au dernier siècle, *Collection Mameux*, t. III, 111), recevaient, tenaient cour au moment le plus rebutant, et se faisaient servir aux choses les moins désirables par les personnes favorisées. De la fantasque folie, on adorait, on se disputait tout. Pour peu qu'elle fût jeune et jolie, moqueuse, il n'était pas d'éprouvés si basse, si choquante que ses animaux domestiques (le sigisbé, l'abbé, un page fou) ne fussent prêts à subir, sur l'idée seule qu'un philtre répugnant avait plus de vertu. Cela déjà est triste pour la nature humaine. Mais que dire de cette chose prodigieuse que la sorcière, la grande dame, ni jolie, ni jeune, pauvre, et peut-être une servie, en sales haillons, par sa malice seule, se ne sais quelle furie libertine, une perille fascination, hébété, dégradé à ce point les plus graves personnages? Des moines d'un couvent du Rhin, de ces ilers couvents germaniques où l'on n'entrât qu'avec quatre cents ans de noblesse, firent à Sprenger ce triste aveu : « Nous l'avons vue renforcer trois de nos abbés tour à tour, tuer le quatrième, disant avec effronterie : « Je l'ai fait et le ferai, et ils ne pourront se tirer » de là, parce qu'ils ont mangé, etc. » (*Comederunt meam...*, etc. Sprenger, *Malleus maleficarum*, questio VII, p. 81.) Le plus pour Sprenger, et ce qui fait son désespoir, c'est qu'elle est tellement protégée, sans doute par ces fous, qu'il n'a pu la bruler. « Fateat quia nobis non alicuius aut inquirendi super casu facultas; adeo adhuc superest. »

13.

1. M: horriblement corruptrice. Elles-mêmes
2. M: Le dernier alinéa du chapitre, à partir de qu'il vit, par un temps de neige, manque dans le manuscrit, qui en revanche contient, incomplète, la dernière note, sous l'indication: « Note au mot de l'imprimé à ses pieds, p. CIX » (c'est la p. 90 du t. VII des O.C.: Renaissance; § XIII de l'Introduction).
3. M: « Choisis; ils sont à toi. » — Le plus fort, c'est que l'insolente s'amusait à faire extravaguer les plus graves personnages, à leur imposer certaines épreuves diaboliques du temps que la grande dame, jeune et jolie, hésitait d'imposer à l'humble page qu'elle voulait rendre fou d'amour. Des moines d'un couvent du Rhin
4. M: parce qu'ils en ont mangé aussi long que le bras. *Comederunt meam*, etc.

11°

1

LE MARTEAU DES SORCIÈRES

Les sorcières prenaient peu de peine pour cacher 2 leur jeu. Elles s'en vantaient plutôt, et c'est de leur bouche même que Sprenger a recueilli une grande partie des histoires qui ornent son manuel. C'est un livre pédantesque, calqué ridiculement sur les divisions et subdivisions usitées par les Thomistes, mais naïf, très convaincu, d'un homme vraiment effrayé, qui, dans ce duel terrible entre Dieu et le Diable où *Dieu permet* généralement que le Diable ait l'avantage, ne voit de remède qu'à poursuivre celui-ci la flamme en main, brûlant au plus vite les corps où il élit domicile.

Sprenger n'a ou que le mérite de faire un livre plus complet, qui couronne un vaste système, toute une littérature. Aux anciens *pénitentiaires*, aux manuels des confesseurs pour l'inquisition des

péchés, succédèrent les *directoria* pour l'inquisition de l'hérésie, qui est le plus grand péché. Mais pour la plus grande hérésie, qui est la sorcellerie, on fit des *directoria* ou manuels spéciaux, des Marteaux pour les sorcières. Ces manuels, constamment enrichis par le zèle des dominicains, ont atteint leur perfection dans le *Malleus* de Sprenger, livre qui le guida lui-même dans sa grande mission d'Allemagne et resta pour un siècle le guide et la lumière des tribunaux d'inquisition.

Comment Sprenger fut-il conduit à étudier ces matières? Il raconte qu'étant à Rome, au réfectoire où les moines hébergeaient des pèlerins, il en vit deux de Bohême; l'un jeune prêtre, l'autre son père. Le père soupirait et priait pour le succès de son voyage. Sprenger, ému de charité, lui demanda d'où vient son chagrin. C'est que son fils est possédé; avec grande peine et dépense, il l'amène à Rome, au tombeau des saints. « Ce fils, où est-il? dit le moine. — A côté de vous. A cette réponse, j'eus peur, et me reculai. J'envisageai le jeune prêtre et fus étourdi de le voir manger d'un air très modeste et répondre avec douceur. Il m'apprit qu'ayant parlé un peu durement à une vieille, elle lui avait jeté un sort; ce sort était sous un arbre. Sous lequel? la sorcière s'obstinait à ne pas le dire. » Sprenger, toujours par charité, se mit à mener le possédé d'église en église et de relique en relique. A chaque station, exorcisme,

1. Emprunté l'Introduction du t. VII de l'Histoire de France (Renaissance, 1855, p. CX-CXXX; O.C., t. VII, p. 90-97; sigle: HF), ce chapitre ne figure pas dans le manuscrit de La Sorcière.
2. HF: Les sorcières, comme on le voit, prenaient

fureur, cris, contorsions, bargouinage en toute langue et force gambades. Tout cela devant le peuple, qui les suivait, admirait, frissonnait. Les diables, si communs en Allemagne, étaient plus rares en Italie. En quelques jours, Rome ne parlait d'autre chose. Cette affaire, qui fit grand bruit, recommanda sans nul doute le dominicain à l'attention. Il étudia, compila tous les *Malles* et autres manuels manuscrits, et devint de première force en procédure démoniaque. Son *Malles* dut être fait dans les vingt ans qui séparent cette aventure de la grande mission donnée à Sprenger par le pape Innocent VIII, en 1484.

Il était bien nécessaire de choisir un homme adroit pour cette mission d'Allemagne, un homme d'esprit, d'habileté, qui vainquit la répugnance des loyautés germaniques au ténébreux système qu'il s'agissait d'introduire. Rome avait eu aux Pays-Bas un rude échec qui y mit l'Inquisition en horreur¹ et, par suite, lui ferma la France (Toulouse seule, comme ancien pays albigeois, y subit l'Inquisition). Vers l'année 1460, un pénitencier de Rome, devenu doyen d'Arras, imagina de flapper un coup de terreur sur les *chambres de rhétorique* (ou réunions littéraires), qui commençaient à discuter des matières religieuses. Il brûla comme sorcier un de ces *rhétoriciens* et, avec lui, des bourgeois riches, des chevaliers même. La noblesse, ainsi touchée, s'irrita; la voix publique s'éleva avec violence. L'Inquisition fut conspuée, maudite,

surtout en France. Le parlement de Paris lui ferma rudement la porte, et Rome, par sa maladresse, perdit cette occasion d'introduire dans tout le Nord cette domination de terreur.

Le moment semblait mieux choisi vers 1484. L'Inquisition, qui avait pris en Espagne des proportions si terribles et dominait la royauté, semblait alors devenue une institution conquérante, qui dut marcher d'elle-même, pénétrer partout et envahir tout. Elle trouvait, il est vrai, un obstacle en Allemagne, la jalouse opposition des princes ecclésiastiques, qui, ayant leurs tribunaux, leur inquisition personnelle, ne s'étaient jamais prêtés à recevoir celle de Rome. Mais la situation de ces princes, les très grandes inquiétudes que leur donnaient les mouvements populaires, les rendaient plus maniables. Tout le Rhin et la Souabe, l'Orient même vers Salzbourg, semblaient minés en dessous. De moment en moment éclataient des révoltes de paysans. On aurait dit un immense volcan souterrain, un invisible lac de feu, qui, de place en place, se fût révélé par des jets de flamme. L'Inquisition étrangère, plus redoutée que l'allemande, arrivait ici à merveille pour terroriser le pays, briser les esprits rebelles, brûlant comme sorciers aujourd'hui ceux qui, peut-être demain, auraient été insurgés. Excellente arme populaire pour dompter le peuple, admirable dérivatif. On allait détourner l'orage cette fois sur les sorciers, comme en 1349 et dans tant d'autres occasions, on l'avait lancé sur les juifs.

Seulement il fallait un homme. L'inquisiteur

1. HF: Les diables, si communs en Allemagne, étaient rares en Italie, une vraie curiosité.
2. OABCDEFGH: honneur (correction d'après HF, dont l'Errata, négligé ici par Michelet, corrige pourtant: horreur)

qui, le premier, devant les cours jalouses de Mayence et de Cologne, devant le peuple moqueur de Francfort ou de Strasbourg, allait dresser son tribunal, devait être un homme d'esprit. Il fallait que sa dextérité personnelle balançât, fût quelquefois oublier l'odieux de son ministère. Rome, du reste, s'est piquée toujours de choisir très bien les hommes. Peu soucieuse des questions, beaucoup des personnes, elle a cru, non sans raison, que le succès des affaires dépendait du caractère tout spécial des agents envoyés dans chaque pays. Sprenger était-il bien l'homme? D'abord, il était Allemand, dominicain, soutenu d'avance par cet ordre redouté, par tous ses couvents, ses écoles. Un digne fils des écoles était nécessaire, un bon scolastique, un homme ferme sur la Somme, ferme sur son saint Thomas, pouvant toujours donner des textes. Sprenger était tout cela. Mais, de plus, c'était un sot.

« On dit, on écrit souvent que *dia-bolus* vient de *dia*, deux, et *bolus*, bol ou pilule, parce qu'avalant à la fois et l'âme et le corps, des deux choses il ne fait qu'une pilule, un même morceau. Mais (dit-il, continuant avec la gravité de Sganarelle), selon l'étymologie grecque, *diabolus* signifie *clausus ergastulo*, ou bien, *defluens* (Teufel!) c'est-à-dire tombant, parce qu'il est tombé du ciel. »

D'où vient *maléfice*? « De *maleficiendo*, qui signifie *malé de fide sentiendo*. » Étrange étymologie, mais d'une portée très grande. Si le *maléfice* est

assimilé aux *mauvaises opinions*, tout sorcier est un hérétique, et tout douteur est un sorcier. On peut brûler comme sorciers tous ceux qui penseraient mal. C'est ce qu'on avait fait à Arras, et ce qu'on voulait peu à peu établir partout.

Voilà l'incontestable et solide mérite de Sprenger. Il est sot, mais intrepide, il pose hardiment les thèses les moins acceptables. Un autre essaierait d'éluder, d'atténuer, d'amondrir les objections. Lui, non. Dès la première page, il montre de face, expose une à une les raisons naturelles, évidentes, qu'on a de ne pas croire aux miracles diaboliques. Puis il ajoute froidement : *Autant d'erreurs hérétiques*. Et sans réfuter les raisons, il copie les textes contraires, saint Thomas, Bible, légendes, canonistes et glossateurs. Il vous montre d'abord le bon sens, puis le pulvérise par l'autorité.

Satisfait, il se rassoit, se recoin, vainqueur, il semble dire : Eh bien! maintenant, qu'en dites-vous? Seriez-vous bien assez osé pour user de votre raison? Allez donc douter, par exemple, que le Diable ne s'amuse à se mettre entre les époux, lorsque tous les jours l'Eglise et les canonistes admettent ce motif de séparation!

Cela, certes, est sans réplique. Personne ne soufflera. Sprenger, en tête de ce manuel des juges, déclarant le moindre doute *hérétique*, le juge est lié; il sent qu'il ne doit pas broncher; que, si malheureusement il avait quelque tentation de doute

ou d'humanité, il lui faudrait commencer par se condamner et se brûler lui-même.

C'est partout la même méthode. Le bon sens d'abord; puis de front, de face et sans précaution, la négation du bon sens. Quelqu'un, par exemple, serait tenté de dire que, puisque la riour est dans l'âme, il n'est pas bien nécessaire de supposer qu'il y faut l'action mystérieuse du Diable. Cela n'est-il pas specieux? « Non pas, dit Sprenger, *distinguo* Celui qui fend le bois n'est pas cause de la combustion; il est seulement cause inducte. Le fendeur de bois, c'est l'amour (voir Denis l'Aréopagite, Origène, Jean Damascène) Donc l'amour n'est que la cause indirecte de l'amour »

Voilà ce que c'est que d'étudier. Ce n'est pas une faible école qui pouvait produire un tel homme 1 Cologne seule, Louvain, Paris, avaient les machines propres à mouler le cerveau humain. L'école 2 de Paris était forte; pour le latin de cuisine, qu'opposer au *Janotus* de Gargantua? Mais plus forte était Cologne, glorieuse reine des ténèbres qui a donné à Hutten le type des *Obscuri viri*, des obscurantins et ignorantins, race si prospère et si féconde.

Ce solide scolastique, plein de mots, vide de sens, ennemi juré de la nature, autant que de la raison, siège avec une foi superbe dans ses livres et dans sa robe, dans sa crasse et sa poussière Sur la table de son tribunal, il a la *Somma* d'un côté,

de l'autre le *Directorium*. Il n'en sort pas. A tout le reste il sourit. Ce n'est pas à un homme comme lui qu'on en fait accroire, ce n'est pas lui qui donnera dans l'astrologie ou dans l'alchimie, sottises pas encore assez sottes, qui menaient à l'observation. Que dis-je? Sprenger est esprit fort, il doute des vieilles recettes. Quoique Albert le Grand assure que la sauge dans une fontaine suffit pour faire un grand orage, il secoue la tête. La sauge? à d'autres! je vous prie. Pour peu qu'on ait d'expérience, on reconnaît ici la ruse de Celui qui voudrait faire perdre sa piste et donner le change, l'astucieux Prince de l'air; mais il y aura du mal, il a affaire à un docteur plus malin que le 3 Malin.

J'aurais voulu voir en face ce type admirable du juge et les gens qu'on lui amenait. Des créatures que Dieu prendrait dans deux globes différents ne seraient pas plus opposées, plus étrangères l'une à l'autre, plus dépourvues de langue commune. La vieille, squelette déguenillé à l'œil flamboyant de malice, trois fois recuite au feu d'enfer; le sinistro solitaire, berger de la forêt Noire, ou des hauts déserts des Alpes : voilà les sauvages qu'on présente à l'œil terne du savantasso, au jugement du scolastique.

Ils ne le feront pas, du reste, suer longtemps en son lit de justice. Sans torture, ils diront tout. La torture viendra, mais après, pour complément et ornement du procès-verbal. Ils expliquent et content par ordre tout ce qu'ils ont fait. Le Diable est l'intime ami du berger, et il couche avec la sor-

1. HF: qui eût fabriqué un tel homme.
2. HF: à mouler ainsi
3. O,A: après Malin, « trait et blanc »

cière. Elle en sourit, elle en triomphe. Elle jout visiblement de la terreur de l'assemblée.

Voilà une vieille bien folle, le berger ne l'est pas moins. Sots? Ni l'un ni l'autre. Loin de là, ils sont affines, subtils, entendent pousser l'herbe et voient à travers les murs. Ce qu'ils voient le mieux encore, ce sont les monumentales oreilles d'une qui ombragent le bonnet du docteur. C'est surtout la peur qu'il a d'eux. Car il a beau faire le brave, il tremble. Lui-même avoue que le prêtre, s'il n'y prend garde, en conjurant le démon, le décèle parfois à changer de gîte, à passer dans le prêtre même, trouvant plus flatteur de loger dans un corps consacré à Dieu. Qui sait si ces simples diables de bergers et de sorcières n'auraient pas l'ambition d'habiter un inquisiteur? Il n'est nullement rassuré, lorsque, de sa plus grosse voix, il dit à la vieille : « Si il est si puissant, ton maître, comment ne sens-je point ses attentes? » — « Et je ne les sentais que trop, dit le pauvre homme dans son livre. Quand j'étais à Ratisbonne, que de fois il venait frapper aux carreaux de ma fenêtre! Que de fois il enfonçait des épingle à mon bonnet! Puis c'étaient cent visions, des chiens, des singes, etc. »

La plus grande joie du Diable, ce grand logicien, c'est de pousser au docteur, par la voix de la fausse vieille, des arguments embarrassants, d'insidieuses questions, auxquels il n'échappe guère qu'en faisant comme ce poisson qui s'enfuit en troublant

l'eau et la noircissant comme l'encre. Par exemple : « Le Diable n'agit qu'autant que Dieu le permet. Pourquoi punir ses instruments? » — Ou bien : « Nous ne sommes pas libres. Dieu permet, comme pour Job, que le Diable nous tente et nous pousse, nous viole avec des coups... Doit-on punir qui n'est pas libre? » — Sprenger s'en tire en disant : « Vous êtes des êtres libres (ici force textes) Vous n'êtes seifs que de votre pacte avec le Malin » — A quoi la réponse serait trop facile. « Si Dieu permet au Malin de nous tenter de faire un pacte, il rend ce pacte possible, etc.* »

« Je suis bien bon, dit-il, d'écouter ces gens-là! Sot qui dispute avec le Diable. » — Tout le peuple dit comme lui. Tous applaudissent au procès; tous sont émus, frémissants, impatients de l'exécution. De pendus, on en voit assez. Mais le sorcier et la sorcière, ce sera une curieuse fête de voir comment ces deux fagots pétilleront dans la flamme.

Le juge a le peuple pour lui. Il n'est pas embarrassé. Avec le *Directorium*, il suffirait de trois témoins. Comment n'a-t-on pas trois témoins, surtout pour témoigner le faux? Dans toute ville médisante, dans tout village envieux, plein de haines de voisins, les témoins abondent. Au reste, le *Directorium* est un livre suranné, vieux d'un siècle. Au quinzième, siècle de lumière, tout est perfectionné. Si l'on n'a pas de témoins, il suffit de la *voix publique*, du cri général*.

* Faustine Helle, dans son savant et lumineux *Traité de l'instruction*

1. HF: de l'assemblée. C'est son maître, s'est son amant. Seulement, c'est un rude maître qui la mène à force de coups. Une fois pleine et gonflée de lui, elle voudrait en vain jeter hors l'hôte terrible, en vain courir; où elle court, elle l'emporte. Comme le malade travaillé du ver solitaire, qui le sent montant, descendant, vivant en lui et malgré lui, elle s'agite parfois furieuse; lui s'en amuse d'autant plus; c'est son jouet, c'est sa toupie; et, si elle flagelle le monde, c'est qu'elle est durement flagellée.

Voilà une vieille bien folle, et l'autre ne l'est pas moins.

2. HF: il rend ce pacte possible, il en est cause, » etc.

Cri sincère, cri de la peur, cri lamentable des victimes, des pauvres ensorcelés. Sprenger en est fort touché. Ne croyez pas que ce soit de ces scolastiques insensibles, hommes de sèche abstraction. Il a un cœur. C'est justement pour cela qu'il tue si facilement. Il est pitoyable, plein de charité. Il a pitié de cette femme éplorée, naguère enceinte, dont la sorcière étouffa l'enfant d'un regard. Il a pitié du pauvre homme dont elle a fait greler le champ. Il a pitié du mari qui, n'étant nullement sorcier, voit bien que sa femme est sorcière, et la traîne, la corde au cou, à Sprenger, qui la fait brûler.

Avec un homme cruel, on s'en tirerait peut-être; mais, avec ce bon Sprenger, il n'y a rien à espérer. Trop forte est son humanité; on est brûlé sans remède, ou bien il faut bien de l'adresse, une grande présence d'esprit. Un jour, on lui porta plainte de la part de trois bonnes dames de Strasbourg qui, au même jour, à la même heure, ont été frappées de coups invisibles. Comment? Elles ne peuvent accuser qu'un homme de mauvaise mine qui leur aura jeté un sort. Mandé devant l'inquisiteur, l'homme proteste, jure par tous les saints qu'il ne connaît point ces dames, qu'il ne les a jamais vues. Le juge ne veut point le croire.

(son criminelle (t. I, 398), a parfaitement expliqué comment Innocent III, vers 1200, supprime les garanties de l'Accusation, jusque là nécessaires (surtout la peine de la calomnie que pouvait encourir l'accusateur). On y a substitué les procédures ténébreuses, la Dénonciation, l'Inquisition. Voir dans Soidan la légèreté terrible des dernières procédures. On verse le sang comme l'eau.

1

Pleurs, serments, rien ne servait. Sa grande pitié pour les dames le rendait inexorable, indigné des dénégations. Et déjà il se levait. L'homme allait être torturé, et là il eût avoué, comme faisaient les plus innocents. Il obtient de parler et dit : « J'ai mémoire, en effet, qu'un, à cette heure, j'ai battu .. qui? non des créatures baptisées, mais trois chattes qui furieusement sont venues pour me mordre aux jambes. » — Le juge, en homme pénétrant, vit alors toute l'affaire, le pauvre homme était innocent, les dames étaient certainement à tels jours transformées en chattes, et le Malin s'amusait à les jeter aux jambes des chretiens pour perdre ceux-ci et les faire passer pour sorciers.

Avec un juge moins habile, on n'eût pas deviné ceci. Mais on ne pouvait toujours avoir un tel homme. Il était bien nécessaire que, toujours sur la table de l'Inquisition, il y eût un bon guide-âne qui révélât au juge, simple et peu expérimenté, les ruses du vieil Ennemi, les moyens de les déjouer, la tactique habile et profonde dont le grand Sprenger avait si heureusement fait usage dans ses campagnes du Rhin. Dans cette vue, le *Mallcus*, qu'on devait porter dans la poche, fut imprimé généralement dans un format rare alors, le petit in-18. Il n'eût pas été séant qu'à l'audience, embarrassé, le juge ouvrit sur la table un in-folio. Il pouvait, sans affectation, regarder du coin de l'œil, et sous la table, fouiller son manuel de sottise.

16.

1. Cette note ne figure pas dans HF.
2. HF: j'ai battu... mais qui?
3. HF, OABCDEFGH; petit-18 (Correction d'après les 2^e et 3^e éd. de HF)

Le *Malleus*, comme tous les livres de ce genre, contient un singulier aveu, c'est que le Diable gagne du terrain, c'est-à-dire que Dieu en perd, quo le genre humain, sauvé par Jésus, devient la conquête du Diable. Celui-ci, trop visiblement, avance de légende en légende. Que de chemin il a fait depuis les temps de l'Évangile, ou il était trop heureux de se loger dans des pourceaux, jusqu'à l'époque de Dante, ou, théologien et juriste, il argumente avec les saints, plaide, et, pour conclusion d'un syllogisme vainqueur, emportant l'âme disputée, dit avec un rire triomphant : « Tu ne savais pas que j'étais logicien ! »

Aux premiers temps du moyen âge, il attend encore l'agonie pour prendre l'âme et l'emporter. Sainte Hildegarde (vers 1100) croit « *qu'il ne peut pas entrer dans le corps d'un homme vivant, autrement les membres se disperseraient, c'est l'ombre et la fumée du Diable qui y entrent seulement.* » Cette dernière lueur de bon sens disparaît au douzième siècle. Au treizième, nous voyons un prêtre qui craint tellement d'être pris vivant, qu'il se fait garder jour et nuit par deux cents hommes armés.

La commence une époque de terreurs croissantes, où l'homme se fie de moins en moins à la protection divine. Le Démon n'est plus un esprit furtif, un voleur de nuit qui se glisse dans les ténèbres ; c'est l'intrépide adversaire, l'audacieux singe de Dieu, qui, sous son soleil, en plein jour, contrefait sa création. Qui dit cela ? La légende ? Non, mais les plus grands docteurs. Le Diable transforme tous les êtres, dit Albert le Grand

Saint Thomas va bien plus loin. « Tous les changements, dit-il, qui peuvent se faire de nature ou par les germes, le Diable peut les imiter. » Etouffante concession, qui, dans une bouche si grave, ne va pas à moins qu'à constituer un Créateur en face du Créateur ! « Mais pour ce qui peut se faire sans germer, ajoute-t-il, une métamorphose d'homme en bête, la résurrection d'un mort, le Diable ne peut les faire. » Voilà la part de Dieu potito. En propre, il n'a que le miracle, l'action rare et singulière. Mais le miracle quotidien, la vie, elle n'est plus à lui seul : le Démon, son imitateur, partage avec lui la nature.

Pour l'homme, dont les faibles yeux ne font pas 1 différence de la nature créée de Dieu à la nature créée du Diable, voilà le monde partagé. Une terrible incertitude planera sur toute chose. L'innocence de la nature est perdue. La source pure, la blanche fleur, le petit oiseau, sont-ils bien de Dieu, ou de perfides imitations, des pièges tendus à l'homme ? Arrière ! tout devient suspect. Des deux créations, la bonne, comme l'autre en suspicion, est obscurcie et envahie. L'ombre du Diable voile le jour, elle s'étend sur toute vie. À juger par l'apparence et par les terreurs humaines, il ne partage pas le monde, il l'a usurpé tout entier.

Les choses en sont là au temps de Sprenger. Son livre est plein des aveux les plus tristes sur l'impuissance de Dieu. *Il permet*, dit-il, qu'il en soit ainsi. *Permettre* une illusion si complète, laisser croire que le Diable est tout, Dieu rien, c'est plus

1. HP ne font pas la différence

que *permettre*, c'est décider la damnation d'un monde d'âmes infortunées que Dieu ne défend contre cette erreur. Nulle prière, nulle pénitence, nul pèlerinage ne suffit; non pas même (il en fait l'aveu) le sacrement de l'autel. Etrange mortification! Des nonnes, bien confessées, *l'hostie dans la bouche*, avouent qu'à ce moment même elles ressentent l'inférieur amant, qui, sans vergogne ni peur, les trouble et ne lâche pas prise. Et, pressés de questions, elles ajoutent, en pleurant, qu'il a le corps, *parce qu'il a l'âme*.

Les anciens Manichéens, les modernes Albigeois, furent accusés d'avoir cru à la puissance du Mal qui lutait à côté du Bien, et fait le Diable égal de Dieu. Mais ici il est plus qu'égal. Si Dieu, dans l'hostie, ne fait rien, le Diable paraît supérieur.

Je ne m'étonne pas du spectacle étrange qu'offre alors le monde. L'Espagne, avec une sombre fureur, l'Allemagne, avec la colère effrayante et pédantesque dont témoigne le *Malleus*, poursuivent l'insolent vainqueur dans les misérables où il élit domicile; on brûle, on détruit les logis vivants où il s'était établi. Le trouvant trop fort dans l'âme, on veut le chasser des corps. A quoi bon? Brûlez cette vieille, il s'établit chez la voisine; que dis-je? il se saisit parfois (si nous en croyons Sprenger) du prêtre qui l'exorcise, triomphant dans son jugo même.

Les dominicains, aux expédients, conseillaient

pourtant d'essayer l'intercession de la Vierge, la répétition continuelle de l'*Ave Maria*. Toutefois Sprenger avoue que ce remède est éphémère. On ne peut être pris entre deux *Ave*. De là l'invention du Rosaire, le chapelet des *Ave* par lequel on peut sans attention marmotter indéfiniment pendant que l'esprit est ailleurs. Des populations entières adoptent ce premier essai de l'art par lequel Loyola essayera de mener le monde, et dont ses *Exercitia* sont l'ingénieur rudiment.

Tout ceci semble contredire ce que nous avons dit au chapitre précédent sur la décadence de la sorcellerie. Le Diable est maintenant populaire et présent partout. Il semble avoir vaincu. Mais pronto-t-il de la victoire? Gagne-t-il en substance? Oui, sous l'aspect nouveau de la Révolte scientifique qui va nous faire la lumineuse Renaissance. Non, sous l'aspect ancien de l'Esprit ténébreux de la sorcellerie. Ses légendes, au seizième siècle, plus nombreuses, plus répandues que jamais, tourmentent volontiers au grotesque. On tremble, et cependant on rit.*

*V. mes *Mémoires de Luther*, pour les Hilchrois, etc.

1. HF: juge même, chansonnant son jugement et riant de cette lutte des feux grossiers contre un esprit.

Les dominicains...

2. La partie empruntée à HF se termine ici; le paragraphe final manque dans le manuscrit.

3. Voir la note extraite du dossier Histoire religieuse I, variante n° 54.

III

CENT ANS DE TOLÉRANCE EN FRANCE — RÉACTION¹ 1

L'Église donnait au juge et à l'accusateur la confiscation des sorciers. Partout où le droit canonique resto fort, les procès de sorcellerie se multiplient, enrichissent le clerge. Partout où les tribunaux laïques revendiquent ces affaires, elles deviennent rares et disparaissent, du moins pour cent années chez nous, 1450-1550.

Un premier coup de lumière se fait déjà au milieu du quinzième siècle, et il part de la France. L'examen du procès de Jeanne d'Arc par le Parlement, sa réhabilitation, font réfléchir sur le commerce des esprits, bons ou mauvais, sur les erreurs des tribunaux ecclésiastiques. Sorcière pour les Anglais, pour les plus grands docteurs du Concile de Bâle, elle est pour les Français une sainte, une sibylle. Sa réhabilitation inaugure 2

chez nous une ère de tolérance. Le Parlement de Paris réhabilite aussi les prétendus Vaudois d'Arras. En 1408, il renvoie comme fou un sorcier qu'on lui présente. Nulle condamnation sous Charles VIII, Louis XII, François I^{er}.

Tout au contraire, l'Espagne, sous la pieuse Isabelle (1506), sous le cardinal Ximènes, commence à brûler les sorcières. Genève, alors sous son évêque (1515), en brûla cinq cents en trois mois. L'empereur Charles-Quint, dans ses constitutions allemandes, veut en vain établir que « la sorcellerie, causant dommage aux biens et aux personnes, est une affaire civile (non ecclésiastique) ». « En vain il supprime la confiscation (sauf le cas de lèse-majesté). Les petits princes-évêques, dont la sorcellerie fait un des meilleurs revenus, continuent de brûler en furieux. L'imperceptible évêché de Bamberg, en un moment, brûle six cents personnes, et celui de Wurtzbourg neuf cents ! Le procédé est simple. Employer tout d'abord la torture contre les témoins, créer des témoins à charge par la douleur, l'effroi. Tirer de l'accusé, par l'excès des souffrances, un aveu, et croire cet aveu contre l'évidence des faits. Exemple. Une sorcière avoue avoir tiré du cimetière le corps d'un enfant mort récemment, pour user de ce corps dans ses compositions magiques. Son mari dit : « Allez au cimetière. L'enfant y est. » On le déterre, on le retrouve justement dans sa bière. Mais le juge décide, contre le témoignage de ses yeux, que

1. M: Cent ans de tolérance en France. Les sorcières basques. 1610.

2. M: elle est pour les Français sainte et sibylle.

3. M: brûle

4. M: (en marge) en note Soldan p...

5. M: accusée

c'est une apparence, une illusion du diable. Il préfère l'aveu de la femme au fait lui-même. Elle est brûlée*.

Les choses allèrent si loin chez ces bons princes-évêques, que plus tard l'empereur le plus bigot qui fut jamais, l'empereur de la guerre de Trente Ans, Ferdinand II, est obligé d'intervenir, d'établir à Bamberg un commissaire impérial pour qu'on suive le droit de l'Empire, et que le juge épiscopal ne commence pas ces procès par la torture qui les tranchait d'avance, menait droit au bûcher.

On prenait les sorcières¹ fort aisément par leurs aveux, et parfois sans tortures. Beaucoup étaient de demi-foibles. Elles avouaient se transformer en bêtes. Souvent les Italiennes se faisaient chattes, et, glissant sous les portes, suçaient, disaient-elles, le sang des enfants. Au pays des grandes forêts, en Lorraine et au Jura, les femmes volontiers devenaient louves, dévoraient les passants, à les en croire (même quand il ne passait personne). On les brûlait. Des filles assuraient s'être livrées au diable, et on les trouvait vierges encore. On les brûlait. Plusieurs semblaient avoir hâte, besoin d'être brûlées. Parfois folie, fureur. Et parfois désespoir. Une Anglaise, menée au bûcher, dit au peuple : « N'accusez mes juges. J'ai voulu me

* Voir Soidan pour ce fait et pour tout ce qui regarde l'Allemagne.

perdre moi-même. Mes parents s'étaient éloignés avec horreur. Mon mari m'avait reniée. Je ne serais rentrée dans la vie que deshonorée... J'ai voulu mourir... J'ai menti. »

Le premier mot exprès de tolérance, contre le sot Spienger, son allié Manuel et ses dominicains, fut dit par un légiste de Constance, Molitor. Il dit cette chose de bon sens, qu'on ne pouvait prendre au sérieux les aveux des sorcières, puisqu'en elles, celui qui parlait, c'était justement le père du mensonge. Il se moqua des miracles du diable, soutint qu'ils étaient illusoire². Indirectement les rieurs, Hutten, Érasme, dans les satires qu'ils firent des idiots dominicains, portèrent un coup violent à l'Inquisition. Cardan dit sans détour : « Pour avoir la confiscation³, les memes accusaient, condamnaient, et à l'appui inventaient mille histoires. »

L'apôtre de la tolérance, Châtillon, qui soutint, contre les catholiques et les protestants à la fois, qu'on ne devait point brûler les hérétiques, sans parler des sorciers, mit les esprits dans une meilleure direction. Agrippa, Lavatier, Wyer surtout, l'illustre médecin de Cleves, dirent justement que, si ces misérables sorciers sont le jouet du Diable, il faut s'en prendre au Diable plus qu'à elles, les guérir et non les brûler. Quelques médecins de Paris poussent bientôt l'incrédulité jusqu'à prétendre que les possédées, les sorcières, ne sont

1. Cette note ne figure pas dans le manuscrit.
2. M: On les prenait
3. M: en Lorraine, au Jura
4. M: (en marge) Note. Walter Scott, *Démonologie*.
5. M: du diable, les soutint illusoire.
6. M: les confiscations

que des fourbos. C'était aller trop loin. La plupart étaient des malades sous l'empire d'une illusion.

Le sombre règne d'Henri II et de Diane de Poitiers finit les temps de tolérance. On brûle, sous Diane, les hérétiques et les sorciers. Catherine de Médicis, au contraire, entourée d'astrologues et de magiciens, eût voulu protéger ceux-ci. Ils multipliaient fort. Le sorcier Trois-Échelles, jugé sous Charles IX, les compte par cent mille et dit que la France est sorcière.

Agrippa et d'autres soutiennent que toute science est dans la Magie. Magie blanche, il est vrai. Mais la terreur des sots, la fureur fanatique, en font fort peu de différence. Contre Weyer, contre les vrais savants, la lumière et la tolérance, une violente réaction de ténèbres se fait d'où on l'eût attendu le moins. Nos magistrats, qui, depuis près d'un siècle, s'étaient montrés éclairés, équitables, maintenant lancés en grand nombre dans le Catholicon d'Espagne et la furie ligueuse, se montrent plus prêtres que les prêtres. En repoussant l'inquisition de France, ils l'égalent, voudraient l'effacer. A ce point qu'en une fois le seul Parlement de Toulouse met au bûcher quatre cents corps humains. Qu'on juge de l'horreur, de la noire fumée de tant de chair, de graisse, qui, sous les cris perçants, les hurlements, fond horriblement, bouillonne! Exécrable et nauséabond spectacle

5 qu'on n'avait pas vu depuis les grillades et les rô-tissades albigeoises!

Mais cela, c'est trop peu encore pour Bodin, le légiste d'Angers, l'adversaire violent de Weyer. Il commence par dire que les sorciers sont si nombreux, qu'ils pourraient en Europe refaire une armée de Xerxès, de dix-huit cent mille hommes. Puis il exprime (à la Caligula) le vœu que ces deux millions d'hommes soient réunis pour qu'il puisse, lui Bodin, les juger, les brûler d'un seul coup.

La concurrence s'en mêle. Les gens de loi commencent à dire que le prêtre, souvent trop lié avec la sorcière, n'est plus un juge sûr. Les juristes, en effet, paraissent un moment plus sûrs encore. L'avocat jésuite Del Rio en Espagne, Remy (1506) en Lorraine, Boguet (1602) au Jura, Leloyer (1605) dans l'Anjou, sont gens incomparables, à faire mourir d'envie Torquemada.

En Lorraine, ce fut comme une contagion terrible de sorciers, de visionnaires. La foule, désespérée par le passage continu des troupes et des bandits, ne priait plus que le Diable. Les sorciers entraînaient le peuple. Maints villages, effrayés, entre deux terreurs, celle des sorciers et celle des juges, avaient envie de laisser là leurs terres et de s'enfuir, si l'on en croit Remy, le juge de Nancy. Dans son livre dédié au cardinal de Lorraine (1596), il assure avoir brûlé en seize années huit cents

1. M: et de sa Diane de Poitiers

2. M: fait

3. M: de la noire et grasse fumée

4. M: fond, frit horriblement, bouillonne!

5. M: depuis les grillades immenses

6. O.A: Leloyer (1605) dans le Maine

7. Le manuscrit de ce chapitre s'arrête ici. La suite a été empruntée à HF, t. XI (Henri IV et Richelieu, 1857, p. 291-294; O.C., t. IX, p. 165-167).

sorcières. « Ma justice est si bonne, dit-il, que, l'an dernier, il y en a eu seize qui se sont tuées pour ne pas passer par mes mains. »

Les prêtres étaient humiliés. Auraient-ils pu faire mieux que ce laïque? Aussi les moines seigneurs de Saint-Claude, contre leurs sujets, adonnés à la sorcellerie, prirent pour juge un laïque, l'honnête Boguet. Dans ce triste Jura, pays pauvre de maigres pâturages et de sapins, le seif sans espoir se donnait au Diable. Tous adoraient le chat noir.

Le livre de Boguet (1602) eut une autorité immense. Messieurs des Parlements étudièrent, comme un manuel, ce livre d'or du petit juge de Saint-Claude. Boguet, en réalité, est un vrai légiste, scrupuleux même, à sa manière. Il blâme la perfidie dont on usait dans ces procès; il ne veut pas que l'avocat trahisse son client ni que le juge promette grâce à l'accusé pour le faire mourir. Il blâme les épreuves si peu sûres auxquelles on soumettait encore les sorcières. « La torture, dit-il, est superflue; elles n'y cèdent jamais. » Enfin il a l'humanité de les faire étrangler avant qu'on les jette au feu, sauf toutefois les loups-garous, « qu'il faut avoir bien soin de brûler vifs. » Il ne croit pas que Satan veuille faire pacte avec les enfants : « Satan est fin, il sait trop bien qu'au-dessous de quatorze ans ce marché avec un mineur pourrait être cassé pour défaut d'âge et de discrétion. » Voilà donc les enfants sauvées? Point du tout, il se

contredit, ailleurs, il croit qu'on ne purgera cette lepre qu'en brûlant tout, jusqu'aux berceaux. Il en fût venu là s'il eût vécu. Il fit du pays un désert. Il n'y eut jamais un juge plus consciencieusement exterminateur.

Mais c'est au Parlement de Bordeaux qu'est poussé le cri de victoire de la juridiction laïque dans le livre de Lancre *Inconstance des démons* (1612). L'auteur, homme d'esprit, conseiller de ce Parlement, raconte en triomphateur sa bataille contre le Diable au pays basque, ou, en moins de trois mois, il a expédié je ne sais combien de sorcières, et, ce qui est plus fort, trois prêtres. Il regarde en pitié l'Inquisition d'Espagne, qui, pres de là, à Logroño (frontière de Navarre et de Castille), a trainé deux ans un procès et fini malheureusement par un petit auto-da-fé, en relâchant tout un peuple de femmes.

17.

1. HF,O,A: *Inconstance des démons* (1610 et 1613).

2. HF,O,A. de Navarre et Castille

IV^{*}

1

LES SORCIÈRES BASQUES 1600

Cette vigoureuse exécution de prêtres indique assez que M. de Lancre est un esprit indépendant. Il l'est en politique. Dans son livre du *Prince* (1617), il déclare sans ambages que « la Loi est au-dessus du Roi. »

Jamais les Basques ne furent mieux caractérisés que dans le livre de l'*Inconstance*. Chez nous, comme en Espagne, leurs privilèges les mettaient quasi en république. Les nôtres ne devaient au roi quo de le servir en armes, au premier coup de tambour, ils devaient armer deux mille hommes, sous leurs capitaines basques. Le clergé ne pesait guère; il poursuivait peu les sorciers, l'étant lui-même. Le prêtre dansait, portait l'épée, menait sa maîtresse au sabbat. Cette maîtresse était sa sacristine ou *bénédicté*, qui arrangeait l'église. Le curé

ne se brouillait avec personne, disait à Dieu sa messe blanche le jour, la nuit au Diable la messe noire, et parfois dans la même église (Lancre).

Les Basques de Bayonne et de Saint-Jean-de-Luz, têtes hasardeuses et excentriques, d'une fabuleuse audace, qui s'en allaient en barque aux mers les plus sauvages harponner la baleine, faisaient nombre de veuves. Ils se jetèrent en masse dans les colonies d'Illinois IV, l'empire du Canada, lussant leurs femmes à Dieu ou au Diable. Quant aux enfants, ces maîtres, fort honnêtes et probes, y auraient songé davantage, s'ils en eussent été sûrs. Mais, au retour de leurs absences, ils calculaient, comptaient les mois, et ne trouvaient jamais leur compte.

Les femmes, très jolies, très hardies, imaginatives, passaient le jour, assises aux cimetières sur les tombes, à jaser du sabbat, en attendant qu'elles y allassent le soir. C'était leur rage et leur furie.

Nature les fait sorcières : ce sont les filles de la mer et de l'illusion. Elles naissent comme des poissons, jouent dans les flots. Leur maître naturel est le Prince de l'air, roi des vents et des rêves, celui qui gonflait la sibylle et lui soufflait l'avenir.

Leur juge qui les brûle est pourtant charmé d'elles : « Quand on les voit, dit-il, passer, les cheveux au vent et sur les épaules, elles vont, dans cette belle chevelure, si parées et si bien armées, que, le soleil y passant comme à travers une nuée, l'éclat en est violent et forme d'ardents éclairs... De là, la fascination de leurs yeux, dangereux en amour, autant qu'en sortilège. »

1. Il n'y a pas de manuscrit. Michelet s'est contenté de reproduire intégralement, pour faire suite au chapitre précédent, le texte de HF, t. XI, chap. XVIII, p. 294-305 de l'édition de 1857, O.C., t. IX, p. 167-171.

Ce Bordelais, aimable magistrat, le premier type de ces juges mondains qui ont égayé la robe au dix-septième siècle, joue du luth dans les entractes, et fait même danser les sorcières avant de les faire brûler. Il écrit bien, il est beaucoup plus clair que tous les autres. Et cependant on démêle chez lui une cause nouvelle d'obscurité, inhérente à l'époque. C'est que, dans un si grand nombre de sorcières, que le juge ne peut brûler toutes, la plupart sentent finement qu'il sera indulgent pour celles qui entreront le mieux dans sa pensée et dans sa passion. Quelle passion? D'abord, une passion populaire, l'amour du merveilleux horrible, le plaisir d'avoir peur, et aussi, si l'on faut le dire, l'amusement des choses indécentes. Ajoutez une affaire de vanité : plus ces femmes habiles montrent le Diable terrible et furieux, plus le juge est flatté de compter un tel adversaire. Il se drape dans sa victoire, tiène dans sa sottise, triomphe de ce fou bavardage.

La plus belle pièce, en ce genre, est le procès-verbal espagnol de l'auto-da-fé de Logroño (9 novembre 1610), qu'on lit dans Llorente. Lancre, qui le cite avec jalousie et voudrait le déprécier, avoue le charme infini de la fête, la splendeur du spectacle, l'effet profond de la musique. Sur un échafaud étaient les brûlées, en petit nombre, et sur un autre, la foule des relâchées. L'héroïne repentante, dont on lut la confession, a tout osé. Rien de plus fou. Au sabbat, on mange des enfants en hachis, et, pour second plat, des corps de sorciers déterrés. Les crapauds dansent, parlent, se plai-

gnent amoureuxment de leurs maîtresses, les font gronder par le Diable. Celui-ci reconduit poliment les sorcières, en les éclairant avec le bras d'un enfant mort sans baptême, etc.

La sorcellerie, chez nos Basques, avait l'aspect moins fantastique. Il semble que le sabbat n'y ait alors qu'une grande fête où tous, les nobles même, allaient pour l'amusement. Au premier rang y figuraient des personnes voilées, masquées, que quelques-uns croyaient des princes. « On n'y voyait autrefois, dit Lancre, que des idiots des Landes. Aujourd'hui, on y voit des gens de qualité. » Satan, pour fêter ces notabilités locales, créait parfois en ce cas un *évêque du sabbat*. C'est le titre que reçut de lui le jeune seigneur Lancinena, avec qui le Diable en personne voulut bien ouvrir la danse.

Si bien appuyées, les sorcières régnaient. Elles exerçaient sur le pays une terreur d'imagination incroyable. Nombre de personnes se croyaient leurs victimes, et réellement devenaient gravement malades. Beaucoup étaient frappées d'épilepsie et aboyaient comme des chiens. La seule petite ville d'Acqs comptait jusqu'à quarante de ces malheureux aboyeurs. Une dépendance effrayante les liait à la sorcière, si bien qu'une dame appelée comme témoin, aux approches de la sorcière qu'elle ne voyait même pas, se mit à aboyer furieusement, et sans pouvoir s'arrêter.

Ceux à qui l'on attribuait une si terrible puissance étaient maîtres. Personne n'eût osé leur fermer sa porte. Un magistrat même, l'assesseur cri-

minel de Bayonne, laissa faire le sabbat chez lui. Le seigneur de Saint-Pé, Urtubi, fut obligé de faire la fête dans son château. Mais sa tête en fut ébranlée au point qu'il s'imagina qu'une sorcière lui suçait le sang. La peur lui donnant du courage, avec un autre seigneur, il se rendit à Bordeaux, s'adressa au Parlement, qui obtint du roi que deux de ses membres, MM. d'Espagnac et de Lancro, seraient commis pour juger les sorciers du pays basque. Commission absolue, sans appel, qui procéda avec une vigueur inouïe, jugea en quatre mois soixante ou quatre-vingts sorcières, et en examina cinq cents, également marquées du signe du Diable, mais qui ne figurèrent au procès que comme témoins (mai-août 1609).

Ce n'était pas une chose sans péril pour deux hommes et quelques soldats d'aller procéder ainsi au milieu d'une population violente, de tête fort exaltée, d'une foule de femmes de marins, hardies et sauvages. L'autre danger, c'étaient les prêtres, dont plusieurs étaient sorciers, et que les commissaires laïques devaient juger, malgré la vive opposition du clergé.

Quand les juges arrivèrent, beaucoup de gens se sauvèrent aux montagnes. D'autres hardiment restèrent, disant que c'étaient les juges qui seraient brûlés. Les sorcières s'effrayaient si peu, qu'à l'audience elles s'endormaient du sommeil sabbatique, et assuraient au réveil avoir joui, au tribunal

même, des béatitudes de Satan. Plusieurs dirent : « Nous ne souffrons que de ne pouvoir lui témoigner que nous brûlons de souffrir pour lui. »

Celles que l'on interrogeait disaient ne pouvoir parler. Satan obstruait leur gosier, et leur montait à la gorge.

Le plus jeune des commissaires, Lancro, qui 1 écrit cette histoire, était un homme du monde. Les sorcières entrevirent qu'avec un pareil homme il y avait des moyens de salut. La ligue fut rompue. Une mendicante de dix-sept ans, la Murgui (Margarita), qui avait trouvé lucratif de se faire sorcière, et qui, presque enfant, menait et offrait des enfants au Diable, se mit avec sa compagne (une Lisalda de même âge) à dénoncer toutes les autres. 2 Elle dit tout, décrivit tout, avec la vivacité, la violence, l'emphase espagnole, avec cent détails impudiques, vrais ou faux. Elle effraya, amusa, empauma les juges, les mena comme des idiots. Ils confièrent à cette fille corrompue, légère, enragée, la charge terrible de chercher sur le corps des filles et garçons l'endroit où Satan aurait mis sa marque. Cet endroit se reconnaissait à ce qu'il était insensible, et qu'on pouvait impunément y enfoncer des aiguilles. Un chirurgien martyrisait les vieilles, elle les jeunes, qu'on appelait comme témoins, mais qui, si elle les disait marquées, pouvaient être accusées. Chose odieuse que cette fille effrontée, devenue maîtresse absolue du sort de ces infortunées, allât leur enfonçant l'aiguille, et pût à volonté désigner ces corps sanglants à la mort!

1. O,A: était homme du monde.

2. BCDEFGH: écrit (correction d'après HF,O,A)

Elle avait pris un tel empire sur Lancré, qu'elle lui fait croire que, pendant qu'il dort à Saint-Pe, dans son hôtel, entouré de ses serviteurs et de son escorte, le Diable est entré la nuit dans sa chambre, qu'il y a dit la Messe noire, que les sorcières ont été jusque sous ses rideaux pour l'empoisonner, mais qu'elles l'ont trouvé bien garde de Dieu. La Messe noire a été servie par la dame de Lancré, a qui Satan a fait l'amour dans la chambre même du juge. On entrevoit le but probable de ce misérable conte : la mendicante en veut à la dame, qui était jolie, et qui eût pu, sans cette calomnie, prendre aussi quelque descendant sur le galant commissaire.

Lancré et son confrère, effrayés, avancèrent, n'osant reculer. Ils firent planter leurs potences royales sur les places même où Satan avait tenu le sabbat. Cela effraya, on les sentit forts et armés du bras du roi. Les dénonciations plurent comme grêle. Toutes les femmes, à la queue, vinrent s'accuser l'une l'autre. Puis on fit venir les enfants, pour leur faire dénoncer les mères. Lancré juge, dans sa gravité, qu'un témoin de huit ans est bon, suffisant et respectable.

M. d'Espagnet ne pouvait donner qu'un moment à cette affaire, devant se rendre bientôt aux États de Béarn. Lancré, poussé à son insu par la violence des jeunes révélatrices qui seraient restées en péril si elles n'eussent fait brûler les vieilles, mena le procès au galop, bride abattue. Un nombre

suffisant de sorcières furent adjugées au bûcher. Se voyant perdues, elles avaient fini par prier aussi, dénoncer. Quand on amena les premières au feu, il y eut une scène horrible. Le bourreau, l'huissier, les sergents, se crurent à leur dernier jour. La foule s'acharna aux charrettes, pour forcer ces malheureuses de retracter leurs accusations. Des hommes leur mirent le poignard à la gorge; elles faillirent peir sous les ongles de leurs compagnes fureuses.

La justice s'en tira pourtant à son honneur. Et alors les commissaires passèrent au plus difficile, au jugement de huit prêtres qu'ils avaient en main. Les révélations des filles avaient mis ceux-ci à jour. Lancré parle de leurs mœurs comme un homme qui sait tout d'original. Il leur reproche non seulement leurs galants exercices aux nuits du sabbat, mais surtout leurs sacristines, benedictes ou marguillières. Il répète même des contes : quo les prêtres ont envoyé les maïs à Terre-Neuve, et rapporte du Japon les diables qui leur livrent les femmes.

Le clergé était fort ému. L'évêque de Bayonne aurait voulu résister. Ne l'osant, il s'absenta, et désigna son vicaire général pour assister au jugement. Heureusement le Diable secourut les accusés mieux que l'évêque. Comme il ouvre toutes les portes, il se trouva, un matin, que cinq des huit échappèrent. Les commissaires, sans perdre de temps, brûlèrent les trois qui restaient.

Cela vers août 1609 Les inquisiteurs espagnols qui fuyaient à Logroño leur proces n'arriverent à l'auto-da-fe qu'au 8 novembre 1610 Ils avaient ou bien plus d'embarras que les nôtres, vu le nombre immense, épouvantable, des accusés. Comment brûler tout un peuple? Ils consulterent le pape et les plus grands docteurs d'Espagne La reculade fut décidée Il fut entendu qu'on ne brûlerait que les obstinés, ceux qui persisteraient à nier, et que ceux qui avoueraient seraient relâchés C'est la méthode qui déjà sauvait tous les pretres dans les procès de libertinage On se contentait de leur aveu, et d'une petite penitence (V Llorente)

L'inquisition, exterminatrice pour les hérétiques, cruelle pour les Maures et les Juifs, l'était bien moins pour les sorciers Ceux-ci, bergers en grand nombre, n'étaient nullement en lutte avec l'Eglise Les jouissances fort basses, parfois bestiales, des gardeurs de chèvres, inquiétaient peu les ennemis de la liberté de penser.

Le livre de Lancre a été écrit surtout en vue de montrer combien la justice de France, laïque et parlementaire, est meilleure que la justice des pretres Il est écrit légèrement et au courant de la plume, fort gai On y sent la joie d'un homme qui s'est tiré à son honneur d'un grand danger. Joie gasconne et vaniteuse Il raconte orgueilleusement qu'au sabbat qui suivit la première exécution des sorcières, leurs enfants vinrent en faire des plaintes à Satan. Il répondit que leurs mères

n'étaient pas brûlées, mais vivantes, heureuses Du fond de la nuée, les enfants crurent en effet entendre les voix des mères, qui se disaient en pleine béatitude Cependant Satan avait peur Il s'absenta quatre sabbats, se substituant un diabolotin de nulle importance Il ne reparut qu'au 22 juillet Lorsque les sorciers lui demandèrent la cause de son absence, il dit « J'ai été plaider votre cause contre Janicot (Petit-Jean, il nomme ainsi Jesus) J'ai gagné l'affaire Et celles qui sont encore en prison ne seront pas brûlées »

Le grand menteur fut démenti Et le magistrat vainqueur assure qu'à la dernière qu'on brûla on vit une nuée de crapauds sortir de sa tête Le peuple se rua sur eux à coups de pierres, si bien qu'elle fut plus lapidée que brûlée Mais, avec tout cet assaut, ils ne vinrent pas à bout d'un crapaud noir, qui échappa aux flammes, aux bâtons, aux pierres, et se sauva, comme un démon qu'il était, en lieu où on ne sut jamais le trouver

V

SATAN SE FAIT ECCLÉSIASTIQUE 1610

Quelle que soit l'apparence de fanatisme satanique que gardent encore les sorcieres, il ressort du recit de Lancre et autres du dix-septieme siecle que le sabbat alors est surtout une affaire d'argent. Elles levent des contributions presque forcées, font payer un droit de presence, tirent une amende des absents. A Bruxelles et en Picardie, elles payent, sur un tarif fixe, celui qui amène un membre nouveau a la confrerie.

Aux pays brisques, nul mystere. Il y a des assemblees de douze mille âmes, et de personnes de toutes classes, riches et pauvres, pretres, gentilshommes. Satan, lui-même gentilhomme, par-dessus ses trois cornes, porte un chapeau, comme un Monsieur. Il a trouvé trop dur son vieux siege, la pierre druidique, il s'est donné un bon fauteuil

doré. Est-ce à dire qu'il vieillit? Plus ingambe que dans sa jeunesse, il fait l'espiegle, cabriole, saute du fond d'une grande cruche, il officie les pieds en l'air, la tête en bas.

Il veut que tout se passe tres honorablement, et fait des frais de mise en scene. Outre les flammes ordinaires, jaunes, rouges, bleues, qui amusent la vue, montent, cachent de fuyantes ombres, il delecte l'oreille d'une étrange musique, « surtout de certaines clochettes qui chatouillent » les nerfs, à la maniere des vibrations pénétrantes de l'harmonica.¹ Pour comble de magnificence, Satan fait apporter de la vaisselle d'argent. Il n'est pas jusqu'à ses crapauds qui n'affectent des prétentions, ils deviennent elegants, et, comme de petits seigneurs, vont habillés de velours vert.

L'aspect, en general, est d'un grand champ de foire, d'un vaste bal masqué, à deguisements fort transparents. Satan, qui sait son monde, ouvre le bal avec l'éveque du sabbat, ou le roi et la reine. Dignités constituées pour flatter les gros personages, riches ou nobles, qui honorent l'assemblée de leur presence.

Ce n'est plus la la sombre fête de révolte, sinistre orgie des serfs, des Jacques, communiant la nuit dans l'amour, et le jour dans la mort. La violente ronde du sabbat n'est plus l'unique danse. On y joint les danses Moresques, vives ou languissantes, amoureuses, obscènes, ou des filles, dressées à cela, comme la Murgui, la Lisalda, simulaient, parodiaient les choses les plus provocantes. Ces danses étaient, dit-on, l'irrésistible attrait

1 O.A. de l'harmonie.

qui, chez les Basques, précipitait au sabbat tout le monde féminin, femmes, filles, veuves (celles-ci en grand nombre).

Sans ces amusements et le repas, on s'expliquerait peu cette fureur du sabbat. C'est l'amour sans l'amour. La fête était expressément celle de la stérilité. Boguet l'établait à merveille.

Lancré varie dans un passage pour éloigner les femmes et leur faire craindre d'être enceintes. Mais généralement plus sincère, il est d'accord avec Boguet. Le cruel et sale examen qu'il fait même du corps des sorcières dit très bien qu'il les croit stériles, et que l'amour stérile, passif, est le fond du sabbat.

Cela eût dû bien assombrir la fête, si les hommes avaient eu du cœur.

Les folles qui y venaient danser, manger, elles étaient victimes au total. Elles se résignaient, ne désirant que de ne pas revenir enceintes. Elles portaient, il est vrai, bien plus que l'homme le poids de la misère. Sprenger nous dit le triste cri qui déjà, de son temps, échappait dans l'amour. « Le fruit en soit au Diable ! » Or, en ce temps-là (1500), on vivait pour deux sous par jour, et en ce temps-ci (1600), sous Henri IV, on vit à peine avec vingt sous. Dans tout ce siècle, va croissant le désir, le besoin de la stérilité.

Cette triste réserve, cette crainte de l'amour partagé, eût rendu le sabbat froid, ennuyeux, si les habiles directrices n'en eussent augmenté le burlesque, ne l'eussent égayé d'intermèdes risibles. Ainsi le début du sabbat, cette scène antique,

grossièrement naïve, la fécondation simulée de la sorcière par Satan (jadis par Priape), était suivi d'un autre jeu, un *lavabo*, une froide purification (pour glacer et stériliser), qu'elle recevait non sans grimaces de frisson, d'horripilation. Comédie à la Pourceauguac* ou la sorcière se substituait ordinairement une agréable figure, la reine du sabbat, jeune et jolie marée.

Une facétie non moins choquante était celle de la nonne hostie, la *rave noire*, dont on faisait mille sales plaisanteries des l'antiquité, dès la Grèce, ou on l'indignait à l'homme-femme, au jeune éléminé qui courait les femmes d'autrui. Satan la découpait en rondelles qu'il avalait gravement.

La finale était, selon Lancré (sans doute selon 2 les deux effrontées qui lui font croire tout), une chose bien étonnante dans des assemblées si nombreuses. On y eût généralisé publiquement, affichée l'inceste, la vieille condition satanique pour produire la sorcière, à savoir, que la mère conçût de son fils. Chose fort inutile alors ou la sorcellerie est héréditaire dans des familles régulières et 3 complètes. Peut-être on en faisait la comédie, celle d'une grotesque Semiramis, d'un Ninus imbécile.

Ce qui peut-être était plus sérieux, une comédie

* L'instrument décrit autorise ce mot. Dans Boguet p. 69, il est froid dur très mince, long d'un peu plus d'un doigt (visiblement une canule). Dans Lancré, 224, 225, 226, il est mieux enté idem, risque moins de blesser, il est long d'une aulne et serré d'une partie est métallique, une autre souple, etc. C'est déjà le 1 cyroir.

1. O.A: une autre souple, etc. Satan, au pays basque, entre deux grandes monarchies, est au courant du progrès de cet art, déjà fort à la mode chez les dames du seizième siècle.
2. O.A: tout?
3. O.A: complètes. Chose impossible en fait et trop choquante. Peut-être...

probablement réelle, et qui indique fortement la présence d'une haute société libertine, c'était une mystification odieuse, barbare.

On tâchait d'attirer quelque imprudent mari que l'on grisait du funeste breuvage (*datura*, *bella-donc*), de sorte qu'enchanté il perdit le mouvement, la voix, mais non la faculté de voir. Sa femme, autrement *enchantée* de breuvages érotiques, tristement absente d'elle-même, apparaissait dans un déplorable état de nature, se laissant patiemment caresser sous les yeux indignés de celui qui n'en pouvait mais.

Son désespoir visible, ses efforts inutiles pour délier sa langue, dénouer ses membres immobiles, ses muettes fureurs, ses roulements d'yeux, donnaient aux regardants un cruel plaisir, analogue, du reste, à celui de telles comédies de Molière. Celle-ci était poignante de réalité, et elle pouvait être poussée aux dernières hontes. Hontes stériles, il est vrai, comme le sabbat l'était toujours, et le lendemain bien obscurcies dans le souvenir des deux victimes dégrisées. Mais ceux qui avaient vu, agi, oubliaient-ils?

Ces actes punissables sentent déjà l'aristocratie. Ils ne rappellent en rien l'antique fraternité des sorfs, le primitif sabbat, impie, souillé sans doute, mais libre et sans surprise, ou tout était voulu et consenti.

Visiblement Satan, de tout temps corrompu, va se gâtant encore. Il devient un Satan poli, rusé, doucereux, d'autant plus perfide et immonde. Quelle chose nouvelle, étrange, au sabbat, que son accord

avec les prêtres? Qu'est-ce que ce curé qui amène sa *Bénédictine*, sa sacristine, qui tripote des choses d'église, dit le matin la messe blanche, la nuit la messe noire? Satan, dit Lancre, lui recommande de faire l'amour à ses filles spirituelles, de corrompre ses pénitentes. Innocent magistrat! Il a l'air d'ignorer que depuis un siècle déjà Satan a compris, exploite les bénéfices de l'Eglise. Il s'est fait directeur. Ou, si vous l'aimez mieux, le directeur s'est fait Satan.

Rappelez-vous donc, mon cher Lancre, les procès qui commencent des 1491, et qui peut-être contribuent à rendre tolérant le Parlement de Paris. Il ne brulo plus guère Satan, n'y voyant plus qu'un masque.

Nombre de nonnes cèdent à sa ruse nouvelle d'emprunter le visage d'un confesseur aimé. Exemple cette Jeanne Pothierre, religieuse du Quesnoy, mère, de quarante-cinq ans, mais, hélas! trop sensible. Elle déclare ses feux à son *pater*, qui n'a garde de l'écouter, et fuit à Falempin, à quelques lieues de là. Le diable, qui ne dort jamais, comprend son avantage, et la voyant (dit l'annaliste) « piquée d'épines de Vénus, il prit subtilement la forme dudit Père, et, chaque nuit revenu au couvent, il réussit près d'elle, la trompant tellement, qu'elle déclara y avoir été prise, de compte fait, quatre cent trente-quatre fois*... » On eut grande pitié de son repentir, et elle fut subitement dis-

* Masséu, *Chronique du monde* (1510), et les chroniqueurs du Balnaut, Vinchant, etc.

pensée de rougir, car on bâtit une bonne fosse murée pres de là, au château de Selles, ou elle mourut en quelques jours, mais d'une tres bonne mort catholique... Quoi de plus touchant? .. Mais tout ceci n'est rien en présence de la bello affaire de Gaufridi, qui a lieu à Marseille pendant que Lancre instrumente à Bayonne¹

Le Parlement de Provence n'eut rien à envier aux succès du Parlement de Bordeaux. La juridiction laïque saisit de nouveau l'occasion d'un procès de sorcellerie pour se faire la réformatrice des mœurs ecclésiastiques. Elle jeta un regard sévère dans le monde fermé des couvents. Rare occasion. Il y fallut un concours singulier de circonstances, des jalousies funestes, des vengeances de prêtre à prêtre. Sans ces passions indiscrettes, que nous verrons plus tard encore éclater de moments en moments, nous n'aurions nulle connaissance de la destinée réelle de ce grand peuple de femmes qui meurt dans ces tristes maisons, pas un mot de ce qui se passe derrière ces grilles et ces grands murs que le confesseur franchit seul.

Le prêtre basque que Lancre montre si léger, si mondain, allant, l'épée au côté, danser la nuit au sabbat, ou il conduit sa sacristine, n'était pas un exemple à craindre. Ce n'était pas celui-là que l'Inquisition d'Espagne prenait tant de peine à couvrir, et pour qui ce corps si sévère se montrait si indulgent. On entrevoit fort bien chez Lancre, au milieu de ses réticences, qu'il y a encore *autre chose*. Et les États-généraux de 1614, quand ils disent qu'il ne faut pas que le prêtre juge le pré-

tre, pensent aussi à *autre chose*. C'est précisément ce mystère qui se trouve déchiré par le Parlement de Provence. Le directeur de religieuses, maître d'elles, et disposant de leur corps et de leur âme, les ensorcelant. voilà ce qui apparut au procès de Gaufridi, plus tard aux affaires terribles de Lou-dun et de Louviers, dans celles que Llorente, que Ricci et autres nous ont fait connaître.

La tactique fut la même pour atténuer le scandale, désorienter le public, l'occuper de la forme en cachant le fond. Au procès d'un prêtre sorcier, on mit en saillie le sorcier, et l'on escamota le prêtre, de manière à tout rejeter sur les arts magiques et faire oublier la fascination naturelle d'un homme maître d'un troupeau de femmes qui lui sont abandonnées.

Il n'y avait aucun moyen d'étouffer la première affaire. Elle avait éclaté en pleine Provence, dans ce pays de lumière ou le soleil perco tout à jour. Le théâtre principal fut non seulement Aix et Marseille, mais le lieu célèbre de la Sainte-Baume, pèlerinage fréquente où une foule de curieux vinrent de toute la France assister au duel à mort de deux religieuses possédées et de leurs demons. Les Dominicains, qui entamèrent la chose comme inquisiteurs, s'y compromirent fort par l'éclat qu'ils lui donnèrent par leur partialité pour telle de ces religieuses. Quelque soin que le Parlement mit ensuite à brusquer la conclusion, ces moines² eurent grand besoin de s'expliquer et de s'excuser. De là le livre important du moine Michaëlis, mêlé de vérités, de fables, ou il érige Gaufridi, le prêtre

1. La parue précédente n'a pas été conservée dans le manuscrit. A partir de Le Parlement de Provence..., le présent chapitre reproduit le début du chap. XIX de HF, t. XI, p. 306-310 (éd. de 1857); O.C., t. IX, p. 172-173.

2. Éditions: l'excuser, texte corrigé d'après HF.

qu'il fit brûler, on *Prince des magiciens*, non seulement de France, mais d'Espagne, d'Allemagne, d'Angleterre et de Turquie, de toute la terre habitée.

Gaufridi semble avoir été un homme agréable et de mérite. Ne aux montagnes de Provence, il avait beaucoup voyagé dans les Pays-Bas et dans l'Orient. Il avait la meilleure réputation à Marseille, où il était prêtre à l'église des Acoules. Son évêque en faisait cas, et les dames les plus dévoties le préféraient pour confesseur. Il avait, dit-on, un don singulier pour se faire aimer de toutes. Néanmoins il aurait gardé une bonne réputation si une dame noble de Provence, aveugle et passionnée, qu'il avait déjà corrompue, n'eût poussé l'infatuation jusqu'à lui confier (peut-être pour son éducation religieuse) une charmante enfant de douze ans, Madeleine de la Palud, blonde et d'un caractère doux. Gaufridi y perdit l'esprit, et ne respecta pas l'âge ni la sainte ignorance, l'abandon de son élève.

Elle grandit cependant, et la jeune demoiselle noble s'aperçut de son malheur, de cet amour inférieur et sans espoir de mariage. Gaufridi, pour la retenir, dit qu'il pouvait l'épouser devant le Diable, s'il ne le pouvait devant Dieu. Il caressa son orgueil en lui disant qu'il était le *Prince des magiciens*, et qu'elle en deviendrait la reine. Il lui mit au doigt un anneau d'argent, marque de caractères magiques. La mena-t-il au sabbat où lui fit-il croire qu'elle y avait été, en la troublant par des bécuvages, des fascinations magnétiques? Ce

qui est sûr, c'est que l'enfant, tiraillée entre deux croyances, pleine d'agitation et de peur, fut des lors par moments folle, et certains accès la jetaient dans l'épilepsie. Sa peur était d'être enlevée vivante par le Diable. Elle n'osa plus rester dans la maison de son père, et se réfugia au couvent des Ursulines de Marseille.

1. HF: aveugle et passionnée, n'eût poussé...

VI

GAUFFRIDI 1610

L'ordre des Ursulines semblait le plus calme des ordres, le moins déraisonnable¹. Elles n'étaient pas oisives, s'occupant un peu à élever des petites filles. La réaction catholique, qui avait commencé avec une haute ambition espagnole d'extase, impossible alors, qui avait follement bâti force couvents de Carmélites, Feuillantines et Capucines, s'était vue bientôt au bout de ses forces. Les filles qu'on mûrait la si durement pour en délivrer mouraient tout de suite, et, par ces morts si promptes, accusaient horriblement l'inhumanité des familles. Ce qui les tuait, ce n'étaient pas les mortifications, mais l'ennui et le désespoir. Après le premier moment de ferveur, la terrible maladie des cloîtres (décrite dès le cinquième siècle par Cassien), l'ennui pesant, l'ennui mélancolique des *apies-midi*,

l'ennui tendre qui égare en d'indefinissables langueurs, les minait rapidement. D'autres étaient comme furieuses, le sang trop fort les étouffait.

Une religieuse, pour mourir decemment sans laisser trop de remords à ses proches, doit y mettre environ dix ans (c'est la vie moyenne de cloître)². Il fallut donc en rabattre, et des hommes de bon sens et d'expérience sentirent que, pour les prolonger, il fallait les occuper quelque peu, ne pas les tenir trop seules. Saint François de Sales fonda les Visitandines, qui devaient, deux à deux, visiter les malades. César de Bus et Romillon, qui avaient créé les Prêtres de la doctrine (en rapport avec l'Oratoire), fondèrent ce qu'on eût pu appeler les filles de la Doctrine, les Ursulines, religieuses enseignantes, que ces prêtres dirigeaient. Le tout sous la haute inspection des évêques, et peu, très peu monastique, elles n'étaient pas cloîtrées encore. Les Visitandines sortaient, les Ursulines recevaient (au moins les parents des élèves). Les unes et les autres étaient en rapport avec le monde, sous des directeurs estimés. L'accueil de tout cela, c'était la médiocrité. Quoique les Oratoriens et Doctrinaires aient eu des gens de grand mérite, l'esprit général de l'ordre était systématiquement moyen, modéré, attentif à ne pas prendre un vol trop haut. Le fondateur des Ursulines, Romillon, était un homme d'âge, un protestant converti, qui avait tout traversé, et était revenu de tout. Il croyait ses jeunes Provençales déjà aussi sages, et comptait tenir ses petites ouailles dans les maigres pâturages d'une religion oratorienne,

1 *Le manuscrit de La Sorcière ne contient pas ce chapitre qui, en continuant le précédent, reproduit la suite de HF, t. XI, chap. XLX, p. 310-337 (éd. de 1857), O.C., t. IX, p. 173-185, à partir de C'était le plus calme des ordres et le moins déraisonnable.*

2 HF,O,A: des cloîtres

monotone et raisonnable. C'est par là que l'ennui rentrait. Un matin, tout échappa.

Le montagnard provençal, le voyageur, le mystique, l'homme de trouble et de passion, Gauffridi, qui venait là comme directeur de Madeleine, eut une bien autre action. Elles sentirent une puissance, et, sans doute par les échappées de la jeune folle amoureuse, elles surent que ce n'était rien moins qu'une puissance diabolique. Toutes sont saisies de peur, et plus d'une aussi d'amour. Les imaginations s'exaltent; les têtes tournent. En voilà cinq ou six qui pleurent, qui crient et qui hurlent, qui se sentent saisies du démon.

Si les Ursulines eussent été cloîtrées, murées, Gauffridi, leur seul directeur, eût pu les mettre d'accord de manière ou d'autre. Il aurait pu arriver, comme au cloître du Quesnoy en 1491¹, que le Diable, qui prend volontiers la figure de celui qu'on aime, se fût constitué, sous la figure de Gauffridi, amant commun des religieuses. Ou bien, comme dans ces cloîtres espagnols dont parle Llorente, il leur eût persuadé que le prêtre sacré de prétrise celles à qui il fait l'amour, et que le péché avec lui est une sanctification. Opinion répandue en France, et à Paris même, où ces maîtresses de prêtres étaient dites « les consacrées » (Lestonle, édit. Michaud, p. 561).

Gauffridi, maître de toutes, s'en tint-il à Madeleine? Ne passa-t-il pas de l'amour au libertinage? On ne sait. L'arrêt indique une religieuse qu'on ne montra pas au procès, mais qui réparait à la fin, comme s'étant donnée au Diable et à lui.

Les Ursulines étaient une maison toute à jour, où chacun venait, voyait. Elles étaient sous la garde de leurs Doctrinaires, honnêtes, et d'ailleurs jaloux. Le fondateur même était là, indigné et désespéré. Quel malheur pour l'ordre naissant, qui, à ce moment même, prospérait, s'étendait partout en France! Sa prétention était la sagesse, le bon sens, le calme. Et tout à coup il délire! Romillon eût voulu étouffer la chose. Il fit secrètement exorciser ces filles par un de ses² prêtres. Mais les diables ne tenaient compte d'exorcistes doctrinaires. Celui de la petite blonde, diable noble, qui était Balzebub, démon de l'orgueil, ne daigna desserrer les dents.

Il y avait, parmi ces possédées, une fille, particulièrement adoptée de Romillon, fille de vingt à vingt-cinq ans, fort cultivée et nourrie dans la controverse, née protestante, mais qui, n'ayant ni père ni mère, était tombée aux mains du Père, comme elle, protestant converti. Son nom de Louise Capeau semble roturier. C'était, comme il parut trop, une fille d'un prodigieux esprit, d'une passion enragée. Ajoutez-y une épouvantable force. Elle soutint trois mois, outre son orago infernal, une lutte désespérée qui eût tué l'homme le plus fort en huit jours.

Elle dit qu'elle avait trois diables: Verrino, bon diable catholique, léger, un des démons de l'air; Léviathan, mauvais diable, raisonneur et protestant; enfin un autre qu'elle avoue être celui de l'impureté. Mais elle en oublie un, le démon de la jalouse.

1. HF: comme en un cloître du Quesnoy en 1490

2. O,A: ces

Elle haïssait cruellement la petite, la blonde, la préférée, l'orgueilleuse demoiselle noble. Celle-ci, dans ses accès, avait dit qu'elle avait été au sabbat, et qu'elle y avait été reine, et qu'on l'y avait adorée, et qu'elle s'y était livrée, mais au Prince.. — Quel prince? — Louis Gauffridi, le prince des magiciens

Cette Louise, à qui une telle révélation avait enfoncé un poignard, était trop furieuse pour en douter l'olice, elle crut la folle, afin de la perdre. Son démon fut soutenu de tous les démons des jalouses. Toutes crièrent que Gauffridi était bien le roi des sorciers. Le bruit se repandant partout qu'on avait fait une grande capture, un prêtre-roi des magiciens, le Prince de la magie, pour tous les pays. Tel fut l'affreux diadème de fer et de feu que ces démons femelles lui enfoncèrent au front.

Tout le monde perdit la tête et le vieux Romillon même. Soit haine de Gauffridi, soit peur de l'Inquisition, il sortit l'affaire des mains de l'évêque, et mena ses deux possédées, Louise et Madeleine, au couvent de la Sainte-Baume, dont le prieur dominicain était le Père Michaëlis, inquisiteur du pape en terre papale d'Avignon et qui prétendait être pour toute la Provence. Il s'agissait uniquement d'exorcismes. Mais, comme les deux filles devaient accuser Gauffridi, celui-ci allait par le fait tomber aux mains de l'Inquisition.

Michaëlis devait prêcher l'Advent à Aix, devant le Parlement. Il sentit combien cette affaire dramatique le releverait. Il la saisit avec l'empressement de nos avocats de Cours d'assises quand il

leur vient un meurtre dramatique ou quelque cas curieux de Conversation criminelle.

Le beau, dans ce genre d'affaires, c'était de mener le drame pendant l'Advent, Noël et le Careme, et de ne bruler qu'à la Semaine sainte, la veille du grand moment de Pâques. Michaëlis se réserva pour le dernier acte, et confia le gros de la besogne à un Dominicain flamand qu'il avait, le docteur Dompt, qui venait de Louvain, qui avait déjà exorcisé, étant ferré en ces sottises.

Ce que le Flamand d'ailleurs avait à faire de mieux, c'était de ne rien faire. On lui donnait en Louise un auxiliaire terrible, trois fois plus zélé que l'Inquisition, d'une inextinguible fureur, d'une brûlante éloquence, bizarre, baroque parfois, mais à faire frémir, une vraie torche infernale.

La chose fut réduite à un duel entre les deux diables, entre Louise et Madeleine, par-devant le peuple.

Des simples qui venaient là au pèlerinage de la Sainte-Baume, un bon orfèvre par exemple et un drapier, gens de Troyes en Champagne, étaient ravis de voir le démon de Louise battre si cruellement les démons et fustiger les magiciens. Ils en pleuraient de joie, et se en allaient en remerciant Dieu.

Spectacle bien terrible cependant (même dans la lourde rédaction des procès-verbaux du Flamand) de voir ce combat inégal; cette fille, plus âgée et si forte, robuste Provençale, vraie race des cailloux de la Crau, chaque jour lapider, assommer, écraser cette victime, jeune et presque enfant,

1 HF répandit

2 HF propre inquisiteur

3 BCDEFGH: allait par là le faire tomber (erreur)

déjà suppliciée par son mal, perdue d'amour et de honte, dans les crises de l'épilepsie...

Le volume du Flamand, avec l'addition de Michaëlis, en tout quatre cents pages, est un court extrait des invectives, injures et menaces que cette fille vomit cinq mois, et de ses sermons aussi, car elle prêchait sur toutes choses, sur les sacrements, sur la venue prochaine de l'Antichrist, sur la fragilité des femmes, etc., etc. De là, au nom de ses Diables, elle revenait à la fureur, et deux fois par jour reprenait l'exécution de la petite, sans respirer, sans suspendre une minute l'affreux torrent, à moins que l'autre, éperdue, « un pied en enfer, » dit-elle elle-même, ne tombât en convulsion, et ne frappât les dalles de ses genoux, de son corps, de sa tête évanouie.

Louise est bien au quart folle, il faut l'avouer; nulle fourberie n'eût suffi à tenir cette longue gageure. Mais sa jalousie lui donne, sur chaque endroit où elle peut crever le cœur à la patiente et y faire entrer l'aiguille, une horrible lucidité.

C'est le renversement de toute chose. Cette Louise, possédée du Diable, commune tant qu'elle veut. Elle gourmande les personnes de la plus haute autorité. La vénérable Catherine de France, la première des Ursulines, vient voir cette merveille, l'interroge, et tout d'abord la surprend en flagrant délit d'erreur, de sottise. L'autre, impudente, en est quitte pour dire, au nom de son Diable : « Le Diable est le père du mensonge »

Un minime, homme de sens, qui est là, relève ce mot, et lui dit : « Alors tu mens. » Et aux exor-

cistes : « Quo ne faites-vous taire cette femme ? » Il leur cite l'histoire d'une Marthe, une fausse possédée de Paris. — Pour réponse, on la fait communier devant lui. Le Diable communiant, le Diable recevant le corps de Dieu!... Le pauvre homme est stupéfait... Il s'humilie devant l'Inquisition. Il a trop forte partie, ne dit plus un mot.

Un des moyens de Louise, c'est de terrifier l'assistance, disant : « Je vois des magiciens... » Chacun tremble pour soi-même.

Victorieuse, de la Sainte-Baume, elle frappe jusqu'à Marseille. Son exorciste flamand, réduit à l'étrange rôle de secrétaire et confident du Diable, écrit sous sa dictée cinq lettres :

Aux Capucins de Marseille pour qu'ils somment Gauffridi de se convertir ; — aux mêmes Capucins pour qu'ils arrêtent Gauffridi, le garrottent avec une étole et le tiennent prisonnier dans telle maison qu'elle indique ; — plusieurs lettres aux modères, à Catherine de France, aux Prêtres de la Doctrine, qui eux-mêmes se déclaraient contre elle. — Enfin, cette femme effrénée, débordée, insulte sa propre supérieure : « Vous m'avez dit au départ d'être humble et obéissante... Je vous rends votre conseil. »

Verrine, le Diable de Louise, démon de l'air et du vent, lui soufflait des paroles folles, légères et d'orgueil insensé, blessant amis et ennemis, l'Inquisition même. Un jour elle se mit à rire de Michaëlis, qui se morfondait à Aix à prêcher dans le désert tandis que tout le monde venait l'écouter à la Sainte-Baume. « Tu prêches, ô Michaëlis, tu

1. *Éditions*: vue (correction d'après HF)

2. HF: la fausse possédée

dis vrai, mais avances peu. Et Louise, sans étudier, a atteint, compris le sommaire de la perfection. »

Cette joie sauvage lui venait surtout d'avoir brisé Madeleine. Un mot y avait fait plus que cent sermons. Mot barbare. « Tu seras brulée ! » (17 décembre.) La petite fille, éperdue, dit des lors tout ce qu'elle voulait et la soutint basement.

Elle s'humilia devant tous, demanda pardon à sa mère, à son supérieur Romillon, à l'assistance, à Louise. Si nous en croyons celle-ci, la peureuse la prit à part, la pria d'avoir pitié d'elle, de ne pas trop la châtier.

L'autre, tendre comme un roc, clément comme un écueil, sentit qu'elle était à elle, pour en faire ce qu'elle voudrait. Elle la prit, l'enveloppa, l'étourdit et lui ôta le peu qui lui restait d'âme. Second ensorcellement, mais à l'envers de Gaufridi, une possession par la terreur. La créature anéantie marchant sous la verge et le fouet, on la poussa jour par jour dans cette voie d'exquise douleur, d'accuser, d'assassiner celui qu'elle aimait encore.

Si Madeleine avait résisté, Gaufridi eût échappé. Tout le monde était contre Louise.

Michaëlis même, à Aix, éclipsé par elle dans ses prédications, traité d'elle si légèrement, eut tout arrêté plutôt que d'en laisser l'honneur à cette fille.

Marseille défendait Gaufridi, étant effrayée de voir l'inquisition d'Avignon pousser jusqu'à elle, et chez elle prendre un Marseillais.

L'évêque surtout et le chapitre défendaient leur

prêtre. Ils soutenaient qu'il n'y avait rien en tout cela qu'une jalousie de confesseurs, la haine ordinaire des moines contre les prêtres séculiers.

Les Doctrinaires auraient voulu tout finir. Ils étaient desolés du bruit. Plusieurs en eurent tant de chagrin, qu'ils étaient près de tout laisser et de quitter leur maison.

Les dames étaient indignées, surtout madame Libertat, la dame du chef des royalistes, qui avait rendu Marseille au roi. Toutes pleuraient pour Gaufridi et disaient que le démon seul pouvait attaquer cet agneau de Dieu.

Les Capucins, à qui Louise si impérieusement ordonnait de le prendre au corps, étaient (comme tous les ordres de Saint-François) ennemis des Dominicains. Ils furent jaloux du relief que ceux-ci tiraient de leur possédée. La vie errante d'ailleurs qui mettait les Capucins en rapport continu avec les femmes leur faisait souvent des affaires de mœurs. Ils n'aimaient pas qu'on se mit à regarder de si près la vie des ecclésiastiques. Ils prirent parti pour Gaufridi. Les possédés n'étaient pas chose si rare qu'on ne pût s'en procurer, ils en eurent un à point nommé. Son diable, sous l'influence du cordon de saint François, dit tout le contraire du diable de Saint-Dominique, il dit, et ils écrivirent en son nom. « Que Gaufridi n'était nullement magicien, qu'on ne pouvait l'arrêter. »

On ne s'attendait pas à cela, à la Sainte-Baume. Louise parut interdite. Elle trouva à dire seulement qu'apparemment les Capucins n'avaient pas fait jurer à leur diable de dire vrai. Pauvre ré-

ponse, qui fut pourtant appuyée par la tremblante Madeleine.

Celle-ci, comme un chien battu et qui craint de l'être encore, était capable de tout, même de mordre et de déchirer. C'est par elle qu'en cette crise Louise horriblement mordit.

Elle-même dit seulement que l'évêque, sans le savoir, offensait Dieu. Elle cria « contre les sorciers de Marseille, » sans nommer personne. Mais le mot cruel et fatal, elle le fit dire par Madeleine. Une femme qui depuis deux ans avait perdu son enfant fut désignée par celle-ci comme l'ayant étranglé. La femme, craignant les tortures, s'enfuit ou se tint cachée. Son mari, son père, en larmes, vinrent à la Sainte-Baume, sans doute pour déchirer les inquisiteurs. Mais Madeleine n'eût jamais osé se dédire; elle répéta l'accusation.

Qui était en sûreté? Personne. Du moment que le Diable était pris pour vengeur de Dieu, du moment qu'on écrivait sous sa dictée les noms de ceux qui pouvaient passer par les flammes, chacun eut de nuit et de jour le cauchemar affreux du bûcher.

Marseille, contre une telle audace de l'Inquisition papale, eût dû s'appuyer du Parlement d'Aix. Malheureusement elle savait qu'elle n'était pas aimée à Aix. Celle-ci, la petite ville officielle de magistrature et de noblesse, a toujours été jalouse de l'opulente splendeur de Marseille, cette reine du Midi. Ce fut tout au contraire l'adversaire de Marseille, l'inquisiteur papal, qui, pour prévenir l'appel de Gauffridi au Parlement, y eut recours le

premier. C'était un corps très fanatique dont les grosses têtes étaient des nobles enrichis dans l'autre siècle au massacre des Vaudois. Comme juges laïques, d'ailleurs, ils furent ravis de voir un inquisiteur du pape créer un tel précédent, avouer que, dans l'affaire d'un prêtre, dans une affaire de sorcellerie, l'Inquisition ne pouvait procéder que pour l'instruction préparatoire. C'était comme une démission que donnaient les inquisiteurs de toutes leurs vieilles prétentions. Un côté flatteur aussi où mordirent ceux d'Aix, comme avaient fait ceux de Bordeaux, c'était qu'eux laïques, ils fussent érigés par l'Eglise elle-même en censeurs et réformateurs des mœurs ecclésiastiques.

Dans cette affaire, où tout devait être étrange et miraculeux, ce ne fut pas la moindre merveille de voir un démon si furieux devenir tout à coup flatteur pour le Parlement, politique et diplomate. Louise charma les gens du roi par un éloge du feu roi. Henri IV (qui l'aurait cru?) fut canonisé par le Diable. Un matin, sans à-propos, il éclata en éloges « de ce pieux et saint roi qui venait de monter au ciel. »

Un tel accord des deux anciens ennemis, le Parlement et l'Inquisition, celle-ci désormais sûre du bras séculier, des soldats et du bourreau, une commission parlementaire envoyée à la Sainte-Baume pour examiner les possédées, écouter leurs dépositions, leurs accusations, et dresser des listes, c'était chose vraiment effrayante. Louise, sans ménagement, désigna les Capucins, défenseurs de Gauffridi, et annonça « qu'ils seraient

1. HF: Comme un chien qu'on a battu et qui craint de l'être encore, elle était

punis *temporellement* » dans leur corps et dans leur chair.

Les pauvres Pères furent brisés. Leur diable ne souffla plus mot. Ils allèrent trouver l'évêque, et lui dirent qu'en effet on ne pouvait guère refuser de représenter Gauffridi à la Sainte-Baume, et de faire acte d'obéissance; mais qu'après cela l'évêque et le chapitre le réclameraient, le remplaceraient sous la protection de la justice épiscopale.

On avait calculé aussi sans doute que la vue de cet homme aimé allait fort troubler les deux filles, que la terrible Louise elle-même serait ébranlée des réclamations de son cœur.

Ce cœur, en effet, s'éveilla à l'approche du coupable; la furieuse semble avoir eu un moment d'attendrissement. Je ne connais rien de plus brûlant que sa prière pour que Dieu sauve celui qu'elle a poussé à la mort : « Grand Dieu, je vous offre tous les sacrifices qui ont été offerts depuis l'origine du monde et le seront jusqu'à la fin... le tout pour Louis!... Je vous offre tous les pleurs des saints, toutes les extases des anges... le tout pour Louis! Je voudrais qu'il y eût plus d'âmes encore pour que l'oblation fût plus grande... le tout pour Louis! Pater de coelis Deus, miserere Ludovici! Fili redemptor mundi Deus, miserere Ludovici!... » etc.

Vaine pitié! funeste d'ailleurs!... Ce qu'elle eût voulu, c'était que l'accusé *ne s'endurcît pas*, qu'il s'avouât coupable. Auquel cas il était sûr d'être brûlé, dans notre jurisprudence.

Elle-même, du reste, était finie, elle ne pouvait

plus rien. L'inquisiteur Michaëlis, humilié de n'avoir vaincu quo par elle, irrité contre son exorciste flamand, qui s'était tellement subordonné à elle et avait laissé voir à tous les secrets ressorts de la tragédie, Michaëlis venait justement pour briser Louise, sauver Madeleine et la lui substituer, s'il se pouvait, dans ce drame populaire. Ceci n'était pas maladroit et témoigne d'une certaine entente de la scène. L'hiver et l'Advent avaient été remplis par la terrible sibylle, la bacchante furieuse. Dans une saison plus douce, dans un printemps de Provence, au Carême, aurait figuré un personnage plus touchant, un démon tout féminin dans une enfant malade et dans une blonde timide. La petite demoiselle appartenant à une famille distinguée, la noblesse s'y intéressait, et le Parlement de Provence.

Michaëlis, loin d'écouter son Flamand, l'homme de Louise, lorsqu'il voulut entrer au petit conseil des parlementaires, lui ferma la porte. Un Capucin, venu aussi, au premier mot de Louise, cria : « Silence, Diable maudit! »

Gauffridi cependant était arrivé à la Sainte-Baume, où il faisait triste figure. Homme d'esprit, mais faible et coupable, il ne pressentait que trop la fin d'une pareille tragédie populaire, et, dans sa cruelle catastrophe, il se voyait abandonné, trahi de l'enfant qu'il aimait. Il s'abandonna lui-même, et, quand on le mit en face de Louise, elle apparut comme un juge, un de ces vieux juges d'Eglise, cruels et subtils scolastiques. Elle lui posa les questions de doctrine, et à tout il répondait *oui*,

1. O.A: et lui dire

lui accordant même les choses les plus contestables, par exemple, « quo le Diable peut être cru en justice sur sa parole et son serment. »

Cela ne dura que huit jours (du 1^{er} au 8 janvier). Le clergé de Marseille le réclama. Ses amis, les Capucins, dirent avoir visité sa chambre et n'avoir rien trouvé de magique. Quatre chanoines de Marseille vinrent d'autorité le prendre et le ramenèrent chez lui.

Gaufridi était bien bas. Mais ses adversaires n'étaient pas bien haut. Même les deux inquisiteurs, Michaëlis et le Flamand, étaient honteusement en discorde. La partialité du second pour Louise, du premier pour Madeleine, dépassa les paroles même, et l'on en vint aux voies de fait. Ce chaos d'accusations, de sermons, de révélations, que le Diable avait dictées par la bouche de Louise, le Flamand, qui l'avait écrit, soutenait que tout cela était parole de Dieu, et craignait qu'on n'y touchât. Il avouait une grande défiance de son chef Michaëlis, craignant que, dans l'intérêt de Madeleine, il n'altérât ces papiers de manière à perdre Louise. Il les défendit tant qu'il put, s'enferma dans sa chambre, et soutint un siège. Michaëlis, qui avait les parlementaires pour lui, ne put prendre le manuscrit qu'au nom du roi et en enfonçant la porte.

Louise, qui n'avait pour de rien, voulait au roi opposer le pape. Le Flamand porta appel contre son chef Michaëlis à Avignon, au légat. Mais la prudente cour papale fut effrayée du scandale de voir un inquisiteur accuser un inquisiteur. Elle

n'appuya pas le Flamand, qui n'eut plus qu'à se soumettre. Michaëlis, pour le faire taire, lui restitua les papiers.

Ceux de Michaëlis, qui forment un second procès-verbal assez plat et nullement comparable à l'autre, ne sont remplis que de Madeleine. On lui fait de la musique pour essayer de la calmer. On note très soigneusement si elle mange ou ne mange pas. On s'occupe trop d'elle en vérité, et souvent de façon peu édifiante. On lui adresse des questions étranges sur le magicien, sur les places du Diable. Elle-même fut examinée. Quoiqu'elle dût l'être à Aix par les médecins et chirurgiens du Parlement (p. 70), Michaëlis, par excès de zèle, la visita à la Sainte-Baume, et il spécifie ses observations (p. 69). Point de matrone appelée. Les juges, laïques et moines, ici réconciliés et n'ayant pas à craindre leur surveillance mutuelle, se passèrent apparemment ce mépris des formalités.

Ils avaient un juge en Louise. Cette fille hardie stigmatisa ces indécentes au fer chaud : « Ceux qu'engloutit le Déluge n'avaient pas tant fait que ceux-ci !... Sodome, rien de pareil n'a jamais été dit de toi !... »

Elle dit aussi : « Madeleine est livrée à l'impureté ! » C'était, en effet, le plus triste. La pauvre folle, par une joie aveugle de vivre, de n'être pas brûlée, ou par un sentiment confus que c'était elle maintenant qui avait action sur les juges, chanta, dansa par moments avec une liberté honteuse, impudique et provocante. Le prêtre de la Doctrine,

le vieux Romillion, en rougit pour son Ursuline. Choqué de voir ces hommes admirer ses longs cheveux, il dit qu'il fallait les couper, lui ôter cette vanité.

Elle était obéissante et douce dans ses bons moments. Et on aurait bien voulu en faire une Louise. Mais ses Diables étaient vaniteux, amoureux, non éloquentes et furieux, comme ceux de l'autre. Quand on voulut les faire prêcher, ils ne dirent que des pauvretés. Michaëlis fut obligé de jouer la pièce tout seul. Comme inquisiteur en chef, tenant à dépasser de loin son subordonné Flamand, il assura avoir déjà tiré de ce petit corps une armée de six mille six cent soixante diables; il n'en restait qu'une centaine. Pour mieux convaincre le public, il lui fit rejeter le charme ou sortilège qu'elle avait avalé, disait-il, et le lui tira de la bouche dans une matière gluante. Qui eût refusé de se rendre à cela? L'assurance demeura stupéfaite et convaincue.

Madeline était en bonne voie de salut. L'obstacle était elle-même. Elle disait à chaque instant des choses imprudentes qui pouvaient irriter la jalousie de ses juges et leur fait perdre patience. Elle avouait que tout objet lui représentait Gauffridi, qu'elle le voyait toujours. Elle ne cachait pas ses songes érotiques. « Cette nuit, disait-elle, j'étais au sabbat. Les magiciens adoraient ma statue toute dorée. Chacun d'eux, pour l'honorer, lui offrait du sang, qu'ils tiraient de leurs mains avec des lancettes. Lui, il était là, à genoux, la corde au cou, me priant de revenir à lui et de ne pas le trahir...

Je résistais... Alors il dit : « Y a-t-il quelqu'un ici « qui veuille mourir pour elle?—Moi, dit un jeune « homme, » et le magicien l'immola. »

Dans un autre moment, elle le voyait qui lui demandait seulement un seul de ses beaux cheveux blonds. « Et, comme je refusais, il dit : « La moitié « au moins d'un cheveu. »

Elle assurait cependant qu'elle résistait toujours. Mais un jour, la porte se trouvant ouverte, voilà notre convertie qui courait à toutes jambes pour rejoindre Gauffridi.

On la reprit, au moins le corps. Mais l'âme? Michaëlis ne savait comment la reprendre. Il avisa heureusement son anneau magique. Il le tira, le coupa, le détruisit, le brûla. Supposant aussi que l'obstination de cette personne si douce venait des sorciers invisibles qui s'introduisaient dans la chambre, il y mit un homme d'armes, bien solide, avec une épée, qui frappait de tous les côtés, et taillait les invisibles en pièces.

Mais la meilleure médecine pour convertir Madeleine, ce fut la mort de Gauffridi. Le 5 février, l'inquisiteur alla prêcher le Carême à Aix, vit les juges et les anima. Le Parlement, docile à son impulsion, envoya prendre à Marseille l'imprudent, qui, se voyant si bien appuyé de l'évêque, du chapitre, des Capucins, de tout le monde, avait cru qu'on n'oserait.

Madeleine d'un côté, Gauffridi de l'autre, arrivèrent à Aix. Elle était si agitée, qu'on fut contraint de la lier. Son trouble était épouvantable, et l'on n'était plus sûr de rien. On avisa un moyen

1. HF,O,A: c'était

bien hardi avec cette enfant si malade, une de ces peurs qui jettent une femme dans les convulsions et parfois donnent la mort. Un vicaire général de l'archevêché dit qu'il y avait en ce palais un noir et étroit charnier, ce qu'on appelle en Espagne un *jourrissoir* (comme on en voit à l'Escorial). Anciennement on y avait mis se consommer d'anciens ossements de morts inconnus. Dans cet antre sépulcral, on introduisit la fille tremblante. On l'exorcisa en lui appliquant au visage ces froids ossements. Elle ne mourut pas d'horreur, mais elle fut des lors à discrétion, et l'on eut ce qu'on voulait, la mort de la conscience, l'extermination de ce qui restait de sens moral et de volonté.

Elle devint un instrument souple, à faire tout ce qu'on voulait, flatteuse, cherchant à deviner ce qui plairait à ses maîtres. On lui montra des huguenots, et elle les injuria. On la mit devant Gauffridi, et elle lui dit par cœur les griefs d'accusation, mieux que n'eussent fait les gens du roi. Cela ne l'empêchait pas de japper en furieuse quand on la menait à l'église, d'ameuter le peuple contre Gauffridi en faisant blasphémer son Diable au nom du magicien. Belzebub disait par sa bouche : « Je renonce à Dieu, au nom de Gauffridi, je renonce à Dieu, » etc. Et au moment de l'élévation : « Rem-¹ tombe sur moi le sang du Juste, de la part de Gauffridi ! »

Horrible communauté. Ce Diable à deux dam-
nait l'un par les paroles de l'autre, tout ce qu'il
disait par Madeleine, on l'imputait à Gauffridi. Et
la foule épouvantée avait hâte de voir brûler le

blasphémateur muet dont l'impunité rugissait par la
voix de cette fille.

Les exorcistes lui firent cette cruelle question,
à laquelle ils eussent eux-mêmes pu répondre oien
mieux qu'elle : « Pourquoi, Belzebub, parles-tu si
mal de ton grand ami ? » — Elle répondit ces mots
aifreux : « Si l'y a des traîtres entre les hommes,
pourquoi pas entre les démons ? Quand je me sens
avec Gauffridi, je suis à lui pour faire tout ce qu'il
voudra. Et quand vous me contraignez, je le trahis
et m'en moque. »

Elle ne soutint pas pourtant cette exécrable ri-
sée. Quoique le démon de la peur et de la servilité
semblât l'avoir toute envahie, il y eut place encore
pour le désespoir. Elle ne pouvait plus prendre le
moindre aliment. Et ces gens qui depuis cinq mois
l'exterminaient d'exorcismes et prétendaient l'avoir
allogée de six mille ou sept mille diables, sont
obligés de convenir qu'elle ne voulait plus que
mourir et cherchait avidement tous les moyens de
suicide. Le courage seul lui manquait. Une fois,
elle se piqua avec une lancette, mais n'eut pas la
force d'appuyer. Une fois, elle saisit un couteau,
et, quand on le lui ôta, elle tâcha de se strangler.
Elle s'enfonçait des aiguilles, enfin essaya folle-
ment de se faire entrer dans la tête une longue
épingle par l'oreille.

Que devenait Gauffridi ? L'inquisiteur, si long
sur les deux filles, n'en dit presque rien. Il passe
comme sur le feu. Le peu qu'il dit est bien étrange.
Il conte qu'on lui banda les yeux, pendant qu'avec
des aiguilles on cherchait sur tout son corps la

1. HF: je renonce au Fils de Dieu

place insensible qui devait être la marque du Diable. Quand on lui ôta le bandeau, il apprit avec étonnement et horreur que, par trois fois, on avait enfoncé l'aiguille sans qu'il la sentît; donc il était trois fois marqué du signe d'Enfer. Et l'inquisiteur ajouta : « Si nous étions en Avignon, cet homme serait brûlé demain. »

Il se sentit perdu, et ne se défendit plus. Il regarda seulement si quelques ennemis des Dominicains ne pourraient lui sauver la vie. Il dit vouloir se confesser aux Oratoriens. Mais ce nouvel ordre, qu'on aurait pu appeler le juste-milieu du catholicisme, était trop froid et trop sage pour prendre en main une telle affaire, si avancée d'ailleurs et désespérée.

Alors il se retourna vers les moines Mendiants, se confessa aux Capucins, avoua tout et plus que la vérité, pour acheter la vie par la honte. En Espagne, il aurait été *relaxé* certainement, sauf une pénitence dans quelque couvent. Mais nos parlements étaient plus sévères; ils tenaient à constater la pureté supérieure de la juridiction laïque. Les Capucins, eux-mêmes peu rassurés sur l'article des mœurs, n'étaient pas gens à attirer la foudre sur eux. Ils enveloppaient Gauffridi, le gardaient, le consolaient jour et nuit, mais seulement pour qu'il s'avouât magicien, et que, la magie restant le grand chef d'accusation, on pût laisser au second plan la séduction d'un directeur, qui compromettrait le clergé.

Donc ses amis, les Capucins, par obsession, caresses et tendresses, tirent de lui l'aveu mortal,

qui, disaient-ils, sauvait son âme, mais qui bien certainement livrait son corps au bûcher.

L'homme étant perdu, fini, on en finit avec les filles, qu'on ne devait pas brûler. Ce fut une facétie. Dans une grande assemblée du clergé et du Parlement, on fit venir Madeleine, et, parlant à elle, on somma son diable, Belzébub, de vider les lieux, sinon de donner ses oppositions. Il n'eut garde de le faire, et partit honteusement.

Puis on fit venir Louise, avec son diable Ver-rine. Mais avant de chasser un esprit si ami de l'Église, les moines régalerent les parlementaires, novices en ces choses, du savoir-faire de ce diable, en lui faisant exécuter une curieuse pantomime. « Comment font les Séraphins, les Chérubins, les Trônes, devant Dieu? — Chose difficile, dit Louise, ils n'ont pas de corps. » Mais, comme on répéta l'ordre, elle fit effort pour obéir, imitant le vol des uns, le brûlant désir des autres, et enfin l'adoration, en se courbant devant les juges, prosternée et la tête en bas. On vit cette fameuse Louise, si fière et si indomptée, s'humilier, baisser le pavé, et, les bras étendus, s'y appliquer de tout son long.

Singulière exhibition, frivole, indécente, par laquelle on lui fit expier son terrible succès populaire. Elle gagna encore l'assemblée par un cruel coup de poignard qu'elle frappa sur Gauffridi, qui était là garrotté : « Maintenant, lui dit-on, où est Belzébub, le diable sorti de Madeleine? — Je le vois distinctement à l'oreille de Gauffridi. »

Est-ce assez de honte et d'horreurs? Resterait à savoir ce que cet infortuné dit à la question. On

1. HF: sauf une petite pénitence

lui donna l'ordinaire et l'extraordinaire. Tout ce qu'il y dut révéler déclarerait sans nul doute la curieuse histoire des couvents de femmes. Les parlementaires recueillaient avidement ces choses-là, comme armes qui pouvaient servir, mais ils les tenaient « sous le secret de la cour ».

L'inquisiteur Michaelis, fort attaqué dans le public pour tant d'animosité qui ressemblait fort à la jalousie, fut appelé par son ordre, qui s'assemblait à Paris, et ne vit pas le supplice de Gauffridi, brûlé vif à Aix quatre jours après (30 avril 1611).

La réputation des Dominicains, entamée par ce procès, ne fut pas fort relevée par une autre affaire de possession qu'ils arrangerent à Beauvais (novembre) de manière à se donner tous les honneurs de la guerre, et qu'ils imprimèrent à Paris. Comme on avait reproché surtout au diable de Louise de ne pas parler latin, la nouvelle possédée, Denise Lacaille, en jargonnant quelques mots. Ils en firent grand bruit, la montrèrent souvent en procession, la promenèrent même de Beauvais à Notre-Dame de Liesse. Mais l'affaire resta assez froide. Ce pèlerinage picard n'eut pas l'effet dramatique, les terreurs de la Sainte-Baume. Cette Lacaille, avec son latin, n'eut pas la brûlante éloquence de la Provençale, ni sa fougue, ni sa fureur. Le tout n'aboutit à rien qu'à amuser les huguenots.

Qu'advint-il des deux rivales, de Madeleine et de Louise? La première, du moins son ombre, fut tenue en terre papale, de peur qu'on ne la fît parler sur cette funèbre affaire. On ne la montrait en public que comme exemple de pénitence. On la

menait couper avec de pauvres femmes du bois qu'on vendait pour aumônes. Ses parents, humiliés d'elle, l'avaient repudiée et abandonnée.

Pour Louise, elle avait dit pendant le procès : « Je ne m'en glorifierai pas. Le procès fini, j'en mourrai! » Mais cela n'arriva point. Elle ne mourut pas, elle tua encore. Le Diable meurtrier qui était en elle était plus fureux que jamais. Elle se mit à déclarer aux inquisiteurs par noms, prénoms et surnoms, tous ceux qu'elle imaginait affiliés à la magie, entre autres une pauvre fille, nommée Honorée, « aveugle des deux yeux, » qui fut brûlée vive.

« Prions Dieu, dit en finissant le P. Michaël, 1^{er} lié, que le tout soit à sa gloire et à celle de son Eglise. »

1. HF. le bon P. Michaël

VII

LES POSSÉDÉS DE LOUDUN URBAIN GRANDIER 1632 1634

Dans les *Mémoires d'État* qu'avait écrits le fameux père Joseph¹, qu'on ne connaît que par extraits, et que l'on a sans doute prudemment supprimés comme trop instructifs, ce bon père expliquait qu'en 1633² il avait eu le bonheur de découvrir une hérésie, une hérésie immense, ou trempaient un nombre infini de confesseurs et de directeurs.

Les capucins, légion admirable des gardiens de l'Eglise, bons chiens du saint troupeau, avaient flairé, surpris non pas dans les déserts, mais en pleine France, au centre, à Chartres, en Picardie, partout, un terrible gibier, les *alumbrados* de l'Espagne (illuminés ou quietistes), qui, trop persécutés là-bas, s'étaient réfugiés chez nous, et qui, dans le monde des femmes, surtout dans les couvents, glissaient le doux poison qu'on appela plus tard du nom de Molinos.

La merveille, c'était qu'on n'eût pas su plus tôt la chose. Elle ne pouvait guère être cachée, étant si étendue. Les capucins juraient qu'en la Picardie seule (pays où les filles sont faibles et le sang plus chaud qu'au Midi) cette folie de l'amour mystique avait soixante mille professeurs. Tout le clergé en était-il? tous les confesseurs, directeurs? Il faut sans doute entendre qu'aux directeurs officiels nombre de laïques s'adjoignirent, brûlant du même zèle pour le salut des âmes féminines. Un de ceux-ci qui éclata plus tard avec talent, audace, est l'auteur des *Délices spirituelles*, Desmarets de Saint-Sorlin.³

On ne peut comprendre la toute-puissance du directeur sur les religieuses, cent fois plus maître alors qu'il ne le fut dans les temps antérieurs, si l'on ne se rappelle les circonstances nouvelles.

La réforme du concile de Trente pour la clôture des monastères, fort peu suivie sous Henri IV, où les religieuses recevaient le beau monde, donnaient des bals, dansaient, etc., cette réforme commença sérieusement sous Louis XIII. Le cardinal de la Rochefoucauld, ou plutôt les jésuites qui le menaient, exigèrent une grande décence extérieure. Est-ce à dire que l'on n'entrât plus aux couvents? Un seul homme y entraît chaque jour, et non seulement dans la maison, mais à volonté dans chaque cellule (on le voit dans plusieurs affaires, surtout par David à Louviers). Cette réforme, cette clôture, ferma la porte au

1 Manquant dans le manuscrit, ce chapitre est la copie à peu près intégrale du chap. IX de HF, t. XII, Richelieu et la Fronde, p. 155-156, 158-160, 161-178 (de l'édition de 1858), O.C., t. IX, p. 317-327, à partir de Dans les *Mémoires d'État* qu'avait écrits Joseph...

2 HF: qu'en 1633 ou 1634

3 HF: l'auteur des *Délices spirituelles*, le trop fameux Desmarets de Saint-Sorlin.

monde, aux rivaux incommodes, donna le tête-à-tête au directeur, et l'influence unique.

Qu'en résulterait-il? Les spéculatifs en feront un problème, non les hommes pratiques, non les médecins. Dès le seizième siècle, le médecin Wyer nous l'explique par des histoires fort claires. Il cite dans son livre IV nombre de religieuses qui devinrent furieuses d'amour. Et, dans son livre III, il parle d'un prêtre espagnol estimé qui, à Rome, 1
entré par hasard dans un couvent de nonnes, en sortit fou, disant qu'épouses de Jésus, elles étaient les sionnes, celles du prêtre, vicario de Jésus. Il faisait dire des messes pour que Dieu lui donnât la grâce d'épouser bientôt ce couvent*.

Si cette visite passagère eut cet effet, on peut 3
comprendre quel dut être l'état du directeur des monastères de femmes quand il fut seul chez elles, et profita de la clôture, put passer le jour avec elles, recevoir à chaque heure la dangereuse confidence de leurs langueurs, de leurs faiblesses.

Les sens ne sont pas tout dans l'état de ces filles. Il faut compter surtout l'ennui, le besoin absolu de varier l'existence, de sortir d'une vie monotone par quelque écart ou quelque rêve. Que de choses nouvelles à cette époque! Les voyages, les Indes, la découverte de la terre! l'imprimerie! les romans surtout!... Quand tout cela roule au dehors, agite les esprits, comment croire qu'on supplantera la pesante uniformité de la vie monasti-

* Wyer, liv. III, ch. vu, d'après Grillandus.

que, l'ennui des longs offices, sans assaisonnement que de quelque sermon nasillard?

Les laïques même, au milieu de tant de distractions, veulent, exigent de leurs confesseurs l'absolu- 4
tion de l'inconstance.

Le prêtre est entraîné, forcé de proche en proche. Une littérature immense, variée, érudite, se fait de la casuistique, de l'art de tout permettre. Littérature très progressive, ou l'indulgence de la veille paraîtrait sévérité le lendemain.

La casuistique fut pour le monde, la mystique 5
pour les couvents.

L'anéantissement de la personne et la mort de la volonté, c'est le grand principe mystique. Desmarts nous en donne très bien la vraie portée morale. Les dévoués, dit-il, immolés en eux et anéantis, n'existent plus qu'en Dieu. *Dès lors ils ne peuvent mal faire.* La partie supérieure est tellement divine, qu'elle ne sait plus ce que fait l'autre*.

* Doctrine très ancienne, qui reparait souvent dans le moyen 6
âge. Au dix-septième siècle, elle est commune dans les couvents de France et d'Espagne, nulle part plus claire et plus naïve que dans les leçons d'un ange normand à une religieuse (affaire de Louviers). — L'ange enseigne à la nonne premièrement « le mépris du corps et l'indifférence à la chair Jésus l'a tellement méprisée, qu'il l'a exposée nue à la flagellation, et laisse voir à tous. » — Il lui enseigne « l'abandon de l'âme et de la volonté, la sainte, la docile, la toute passive obéissance. Exemple : la sainte Vierge, qui ne se della pas de Gabriel, mais obéit, conceut. » —

1. HF: Et, dans son livre III, un prêtre espagnol estimé
2. HF,O,A,B: Wyer, liv. III, ch. VII.
3. HF: put
4. HF,O,A,B: de leurs confesseurs la variété du plaisir, l'absolution de l'inconstance.
5. Cf. HF, pour l'alinéa qui précède et celui qui suit La casuistique, etc., supprimés ici.
6. HF (où la note est incorporée au texte et où manque la référence à l'ouvrage d'Esprit de Bosroger): Au dix-septième, elle...

On devait croire que le zélé Joseph, qui avait poussé si haut le cri d'alarme contre ces corrupteurs, ne s'en tiendrait pas là, qu'il y aurait une grande et lumineuse enquête; que ce peuple innombrable, qui, dans une seule province, comptait soixante mille docteurs, serait connu, examiné de près. Mais non, ils disparaissent, et l'on n'en a plus de nouvelles. Quelques-uns, dit-on, furent emprisonnés. Mais nul procès, un silence profond. Selon toute apparence, Richelieu se soucia peu d'approfondir la chose. Sa tendresse pour les capucins ne l'aveugla pas au point de les suivre dans une affaire qui eût mis dans leurs mains l'inquisition sur tous les confesseurs.

En général, le moine jalousait, haïssait le clergé séculier. Maître absolu des femmes espagnoles, il était peu goûté de nos Françaises pour sa malpropreté; elles allaient plutôt au prêtre, ou au jésuite, confesseur amphibie, demi moine et demi mondain. Si Richelieu avait lâché la meute des capucins, récollets, carmes, dominicains, etc., qui eût été en sûreté dans le clergé? Personne. Quel directeur, quel prêtre, même honnête, n'avait usé et abusé du doux langage des quêtistes près de ses pénitentes?

2

«Courait-elle un risque? Non. Car un esprit ne peut causer aucune impureté. Tout au contraire, il purifie. » — A. Louviers, cette belle doctrine fleurit dès 1623, professée par un directeur âgé, autorisé, David. Le fond de son enseignement était « de faire mourir le péché par le péché, pour mieux rentrer en innocence. Ainsi furent nos premiers pénitents. » *Essai de Boerger (capucin). La Pitié effluée, 1646*, p. 167, 171, 173, 174, 181, 189, 190, 194.

1

Richelieu se garda de troubler le clergé lorsque déjà il préparait l'assemblée générale où il demanda un don pour la guerre. Un procès fut permis aux moines, un seul, contre un curé, mais contre un curé magicien, ce qui permettait d'embrouiller les choses (comme en l'affaire de Gauffridi), de sorte qu'aucun confesseur, aucun directeur, ne s'y reconnût, et que chacun, en sécurité pleine, pût toujours dire : « Ce n'est pas moi. »

Grâce à ces soins tout prévoyants, une certaine obscurité reste en effet sur l'affaire de Grandier*. Son historien, le capucin Tranquille, prouve à merveille qu'il fut sorcier, bien plus un diable, et il est nommé dans le procès (comme on aurait dit d'Ashtaroth) *Grandier des Dominations*. Tout au contraire, Ménage est près de le ranger parmi les grands hommes accusés de magie, dans les martyrs de la libre pensée.

Pour voir un peu plus clair, il ne faut pas prendre Grandier à part, mais lui garder sa place dans la trilogie diabolique du temps, dont il ne fut qu'un second acte, l'éclairer par le premier acte qu'on a

* *L'Histoire des diables de Loudun*, du protestant Aubin, est un livre sérieux, solide, et confirmé par les *Procès-verbaux* même de Laubardemont. Celui du capucin Tranquille est une pièce grotesque. La *Procédure* est à notre grande Bibliothèque de Paris. M. Figulier a donné de toute l'affaire un long et excellent récit (*Histoire du sorcier*). — Je suis, comme on va voir, contre les brûleurs, mais nullement pour le brûlé. Il est ridicule d'en faire un martyr, en haine de Richelieu. C'était un fat, vaniteux, libertin, 3 qui méritait, non le bûcher, mais la prison perpétuelle.

1. HF: aucun risque? — O,A,B: au risque? (erreur)

2. HF: dans le clergé? Quel directeur, quel prêtre, même honnête, n'avait usé et abusé du doux langage des quêtistes près de ses pénitentes? Leur grand accusateur, Bossuet, dans ses lettres à une femme qu'il mène parfois durement (la veuve Cornuau), ne peut lui-même s'abstenir des molles douceurs, des équivoques malsaines, des mots à double entente.

Richelieu se garda...

3. Cette note manque dans HF.

vu en Provence dans l'affaire terrible de la Sainte-Baume ou périt Gauffridi, l'éclairer par le troisième acte, par l'affaire de Louviers, qui copia Loudun (comme Loudun avait copié), et qui eut à son tour un Gauffridi et un Urbain Grandier.

Les trois affaires sont unes et identiques. Toujours le prêtre libertin, toujours le moine jaloux et la nonne fureuse par qui on fait parler le Diable, et le prêtre brûlé à la fin.

Voilà ce qui fait la lumière dans ces affaires, et qui permet d'y mieux voir que dans la fange obscure des monastères d'Espagne et d'Italie. Les religieuses de ces pays de paresse méridionale étaient étourdiment passives, subissaient la vie de sérail, et pis encore*.

Nos Françaises, au contraire, d'une personnalité forte, vive, exigeante, furent terribles de 1
jalousie et terribles de haine, vrais diables (et sans figure), partant indiscrettes, bruyantes, accusatrices. Leurs révélations furent très claires, et si claires vers la fin, que tout le monde en eut honte, et qu'en trente ans, en trois affaires, la chose, commencée par l'horreur, s'éteignit dans la platitude, sous les sifflets et le dégoût.

Ce n'était pas à Loudun, en plein Poitou, parmi les huguenots, sous leurs yeux et leurs railleries, dans la ville même où ils tenaient leurs grands synodes nationaux, qu'on eût attendu une affaire scandaleuse pour les catholiques. Mais justement ceux-ci, dans les vieilles villes protestantes, vi-

vaient comme en pays conquis, avec une liberté très grande, pensant non sans raison que des gens souvent massacrés, tout récemment vaincus, ne diraient mot. La Loudun catholique (magistrats, prêtres, moines, un peu de noblesse et quelques artisans) vivait à part de l'autre, en vraie colonie conquérante. La colonie se divisa, comme on pouvait le deviner, par l'opposition du prêtre et du moine.

Le moine, nombreux et altier, comme missionnaire convertisseur, tenait le haut du pavé contre les protestants, et confessait les dames catholiques, lorsque, de Bordeaux, arriva un jeune curé, élève des Jésuites, lettré et agréable, écrivant bien et parlant mieux. Il éclata en chaire, et bientôt dans le monde. Il était Manceau de naissance et disputeur, mais méridional d'éducation, de facilité bordelaise, habileur, léger comme un Gascon. En peu de temps, il sut brouiller à fond toute la petite ville, ayant les femmes pour lui, les hommes contre (du moins presque tous). Il devint magnifique, insolent et insupportable, ne respectant plus rien. Il criblait de sarcasmes les carmes, doblait en chaire contre les moines en général. On s'étouffait à ses sermons. Majestueux et fastueux, ce personnage apparaissait dans les rues de Loudun comme un père de l'Eglise, tandis que la nuit, moins bruyant, il glissait aux allées ou par les portes de derrière.

Toutes lui furent à discrétion. La femme de

* V. Del Rio, Llorente, Ricci, etc.

1. HF,O,A,B: d'une personnalité forte, ardente, exigeante

l'avocat du roi fut sensible pour lui, mais plus encore la fille du procureur royal, qui en eut un enfant. Ce n'était pas assez. Ce conquérant, maître des dames, poussant toujours son avantage, en venait aux religieuses.

Il y avait partout alors des Ursulines, sœurs vouées à l'éducation, missionnaires femelles en pays protestant, qui caressaient, charmaient les moines, attiraient les petites filles. Celles de Loudun étaient un petit couvent de demoiselles nobles et pauvres. Pauvre couvent lui-même; en les fondant, on ne leur donna guère que la maison, ancien collège huguenot. La supérieure, dame de bonne noblesse et bien apparentée, brûlait d'élever son couvent, de l'amplifier, de l'enrichir et de le faire couvrir. Elle aurait pris Grandier peut-être, l'homme à la mode, si déjà elle n'eût eu pour directeur un prêtre qui avait de bien autres racines dans le pays, étant proche parent des deux principaux magistrats. Le chanoine Mignon, comme on l'appelait, tenait la supérieure. Elle et lui en confession (les dames supérieures confessaient les religieuses), tous deux¹ apprirent avec fureur que les jeunes nonnes ne révalent que de ce Grandier dont on parlait tant.

Donc, le directeur menacé, le mari trompé, le père outragé (trois affronts en même famille), unirent leurs jalousies et jurèrent la perte de Grandier. Pour réussir, il suffisait de le laisser aller. Il se perdait assez lui-même. Une affaire éclata qui fit un bruit à faire presque ébranler la ville.

Les religieuses, en cette vieille maison huguenote où on les avait mises, n'étaient pas rassurées. Leurs pensionnaires, enfants de la ville, et peut-être aussi de jeunes nonnes, avaient trouvé plaisant d'épouvanter les autres en jouant aux revenants, aux fantômes, aux apparitions. Il n'y avait pas trop d'ordre en ce mélange de petites filles riches que l'on gâtait. Elles couraient la nuit les corridors. Si bien qu'elles s'épouvanterent elles-mêmes. Quelques-unes en étaient malades, ou malades d'esprit. Mais ces peurs, ces illusions, se mêlant aux scandales de ville dont on leur parlait trop le jour, le revenant des nuits, ce fut Grandier. Plusieurs dirent l'avoir vu, senti la nuit près d'elles, audacieux, vainqueur, et s'être réveillées trop tard. Était-ce illusion? Était-ce plaisanteries de no-
2 vices? Était-ce Grandier² qui avait acheté la portière ou risqué l'escalade? On n'a jamais pu l'éclaircir.

Les trois dès lors crurent le tenir. Ils suscitèrent d'abord dans les petites gens qu'ils protégeaient deux bonnes âmes qui déclarèrent ne pouvoir plus garder pour leur curé un débauché, un sorcier, un démon, un esprit fort, qui, à l'église, « plait un genou et non deux; » enfin qui se moquait des règles, et donnait des dispenses contre les droits de l'évêque. — Accusation habile qui mettait contre lui l'évêque de Poitiers, défenseur naturel du prêtre, et livrait celui-ci à la rage des moines.

Tout cela monté avec génie, il faut l'avouer. En le faisant accuser par deux pauvres, on trouva très

1. HF: (les dames supérieures confessaient), tous deux

2. HF,O,A: Était-ce réellement Grandier

utile de le bâtonner par un noble. En ce temps de duel, l'homme, impunément bâtonné, perdait dans le public, il baissait chez les femmes. Grandier sentit la profondeur du coup. Comme en tout il aimait l'éclat, il alla au roi même, se jeta à ses genoux, demanda vengeance pour sa robe de prêtre. Il l'aurait eue d'un roi dévot, mais il se trouva là des gens qui dirent au roi que c'était affaire d'amour et fureur de maris trompés.

Au tribunal ecclésiastique de Poitiers, Grandier fut condamné à pénitence et à être banni de Loudun, donc déshonoré comme prêtre. Mais le tribunal civil reprit la chose et le trouva innocent. Il eut encore pour lui l'autorité ecclésiastique dont relevait Poitiers, l'archevêque de Bordeaux, Sourdis. Ce prélat belliqueux, amiral et brave marin, autant et plus que prêtre, ne fit que hausser les épaules au récit de ces peccadilles. Il innocentait le curé, mais en même temps lui conseilla sagement d'aller vivre partout, excepté à Loudun.

C'est ce que l'orgueilleux n'eut garde de faire. Il voulut jouir du triomphe sur le terrain de la bataille et parader devant les dames. Il rentra dans Loudun au grand jour, à grand bruit, toutes les regards des fenêtres; il marchait tenant un laurier.

Non content de cette folie, il menaçait, voulait réparation. Ses adversaires, ainsi poussés, à leur tour en péril, se rappelèrent l'affaire de Gauffridi, ou le Diable, le père du mensonge, honorablement

réhabilité, avait été accepté en justice comme un bon témoin véridique, croyable pour l'Eglise et croyable pour les gens du roi. Désespérés, ils invoquèrent un Diable et ils l'eurent à commandement. Il parut chez les Ursulines.

Chose hasardeuse. Mais que de gens intéressés au succès! La supérieure voyait son couvent, pauvre, obscur, attirer bientôt les yeux de la cour, des provinces, de toute la terre. Les moines y voyaient leur victoire sur leurs rivaux, les protestants. Ils retrouvaient ces combats populaires livrés au Diable en l'autre siècle, souvent (comme à Soissons) devant la porte des églises, la terreur et la joie du peuple à voir triompher le bon Dieu, l'aveu tiré du Diable « que Dieu est dans le Sacrement », l'humiliation des huguenots convaincus par le démon même.

Dans cette comédie tragique, l'exorciste représentait Dieu, ou tout au moins c'était l'archange terrassant le dragon. Il descendait des échafauds, épuisé, ruisselant de sueur, mais triomphant, porté dans les bras de la foule, béni des bonnes femmes qui en pleuraient de joie.

Voilà pourquoi il fallait toujours un peu de sorcellerie dans les procès. On ne s'intéressait qu'au Diable. On ne pouvait pas toujours le voir sortir du corps en crapaud noir (comme à Bordeaux en 1610). Mais on était du moins dédommagé par une grande, une superbe mise en scène. L'ipre désert de Madolaine, l'horreur de la Sainte-Trinité, dans l'affaire de Provence, firent une bonne partie du succès. Loudun eut pour lui le tapage et la

1. HF: une grande, superbe mise en scène.

bacchanale fumeuse d'une grande armée d'exorcistes divisés en plusieurs églises. Enfin Louviers, que nous verrons, pour raviver un peu ce genre usé, imagina des scènes de nuit où les diables en religieuses, à la lueur des torches, creusaient, tiraient des fosses les charmes qu'on y avait cachés

L'affaire de Loudun commença¹ par la supérieure et par une sœur converse à elle. Elles eurent des convulsions, jargonnèrent diaboliquement. D'autres nonnes les imitèrent, une surtout, hardie, reprit le rôle de la Louise de Marseille, le même diable Léviathan, le démon supérieur de chicane et d'accusation.

Toute la petite ville entre en branle. Les moines de toutes couleurs s'emparent des nonnes, les divisent, les exorcisent par trois, par quatre. Ils se partagent les églises. Les capucins à eux seuls en occupent deux. La foule y court, toutes les femmes, et, dans cet auditoire effrayé, palpitant, plus d'une crie qu'elle sent aussi des diables. Six filles de la ville sont possédées. Et le simple récit de ces choses effroyables fait deux possédées à Chinon.

On en parla partout, à Paris, à la cour. Notre reine espagnole, imaginative et dévote, envoie son aumônier; bien plus, lord Montaigu, l'ancien papiste, son fidèle serviteur, qui vit tout et crut tout, rapporta tout au pape. Miracle constaté. Il avait vu les plaies d'une nonne, les stigmates marqués² par le Diable sur les mains de la supérieure.

Qu'en dit le roi de France? Toute sa dévotion était tournée au diable, à l'enfer, à la crainte. On dit que Richelieu fut charmé de l'y entretenir. J'en doute; les diables étaient essentiellement espagnols et du parti d'Espagne; s'ils parlaient politique, c'était éto contre Richelieu. Peut-être en eut-il peur. Il leur rendit hommage, et envoya sa mère pour témoigner intérêt à la chose.

La cour croyait. Mais Loudun même ne croyait pas. Ses diables, pauvres imitateurs des démons de Marseille, repétaient le matin ce qu'on leur apprenait le soir d'après le manuel connu du père Michaëlis. Ils n'auraient su que dire si des exorcismes secrets, répétition soignée de la farce du jour, ne les eussent chaque nuit préparés et stylés à figurer devant le peuple.

Un ferme magistrat, le bailli de la ville, éclata, vint lui-même trouver les fourbes, les menaça, les dénonça. Ce fut aussi le jugement tacite de l'archevêque de Bordeaux auquel Grandier en appelait. Il envoya un règlement pour diriger du moins les exorcistes, finir leur arbitraire; de plus son chirurgien, qui visita les filles, ne les trouva point possédées, ni folles, ni malades. Qu'étaient-elles? Fourbes à coup sûr.

Ainsi continue dans le siècle ce beau duel du médecin contre le Diable, de la science et de la lumière contre le ténébreux mensonge. Nous l'avons vu commencer par Agrippa, Wyer. Certain doc-

1. HF: L'affaire commença

2. HF,O,A: marquées

teur Duncan continua bravement à Loudun, et sans crainte imprima que cette affaire n'était qu'un ridicule.

Le Démon, qu'on dit si rebelle, eut peur, se tut, perdit la voix. Mais les passions étaient trop animées pour que la chose en restât là. Le flot remonta pour Grandier avec une telle force, que les assaillis devinrent assaillants. Un parent des accusateurs, un apothicaire, fut pris à partie par une riche demoiselle de la ville qu'il disait être maîtresse du curé. Comme calomniateur, il fut condamné à l'amende honorable.

La supérieure était perdue. On eût aisément constaté ce que vit plus tard un témoin, que ses stigmates étaient une peinture, rafraîchi tous les jours. Mais elle était parente d'un conseiller du roi, Laubardemont, qui la sauva. Il était justement chargé de raser les forts de Loudun. Il se fit donner une commission pour faire juger Grandier. On fit entendre au cardinal que l'accusé était curé et ami de la *Cordonnière de Loudun*, un des nombreux agents de Marie de Médicis, qu'il s'était fait le secrétaire de sa paroissienne, et, sous son nom, avait écrit un ignoble pamphlet.

Du reste, Richelieu eut voulu être magnanime et mépriser la chose, qu'il l'eût pu difficilement. Les capucins, le Père Joseph, spéculaient là-dessus. Richelieu lui aurait donné une belle prise contre lui près du roi s'il n'eût montré du zèle. Certain M. Quillet, qui avait observé sérieusement, alla voir Richelieu et l'avertit. Mais celui-ci craignit de l'écouter, et le regarda de si mauvais œil,

que le donneur d'avis jugea prudent de se sauver en Italie.

Laubardemont arriva le 6 décembre 1633. Avec lui la terreur. Pouvoir illimité. C'est le roi en personne. Toute la force du royaume, une horrible massue, pour écraser une mouche.

Les magistrats furent indignes, le lieutenant civil avertit Grandier qu'il l'arrêtait le lendemain. Il n'en tint compte et se fit arrêter. Enlevé à l'instant, sans forme de procès, mis aux cachots d'Angers. Puis ramené, jeté ouï dans la maison et la chambre d'un de ses ennemis qui en fait murer les fenêtres pour qu'il étouffe. L'exécrable examen qu'on fait sur le corps du sorcier en lui enfonçant des aiguilles pour trouver la marque du Diable est fait par les mains mêmes de ses accusateurs, qui prennent sur lui d'avance leur vengeance préalable, l'avant-goût du supplice!

On le traîne aux églises en face de ces filles, à qui Laubardemont a rendu la parole. Il trouve des bacchantes que l'apothicaire condamné soulait de ses breuvages, les jetant en de telles furies, qu'un jour Grandier fut près de périr sous leurs ongles.

Né pouvant imiter l'éloquence de la possédée de Marseille, elles suppléaient par le cynisme. Spectacle hideux! des filles, abusant des prétendus diables, pour lacher devant le public la bonde de la furie des sens! C'est justement ce qui grossis-

sait l'auditoire. On venait ouïr là, de la bouche des femmes, ce qu'aucune n'osa dire jamais.

Le ridicule, ainsi que l'odieux, allaient croissant. Le peu qu'on leur soufflait de latin, elles le disaient tout de travers. Le public trouvait que les diables n'avaient pas fait leur *quatrième*. Les capucins, sans se déconcerter, dirent que, si ces démons étaient faibles en latin, ils parlaient à merveille l'iroquois, le topinambour.

La farce ignoble, vue de soixante lieues, de Saint-Germain, du Louvre, apparaissait miraculeuse, effrayante et terrible. La cour admirait et tremblait. Richelieu (sans doute pour plaire) fit une chose lâche. Il fit payer les exorcistes, payer les religieuses.

Une si haute faveur exalta la cabale et la rendit tout à fait folle. Après les paroles insensées vinrent les actes honteux. Les exorcistes, sous prétexte de la fatigue des nonnes, les firent promener hors de la ville, les promenerent eux-mêmes. Et l'une d'elles en revint enceinte. L'apparence du moins était telle. Au cinquième ou sixième mois, tout disparut, et le démon qui était en elle avoua la malice qu'il avait eue de calomnier la pauvre religieuse par cette illusion de grossesse. C'est l'historien de Louviers qui nous apprend cette histoire de Loudun*.

On assure que le pere Joseph vint secrètement,

* *Esprit de Bossuet*, p. 185.

mais vit l'affaire perdue, et s'en tira sans bruit. Les Jesuites vinrent aussi, exorcisèrent, firent peu de chose, flairèrent l'opinion, se déroberent aussi.

Mais les moines, les capucins, étaient si engagés, qu'il ne leur restait plus qu'à se sauver par la terreur. Ils tendirent des pièges perfides au courageux bailli, à la baillive, voulant les faire peur, craindre la future réaction de la justice. Enfin ils pressèrent la commission d'expédier Grandier. Les choses ne pouvaient plus aller. Les nonnes même leur échappaient. Après cette terrible orgie de fureurs sensuelles et de cris impudiques pour faire couler le sang humain, deux ou trois détaillèrent, se prirent en dégoût, en horreur. Elles se voulaient elles-mêmes. Malgré le sort affreux qu'elles avaient à attendre, si elles parlaient, malgré la certitude de finir dans une basse-fosse*, elles dirent dans l'église qu'elles étaient damnées, qu'elles avaient joué le Diable, que Grandier était innocent.

Elles se perdirent, mais n'arrêtrèrent rien. Une réclamation générale de la ville au roi n'arrêta rien. On condamna Grandier à être brûlé (18 août 1634). Telle était la rage de ses ennemis, qu'avant le bûcher ils exigèrent, pour la seconde fois, qu'on lui plantât partout l'aiguille pour chercher la marque du Diable. Un des juges eût voulu qu'on lui

* C'était l'usage encore, voir Mabilon.

1. BCDEFGH: exalte (*corrigé d'après* HF,O,A)
2. O,A,B: *Esprit de Bossuet* (*erreur*)

arrachât même les ongles, mais le chirurgien refusa.

On craignait l'échafaud, les dernières paroles du patient. Comme on avait trouvé dans ses papiers un écrit contre le célibat des prêtres, ceux qui le disaient sorcier le croyaient eux-mêmes esprit fort. On se souvenait des paroles hardies que les martyrs de la libre pensée avaient lancées contre leurs juges, on se rappelait le mot suprême le Jordano Bruno, la bravade de Vanini. On composa avec Grandier. On lui dit que, s'il était sage, on lui sauverait la flamme, qu'on l'étranglerait préalablement. Le faible prêtre, homme de chair, donna encore ceci à la chair, et promit de ne point parler. Il ne dit rien sur le chemin et rien sur l'échafaud. Quand on le vit bien lié au poteau, toute chose prête, et le feu dispose pour l'envelopper brusquement de flamme et de fumée, un moine, son propre confesseur, sans attendre le bourreau, mit le feu au bûcher. Le patient, enragé, n'eut que le temps de dire : « Ah ! vous m'avez trompé ! » Mais les tourbillons s'élevèrent et la fournaise de douleurs .. On n'entendit plus que des cris.

Richelieu, dans ses *Mémoires*, parle peu de cette affaire et avec une honte visible. Il fait entendre qu'il suivit les rapports qui lui vinrent, la voix de l'opinion. Il n'en avait pas moins, en soudoyant les exorcistes, en lâchant la bride aux capucins, en les laissant triompher par la France, encouragé, tenté la fourberie. Gaufridi, renouvelé par Grandier, va reparaitre encore plus sale, dans l'affaire de Louviers.

C'est justement en 1634 que les diables, chassés de Poitou, passent en Normandie, copiant, recopiant leurs sottises de la Sainte-Baume, sans invention et sans talent, sans imagination. Lefurieux Léviathan de Provence, contrefait à Loudun, perd son aiguillon du Midi, et ne se tire d'affaire qu'en faisant parler couramment aux vierges les langues de Sodome. Hélas ! tout à l'heure, à Louviers, il perd son audace même ; il prend la pesanteur du Nord, et devient un pauvre d'esprit.

1. Éditions: engagé (corrigé d'après HF)

VIII

POSSÉDÉS DE LOUVIERS — MADELEINE BAVENT. 1633-1647

Si Richelieu n'eût refusé l'enquête que demandait le P. Joseph contre les directeurs *illuminés*, on aurait d'étranges lumières sur l'intérieur des cloîtres, la vie des religieuses. Au défaut, l'histoire de Louviers, beaucoup plus instructive que celles d'Aix et de Loudun, nous montre que le directeur, quoiqu'il eût dans l'*illumination* un nouveau moyen de corruption, n'en employait pas moins les vieilles fraudes de sorcellerie, d'apparitions diaboliques, angéliques, etc.*.

* Il était trop facile de tromper celles qui désiraient l'être. Le célibat était alors plus difficile qu'au moyen âge, les jeunes, les assignées monastiques ayant diminué. Beaucoup mouraient de cette vie cruellement inactive et de plethore nerveuse. Elles ne rachetaient guère leur martyre, le disaient à leurs sœurs, à leur confesseur, à la Vierge. Chose touchante, bien plus que ridicule,

Des trois directeurs successifs du couvent de Louviers, en trente ans, le premier, David, est *illuminé* et molinosiste (avant Molinos); le second, Picart, agit *par le diable* et comme sorcier; le troisième, Boulé, sous la figure d'ange.

Voici le livre capital sur cette affaire :

Histoire de Magdelaine Bavent, religieuse de Louviers, avec son interrogatoire, etc., 1632, in-4°, Rouen*. — La date de ce livre explique la par faite liberté avec laquelle il fut écrit. Pendant la Fronde, un prêtre courageux, un oratorien, ayant trouvé aux prisons de Rouen cette religieuse, osa écrire sous sa dictée l'histoire de sa vie.

et digne de pitié. On lit dans un registre d'une inquisition d'Italie cet aveu d'une religieuse; elle disait innocemment à la Madone : « De grâce, sainte Vierge, donnez-moi quelque'un avec qui je puisse pécher » (dans Lascoyrie, *Confession*, p. 265). Embarras réel pour le directeur, qui, quel que fût son âge, était en péril. On sait l'histoire d'un certain couvent russe : un homme qui y entra n'en sortit pas vivant. Chez les nôtres, le directeur entrail et devait entrer tous les jours. Elles croyaient communément qu'un saint ne peut que sanctifier, et qu'un être pur purifie. Le peuple les appelait en riant les *sanctifiés* (Lescoyrie). Cette croyance était fort sérieuse dans les cloîtres. (V. le capucin Esprit de Boisroger, ch. XI, p. 156.)

Je ne connais aucun livre plus important, plus terrible, plus digne d'être réimprimé (*Bibl. imp. Z. ancien 1016*). C'est l'histoire la plus forte en ce genre. — *La Pèlé affligée*, du capucin Esprit de Boisroger, est un livre immortel dans les annales de la bêtise humaine. J'en ai tiré, au chapitre précédent, des choses surprenantes qui pouvaient le faire brûler; mais je me suis gardé de copier les libertés amoureuses que l'ange Gabriel y prend avec la Vierge, ses baisers de colombe, etc. — Les deux admirables pamphlets du vaillant chirurgien Yvelin sont à la Bibliothèque de Sainte Geneviève. L'*Examen* et l'*Apologie* se trouvent dans un volume relié et mal intitulé *Éloges de Richelieu* (Lettre X, 530). L'*Apologie* s'y trouve en double au volume Z, 839.

1. O,A,B: les trente mille directeurs
2. O,A,B: d'apparition diabolique, angélique
3. A partir de Le célibat était... jusqu'à la fin, le présent chapitre est la copie de la longue note III de HF, t. XIII (Louis XIV et la Révocation de l'Edit de Nantes, 1860).
4. HF,O,A: donne-moi
5. HF: Embarras réel pour le directeur. S'il était âgé, il ne manquait guère, en les voyant si malheureuses, de leur laisser la petite consolation des amitiés de cloîtres qui font peu de scandale, mais souvent corrompent encore plus. Lui-même, quel que fût son âge, était en vrai péril.
6. HF: tous les jours. Elles n'avaient pas besoin d'être séduites. Elles se trompaient assez elles-mêmes, croyant communément
7. HF: dans les cloîtres (V. le capucin Esprit de Boisroger, ch. XI, p. 156). Certaines visions triomphaient des scrupules. Souvent un ange ou un démon prenait la figure du directeur. Des trois directeurs successifs du couvent de Louviers, en trente ans, le premier, David, est *illuminé* et molinosiste (avant Molinos); le second, Picart, agit *par le diable* et comme sorcier; le troisième, Boulé, sous la figure d'ange. Suit alors un court passage, supprimé ici, dont l'idée a été reprise au début du présent chapitre VIII: Rien de plus important que ce procès de Louviers. Il nous donne l'histoire naïve de la direction. Le couvent de Louviers fut connu par une circonstance fortuite. Mais on l'eût trouvé certainement semblable à bien d'autres, si l'on eût fait l'enquête que demandait le P. Joseph pour les trente mille et que Richelieu refusa. Voici le livre capital: Histoire de Magdelaine Bavent, religieuse de Louviers, avec son interrogatoire, etc., 1632, in-4°, Rouen (Bibl. impériale, Z. anc. 1016). — La date de ce livre explique...

Madeline, née à Rouen en 1607, fut orpheline à neuf ans. A douze, on la mit en apprentissage chez une lingère. Le confesseur de la maison, un franciscain, y était le maître absolu, cette lingère, faisant des vêtements de religieuses, dépendait de l'Eglise. Le moine faisait croire aux apprenties (enivrées sans doute par la belladone et autres breuvages de sorcier) qu'il les menait au sabbat et les mariait au diable Dagon. Il en possédait trois, et Madeleine, à quatorze ans, fut la quatrième.

Elle était fort dévote, surtout à saint François. Un monastère de Saint-François venait d'être fondé à Louviers par une dame de Rouen, veuve du procureur Hennequin, pendu pour escroquerie. La dame voulait que cette œuvre aidât au salut de son mari. Elle consulta là-dessus un saint homme, le vieux prêtre David, qui dirigeait la nouvelle fondation. Aux portes de la ville, dans les bois qui l'entourent, ce couvent, pauvre et sombre, né d'une si tragique origine, semblait un lieu d'austérité. David était connu par un livre bizarre et violent contre les abus qui salissaient les cloîtres, le *Fouet des paillards**. Toutefois, cet homme si sévère avait des idées fort étranges de la pureté. Il était *adamite*, prêchant la nudité qu'Adam eut dans son innocence. Dociles à ses leçons, les religieuses du cloître de Louviers, pour dompter et humilier les novices, les rompre à l'obéissance, exigeaient (on été sans doute) que ces jeunes Eves

revinssent à l'état de la mère commune. On les exerçait ainsi dans certains jardins réservés et à la chapelle même. Madeleine, qui, à seize ans, avait obtenu d'être reçue comme novice, était trop fière (trop pure alors peut-être) pour subir cette vie étrange. Elle déplut et fut grondée pour avoir, à la communion, essayé de cacher son sein avec la nappe de l'autel.

Elle ne devait pas plus volontiers son âme, ne se confessait pas à la supérieure (p. 42), chose ordinaire dans les couvents et que les abbesses aimaient fort. Elle se confiait plutôt au vieux David, qui la sépara des autres. Lui-même se confiait à elle dans ses maladies. Il ne lui cachait point sa doctrine intérieure, celle du couvent, l'iluminisme. « Le corps ne peut souiller l'âme. Il faut, par le péché qui rend humble et guérit de l'orgueil, tuer le péché, » etc. Les religieuses, imbuës de ces doctrines, les pratiquant sans bruit entre elles, effrayèrent Madeleine de leur dépravation (p. 41 et *passim*). Elle s'en éloigna, resta à part, dehors, obtint de devenir tourière.

Elle avait dix-huit ans lorsque David mourut. Son grand âge ne lui avait guère permis d'aller loin avec Madeleine. Mais le curé Picart, son successeur, la poursuivit avec furie. A la confession, il ne lui parlait que d'amour. Il la fit sacristine, pour la voir seule à la chapelle. Il ne lui plaisait pas. Mais les religieuses lui défendaient tout autre confesseur, craignant qu'elle ne divulguât leurs

* V. Floquet, *Parl. de Normandie*, t. V, p. 626.

(Suite de la page précédente)

8 O.A.B. Bibliothèque Z, ancien 1016

9 Cette note ne figure pas dans HF.

petits mystères. Cela la livrait à Picart. Il l'attaqua malade, comme elle était presque mourante; et il l'attaqua par la peur, lui faisant croire que David lui avait transmis des formules diaboliques. Il l'attaqua enfin par la pitié, en faisant le malade, lui-même, la priant de venir chez lui. Dès lors il en fut maître, et il paraît qu'il lui troubla l'esprit des breuvages du sabbat. Elle en eut les illusions, crut y être enlevée avec lui, être autel et victime. Ce qui n'était que trop vrai.

Mais Picart ne s'en tint pas aux plaisirs stériles du sabbat. Il brava le scandale et la rendit enceinte.

Les religieuses, dont il savait les mœurs, le redoutaient. Elles dépendaient aussi de lui par l'intérêt. Son crédit, son activité, les aumônes et les dons qu'il attirait de toutes parts, avaient enrichi leur couvent. Il leur bâtissait une grande église. On a vu par l'affaire de Loudun quelles étaient l'ambition, les rivalités de ces maisons, la jalousie avec laquelle elles voulaient se surpasser l'une l'autre. Picart, par la confiance des personnes riches, se trouvait élevé au rôle de bienfaiteur et second fondateur du couvent. « Mon cœur, disait-il à Madeleine, c'est moi qui bâtis cette superbe église. Après ma mort, tu verras des merveilles.. N'y consens-tu pas? »

Ce seigneur ne se gênait guère. Il paya pour elle une dot, et de sœur laïque quelle était, il la fit religieuse, pour que, n'étant plus tourière, et vivant à l'intérieur, elle pût commodément accoucher ou avorter. Avec certaines drogues, certaines

connaissances, les couvents étaient dispensés d'appeler les médecins. Madeleine (*Interrog*, p. 13) dit qu'elle accoucha plusieurs fois. Elle ne dit point ce que devinrent les nouveau-nés.

Picart, déjà âgé, craignait la légèreté de Madeleine, qu'elle ne convoitât un matin à quelque autre confesseur à qui elle dirait ses remords. Il prit un moyen exécration pour se l'attacher sans retour. Il exigea d'elle un testament ou elle promettait de mourir quand il mourrait, et d'être où il serait. Grande terreur pour ce pauvre esprit. Devait-il, avec lui, l'entraîner dans sa fosse? Devait-il la mettre en enfer? Elle se crut à jamais perdue. Devenue sa propriété, son âme damnée, il en usait et abusait pour toutes choses. Il la prostituait dans un sabbat à quatre, avec son vicaire Boullé et une autre femme. Il se servait d'elle pour gagner les autres religieuses par un charme magique. Une 2 hostie, trempée du sang de Madeleine, entermée au jardin, devait leur troubler les sens et l'esprit.

C'était justement l'année où Urbain Grandier fut brûlé. On ne parlait par toute la France que des diables de Loudun. Le pénitencier d'Evreux, qui avait été un des acteurs de cette scène, en rapportant en Normandie les terribles récits. Madeleine se sentit possédée, battue des diables, un chat aux yeux de feu la poursuivait d'amour. Peu à peu, d'autres religieuses, par un mouvement contagieux, éprouvèrent des agitations bizarres, surnaturelles. Madeleine avait demandé secours à un

1 HF Il l'attaqua enfin et réussit par la pitié

2 HF trempée de son sang

capucin, puis à l'évêque d'Évreux. La supérieur, qui ne put l'ignorer, ne le regrettait pas, voyant la gloire et la richesse qu'une semblable affaire avait données au couvent de Loudun. Mais, pendant six années, l'évêque fit la sourde oreille, craignant sans doute Richelieu, qui essayait alors une ré- 1
forme des cloîtres.

Il voulait finir ces scandales. Ce ne fut guère qu'au moment de sa mort et de la mort de Louis XIII, dans la débâcle qui suivit, sous la reine et sous Mazarin, que les prêtres se remirent aux œuvres surnaturelles, reprirent la guerre avec le diable. 2
Picart était mort, et l'on craignait moins une affaire où cet homme dangereux eût pu en accuser bien d'autres. Pour combattre les visions de Madeleine, on chercha, on trouva une visionnaire. On fit entrer au couvent une certaine sœur Anne de la Nativité, sanguine et hystérique, au besoin furieuse et demi-folle, jusqu'à croire ses propres mensonges. Le duel fut organisé comme entre dogues. Elles se lardaient de calomnies. Anne voyait le diable tout nu à côté de Madeleine. Madeleine jurait qu'elle avait vu Anne au sabbat, avec la supérieure, la mère vicairo et la mère des novices. Rien de nouveau, du reste. C'était un réchauffé des deux grands procès d'Aix et de Loudun. Elles avaient et suivaient les relations imprimées. Nul esprit, nulle invention.

L'accusatrice Anne et son diable Léviathan avaient l'appui du pénitencier d'Évreux, un des acteurs principaux de Loudun. Sur son avis, l'évêque d'Évreux ordonne de déterrer Picart,

pour que son corps, éloigné du couvent, en éloigne les diables. Madeleine, condamnée sans être entendue, doit être dégradée, visitée, pour trouver sur elle la marque diabolique. On lui arrache le voile et la robe; la voilà nue, misérable, jouet d'une indigne curiosité, qui eût voulu fouiller jusqu'à son sang pour pouvoir la brûler. Les religieuses ne se remirent à personne de cette cruelle visite qui était déjà un supplice. Ces vierges, converties en matrones, vérifièrent si elle était grosse, la rasèrent partout, et de leurs aiguilles piquées, plantées dans la chair palpitante, recherchèrent s'il y avait une place insensible, comme doit être le signe du diable. Partout elles trouvèrent la douleur; si elles n'eurent le bonheur de la prouver sorcière, du moins elles jouirent des larmes et des cris.

Mais la sœur Anne ne se tint pas contente; sur la déclaration de son diable, l'évêque condamna Madeleine, que la visite justifiait, à un éternel *in pace*. Son départ, disait-on, calmerait le couvent. Il n'en fut pas ainsi. Le diable sévit encore plus; une vingtaine de religieuses criaient, prophétisaient, se débattaient.

Ce spectacle attirait la foule curieuse de Rouen, et de Paris même. Un jeune chirurgien de Paris, Yvelin, qui déjà avait vu la farce de Loudun, vint voir celle de Louviers. Il avait amené avec lui un magistrat fort clairvoyant, conseiller des aides à Rouen. Ils y mirent une attention persévérante,

1. HF: la sourde oreille. Richelieu essayait alors
2. HF: Pour répondre aux visions

s'établirent à Louviers, étudièrent pendant dix-sept jours.

Du premier jour, ils virent le compérage Une conversation qu'ils avaient eue avec le pénitencier d'Evreux, en entrant à la ville, leur fut redite (comme chose révélée) par le diable de la sœur Anne. Chaque fois, ils vinrent avec la foule au jardin du couvent. La mise en scène était fort saisissante. Les ombres de la nuit, les torches, les lumières vacillantes et fumeuses, produisaient des effets qu'on n'avait pas eus à Loudun. La méthode était simple, du reste, une des possédées disait

« On trouvera un charme à tel point du jardin. » On creusait, et on le trouvait. Par malheur, l'ami d'Yvelin, le magistrat sceptique, ne bougeait des côtés de l'actrice principale, la sœur Anne. Au bord même d'un trou que l'on venait d'ouvrir, il serre sa main, et, la rouvrant, y trouve le charme (un petit fil noir) qu'elle allait jeter dans la terre.

Les exorcistes, pénitencier, prêtres et capucins, qui étaient là, furent couverts de confusion. L'intropide Yvelin, de son autorité, commença une enquête et vit le fond du fond. Sur cinquante-deux religieuses, il y en avait, dit-il, six possédées¹ qui eussent mérité correction. Dix-sept autres, les charmées, étaient des victimes, un troupeau de filles agitées du mal des cloîtres. Il le formule avec précision; elles sont réglées, mais hystériques, gonflées d'orages à la matrice, lunatiques surtout, et dévoyées d'esprit. La contagion nerveuse les a perdues. La première chose à faire est de les séparer.

Il examine ensuite avec une verve voltairienne les signes auxquels les prêtres reconnaissent le caractère surnaturel des possédées. Elles prédisent, d'accord, mais ce qui n'arrive pas. Elles traduisent, d'accord, mais ne comprennent pas (exemple : *ex parte Virginis*, veut dire le départ de la Vierge). Elles savent le grec devant le peuple de Louviers, mais ne le parlent plus devant les docteurs de Paris. Elles font des sauts, des tours, les plus faciles, montent à un gros tronc d'arbre ou monterait un enfant de trois ans. Bref, ce qu'elles font de terrible et vraiment contre la nature, c'est de dire des choses sales, qu'un homme ne dirait jamais.

Le chirurgien rendait grand service à l'humanité en leur ôtant le masque. Car on poussait la chose; on allait faire d'autres victimes. Outre les charmes, on trouvait des papiers qu'on attribuait à David ou à Picart, sur lesquels telle ou telle personne était nommée sorcière, désignée à la mort. Chacun tremblait d'être nommé. De proche en proche gagnait la terreur ecclésiastique.

C'était déjà le temps pourri de Mazarin, le début de la faible Anne d'Autriche². Plus d'ordre, plus de gouvernement. « Il n'y avait plus qu'un mot dans la langue : *La reine est si bonne*. » Cette bonté donnait au clergé une chance pour dominer. L'autorité laïque étant enterrée avec Richelieu, évêques, prêtres et moines allaient régner. L'audace impie du magistrat et d'Yvelin compromettait ce doux espoir. Des voix gémissantes vinrent à la bonne

1. HF: il y en avait six possédées

2. HF: qu'un homme ne dirait jamais.

Ce que Madeleine dit des mœurs immondes et de la vie contre nature des supérieures et de leurs confidentes, est moins invraisemblable quand on voit leur entente dans ces ruses et leur friponnerie constatée. Le chirurgien rendait grand service à l'humanité en leur ôtant le masque. On voulait pousser loin la chose. Outre...

3. HF: de la faible reine.

reine, non celles des victimes, mais celles des fripons pris en flagrant délit. On s'en alla pleurer à la cour pour la religion outragée.

Yvelin n'attendait pas ce coup; il se croyait solide en cour, ayant depuis dix ans un titre de chirurgien de la reine. Avant qu'il ne revint de Louviers à Paris, on obtint de la faiblesse d'Anno d'Autriche d'autres experts, ceux qu'on voulait, un vieux sot en enfance, un Diafoirus de Rouen et son neveu, deux clients du clergé. Ils ne manquèrent pas de trouver que l'affaire de Louviers était surnaturelle, au-dessus de tout art humain.

Tout autre qu'Yvelin se fût découragé. Ceux de Rouen, qui étaient médecins, traitaient de haut en bas ce chirurgien, ce barbier, ce frater. La cour ne le soutenait pas. Il s'obstina dans une brochure qui restera. Il accepte ce grand duel¹ de la science contre le clergé, déclare (comme Weyer au seizième siècle) « que le vrai juge en ces choses n'est pas le prêtre, mais l'homme de science. » A grand-peine, il trouva quelqu'un qui osât imprimer, mais personne qui voulût vendre. Alors, ce jeune homme héroïque se fit en plein soleil distributeur du petit livre. Il se posta au lieu le plus passager de l'aris, au pont Neuf, aux pieds d'Henri IV, donna son factum aux passants. On trouvait à la fin le proces-verbal de la honteuse fraude, le magistrat prenant dans la main des diables femelles la pièce sans réplique qui constatait leur infamie

Revenons à la misérable Madeleine. Le pénitencier

d'Évreux, son ennemi, qui l'avait fait piquer (en marquant la place aux aiguilles¹ p. 67), l'emportait, comme sa proie, au fond de l'in pace épiscopal de cette ville. Sous une galerie souterraine plongeait une cave, sous la cave une brosses-fosse ou la creature humaine fut mise dans les tenebres humides. Ses terribles compagnes, comptant qu'elle allait crever là, n'avaient pas même eu la charité de lui donner un peu de linge pour panser son ulcère (p. 45). Elle en souffrait et de douleur et de malpropreté, couchée dans son orduce. La nuit perpétuelle était troublée d'un va-et-vient inquiétant de rats voraces, redoutés aux prisons, sujets à manger des nez, des oreilles.

Mais l'horreur de tout cela n'égalait pas encore celle que lui donnait son tyran, le pénitencier. Il venait chaque jour dans la cave au-dessus, parler au trou de l'in pace, menacer, commander, et la confesser malgri elle, lui faire dire ceci et cela contre d'autres personnes. Elle ne mangeait plus. Il craignit qu'elle n'expirât, la tira un moment de l'in pace, la mit dans la cave supérieure. Puis, furieux du factum d'Yvelin, il la remit dans son égout d'en bas.

La lumière entrevue, un peu d'espoir saisi, et perdu tout a coup, cela combla son desespoir. L'ulcère s'était fermé, et elle avait plus de force. Elle fut prise au cœur d'un furieux desir de la mort. Elle avalait des araignées, vomissait seulement, n'en mourait pas. Elle pila du verre, l'avalait. En vain. Ayant trouvé un méchant fer coupant, elle travailla à se couper la gorge, ne put. Puis, prit

1. HF: pleurer aux pieds d'Anne d'Autriche

2. HF: Il s'obstina. Dans une brochure qui restera, il accepte ce grand duel

3. HF: Revenons à la misérable Madeleine que le pénitencier d'Évreux, son ennemi, qui l'avait fait piquer (en marquant la place aux aiguilles! p. 67) emportait

un endroit mou, le ventre, et s'enfonça lo fer dans les entrailles. Quatre heures durant, elle poussa, tourna, saigna. Rien ne lui réussit. Cette plaie même se ferma bientôt. Pour comble, la vie si odieuse lui revenait plus forte. La mort du cœur n'y faisait rien.

Elle redevenait une femme, hélas ! et désirable encore, une tentation pour ses geôliers, valets brutaux de l'évêque, qui, malgré l'horreur de ce lieu, l'infection et l'état de la malheureuse, venaient se jouer d'elle, se croyaient tout permis sur la sorcière. Un ange la secourut, dit-elle. Elle se défendit et des hommes et des rats. Mais elle ne se défendit pas d'elle-même. La prison déprave l'esprit. Elle revait le diable, l'appelait à la visiter, implorait le retour des joies honteuses, atroces, dont il la navrait à Louviers. Il ne daignait plus revenir. La puissance des songes était finie en elle, les sens dépravés, mais éteints. D'autant plus revint-elle au désir du suicide. Un geôlier lui avait donné une drogue pour détruire les rats du cachot. Elle allait l'avaler, un ange l'arrêta (un ange ou un démon ?) qui la réservait pour le crime.

Tombée des lors à l'état le plus vil, à un indicible néant de lâcheté, de servilité, elle signa des listes interminables de crimes qu'elle n'avait pas faits. Valait-elle la peine qu'on la brûlât ? Plusieurs y renonçaient. L'implacable pénitencier seul y pensait encore. Il offrit de l'argent à un sorcier d'Evreux qu'on tenait en prison s'il voulait témoigner pour faire mourir Madeleine (p. 63).

Mais on pouvait désormais se servir d'elle pour

un bien autre usage, en faire un faux témoin, un instrument de calomnie. Toutes les fois qu'on voulait perdre un homme, on la traînait à Louviers, à Evreux. Ombre maudite d'une morte qui ne vivait plus que pour faire des morts. On l'amena ainsi pour tuer de sa langue un pauvre homme, nommé Duval. Le pénitencier lui dicta, elle répéta docilement, il lui dit à quel signe elle reconnaissait Duval qu'elle n'avait jamais vu. Elle le reconnut et dit l'avoir vu au sabbat. Par elle, il fut brûlé !

Elle avoue cet horrible crime, et frémit de penser qu'elle en répondra devant Dieu. Elle tomba dans un tel mépris, qu'on ne daigna plus la garder. Les portes restaient grandes ouvertes, parfois elle en avait les clefs. Ou aurait-elle été, devenue un objet d'horreur ? Le monde, des lors, la repoussait, la vomissait, son seul monde était son cachot.

Sous l'anarchie de Mazarin et de sa bonne dame, 1 les Parlements restaient l'unique autorité. Celui de Rouen, jusque-là le plus favorable au clergé, s'indigna cependant de l'arrogance avec laquelle il procédait, régnait, brûlait. Une simple décision d'évêque avait fait déterrer Picart, jeter à la voirie. Maintenant on passait au vicaire Bouille, et on lui faisait son procès. Le parlement écouta la plainte des parents de Picart, et condamna l'évêque d'Evreux à le replacer à ses frais au tombeau de Louviers. Il fit venir Bouillé, se chargea du procès, et à cette occasion tira enfin d'Evreux la misérable Madeleine, et la prit aussi à Rouen.

2 On craignait fort qu'il ne fût comparaitre et le

1 HF,O,A,B la seule autorité

2 HF Il était fort à craindre qu'on ne fût comparaitre

chirurgien Yvelin et le magistrat qui avait pris en flagrant délit la fraude des religieuses. On courut à Paris. Le fripon Mazarin protégea les fripons, toute l'affaire fut appelée au Conseil du roi, tribunal indulgent qui n'avait point d'yeux, point d'oreilles, et dont la charge était d'enterrer, d'étouffer, de faire la nuit en toute chose de justice.

En même temps, des prêtres doucereux, aux cachots de Rouen, consolèrent Madeleine, la confessaient, lui enjoignirent pour pénitence de demander pardon à ses persécutrices, les religieuses de Louviers. Dès lors, quoi qu'il advint, on ne put plus faire témoigner contre elles Madeleine ainsi liée. Triomphe du clergé. Le capucin Esprit de Bosroger¹, un des fourbes exorcistes, a chanté ce triomphe dans sa *Piété affligée*, burlesque monument de sottise où il accuse, sans s'en apercevoir, les gens qu'il croit défendre. On a vu un peu plus haut (dans une note) le beau texte du capucin où il donne pour leçons des anges les maximes honteuses qui eussent effrayé Molinos. ²

La Fronde fut, je l'ai dit, une révolution d'honnêteté. Les sots n'ont vu que la forme, le ridicule, le fond, très grave, fut une réaction morale. En août 1647, au premier soufio libre, le parlement passa outre, trancha le nœud. Il ordonna 1° qu'on détruisît la Sodome de Louviers, que les filles dispersées fussent remises à leurs parents; 2° que désormais les évêques de la province envoyassent quatre fois par an des confesseurs extraordinaires aux maisons de religieuses pour rechercher si ces abus immondes ne se renouvelaient point.

Cependant il fallait une consolation au clergé. On lui donna les os de Picart à brûler, et le corps vivant de Boullé, qui, ayant fait amende honorable à la cathédrale, fut traîné sur la claie au Marché aux poissons, où il fut dévoré des flammes (21 août 1647). Madeleine, ou plutôt son cadavre, ³ resta aux prisons de Rouen.

1. HF: Esprit Bosroger

2. HF: Dans mon volume de la *Fronde*, à propos de Loudun, j'ai cité le beau texte du capucin Esprit, où il donne

3. *Extrait du t. XIII de HF (note III: Jansénisme. — Couvents. — Histoire de la religieuse de Louviers, p. 457-468 de l'édition de 1860, le chapitre VIII ne figure pas dans le manuscrit de La Sorcière.*

IX

SATAN TRIOMPHE AU XVII^e SIÈCLE

La Fronde est un Voltaire. L'esprit voltairien, aussi vieux que la France, mais longtemps contenu, éclate en politique et bientôt en religion. Le grand roi veut en vain imposer un sérieux solennel. Le rire continue en dessous.

Mais n'est-ce donc que rire et risée? Point du tout, c'est l'avènement de la Raison. Par Kepler, Galilée, par Descartes et Newton, s'établit triomphalement le dogme raisonnable, la foi à l'*immuabilité des lois de la Nature*. Le miracle n'ose plus paraître, ou, quand il l'ose, il est sifflé.

Pour parler mieux encore, les fantasques miracles du caprice ayant disparu, apparaît le grand miracle universel et d'autant plus divin qu'il est plus régulier.

C'est la grande Révolte qui décidément a vaincu.

Vous la reconnaissez dans les formes hardies de ces premières explosions, dans l'ironie de Galilée, dans le doute absolu dont part Descartes pour commencer sa construction. Le Moyen âge eût dit : « C'est l'esprit du *Malin*. »

Victoire non négative pourtant, mais fort affirmative et de ferme fondation. L'*Esprit de la nature et les sciences de la nature*, ces proscriptions du vieux temps, rentrent irrésistibles. C'est la Réalité, la Substance elle-même qui vient chasser les vaines ombres.

On avait follement dit : « Le grand Pan est mort. » Puis, voyant qu'il vivait, ou l'avait fait un Dieu du mal ; à travers le chaos, on pouvait s'y tromper. Mais le voici qui vit, et qui vit harmonique dans la sublime fixité des lois qui dirigent l'étoile et qui non moins dirigent le mystère profond de la vie.

On peut dire de ce temps deux choses qui ne sont point contradictoires : l'esprit de Satan a vaincu, mais c'est fait de la sorcellerie.

Toute thaumaturgie, diabolique ou sacrée, est bien malade alors. Sorciers, théologiens, sont également impuissants. Ils sont à l'état d'empiriques, implorant en vain d'un hasard surnaturel et du caprice de la Grâce, les merveilles que la science ne demande qu'à la Nature, à la Raison.

Les jansénistes, si zélés, n'obtiennent en tout ce siècle qu'un tout petit miracle ridicule. Moins heureux encore les jésuites, si puissants et si riches,

1. M: ayant disparu, à son tour apparaît

2. O,A,B: en tout un siècle

ne peuvent à aucun prix s'en procurer, et se contentent des visions d'une fille hystérique, sœur Marie Alacoque, énormément sanguine, qui ne voyait que sang. Devant une telle impuissance, la magie, la sorcellerie pourrout se consoler.

Notez qu'en cette décadence de la foi au surnaturel, l'un suit l'autre. Ils étaient liés dans l'imagination, dans la terreur du Moyen Âge. Ils sont liés encore dans le rire et dans le dédain. Quand Molière se moqua du Diable et « des chaudières bouillantes », le clergé s'émou fort; il sentit que la foi au Paradis baissait d'autant.

Un gouvernement tout laïque, celui du grand Colbert (qui fut longtemps le vrai roi), ne cache pas son mépris de ces vieilles questions. Il vide les prisons des sorciers qu'y entassait encore le Parlement de Rouen, *défend aux tribunaux d'admettre l'accusation de sorcellerie* (1672). Ce parlement réclame et fait très bien entendre, qu'en niant la sorcellerie, on compromet bien d'autres choses. En doutant des mystères d'en bas, on ébranle dans beaucoup d'âmes la croyance aux mystères d'en haut.¹

Le sabbat disparaît. Et pourquoi? C'est qu'il est partout. Il entre dans les mœurs. Ses pratiques sont la vie commune.

On disait du sabbat : « Jamais femme n'en revint enceinte. » On reprochait au diable, à la sorcière, d'être l'ennemi de la génération, de détester la vie, d'aimer la mort et le néant, etc. Et il se

trouve justement qu'au pieux dix-septième siècle, ou la sorcière expire*, l'amour de la stérilité et la peur d'engendrer, sont la maladie générale.

Si Satan lit, il a sujet de rire en lisant les casuistes ses continuateurs. Y a-t-il pourtant quelque différence? oui. Satan, dans des temps effroyables fut prévoyant pour l'affamé, il eut pitié du pauvre. Mais ceux-ci ont pitié du riche. Le riche, avec ses vices, son luxe, sa vie de cour, est un nécessaire, un misérable, un mendiant. Il vient en confession, humblement menaçant, extorquer du docteur une autorisation de pécher en conscience. Un jour quelqu'un fera (si on en a le courage) la surprenante histoire des lâchetés du casuiste qui veut garder son repent, des expédients honteux ou il descend. De Navarro à Escobar, un marchandage étrange se fait aux dépens de l'épouse, et on dispute encore un peu. Mais ce n'est pas assez. Le casuiste est vaincu, lâche tout. De Zoccoli à Liguori (1670-1770), il ne défend plus la nature.

Le Diable, au sabbat, comme on sait, eut deux visages, l'un d'en haut, menaçant, et l'autre au dos,

* Je ne prends pas la Voisin pour sorcière, ni pour sabbat la contrefaçon qu'elle en faisait pour amuser des grands seigneurs blasés, Luxembourg et Vendôme, son disciple, et les effrontées Mazarines. Des prêtres scélérats, associés à la Voisin, leur disaient secrètement la messe noire, et plus obscène certainement qu'elle n'avait pu dire jadis devant tout un peuple. Dans une misérable victime, autel vivant, on pilorait la nature. Une femme livrée à la risée! horreur! — Jouet bien moins des hommes encore que de la cruauté des femmes, d'une Bouillon, insolente, effrénée, ou de la noire Olympe, profonde en crimes et docteur en poisons (1681)

1. Le manuscrit du chapitre IX s'arrête ici. — Voir la variante n° 40.

burlesque. Aujourd'hui qu'il n'en a que faire, il donnera ce dernier généreusement au casuiste.

Ce qui doit amuser Satan, c'est que ses fidèles se trouvent alors chez les honnêtes gens, les ménages sérieux qui se gouvernent par l'Eglise*. La mondaine, qui relève sa maison par la grande ressource du temps, l'adultère lucratif, se rit de la prudence et suit la nature hardiment. La famille dévote, ne suit que son jésuite. Pour conserver, concentrer la fortune, pour laisser un fils riche, elle entre aux voies obliques de la spiritualité nouvelle. Dans l'ombre et le secret, la plus fière, au prie-Dieu, s'ignore, s'oublie, s'absente, suit la leçon de Molinos : « Nous sommes ici-bas pour souffrir ! Mais la pieuse indifférence, à la longue, adoucit, endort. On obtient un néant. — La mort ? Pas tout à fait. Sans se mêler, ni répondre des choses¹, on en a l'écho, vague et doux. C'est comme un hasard de la Grâce, suave et pénétrante, nulle part plus qu'aux abaissements ou s'éclipse la volonté. »

Exquises profondeurs... Pauvre Satan ! que tu es dépassé ! Humilie-toi, admire, et reconnais tes fils.

* La stérilité va toujours croissant dans le dix-septième siècle, spécialement dans les familles rangées, rigides à la stricte mesure du confessionnal. Prenez même les jansénistes. Suivez les Arnauld, voici leur décroissance : d'abord vingt enfants, quinze enfants, puis cinq¹ et enfin plus d'enfant. Cette race énergique (et mêlée aux vaillants Colbert) finit-elle par éternation ? Non. Elle s'est rassemblée peu à peu pour faire un aîné riche, un grand seigneur et un ministre. Elle y arrive et meurt de son ambitieuse prudence, certainement autorisée.

Les médecins, qui bien plus encore sont ses fils légitimes, qui naquirent de l'empirisme populaire qu'on appelait sorcellerie, eux ses héritiers préférés à qui il a laissé son plus haut patrimoine, ne s'en souviennent pas assez. Ils sont ingrats pour la sorcière qui les a préparés.

Ils sont plus. À ce roi déchu, à leur père et auteur, ils infligent certains coups de fouet... *Tu quoque, fili mi!*... Ils donnent contre lui des armes cruelles aux rieurs.

Déjà ceux du seizième siècle se moquaient de 2 l'Esprit, qui de tout temps, des sibylles aux sorcières, agita et gonfla la femme. Ils soutenaient qu'il n'est ni Diable, ni Dieu, mais, comme disait le Moyen âge : « le Prince de l'air. » Satan ne serait qu'une maladie !

La possession ne serait qu'un effet de la vie captive, assise, sèche et tendue, des cloîtres. Les 6,500 diables de la petite Madeleine de Gaufridi, les légions qui se battaient dans le corps des nonnes exaspérées de Loudun, de Louviers, ces docteurs les appellent des orages physiques. « Si Éolo fait trembler la terre, dit Yvelin, pourquoi pas le corps d'une fille ? » Le chirurgien de la Cadière (qu'on va voir tout à l'heure), dit froidement : « Rien autre chose qu'une suffocation de matrice. »

Étrange déchéance ! L'effroi du Moyen âge vaincu, mis en déroute devant les plus simples remèdes, les exorcismes à la Molière, fuyait et s'évanouirait ?

C'est trop réduire la question. Satan est autre

1. O, A : Pas tout à fait. On ressent quelque peu les affaires d'à côté. Sans se mêler, ni répondre de rien
2. B : l'Espagne (erreur)

chose. Les médecins n'en voient ni le haut, ni le bas, — ni sa haute Révolte dans la science, — ni les étranges compromis d'intrigue dévote et d'impureté qu'il fait vers 1700, unissant Priape et Tartuffe.

On croit connaître le dix-huitième siècle, et l'on n'a jamais vu une chose essentielle qui le caractérise.

Plus sa surface, ses couches supérieures, furent civilisées, éclairées, inondées de lumière, plus hermétiquement se ferma au-dessous la vaste région du monde ecclésiastique, du couvent, des femmes crédules, malades et prêtes à tout croire. En attendant Cagliostro, Mesmer et les magnétiseurs qui viendront vers la fin du siècle, nombre de prêtres exploient la défunte sorcellerie. Ils ne parlent que d'ensorcellements, en répandent la peur, et se chargent de chasser les diables par des exorcismes indécents. Plusieurs font les sorciers, sachant bien qu'ils y risquent peu, qu'on ne brûlera plus désormais. Ils se sentent gardés par la douceur du temps, par la tolérance que prêchent leurs ennemis les philosophes, par la légèreté des grands rieurs, qui croient tout fini, si l'on rit. Or, c'est justement parce qu'on rit que ces ténébreux machinistes vont leur chemin et craignent peu. L'esprit nouveau, c'est celui du Régent, scopitique et débonnaire. Il éclate aux *Lettres persanes*, il éclate partout dans le tout-puissant journaliste qui remplit le siècle, Voltaire. Si le sang humain

coule, tout son cœur se soulève. Pour tout le reste, il rit. Peu à peu la maxime du public mondain paraît être : « Ne rien punir, et rire de tout. »

La tolérance permet au cardinal Tencin d'être publiquement le mari de sa sœur. La tolérance assure les maîtres des couvents dans une possession paisible des religieuses, jusqu'à déclarer les grossesses, constater légalement les naissances*. La tolérance excuse le P. Apollinaire, pris dans un honteux exorcisme**. Cauvigny, le galant jésuite, idole des couvents de province, n'expie ses aventures que par un rappel à Paris, c'est-à-dire un avancement.

Autre ne fut la punition du fameux jésuite Girard ; il mérita la corde et fut comblé d'honneur, mourut en odeur de sainteté. C'est l'affaire la plus curieuse du siècle. Elle fait toucher au doigt la méthode du temps, le mélange grossier des ma-

* Exemple. Le noble chapitre des chanoines de Pignau, qui avait l'honneur d'être représenté aux États de Provence, ne tenait pas moins librement à la possession publique des religieuses du pays. Ils étaient seize chanoines. La prévôté, en une seule année, reçut des nonnes seize déclarations de grossesse (*histoire manuscrite de Besse*, par M. Renoux, communiquée par M. Th.) Cette publicité avait cela de bon que le crime monastique, l'infanticide, dut être moins commun. Les religieuses, soumises à ce qu'elles considéraient comme une charge de leur état, au prix d'une petite honte, étaient humaines et bonnes mères. Elles sauvaient du moins leurs enfants. Celles de Pignau les mettaient en nourrice chez les paysans, qui les adoptaient, s'en servaient, les élevaient avec les leurs. Ainsi nombre d'agriculteurs sont connus aujourd'hui même pour enfants de la noblesse ecclésiastique de Provence.

1. * Garinet, 344.

1. Complétée et corrigée, cette note réapparaîtra dans le t. XVI de HF (1866), p. 111, où on lit Pignans au lieu de Pignau, et M. Thouron au lieu de M. Th.

chines les plus opposées. Les suavités dangereuses du Captique des cantiques étaient, comme toujours, la préface. On continuait par Mario Alacoque, par le mariage des Cœurs sanglants, assaisonné des morbides douceurs de Molinos. Girard y ajouta le souffle diabolique et les terreurs de l'ensorcellement. Il fut le diable et il fut l'exorciste. Enfin, chose terrible, l'infortunée qu'il immola barbairement, loin d'obtenir justice, fut poursuivie à mort. Elle disparut, probablement enfermée par lettre de cachot, et plongée vivante au sépulcre.

X

LE P. GIRARD ET LA CADIÈRE. 1730

Les jésuites avaient du malheur. Étant si bien à Versailles, maîtres à la cour, ils n'avaient pas le moindre crédit du côté de Dieu. Pas le plus petit miracle. Les jansénistes abondaient du moins en touchantes légendes. Nombre infini de créatures 1 malades, d'infirmes, de boiteux, de paralytiques, trouvaient au tombeau du diacre Pâris un moment de guérison. Ce malheureux peuple écrasé par une suite effroyable de fléaux (le grand Roi, premier fléau, puis la Régence, le Système qui firent tant de mendiants), ce peuple venait demander son salut à un pauvre homme de bien, un vertueux imbécile, un saint, malgré ses ridicules. Et pourquoi rire après tout? Sa vie est bien plus touchante 2 encore que risible. Il ne faut pas s'étonner si ces bonnes gens, émus, au tombeau de leur bienfai-

1. M: Les jansénistes au contraire abondaient et surabondaient en merveilleuses légendes, en guérisons prodigieuses, et le singulier, le rare, c'est que ces miracles étaient vrais. Il est certain, constaté qu'un nombre infini de créatures malades, d'infirmes
2. M: que risible. Passons-lui ses jeûnes insensés, ses folles macérations, en songeant qu'il ne jeûnait que pour donner plus aux pauvres. Il faut pas s'étonner...

teur, oubliaient tout à coup leurs maux. La guérison ne durait guère; n'importe, le miracle avait eu lieu¹; celui de la dévotion, du bon cœur, de la reconnaissance. Plus tard, la friponnerie se mêla à tout cela; mais alors (1728) ces étranges scènes² populaires étaient très pures.

Les jésuites auraient tout donné pour avoir le moindre de ces miracles qu'ils maient. Ils travaillaient depuis près de cinquante ans à orner de fables et de petits contes leur légende du Sacré-Cœur, l'histoire de Marie Alacoque. Depuis vingt-cinq ou trente ans, ils avaient tâché de faire croire que leur confrère, Jacques II, non content de guérir les écrouelles (en qualité de roi de France), après sa mort s'amusa à faire parler les muets, faire marcher droit les boiteux, redresser les louches. Les guéris louchaient encore plus. Quant aux muets, il se trouva, par malheur, que celle qui jouait ce rôle était une coquine avérée, prise en flagrant délit de vol. Elle courait les provinces, et, à toutes les chapelles de saints renommés, elle était guérie par miracle et recevait les aumônes; puis recommençait ailleurs.

Pour se procurer des miracles, le Midi vaut mieux. Il y a là des femmes nerveuses, de facile exaltation, propres à faire des somnambules, des miraculées, des stigmatisées, etc.

Les jésuites avaient à Marseille un évêque à eux, Belzunce, homme de cœur et de courage, illustre depuis la fameuse peste, mais crédule et fort borné, sous l'abri duquel on pouvait hasarder beaucoup. Ils avaient mis près de lui un jésuite franc-com-

tois, qui ne manquait pas d'esprit; qui, avec une apparence austère, n'en prêchait pas moins agréablement dans le genre fleuri, un peu mondain, qu'aimaient les dames. Vrai jésuite qui pouvait réussir de deux manières, ou par l'intrigue féminine, ou par le *sautissimo*. Girard n'avait pour lui ni l'âge, ni la figure; c'était un homme de quarante-sept ans, grand, sec, qui semblait extenué, il avait l'oreille un peu dure, l'air sale et crachant partout (p. 50, 69, 234)*. Il avait enseigné longtemps, jusqu'à l'âge de trente-sept ans, et gardait certains goûts de collège. Depuis dix ans, c'est à dire depuis la grande peste, il était confesseur d' religieuses. Il y avait réussi et avait obtenu sur elles un assez grand ascendant en leur imposant ce qui semblait le plus contraire au tempérament de ces Provençales, les doucines et les disciplines de la mort mystique, la passivité absolue, l'oubli parfait de soi-même. Le terrible événement avait aplati les courages, épuisé les cœurs, amoili; d'une certaine langueur morbide. Les Carmélites de Marseille, sous la conduite de Girard, allaient loin dans ce mysticisme, à leur tête, une certaine 3 sœur Remusat, qui passait pour sainte³.

Les jésuites, malgré ce succès, ou peut-être pour ce succès même, éloignèrent Girard de Marseille; ils voulurent l'employer à relever leur maison de Toulon. Elle en avait grand besoin. Le magnifique

* Dans une affaire si discutée, je cite constamment et sur tout un volume in-folio *Procédure du P. Girard et de la Cadière* Aix, 1733. Pour ne pas multiplier les notes, j'indique seulement dans l'index la page de ce volume.

1. M: ne durait guère. Mais le miracle avait eu lieu
2. O,A: mais alors (en 1728)
3. Voir la variante n° 41.

établissement de Colbert, le *séminaire des aumôniers de la marine*, avait été confié aux jésuites pour décrasser ces jeunes aumôniers de la direction des Lazaristes, sous laquelle ils étaient presque partout. Mais les deux jésuites qu'on y avait mis étaient peu capables. L'un était un sot, l'autre (le P. Sabatier), un homme singulièrement emporté, malgré son âge. Il avait l'insolence de notre ancienne marine, ne daignait garder aucune mesure. On lui reprochait à Toulon, non d'avoir une maîtresse, ni même une femme mariée, mais de l'avoir insolemment, outrageusement, de manière à désespérer le mari. Il voulait que celui-ci, surtout, connût bien sa honte, sentît toutes les piqûres. Les choses furent poussées si loin que le pauvre homme en mourut*.

Du reste, les rivaux des jésuites offraient encore plus de scandale. Les Observantins, qui dirigeaient les Clarisses (ou Clairistes) d'Ollioules, avaient publiquement des religieuses pour maîtresses, et cela ne suffisait pas, ils ne respectaient pas même les petites pensionnaires. Le père gardien, un Aubany, en avait violé une de treize ans; poursuivi par les parents, il s'était sauvé à Marseille.

Girard, nommé directeur du *séminaire des aumôniers*, allait, par son austérité apparente, par sa dextérité réelle, rendre l'ascendant aux jésuites sur des moines tellement compromis, sur des prêtres de paroisse peu instruits et fort vulgaires.

* Bibliothèque de la ville de Toulon, Pièces et chansons manuscrites, 1 vol. in-folio, très curieux.

En ce pays où l'homme est brusque, souvent âpre d'accent, d'extérieur, les femmes apprécient fort la douce gravité des hommes du Nord; elles leur savent gré de parler la langue aristocratique, officielle, le français.

Girard, arrivant à Toulon, devait connaître parfaitement le terrain d'avance. Il avait la déjà à lui une certaine Guiol qui venait parfois à Marseille, où elle avait une fille carmélite. Cette Guiol, femme d'un petit menuisier, se mit entièrement à sa disposition, autant et plus qu'il ne voulait; elle était fort mûre, de son âge (quarante-sept ans), extrêmement véhément, corrompue et bonne à tout, prête à lui rendre des services de toute sorte, quoi qu'il fût, quoi qu'il fût, un scélérat ou un saint.

Cette Guiol, outre sa fille carmélite de Marseille, en avait une qui était sœur converse aux Ursulines de Toulon. Les Ursulines, religieuses enseignantes, étaient partout comme un centre; leur parler, fréquenté des mères, était un intermédiaire entre le cloître et le monde. Chez elles, et par elles, sans doute, Girard vit les dames de la ville, entre autres une de quarante ans, non mariée, M^{lle} Gravier, fille d'un ancien entrepreneur des travaux du roi à l'Arsenal. Cette dame avait comme une ombre qui ne la quittait pas, la Reboul, sa cousine, fille d'un patron de barque, qui était sa seule héritière, et qui, quoiqu'à peu près du même âge (trente-cinq ans), prétendait bien hériter. Près d'elles, se formait peu à peu un petit cénacle d'admiratrices de Girard qui devinrent ses péni-

1. M: Mais les deux jésuites de Toulon étaient peu capables.
2. M: que celui-ci sût tout, connût
3. M: Les Observantins, qui dirigeaient les Clarisses (ou Clairistes) d'Ollioules, ne leur faisaient garder aucune clôture. Ils avaient publiquement
4. M: de 13 ans, et poursuivi par les parents s'était sauvé à Marseille.
5. Voir la variante n° 42.
6. M: Girard put voir et connaître les dames, entr'autres une de 40 ans
7. M: comme une ombre, la Reboul
8. M: Près de Mlle Gravier et de sa cousine, il se forma

tentes Des jeunes filles¹ y étaient parfois intro-
duites, comme M^{lle} Cadieze, fille d'un marchand,²
une couturière, la Langier, la Batarelle, fille d'un³
batelier. On y faisait de pieuses lectures et parfois
de petits goûters. Mais rien n'interessait plus que
certaines lettres où l'on contait les miracles et les
extases de sœur Renusar, encore vivante (elle
mourut en février 1730). Quelle gloire pour le
P. Girard qui l'avait mené si haut ! On lisait cela,
ou pleurait, on criait d'admiration. Si l'on n'avait
encore d'extases, on n'était pas loin d'en avoir. Et
la Reboul, pour plaire à sa parente, se mettait
déjà parfois dans un état singulier par le procédé
connu de s'étouffer tout doucement et de se pincer
le nez⁴.

De ces femmes et filles, la moins légère certain-
nement était M^{lle} Cathorine Cadrière, délicate et
malade personne de dix-sept ans, tout occupée
de dévotion et de charité, d'un visage mortifié, qui
semblait indiquer que, quoique bien jeune, elle
avait plus qu'aucune autre ressenti les grands
malheurs du temps, ceux de la Provence et de
Toulon. Cela s'explique assez. Elle était née dans
l'affreuse famine de 1709, et, au moment où une
fillo devient vraie fille, elle eut le terrible spectacle
de la grande Peste. Elle semblait marquée de ces
doux événements, un peu hors de la vie, et déjà de
l'autre côté.

* V. le *Process*, et Swift, *Mécanique de l'enthousiasme*.

La triste fleur était tout à fait de Toulon, de ce
Toulon d'alors. Pour la comprendre, il faut bien se
rappeler ce qu'est, ce qu'était cette ville.

Toulon est un passage, un lieu d'embarquement
l'entrée d'un port immense et d'un gigantesque ar-
senal. Voilà ce qui saisit le voyageur et l'empêche
de voir Toulon même. Il y a pourtant là une ville,
une vieille cité. Elle contient deux peuples diffé-
rents, le fonctionnaire étranger, et le vrai Toulon-
nais, celui-ci peu ami de l'autre, enviant l'employé
et souvent révolté par les grands airs de la Marine.
Tout cela concentré dans les rues ténébreuses
d'une ville étranglée alors de l'étroite ceinture des
5 fortifications. L'originalité de la petite ville noire,
c'est de se trouver justement entre deux océans
6 de lumière, le merveilleux miroir de la rade et le
majestueux amphithéâtre de ses montagnes chauves
d'un gris éblouissant et qui vous aveuglent à midi.
D'autant plus sombres paraissent les rues. Celles
qui ne vont pas droit au port et n'en trent pas
quelque lumière, sont à toute heure profondément
obscurées. Des allées sales et de petits marchands,
des boutiques mal garnies, invisibles à qui vient
du jour, c'est l'aspect général. L'intérieur forme
7 un labyrinthe de ruelles, où l'on trouve beaucoup
d'églises, de vieux couvents, devenus casernes. De
forts ruisseaux, chargés et sales des eaux mena-
geres, courent en torrents. L'air y circule peu, et
l'on est étonné, sous un climat si sec, d'y trouver
tant d'humidité.

En face du nouveau théâtre, une ruelle appelé
la rue de l'Hôpital va de la rue Royale assez étroite,

1. M: De jeunes et jolies filles
2. M: fille d'un revendeur
3. M: et même la Batarelle, simple fille d'un batelier.
4. M: et, au moment où une fille devient vraie fille et si sensible, elle avait eu le grand coup de la Peste.
5. M: de ce petit trou noir
6. O,A,B: de lumière
- 7 M. un petit labyrinthe de ruelles

à l'étroite rue des Canonniers (S. Sébastien). On dirait une impasse. Le soleil cependant y jette un regard à midi, mais il trouve le lieu si triste qu'à l'instant même il passe et rend à la ruelle son ombre obscur¹.

Entre ces noires maisons, la plus petite était celle du sieur Cadière, regrattier, ou revendeur. On n'entrait que par la boutique, et il y avait une chambre à chaque étage. Les Cadière étaient gens honnêtes, dévots, et madame Cadière un miroir de perfection. Ces bonnes gens n'étaient pas absolument pauvres. Non seulement la petite maison était à eux, mais, comme la plupart des bourgeois de Toulon, ils avaient une *bastide*. C'est une masuro le plus souvent, un petit clos pierreux qui donne un peu de vin. Au temps de la grande marine, sous Colbert et son fils, le prodigieux mouvement du port profitait à la ville. L'argent de la France arrivait là. Tant de grands seigneurs qui passaient, traînaient après eux leurs maisons, leurs nombreux domestiques, un peuple gaspilleur², qui derrière lui laissait beaucoup. Tout cela finit brusquement. Ce mouvement artificiel cessa; on ne pouvait plus même payer les ouvriers de l'Arsenal; les vaisseaux délabrés restaient non réparés, et l'on finit par en vendre le bois³.

Toulon sentit fort bien le contre-coup de tout cela. Au siège de 1707, il semblait quasi mort. Mais que fut-ce dans la terrible année de 1709, le 93 de Louis XIV! quand tous les fidèles à la

fois, cruel hiver, famine, épidémie, semblaient vouloir raser la France! — Les arbres de Provence, eux-mêmes, ne furent pas épargnés. Les communications cessèrent. Les routes se couvraient de mendiants, d'affamés! Toulon tremblait, entouré de brigands qui coupaient toutes les routes.

Madame Cadière, pour comble, en cette année 5 cruelle, était enceinte. Elle avait trois garçons. L'aîné restait à la boutique, aidait son père. Le second était aux Prêcheurs et devait se faire moine dominicain (jacobin, comme on disait). Le troisième étudiait pour être prêtre au séminaire des Jésuites. Les époux voulaient une fille; madame demandait à Dieu une sainte. Elle passa ses neuf mois en prière, jeûnant ou ne mangeant que du 6 pain de seigle. Elle eut une fille, Catherine. L'enfant était très délicate, et, comme ses frères, un 7 peu malsaine. L'humidité de la maison sans air, la faible nourriture d'une mère si économe et plus que sobre y contribuaient. Les frères avaient des glandes qui s'ouvraient quelquefois; et la petite en eut dans les premières années. Sans être tout à fait malade, elle avait les grâces souffrantes des enfants maladiés. Elle grandit sans s'affermir. À l'âge où les autres ont la force, la joie de la vie ascendante, elle disait déjà : « J'ai peu à vivre. »

Elle eut la petite vérole; et en resta un peu marquée. On ne sait si elle fut belle. Ce qui est sûr, c'est qu'elle était gentille, ayant tous les char-
mants contrastes des jeunes Provençales et leur double nature. Vive et rêveuse, gaie et mélanco-

* V. une très bonne dissertation manuscrite de M. Brun.

1. M: et rend à la ruelle sa nuit et son humidité.
2. M: des petits bourgeois
3. M: C'est une mesure ordinairement, un méchant clos pierreux qui souvent donne un peu de vin.
4. M: gaspilleur
5. M: avait déjà
6. M: Elle eut une fille.
7. M: de la noire maison sans air

lique, une bonne petite dévote, avec d'innocentes culappées. Entre les longs offices, si on la menait à la bastide avec les filles de son âge, elle ne faisait difficulté de faire comme elles, de chanter ou danser, en se passant au cou le tambourin. Mais ces jours étaient rares. Le plus souvent, son grand plaisir était de monter au plus haut de la maison (p. 24), de se trouver plus près du ciel, de voir un peu de jour, d'apercevoir peut-être un petit coin de mer, ou quelque pointe aiguë de la vaste thébaïde des montagnes. Elles étaient sérieuses dès lors, mais un peu moins sinistres, moins boisées, moins chauves, avec une robe clair-semée d'arbusiers, de melezes.

Cette morte ville de Toulon, au moment de la peste, comptait 26,000 habitants. Enorme masse rossierée sur un point. Et encore, de ce point, ôtez une ceinture de grands couvents adossés aux remparts, minimes, oratoriens, jésuites, capucins, récollets, ursulines, visitandines, bernardines. Refuge, Bon-Pasteur, et tout au centre, le couvent énorme des dominicains. Ajoutez les églises paroissiales, presbytères, évêché, etc. Le clerge occupait tout, le peuple rien pour ainsi dire*.

On devine combien, sur un foyer si concentré, le fléau âprement mordit. Le bon cœur de Toulon lui fut fatal aussi. Elle reçut magnanimement des échappés de Marseille. Ils purent bien amener la peste, autant que des ballots de laine auxquels

* V. le livre de M. d'Antrechaus et l'excellente brochure de M. Gustave Lambert.

on attribue l'introduction du fléau. Les notables effrayés allaient fuir, se disperser dans les campagnes. Le premier des consuls, M. d'Antrechaus, cœur héroïque, les retint, leur dit severement : « Et le peuple, que va-t-il devenir, messieurs, dans cette ville dénuée, si les riches emportent 1 leurs bourses ? » Il les retint et força tout le monde de rester. On attribuant les horreurs de Marseille aux communications entre habitants. D'Antrechaus essaya d'un système tout contraire. Ce fut disoler, d'enfermer les Toulonnais chez eux. Deux hôpitaux immenses furent créés et dans la rade et aux montagnes. Tout ce qui n'y allait pas, dut rester chez soi sous peine de mort. D'Antrechaus, pendant sept grands mois, soutint cette gageure qu'on eût cru impossible, de garder, de nourrir à domicile, une population de 26,000 âmes. Pour 2 ce temps, Toulon fut un sépulcre. Nul mouvement que celui du matin, de la distribution du pain de porte en porte, puis de l'enlèvement des morts. Les médecins périrent la plupart, les magistrats périrent, sauf d'Antrechaus. Les enterreurs périrent. 3 Les déserteurs condamnés les remplaçaient, mais avec une brutalité précipitée et furieuse. Les corps, du quatrième étage, étaient, la tête en bas, jetés au tombereau. Une mère venant de perdre sa fille, jeune enfant. Elle eut horreur de voir ce pauvre petit corps précipité ainsi, et, à force d'argent, elle obtint qu'on la descendit. Dans le trajet, 4 l'enfant revient, se ramme. On la remonte, elle survit. Si bien qu'elle fut l'aïeule de notre savant M. Brun, auteur de l'excellente histoire du port.

1. M: Il les retint, força
2. O,A: Pour tout ce temps
3. O,A: Des déserteurs condamnés
4. M: elle revient

La pauvre petite Cadière avait justement l'âge de cette morte qui survécut, douze ans, l'âge si vulnérable pour ce sexe. La fermeture générale des églises, la suppression des fêtes (de Noël si gai à Toulon), tout cela pour l'enfant était la fin du monde. Il semble qu'elle n'en soit jamais bien revenue. Toulon non plus ne se releva point. Elle garda l'aspect d'un désert. Tout était ruine, en deuil, veuf, orphelin, beaucoup désespérés. Au milieu, une grande ombre, d'Antrechaus, qui avait vu tout mourir, ses fils, frères et collègues, et qui s'était glorieusement ruiné, à ce point qu'il lui fallut manger chez ses voisins, les pauvres se disputaient l'honneur de le nourrir.

La petite dit à sa mère qu'elle ne porterait jamais plus ce qu'elle avait de beaux habits, et il fallut les vendre. Elle ne voulait plus que servir les malades; elle entraînait toujours sa mère à l'hôpital qui était au bout de leur rue. Une petite voisine de quatorze ans, la Laugier, avait perdu son père, vivait avec sa mère fort misérablement. Catherine y allait sans cesse et y portait sa nourriture, des vêtements, tout ce qu'elle pouvait. Elle demanda à ses parents qu'on payât pour la Laugier les frais d'apprentissage chez une couturière, et tel était son ascendant, qu'ils ne refusèrent pas cette grosse dépense. Sa piété, son charmant petit cœur la rendaient toute-puissante. Sa charité était passionnée; elle ne donnait pas seulement; elle aimait. Elle eût voulu que cette Laugier fût parvenue. Elle l'avait volontiers près d'elle, la couchait souvent avec elle. Toutes deux avaient été recues

dans les *filles de Sainte-Thérèse*, un tiers ordre que les carmes avaient organisé. M^{lle} Cadière en était l'exemple, et, à treize ans, elle semblait une carmélite accomplie. Elle avait emprunté d'une visitandine des livres de mysticité qu'elle devorait. La Laugier, à quinze ans, faisait un grand contraste; elle ne voulait rien faire, rien que manger et être belle. Elle l'était, et pour cela on l'avait faite sacristine de la chapelle de Sainte-Thérèse. Occasion de grandes privautés avec les prêtres; aussi, quand sa conduite lui mérita d'être chassée de la congrégation, une autre autorité, un vicaire général, s'emporta jusqu'à dire que, si elle l'était, on interdirait la chapelle (p. 36, 37).

Toutes deux elles avaient le tempérament du pays, l'extrême agitation nerveuse, et dès l'enfance, ce qu'on appelait des *vapeurs de mère* (de matrice). Mais le résultat était opposé; fort charnel chez la Laugier, gourmande, fainéante, violente; tout cérébral chez la pure et douce Catherine, qui, par suite de ses maladies ou de sa vive imagination qui absorbait tout en elle, n'avait aucune idée du sexe. « A vingt ans, elle en avait sept. » Elle ne songeait à rien qu'à prier et donner, ne voulait point se marier. Au mot de mariage elle pleurait, comme si on lui eût proposé de quitter Dieu.

On lui avait prêté la vie de sa patronne, sainte Catherine de Gènes, et elle avait acheté le *Château de l'âme* de sainte Thérèse. Peu de confesseurs la suivaient dans cet essor mystique. Ceux qui parlaient gauchement de ces choses lui fai-

1. O.A.B: mort (*coquille*)

2. M: tout cela, pour l'enfant, c'était

3. M: qui avait vu tout mourir, ses frères et ses collègues

4. M: de 15 ans

5. M et éditions: fait

6. M: on démolirait la chapelle. M ne donne pas les références de page.

7. Voir la variante n° 43.

saient mal¹. Elle ne put garder ni le confesseur de sa mère, prêtre de la cathédrale, ni un carme, ni le vicar jésuite Sabatier. A seize ans, elle avait un pécio de Saint-Louis, de haute spiritualité. Elle passait des jours à l'église, tellement que sa mère, alors veuve, qui avait besoin d'elle, toute devoto qu'elle était, la punissait à son retour. Ce n'était pas sa faute. Elle s'oubliait dans ses extases. Les filles de son âge la tenaient tellement pour sainte, que parfois, à la messe, elles crurent voir l'hostie, attirée par la force d'amour qu'elle exerçait, voler à elle et d'elle-même se placer dans sa bouche.

Ses deux jeunes frères étaient disposés fort diversement pour Girard. L'aîné, chez les Prêcheurs, avait pour le jésuite l'antipathie naturelle de l'ordre de Saint-Dominique. L'autre, qui, pour être prêtre, studiait chez les jésuites, regardait Girard comme un saint, un grand homme, il en avait fait son héros. Elle aimait ce jeune frère, comme elle, maladif. Ce qu'il disait sans cesse de Girard dut agir. Un jour, elle le rencontra dans la rue, elle le vit, si grave, mais si bon et si doux qu'une voix intérieure lui dit *Ecce homo* (le voici, l'homme qui doit te conduire). Le samedi, elle alla se confesser à lui, et il lui dit : « Mademoiselle, je vous attendais. » Elle fut surprise et émue, ne songea nullement que son frère eût pu l'avertir, mais pensa que la voix mystérieuse lui avait parlé aussi, et que tous deux partageaient cette communion céleste des avertissements d'en haut (p. 81, 383).

Six mois d'été se passèrent sans que Girard, qui

la confessait le samedi, fit aucun pas vers elle. Le scandale du vieux Sabatier l'avertissait assez. Il eût été de sa prudence de s'en tenir au plus obscur attachement, à la Guise, il est vrai, bien muré, mais ardente et diable incarné.

C'est la Cadière qui s'avança vers lui innocemment. Son frère, l'étourdi Jacobin, s'était avisé de prêter à une dame et de faire courir dans la ville une satire intitulée *La Morale des Jésuites*. Ils en furent bientôt avertis. Sabatier jura qu'il va écrire en cour, obtenir une lettre de cachet pour enfermer le jacobin. Sa sœur se troubla, se flaya, elle va, les larmes aux yeux, implorer le P. Girard, le prier d'intervenir. Peu après, quand elle y retourne, il lui dit : « Rassurez-vous, votre frère n'a rien à craindre, j'ai arrangé son affaire. » Elle fut tout attendrie. Girard sentit son avantage. Un homme si puissant, ami du roi, ami de Dieu, et qui venait de se montrer si bon ! quoi de plus fort sur un jeune cœur ? Il s'aventura, et lui dit (toutefois dans sa langue équivoque) : « Remettez-vous à moi, abandonnez-vous tout entière. » Elle ne rougit point, et, avec sa pureté d'ange, elle dit : « Oui, » n'entendant rien, sinon l'avoir pour directeur unique².

Quelles étaient ses idées sur elle ? En ferait-il une maîtresse ou un instrument de charlatanisme ? Girard flotta sans doute, mais je crois qu'il penchait vers la dernière idée. Il avait à choisir, pouvait trouver des plaisirs sans périls. Mais M^{lle} Cadière était sous une mère pieuse. Elle vivait avec sa famille, un frère marié et les deux qui étaient

1 M. Ceux qui parlaient gauchement de ces choses, la faisaient rire, lui faisaient mal.

2 Voir la variante n° 44.

d'église, dans une maison très étroite, dont la boutique de l'ainé était la seule entrée¹. Elle n'allait guère qu'à l'église. Quelle que fût sa simplicité, elle sentait d'instinct les choses impures, les maisons dangereuses. Les pénitentes des jésuites se rrouissaient volontiers au haut d'une maison, faisaient des mangeries, des folies, criaient en provençal « Vivent les *jesuitons* ! » Une voisine que ce bruit dérangeait, vint, les vit couchées sur le ventre (56), chantant et mangeant des beignets (le 2 tout, dit-on, payé par l'argent des aumônes). La Cadière y fut invitée, mais elle en eut dégoût et n'y retourna point.

On ne pouvait l'attaquer que par l'âme. Girard semblait n'en vouloir qu'à l'âme seule. Qu'elle obéît, qu'elle acceptât les doctrines de passivité qu'il avait enseignées à Marseille, c'était, ce semble, son seul but. Il crut que les exemples y 3 feraient plus que les préceptes. La Guiol, son âme damnée, fut chargée de conduire la jeune sainte dans cette ville, où la Cadière avait une amie d'enfance, une carmélite, fille de la Guiol. La rusée, pour lui inspirer confiance, prétendait, elle aussi, avoir des extases. Elle la repaissait de contes 4 ridicules. Elle lui disait, par exemple, qu'ayant trouvé à sa cave qu'un tonneau de vin s'était gâté, elle se mit en prière et qu'à l'instant le vin rede- 5 vint bon. Une autre fois, elle s'était senti entourer une couronne d'épines, mais les anges pour la consoler avaient servi un bon dîner, qu'elle mangeait avec le père Girard.

La Cadière obtint de sa mère qu'elle pût aller à

Marseille avec cette bonne Guiol, et madame Cadière paya la dépense. C'était au mois le plus brûlant de la brûlante contrée, en août (1729), quand toute la campagne tarie n'offrait à l'œil qu'un âpre miroir de rocs et de cailloux. Le faible cerveau desséché de la jeune malade, sous la fatigue du voyage, reçut d'autant mieux la funeste impression de ces mortes de couvent. Le vrai type du genre était cette sœur Rémusat, déjà à l'état de cadavre (et qui réellement mourut). La Cadière admira une si haute perfection. Sa compagne perfide la tenta de l'ides orgueilleuse d'en faire autant, et de lui succéder.

Pendant ce court voyage, Girard, resté dans le brûlant étouffement de Toulon, avait fort tristement baissé. Il allait fréquemment chez cette petite Laugier qui croyait aussi avoir des extases, la consolait (si bien que tout à l'heure elle est enceinte¹). Lorsque mademoiselle Cadière lui revint ailes, exaltée, lui, au contraire, charnel, tout livré au plaisir, lui « jeta un souffle d'amour » 7 (p. 6, 383). Elle en fut embrasée, mais (on le voit) à sa manière, pure, sainte et généreuse, voulant l'empêcher de tomber, s'y dévouant jusqu'à mourir pour lui (septembre 1729).

Un des dons de sa sainteté, c'est qu'elle voyait au fond des cœurs. Il lui était arrivé parfois de connaître la vie secrète, les mœurs de ses confesseurs, de les avertir de leurs fautes, ce que plusieurs, étonnés, atterrés, avaient pris humblement. 8 Un jour de cet été, voyant entrer chez elle la Guiol, elle lui dit tout à coup : « Ah ! méchante, qu'avez-

1. M. la seule entrée. Il fallait entrer et sortir sous les yeux des voisins, en bravant leur espionnage
2. OABCDEFGH. 5b (coquille)
3. M. On ne pouvait l'attaquer que par l'âme, par le haut mysticisme, l'aveugler, l'énerver par les molleses quiétistes. Girard semblait n'y en vouloir qu'à l'obéissance, en faire un écolier plutôt qu'une maîtresse. Il crut que les exemples
4. M. son âme damnée, qui lui (sic; le verbe est oublié) les plus honteux services près de certaines filles, fut chargée de conduire la jeune fille à Marseille, où elle avait une amie d'enfance, une carmélite, fille de la Guiol. La rusée pour donner confiance à la Cadière, lui disait qu'elle aussi elle avait des extases
5. O, A en prières
6. M. quand toute la campagne tarie, j'allais dire bue par le soleil, n'offre
7. M. « lui jeta un souffle d'amour » Sans indication de page
8. M. était arrivé de connaître
9. M. prirent parfois humblement

vous fut ? » — « Et elle avait raison, dit plus tard la Guol elle-même. Je venais de faire une mauvaise action. » — Laquelle ? Probablement de livrer la Laugier. On est tenté de le croire, quand on la voit l'année suivante vouloir livrer la Batarelle¹

La Laugier, qui souvent couchait chez la Cadière, pouvait fort bien lui avoir confié son bonheur et l'amour du saint, ses paternelles caresses. Dure épreuve pour la Cadière et grande agitation d'esprit. D'une part, elle savait à fond la maxime de Girard : Qu'en un saint, tout acte est saint. Mais d'autre part, son honnêteté naturelle, toute son éducation antérieure, l'obligeaient à croire qu'une tendresse excessive pour la créature était toujours un péché mortel. Cette perplexité douloureuse entre deux doctrines acheva la pauvre fille, lui donna d'horribles tempêtes, et elle se crut *obsédée* du démon.

Là parut encore son bon cœur. Sans humilier Girard, elle lui dit qu'elle avait la vision d'une âme tourmentée d'impureté et de péché mortel, qu'elle se sentait le besoin de sauver cette âme, d'offrir au diable victime pour victime, d'accepter l'*obsession* et de se livrer à sa place. Il ne le lui défendit pas, lui permit d'être *obsédée*, mais pour un an seulement (novembre 1729).

Elle savait, comme toute la ville, les scandaleuses amours du vieux P. Sabatier, insolent, furieux, nullement prudent comme Girard. Elle voyait le mépris ou les jésuites (qu'elle croyait le soutien de l'Eglise) ne pouvaient manquer de tomber. Elle dit un jour à Girard : « J'ai eu une

vision : une mer sombre, un vaisseau plein d'âmes, battu de l'orago des pensées impures, et sur le vaisseau deux jésuites. J'ai dit au Rédempteur que je voyais au ciel : « Seigneur ! sauvez-les, noyez-moi... Je prends sur moi tout le naufrage. » Et le bon Dieu me l'accorda. »

Jamais, dans le cours du procès et lorsque Girard, devenu son cruel ennemi, poursuivit sa mort, elle ne revint là dessus. Jamais elle n'expliqua ces deux paraboles de sens si transparent. Elle eut cette noblesse de n'en pas dire un mot. Elle s'était dévouée. A quoi ? sans doute à la damnation. Voudra-t-on dire que, par orgueil, se croyant impassible et morte, elle défiait l'impureté que le démon infligeait à l'homme de Dieu. Mais il est très certain qu'elle ne savait rien précisément des choses sensuelles ; qu'en ce mystère elle ne prévoyait rien que douleurs, tortures du démon. Girard était bien froid, et bien indigne de tout cela. Au lieu d'être attendri, il se joua de sa crédulité par une ignoble fraude. Il lui glissa dans sa cassette un papier, où Dieu lui disait que, pour elle, effectivement il sauverait le vaisseau. Mais il se garda d'y laisser cette pièce ridicule ; en la lisant et relisant, elle aurait pu s'apercevoir qu'elle était fabriquée. L'ange qui apporta le papier, un jour après le remporta.

Avec la même indécatesse, Girard, la voyant agitée et incapable de prier, lui permit légèrement de communier tant qu'elle voudrait, tous les jours, dans différentes églises. Elle n'en fut que plus mal. Déjà pleine du démon, elle logeait ensemble les

1. M: l'année suivante tenter, livrer la Batarelle. *A partir d'ici, le manuscrit présente une lacune jusqu'à Cadière et grande agitation d'esprit.*
2. M: et en péché mortel
3. M: le besoin de la sauver
4. M: elle défiait ce que le Démon infligeait à l'homme de Dieu.
5. M: qu'elle devait être fabriquée.

deux ennemis. A force égale, ils se battaient en elle. Elle croyait éclater et crever. Elle tombait, s'évanouissait, et restait ainsi plusieurs heures. En décembre, elle ne sortit plus guère, même de son lit.

Girard eut un trop bon prétexte pour la voir. Il fut prudent, s'y faisant toujours conduire par le petit treic, du moins jusqu'à la porte. La chambre de la malade était au haut de la maison. La mère restait à la boutique discrètement. Il était seul, tant qu'il voulait, et, s'il voulait, tournait la clef. Elle était alors très malade¹. Il la traitait comme un enfant; il l'avancait un peu sur le devant du lit, lui tenait la tête, la baisait paternellement. Tout cela reçu avec respect, tendresse, reconnaissance.

Très pure, elle était très sensible. A tel contact léger qu'une autre n'eût pas remarqué, elle perdait connaissance; un frôlement pres du sein suffisait. Girard en fit l'expérience, et cela lui donna de mauvaises pensées. Il la jetait à volonté dans ce sommeil, et elle ne songeait nullement à s'en défendre, ayant toute confiance en lui, inquiète seulement, un peu honteuse de prendre avec un tel homme tant de liberté et de lui faire perdre un temps si précieux. Il y restait longtemps². On pouvait prévoir ce qui arriva. La pauvre jeune fille, toute malade qu'elle fût, n'en porta pas moins à la tête de Girard un invincible enivrement. Une fois, en s'éveillant, elle se trouva dans une posture très ridiculement indécente; une autre, elle le surprit qui la caressait. Elle rougit, gémit, se plaignit.

Mais il lui dit impudemment : « Je suis votre maître, votre Dieu... Vous devez tout souffrir au nom de l'obéissance. » Vers Noël, à la grande fête³, il perdit la dernière réserve. Au réveil, elle s'écria : « Mon Dieu ! que j'ai souffert ! » — « Je le crois, pauvre enfant ! » dit-il d'un ton compatissant. Depuis, elle se plaignait moins, mais ne s'expliquait pas ce qu'elle éprouvait dans le sommeil (p. 5, 12, etc⁴).

Girard comprenait mieux, mais non sans terreur, ce qu'il avait fait. En janvier, février, un signe trop certain l'avertit de la grossesse. Pour comble d'embarras, la Laugier aussi se trouva enceinte. Ces parties de dévotes, ces mangeries, arrosées indiscrettement du petit vin du pays⁵, avaient eu pour premier effet l'exaltation naturelle chez une race si inflammable, l'extase contagieuse⁶. Chez les ruses, tout était contrefait. Mais chez cette jeune Laugier, sanguine et véhémence, l'extase fut réelle. Elle eut, dans sa chambrette, de vrais delires, des défaillances, surtout quand Girard y venait. Elle fut grosse un peu plus tard que la Cadière, sans doute aux fêtes des Rois (p. 37, 114⁷).

Péril très grand. Elles n'étaient pas dans un désert, ni au fond d'un couvent, intéressé à étouffer la chose, mais, pour ainsi dire, en pleine rue. La Laugier au milieu des voisines curieuses, la Cadière dans sa famille. Son frère, le jacobin, commençait à trouver mauvais que Girard lui fît de si longues visites. Un jour, il osa rester près d'elle, quand Girard y vint, comme pour la garder.

1 M: tournait la clef. Il n'en était besoin d'abord. Elle était si malade!

2 M: Il y restait longtemps, et une prudence imprudente, indécente, amenait souvent la Guiol, qui, sous prétexte de l'attendre, gardait la porte, restait sur l'escalier.

On pouvait prévoir...

3 M: à la grande fête où tout délire en ce pays de vigne

4 M: sans référence

5 M: du bon petit vin du pays

6 M: l'exaltation si naturelle chez une race inflammable de nerfs mobiles, l'extase contagieuse.

7 M: sans référence; —O,A: (p. 37, 113)

Girard, haïdiment, le mit hors de la chambre, et la mère, indignée, chassa son fils de la maison. 1

Cela tournait vers un éclat. Nul doute que ce jeune homme, si durement traité, chassé de chez lui, gonflé de colère, n'allât crier aux Prêcheurs, et que ceux-ci, saisissant une si belle occasion, ne courussent répéter la chose, et en dessous, n'ameutassent toute la ville contre le jésuite. Il prit un étrange parti, de faire face par un coup hardi et de se sauver par le crime. Le libertin devint un scelerat. 2

Il connaissait bien sa victime. Il avait vu la trace des scrofules qu'elle avait eues enfant. Cela ne ferme pas nettement comme une blessure. La peau y reste rosée, mince et faible. Elle en avait eu aux pieds. Et elle en avait aussi dans un endroit délicat, dangereux, sous le sein. Il eut l'idée diabolique de lui renouveler ces plaies, de les donner pour des stigmates, tels qu'en ont obtenus du ciel saint François et d'autres saints, qui, cherchant l'imitation et la conformité complète avec le Crucifié, portaient et la marque des clous et le coup de lance au côté. Les jésuites étaient désolés de n'avoir rien à opposer aux miracles des jansenistes. Girard était sûr de les charmer par un miracle inattendu. Il ne pouvait manquer d'être soutenu par les siens, par leur maison de Toulon. L'un, le vieux Sabatier, était prêt à croire tout, il avait été jadis le confesseur de la Cadière, et la chose lui eût fait honneur. Un autre, le P. Grignot, était un béat imbécile, qui verrait tout ce qu'on voudrait. Si les carmes ou d'autres s'avisèrent d'avoir

des doutes, on les ferait avertir de si haut, qu'ils croiraient prudent de se taire. Même le jacobin Cadière, jusque-là ennemi et jaloux, trouverait son compte à revenir, à croire une chose qui ferait la famille si glorieuse et lui le frère d'une sainte³.

« Mais, dira-t-on, la chose n'était-elle pas naturelle? On a des exemples innombrables, bien constatés, de vraies stigmatisées* »

Le contraire est probable. Quand elle s'aperçut de la chose, elle fut honteuse et désolée, craignant de déplaire à Girard par ce retour des petits maux d'enfance⁴. Elle alla vite chez une voisine, une madame Truc, une femme qui se mêlait de médecine, et lui acheta (comme pour un jeune frère) un onguent qui lui brûlait les plaies⁵.

Pour faire ces plaies, comment le cruel s'y prit-il? Enfonça-t-il les ongles? usa-t-il d'un petit couteau, que toujours il portait sur lui? Ou bien attira-t-il le sang la première fois, comme il le fit plus tard, par une forte succion? Elle n'avait pas sa connaissance, mais bien sa sensibilité, nul doute qu'à travers le sommeil, elle n'ait senti la douleur.

Elle eût cru faire un grand péché, si elle n'eût tout dit à Girard. Quelque crainte qu'elle eût de déplaire et de dégouter, elle dit la chose. Il vit, et il joua sa comédie, lui reprocha de vouloir guérir et de s'opposer à Dieu. Ce sont les célestes stigmates. Il se met à genoux, baise les plaies des

* V. surtout A. Maury *Magie*

1. M: fort indignée

2. M: et en dessous tout doucement ameuter la ville contre le jésuite.

3. M: Voir la variante n° 45

4. M: « Mais, dira-t-on, la chose n'était pas naturelle? On a des exemples innombrables, bien constatés de vraies stigmatisées. » (Note. V. surtout A. Maury, *Magie*, p. ...) J'aurais voulu le croire, mais il est positif que, loin d'avoir voulu la chose, elle en fut au contraire honteuse et désolée, craignant sans doute de déplaire à Girard par ce retour des petits maux d'enfance.

5. M. une mad. Truc, femme d'un praticien qui

6. O.A: et lui acheta (comme pour son jeune frère) un onguent qui brûlait les plaies.

7. M: Ce fut certainement une chose artificielle. Comment le cruel s'y prit-il?

pieds Elle se signe, s'humilie, elle fait difficulté de croire Girard insiste, la gronde, lui fait découvrir le côté, admire la plaie « Et moi aussi, je l'ai, dit-il, mais intérieure »

La voilà obligée de croire qu'elle est un miracle vivant Ce qui aidait à lui faire accepter une chose si étonnante, c'est qu'à ce moment la sœur Rémusat venait de mourir Elle l'avait vue dans la gloire, et son cœur porté par les anges Qui lui succéderait sur la terre? qui hériterait des dons sublimes qu'elle avait eus, des faveurs célestes dont elle était comblée? Girard lui offrit la succession et la corrompit par l'orgueil.

Dès lors, elle changea. Elle sanctifia vaniteusement tout ce qu'elle sentait des mouvements de nature. Les dégoûts, les tressaillements de la femme enceinte auxquels elle ne comprenait rien, elle les mit sur le compte des violences intérieures de l'Esprit. Au premier jour de carême, étant à table avec ses parents, elle voit tout à coup le Seigneur. « Je veux te conduire au Désert, dit-il, t'associer aux excès d'amour de la sainte Quarantaine, t'associer à mes douleurs... » Elle frémit, elle a horreur de ce qu'il faudra souffrir. Mais seule elle peut se donner pour tout un monde de pécheurs. Elle a des visions sanglantes. Elle ne voit que du sang Elle aperçoit Jésus comme un crible de sang. Elle-même crachait le sang, et elle en perdait encore d'autre façon. Mais en même temps sa nature semblait changée. A mesure qu'elle souffrait, elle devenait amoureuse. Le vingtième jour du carême, elle voit son nom uni à

celui de Girard L'orgueil alors exalté, stimulé du sens nouveau qui lui venait, l'orgueil lui fait comprendre le *domaine special* que Marie (la femme) a sur Dieu — Elle sent combien l'ange est *insolent* au moindre saint, à la moindre sainte — Elle voit le palais de la gloire, et se confond avec l'Agneau!... Pour comble d'illusion, elle se sent soulevée de terre, monter en l'air à plusieurs pieds Elle peut à peine le croire, mais une personne respectée, M^{lle} Gravier, le lui assure. Chacun vient, admire, adore Girard amène son collègue Grignet, qui sageouille et pleure de joie.

N'osant y aller tous les jours, Girard la faisait venir souvent à l'église des jésuites. Elles y traînaient à une heure, après les offices, pendant le dîner Personne alors dans l'église. Il s'y livrait devant l'autel, devant la croix, à des transports que le sacrilège rendait plus ardents. N'y avait-elle aucun scrupule? pouvait-elle bien s'y tromper? Il semble que sa conscience, au milieu d'une exaltation sucrée encore et non jouée, s'étourdissait pourtant déjà, s'obscurcissait. Sous les stigmates sanglants, ces faveurs cruelles de l'Époux céleste, elle commençait à sentir d'étranges dédommagements. Heureuse de ses défaillances, elle y trouvait, disait-elle, des peines d'infinie douceur et je ne sais quel flot de la Grâce « jusqu'à un consentement parfait. » (p. 425, in-12)

Elle fut d'abord étonnée et inquiète de ces choses nouvelles. Elle en parla à la Guioi, qui sourit, lui dit qu'elle était bien sotte, que ce n'était rien, et

1. M: par l'orgueil. Jusque-là quoi qu'il eût pu faire sur elle à son insu, de cœur elle restait pure.
2. M: du carême
3. M: elle voit au ciel son nom
4. M: stimulé d'un autre sens qui tous les jours se développait
5. M: il la faisait
6. M: s'étourdissait, s'obscurcissait.

cyniquement elle ajouta qu'elle en éprouvait tout autant.

Ainsi ces perfides commères aidaient de leur mieux à corrompre une fille née très honnête, et chez qui les sens retardés ne s'éveillaient qu'à grand-peine sous l'obsession odieuse d'une autorité sacrée.

Deux choses attendrissent dans ses rêveries : l'une, c'est le pur idéal qu'elle se faisait de l'union fidèle, croyant voir le nom de Girard et le sien unis à jamais au Livre de vie. L'autre chose touchante, c'est sa bonté qui éclate parmi les folies, son charmant cœur d'enfant. Au jour des Rameaux, en voyant la joyeuse table de famille, elle pleura trois heures de suite de songer « qu'au même jour personne n'invita Jésus à dîner. »

Pendant presque tout le carême, elle ne put presque pas manger; elle rejetait le peu qu'elle prenait. Aux quinze derniers jours, elle jeûna entièrement, et arriva au dernier degré de faiblesse. Qui pourrait croire que Girard, sur cette mourante qui n'avait plus que le souffle, exerça de nouveaux services? Il avait empêché ses plaies de se fermer. Il lui en vint une nouvelle au flanc droit. Et enfin au Vendredi saint, pour l'achèvement de sa cruelle comédie, il lui fit porter une couronne de fil de fer, qui, lui entrant dans le front, lui faisait couler sur le visage des gouttes de sang. Tout cela sans trop de mystère. Il lui coupa d'abord ses longs cheveux, les emporta. Il commanda la couronne chez un certain Bitard, marchand du port, qui faisait des cages. Elle

n'apparaissait pas aux visiteurs avec cette couronne; on n'en voyait que les effets, les gouttes de sang, la face sanglante. On y imprimait des serviettes, on en tirait des *Véroniques*, que Girard emportait pour les donner sans doute à des personnes de piete.

2 La mère se trouva malgré elle complice de la jonglerie. Mais elle redoutait Girard. Elle commençait à voir qu'il était capable de tout, et lorsqu'un de bien confident (très probablement la Guio) lui avait dit que, si elle disait un mot, sa fille ne vivrait pas vingt-quatre heures.

Pour la Cadière, elle ne mentit jamais là-dessus. Dans le récit qu'elle a dicté de ce carême, elle dit expressément que c'est une couronne à pointes qui, enfoncée dans sa tête, la faisait saigner.

3, 4 Elle ne cacha pas non plus l'origine des petites croix qu'elle donnait à ses visiteurs. Sur un modèle fourni par Girard, elle les commanda à un de ses parents, charpentier de l'Arsenal.

5 Elle fut, le vendredi saint, vingt-quatre heures dans une défaillance qu'on appelait une extase, livrée aux soins de Girard, soins énervants, meurtriers. Elle avait trois mois de grossesse. Il voyait déjà la sainte, la martyre, la miraculée, la transfigurée, qui commençait à s'arrondir. Il désirait et redoutait la solution violente d'un avortement. Il le provoquait en lui donnant tous les jours de dangereux breuvages, des poudres rougeâtres.

6 Il l'aurait mieux aimée morte; cela l'aurait tiré d'affaire. Du moins, il aurait voulu l'éloigner de chez sa mère, la cacher dans un couvent. Il con-

1. M: de se fermer en les suçant.
2. O: personnes de pitié. La mère (*sans alinéa*)
3. O: faisait saigner. Elle (*sans alinéa*)
4. O.A: cache
5. M: de l'Arsenal, et n'en fit point un secret
6. O: rougeâtres. Il l'aurait (*sans alinéa*)

naissait ces maisons, et savait, comme Picart (*voir plus haut l'affaire de Louviers*), avec quelle adresse, quelle discrétion, on y couvrait ces sortes de choses. Il voulait l'envoyer ou aux chartreuses de Piémole, ou à Sainte-Claire d'Ollioules. Il en parla même le vendredi saint. Mais elle paraissait si faible, qu'on n'osait la tirer de son lit. Enfin, quatre jours après Pâques, Girard étant dans sa chambre, elle eut un besoin douloureux et perdit d'un coup une forte masse qui semblait du sang coagulé. Il prit le vase, regarda attentivement à la fenêtre. Mais elle, qui ne soupçonnait nul mal à cela, elle appela la servante, lui donna le vase à vider. « Quelle imprudence ! » Ce cri échappa à Girard, et sottesment il le répéta (p. 54, 388, etc.).

On n'a pas autant de détails sur l'avortement de la Laugier. Elle s'était aperçue de sa grossesse dans le même carême. Elle y avait eu d'étranges convulsions, des commencements de stigmates assez ridicules, l'un était un coup de ciseau qu'elle s'était donné dans son travail de couturière, l'autre une dartre vive au côté (p. 38). Ses extases tout à coup tournèrent en desespoir impie. Elle criait sur le crucifix. Elle criait contre Girard : « Ou est-il, ce diable de Père, qui m'a mise dans cet état?... Il n'était pas difficile d'abuser une fille de vingt-deux ans!... Ou est-il? Il me laisse là. Qu'il vienne! » Les femmes³ qui l'entouraient étaient elles-mêmes des maîtresses de Girard. Elles allaient le chercher, et il n'osait pas venir affronter les emportements de la fille enceinte.

Ces commères, intéressées à diminuer le bruit, purent, sans lui, trouver un moyen de tout finir sans éclat.

Girard était-il sorcier, comme on le soutint plus tard? On aurait bien pu le croire en voyant combien aisément, sans être ni jeune ni beau, il avait fasciné tant de femmes. Mais le plus étrange, ce fut, après s'être tellement compromis, de maîtriser l'opinion. Il parut au moment avoir ensorcelé la ville elle-même.

4 En réalité, on savait les jésuites puissants, personne ne voulait entrer en lutte avec eux. Même on ne croyait pas sûr d'en parler mal à voix basse. La masse ecclésiastique était surtout de petits moines d'ordres mendicants sans relations puissantes ni hautes protections. Les Carmes même, fort jaloux et blessés d'avoir perdu la Cadrière, les Carmes se turent. Son frère, le jeune Jacobin, prêché par une mère tremblante, revint aux menagements politiques, se rapprocha de Girard, enfin se donna à lui autant que le dernier frère, au point de lui prêter son aide dans une étrange manœuvre qui pouvait faire croire que Girard avait le don de prophétie.

S'il avait à craindre quelque faible opposition, c'était de la personne même qu'il semblait avoir le plus subjuguée. La Cadrière, encore soumise, donnait pourtant de légers signes d'une indépendance prochaine qui devait se révéler. Le 30 avril, dans une partie de campagne que Girard organisa

1. M: le répéta (*sans référence*).

2. O: de détail

3. M: Mais les femmes

4. O: la ville elle-même. En réalité (*sans alinéa*)

glaivement, et où il envoya, avec la Guiol, son troupeau de jeunes dévotés, la Cadrière tomba en grande reverie. Ce beau moment du printemps, si charmant dans ce pays, éleva son cœur à Dieu. Elle dit, avec un sentiment de véritable piété : « Vous seul, Seigneur!... Je ne veux que vous seul!... Vos anges ne me suffisent pas. » Puis une d'elles, fille fort gaie, ayant, à la provençale, pendu à son cou un petit tambourin, la Cadrière fit comme les autres, sauta, dansa, se mit un tapis en écharpe¹, fit la bohémienne, s'étourdit par cent 1 folies.

Elle était fort agitée. En mai, elle obtint de sa mère de faire un voyage à la Sainte-Baume, à l'église de la Madeleine, la grande sainte des filles pénitentes. Girard ne la laissa aller que sous l'escorte de deux surveillantes² fidèles, la Guiol et la Reboul. Mais en route, quoique par moments elle eût encore des extases, elle se montra lasse d'être l'instrument passif du violent Esprit (infernale ou divin) qui la troublait. Le terme annuel de l'obsession³ n'était pas éloigné. N'avait-elle pas gagné sa liberté? Une fois sortie de la sombre et fascinante Toulon, replacée dans le grand air, dans la nature, sous le soleil, la captive reprit son âme, résista à l'âme étrangère, osa être elle-même, vouloir. Les deux espionnes⁴ de Girard en furent fort mal édifiées. Au retour de ce court voyage (du 17 au 22 mai), elles l'avertirent du changement. Il s'en convainquit par lui-même. Elle résista à l'extase, ne voulant plus, ce semblait, obéir qu'à la raison.

Il avait cru la tenir, et par la fascination, et par

l'autorité sacrée, enfin par la possession et l'habitude charnelle. Il ne tenait rien. La jeune âme qui, après tout, avait été moins conquise que surprise (traîtreusement), revenait à sa nature. Il fut blessé. De son métier de pédant, de la tyrannie des enfants, châties à volonté, de celle des religieuses, non moins dépendantes, il lui restait un fond dur de domination jalouse. Il résolut de ressaisir la Cadrière en punissant cette première petite révolte, si l'on peut nommer ainsi le timide essor de l'âme comprimée qui se relève.

Le 22 mai, lorsque, selon son usage, elle se confessa à lui, il refusa de l'absoudre, disant qu'elle était si coupable, qu'il devait lui infliger le lendemain une grande, très grande pénitence.

Quello serait-elle? Le jeûne? Mais elle était déjà affaiblie et extenuée. Les longues prières, autre pénitence, n'étaient pas dans les habitudes du directeur quietiste, il les défendait. Restait le châtiement corporel, la discipline. C'était la punition d'usage universel, prodiguée dans les couvents autant que dans les collèges. Moyen simple et abrégé de rapide exécution qui, aux temps simples et rudes, s'appliquait dans l'église même. On voit, dans les fabliaux, naïves peintures des mœurs, que le prêtre, ayant confessé le mari et la femme, sans façon, sur la place même, derrière la confessionnal, leur donnait la discipline. Les écoliers, les moines, les religieuses, n'étaient pas punis autrement⁵.

* Le grand dauphin était fouetté cruellement. Le jeune Bouilliers

1. M: fit comme toutes, sauta, dansa, mit un tapis en écharpe
2. M: surveillans
3. M: qui la troublait depuis un an. Le terme annuel de l'obsession (de la Pâque à la Pâque) était dépassé.
4. M: espions

Girard savait que celle-ci, nullement habituée à la honte, très pudique (n'ayant rien subi qu'à son insu dans le sommeil) souffrirait extrêmement d'un châtimement indecent, en serait bûsée, perdrait tout ce qu'elle avait de ressort. Elle devait être mortifiée¹ plus encore peut-être qu'une autre, pâtir (qu'il faut lavouer) en sa vanité de femme. Elle avait tant souffert, tant jeûné! Puis était venu l'avortement. Son corps, délicat de lui-même, semblait n'être plus qu'une ombre. D'autant plus certainement elle craignait de rien laisser voir de sa pauvre personne, maigre, détruite, endolorie. Elle avait les jambes enflées, et telle petite infirmité qui ne pouvait que l'humilier extrêmement.

Nous n'avons pas le courage de raconter ce qui suivit. On peut le lire dans ses² trois dépositions si naïves, si manifestement sincères, ou, déposant sans serment, elle se fait un devoir de déclarer même les choses que son intérêt lui commandait de cacher, même celles dont on put abuser contre elle le plus cruellement.

La première déposition faite à l'improviste devant le juge ecclésiastique qu'on envoya pour la sur-

(de quinze ans) mourut de douleur de l'avoir été (Saint-Simon). La prieure de l'Abbaye aux Bois, menacée par son supérieur « de châtimement officieux », réclama auprès du roi, elle fut, pour le bonheur du couvent, dispensée de la honte publique, mais remise au supérieur et sans doute la punition fut revue à petit bruit — De plus en plus on sentait ce qu'elle avait de dangereux, d'immoral. L'effroi, la honte, amenaient de tristes supplications et d'indignes traités. On ne l'avait que trop vu dans le grand procès qui, sous l'empereur Joseph, dévoila l'intérieur des collèges des jésuites, qui plus tard fut réimprimé sous Joseph II et de nos jours.

prendre. Ce sont, on le sent partout, les mots sortis d'un jeune cœur qui parlo comme devant Dieu.

La seconde devant le roi, je veux dire devant le magistrat qui le représentait, le lieutenant civil et criminel de Toulon.

La dernière enfin devant la grande chambre du Parlement d'Aix. (Pages 5, 12, 304 du Procès, in-folio.)

Notez que toutes les trois, admirablement concordantes, sont imprimées à Aix sous les yeux de ses ennemis, dans un volume où l'on veut (je l'établirai plus tard) atténuer les torts de Girard, fixer l'attention du lecteur sur tout ce qui peut être défavorable à la Cadière. Et cependant l'éditeur n'a pas pu se dispenser de donner ces dépositions accablantes pour celui qu'il favorise.

Inconsequence monstrueuse. Il effraya la pauvre fille, puis brusquement abusa indignement, barbairement de sa terreur³.

L'amour n'est point du tout ici la circonstance atténuante. Loin de là. Il ne l'aimait plus. C'est ce qui fait le plus d'horreur. On a vu ses cruels breuvages, et l'on va voir son abandon. Il lui en voulait de valoir mieux que ces femmes avilées. Il lui en voulait de l'avoir tenté (si innocemment), compromis. Mais surtout il ne lui pardonnait pas de garder une âme. Il ne voulait que la dompter, mais

* On a mis ceci en grec, on le falsifiant deux fois à la p. 6, et à la p. 389 afin de diminuer le crime de Girard. La version la plus exacte ici est celle de sa déposition devant le lieutenant criminel de Toulon, p. 12, etc.

1. O: être humiliée

2. B. ces

3. O: le crime de Girard. La seule version exacte est celle de sa déposition devant le lieutenant-criminel de Toulon, p. 12, etc. — *La note ne figure pas dans M.*

accueillait avec espoir le mot qu'elle disait souvent : « Je le sens, je ne vivrai pas. » Libertinage célerat! Il donnait de honteux baisers à ce pauvre corps brisé qu'il eût voulu voir mourir! 1

Comment lui expliqua-t-il ces contradictions choquantes de caresses et de cruauté? Les donna-t-il pour des épreuves de patience et d'obéissance? ou bien passa-t-il hardiment au vrai fond de Molinos : « Que c'est à force de péchés qu'on fait mourir le pécheur? » Prit-elle cela au sérieux? et ne comprit-elle pas que ces semblants de justice, d'expiation, de pénitence, n'étaient que libertinage?

Elle ne voulait pas le savoir, dans l'étrange débâcle morale qu'elle eut après ce 23 mai, en juin, sous l'influence de la molle et chaude saison. Elle subissait son maître, ayant pour un peu de lui, et d'un étrange amour d'esclave, continuant cette comédie de recevoir chaque jour de petites pénitences. Girard la ménageait si peu qu'il ne lui cachait pas même ses rapports avec d'autres femmes. Il voulait la mettre au couvent. Elle était, en attendant, son jouet; elle le voyait, laissait faire. Faible et affaiblie encore par ses hontes d'ervantes, de plus en plus mélancolique, elle tenait peu à la vie, et répétait ces paroles (nullement tristes pour Girard) : « Je le sens, je mourrai bientôt. »

XI

LA CADIÈRE AU COUVENT. 1730

L'abbesse du couvent d'Ollioules était jeune pour une abbesse; elle n'avait que trente-huit ans. Elle ne manquait pas d'esprit. Elle était vive, soudaine à aimer ou haïr, emportée du cœur ou des sens, ayant fort peu le tact et la mesure que demande le gouvernement d'une telle maison.

Cette maison vivait de deux ressources. D'une part, elle avait de Toulon deux ou trois religieuses de familles consulaires qui, apportant de bonnes dots, faisaient ce qu'elles voulaient. Elles vivaient avec les moines Observantins qui dirigeaient le couvent. D'autre part, ces moines, qui avaient leur ordre répandu à Marseille et partout, procuraient de petites pensionnaires et des novices qui payaient; contact fâcheux, dangereux pour les enfants. On l'a vu par l'affaire d'Aubany. 2 3

1. O: D'autant plus certainement elle craignait de rien laisser voir de sa pauvre personne, maigre, détruite, endolorie.

Le récit choquant qu'on va lire, est tiré textuellement de ses trois dépositions (si naïves, d'évidente véracité). Nous aurions voulu l'abréger, pour le rendre moins pénible. Mais alors il eût été de nulle importance et de nulle utilité. L'histoire, la justice commandent. Obéissons. Le voici:

Il fut sans pitié. Il dit: « Puisque vous avez refusé d'être revêtue des dons de Dieu, il faut que vous soyez nue. Et vous mériterez de l'être devant toute la terre, au lieu de l'être devant votre confesseur, qui n'en dira rien... — Mais jurez-moi le secret... Si vous en parlez, vous me perdrez... »

Sans la dépouiller entièrement encore, il la fit monter sur le lit, et dit: « Vous mériterez, non ce lit, mais l'échafaud que vous avez vu à Aix. » Effrayée et frissonnante, elle ne disputa pas, s'humilia. Elle avait les jambes enflées, et une petite infirmité qui devait la désoler. Alors, d'une discipline, il lui donna quelques coups.

Elle avait été étonnée de voir qu'au milieu de tant de menaces il lui avait pourtant mis un coussin sous chaque coude. Mais elle le fut bien plus quand ce juge, ce père irrité, la surprit d'un baiser étrange, impudique, inattendu.

Monstrueuse conséquence. Folle adoration dont l'amour n'est point ici du tout l'excuse. Ce qui fait horreur, c'est qu'alors il l'aimait peu, ne la ménageait guère. On a vu ses cruels breuvages, et l'on va voir son abandon. Il lui en voulait de valoir mieux que ces femmes avilies. Il lui en voulait de l'avoir tenté (si innocemment), compromis. Mais surtout il ne lui pardonnait pas de garder une âme. Il ne voulait que la dompter, mais accueillait avec espoir le mot qu'elle disait souvent. « Je le

sens, je ne vivrai pas. » Libertinage scélérat! Il donnait de honteux baisers à ce pauvre corps brisé qu'il eût voulu voir mourir!

Elle était hors d'elle-même, ne savait plus que penser. Il lui dit: « Ce n'est pas tout. Le bon Dieu n'est pas satisfait. » Il la fit descendre du lit, mettre à genoux, lui signifia qu'il fallait qu'elle fût tout nue. A cela, elle poussa un cri et demanda grâce... Mais c'était trop d'émotion, elle tomba dans ses défaillances et fut à sa discrétion. Tout hébétée qu'elle était, elle sentit au contact « certaine divine douceur, » qui ne dura guère. Au moment où elle reprit connaissance, il l'étreignit et lui fit une douleur toute nouvelle qu'elle n'avait jamais éprouvée. (*Ici, appel de la note On a mis ceci en grec...*)

Comment lui expliqua t'il ces contradictions choquantes...

De même que la retouche apportée à l'Introduction, la substitution du texte de ABCDEFGH à celui de O fut inspirée par la peur de poursuites judiciaires.

2. O,A: par ces hontes
3. Voir la variante n° 46.

Point de clôture sérieuse. Peu d'ordre intérieur. Dans les brûlantes nuits d'été de ce climat africain (plus pesant, plus exigeant aux gorges étouffées d'Ollioules), religieuses et novices allaient, venaient fort librement. Ce qu'on a vu à Loudun en 1630 existait à Ollioules, tout de même, en 1730. La masse des religieuses (douze à peu près sur les quinze qui comptait la maison), un peu délaissées¹ des moines qui préféraient les hautes dames, étaient de pauvres créatures ennuyées, deshéritées; elles n'avaient de consolations que les causeries, les enfantillages, certaines intimités entre elles et avec les novices.

L'abbesse craignait que la Cadière ne vit trop bien tout cela. Elle fit difficulté pour la recevoir. Puis, brusquement, elle prit son parti en sens tout contraire. Dans une lettre charmante, plus flatteuse que ne pouvant l'attendre une petite fille d'une telle dame, elle exprima l'espoir qu'elle quitterait la direction de Girard. Ce n'était pas pour la transmettre à ses Observantins, qui en étaient peu capables. Elle avait l'idée piquante, hardie, de la prendre elle-même et de diriger la Cadière.

Elle était fort vaniteuse. Elle comptait s'approprier cette merveille, la conquérir aisément, se sentant plus agreable qu'un vieux directeur jésuite. Elle eût exploité la jeune sainte au profit de sa maison.

Elle lui fit l'honneur insigne de la recevoir au seuil, sur la porte de la rue. Elle la baisa, s'en empara, la mena chez elle dans sa belle chambre d'abbesse et lui dit qu'elle la partagerait avec elle.

4 Elle fut enchantée² de sa modestie, de sa grâce maladroite, d'une certaine étrangeté, mystérieuse, 5 attendrissante. Elle avait souffert extrêmement de 6 ce court trajet. L'abbesse voulut la coucher, et la mettre dans son propre lit. Elle lui dit qu'elle l'aimait tant qu'elle voulait le lui faire partager, coucher ensemble comme sœurs.

Pour son plan, c'était peut-être plus qu'il ne fallait, c'était trop. Il eût suffi que la sainte logeât chez elle. Par cette faiblesse singulière de la coucher avec elle, elle lui donnait trop l'air d'une petite favorite. Une telle privauté, fort à la mode entre les dames, était chose défendue dans les couvents, furtive, et dont une supérieure ne devait pas donner l'exemple.

La dame fut pourtant étonnée de l'hésitation de la jeune fille. Elle ne venait pas sans doute uniquement de sa pudeur ou de son humilité. Encore 8 moins certainement de la personne de la dame, relativement plus jeune que la pauvre Cadière, dans une fleur de vie, de santé, qu'elle eût voulu communiquer à sa petite malade. Elle insista tendrement.

2 Pour faire oublier Girard, elle comptait beaucoup sur l'effet de cet enveloppement de toutes les heures. C'était la manie des abbesses, leur plus 3 chère pretention, de confesser leurs religieuses (ce que permet sainte Thérèse). Cela se faisait de soi-même dans ce doux arrangement. La jeune fille 9 n'aurait dit aux confesseurs que le menu, eût gardé le fond de son cœur pour la personne unique. Le soir, la nuit, sur l'oreiller, caressée par la cu-

1. O: délaissées; —ABCDEFH: délaissée

2. Le premier feuillet du chapitre XI manque dans le manuscrit, qui ne donne le texte qu'à partir de Elle était fort vaniteuse.

3. M: Elle en eût tiré grand relief, eût exploité

4. M: avec elle. Faveur dont la Cadière se déclarait très indigne. L'abbesse fut enchantée

5. M: d'une certaine étrangeté, inexplicable, attendrissante

6. M: eût voulu

7. M: Pour le plan tout politique qu'elle avait encore le matin, c'était plus qu'il ne fallait, c'était trop.

8. M: petite favorite. Cela d'ailleurs se faisait bien entre les dames mondaines, mais point du tout dans les cloîtres. C'était puni comme désordre, comme grave irrégularité.

La dame fut étonnée de l'hésitation de la jeune fille. Il (sic; les mots que le pronom représentait d'abord: du refus respectueux qu'on lui opposait, ont été remplacés par: de l'hésitation de la jeune fille) ne venait pas sans doute de sa honte pour de petites infirmités que l'abbesse connaissait d'avance. Encore moins certainement

9 ABCDEFH: fut, correction d'après M et O.

rieuse, elle aurait laissé échapper maints secrets, les siens, ceux des autres?

Elle ne put se dégager d'abord d'un si vif enlacement. Elle coucha avec l'abbesse. Celle-ci croyait bien la tenir. Et doublement, par des moyens contraires, et comme sainte, et comme femme, j'entends comme fille nerveuse, sensible, et, par faiblesse, peut-être sensuelle. Elle faisait écrire sa légende, ses paroles, tout ce qui lui échappait. D'autre part elle recueillait les plus humbles détails de sa vie physique, en envoyait le bulletin à Toulon. Elle en aurait fait son idole, sa mignonne poupée. Sur une pente si glissante, l'entraînement, sans doute, alla vite. La jeune fille eut scrupule et comme peur. Elle fit un grand effort, dont sa langue l'eût fait croire incapable. Elle demanda humblement de quitter ce nid de colombes, ce trop doux lit, cette délicatesse, d'avoir la vie commune des novices ou pensionnaires.

Grande surprise. Mortification. L'abbesse se crut dédaignée, se dépitait contre l'ingratitude et ne lui pardonna jamais.

La Cadrière trouva dans les autres un excellent accueil. La maîtresse des novices, M^{me} de Lescot, une religieuse parisienne, fine et bonne, valait mieux que l'abbesse. Elle semble avoir compris ce qu'elle était, une pauvre victime du sort, un jeune cœur plein de Dieu, mais cruellement marqué de fatalités excentriques qui devaient la précipiter à

la honte, à quelque fin sinistre. Elle ne fut occupée que de la garder, de la préserver de ses imprudences, d'interpréter, d'excuser ce qui pouvait être en elle de moins excusable.

Sauf les deux ou trois nobles dames qui vivaient avec les moines et goûtaient peu les hautes mysticités, toutes l'aimèrent et la prirent pour un ange du ciel. Leur sensibilité, peu occupée, se concentra sur elle et n'eut plus d'autre objet. Elles la trouvaient non seulement pieuse et surnaturellement dévote, mais bonne enfant, bon cœur, gentille et amusante. On ne s'ennuyait plus. Elle les occupait, les édifiait de ses songes, de contes vrais, je veux dire sincères, toujours mêlés de pure tendresse. Elle disait : « Je vais la nuit partout, jusqu'en Amérique. Je laisse partout des lettres pour dire qu'on se convertisse. Cette nuit, j'irai vous trouver, quand même vous vous enlormerez. Nous irons ensemble dans le Sacré-Cœur. »

Miracle. Toutes, à minuit, recevaient, disaient-elles, la charmante visite. Elles croyaient sentir la Cadrière qui les embrassait, les faisait entrer dans le Cœur de Jésus (p. 81, 89, 93). Elles avaient bien peur et étaient heureuses. La plus tondre et la plus crédule était une Marseillaise, la sœur Raimbaud, qui eut ce bonheur, quinze fois en trois mois, c'est-à-dire à peu près tous les six jours.

Pur effet d'imagination. Ce qui le prouve, c'est qu'au même moment, la Cadrière était chez toutes à la fois. L'abbesse cependant fut blessée, d'abord étant jalouse et se croyant seule exceptée, ensuite sentant bien que, toute perdue qu'elle fût dans ses

18

1. M: La jeune fille, ne disant aux confesseurs de la maison que les choses sans importance, eût été heureuse de réserver ses secrets pour la personne unique, et de tout dire sur l'oreiller.

Elle ne put...

2. Voir la variante n° 47.

3. M: excellent accueil. Mme Lescot (de 55 ans), une religieuse parisienne, fine et bonne, valait mieux que l'abbesse; elle la vit comme elle était, une pauvre victime du sort.

4. M: de ses imprudences, de traduire et d'excuser même.

5. M: Sauf les 2 ou 3 dames qui vivaient avec les moines et n'aimaient guère les hautes mysticités.

rêves, elle n'apprendrait que trop¹ par tant d'amies intimes les scandales de la maison.

Ils n'étaient guère cachés. Mais, comme rien ne pouvait venir à la Cadrière que par voie illuminative, elle crut les savoir par révélation. Sa bonté éclata. Elle eut grande compassion de Dieu qu'on outrageait ainsi. Et, cette fois encore, elle se figura qu'elle devait payer pour les autres, épargner aux pécheurs les châtements mérités en épousant elle-même ce que la fureur des démons peut infliger de plus cruel.

Tout cela fondit sur elle le 25 juin, jour de la Saint-Jean. Elle était le soir avec les sœurs au noviciat. Elle tomba à la renverse, se tordit, cria, perdit connaissance. Au réveil, les novices l'entouraient, attendaient, curieuses de ce qu'elle allait dire. Mais la maîtresse, M^{me} Lescot, devina ce qu'elle dirait, sentit qu'elle allait se perdre. Elle l'enleva, la mena tout droit à sa chambre, où elle se trouva toute écorchée et sa chemise sanglante.

Comment Girard lui manquait-il au milieu de ces combats intérieurs et extérieurs? Elle ne pouvait le comprendre. Elle avait besoin de soutien. Et il ne venait pas, tout au plus au parloir, rarement et pour un moment.

Elle lui écrit le 23 juin (par ses frères, car elle lisait, mais elle savait à peine écrire²). Elle l'appelle de la manière la plus vive, la plus pressante. Et il répond par un ajournement. Il doit prêcher à Hyères, il a mal à la gorge, etc.

Chose inattendue, ce fut l'abbesse même qui le fit venir. Sans doute elle était inquiète de ce que

la Cadrière avait découvert de l'intérieur du couvent. Sûre qu'elle en parlerait à Girard, elle voulut la prévenir. Elle écrivit au jésuite un billet le plus flatteur et le plus tendre (3 juillet, p. 327), le priant que, quand il viendrait, il la visitât d'abord, voulant être, en grand secret, son élève, son disciple, comme le fut de Jésus l'humble Nicodème. « Je pourrai à peu de bruit faire de grands progrès à la vertu, sous votre direction, à la faveur de la sainte liberté que me procure mon poste. Le prétexte de notre prétendante me servira de couvert et de moyen (p. 327). »

Démarche étonnante et légère, qui montre dans l'abbesse une tête peu saine. N'ayant pas réussi à supplanter Girard auprès de la Cadrière, elle entreprenait de supplanter la Cadrière auprès de Girard. Elle s'avancait, sans préface et brusquement. Elle tranchait, en grande dame, agréable encore, et bien sûre d'être prise au mot, allant jusqu'à parler de la liberté qu'elle avait⁴!

Elle était partie, dans cette fausse démarche, de l'idée juste que Girard ne se souciait plus guère de la Cadrière. Mais elle aurait pu deviner qu'il avait à Toulon d'autres embarras. Il était inquiet d'une affaire où il ne s'agissait plus d'une petite fille, mais d'une dame mûre, aisée, bien posée, la plus sage de ses pénitentes, M^{me} Gravier. Ses quarante ans ne la défendirent pas. Il ne voulut pas au bercail une brebis indépendante. Un matin, elle fut surprise, bien mortifiée, de se trouver enceinte, et se plaignit fort (juillet, p. 395).

Girard, préoccupé de cette nouvelle aventure,

1. M: sentant bien que la Cadrière, si perdue qu'elle fût dans ses rêves, n'apprendrait que trop
2. M: Par ses frères, elle lisait, mais savait à peine écrire
3. M: Elle lui écrit
4. Voir la variante n° 48.

vit froidement les avances si inattendues de l'abbesse. Il craignit qu'elles ne fussent un piège des Observantins. Il résolut d'être prudent, vit l'abbesse, déjà embarrassée de sa démarche imprudente, vit ensuite la Cadière, mais seulement à la chapelle, ou il la confessa.

Celle-ci fut blessée sans doute de ce peu d'empressement. Et en effet cette conduite était étrange, d'extrême inconséquence. Il la troublait par des lettres légères, galantes, de petites menaces badines qu'on aurait pu dire amoureuses (*D'apos. Lescot*, et p. 335) Et puis il ne daignait la voir autrement qu'en public.

Dans un billet du soir même, elle s'en venge assez finement, en lui disant qu'au moment où il lui a donné l'absolution, elle s'est sentie merveilleusement détachée et d'elle-même et de toute créature.

C'est ce qu'aurait voulu Girard. Ses trames étaient fort embrouillées, et la Cadière était de trop. Il fut ravi de sa lettre, bien loin d'en être piqué, lui prêcha le détachement. Il insinua en même temps combien il avait besoin de prudence. Il avait reçu, disait-il, une lettre ou on l'avertissait sévèrement de ses fautes. Cependant, comme il partait le jeudi 6 pour Marseille, il la verrait en passant (p. 329, 4 juillet 1730).

Elle attendit. Point de Girard. Son agitation fut extrême. Le flux monta; ce fut comme une mer, une tempête. Elle le dit à sa chère Raimbaud, qui ne voulut pas la quitter, coucha avec elle (p. 73) contre les réglemens, sauf à dire qu'elle y était

venue le matin. C'était la nuit du 6 juillet, de chaleur concentrée, pesante, en ce four étroit d'Olihoules. A quatre ou cinq heures, la voyant se débattre dans de vives souffrances, elle « crut qu'elle avait des coliques, chercha du feu à la cuisine. » Pendant son absence, la Cadière avait pris un moyen extrême qui sans doute ne pouvait manquer de faire arriver Girard à l'instant. Soit qu'elle ait rouvert de ses ongles les plaies de la tête, soit qu'elle ait pu s'enfoncer la couronne à pointes de fer, elle se mit tout en sang. Il lui coulait sur le visage en grosses gouttes. Sous cette douleur, elle était transfigurée et ses yeux étincelaient.

Cela ne dura pas moins de deux heures. Les religieuses accoururent pour la voir dans cet état, admirèrent. Elles voulaient faire entrer leurs Observantins; la Cadière les en empêcha.

L'abbesse se serait bien gardée d'avertir Girard pour la voir dans cet état pathétique, ou elle était trop touchante. La bonne M^{me} Lescot lui donna cette consolation et fit avertir le Père. Il vint, mais au lieu de monter, en vrai jongleur, il eut lui-même une extase à la chapelle, y resta une heure prosterné à deux genoux devant le Saint-Sacrement (p. 95). Enfin, il monta, trouva toutes les religieuses autour de la Cadière. On lui conte qu'elle avait paru un moment comme si elle était à la messe, qu'elle semblait remuer les lèvres pour recevoir l'hostie. « Qui peut le savoir mieux que moi ? dit le fourbe. Un ange m'avait averti. J'ai dit la messe, et je l'ai communisée de Toulon. » Elles furent renversées du miracle. À ce point que l'une

19.

1 M: de l'abbesse, et craignit

2 M: Elle fut blessée sans doute de ce peu d'empressement. Sa conduite était étrange, et d'une extrême inconséquence.

3 M: des lettres légères, nullement convenables

4 *Le passage qui va de Dans un billet du à On se retire avec respect manque dans M: le feuillet disparu était le septième du présent chapitre.*

d'elles en resta deux jours malade. Girard s'adressant alors à la Cadrière avec une indigne légèreté : « Ah! ah! petite gourmande, vous me volez donc moitié de ma part? »

On se retire avec respect; on les laisse. Le voici en face de la victime sanglante, pale, affaiblie, d'autant plus agitée. Tout homme aurait été ému. Quel aveu plus naïf, plus violent de sa dépendance, du besoin absolu qu'elle avait de le voir? Cet aveu, exprimé par le sang, les blessures, plus qu'aucune parole, devait aller au cœur. C'était un abaissement. Mais qui n'en aurait eu pitié? Elle avait donc un moment de nature, cette innocente personne? Dans sa vie courte et malheureuse, la pauvre jeune sainte, si étrangère aux sens, avait donc une heure de faiblesse? Ce qu'il avait eu d'elle à son insu, qu'était-ce? Peu ou rien. Avec l'âme, la volonté, il allait avoir tout.

La Cadrière est fort breve, comme on peut croire, sur tout cela. Dans sa déposition¹, elle dit pudiquement qu'elle perdit connaissance et ne sut trop ce qui se passa. Dans un aveu à son amie la dame Allemand (p. 178), sans se plaindre de rien, elle fait tout comprendre.

En retour d'un si grand élan de cœur, d'une si charmante impatience, que fit Girard? Il la gronda. Cette flamme qui eût gagné tout autre, l'eût embrasé, le refroidit. Son âme de tyran ne voulait que des mortes, purs jouets de sa volonté. Et celle-ci, par cette forte intuition, l'avait forcé de venir. L'écolière entraînait le maître. L'irritable pédant traita cela comme il eût fait d'une révolte

de collègue. Ses sévérités libertines, sa froideur égoïste dans un plaisir cruel, flétrirent l'infortunée, qui n'en eut rien que le remords.

Chose non moins choquante. Le sang verse pour lui n'eut d'autre effet que de lui sembler bon à exploiter pour son intérêt propre. Dans cette entrevue, la dernière peut-être, il voulut s'assurer la pauvre créature au moins pour la discrétion, de sorte qu'abandonnée de lui, elle se crût encore à lui. Il demanda s'il serait moins favorisé que le couvent qui avait vu le miracle. Elle se fit saigner devant lui. L'eau dont il lava ce sang, il en but et lui en fit boire*, et il crut avoir lié son âme par cette odieuse communion.

Cela dura deux ou trois heures, et il était près de midi. L'abbesse était scandalisée. Elle prit le parti de venir elle-même avec le dîner, et de faire ouvrir la porte. Girard prit du thé, comme c'était vendredi, il fausait croire qu'il jeûnait, s'étant sans doute bien muni à Toulon. La Cadrière demanda du café. La sœur converse, qui était à la cuisine, s'en étonnait dans un tel jour (p. 86) Mais, sans ce tortifiant, elle aurait défaili. Il la remit un peu, et elle retint Girard encore. Il resta avec elle (il est vrai, non plus enfermé) jusqu'à quatre heures, voulant effacer la triste impression de sa conduite du matin. A force de mensonges d'amitié, de paternité, il raffermi un peu la mobile créature, lui rendit la sérénité. Elle le conduisit au départ,

* C'était l'usage des reîtres, des soldats du Nord, de se faire frères par la communion du sang. (V. mes Origines du droit)

1. M: Dans une déposition

2. M: qui eût gagné tout autre, l'eût rendu fou d'amour, qui le croirait? le refroidit.

3. Ép.: de sorte qu'abandonnée de lui, elle se crût encore à lui. C'était l'usage des reîtres, des soldats du Nord, de se faire frères par la communion du sang (V. mes Origines du droit). Il voulut lui imposer un engagement de ce genre. Il demanda s'il serait moins favorisé que le couvent. Elle se fit saigner devant lui. L'eau dont il lava ce sang, il en but et lui en fit boire, et il crut avoir lié son âme de cette odieuse communion.

Il était près de midi; l'abbesse était scandalisée.

et, marchant derrière, elle fit, en véritable enfant, deux ou trois petits sauts de joie. Il dit sèchement : « Petite folle ! » (P. 80.)

Elle paya cruellement sa faiblesse. Le soir même, à neuf heures, elle eut une vision terrible, et on l'entendit crier : « O mon dieu, éloignez-vous... Retirez-vous de moi ! » Le 8 au matin, à la messe, elle n'attendit pas la communion (s'en jugeant sans doute indigne), et se sauva dans sa chambre. Grand scandale. Mais elle était si aimée, qu'une religieuse qui courut après elle, par un compatissant mensonge, jura qu'elle avait vu Jésus qui la communiait de sa main.

M^{me} Lescot, finement, habilement, écrivit en légende, comme éjaculations mystiques, pieux soupirs, dévotes larmes, tout ce qui s'arrachait de ce cœur déchiré. Il y eut, chose bien rare, une conspiration de tendresse entre des femmes pour couvrir une femme. Rien ne parle plus en faveur de la pauvre Cadière et de ses dons charmants. En un mois, elle était déjà comme l'enfant de toutes. Quoi qu'elle fit, on la défendait. Innocent quand même, on n'y voyait qu'une victime des assauts du démon. Une bonne forte femme du peuple, fille du serrurier d'Ollioules et tourière du couvent, la Matherone, ayant vu certaines libertés indécentes de Girard, n'en disait pas moins : « Ça ne fait rien ; c'est une sainte. » Dans un moment où il parlait de la retirer du couvent, elle s'écria : « Nous ôter mademoiselle Cadière !...

Mais je ferai faire une porte de fer pour l'empêcher de sortir ! » (P. 47, 48, 50.)

Ses frères qui venaient chaque jour, effrayés de la situation et du parti que l'abbesse et ses moines pouvaient en tirer, osèrent aller au-devant, et, dans une lettre ostensible, écrite à Girard au nom de la Cadière, rappelleront la révélation qu'elle avait eue le 25 juin sur les mœurs des Observantins, lui disant « qu'il était temps d'accomplir sur cette affaire les desseins de Dieu » (p. 330), — sans doute de demander qu'on fit une enquête, d'accuser les accusateurs.

Audace excessive, imprudente. La Cadière presque mourante était bien loin de ces idées. Ses amies imaginèrent que celui qui avait fait le trouble, ferait le calme peut-être. Elles prièrent Girard de venir la confesser. Ce fut une scène terrible. Elle fit au confessionnal des cris, des lamentations, qu'on entendait à trente pas. Les curieuses avaient beau jeu d'écouter, et n'y manquaient pas. Girard était au supplice. Il disait, répétait en vain : « Calmez-vous, mademoiselle ! » (P. 95.) — Il avait beau l'absoudre. Elle ne s'absolvait pas. Le 12, elle eut sous le cœur une douleur si aiguë qu'elle crut que ses côtes étaient. Le 14, elle semblait à la mort, et on appela sa mère. Elle reçut le viatique. Le lendemain, « elle fit une amende honorable, la plus touchante, la plus expressive qui se soit jamais entendue. » Nous fondions en larmes » (p. 330-331). Le 20, elle eut une sorte d'agonie, qui perçut le cœur. Puis, tout à coup, par un revirement heureux et

1. Outre le texte définitif, le manuscrit contient, sur épreuve, une rédaction antérieure de ce passage, annulée, et qui se lit ainsi : La converse qui était à la cuisine, s'en étonnait dans un tel jour (86). Mais elle avait grand besoin d'être remontée, après tant d'émotions (biffé : diverses). La visite de Girard n'était pas finie. L'abbesse, non sans indignation, vit qu'il restait. Il est vrai que dès lors la clef n'était plus tournée. Il ne partit qu'à quatre heures. La Cadière le reconduisit, et
2. O.A. : qu'on en fit
3. Ép. : sur les mœurs du Père Gardien des Observantins, leur disant « qu'il était temps d'accomplir sur cette affaire les desseins de Dieu » (330). Michelet ajoute sur l'épreuve : sans doute de demander qu'on en fit une enquête, d'accuser ses accusateurs.
4. Ép. : Elles avertirent Girard qui vint à la chapelle pour la confesser.
Autre péril. La scène fut terrible.
5. Ép. : Mais il
6. Ép. : semblait à l'agonie
7. Ép. : (330-331)

qui la sauva, elle eut une vision très douce. Elle vit la pécheresse Madeleine pardonnée, ravie dans la gloire, tenant dans le ciel la place que Lucifer avait perdue (p. 332).

Cependant Girard ne pouvait assurer sa discrétion qu'en la corrompant davantage, étouffant ses remords. Parfois, il venait (au parloir), l'embrassait fort imprudemment. Mais plus souvent encore, il lui envoyait ses dévotes. La Guiol et autres venaient l'accabler de caresses et d'embrassades, et quand elle se confiait, pleurait, elles souriaient, disaient que tout cela c'étaient les libertés divines, qu'elles aussi en avaient leur part et qu'elles étaient de même. Elles lui vantaient les douceurs d'une telle union entre femmes. Girard ne désapprouvait pas qu'elles se confiasent entre elles et missent en commun les plus honteux secrets. Il était si habitué à cette dépravation, et la trouvait si naturelle qu'il parla à la Cadière de la grosseur de M^{lle} Gravier. Il voulait qu'elle l'invitât à venir à Ollioules, calmât son irritation, lui persuadât que cette grossesse pouvait être une illusion du diable qu'on saurait dissiper (p. 395).

Ces enseignements immondes ne gagnaient rien sur la Cadière. Ils devaient indigner ses frères qui ne les ignoraient pas. Les lettres qu'ils écrivent en son nom sont bien singulières. Enragés au fond, ulcérés, regardant Girard comme un scélérat, mais obligés de faire parler leur sœur avec une tendresse respectueuse, ils ont pourtant des échappées où on entrevoit leur fureur.

Pour les lettres de Girard, ce sont des morceaux

travaillés, écrits visiblement pour le procès qui peut venir. Nous parlerons de la seule qu'il n'ait pas eue en main pour la falsifier. Elle est du 22 juillet. Elle est aigre-douce, galante, d'un homme imprudent, léger. En voici le sens :

« L'évêque est arrivé ce matin à Toulon et ira voir la Cadière... On concertera ce qu'on peut faire et dir^o. Si le grand vicaire et le P. Sabatier vont la voir et demandent à voir (ses plaies), elle dira qu'on lui a défendu d'agir, de parler.

« J'ai une grande faim de vous revoir et de tout voir. Vous savez que je ne demande que mon bien. Et il y a longtemps que je n'ai rien vu qu'à demi (il veut dire, à la grille du parloir). Je vous fatiguerai ? Eh ! bien, ne me fatiguez-vous pas aussi ? » etc.

Lettre étrange en tous les sens. Il se défie à la fois et de l'évêque, et du jésuite même, de son collègue, le vieux Sabatier. C'est au fond la lettre d'un coupable inquiet. Il sait bien qu'elle a en main ses lettres, ses papiers, enfin de quoi le perdre.

Les deux jeunes gens répondent au nom de leur sœur par une lettre vive, la seule qui ait un accent vrai. Ils répondent ligne par ligne, sans outrage, mais avec une apreté souvent ironique où l'on sent l'indignation contenue. Leur sœur y promet de lui obéir, de ne rien dire à l'évêque ni au jésuite. Elle le félicite d'avoir « tant de courage, pour exhorter les autres à souffrir ». Elle relève, lui renvoie sa choquante galanterie, mais d'une manière choquante (on sent là une main d'homme, la main des deux étourdis).

1. Ép.: Madeleine la tourière

2. Ép.: avait perdue (332).

Ses frères qui écrivent pour elle, habillent tout cela des ornements les plus grotesques, lui prêtent des paroles orgueilleuses, en contraste avec tout ce qu'on sait d'elle. On voit de plus en plus que deux partis se disputent la pauvre créature, veulent s'en faire un instrument de guerre. Les frères ne savent pas encore de quel côté ils seront. D'une part, ils flattent le jésuite de l'espoir qu'elle accusera les Observantins, ses ennemis, qu'elle déposera contre eux (p. 332). Ils la font même parler fort légèrement de l'évêque qui procède trop mollement contre les moines (p. 334). Et cependant ces mêmes frères amenaient à Ollioules un jeune aumônier de l'évêque qui dès lors y vint souvent et surveilla de très près les démarches de Girard.

Le feuillet d'épreuve 267(0) continue par cet alinéa annulé: Celui-ci venait peu au couvent, ne voyait la Cadière qu'au parloir, (biffé: et) l'y embrassait (biffé: fort) imprudemment. On le surprit quelquefois qui levait la grille avec un petit couteau et lui faisait passer la tête. Elle s'était un peu calmée, était redevenue sa pénitente soumise. Ses ennemis en triomphaient. Ce passage a été repris sur le f. 268(0) du manuscrit, où on lit:

Celui-ci ne pouvait assurer la discrétion de la Cadière qu'en la corrompant davantage, étouffant ses remords.

3. Le passage qui va de [La Guiol et autres venaient l'accabler] de caresses et d'embrassades à Ces enseignements immondes manque dans M.

4. M: ses frères qui ne les ignoraient pas. Mais leur pauvre sœur flétrie, martyrisée par Girard, tout en le connaissant mieux, ne pouvait s'en détacher. Les lettres qu'ils écrivent en son nom n'expri-

ment nullement sa pensée. Elles sont bien singulières.

- 5. M: comme un scélérat, obligés de faire parler
- 6. M: Pour les lettres de Girard, elles sont la plupart des morceaux travaillés, écrits après coup pour le procès qui va venir.
- 7. M: la Cadière. Nous verrons nous deux ce qu'on peut faire et dire.
- 8. M: ne me fatiguez-vous pas aussi? » etc.

Il lui reproche ensuite d'être *une inconstante*, – d'avoir dit à la Guiol qu'elle était mourante, quand l'abbesse soutient qu'elle va bien. Elle a dit qu'elle était contente du directeur du couvent; Girard n'ose s'en plaindre. Il dit hypocritement qu'il le recommandera à Dieu.

Lettre étrange en tous les sens.

- 9. M: qu'elle a en main ses papiers, et de quoi le perdre.
- 10. M: une lettre vive (et très belle, la seule qui ait un accent vrai).
- 11. M: Elle promet
- 12. M: à *l'évêque, au jésuite*
- 13. M: pour exhorter à souffrir.
- 14. M: (on sent là une main d'homme, la main des deux étourdis): « Ne soyez pas en peine de *vous* bien; il vous est dévoué. Contentez votre petite curiosité, mais à cette condition que ma soumission vous dédommagera *une fois pour toutes* de vos peines, » etc.

Le surlendemain, ils allèrent lui dire qu'elle voulait sur-le-champ sortir du couvent. Il en fut très effrayé. Il pensa que les papiers allaient échapper avec elle. Sa terreur fut si profonde qu'elle lui ôta l'esprit. Il faiblit jusqu'à aller pleurer au parloir d'Ollioules, se mit à genoux devant elle, demanda si elle aurait le courage de le quitter (p. 7). Cela toucha la pauvre fille, qui lui dit non, s'avança et se laissa embrasser. Et le Judas ne voulait rien que la tromper, et gagner quelques jours, le temps de se faire appuyer d'en haut.

Le 29, tout est change. La Cadrière resta à Ollioules, lui demande excuse, lui promet soumission (p. 339). Il est trop visible que celui-ci a fait agir de puissantes influences, que dès le 29 on a reçu des menaces (peut-être d'Aix, et plus tard de Paris). Les gros bonnets des jésuites ont écrit, et de Versailles les protecteurs de cour.

Que seraient les frères dans cette lutte ! Ils consulteraient sans doute leurs chefs, qui durent les avertir de ne pas trop attaquer dans Girard le confesseur libertin, c'eût été déplaire à tout le clergé dont la confession est le cher trésor. Il fallait, au contraire, isoler du clergé en constatant sa doctrine singulière, montrer en lui le *quietiste*. Avec cela seul, on pouvait le mener loin. En 1698, on avait bûlé pour quietisme un curé des environs de Dijon. Ils imaginèrent de faire (en apparence sous la dictée de leur sœur, étrangère à ce projet), un mémoire ou le *quétisme* de Girard, exalté et glorifié, serait constaté, réellement dénoncé. Ce fut le récit des visions qu'elle avait eues dans la

cardème. Le nom de Girard y est déjà au ciel. Elle le voit, uni à son nom, au Livre de vie.

Ils n'osaient porter ce mémoire à l'évêque. Mais ils se le firent voler par leur ami, son jeune aumônier, le petit Camerle. L'évêque lut, et dans la ville, il en courut des copies. Le 21 août, Girard se trouvant à l'évêché, le prélat lui dit en riant : « Eh ! bien, mon père, voilà donc votre nom au Livre de vie. »

Il fut accablé, se crut perdu, écrivit à la Cadrière des reproches amers. Il demanda de nouveau avec larmes ses papiers. La Cadrière fut bien étonnée, lui jura que ce mémoire n'était jamais sorti des mains de ses frères. Mais, des qu'elle sut que c'était faux, son désespoir n'eut point de bornes (p. 363). Les plus cruelles douleurs de l'âme et du corps l'assaillirent. Elle crut un moment se dissoudre. Elle devint quasi folle. « J'eus un tel désir de souffrance ! Je saisis la discipline deux fois, et si violemment que j'en tirai du sang abondamment » (p. 362). Dans ce terrible égarement qui montre et sa faible tête et la sensibilité infinie de sa conscience, la Gurol l'acheva en lui dépeignant Girard comme un homme à peu près mort. Elle porta au dernier degré sa compassion (p. 361).

Elle allait lâcher les papiers. Il était pourtant trop visible que seuls ils la défendaient, la gardaient, prouvaient son innocence et les artifices dont elle avait été victime. Les rendre, c'était risquer que l'on changeât les rôles, qu'on ne lui imputât d'avoir séduit un saint, qu'enfin tout l'odieux ne fût de son côté.

1. M: les frères allèrent lui dire qu'elle voulait sur le champ sortir d'Ollioules.
2. M: qu'elle lui ôta l'esprit. Il écrit une longue lettre lourde, pédantesque (pour être montrée?) où il a l'air d'oublier qu'elle le connaît trop bien. Il craint que son brusque départ du couvent ne scandalise les personnes pieuses, ne fasse rire et n'affirme les *libertins dans le désordre*, etc. (337). Rien de plus sot, de plus gauche, de plus maladroitement effronté.
- Il paraît qu'il faiblit de cœur jusqu'à aller pleurer
3. M: et se laissa embrasser. Il voulait surtout gagner quelques jours, le temps de se faire appuyer d'en haut.
4. M: lui promet soumission (339). La supérieure, jusque-là hostile à Girard, veut elle-même que sa novice lui rende les papiers (347). Il est indubitable que celui-ci a fait agir de hautes influences, que dès le 29 on a reçu des menaces (peut-être d'Aix? et le 15 de Paris). Ou les gros bonnets des jésuites ont écrit, ou de Versailles les puissants protecteurs de cour.
5. M: leurs chefs, et sans doute on les avertit de ne pas trop attaquer
6. M: se le firent voler, prendre de force par son aumônier
7. M: reproches amers. Il lui recommanda, si l'évêque allait la voir, de ne pas montrer ses plaies. Il demanda...
8. M: des mains de son frère le jacobin.
9. BCDEFGH p. 163 (*coquille*)
10. M: que j'en tirai du sang abondamment. J'ai été encore plus loin. Je me suis laissée aller jusqu'à avaler des choses que l'honnêteté et le respect que je vous dois, ne me permettent pas vous détailler (*sic*)... » (362).

Mais, s'il fallait périr ou perdre Girard, elle aimait mieux de beaucoup le premier parti. Un démon (la Guol sans doute), la tenta justement par là, par l'étrange sublimité de ce sacrifice. Elle lui écrivit que Dieu voulait d'elle un sacrifice sanglant (p. 28). Elle put lui citer les saints qui, accusés, ne se justifiaient pas, s'accusaient eux-mêmes, mouraient comme des agneaux. La Cadière suivit cet exemple. Quand on accusait Girard devant elle, elle le justifiait, disant : « Il dit vrai, et j'ai menti » (p. 32).

Elle eût pu rendre seulement les lettres de Girard, mais, dans cette grande échappée de cœur, elle ne marchandait pas ; elle lui donna encore les minutes des siennes. Il eut à la fois² et ces minutes écrites par le jacobin et les copies que l'autre frère faisait et lui envoyait. Dès lors il ne craignait rien. Nul contrôle possible. Il put en ôter, en remettre, détruire, biffer, falsifier. Son travail de faussaire était parfaitement libre, et il a bien travaillé. De quatre-vingts lettres il en reste seize, et encore elles semblent des pièces laborieuses, fabriquées après coup³.

Girard, ayant tout en main, pouvait rire de ses ennemis. A eux désormais de craindre. L'évêque, homme du grand monde, savait trop bien son Versailles et le crédit des jésuites pour ne pas les ménager. Il crut même politique de lui faire une petite réparation pour son malicieux reproche relatif au *Livre de vie*, et lui dit gracieusement qu'il voulait tenir un enfant de sa famille sur les fonts de baptême.

Les évêques de Toulon avaient toujours été de grands seigneurs. Leur liste offre tous les premiers noms de Provence, Baux, Glandèves, Nicolai, Forbin, Forbin d'Oppède, et de fameux noms d'Italie, Fiesque, Trivulce, la Rovere. De 1712 à 1737, sous la Régence et Fleury, l'évêque était un la Tour du Pin. Il était fort riche, ayant aussi en Lan guedoc les abbayes d'Aniane et de Saint-Guilhem du Désert. Il s'était bien conduit, dit-on, dans la peste de 1721. Du reste, il ne résidait guère, menait une vie toute mondaine, ne disait jamais la messe, passait pour plus que galant.

Il vint à Toulon en juillet, et, quoique Girard l'eût détourné d'aller à Ollioules et de visiter la Cadière, il en eut pourtant la curiosité. Il la vit dans un de ses bons moments. Elle lui plut, lui sembla une bonne petite sainte, et il lui crut si bien des lumières supérieures, qu'il eut la légèreté de lui parler de ses affaires, d'intérêts, d'avenir, la consultant comme il eût fait d'une diseuse de bonne aventure.

Il hésitait cependant, malgré les prières des frères, pour la faire sortir d'Ollioules et pour l'ôter à Girard. On trouva moyen de le décider. On fit courir à Toulon⁵ le bruit que la jeune fille avait manifesté le désir de fuir au désert, comme son modèle sainte Thérèse l'avait entrepris à douze ans. C'était Girard, disait-on, qui lui mettait cela en tête pour l'enlever un matin, la mettre hors du diocèse dont elle faisait la gloire, faire cadeau de ce trésor à quelque couvent éloigné où les jésuites, en ayant le monopole exclusif, exploiteraient ses

(Suite de la page précédente)

11 Voir la variante n° 49.

1 M: que Dieu voulait d'elle un sacrifice sanglant (28). Elle lui cita sans doute les saints

2 M: des siennes, tout ce qu'elle avait. Il eut en main à la fois

3 M: parfaitement libre. Et il a bien travaillé. De 80 lettres, il en reste 16, et encore plusieurs sont des pièces laborieuses, visiblement fabriquées après coup.

4 M: de Provence (Baux, Glandèves, Nicolai, Forbin d'Oppède)

5 M: dans Toulon

miracles, ses visions, sa gentillesse de jeune sainte populaire. L'évêque se sentit fort blessé. Il signifia¹ à l'abbesse de ne remettre M^{lle} Cadière qu'à sa mère elle-même, qui devait bientôt la faire sortir du couvent, la mener dans une bastide qui était à la famille.

Pour ne pas choquer Girard, on fit écrire par la Cadière que, si ce changement le gênait, il pouvait s'adjoindre et lui donner un second confesseur. Il comprit et aimait mieux désarmer la jalousie en abandonnant la Cadière. Il se désista (15 septembre) par un billet fort prudent, humble, piteux, ou il tâchait de la laisser amie et douce pour lui. « Si j'ai fait des fautes à votre égard, vous vous souviendrez pourtant toujours que j'avais bonne volonté de vous aider... Je suis et je serai toujours tout à vous dans le Sacré Cœur de Jésus. »

L'évêque cependant n'était pas rassuré. Il pensait que les trois jésuites Girard, Sabatier et Grignot voulaient l'endormir, et un matin, avec quelque ordre de Paris, lui voler la petite fille. Il prit le parti décisif, 17 septembre, d'envoyer sa voiture (une voiture légère et mondaine, qu'on appelait *phaéton*), et de la faire mener tout près à la bastide de sa mère.²

Pour la calmer, la garder, la mettre en bon chemin, il lui chercha un confesseur, et s'adressa d'abord à un carme qui l'avait confessée avant Girard. Mais celui-ci, homme âgé, n'accepta pas. D'autres aussi probablement reculèrent. L'évêque dut prendre un étranger, arrivé depuis trois mois du Comtat, le P. Nicolas, prieur des carmes dé-

chaussés. C'était un homme de quarante ans, homme de tête et de courage, très ferme et même obstiné. Il se montra fort digne de cette confiance en la refusant. Ce n'était pas les jésuites qu'il craignait, mais la fille même. Il n'en augurait rien de bon, pensait que l'ange pouvait être un ange de ténébres, et craignait que le Malin, sous une douce figure de fille, ne fît ses coups plus malignement.

Il ne put la voir sans se rassurer un peu. Elle lui parut toute simple, heureuse d'avoir enfin un homme sûr, solide et qui pût l'appuyer. Elle avait beaucoup souffert d'être tenue par Girard dans une vacillation constante. Du premier jour, elle parla plus qu'elle n'avait fait depuis un mois, conta sa vie, ses souffrances, ses dévotions, ses visions. La nuit même ne l'arrêta pas, chaude nuit du milieu de septembre. Tout était ouvert dans la chambre, les trois portes, outre les fenêtres. Elle continua presque jusqu'à l'aube, près de ses frères qui dormaient. Elle reprit le lendemain sous la tonnelle de vigne, parlant à ravir de Dieu, des plus hauts mystères. Le carme était stupéfait, se demandait si le Diable pouvait si bien louer Dieu.

Son innocence était visible. Elle semblait bonne fille, obéissante, douce comme un agneau, folâtre comme un jeune chien. Elle voulut jouer aux boules (jeu ordinaire dans les bastides), et il ne refusa pas de jouer aussi.

Si un esprit était en elle, on ne pouvait dire du moins que ce fût un esprit de mensonge. L'observant de près, longtemps, on n'en pouvait douter, ses plaies réellement saignaient par mo-

29.

1. M: L'évêque se sentit fort blessé; il ne savait pas tenir tant à la Cadière; il accepta le roman, quelque invraisemblable qu'il fût, avec une jalousie crédule. Le clergé épiscopal, les moines ennemis des jésuites (Carmes, Prêcheurs, etc.), ne le furent pas moins. Cela fermenta. L'évêque signifia
2. M: et un matin (avec quelque ordre de Paris) lui voler la petite fille. Il prit le parti décisif (17 sept.) d'envoyer sa voiture (légère et mondaine, qu'on appelait *phaéton*), et de la faire mener tout près chez un parent, et puis à la bastide de sa mère. Il supposait avec raison que, quoiqu'elle eût demandé à sortir d'Ollioules, un tel changement la troublerait, qu'elle regretterait Girard.

Pour la calmer...

3. M: et s'adressa d'abord, ce semble, à un carme, le P. Alexis, qui l'avait confessée
4. M: Comtat Venaissin
5. M: homme de tête et de grand courage à qui rien ne faisait peur, très ferme et même obstiné. L'évêque ne le connaissait pas, sinon de réputation et d'estime. Son vrai nom était Girin; en religion il avait pris celui de *Nicolas de Saint Joseph* (la victoire et la pureté). L'évêque pensa que c'était l'homme même de la chose, le vrai gardien d'une fille, l'homme sûr, austère, qui convenait à celle-ci et pouvait la raffermir. Le carme se montra fort digne de cette opinion en refusant.
6. M: pensait que l'ange pouvait être un ange de ténébres. Quelque sensé qu'il fût d'ailleurs, son éducation de moine lui faisait croire fortement aux puissances démoniaques. L'apparence n'y faisait rien. Sous une douce figure de fille, de jeune sibylle, le Malin plus malignement pouvait faire ses coups. Les religieuses elles-mêmes avaient été la plupart entraînées vers cette extraordinaire personne par un trouble contagieux. N'avait-on pas vu en Provence, dans la petite Madeleine, la blonde de Gaufridi, je ne sais combien d'Esprits en état de rendre fou? Celle-ci était plus dange-

reuse, étant souffrante à mourir, attendrissante comme un enfant malade. Ici le Diable d'amour tirait une force étrange de son insidieux confrère, le Diable de la pitié.

L'évêque le rassura en lui disant qu'à la Bastide il y avait une chapelle et qu'on pouvait à toute heure faire bonne guerre à l'Ennemi. Il ne serait pas seul d'ailleurs. Les 2 frères étaient avec elle; le jacobin couchait dans une chambre à côté, dont la porte restait ouverte; et, pour se mieux rassurer, elle avait voulu que son jeune frère, le petit prêtre, couchât dans sa chambre même. Enfin pour décider son carme, il lui dit qu'il irait lui-même souvent lui prêter main forte dans les exorcismes, et qu'on verrait la figure que ferait cet Esprit inconnu, en présence d'un évêque, « le caractère épiscopal étant, comme on sait, terrible, abominable au Démon ».

Il trouva la petite fille tout autre qu'il n'avait cru. Elle était si pénétrante qu'au premier coup d'oeil elle vit que celui-ci était un honnête homme, fort solide, à toute épreuve, sur qui elle pouvait s'appuyer. Elle avait beaucoup souffert depuis deux mois d'être tenu (*sic*) par Girard dans une vacillation cruelle. Ici, elle sentit la pierre et le roc, comme le voyageur fatigué aux routes poudreuses qui en sort et à l'écart dans quelque âpre grotte se repose sur le silex. Du premier jour...

7. M: Son innocence visible était aussi embarrassante. Elle semblait si bonne fille, si obéissante, souvent douce
 8. M: et il ne refusa pas de jouer aussi. Avec cela, cet homme sage savait que l'Esprit prend mille formes, et il se tenait sur ses gardes, ne désarmant pas.
- On ne pouvait dire du moins

ments Il se garda bien d'en faire, comme Girard, d'impudiques vérifications. Il se contenta de voir celle du pied. Il ne vit que trop ses extases Une vive chaleur lui prenait tout à coup au cœur, circulait partout. Elle ne se connaissait plus, entraînait dans des convulsions, disait des choses insensées.¹

Le carme comprit très bien qu'en elle il y avait deux personnes, la jeune fille et le démon. La première était honnête, et même très neuve de cœur, ignorante, quoi qu'on lui eût fait, comprenant peu les choses même qui l'avaient si fort troublée. Avant sa confession, quand elle parla des baisers de Girard, le carme lui dit rudement : « Ce sont de très grands péchés — O mon Dieu ! dit-elle en pleurant, je suis donc perdue, car il m'a fait bien d'autres choses »

L'évêque venait la voir. La bastide était pour lui un but de promenade. A ses interrogations, elle répondait naïvement, dit au moins le commencement. L'évêque fut bien en colère, mortifié, indigne. Sans doute il devina le reste. Il ne tint à rien qu'il ne fit un grand éclat contre Girard. Sans regarder au danger d'une lutte avec les jésuites, il entra tout à fait dans les idées du carme, admit qu'elle était ensorcelée, donc que Girard était sorcier. Il voulait à l'instant même l'interdire solennellement, le perdre, le déshonorer. La Cadrière pria pour celui qui lui avait fait tant de tort, ne voulut pas être vengée. Elle se mit à genoux devant l'évêque, le conjura de l'épargner, de ne point parler de ces tristes choses. Avec une touchante humilité, elle dit : « Il me suffit d'être éclairée

maintenant, de savoir que j'étais dans le péché » (p. 127) Son frère le jacobin se joignit à elle, prévoyant tous les dangers d'une telle guerre et doutant que l'évêque y fût bien ferme

3 Elle avait moins d'agitation. La saison avait changé. L'été brûlant était fini. La nature enfin faisait grâce. C'était l'aimable mois d'octobre. L'évêque eut la vive jouissance qu'elle fut délivrée par lui. La jeune fille, n'étant plus dans l'étouffement d'Olhoules, sans rapport avec Girard, bien gardée par sa famille, par l'honnête et brave moine, enfin sous la protection de l'évêque, qui plaquait peu ses démarches et la couvrait de sa constante protection, elle devint tout à fait calme. Comme l'herbe qui en octobre revient par de petites pluies, elle se releva, re fleurit

Pendant sept semaines environ, elle paraissait 4 fort sage. L'évêque en fut si ravi qu'il eût voulu que le carme, aidé de la Cadrière, agit auprès des autres pénitentes de Girard, les ramenât à la raison. Elles durent venir à la bastide, on peut juger combien à contre-cœur et de mauvaise grâce. En réalité, il y avait une étrange inconvenance à faire comparaître ces femmes devant la protégée de l'évêque, si jeune et à peine remise de son délire extatique.

La situation se trouva aigrie, ridicule. Il y eut deux partis en présence, les femmes de Girard, celles de l'évêque. Du côté de celui-ci, la dame Al- 5 lemand et sa fille, attachées à la Cadrière. De l'autre côté, les rebelles, la Guol en tête. L'évêque négocia avec celle-ci pour obtenir qu'elle entrât en

1. M: entraînait en des convulsions (et parfois compromettantes), ne savait ce qu'elle disait. Une fois, dans cet état, elle cria: « Mon Dieu, que j'aime ce carme! » Une autre fois, elle lui disait des injures, et revenant à Girard, s'écriait: « Je l'aurai, malgré Dieu même! »

Son état était véritablement digne de pitié. Innocente, elle eût pu courir de honteux hasards. Un jour, le carme la voit qui s'en va d'un pas rapide, suit la grande allée du jardin. Il envoie ses frères après elle, mais ils ne pouvaient la ramener. Elle disait: « J'ai à parler à quelqu'un de toute nécessité. » Elle s'emporta contre le carme qui la grondait de sa résistance. Mais revenue à elle-même, elle lui dit: « Je ne suis pas maîtresse de moi. Quand vous voyez que je m'écarte, faites-moi reprendre par mes frères. Car, dans cet état je courrais toute la campagne pour le chercher. »

Le carme comprit très bien...

2. M: les commencemens.
3. M: Elle était déjà plus calme. La saison...
4. M: elle se remit tout à fait. Comme l'herbe qui en octobre revient par de petites pluies, elle redevint calme et sage, même équilibrée dans ses fonctions. O miracle! ses plaies se fermèrent. Pendant sept semaines environ, elle parut guérie et fort sage.
5. M: son délire extatique. Cette sottise fait penser à celle de M. de Lancre le galant magistrat de Bordeaux (1610), qu'on a vu prendre pour aide une jeune sorcière, jolie et de 17 ans, la charger de la cruelle épreuve qu'on devait faire sur les autres, en les piquant par tout le corps pour chercher la marque du Diable. Ici, moins de sang, il est vrai, et point de piqûres d'aiguilles. Mais parfois les piqûres morales pénètrent, cuisent, encore plus.

rapport avec le carme et lui menât ses amies. Il lui envoya son greffier, puis un procureur¹, ancien amant de la Guiol. Tout cela n'opérant pas, l'évêque prit le dernier parti, ce fut de les convoquer toutes à l'évêché. Là, elles nièrent généralement ces extases, ces stigmates, dont elles s'étaient vantées². L'une, sans doute la Guiol, effrontée et malicieuse, l'étonna bien plus encore en lui offrant de montrer sur-le-champ qu'elles n'avaient rien sur tout le corps. On l'avait cru assez léger pour tomber dans ce piège. Mais il le démêla fort bien, refusa, remercia celles qui, aux dépens de leur pudeur, lui eussent fait imiter Girard, et fait rire toute la ville³.

L'évêque n'avait pas de bonheur. D'une part, ces audacieuses se moquaient de lui. Et, d'autre part, son succès pres de la Cadière s'était démentu. A peine rentré dans le sombre Toulon, dans son étroite ruelle de l'Hôpital, elle était retombée. Elle était précisément dans les milieux dangereux et sinistres où commença sa maladie, au champ même de la bataille⁴ que se livraient les deux partis. Les jésuites, à qui chacun voyait la cour pour arrière-garde, avaient pour eux les politiques, les prudents, les *sages*. Le carme n'avait que l'évêque, n'était pas même soutenu de ses confrères, ni des curés. Il se ménagea une arme. Le 8 novembre, il tira de la Cadière une autorisation écrite de révéler au besoin sa confession.

Acte audacieux, intrépide, qui fit frémir Girard. Il n'avait pas grand courage⁵, et il eût été perdu, si sa cause n'eût été celle des jésuites. Il se blottit

au fond de leur maison. Mais son collègue Sabatier, vieillard sanguin, colérique, alla droit à l'évêché. Il entra chez le prélat, portant comme Popilius, dans sa robe, la paix ou la guerre. Il le mit au pied du mur, lui fit comprendre qu'un procès avec les jésuites, c'était pour le perdre à jamais lui-même, qu'il resterait évêque de Toulon à perpétuité, ne serait jamais archevêque. Bien plus, avec la liberté d'un apôtre fort à Versailles, il lui dit que si cette affaire révélait les mœurs d'un jésuite, elle n'éclairerait pas moins les mœurs d'un évêque. Une lettre, visiblement combinée par Girard⁶ (p. 33-4), ferait croire que les jésuites se tenaient prêts en dessous à lancer contre le prélat de terribles récriminations, déclarant sa vie, « non seulement indigne de l'épiscopat, mais *abominable*. » Le perfide et sorniois Girard, le Sabatier⁷ apoplectique, gonflé de rage et de venin, auraient poussé la calomnie. Ils n'auraient pas manqué de dire que tout cela se faisait pour une fille, que si Girard l'avait soignée malade, l'évêque l'avait eue bien portante. Quel trouble qu'un tel scandale dans la vie si bien arrangée de ce grand seigneur mondain ! C'eût été une chevalerie trop comique de faire la guerre pour venger la virginité d'une petite folle infirme, et de se brouiller pour elle avec tous les honnêtes gens ! Le cardinal de Bonzi mourut de chagrin à Toulouse, mais au moins pour une belle dame, la noble marquise de Ganges. Ici l'évêque risquait de se perdre, d'être écrasé sous la honte et le ridicule, pour cette fille d'un revendeur de la rue de l'Hôpital !

(Suite de la page précédente)

La situation se trouva fort aigre et ridicule. Il y eut deux partis en présence, les femmes de Girard et les femmes de l'évêque. Du côté de celui-ci, une certaine dame Allemand et sa fille, attachées à la Cadière.

1. M: le procureur Mouton
2. M: s'étaient vantées. Mlle Gravier n'avait rien eu qu'un commencement de grossesse. La Guiol, la Reboul, avaient simulé l'extase. La Laugier et la Batarelle, jeunes et jolies filles du peuple, avaient eu des convulsions, la Laugier étant enceinte. Elles avaient pris pour stigmates celle-ci une dartre vive qu'elle avait au côté, l'autre un abcès sous la mamelle. Ces dames étonnèrent l'évêque de leurs dénégations hardies. L'une, sans doute la Guiol...
3. M: aux dépens de leur pudeur, lui offraient d'imiter Girard, de faire rire toute la ville. Il aurait donné contre lui aux jésuites un terrible auxiliaire, l'armée des mauvais plaisants.
4. M: où commença sa maladie, au milieu de sottes femmes, exaltées, superstitieuses, à deux pas du séminaire de Girard, le grand sorcier, sur l'étroit champ de la bataille
5. M: au besoin sa confession. Acte audacieux, intrépide, qui fit frémir Girard. Il vit s'ébranler la fronde, et se balancer la pierre qui pouvait le frapper au front.

Il n'avait pas grand courage

6. M: visiblement arrangée et interpolée par Girard
7. M: ce Sabatier

Ces menaces de Sabatier firent d'autant plus d'impression que déjà l'évêque de lui-même tenait moins à la Cadière. Il ne lui savait pas bon gré d'être redevenue malade, d'avoir démenti son succès, de lui donner tort par sa rechute. Il lui en voulait de n'être pas guérie. Il se dit que Sabatier avait raison, qu'il serait bien bon de se compromettre. Le changement fut subit. Ce fut comme un coup de la Grâce. Il vit tout à coup la lumière, comme saint Paul au chemin de Damas, et se convertit aux jésuites.

Sabatier ne le lâcha pas. Il lui présenta du papier, et lui fit écrire, signer l'interdiction du carme, son agent près de la Cadière; plus, celle de son frère le jacobin (10 novembre 1730). 1

XII

LE PROCÈS DE LA CADIÈRE. 1730-1731

On peut juger ce que fut ce coup épouvantable pour la famille Cadière. Les attaques de la malade devinrent fréquentes et terribles. Chose cruelle, ce fut comme une épidémie chez ses intimes amies. Sa voisine, la dame Allemand, qui avait aussi des extases, mais qui jusque-là les croyait de Dieu, tomba en effroi et sentit l'enfer. Cette bonne dame (de cinquante ans) se souvint qu'en effet elle avait eu souvent des pensées impures; elle se crut livrée au Diabolo, ne vit quo diables chez elle, et, quoique gardée par sa fille, elle se sauva du logis, demanda asile aux Cadière. La maison devint dès lors inhabitable, le commerce impossible. L'aîné Cadière, furieux, invectivait contre Girard, criant : « Ce 2 sera Gaufridi... Lui aussi, il sera brûlé! » Et le jacobin ajoutait : « Nous y mangerons plutôt tout le bien de la famille. »

1. M: du carme, de son propre agent près de la Cadière; plus, celle de son frère jacobin (10 novembre).
2. M: Lui aussi sera

Dans la nuit du 17 au 18 novembre, la Cadière hurla, étouffa. On crut qu'elle allait mourir. L'ainé Cadière, le marchand, qui perdait la tête, appela par les fenêtres, criant aux voisins : « Au secours ! Le diable étrangle ma sœur ! » Ils accouraient, presque en chemise. Les médecins et chirurgiens qualifiant son état *une suffocation de la matrice*, voulurent lui mettre des ventouses. Pendant qu'on les allait chercher, ils parvinrent à lui desserrer les dents et lui firent avaler une goutte d'eau-de-vie, ce qui la rappela à elle-même. Cependant les médecins de l'âme arrivaient aussi à la file², un vieux prêtre, confesseur de la mère Cadière, puis des curés de Toulon. Tant de bruit, de cris, l'arrivée de ces prêtres en grand costume, l'appareil de l'exorcisme, avait rempli la rue de monde ; les arrivants demandaient : « Qu'y a-t-il ? — C'est la Cadière, ensorcelée par Girard. » On peut juger de la pitié, de l'indignation du peuple.

Les jésuites, très effrayés, mais voulant renvoyer l'effroi, firent alors une chose barbare. Ils retournèrent chez l'évêque, ordonnèrent et exigèrent qu'on poursuivît la Cadière, qu'on l'attaquât le jour même, — que cette pauvre fille, sur le lit où elle râlait tout à l'heure, après cette horrible crise, reçût à l'improviste une descente de justice⁴.

Sabatier ne lâcha pas l'évêque que celui-ci n'eût fait appeler son juge, son official, le vicaire général Larmedieu⁵, et son promoteur (ou procureur épiscopal), Esprit Reybaud, et qu'il ne leur eût dit de procéder sur l'heure⁶.

C'était impossible, illégal, en Droit canonique.

Il fallait un *informé préalable* sur les faits, avant d'aller interroger. — Autre difficulté : le juge ecclésiastique n'avait droit de faire une telle descente *que pour un refus de sacrement*. Les deux légistes de l'Église durent faire cette objection. Sabatier n'écoula rien. Si les choses traînaient ainsi dans la froide légalité, il manquait son coup de terreur.

Larmedieu, ou Larme-Dieu, sous ce nom touchant⁷, était un juge complaisant, ami du clergé. Ce n'était pas un de ces rudes magistrats qui vont tout droit devant eux, comme d'aveugles sangliers, dans le grand chemin de la loi, sans voir, distinguer les personnes. Il avait eu de grands égards dans l'affaire d'Aubany, le gardien d'Ollioules. Il avait poursuivi assez lentement pour qu'Aubany se sauvât. Puis, quand il le sut à Marseille, comme si Marseille eût été loin de France, *ultima Thule*, ou la *Terra incognita* des anciens géographes, il ne bougea plus. Ici, ce fut tout autre chose : ce juge paralytique pour l'affaire d'Aubany eut des ailes pour la Cadière, et les ailes de la foudre. Il était neuf heures du matin lorsque les habitants de la ruelle virent avec curiosité arriver chez les Cadière une fort belle procession, messire Larmedieu en tête, et le Promoteur de la cour épiscopale, honorablement escortés de deux vicaires de la paroisse, docteurs en théologie. On envahit la maison. On interpella la malade. On lui fit faire serment de dire vrai contre elle-même, serment de se diffamer en disant à la justice ce qui était de conscience et de confession.

30

1. M: Les médecins et chirurgiens qualifièrent son état *une suffocation de la matrice* et voulurent lui mettre des ventouses (excellent remède en ce cas).
2. BCDEFGH: à la fille (*coquille*; *correction d'après M,O,A*)
3. M: un vieux prêtre Giraud
4. M: une descente de justice...

Mais si cela la tuait?... C'était là leur vœu le plus cher. Quelle heureuse simplification! et comme tout à coup l'horizon s'en serait trouvé éclairci! Qu'est-ce que la mort d'une fille auprès de l'honneur des jésuites, qui sont l'Église elle-même?

Est-ce là ce que dit le jésuite, le terroriste Sabatier? Ici, nous n'imaginons pas. Telle était vraiment leur pensée. Ils demandèrent, comme on verra tout à l'heure qu'elle mourût, et obtinrent des gens du roi cette conclusion horrible: Qu'elle fut (*sic*) pendue et étranglée.

L'évêque qui, par l'interdit, avait cru imposer silence, finir tout et être quitte, eût voulu, comme Ponce Pilate, pouvoir se laver les mains. On ne le lui permit pas. On exigea qu'il agît, qu'il coopérât à ce meurtre et livrât le sang innocent.

Sabatier ne lâcha pas l'évêque...

5. M: Larmedieu
6. M: (ou procureur général)
7. M: Larmedieu, ou Larme-Dieu, sous ce nom touchant, était un assez bon homme, un juge complaisant
8. M: l'affaire d'Aubany, gardien d'Ollioules (le viol d'une enfant). Il avait poursuivi, étant forcé par les parens, poursuivi assez lentement pour qu'Aubany se sauvât.
9. M: eût été hors de France

Elle pouvait se dispenser de répondre, nulle formalité n'ayant été observée. Mais elle ne disputa pas. Elle jura, ce qui était se désarmer, se livrer. Car, étant liée une fois par le serment, elle dit tout, même les choses honteuses et ridicules dont l'aveu est si cruel pour une fille.

Le procès-verbal de Larmedieu et son premier interrogatoire indiquent un plan bien arrêté entre lui et les jésuites. C'était de montrer Girard comme la dupe et la victime des fourberies de la Cadière. Un homme de cinquante ans, docteur, professeur, directeur de religieuses, qui cependant est resté si innocent et si crédule, qu'il a suffi pour l'attraper d'une petite fille, d'un enfant! La rusée, la dévergondée, l'a trompé sur ses visions, mais non entraîné dans ses égarements. Furieuse, elle s'en est vengé en lui prêtant toute infamie que pouvait lui suggérer une imagination de Messaline.

Bien loin que l'interrogatoire confirme rien de tout cela, ce qu'il a de très touchant, c'est la douceur de la victime. Visiblement elle n'accuse quo contrainte et forcée par le serment qu'elle a prêté. Elle est douce pour ses ennemis, même pour la perdue Guiol, qui (dit son frère) la livra, qui fit tout pour la corrompre, qui, en dernier lieu, la perdit en lui faisant rendre les papiers qui eussent fait sa sauvegarde.

Les Cadière furent épouvantés de la naïveté de leur sœur. Dans son respect pour le serment, elle s'était livrée sans réserve, hélas! avilie pour toujours, chansonnée dès lors et moquée des ennemis même des jésuites, et des sots rieurs libertins.

Puisque la chose était faite, ils voulurent du moins qu'elle fût exacte, que le procès-verbal des prêtres pût être contrôlé par un acte plus sérieux. D'accusée qu'elle semblait être, ils la firent accusatrice, prirent la position offensive, obtinrent du magistrat royal, le lieutenant civil et criminel, Marteli Chantard, qu'il vint recevoir sa déposition. Dans cet acte, net et court, se trouve clairement établi le fait de *séduction*; plus, les *reproches* qu'elle faisait à Girard pour ses caresses lascives, dont il ne faisait que rire; plus, le conseil qu'il lui donne de *se laisser obséder du démon*; plus, la *succion* par laquelle le fourbe entretenait ses plaies, etc.

L'homme du roi, le lieutenant, devait retenir l'affaire à son tribunal. Car le juge ecclésiastique, dans sa précipitation, n'ayant pas rempli les formalités du droit ecclésiastique, avait fait un acte nul. Mais le magistrat laïque n'eut pas ce courage. Il se laissa atteler à l'information cléricale, subit Larmedieu pour associé, et même alla siéger, écouter les témoins au tribunal de l'évêché. Le greffier de l'évêché écrivait (et non le greffier du lieutenant du roi). Écrivait-il exactement? On aurait droit d'en douter quand on voit que ce greffier ecclésiastique menaçait les témoins, et chaque soir allait montrer leurs dépositions aux jésuites*.

Les deux vicaires de la paroisse de la Cadière, que l'on entendit d'abord, déposèrent sèchement,

* P. 80 de l'in-folio, et t. I de l'in-18, p. 33.

1. M: montre
2. M: directeur (si longtemps) de religieuses
3. M: une imagination de Messaline.

Plusieurs questions adroitement posées et préparées d'avance sont des pièges et des filets où elle doit s'embarasser et se prendre par ses paroles. Par exemple, comme l'Église a toujours brûlé les devins, ceux qui se mêlent de pénétrer le *sort* (c'est là le propre du *sorcier*), on lui demande « si elle n'a pas *deviné* à certaines personnes les péchés qu'elles avaient commis ». Elle n'en peut disconvenir. Elle est obligée de dire *Oui*. Dès lors on est à même de la dire *devineresse*, ce qui, dans le droit de l'Église, suffirait pour la faire brûler.

L'avocat de la Cadière, homme hautement estimé, et de ses ennemis eux-mêmes, a plus tard affirmé, soutenu, que, dans ce Procès-verbal on alla jusqu'à écrire le contraire de ce qu'elle a dit (*Note: V. le Procès, in-12, I, 33*). Ainsi Girard lui donna une petite croix miraculeuse, d'après laquelle elle en fit faire d'autres, par son cousin le charpentier. Dans le procès-verbal, on met que « Jésus la lui donna ».

Les faits y sont interverties (*sic*: les faits remplace les dates, ce que Michelet avait écrit d'abord) de manière à atténuer la culpabilité de Girard. Ainsi, on met la grossesse et l'avortement (de Pâques) après le 22 mai, après la scène de la discipline, scène immonde et contre nature, qui ne pouvait amener une grossesse, mais qui fut un crime de plus. Le nouveau crime est supprimé par cet habile arrangement.

Ce qui touche dans cet interrogatoire, c'est la douceur de la victime qui visiblement n'accuse que contrainte et forcée par le serment qu'elle a prêté. Elle est douce pour ses ennemis, même

pour la perfide Guiol qui (dit son frère) la livra, qui fit tout pour la corrompre, lui prêchant le partage infâme et la promiscuité, qui en dernier lieu la perdit en la rapprochant de Girard pour lui faire rendre les papiers qui eussent fait sa sauvegarde.

5. M: allait menacer

sans fureur pour elle, mais nullement contre elle, nullement pour les jésuites (24 novembre). Ceux-ci virent que tout allait manquer. Ils perdirent tout pudor, et, au risque d'indigner le peuple, résolurent de briser tout. Ils tirèrent ordre de l'évêque pour emprisonner la Cadière et les principaux témoins qu'elle voulait faire entendre. C'étaient les dames Allemand et la Bâtardelle. Celle-ci fut mise au *Refuge*, couvent-prison¹, ces dames dans une maison de force, le *Don-Pasteur*, où l'on jetait les folles et les sales coureuses en correction. La Cadière (26 novembre), tirée de son lit, fut donnée aux ursulines, pénitentes de Girard, qui la couchèrent proprement sur de la paille pourrie.

Alors, la terreur établie, on put entendre les témoins, deux d'abord (29 novembre), deux respectables et choisis. L'un était cette Guiol, connue pour fournir des femmes à Girard, langue adroite et acérée, qui fut chargée de lancer le premier dard et d'ouvrir la plaie de la calomnie. L'autre était la Laugier, la petite couturière que la Cadière nourrissait et dont elle avait payé l'apprentissage. Étant enceinte de Girard, cette Laugier avait crié contre lui, elle lava ici cette faute en se moquant de la Cadière, salissant sa bienfaitrice, mais cela maladroitement, en dévergondée qu'elle était, lui prêtant des mots effrontés, très contraires à ses habitudes. Puis vinrent M^{lle} Gravier et sa cousine, la Reboul, enfin toutes les *girardines*, comme on les appelait dans Toulon.

Mais on ne pouvait si bien faire que, par moments, la lumière n'éclatât. La femme d'un procu-

reur, dans la maison de laquelle s'assemblaient les *girardines*, dit brutalement qu'on ne pouvait y tenir, qu'elles troublaient toute la maison, elle conta leurs rires bruyants, leurs mangeries payées des collectes que l'on faisait pour les pauvres, etc. (p. 55).

On craignait extrêmement que les religieuses ne se déclaraient pour la Cadière. Le greffier de l'évêché alla leur dire (comme de la part de l'évêque) qu'on châtierait celles qui parleraient mal². Pour agir plus fortement encore, on fit revenir de Marseille leur galant P. Aubany, qui avait ascendans sur elles. On arrangea son affaire du viol de la petite fille. On fit entendre aux parents que la justice ne ferait rien. On estima l'honneur de l'enfant à huit cents livres, qu'on paya pour Aubany. Donc il revint plein de zèle, tout jésuite, dans son troupeau d'Ollioules. Pauvre troupeau qui trembla quand ce bon P. Aubany se dit chargé de les avertir que, si elles n'étaient pas sages, « elles auraient la question. » (*Procès*, in-12, t. II, p. 191.)

Avec tout cela, on ne tira pas ce qu'on voulait des quinze religieuses. Deux ou trois à peine étaient pour Girard, et toutes articulèrent des faits, surtout pour le 7 juillet, qui directement l'accablaient³.

Les jésuites désespérés prirent un parti héroïque pour rassurer des témoins. Ils s'établirent à poste fixe dans une salle de passage qui menait au tribunal. Là ils les arrêtaient⁴, les pratiquaient, les menaçaient, et, s'ils étaient contre Girard, ils les

SU.

1 M au *Refuge*, un couvent-prison.

2 M leurs mangeries payées des collectes que l'on faisait pour les pauvres, etc. (). (*La phrase suivante est annulée*. Il est prouvé que la Cadière alla deux fois seulement à ces belles réunions, et, dégoutée, n'y revint pas.)

Une grosse femme du peuple, la Matherone, fille du serrurier d'Ollioules et tounère du couvent, avança sans détour deux choses qu'elle avait surpris Girard prenant sur la pauvre victime des libertés criminelles, et qu'avec tout cela celle-ci était une innocente, une ignorante, une sainte dans les mains du démon. Elle dit seule et hardiment ce qui était au cœur de toutes (moins deux ou trois), qu'elle s'était fait adorer.

On ne manqua pas de dire que cette femme était gagnée. Mais on craignait extrêmement que les religieuses ne parlissent de même. Le greffier de l'évêché alla leur dire (comme de la part de l'évêque) qu'on châtierait celles qui parleraient mal, qu'on chasserait les sœurs converses. Pour agir plus

3 M qui directement l'accablaient. Une même, quoique amie de Girard nous apprend l'orage terrible de conscience qu'eut la victime après cette journée où elle entrevit sa honte et ne sut plus que penser. Les autres avouent sans détour leur tendresse pour la Cadière, le bonheur qu'elles avaient de s'imaginer la nuit qu'elles l'avaient auprès d'elles et qu'avec elle « Elles entraient dans le Sacré Cœur de Jésus ». La religieuse parisienne, Mad de Lescot, écrit tout ce qui lui arrive, extases, visions, douleurs, comme chose céleste et divine. Au total, on sent parfaitement que l'opinion de ces dames, moins hardiment exprimée, est au fonds celle de la tounère que, quoi qu'elle ait pu souffrir, c'était une innocente et sainte personne dont on abusait.

empêchaient d'entrer, et par force impudemment les mettaient à la porte (in-12, t. I, p. 44). 1

Ainsi le juge d'Eglise et le lieutenant du roi n'étaient plus que des mannequins entre les mains² des jésuites. Tout le villo le voyait, frémissait. En décembre, janvier, février, la famille des Cadière formula et répandit une plainte pour dénu de justice et subornation de témoins. Les jésuites eux-mêmes sentirent que la place n'était plus tenable. Ils appelèrent le secours *d'en haut*. Le meilleur paraissait être un simple arrêt du Grand Conseil qui eût tout appelé à lui et tout étouffé (comme fit Mazarin pour l'affaire de Louviers). Mais le chancelier était d'Aguesseau; les jésuites ne désiraient pas que l'affaire allât à Paris. Ils la retirèrent en Provence. Ils firent décider par le roi (16 janvier 1731) que le Parlement de Provence, ou ils avaient beaucoup d'amis, jugerait sur l'information que deux de ses conseillers feraient à Toulon.

Un laïque, M. Faucon, et un conseiller d'Eglise, M. de Charleval, vinrent en effet, et tout droit descendirent chez les jésuites (p. 407). Ces commissaires impétueux cachèrent si peu leur violence et cruelle partialité qu'ils lancèrent à la Cadière un ajournement personnel, comme on faisait à l'accusé, tandis que Girard fut poliment appelé, laissé libre; il continuait de dire la messe et de confesser. Et là plaignante était sous les verrous, dans les mains de ses ennemis, chez les dévotés de Girard, à la merci de toute cruauté.

La réception des bonnes ursulines avait été celle

qu'elles eussent faite si elles avaient été chargées de la faire mourir. Elles lui avaient donné pour chambre la loge d'une religieuse folle qui salissait tout. Elle coucha dans la paille de cette folle, dans cette odeur épouvantable. A grand-peine le lendemain ses parents purent-ils introduire une couverture et un matelas. On lui donna pour garde et garde-malade l'âme damnée de Girard, une converse, qui était fille de cette même Guioi qui l'avait livrée, fille très digne de sa mère, capable de choses sinistres, dangereuse à sa pudeur et peut-être à sa vie même. On la tint à la pénitence la plus cruelle pour elle, celle de ne pouvoir se confesser ni communier. Elle retombait malade des qu'elle ne communiait pas. Son furieux ennemi, Sabatier le jésuite, vint dans cette loge, et, chose bizarre, nouveauté, il entreprit de la gagner, de la tenter par l'hostie! On marchanda. Donnant donnant : pour communier, il fallait qu'elle s'avouât calomniatrice, indigne de la communion. Elle l'aurait peut-être fait par excès d'humilité. Mais, en se perdant, elle aurait aussi perdu et le carme et ses frères.

Réduit aux arts pharisaïques, on interprétait ses paroles. Ce qu'elle disait au sens mystique, on feignait de le comprendre dans la réalité matérielle. Elle montrait, pour se démêler de tous ces pièges, ce qu'on eût le moins attendu, une grande présence d'esprit (voir surtout p. 391).

Lo plus perfide, combiné pour lui ôter l'intérêt du public, mettre contre elle les rieurs, ce fut de lui faire un amant. On prétendit qu'elle avait

(Suite de la page précédente)

Les jésuites désespérés prirent...

4 M: Là, ils arrêtaient les témoins

1. M: (Note. Procès in-12, II, 44)

2. M: la main (sic)

3. M ne donne pas la référence.

4. M: et chose bizarre, nouvelle (remarquable progrès du diable), il entreprit

5. M: on feignait de le comprendre dans la réalité matérielle. Elle avait dit ainsi des petites croix, et des plaies saignantes de sa tête: « Tout cela me vient de Dieu. » Voulait-elle mentir? Nullement. Les croix avaient été faites publiquement, d'après celle de Girard, par un cousin qu'elle... (la phrase est incomplète, le feuillet ayant été coupé)

Elle avait vraiment besoin d'une grande présence d'esprit pour se démêler des pièges qu'on lui tendait de tous côtés. Le plus perfide

6. M: On supposa

proposé à un jeune drôle de partir avec elle, de courir le monde

Les grands seigneurs d'alors qui aimaient à se faire servir par des enfants, des petits pages, promenaient volontiers les plus gentils des fils de leurs paysans¹. Ainsi avait fait l'évêque du petit garçon d'un de ses fermiers. Il le débarbouilla. Puis, quand ce favori grandit, pour qu'il eût meilleure apparence, il le tonsura, lui donna figure d'abbé, titre d'aumônier, à vingt ans. Ce fut M. l'abbé Camerle. Elevé dans la valetaille et fait à tout faire, il fut, comme sont souvent les petits campagnards², décaressés à demi, un rustre mais et finaud. Il vit bien que le prélat, dès son arrivée à Toulon, était curieux de la Cadière, peu favorable à Girard. Il pensa plaire et amuser, en se faisant, à Ollioules, espion de leurs rapports suspects. Mais, dès que l'évêque changea, eut peur des jésuites, Camerle, avec le même zèle, servit activement Girard et l'aïda contre la Cadière.

Il vint, comme un autre Joseph³, dire que M^{lle} Cadière (comme la femme de Putiphar) l'avait tenté, essayé d'ébranler sa vertu. Si cela avait été vrai, si elle lui eût fait tant d'honneur que de faiblir un peu pour lui, il n'en eût été que plus lâche de l'en punir, d'abuser d'un mot étourdi. Mais une telle éducation de page et de séminariste ne donne ni honneur ni l'amour des femmes⁴.

Elle se démêla vivement et très bien, le couvrit de honte. Les deux indignes commissaires du Parlement la voyaient répondre d'une manière si victorieuse, qu'ils abrégèrent les confrontations,

lui retranchèrent ses témoins. De soixante-huit qu'elle appelait, ils n'en firent venir que trente-huit (in-12, t. I, p. 62). N'observant ni les délais, ni les formes de justice, ils précipitèrent la confrontation. Avec tout cela, ils ne gagnaient rien. Le 25 et le 26 février encore, sans varier, elle répéta ses dépositions accablantes.

Ils étaient si furieux, qu'ils regrettaient d'avoir pas à Toulon le bourreau et la question « pour la faire un peu chanter. » C'était l'*ultima ratio*. Les Parlements, dans tout ce siècle, en usèrent. J'ai sous les yeux un véhément éloge de la torture*, écrit en 1780 par un savant parlementaire, devenu membre du Grand Conseil, dédié au Roi (Louis XVI), et couronné d'une flatteuse approbation de Sa Sainteté, Pie VI⁵.

Mais, au défaut de la torture qui l'eût fait chanter, on la fit parler par un moyen meilleur encore. Le 27 février, de bonne heure, la sœur converse qui lui servait de geôlière, la fille de la Guioi, lui apporte un verre de vin. Elle s'étonne; elle n'a pas soif, elle ne boit jamais de vin le matin, et encore moins de vin pur. La converse, rude et forto domestique, comme on en a dans les couvents pour dompter les indociles, les folles, ou punir les enfants, enveloppe de son insistance menaçante la faible malade. Elle ne veut boire, mais elle boit. Et on la force de tout boire, le fond même, qu'elle trouve désagréable et salé (p. 243-247).

* Jugement de Youglians, à la suite de ses *Lois criminelles*, in-folio, 1780.

1. M: (Note en marge) V. Mém. de Staal, sur Mad. de la Ferté et Sylvie

2. M: Il le débarbouilla un peu.

3. M: comme sont souvent les enfants de campagne

4. M: et l'aïda contre la Cadière

Pour l'observer, il s'était fait l'ami de ses frères qui l'avaient mené à Ollioules. Il avait pris le prétexte de consulter la grande sainte, de lui demander des conseils de spiritualité. Elle n'y vit qu'un bon jeune paysan, et, sur cette idée, le conseilla très bien, ne l'égarant pas dans les nuages, l'engageant au contraire à ne pas prendre des confesseurs trop avancés, mais d'abord des hommes simples qui lui feraient son droit chemin. Elle le tournait à la pratique, lui disait de s'occuper surtout des pauvres, des aumônes, d'aller de 15 jours en 15 jours aux hôpitaux.

Elle était un peu plus âgée, mais autorisée surtout par sa grande lecture des livres dévots, son éloquence naturelle. Elle le voyait sans défiance, comme un enfant, un jeune lourdaud, parlait de tout devant lui, moins à lui qu'à elle-même. Dans sa crise d'Ollioules, souffrant horriblement de sa situation flottante, voulant en sortir à tout prix, elle dit un jour devant lui: « Je veux partir, m'en aller dans les pays étrangers, faire comme les Pères du Désert. J'irai soigner les malades... » Puis, sortant de son demi-rêve, et voyant qu'il était là: « Camerle, dit-elle, vous seriez tout justement le serviteur qu'il me faudrait... » Le petit rustre prit cela au sérieux, et, dans fatuité, dit bêtement: « Mais, mademoiselle, il faudrait attendre un peu... Je ne suis pas encore prêtre... Je suis pauvre d'ailleurs. » Elle ne put s'empêcher de rire, et dit, pour se moquer de lui (elle qui n'avait pas un sou): « J'ai de l'argent assez pour deux » (126).

Quel était ce choquant breuvage? On a vu, à l'époque de l'avortement, combien l'ancien directeur de religieuses était expert aux remèdes. Ici le vin pur eût suffi sur une malade débile. Il eût suffi pour l'enivrer, pour en tirer le même jour quelques paroles bégayées, que le greffier eût rédigées en forme de démenti complet. Mais une drogue fut surajoutée (peut-être l'herbe aux sorcières, qui trouble plusieurs jours) pour prolonger cet état et pouvoir disposer d'elle par des actes qui l'empêcheraient de rétracter le démenti.

Nous avons la déposition qu'elle fit, le 27 février. Changement subit et complet! apologie de Girard! Les commissaires (chose étrange) ne remarquent pas une si brusque variation. Le spectacle singulier, honteux, d'une jeune fille ivre, ne les étonne pas, ne les met pas en garde. On lui fait dire que Girard ne l'a jamais touchée, qu'elle n'a jamais ou ni plaisir ni douleur, que tout ce qu'elle a senti tient à une infirmité. C'est le carme, ce sont ses frères qui lui ont fait raconter comme actes réels ce qui n'a été que songe. Non contente de blanchir Girard, elle noircit les siens, les accable et leur met la corde au cou.

Ce qui est merveilleux, c'est la clarté, la netteté de cette déposition. On y sent la main du greffier habile. Une chose étonne pourtant, c'est qu'étant en si beau chemin, on n'ait pas continué. On l'interroge un seul jour, le 27. Rien le 28. Rien du 1^{er} au 6 mars.

Le 27 probablement, sous l'influence du vin, elle put parler encore, dire quelques mots qu'on

arrangea. Mais, le 28, le poison ayant eu tout son effet, elle dut être en stupeur complète ou dans un indécemment délire (comme celui du Sabbat), et il fut impossible de la montrer. Une fois d'ailleurs qu'elle fut absolument troublée, on put aisément lui donner d'autres breuvages, sans qu'elle en eût ni conscience ni souvenir.

C'est ici, je n'en fais pas doute, dans les six jours, du 28 février au 5 ou 6 mars, que se place un fait singulier, qui ne peut avoir eu lieu ni avant ni après. Fait tellement répugnant, si triste pour la pauvre Cadière qu'il est indiqué en trois lignes, sans que ni elle ni son frère aient le cœur d'en dire davantage (p. 249 de l'in-folio, lignes 10-13). Ils n'en auraient parlé jamais si les frères poursuivis eux-mêmes n'avaient vu qu'on en voulait à leur propre vie.

Girard alla voir la Cadière! prit sur elle encore d'insolentes, d'impudiques libertés!

Cela eut lieu, disent le frère et la sœur, depuis que l'affaire est en justice. Mais, du 26 novembre au 26 février, Girard fut intimidé, humilié, toujours battu dans la guerre de témoins qu'il faisait à la Cadière. Encore moins osa-t-il la voir, depuis le 10 mars, le jour où elle revint à elle, et sortit du couvent où il la tenait. Il ne la vit qu'en ces cinq jours où il était encore maître d'elle, et où l'infortunée, sous l'influence du poison, n'était plus elle-même.

Si la mère Guiol avait jadis livré la Cadière, la fille Guiol put la livrer encore. Girard, qui avait alors gagné la partie par le démenti qu'elle se don-

(Suite de la page précédente)

Parole imprudente et légère (telles sont ces vives Provençales), mais très innocente à coup sûr.

Le vilain drôle, au procès, en fit une arme pour Girard. Il vint, comme un autre Joseph

5. M: il n'en eût été que plus lâche de l'en punir, d'abuser de ce mot. Mais, une enfance sournoise de page et de séminariste ne donne pas un grand sens d'honneur, ni l'amour des femmes.
6. M: et très bien, couvrit le maladroit de honte.
7. M: que 38 (sans référence).
8. M ne pratique pas d'alinéa ici.
9. M: un savant magistrat, membre du Grand Conseil, dédié au Roi (Louis XVI), et couronné d'une flatteuse approbation de Sa Sainteté.
10. M: (243-247)
1. M: aux sorciers
2. M: qu'elle n'a eu
3. M: du greffier habile qui travaillait les témoins.
4. M: comme était celui du Sabbat
5. M: Ils n'en auraient parlé jamais, si alors (21 avril), les frères poursuivis eux-mêmes n'avaient vu qu'on en voulait à leur vie et à leur sang.
6. M: Mais on ne peut le supposer du 26 novembre au 26 février; Girard y fut intimidé, humilié

naît à elle-même, osa venir dans sa prison, la voir dans l'état où il l'avait mise, hébétée ou désespérée, abandonnée du ciel et de la terre, et si lui restait quelque lucidité, livrée à l'horrible douleur d'avoir, par sa déposition, assassiné les siens. Elle était perdue, et c'était fini. Mais l'autre procès commençait contre ses frères et le courageux carme. Le remords pouvait la tenter de fléchir Girard, d'obtenir qu'il ne les poursuivit pas, et surtout qu'on ne la mît pas à la question.

L'état de la prisonnière était déplorable et demandait grâce. De petites infirmités attachées à une vie toujours assise, la faisaient souffrir beaucoup. Par suite de ses convulsions, elle avait une descente, par moments fort douloureuse (p. 343). Ce qui prouve que Girard n'était pas fortuitement criminel, mais un pervers, un scélérat, c'est qu'il ne vit de tout cela que la facilité d'assurer son avantage. Il crut que, si en usait, avilie à ses propres yeux, elle ne se releverait jamais, ne reprendrait pas le cœur et le courage pour démentir son démenti. Il la haïssait alors, et pourtant, avec un badinage libertin et odieux, il parla de cette descente, et il eut l'indignité, voyant la pauvre personne sans défense, d'y porter la main (p. 249). Son frère l'assure et l'affirme, mais brièvement, avec honte, sans pousser plus loin ce sujet. Elle-même attestée sur ce fait, elle dit en trois lettres : « Oui ».

Hélas ! son âme était absente, et lui revenait lentement. C'est le 6 mars qu'elle devait être confrontée, confirmer tout, perdre ses frères sans re-

10 tour. Elle ne pouvait parler, étouffait. Les charitables commissaires lui dirent que la torture était là à côté, lui expliquèrent les coins qui lui serreraient les os, les chevalets, les pointes de fer. Elle était si faible de corps que le courage lui manqua. Elle endura d'être en face de son cruel maître, qui put rire et triompher, l'ayant avilie du corps, mais bien plus, de la conscience ! la faisant meurtrière des siens !

On ne perdit pas de temps pour profiter de sa faiblesse. A l'instant, on s'adressa au Parlement d'Aix, et on en obtint que le carme et les deux frères seraient désormais inculpés, qu'ils auraient leur procès à part, de sorte qu'après que la Cadière serait condamnée, punie, on en viendrait à eux, et on les pousserait à outrance.

Le 10 mars on la traîna des ursulines de Toulon à Sainte-Claire d'Ollioules. Girard n'était pas sûr d'elle. Il obtint qu'elle serait menée, comme on eût fait d'un redoutable brigand de cette route mal famée, entre les soldats de la maréchaussée. Il demanda qu'à Sainte-Claire, elle fût bien enfermée à clef. Les dames furent touchées jusqu'aux larmes de voir arriver entre les épées leur pauvre malade qui ne pouvait se traîner. Tout le monde en avait pitié. Il se trouva deux vaillants hommes : M. Aubin, procureur, et M. Claret, notaire, qui firent pour elle les actes où elle rétractait sa rétractation, pièces terribles où elle dit les menaces des commissaires et de la supérieure des ursulines, surtout le fait du vin empoisonné qu'on la força de prendre (10-16 mars 1731, p. 243-248).

31

1 M. et (s'il lui restait quelque lucidité), livrée à l'horrible douleur, d'avoir, de sa déposition

2 M. qu'on ne la mît pas elle-même à la question

Imaginez la surprise, la terreur qu'elle put avoir quand, dans ce couvent de femmes, dans la prison qui doit être un asile pour le prisonnier, elle vit entrer son ennemi, vainqueur maintenant, ricanant, maître d'elle, pouvant, ou par ses gardiennes, ou par ses amis, les parlementaires, la faire torturer. Brisée de souffrance, d'effroi, sous la torpeur du poison, elle pouvait bien avoir un sentiment qu'on trouve bas, mais qui enfin est naturel, une peur de femme, d'enfant pour son corps, pour sa pauvre chair, l'horreur et l'horripilation de ces extrêmes douleurs.

L'état de cette infortunée demandait grâce

3 M. fort douloureuse (*sans référence*)

4 M. n'était pas fortuitement criminel, mais d'une vieille âme perverse

5 M. cette descente, eut l'indignité

6 M. la main (*sans référence*)

7 M. ce triste sujet

8 M. « Oui » Mais, on connaît trop Girard pour douter que par haine même et vengeance (*le dernier mot est raté*), il ne lui ait fait tout souffrir

9 M. confrontée à l'homme horrible

10 M. Elle ne put parler. Elle étouffait.

11 M. que l'âme manqua

12 M. de sorte qu'après la Cadière condamnée, punie

13 M. Ses dames eurent grande pitié de voir arriver entre les épées

En même temps, ces hommes intrépides rédige-
rent et adressèrent à Paris, à la chancellerie, ce
qu'on nommait l'appel comme d'abus, dévoilant
l'informe et coupable procédure, les violations
obstinées de la loi, qu'avaient commises effronté-
ment : 1° l'officiel et le lieutenant ; 2° les commis-
saires. Le chancelier d'Aguesseau se montra très
mou, très faible. Il laissa subsister cette immonde
procédure, laissa aller l'affaire au Parlement d'Aix,
tellement suspect ! après le déshonneur dont ses
deux membres venaient de se couvrir.

Donc, ils ressaisirent la victime, et, d'Ollioules,
la firent traîner à Aix, toujours par la maréchaus-
sée. On couchait alors à moitié chemin dans un
cabaret. Et là, le brigadier expliqua qu'en vertu
de ses ordres, il coucherait dans la chambre de la
jeune fille. On avait fait semblant de croire que la
malade qui ne pouvait marcher, fuirait, sauterait
par la fenêtre. Infâme combinaison. La remettre à
la chasteté de nos soldats des dragonnades ! Quelle
joie eût-ce été, quelle risée, si elle fût arrivée
enceinte ! Heureusement, sa mère s'était présentée
au départ, avait suivi, bon gré, mal gré, et on
n'avait pas osé l'éloigner à coups de crosse. Elle
resta dans la chambre, veilla (toutes deux debout),
et elle protégea son enfant (in-12, t. I, p. 52).

Elle était adressée aux ursulines d'Aix, qui
devaient la garder et en avaient ordre du roi. La
supérieure prétendit n'avoir pas encore reçu l'or-
dre. On vit là combien sont féroces les femmes,
une fois passionnées, n'ayant plus nature de
femmes. Elle la tint quatre heures à la porte, dans

7 la rue, en exhibition (t. IV de l'in-12, p. 401). On
eut le temps d'aller chercher *le peuple*, les gens des
jésuites, *les bons ouvriers* du clergé, pour huer, sif-
fler, les enfants au besoin pour lapider. C'étaient
quatre heures de pilori. Cependant, tout ce qu'il y
avait de passants désintéressés demandait si les
8 ursulines avaient ordre de laisser tuer cette fille.
On peut juger si ces bonnes sœurs furent de ten-
dres geôlières pour la prisonnière malade.

Le terrain avait été admirablement préparé. Un
vigoureux concert de magistrats jésuites et de
dames intrigantes avait organisé l'intimidation.
Nul avocat ne voulut se perdre en défendant une
fille si diffamée. Nul ne voulut avaler les couleu-
vres que réservaient ses geôlières à celui qui
chaque jour affronterait leur parler, pour s'en-
tendre avec la Cadrière. La défense revenait, dans
ce cas, au syndic du barreau d'Aix, M. Chaudon.
Il ne déclina pas ce dur devoir. Cependant, assez
inquiet, il eût voulu un arrangement. Les jésuites
refusèrent. Alors il se montra ce qu'il était, un
homme d'immuable honnêteté, d'admirable cou-
rage. Il exposa, en savant légiste, la monstruosité
des procédures. C'était se brouiller pour jamais
avec le Parlement, tout autant qu'avec les jésuites.
Il posa nettement l'inceste spirituel du confesseur,
mais, par pudeur, ne spécifia pas jusqu'où avait
été le libertinage. Il s'interdit aussi de parler des
girardines, des dévotes enceintes, chose connue
parfaitement, mais dont personne n'eût voulu
témoigner. Enfin, il fit à Girard la meilleure
cause possible, en l'attaquant *comme sorcier*. On

1. M: ces braves légistes rédigeant

2. M: Ils ressaisirent

3. M: de la jeune fille et maintint qu'il ne pouvait pas renoncer à cette faveur. On avait...

4. M: à la pureté de nos soldats

5. M: son enfant (*sans référence*).

6. M: de femme.

7. M: exhibition (*sans référence*).

8. M: de laisser tuer une femme.

rit, on se moqua de l'avocat Il entreprit de prouver l'existence du Démon par une suite de textes sacrés, à partir des Évangiles. Et l'on rit encore plus fort.

On avait fort adroitement défiguré l'affaire en faisant de l'honnête carme un amant de la Cadrière, et le fabricant d'un grand complot de calomnies contre Girard et les jésuites Dès lors, la foule des oisifs, les mondains étourdis, rieurs ou philosophes, s'amusèrent des uns et des autres, parfaitement impartiaux entre les carmes et les jésuites, ravis de voir les moines se faire la guerre entre eux. Ceux que bientôt on dura *voltairiens* sont même plus favorables aux jésuites, polis et gens du monde, qu'aux anciens ordres mendiants.

Ainsi l'affaire va s'embrouillant Les plaisanteries pleurent, mais encore plus sur la victime. Affaire de galanterie, dit-on. On n'y voit qu'un amusement. Pas un étudiant, un clerc, qui ne fasse sa chanson sur Girard et son écolière, qui ne réchauffe les vieilles plaisanteries provençales sur Madeleine (de l'affaire Gauffridi), ses six mille diabolins, la peur qu'ils ont du fouet, les miracles de la discipline qui fit fuir ceux de la Cadrière. (*Mss. de la Bibl. de Toulon*)

Sur ce point spécial, les amis de Girard le blanchissaient fort aisément. Il avait agi dans son droit de directeur et selon l'usage ordinaire. La verge est l'attribut de la paternité. Il avait agi pour sa pénitente, « pour le remède de son âme. » On battait les démoniaques, on battait les aliénés, d'autres malades encore. C'était le grand moyen

de chasser l'ennemi quel qu'il fût, démon ou maladie Point de vue fort populaire. Un brave ouvrier de Toulon, témoin du triste état de la Cadrière, avait dit que le seul remède, pour la pauvre malade, était le nerf de bœuf.

Girard, si bien soutenu, n'avait que faire d'avoir raison. Il n'en prend pas la peine. Sa défense est charmante de légèreté. Il ne daigne pas même s'accorder avec ses dépositions. Il dément ses propres témoins Il semble plaisanter et dit du ton hardi d'un grand seigneur de la Régence, que, s'il s'est enfermé avec elle, comme on l'en accuse, « ce n'est arrivé que neuf fois. »

« Et pourquoi l'a-t-il fait, le bon père, disaient ses amis, sinon pour observer, juger, approfondir ce qu'il en fallait croire? C'est le devoir d'un directeur en pareil cas Lisez la vie de la grande sainte Catherine de Gènes. Le soir, son confesseur se cachait, restait dans sa chambre, pour voir les prodiges qu'elle faisait et la surprenait en miracle flagrant

« Mais le malheur était ici, que l'enfer, qui ne dort jamais, avait tendu un piège à cet agneau de Dieu, avait vomé, lancé, ce drac femelle, ce monstre dévorant, maniaque et démoniaque, pour l'engloutir, le perdre au torrent de la calomnie. »

C'est un usage antique et excellent d'étouffer au berceau les monstres. Mais pourquoi pas plus tard aussi? Le charitable avis des dames de Girard, c'était d'y employer au plus vite le fer et le feu. « Qu'elle périsse! » disaient les dévotes. Beaucoup de grandes dames voulaient aussi qu'elle fût châ-

tiée, trouvant exorbitant que la créature eût osé porter plainte, mettre en cause un tel homme qui lui avait fait trop d'honneur.

Il y avait au Parlement quelques obstinés jansénistes, mais ennemis des jésuites plus que favorables à la fille. Et qu'ils devaient être abattus, découragés, voyant contre eux tout à la fois et la redoutable Société, et Versailles, la cour, le cardinal-ministre, enfin les salons d'Aix. Seraient-ils plus vaillants que le chef de la justice, le chancelier d'Aguesseau qui avait tellement molli? Le procureur général n'hésita pas, lui, chargé d'accuser Girard, il se déclara son ami, lui donna ses conseils pour répondre à l'accusation.

Il ne s'agissait que d'une chose, de savoir par quelle réparation, quelle expiation solennelle, quel chatiment exemplaire la plaignante, devenue accusée, satisferait à Girard, à la Compagnie de Jésus. Les jésuites, quelle que fût leur débonnairerie, avouaient que, dans l'intérêt de la religion, un exemple serait utile pour avertir un peu et les convulsionnaires jansénistes et les écrivains philosophes qui commençaient à pulluler.

Par deux points, on pouvait accrocher la Cadière, lui jeter le harpon.

1° Elle avait calomnié. — Mais nulle loi ne punit la calomnie de mort. Pour aller jusque-là, il fallait chercher un peu loin, dire : « Le vieux texte romain *De famosus libellis* prononce la mort contre ceux qui ont fait des libelles injurieux aux Empereurs ou à la religion de l'Empire. Les jésuites sont

la religion. Donc un mémoire contre un jésuite mérite le dernier supplice ».

2° On avait une prise meilleure encore. — Au début du procès, le juge épiscopal, le prudent Larmedieu, lui avait demandé si elle n'avait pris *devine* les secrets de plusieurs personnes, et elle avait dit oui. Donc on pouvait lui imputer la qualité mentionnée au formulaire des procès de sorcellerie, *Devineresse et abuseresse*. Cela seul méritait le feu, en tout droit ecclésiastique. On pouvait même très bien la qualifier *sorcière*, d'après l'aveu des dames d'Ollioules, que la nuit, à la même heure, elle était dans plusieurs cellules à la fois, qu'elle pesait doucement sur elles, etc. Leur engouement, leur tendresse subite si surprenante, avaient bien l'air d'un ensorcellement.

Qui empêchait de la brûler? On brûle encore partout au dix-huitième siècle. L'Espagne, sous un seul règne, celui de Philippe V, brûle 1600 personnes, et elle brûle encore une sorcière en 1782. L'Allemagne, une, en 1751, la Suisse, une aussi, en 1781. Rome brûle toujours, il est vrai sournoisement, dans les fours et les caves de l'Inquisition*.

* Mais la France, du moins, sans doute, est plus humaine? — Elle est inconséquente. En 1718, on brûle un sorcier à Bordeaux**. En 1724 et 1726,

* Ce détail nous est transmis par un consultant du Saint-Office encore vivant.

** « Je ne parle pas des exécutions que le peuple faisait lui-même. Il y a un siècle, dans un village de Provence, une vieille, à qui un propriétaire refusait l'aumône, s'emporta et dit : « Tu mourras

on allume le bûcher en Grève, pour les délits qui, à Versailles, passaient pour des jeux d'écoliers. Les gardiens de l'enfant royal, M. le Duc, Fleury, indulgents à la cour, sont terribles à la ville. Un ânier et un noble, un M. des Chauffours, sont brûlés vifs. L'avènement du cardinal-ministre ne peut être mieux célébré que par une réforme des mœurs, par l'exemple sévère qu'on fait des corrupteurs publics. — Rien de plus à propos quo d'en faire un terrible et solennel, sur cette fille infernale, qui a tellement attenté à l'innocence de Girard.

Voilà ce qu'il fallait pour bien laver ce Père. Il fallait établir que (même eût-il méfait, imité des Chauffours) *il avait été le jouet d'un enchantement*. Les actes n'étaient que trop clairs. Aux termes du droit canonique, et d'après ces arrêts récents, quelqu'un devait être brûlé. Des cinq magistrats du parquet, deux seulement auraient brûlé Girard. Trois étaient contre la Cadière. On composa. Les trois qui avaient la majorité n'exigèrent pas la flamme, épargnèrent le spectacle long et terrible du bûcher, se contentèrent de la mort simple.

Au nom des cinq, il fut conclu et proposé au Parlement : « Que la Cadière, préalablement mise à la question ordinaire et extraordinaire, fût en-

demain ! » Il fut frappé, mourut. Tout le village (non pas les pauvres seuls, mais les plus honnêtes gens), la foule assise la veille, la mit sur un tas de sarments. Elle y fut brûlée vive. Le Parlement fit semblant d'informer, mais ne punit pas. Aujourd'hui encore les gens de ce village sont appelés *brûlé-femme* (*brûlée-femme*).

suite ramenée à Toulon, et, sur la place des Prêcheurs, *pendue et étranglée* ».

Ce fut un coup terrible. Il y eut un prodigieux revirement d'opinion. Les mondains, les rieurs, ne rirent plus, ils frémissent. Leur légèreté n'allait pas jusqu'à glisser sur une chose si épouvantable. Ils trouvaient fort bon qu'une fille eût été séduite, abusée, deshonorée, et qu'elle eût été un jouet, qu'elle mourût de douleur, de délire ; à la bonne heure, ils ne s'en mêlaient pas. Mais, quand il s'agit d'un supplice, quand l'image leur vint de la triste victime, la corde au cou, étranglée au poteau¹ les cœurs se soulevèrent. De tous côtés monta ce cri : « On ne l'avait pas vu depuis l'origine du monde, ce renversement scélérat la loi du rapt appliquée à l'envers, la fille condamnée pour avoir été subornée, le séducteur étranglant la victime ! »

Chose imprévue en cette ville d'Aix (toute de juges, de prêtres, de beau monde), tout à coup il se trouve un peuple, un violent mouvement populaire. En masse, en corps serré, une foule d'hommes de toute classe, d'un élan, marche aux Ursulines. On fait paraître la Cadière et sa mère. On crie : « Rassurez-vous, mademoiselle. Nous sommes là... Ne craignez rien. »

Le grand dix-huitième siècle, que justement Hegel a nommé le *règne de l'esprit*, est bien plus grand encore comme *regne de l'humanité*. Des dames distinguées, comme la petite-fille de madame de

1. Pour la variante n° 50

Sévigé, la charmante madame de Simiane, s'emparèrent de la jeune fille et la réfugièrent dans leur sein. Chose plus belle encore (et si touchante), les 1
dames jansénistes, de pureté sauvage, si difficiles
entre elles, et d'excessive austérité, immolèrent la
Loi à la Grâce dans cette grande circonstance, 2
jetèrent les bras au cou de la pauvre enfant menacée, la purifièrent de leur baiser au front, la rebaptisèrent de leurs larmes.

Si la Provence est violente, elle est d'autant plus admirable en ces moments, violente de générosité et d'une véritable grandeur. On en vit quelque chose aux premiers triomphes de Mirabeau, quand il eut à Marseille autour de lui un million d'hommes. Ici, de plus, ce fut une grande scène révolutionnaire, un soulèvement immense contre le sot gouvernement d'alors, et les jésuites, protégés de Fleury. Soulèvement unanime pour l'humanité, la pitié, 3
pour la défense d'une femme, d'un enfant, si
barbarement immolé. Les jésuites imaginèrent
bien d'organiser dans la canaille à eux, dans leurs
clients, leurs mendiants, un je ne sais quel peuple
qu'ils armaient de clochettes et de bâtons pour faire
reculer les cadières. On surnomma ainsi les deux
partis. Le dernier, c'était tout le monde. Marseille
se leva tout entière pour porter en triomphe le fils
de l'avocat Chaudon. Toulon alla si loin pour sa
pauvre compatriote, qu'on y voulait brûler la mai-
son des jésuites.

Le plus touchant de tous les témoignages vint à la Cadière d'Ollioules. Une simple pensionnaire, mademoiselle Agnès, toute jeune et timide qu'elle

4 fût, suivit l'élan de son cœur, se jeta dans cette
mêlée de pamphlets, écrivit, imprima l'apologie de
la Cadière.

Ce grand et profond mouvement agit dans le
Parlement même. Les ennemis des jésuites en
furent tout à coup relevés, raffermis, jusqu'à braver
les menaces d'en haut, le crédit des jésuites,
la foudre de Versailles que pouvait leur lancer
5 Fleury*.

Les amis mêmes de Girard, voyant leur nombre
diminuer, leur phalange s'éclaircir, désiraient le
jugement. Il eut lieu le 11 octobre 1731.

Personne n'osa reprendre, en présence du peuple,
les conclusions féroces du parquet pour faire
6 étrangler la Cadière. Douze conseillers immolèrent
leur honneur, dirent Girard innocent. Des douze
autres, quelques jansénistes le condamnaient au
7 feu, comme sorcier; et trois ou quatre, plus rais-
sonnables, le condamnaient à mort, comme scélé-
8 rat. Douze étant contre douze, le président Lebrét
allait départager la cour. Il jugea pour Girard.
Acquitté de l'accusation de sorcellerie et de ce qui
eût entraîné la mort, on le renvoya, comme préto

* Une anecdote grotesque symbolise, exprime à merveille l'état
du Parlement. Le rapporteur lisait son travail, ses appréciations
du procès de sorcellerie, de la part que le diable pouvait avoir en
cette affaire. Il se fait un grand bruit. Un homme noir tombe par
la cheminée. Tous se sauvent, effrayés, moins le seul rapporteur,
qui, embarrassé dans sa robe, ne peut bouger. L'homme s'excuse.
C'est tout bonnement un ramoneur qui s'est trompé de cheminée
(Rappon, IV, 430) — On peut dire qu'en effet une terreur, celle du
peuple, du démon populaire, fixa le Parlement, comme ce juge
engagé par sa robe.

1. M: est bien plus grand encore comme règne de l'humanité. Toutes moqueries cessèrent. On ne rit plus. On frémit, on pleura. De grandes dames, comme la petite-fille de mad. de Sévigé, la charmante mad. de Simiane, s'emparèrent de la pauvre fille, et la réfugièrent dans leur sein.
2. M: et d'excessive austérité, laissèrent là tout cela, immolèrent la Loi à la Grâce
3. M: la pitié, la bonté, pour la défense
4. M: de son grand cœur
5. Le manuscrit donne l'idée du présent alinéa et le texte de la note en bas de page dans un autre passage: voir la variante n° 50
6. M imprima l'apologie de la Cadière.
Le 11 octobre enfin, le Parlement jugea. Girard perdait trop de terrain. Sur 26 membres, un se retira lâchement, sous prétexte qu'il était d'Église.
Pas un n'osa reprendre, en présence du peuple, les conclusions féroces du parquet pour faire étrangler la Cadière.
7. M: Des douze autres, ceux qui étaient jansénistes le condamnèrent au feu
8. M: le condamnèrent

et confesseur. pour le procès ecclésiastique, à l'officiel de Toulon, à son intime ami, Larmedieu.

Le grand monde, les indifférents, furent satisfaits. Et l'on a fait si peu d'attention à cet arrêt qu'aujourd'hui encore M. Fabre dit, M. Méry répète, « que tous les deux furent acquittés. » Chose extrêmement inexacte. La Cadière fut traitée comme calomniatrice, condamnée à voir ses mémoires et défenses lacérés et brûlés par la main du bourreau.

Et il y avait encore un terrible sous-entendu. La Cadière étant marquée ainsi, flétrie pour calomnie, les jésuites devaient pousser, continuer sous terre et suivre leurs succès auprès du cardinal Fleury, appeler sur elle les punitions secrètes et arbitraires. La ville d'Aix le comprit ainsi. Elle sentit que le Parlement ne la renvoyait pas, mais la livrait plutôt. De là une terrible fureur contre le président Lebret, tellement menacé, qu'il demanda qu'on fit venir le régiment de Flandre.

Girard¹ fuyait dans une chaise fermée. On le découvrit, et il eût été tué s'il ne se fût sauvé dans l'église des jésuites, où le coquin se mit à dire la messe. Il échappa et retourna à Dôle, honoré, glorifié de la Société². Il y mourut en 1733, en odeur de sainteté³. Le courtisan Lebret mourut en 1735.

Le cardinal Fleury fit tout ce qui plut aux jésuites. A Aix, à Toulon, à Marseille, il exila, bannit, emprisonna. Toulon surtout était coupable d'avoir porté l'effigie de Girard aux portes de ses girardines et d'avoir promené le sacro-saint tricorné des jésuites.

La Cadière aurait dû, aux termes de l'arrêt, pouvoir y retourner, être remise à sa mère. Mais j'ose dire qu'on ne permit jamais qu'elle revint sur ce brûlant théâtre de sa ville natale, si hautement déclarée pour elle. Qu'en fit-on? Jusqueici personne n'a pu le savoir.

Si⁴ le seul crime de s'être intéressé à elle méritait la prison, on ne peut douter qu'elle n'ait été bientôt emprisonnée elle-même; que les jésuites n'aient eu aisément de Versailles une lettre de cachet pour enfermer la pauvre fille, pour étouffer⁵, ensevelir avec elle une affaire si triste pour eux. On aura attendu sans doute⁶ que le public fût distrait, pensât à autre chose. Puis la griffe l'aura ressaisie, plongée, perdue dans quelque couvent ignoré, éteinte dans un *in pace*.

Elle n'avait que vingt et un ans au moment de l'arrêt, et elle avait toujours espéré de vivre peu. Que Dieu lui en ait fait la grâce⁷!

* La persécution a continué, et par la publication altérée des documents, et jusque dans les historiens d'aujourd'hui. Même le *Procès* (in-folio, 1733), notre principal source, est suivi d'une table habilement combinée contre la Cadière. A son article, on trouve iniqué de suite et au complet (comme faits prouvés) tout ce qui a été dit contre elle; mais on n'indique pas sa rétractation de ce que le poison lui a fait dire. Au mot Girard, presque rien; on vous renvoie, pour ses actes, à une foule d'articles qu'on n'aura pas la patience de chercher. — Dans la reliure de certains exemplaires, on a eu soin de placer devant le *Procès*, pour servir de contre-poison, des apologies de Girard, etc. — Voltaire est bien léger sur cette affaire; il se moque des uns et des autres, surtout des jansénistes. — Les historiens de nos jours, qui certainement n'ont pas lu le *Procès*, MM. Cabasse, Fabre, Méry, se croient impartiaux, et ils accablent la victime.

1. M: l'officiel de Toulon, son intime ami
2. M: condamnée aux dépens qui devaient être énormes, condamnée à voir ses mémoires et défenses lacérées et brûlées par la main du bourreau.
3. M: étant marquée ainsi du signe de la calomnie
4. M: leur succès
5. M ne pratique pas d'alinea ici.
6. M: glorifié des jésuites
7. M ne pratique pas d'alinea ici.
8. M: la pauvre fille, étouffer
9. M: aura attendu peut-être
10. Cette note ne figure pas dans M; pour la dernière phrase, cf. la variante n° 50.

Une femme de génie, dans un fort bel élan de cœur, croit voir les deux Esprits dont la lutte fit le moyen âge, qui se reconnaissent enfin, se rapprochent, se réunissent. En se regardant de plus près, ils découvrent un peu tard qu'ils ont des traits de parenté. Que serait-ce si c'étaient des frères, et si ce vieux combat n'était rien qu'un malentendu? Le cœur parle et ils s'attendrissent. Le fier proscrit, le doux persécuteur, oublie tout, ils s'élancent, se jettent dans les bras l'un de l'autre (*Consuelo*).

Aimable idée de femme. D'autres aussi ont eu le même rêve. Mon suave Montanelli en fit un beau poème. Eh! qui n'accueillerait la charmante espérance de voir le combat d'ici-bas s'apaiser et finir dans ce touchant embrassement?

1. Utilisé en grande partie pour la note finale des Notes et Éclaircissements, l'Épilogue du manuscrit diffère complètement de celui du texte publié, à l'exception d'un court passage commun, qui va de Mais aux matins d'hiver, en décembre surtout, à Est-ce que je serais homme encore? - Voir la variante n° 51.

Qu'en pense le sage Merlin? Au miroir de son lac dont lui seul sait la profondeur, qu'a-t-il vu? Que dit-il dans la colossale épopée qu'il a donnée en 1860? Que Satan, si il désarme, ne le fera qu'au jour du Jugement. Alors, pacifiés, côte à côte, tous deux dormiront dans la mort commune.

Il n'est pas difficile sans doute, en les faussant, d'arriver à un compromis. L'énerver des longues luttes, en affaiblissant tout, permet certains mélanges. On a vu au dernier chapitre deux ombres pactiser de bon accord dans le mensonge; l'ombre de Satan, l'ombre de Jésus, se rendant de petits services, le Diable ami de Loyola, l'obsession devote et la possession diabolique allant de front, l'Enfer attendri dans le Sacré-Cœur.

Ce temps est doux, et l'on se hait bien moins. On ne hait guère que ses amis. J'ai vu des méthodistes admirer les jésuites. J'ai vu ceux que l'Eglise dans tout le moyen âge appelle les fils de Satan, légistes ou médecins, pactiser prudemment avec le vieil esprit vaincu.

Mais laissons ces semblants. Ceux qui sérieusement proposent à Satan de s'arranger, de faire la paix, ont-ils bien réfléchi?

L'obstacle n'est pas la rancune. Les morts sont morts. Ces millions de victimes, Albigeois, Vaudois, Protestants, Maures, Juifs, Indiens de l'Amérique, dorment en paix. L'universel martyr du moyen âge, la Sorcière ne dit rien. Sa cendre est au vent.

Mais savez-vous ce qui proteste, ce qui solidement sépare les deux esprits, les empêche de se rapprocher? C'est une réalité énorme qui s'est faite depuis cinq cents ans. C'est l'œuvre gigantesque que l'Eglise a maudite, le prodigieux édifice des sciences et des institutions modernes, quelle excommunia pierre par pierre, mais que chaque anathème grandit, augmenta d'un étage. Nommez-moi une science qui n'ait été révolte.

Il n'est qu'un seul moyen de concilier les deux esprits et de mêler les deux Eglises. C'est de démolir la nouvelle, celle qui, dès son principe, fut déclarée coupable, condamnée. Détruisons, si nous le pouvons, toutes les sciences de la nature, l'Observatoire, le Muséum et le Jardin des Plantes, l'Ecole de Médecine, toute bibliothèque moderne. Brûlons nos lois, nos codes. Revenons au Droit canonique.

Ces nouveautés, toutes, ont été Satan. Nul progrès qui ne fût son crime.

C'est ce coupable logicien qui, sans respect pour le droit clérical, conserva et refit celui des philosophes et des juristes, fondé sur la croyance impie du Libre arbitre.

C'est ce dangereux Magicien qui, pendant qu'on discute sur le sexe des anges et autres sublimes questions, s'acharnait aux réalités, creait la chimie, la physique, les mathématiques. Oui, les mathématiques. Il fallut les reprendre, ce fut une révolte. Car on était brûlé pour dire que trois font trois.

La médecine, surtout, c'est le vrai salanisme,

une révolte contre la maladie, le fléau mérité de Dieu. Manifeste péché d'arrêter l'âme en chemin vers le ciel, de la replonger dans la vie!

Comment expier tout cela? Comment supprimer, faire crouler cet entassement de révoltes, qui aujourd'hui fait toute la vie moderne? Pour reprendre le chemin des anges, Satan détruira-t-il cette œuvre? Elle pose sur trois pierres éternelles : la Raison, le Droit, la Nature.

L'esprit nouveau est tellement vainqueur, qu'il oublie ses combats, daigne à peine aujourd'hui se souvenir de sa victoire.

Il n'était pas inutile de lui rappeler la misère de ses premiers commencements, les formes humbles et grossières, barbares, cruellement comiques, qu'il eut sous la persécution, quand une femme, l'infortunée Sorcière, lui donna son essor populaire dans la science. Bien plus hardie que l'hérétique, le raisonneur demi chrétien, le savant qui gardait un pied dans le cercle sacré, elle en échappa vivement, et sur le libre sol, de rudes pierres sauvages tenta de se faire un autel.

Elle a péri, devait périr. Comment? Surtout par le progrès des sciences mêmes qu'elle a commencées, par le médecin, par le naturaliste, pour qui elle avait travaillé.

La Sorcière a péri pour toujours, mais non pas la Fée. Elle reparaitra sous cette forme qui est immortelle.

La femme, aux derniers siècles occupée d'affaires

d'hommes, a perdu en revanche son vrai rôle : celui de la *meditation*, de la *consolation*, celui de la Fée qui guérit.

C'est son vrai sacerdoce. Et il lui appartient, quoi qu'en ait dit l'Eglise.

Avec ses délicats organes, son amour du plus fin détail, un sens si tendre de la vie, elle est appelée à en devenir la pénétrante confidente en toute science d'observation. Avec son cœur et sa pitié, sa divination de bonté, elle va d'elle-même à la médication. Entre les malades et l'enfant il est fort peu de distance. A tous les deux il faut la femme.

Elle rentrera dans les sciences et y rapportera la douceur et l'humanité, comme un sourire de la nature.

L'Anti-Nature pâlit, et le jour n'est pas loin où son heureuse éclipse fera pour le monde une aurore.

Les dieux passent, et non Dieu. Au contraire, plus ils passent, et plus il apparaît. Il est comme un phare à éclipse, mais qui à chaque fois revient plus lumineux.

C'est un grand signe de le voir en pleine discussion, et dans les journaux même. On commence à sentir que toutes les questions tiennent à la question fondamentale et souveraine (l'éducation, l'état, l'enfant, la femme). Tel est Dieu, tel le monde.

Cela dit que les temps sont mûrs.

Elle est si près, cette aube religieuse, qu'à chaque instant je croyais la voir poindre dans le désert ou j'ai fini ce livre

Qu'il était lumineux, ipse et beau mon désert ! J'avais mon nid posé sur un roc de la grande rade de Toulon, dans une humble villa, entre les aloès et les cypres, les cactus, les roses sauvages. Devant moi ce bassin immense de mer étincelante ; derrière, le chaume amphithéâtre ou s'assoiraient à l'aise les États généraux du monde.

Ce lieu, tout africain, a des éclairs d'acier, qui, le jour, éblouissent. Mais aux matins d'hiver, en décembre surtout, c'était plein d'un mystère divin. Je me levais juste¹ à six heures, quand le coup de canon de l'Arsenal donne le signal du travail. De six à sept, j'avais un moment admirable La scintillation vive (oserais-je dire acérée ?) des étoiles faisait honte à la lune, et résistait à l'aube Avant qu'elle parût², puis pendant le combat des deux lumières, la transparence prodigieuse de l'air permettait de voir et d'entendre à des distances incroyables. Je distinguais tout à deux lieues. Les moindres accidents des montagnes lointaines, arbre, rocher, maison, pli de terrain, tout se révélait dans la plus fine précision. J'avais des sens de plus, je me trouvais un autre être, dégagé, ailé, affranchi. Moment limpide, austère, si pur !... Je me disais : « Mais quoi ! Est-ce que je serais homme encoré ? »

Un bleuâtre indéfinissable (que l'aube rosée respectait, n'osait teinter), un éther sacré, un esprit, faisait toute nature esprit.

On sentait pourtant un progrès, de lents et de doux changements Une grande merveille allait venir, éclater et éclipser tout On la laissait venir, on ne la pressait pas La transfiguration prochaine, les ravissements espérés de la lumière, n'étaient rien au charme profond d'être encore dans la nuit divine, d'être à demi caché, sans se bien démêler du prodigieux enchantement... Viens, Soleil ! On t'adore d'avance, mais tout en profitant de ce dernier moment de rêve...

Il va poindre... Attendons dans l'espoir, le cueillement.

1 M. levai justement

2 M. qu'elle ne parût

3. Voir la variante n° 51.

NOTE PREMIÈRE. *Classification géographique de la Sorcellerie.* — Mon ténébreux sujet est comme la mer. Celui qui y plonge souvent, apprend à y voir. Le besoin crée des sens. Témoin le singulier poisson dont parle Forbes (*pertica astrolabus*), qui vivant au plus bas et près du fond, s'est créé un œil admirable pour saisir, 2 concentrer les lueurs qui descendent jusque-là. La sorcellerie, au premier regard, avait pour moi l'unité de la nuit. Peu à peu, je l'ai vue multiple et très diverse. En France, de province à province, grandes sont déjà les différences. En Lorraine, près de l'Allemagne, elle semble plus lourde et plus sombre; elle n'aime que les bêtes noires. Au pays basque, Satan est vif, espiègle, prestidigitateur. Au centre de la France, il est bon compagnon; les oiseaux envolés qu'il lâche, semblent l'aimable augure et le vœu de la liberté. — Sortons de la France; entre les peuples et les races diverses, les variétés, les contrastes sont bien autrement forts.

Personne, que je sache, n'avait bien vu cela. — Pour-

1. Il n'y a pas de manuscrit pour les Notes, sauf pour la dernière, dont le texte, pour l'essentiel, est la version antérieure de l'Épilogue. — Comme les notes première et cinquième de BCDEFGH manquent dans OA, la numérotation diffère selon les éditions. Voici les tables respectives des NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS:

OA. 1. De l'Inquisition; 2. Méthode et critique; 3. Satan médecin; 4. Du dernier acte du Sabbat; 5. Littérature de sorcellerie; 6. Décadence, etc.; 7. Du lieu où ce livre fut achevé.

BCDEFGH: 1. Classification géographique de la Sorcellerie; 2. De l'Inquisition; 3. Méthode et critique; 4. Satan médecin; 5. Des rapports de Satan avec la Jacquerie, etc.; 6. Du dernier acte du Sabbat; 7. Littérature de sorcellerie; 8. Décadence, etc.; 9. Du lieu où ce livre fut achevé.

2. B. la lueur qui descendait

pour l'imagination, une vaine poésie puérile, brouillait, confondait tout. On s'amuse à ce sujet terrible qui n'est que larmes et sang. Moi, je l'ai pris à cœur. J'ai laissé les mirages, les fumées fantastiques, les vagues brouillards ou l'on se complaisait. Le vrai sens de la vie vibre aux diversités vivantes, les rend sensibles et les fait voir. Il distingue, il caractérise. Dès que ce ne sont plus des ombres et des contes, mais des êtres humains, vivants, souffrants, ils diffèrent, ils se classent.

La science peu à peu creusera cela. En voici l'idée générale. Écartons d'abord les extrêmes de l'équateur, du pôle, les nègres, les lapons. Chez eux, tout est démon, rien n'est démon. — Écartons les sauvages de l'Amérique, etc. L'Europe seule a eu l'idée nette du Diable, a cherché et voulu, adoré le mal absolu (ou du moins ce qu'on croyait tel).

1° En Allemagne, le Diable est fort. Les mines et les forêts lui vont. Mais, en y regardant, on le voit mêlé, dominé, par les restes et les échos de la mythologie du Nord. Chez les tribus gothiques, par exemple, en opposition à la douce Holda, se crée la farouche *Unholda* (J. Grimm, 554), le Diable est femme. Il a un énorme cortège d'esprits, de gnomes, etc. Il est industriel, travaille, est constructeur, maçon, métallurgiste, alchimiste, etc.

2° En Angleterre, le culte du Diable est secondaire, étant mêlé et dominé par certains esprits du foyer, certaines mauvaises bêtes domestiques par qui la femme aigre et colère fait des malices, des vengeances (Thomas Wright, I, 177). Chose curieuse, chez ce peuple où *god-dam* est le jurement national (au xiv^e siècle,

Procès de Jeanne d'Arc, et sans doute plus anciennement), on veut bien être d'ami de Dieu, mais sans se vendre au Diable. L'âme anglaise se garde tant qu'elle peut. Il n'y a guère de *males spirits*, so'ennel Pont n'a grand sabbat (Wright, I, 284). « La vermine des petits esprits, » souvent en chiens ou chats, souvent invisibles et blottis dans les paquets de laine, dans certaine bouteille que la femme connaît seule, attendent l'occasion de mal faire. Leur maîtresse les appelle de noms baroques, tyffin, pyggin, calicot, etc.² Elle les cède, les vend quelquefois. Ces êtres équivoques, quoi qu'on puisse en penser, lui suffisent, retiennent sa nichancelé dans leur bassesse. Elle a peu affaire du Diable, s'élève moins à cet idéal.

Autre raison qui empêche le Diable de progresser en Angleterre. C'est qu'on fait avec lui peu, très peu de façon. On pend la sorcière, on l'étrangle avant de la brûler. Ainsi expédiée, elle n'a pas l'horrible poisie que le hûcher, que l'exorcisme, que l'anathème des conciles, lui donnent sur le continent. Le Diable n'a pas là sa riche littérature d'es moines. Il ne prend pas l'essor. Pour grandir, il lui faut la culture ecclésiastique.

3° C'est en France, selon moi, et au xiv^e siècle seulement, que s'est trouvée la pure adoration du Diable. M. Wright s'accorde avec moi pour le temps et le lieu. Seulement, il dit : « En France et en Italie. » Je ne vois pas pourtant chez les Italiens (Bartole, 1337, Spina, 1458; Grillandus, 1521, etc.), je ne vois pas le sabbat dans sa forme la plus terrible, la messe noire, le duel solennel à Jésus. J'en doute même pour l'Espagne. Sur la frontière, au pays basque, on adorait impatiemment Jésus le jour, Satan la nuit. Il y avait plus de liberté

1. Voir la note extraite du dossier Histoire religieuse I, variante n° 55.

2. B: les appelle de noms baroques, tyffin, pyggin, batch, calicot, etc.

folle que de haine et de fureur. Les pays de lumière, l'Espagne et l'Italie, ont été vraisemblablement moins loin dans les religions de ténèbres, moins loin dans le désespoir. Le peuple y vit de peu, est fait à la misère. La nature du midi aplanit bien des choses. L'imagination prime tout. En Espagne, le mirage singulier des plaines salées, la sauvage poésie du chevrier, du bouc, etc. En Italie, tels délires hystériques, par exemple, des *altérés*, qui passent sous la porte ou par la serrure pour boire le sang des petits enfants. Folie et fantasmagorie, tout comme aux rêves sombres du Harz et de la Forêt Noire.

Tout est plus clair, ce semble, en France. L'hérésie des sorcières, comme on disait, semble s'y produire normalement, après les grandes persécutions, comme hérésie suprême. Chaque secte persécutée qui tombe à l'état nocturne, à la vie dangereuse de société secrète, gravite vers le culte du Diable, et peu à peu s'approche du terrible idéal (qui n'est atteint qu'en 1300). Déjà après l'an 1000 (V. Guérard, *Cartul. de Chartres*), commence contre les hérétiques d'Orléans l'accusation qu'on renouvellera toujours sur l'orgie de nuit et le resto. Accusation mêlée de faux, de vrai, mais qui produit de plus en plus son effet, en réduisant les pros crits, les suspects, aux assemblées de nuit. Même les *Purs* (Cathares ou Albigeois), après leur horrible ruine du *xiii^e* siècle, tombant au désespoir, passent en foule à la sorcellerie, adorent l'Anti-Jésus. Il en est ainsi des Vaudois. Chrétiens innocents au *xii^e* siècle (comme le reconnaît Walter Mapes), ils finissent par devenir sorcières, à ce point qu'au *xiii^e*, *vaudoiserie* est synonyme de sorcellerie.

En France, la sorcière ne me paraît pas être, autant qu'ailleurs, le fruit de l'imagination, de l'hystérie, etc. Une partie considérable, et la majorité peut-être, de cette classe infortunée est sortie de nos cruelles révolutions religieuses.

L'histoire du culte diabolique et de la sorcellerie tirera du nouvelles lumières de celle de l'hérésie qui l'engendrait. J'attends impatiemment le grand livre des Albigeois qui va paraître. M. Peyrat a retrouvé ce monde perdu dans un dépôt sacré, fidèle et bien gardé, la tradition des familles. Découverte imprévue! Il est retrouvé l'in pace où tout un peuple fut scellé, l'im-

menso souterrain dont un homme du *xiii^e* siècle disait :
 2 « Ils ont fait tant de fosses, de caves, de cachots, d'oubliettes qu'il n'y eut plus assez de pierres aux Pyrénées. »

NOTE 2. Page xv de l'Introduction. *Registres originaux de l'Inquisition*. — J'avais l'espoir d'en trouver un à la Bibliothèque impériale. Le n° 5934 (*lat.*) est intitulé en effet *Inquisitio*. Mais ce n'est qu'une enquête faite par ordre de saint Louis en 1261, lorsqu'il vit que l'horrible régime établi par sa mère et le légit dans sa minorité, faisait du midi un désert. Il le regrette et dit : « *Licet in regni nostri primordiis ad terrorem durius scripsimus, etc.* » Nul adoucissement pour les hérétiques : mais seulement pour les veuves ou enfants de ceux qui sont bien morts. — On n'a encore publié que deux des vrais registres de l'Inquisition (à la suite de Limburch). Ce sont des registres de Toulouse, qui vont de 1307 à 1326. Magi en a extrait deux autres (*Acad. de Toulouse*, 1790, in-4°, t. IV, p. 10). Lamoignon-Langon a extrait

1. B: l'in pace où tout un peuple fut scellé, immense, tortueux souterrain
2. B: On a fait
3. B: lorsqu'il aperçut
4. O.A: NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS.

Page X de l'Introduction. *Registres originaux de l'Inquisition*. On n'en a publié intégralement que deux (V. Limburch), qui sont à Toulouse, et vont de 1307 à 1326.

ceux de Carcassonne (*Hist. de l'Inquis. en France*, t. III), Liorente ceux de l'Espagne. — Ces registres mystérieux étaient à Toulouse (et sans doute partout), enfermés dans des sacs pendus très haut aux murs, de plus cousus des deux côtés, de sorte qu'on ne pouvait rien lire sans decoudre tout. Ils nous donnent un spécimen précieux, instructif pour toutes les inquisitions de l'Europe. Car la procédure était partout exactement la même (*V. Directorium Inquisitorum*, 1338). — Ce qui frappe dans ces registres, ce n'est pas seulement le grand nombre des suppliciés, c'est celui des *emmures*, qu'on mettait dans une petite loge de pierre (*camerula*), ou dans une basse-fosse *in pace*, au pain et à l'eau. C'est aussi le nombre infini des *crozats*, qui portaient la croix rouge devant et derrière. C'étaient les mieux traités; on les laissait provisoirement chez eux. Seulement, ils n'étaient le dimanche, après la messe, aller se faire fouetter par leurs curés (Règlement de 1396, *Archives de Carcassonne*, dans L. Langon, III, 191). — Le plus cruel, pour les femmes surtout, c'est que le petit peuple, les enfants, s'en moquaient outrageusement. Ils pouvaient, sans cause nouvelle, être repris et *emmures*. Leurs fils et petits-fils étaient suspects et très facilement *emmures*.

Tout est hérésie au treizième siècle; tout est magie au quatorzième. Le passage est facile. Dans la grossière théorie du temps, l'hérésie diffère peu de la possession diabolique; toute croyance mauvaise, comme tout péché, est un démon qu'on chasse par la torture ou le fouet. Car les démons sont fort sensibles (*Michel Paellus*). On prescrivait aux *crozats*, aux suspects d'hérésie de fuir tout sorilège (*D. Vaissette, Lang.*). — Ce passage

de l'hérésie à la magie est un progrès dans la terreur, où le juge doit trouver son compte. Aux procès d'hérésie (procès d'hommes pour la plupart), il a des assistants. Mais pour ceux de magie, de sorcellerie, presque toujours procès de femmes, il a le droit d'être seul, tête à tête avec l'accusée.

Notez que sous ce titre terrible de sorcellerie, on comprend peu à peu toutes les petites superstitions, vieille poésie du foyer et des champs, le follet, le lutin, la fée. Mais quelle femme sera innocente? La plus dévote croyait à tout cela. En se couchant, avant sa prière à la Vierge, elle laissait du lait pour son follet. La fillette, la bonne femme donnait le soir aux fées un petit feu de joie, le jour à la sainte un bouquet.

Quoi! pour cela elle est sorcière! La voilà devant l'homme noir. Il lui pose les questions (*les memes, tous-jours les memes*, celles qu'on lit à toute société secrète, aux albigéois, aux templiers, n'importe). Qu'elle y songe, le bourreau est là; tout prêts, sous la voûte à côté, l'estrapade, le chevalet, les brodequins à vis, les coins de fer. Elle s'évanouit de peur, ne sait plus ce qu'elle dit: « Ce n'est pas moi... Je ne le ferai plus... C'est ma mère, ma sœur, ma cousine qui m'a forcée, traînée... Que faire? Je la craignais, j'allais malgré moi et tremblante » (*Trepidabat; sororia sua Guilhelma trahēbat, et metu faciebat multa*). (*Reg. Tolos.*, 1307, p. 10, ap. Limburch.)

Peu résistaient. En 1329, une Jeanne périt pour avoir refusé de dénoncer son père (*Reg. de Carcassonne, L. Langon*, 3, 202). Mais avec ces rebelles, on essayait d'autres moyens. Une mère et ses trois filles avaient résisté aux tortures. L'inquisiteur s'empare de la se-

1. O, A: il a droit

conde, lui fait l'amour, la rassure tellement qu'elle dit tout, trahit sa mère, ses sœurs (Limburch, Lamothio-Langon) Et toutes à la fois sont brûlées!

Ce qui brisait plus que la torture même, c'était l'horreur de l'*in pace*. Les femmes se mouraient de peur d'être scellées dans ce petit trou noir. A Paris, on put voir le spectacle public d'une loge à chien dans la cour des *Filles repenties*, où l'on tenait la dame d'Escoman, muree (sauf une fente par où on lui jetait du pain), et couchée dans ses excréments. Parfois, on exploitait la peur jusqu'à l'épilepsie. Exemple : cette petite blonde, faible enfant de quinze ans, que Michaëlis dit lui-même avoir forcé de dénoncer, en la mettant dans un vieil ossuaire pour coucher sur les os des morts. En Espagne, le plus souvent l'*in pace*, loin d'être un lieu de paix, avait une porte par laquelle on venait tous les jours à l'heure fixe travailler la victime, pour le bien de son âme, en la flagellant. Un moine condamné à l'*in pace*, prie et supplie qu'on lui donne plutôt la mort (*Llorente*).

Sur les auto-da-fé, voir dans Limburch ce qu'en disent les témoins oculaires. Voir tout tout Dellon, qui lui-même porta le san-benito (*Inquisition de Gon*, 1688).

Dès le treizième, le quatorzième siècle, la terreur était si grande, qu'on voyait les personnes les plus haut placées quitter tout, rang, fortune, dès qu'elles étaient accusées, et s'enfuir. C'est ce que fit la dame Alice Kyteler, mère du sénéchal d'Irlande, poursuivie pour sorcellerie par un moine mendiant qu'on avait fait évêque (1324). Elle échappa. On brûla sa confidente. Le sénéchal fit amende honorable et resta dégradé (*T. Wright, Proceedings against dame Alice*, etc., in-4°, London, 1843).

Tout cela s'organise de 1200 à 1300. C'est en 1233 que la mère de saint Louis fonde la grande prison des *Inimiciz* de Toulouse. Qu'arrive-t-il? on se donne au Diable. La première mention du *Pacte diabolique* est de 1223. (*Cesar Heisterbach*) On ne resta pas hétérologue, ou demi-chrétien. On devient satanique, *anti-chrétien*. La furieuse Ronde sabbatique apparaît en 1357 (*Poëtes de Toulouse*, dans L. Langon, 3, 360), la veille de la Jacquerie.

NOTE 3. — Les deux premiers chapitres, résumés de mes Cours sur le Moyen âge, expliquent par l'*état général de la Société* pourquoi l'humanité désespéra, — et les chapitres III, IV, V, expliquent par l'*état moral de l'âme*, pourquoi la femme spécialement désespéra et fut amenée à se donner au Diable, et à devenir la Sorcière.

C'est seulement en 553 que l'Eglise a pris l'atroce résolution de damner les *esprits* ou *démons* (mots synonymes en grec), sans retour, sans repentir possible. Elle suivit en cela la violence africaine de saint Augustin, contre l'avis plus doux des Grecs, d'Origène et de l'antiquité (*Haag, Hist. des dogmes*, I, 80-83). — Dès lors on étudia, on fixa le tempérament, la physiologie des Esprits. Ils ont et ils n'ont pas de corps, s'évanouissent en succion, mais aiment la chaleur, craignent les coups, etc. Tout est parfaitement connu, convenu, en 1030 (Michel Psellus, *Énergie des esprits ou démons*). Ce byzantin en donne exactement la même idée que celle des légendes occidentales. (V. les textes nombreux dans la *Mythologie* de Grimm, les *Fées* de Maury, etc., etc.) — Ce n'est qu'au quatorzième siècle qu'on dit nettement que tous ces esprits sont des diables. — Le *Trilby* de Nodier, et la

plupart des contes analogues, sont manqués, parce qu'ils ne vont pas jusqu'au moment tragique où la petite femme voit dans le lutin l'inférieur auant.

Dans les chapitres V-XII du premier livre, et dès la page 60, j'ai essayé de retrouver comment la femme put devenir Sorcière. — Recherche délicate. — Nul de mes prédécesseurs ne s'en est enquis. Ils ne s'informent pas des degrés successifs par lesquels on arrivait à cette chose horrible. Leur Sorcière surgit tout à coup, comme du fond de la terre. Telle n'est pas la nature humaine. Cette recherche m'imposait le travail le plus difficile. Les textes antiques sont rares, et ceux qu'on trouve épars dans les livres bâtarde de 1500, 1600, sont difficiles à distinguer. Quand on a retrouvé ces textes, comment les noter, dire : « Ceci est du douzième, ceci du treizième, du quatorzième ? » Je ne m'y serais point hasardé, si je n'avais eu déjà pour moi une longue familiarité avec ces temps, mes études obstinées de Grimm, Ducange, etc., et mes *Origines du droit* (1837). Rien ne m'a plus servi. Dans ces formules, ces *Usages* si peu variables, dans la *Coutume* qu'on dirait éternelle, on prend pourtant le sens du temps. Autres siècles, autres formes. On apprend à les reconnaître, à leur fixer des dates morales. On distingue à merveille la sombre gravité antique du pédantesque bavardage des temps relativement récents. Si l'archéologue décide sur la forme de telle ogive qu'un monument est de tel temps, avec bien plus de certitude la psychologie historique peut montrer que tel fait moral est de tel siècle, et non d'un autre, que telle idée, telle passion, impossible aux temps plus anciens, impossible aux âges récents, fut exactement de tel âge. Critique moins sujette à l'erreur.

Car les archéologues se sont parfois trompés sur telle ogive refaite habilement. Dans la chronologie des arts, certaines formes peuvent bien se refaire. Mais dans la vie morale, cela est impossible. La cruelle histoire du passé que je raconte ici, ne reproduira pas ses dogmes monstrueux, ses effroyables rêves. En bronze, en fer, ils sont fixés à leur place éternelle dans la fatalité du temps.

Maintenant voici mon péché où m'attend la critique. Dans cette longue analyse historique et morale de la création de la Sorcière jusqu'en 1300, plutôt que de traîner dans les explications prolixes, j'ai pris souvent un petit fil biographique et dramatique, la vie d'une même femme pendant trois cents ans. — Et cela (notez bien) dans six ou sept chapitres seulement. — Dans cette partie même, si courte, on sentira aisément combien tout est historique et fondé. Par exemple, si j'ai donné le mot *Tolède* comme le nom sacré de la capitale des magiciens, j'avais pour moi non seulement l'opinion fort grave de M. Soldan, non seulement le long passage de Lancré, mais des textes fort anciens. Gerbert, au onzième siècle, étudie la magie dans cette ville. Selon César d'Heisterbach, les étudiants de Bavière et de Souabe apprennent aussi la nécromancie à *Tolède*.¹ C'est un maître de *Tolède* qui propage les crimes de sorcellerie que poursuit Conrad de Marbourg.

Toutefois les superstitions sarrasines, venues d'Espagne ou d'Orient (comme le dit Jacques de Vitry), n'eurent qu'une influence secondaire, ainsi que le vieux culte romain d'Hécate ou Dianom. Le grand cri de fureur qui est le vrai sens du Sabbat, nous révèle bien autre chose. Il y a là non seulement les souffrances maté-

1. O.A. : mais deux textes fort anciens. On voit dans César d'Heisterbach que les étudiants de Bavière et de Souabe apprennent la nécromancie à *Tolède*.

rieller, l'accent des vieilles misères, mais un abîme de douleur. Le fond de la souffrance morale n'est trouvé que vers saint Louis, Philippe le Bel, spécialement en certaines classes qui, plus que l'ancien seif, sentaient, souffraient. Tels durent être surtout les *bons paysans*, notables vilains, les *serfs maîtres* de villages, que j'ai vu déjà au douzième siècle, et qui, au quatorzième, sous la fiscalité nouvelle, responsables (comme les *civitates* antiques), sont doublement martyrs du roi et des barons, déracinés d'avancées, enfin l'enfer vivant. De là ces désespoirs qui précipitent vers l'Esprit des trésors cachés, le diable de l'argent. Ajoutez la misère, l'outrage, qui plus encore peut-être font la fiancée de Satan.

Un procès de Toulouse, qui donne en 1353 la première mention de la Ronde du Sabbat, me mettait justement le doigt sur la date précise. Quoi de plus naturel ? La peste noire rase le globe et « tue le tiers du monde. » Le pape est dégradé. Les seigneurs battus, prisonniers, tirent leur rançon du serf et lui prennent jusqu'à la chemise. La grande épidémie du temps commence, puis la guerre servile, la Jacquerie... On est si furieux qu'on danse.

NOTE 4, chapitres IX et X. — *Satan médecin, Philotes*, etc. — En lisant les très beaux ouvrages qu'on a fait de nos jours sur l'histoire des sciences, je suis étonné d'une chose. On semble croire que tout a été trouvé par les docteurs, ces demi scolastiques, qui à chaque instant étaient arrêtés par leur robe, leurs dogmes, les déplorables habitudes d'esprit que leur donnait l'École. Et celles qui marchaient libres de ces chaînes, les sorcières n'auraient rien trouvé ? Cela

serait inraisonnable. Paracelse dit le contraire. Dans le peu qu'on sait de leurs recettes il y a un bon sens singulier. Aujourd'hui encore, les sorciers les tiennent employées par elles, sont considérées comme le remède spécial de la grande maladie qui menaça le monde au quatorzième siècle. J'ai été surpris de voir dans M. Coste (*Hist. du Dèvel. des corps*, t. II, p. 55), que l'opinion de M. Paul Dubois, sur les effets de l'eau glacée à un certain moment était exactement conforme à la pratique des sorciers au sabir. Voyez, au contraire, les sottes recettes des grands docteurs de ces temps-là, les effets merveilleux de l'urine de mule, etc. (Agrippa, *De occulta philosophia*, t. II, p. 24, ed. Lugduni, in-8°).

Quant à leur médecine d'amour, leurs philtres, etc., on n'a pas remarqué combien les pactes entre amants ressemblaient aux pactes entre amis et frères d'armes. Les seconds dans Grimm (*Riches Allentours*) et dans mes *Origines*, les premiers dans Calcagnini, Sprenger, Guilandus et tant d'autres auteurs, ont tout à fait la même carrière. C'est toujours ou la nature attestée et prise à témoin, ou l'emploi plus ou moins impie des sacrements, des choses de l'Eglise, ou le banquet commun, tel breuvage, tel pain ou gâteau qu'on partage. Ajoutez certaines communions, par le sang, par telle ou telle exécution.

Mais, quelque intimes et personnelles qu'elles puissent paraître, la souveraine communion d'amour est toujours une *coïnfection*, le partage d'un pain qui a pris la vertu magique. Il devient tel, tantôt par la messe qu'on dit dessus (Guilandus, 316), tantôt par le contact, les émanations de l'objet aimé. Au soir d'une nocce, pour cueillir l'amour, on sert le *paté de l'épousée* (Thiers,

Superstitions, IV, 316), et pour le réveiller chez celui que l'on a *noyé*, elle lui fait manger certaine *pâte* qu'elle a préparée, etc

NOTE 5. *Rapports de Satan avec la Jacquerie*. — Le beau symbole des oiseaux envolés, délivrés par Satan, souffrant pour faire deviner que nos paysans de France y voyaient un esprit sauveur, libérateur. Mais tout cela fut étouffé de bonne heure dans des flots de sang. Sur le Rhin, la chose est plus claire. Là, les princes étant évêques, liés à double titre, virent dans Satan un adversaire personnel. Malgré leur répugnance pour subir le joug de l'inquisition romaine, ils l'acceptèrent d'ins l'imminent danger de la grande éruption du sorcellerie qui éclata à la fin du x^e siècle. Au xiv^e, le mouvement d'éclosion de formes, et devient la *Guerre des paysans*. — Une belle tradition contée par Walter Scott, nous montre qu'en Ecosse la magie fut l'auxiliaire des résistances nationales. Une armée enchantée attend dans de vastes cavernes quo sonne l'heure du combat. Un de ces gens de basses terres qui font commerce de chevaux, a vendu un cheval noir à un vieillard des montagnes. « Je te payerai », dit-il, mais à minuit sur le Lucken Hlave » (un pic de la chaîne d'Eildou). Il le paye, en monnaies fort anciennes; puis lui dit : « Viens voir ma demeure. » Grand est l'étonnement du marchand quand il aperçoit dans une profondeur infinie des îles de chevaux immobiles, près de chacun un guerrier immobile également. Le vieillard lui dit à voix basse : « Tous ils s'éveilleront à la bataille de Sherrifmoor. » Dans la caverne étaient suspendus une épée et un cor. « Avec ce cor, dit le vieillard, tu peux rompre tout l'en-

chantement. » L'autre, troublé et hors de lui, saisit le cor, en tire des sons... A l'instant, les chevaux hennissent, trépignent, secouent le harnais. Les guerriers se lèvent; tout retentit d'un bruit de fer, d'armures. Le marchand se meurt de peur, et le cor lui tombe des mains... Tout disparaît... Une voix terrible, comme celle d'un géant, éclate, criant: « Malheur au lâche, qui ne tire pas l'épée, avant de donner du cor. » — Grand avis national, et de profonde expérience, fort bon pour ces tribus sauvages qui faisaient toujours grand bruit avant d'être prêts à agir, avertissaient l'ennemi. — L'indigne marchand fut porté par une trombe hors de la caverne, et quoi qu'il ait pu faire depuis, il n'en a jamais retrouvé l'entrée.

NOTE 6. *Du dernier acte du sabbat*. — Lorsqu'on reviendra tout à fait de ce prodigieux rêve de presque deux mille ans, et qu'on jugera froidement la société chrétienne du moyen âge, on y remarquera une chose énorme, unique dans l'histoire du monde : c'est que 1^o *l'adultère y est à l'état d'institution*, régulière, reconnue, estimée, chantée, célébrée dans tous les monuments de la littérature noble et bourgeoise, tous les poèmes, tous les fabliaux, et que, 2^o d'autre part *l'inceste* est l'état général des serfs, état parfaitement manifesté dans le sabbat, qui est leur unique liberté, leur vraie vie, où ils se montrent ce qu'ils sont.

J'ai douté que l'inceste fût solennel, étalé publiquement, comme le dit Lancre. Mais je ne doute pas de la chose même.

Inceste économique surtout, résultat de l'état misérable où l'on tenait les serfs. — Les femmes travaillant

1. B: Je vous payerai
2. B: comme celle d'un géant, éclate, domine la nuit, criant
3. La Note 5 manque dans A,O.

moins, étaient considérées comme des bouches inutiles. Une suffisait à la famille. La naissance d'une fille était pleurée comme un malheur (V. mes *Origines*). On ne la soignait guère. Il devait en survivre peu. L'aîné des frères se mariait seul, et couvrait ce communisme d'un masque chétien. Entre eux, parfaite entente et conjuration de stérilité. Voilà le fond de ce triste mystère, attesté par tant de témoins qui ne le comprennent pas.

L'un des plus graves, pour moi, c'est Doguet, sérieux, probe, consciencieux, qui, dans son pays écarté du Jura, dans sa montagne de Saint-Claude, a dû trouver les usages antiques mieux conservés, suivis fidèlement avec la tenacité routinière du paysan. Lui aussi, il affirme les deux grandes choses : 1° l'inceste, même celui de la mère et du fils ; 2° le plaisir stérile et douloureux, la fécondité impossible.

Cela effraye, que des peuples entiers de femmes se soumettent à ce sacrilège. Je dis : des peuples. Ces sabbats étaient d'immenses assemblées (12,000 âmes dans un petit canton basque, V. *Lancré* ; 6,000 pour une bicoque, La Mirandole, V. *Spina*).

Grande et terrible révélation du peu d'influence morale qu'avait l'Église. On a cru qu'avec son latin, sa métaphysique byzantine, à peine comprise d'elle-même, elle christianisait le peuple. Et, dans le seul moment où il soit libre, où il puisse montrer ce qu'il est, il apparaît plus que païen. L'intérêt, le calcul, la concentration de famille, y font plus que tous ces vains enseignements. L'inceste du père et de la fille eût peu fait pour cela, et l'on en parle moins. Celui de la mère et du fils est spécialement recommandé par Satan. Pourquoi ? Parce que, dans ces races sauvages, le jeune tra-

vailleur, au premier éveil des sens, eût échappé à la famille, eût été perdu pour elle, au moment où il lui devenait précieux. On croyait l'y tenir, l'y fixer, au moins pour longtemps, par ce lien si fort. « Que sa mère se damne pour lui. »

Mais comment consentait-elle à cela ? Jugeons-en par les cas rares heureusement qui se voient aujourd'hui. Cela ne se trouve guère que dans l'extrême misère. Chose dure à dire : l'excès du malheur déprave. L'âme brisée se défend peu, est faible et molle. Les pauvres sauvages dans leur vie si dénudée, gâtent extrêmement leurs enfants. Chez la veuve indigente, la femme abandonnée, l'enfant est maître de tout, et elle n'a pris la force, quand il grandit, de s'opposer à lui.

- 1 Combien plus dans le moyen âge ! La femme y est écrasée de trois côtés. L'Église la tient au plus bas (elle est Ève et le péché même). À la maison, elle est battue ; au sabbat, immolée ; on sait comment. Au fond, elle n'est ni de Satan, ni de Jésus. Elle n'est rien, n'a rien. Elle mourrait sans son enfant. Mais il faut prendre garde de faire une créature si malheureuse ; car, sous cette grêle de douleurs, ce qui n'est pas douleur, ce qui est douceur et tendresse, peut en revanche tourner en frénésie. Voilà l'horreur du moyen âge. Avec son air tout spirituel, il soulève des bas-fonds des choses incroyables qui y seraient restées : il va draguant, creusant les fangeux souterrains de l'âme.

Du resto, la pauvre créature étoufferait tout cela. Bien différente de la haute dame, elle ne peut pécher que par obéissance. Son mari le veut, et Satan le veut. Elle a peur, elle en pleure ; on ne la consulte guère.

1. O,A,B: gâtent infiniment

2. Dans O,A,B, cette phrase termine l'alinéa précédent.

Mis, si peu libre qu'elle soit, l'effet n'en est pas moins terrible pour la perversion des sens et de l'esprit. C'est l'enfer ici-bas. Elle reste effarée, demi folle de remords et de passion. Le fils, si l'on a réussi, voit dans son père un ennemi. Un souffle parricide plane sur cette maison. On est épouvanté de ce que pouvait être une telle société, ou la famille, tellement impure et déchirée, marchait morne et muette, avec un lourd masque de plomb, sous la verge d'une autorité imbecile qui se croyait maîtresse. Quel troupeau! Quelles bêtes! 1
Quels pasteurs idiots!... Ils avaient sous les yeux un monstre de malheur, de douleur, de péché. Spectacle inouï avant et après. Mais ils regardaient dans leurs livres, apprenaient, répétaient des mots. Des mots! des mots! c'est toute leur histoire. Ils furent au total une langue. Verbe et verbalité, c'est tout. Un nom leur resta : Parole.

NOTE 7. *Littérature de sorcellerie*. — C'est vers 1400 qu'elle commence. Ses livres sont de deux classes et de deux époques : 1° ceux des moines inquisiteurs du xiv^e siècle; 2° ceux des juges laïques du temps d'Henri IV et de Louis XIII.

La grosse compilation de Lyon qu'on a faite et dédiée à l'inquisiteur Nitard, reproduit une foule de ces traités de moines. Je les ai comparés entre eux, et parfois aux anciennes éditions. Au fond, il y a très peu de chose. Ils se répètent fastidieusement. Le premier en date (d'environ 1440) est le pire des sots, un bel esprit allemand, le dominicain Nider. Dans son *Formicarius*, chaque chapitre commence par poser une ressemblance entre les fourmis et les hérétiques ou sorciers, les pé-

chés capitaux, etc. Cela touche à l'idiotisme. Il explique parfaitement qu'on devait brûler Jeanne d'Arc. — Ce livre parut si joli que la plupart le copièrent, Sprenger surtout, le grand Sprenger, dont j'ai fait valoir les mérites. Mais qui pourrait tout dire? Quelle fécondité d'aneries! « *Fe-mina* vient de *fe* et de *minus*. La femme a moins de foi que l'homme. » Et à deux pas de là : « Elle est en effet légère et crédule, elle incline toujours à croire. » — Salomon eut raison de dire : « La femme belle et folle est un anneau d'or au groin d'un porc. Sa langue est douce comme l'huile, mais en bas ce n'est qu'absinthe. » Au reste, comment s'étonner de tout cela? N'a-t-elle pas été faite d'une côte recourbée, c'est à dire « d'une côte qui est tortue, dirigée contre l'homme? »

Le *Marteau* de Sprenger est l'ouvrage capital, le type, que suivent généralement les autres manuels, les *Marteaux*, *Fouets*, *Fustigations*, que donnent ensuite les Spina, les Jacquier, les Castro, les Grillandus, etc. Celui-ci, Florentin, inquisiteur à Arezzo (1520), a des choses curieuses, sur les philtres, quelques histoires intéressantes. On y voit parfaitement qu'il y avait, outre le Sabbat réel, un Sabbat imaginaire ou beaucoup de personnes effrayées croyaient assister, surtout des femmes somnambules qui se levaient la nuit, couraient les champs. Un jeune homme traversant la campagne à la première lueur de l'aube, et suivant un ruisseau, s'entend appeler d'une voix très douce, mais craintive et tremblante. Et il voit là un objet de pitié, une blanche figure de femme à peu près nue, sauf un petit caleçon. Honteuse, frissonnante, elle était blottie dans les ronces. Il reconnaît une voisine; elle le prie de la

31.

1. B: sous la verge d'une autorité imbecile qui ne voyait rien, se croyait maîtresse.
2. M. « La femme belle et folle est un anneau d'or au groin d'un porc ». Et ailleurs, Salomon encore « Sa gorge est douce comme l'huile, mais en bas ce n'est qu'absinthe. »
3. Le passage qui va de *Fe-mina* vient de... à dirigée contre l'homme? est l'un des deux fragments qui, ayant d'abord fait partie de la première des deux rédactions antérieures de l'Introduction, ont été conservés dans la présente note. Voir la variante n° 3.

tirer de là. « Qu'y faisiez-vous? » « Je cherchais mon âme. » — Il n'en croit rien, et alors elle fond en larmes. La pauvre femme, qui bien probablement dans son somnambulisme sortait du lit de son mari, se met à s'accuser. Le diable l'a menée au Sabbat; en la ramenant, il a entendu une cloche et l'a laissé tomber. Elle tâcha d'assurer sa discrétion en lui donnant un bonnet, des bottes et trois fromages. Malheureusement le sot ne put tenir sa langue; il se vanta de ce qu'il avait vu. Elle fut saisie. Grillandus, alors absent, ne put faire son procès, mais elle n'en fut pas moins brûlée. Il en parle avec complaisance et dit (le sensuel boucher) : « Elle était belle et assez grasse » (pulchra et satis pinguis).

De moins en moins, la boule de neige va toujours grossissant. Vers 1600, les compilateurs étant eux-mêmes compilés, augmentés par les derniers venus, on arrive à un livre énorme, les *Disquisitiones magicæ*, de l'espagnol Del Rio. Dans son *Auto-da-fé de Logroño* (réimprimé par Lancré), il donne un Sabbat détaillé, curieux, mais l'un des plus fous qu'on puisse lire. Au banquet pour premier service, on mange des enfants en hachis. Au second, de la chair d'un sorcier déterrée. Satan, qui sait son monde, reconduit les convives, tenant en guise de flambeau le bras d'un enfant mort sans baptême, etc.

Est-ce assez de sottises? Non. Le prix et la couronne appartient au dominicain Michaelis (affaire Gauffridi, 1610). Son Sabbat est certainement de tous le plus invraisemblable. D'abord on se rassemble « au son du cor. » (Un bon moyen de se faire entendre.) Le sabbat a lieu « tous les jours. » Chaque jour a son crime spécial,

et aussi chaque classe de la hiérarchie. Ceux de la dernière classe, novices et pauvres diables, se font la main pour commencer, en tuant des petits enfants. Ceux de la haute classe, les gentilshommes magiciens, ont pour fonction de blasphémer, défier et injurier Dieu. Ils ne prennent pas la fatigue des maléfices et ensorcellements; ils les font par leurs valets et femmes de chambre, qui forment la classe intermédiaire entre les sorciers comme il faut et les sorciers manants, etc.

- 1 Dans d'autres descriptions du même temps, Satan observe les us des Universités et fait subir aux aspirants des examens sévères, s'assure de leur capacité, les inscrit sur ses registres, donne diplôme et patente. Parfois il exige une longue initiation préalable, un noviciat quasi monastique. Ou bien encore, conformément aux règles du compagnonnage et des corporations de métiers, il impose l'apprentissage, la présentation du chef-d'œuvre.
- 2

NOTE 8. *Décadence*, etc. — Une chose bien digne d'attention, c'est que l'Eglise, l'ennemie de Satan, loin de le vaincre, fait deux fois sa victoire. Après l'extermination des Albigeois au XIII^e siècle, *a-t-elle triomphé? Au contraire*. Satan règne au XIV^e. — Après la Saint-Barthélemy et pendant les massacres de la Guerre de Trente ans, l'Eglise *triomphe-t-elle? Au contraire*. Satan règne sous Louis XIII.

Tout l'objet de mon livre était de donner, non une histoire de la sorcellerie, mais une formule simple et forte de la vie de la sorcière, que mes savants devanciers obscurcissent par la science même et l'excès des détails. Ma force est de partir, *non du diable, d'une*

1. M: des mêmes temps
2. Avant d'être reporté en définitive à la présente note, le passage qui va de D'abord on se rassemble à la présentation du chef-d'œuvre faisait partie du manuscrit de l'Introduction (première rédaction antérieure): pour son contexte primitif, voir les variantes n^{os} 2 et 3. Esquisse, variante n^o 56.

creuse entité, mais d'une réalité vivante, la Sorcière, réalité chaude et féconde. L'Eglise n'avait que les démons. Elle n'arrivait pas à Satan. C'est le rêve de la Sorcière.

J'ai essayé de resumer sa biographie de mille ans, ses âges successifs, sa chronologie. J'ai dit : 1° *comment l'ile se fait* par l'excès des misères; comment la simple femme, servie par l'Esprit familier, transforme cet Esprit dans le progrès du désespoir, est obsédée, possédée, endiablée, l'enfante incessamment, se l'incorpore, enfin est une avec Satan. J'ai dit : 2° *comment la sorcière règne*, mais *se défait*, se détruit elle-même. La sorcière furieuse d'orgueil, de haine, devient, dans le succès, la sorcière fangeuse et maligne, qui guerit, mais salit, de plus en plus industrielle, factotum empirique, agent d'amour, d'avortement, 3° elle disparaît de la scène, mais subsiste dans les campagnes. Ce qui reste en lumière par des procès célèbres, ce n'est plus la sorcière, mais *l'ensorcelée* (Aix, Loudun, Louviers, affaire de la Cadix, etc.).

Cette chronologie n'était pas encore bien arrêtée pour moi, quand j'essayai, dans mon Histoire, de restituer le sabbat, en ses actes. Je me trompai sur le cinquième. La vraie sorcière originaire est un être isolé, une religieuse du diable, qui n'a ni amour, ni famille. Même celles de la décadence n'aiment pas les hommes. Elles subissent le libertinage stérile, et en portent la trace (*Lancet*), mais elles n'ont de goûts personnels que ceux des religieuses et des prisonnières. Elles attirent des femmes faibles, crédules, qui se laissent mener à leurs petits repas secrets (Wyer, ch. 27). Les maris de ces femmes en sont jaloux, troublent ce beau mystère,

battent les sorcières et leur infligent la punition qu'elles craignent le plus, qui est de devenir enceintes. — La sorcière ne conçoit guère que malgré elle, de l'outrage et de la risée. Mais si elle a un fils, c'est un point essentiel, dit-on, de la religion satanique qu'il devienne son mari. De là (dans les derniers temps) de hideuses familles et des générations de petits sorciers et sorcières, tous malins et méchants, sujets à battre ou dénouer leur mère. Il y a dans Doguet une scène horrible de ce genre.

Ce qui est moins connu, mais bien infâme, c'est que les grands qui employaient ces races perverses pour leurs crimes personnels, les tenant toujours dépendantes, par la peur d'être livrées aux prêtres, en tiraient de gros revenus (*Spengler*, p. 174, ed. de Lyon).

Pour la décadence de la sorcellerie et les dernières persécutions dont elle fut l'objet, je renvoie à deux livres excellents qu'on devrait traduire, ceux de MM. Soldan et Wright. — Pour ses rapports avec le magnétisme, le spiritisme, les tables tournantes, etc., on trouvera de riches détails dans la curieuse *Histoire du merveilleux*, par M. Figuier.

1. NOTE 9°. — J'ai parlé deux fois de Toulon. Jamais assez. Il m'a porté bonheur. Ce fut beaucoup pour moi d'achever cette sombre histoire dans le pays de la lumière. Nos travaux se ressentent de la contrée où ils furent accomplis. La nature travaille avec nous. C'est un devoir de rendre grâce à ce mystérieux compagnon, de remercier le *Genius loci*.

Au pied du fort Lamalgue qui domine invisible, j'occupais sur une pente assez âpre de lande et de roc une

1. *Le manuscrit de l'Épilogue a fourni le texte de la présente note. — Voir la variante n° 51.*

petite maison fort recueillie. Celui qui se bâtit cet ermitage, un médecin, y a écrit un livre original, *l'Agonie et la Mort*. Lui-même y est mort récemment. Tête ardente et cœur volcanique, il venait chaque jour de Toulon verser là ses troubles pensées. Elles y sont fortement marquées. Dans l'enclos, assez grand, de vignes et d'oliviers, pour se fermer, s'isoler doublement, il a inscrit un jardin fort étroit, serré de murs, à l'Africaine, avec un tout petit bassin. Il reste là présent par les plantes étrangères qu'il aimait, les marbres blancs chargés de caractères arabes qu'il sauva des tombeaux démolis à Alger. Ses cyprès de trente ans sont devenus géants, ses aloès, ses cactus énormes et redoutables. Le tout fort solitaire, point mou, mais très charmant. En hiver, partout l'églantier en fleur, partout le thym et les parfums amers.

Cette rade, on le sait, est la merveille du monde. Il y en a de plus grandes encore, mais aucune si belle, aucune si fièrement dessinée. Elle s'ouvre à la mer par une bouche de deux lieues, la resserrant par deux presqu'îles recourbées en pattes de crabe. Tout l'intérieur varié, accidenté de caps, de pics rocheux, de promontoires aigus, landes, vignes, bouquets de pins. Un charme, une noblesse, une sévérité singulières.

Je ne découvrerais pas le fond même de la rade, mais ses deux bras immenses : à droite, Tamaris (désormais *immortel*) ; à gauche, l'horizon fantastique de Gien, des *Iles d'Or*, où le grand Rabelais aurait voulu mourir.

Derrière, sous le haut cirque des monts chauves, la gaieté et l'éclat du port, de ses eaux bleues, de ses vaisseaux qui vont, viennent, ce mouvement éternel, fait un piquant contraste. Les pavillons flottants, les bande-

roles, les rapides chaloupes, qui emmènent, ramènent les officiers, les amiraux, tout anime, intéresse. Chaque jour, à midi, allant à la ville, je montais de la mer au plus haut de mon fort, d'où l'immense panorama se développe, les montagnes depuis Hyères, la mer, la rade et, au milieu la ville qui de là est charmante. Quelqu'un qui vit cela la première fois, disait : « La jolie femme que Toulon ! »

Quel aimable accueil j'y trouvai ! Quels amis pressés ! Les établissements publics, les trois bibliothèques, les cours qu'on fait sur les sciences, offrent des ressources nombreuses que ne soupçonne point le voyageur rapide, le passant qui vient s'embarquer. Pour moi, établi pour longtemps, et devenu vrai Toulonnais, ce qui m'était d'un intérêt constant c'était de comparer l'ancien et le nouveau Toulon. Heureux progrès des temps que nulle part je n'ai senti mieux. La triste affaire de la Cadière dont le savant bibliothécaire de la ville me communiqua les monuments, mettait pour moi ce contraste en vive saillie.

Un bâtiment surtout, chaque jour, arrêtait mes regards, *l'Hôpital de la marine*, ancien séminaire des jésuites, fondé par Colbert pour les aumôniers de vaisseaux, et qui, dans la décadence de la marine, occupa de façon si odieuse l'attention publique.

On a bien fait de conserver un monument si instructif sur l'opposition des deux âges. Ce temps-là, d'ennui et de vide, d'immonde hypocrisie. Ce temps-ci, lumineux de vérité, ardent de travail, de recherche, de science, et de science ici toute charitable, tournée toute entière vers le soulagement, la consolation de la vie humaine !

1. Voir la variante n° 51.

2. Ép.: Qu'on a bien fait de conserver un monument si instructif sur l'opposition des deux âges ! Ce temps-là, d'ennui et de vide, d'immonde hypocrisie. Ce temps-ci, lumineux de vérité, ardent de travail, de recherche, de science, ici tournée tout entière vers la charité, la consolation de la vie humaine !

Le portail heureusement resté ce qu'il était, est un solennel spécimen de l'architecture des jésuites. — Sur la porte, deux figures géantes, sans proportion avec le monument, étonnent, attristent, effrayent presque. — L'une, d'après sa massue, figure l'ange de la Force, ange poupard à faire délirer les dévotés, charmant par ses jeunes moustaches effilées, comme les eut Louis XIV en son bel âge. — L'autre statue, la Religion, dont on a pris la figure, le geste lamentables dans les mendiantes suspectes des grandes routes du Midi, dégoûte, trouble et inquiète. Elle paraît capable de tout. Sur son visage piteux, on lit qu'il n'est point de miracle qu'elle ne soit prête à commettre. Les bons galériens du Puget (au balcon de l'Hôtel de ville) font bénir la nature humaine. Mais, dans cette Religion, on entrevoit avec frayeur jusqu'où une âme gâtée peut aller dans l'*antinaure*, dans le vice et dans le faux.

Et ce portrait ne mentait pas. La porte condamnée de la chapelle, encore reconnaissable (au coin de la rue) par ses pilastres corinthiens, c'est celle où Girard, vers midi (la chapelle alors étant vide), faisait venir sa triste victime, sans respect de ses souffrances, ni de la croix, ni de l'autel. Là, dit-elle, elle reçut le souffle diabolique qui la troubla et la perdit.

Entrons-y maintenant...

Entrons-y maintenant nous trouverons que la maison est quelque peu changée. Si les adversaires du présent disent que ses progrès sont du Diable, ils avoueront qu'apparemment le Diable a changé de moyens.

Son grimoire aujourd'hui est, au premier étage, une belle et respectable bibliothèque médicale, que ces jeunes chirurgiens, de leur argent et aux dépens de leurs 1
plaisirs, augmentent incessamment. Moins de bals et moins de maîtresses. Plus de science, de fraternité

Destructeur autrefois, créateur aujourd'hui, au laboratoire de chimie, le Diable travaille et prépare ce qui doit relever demain, guérir le pauvre matelot. Si le fer devient nécessaire, l'insensibilité que cherchaient les 2
Sociétaires, et dont leurs narcotiques furent le premier essai, est donnée par la diablerie que Jackson a trouvée (1847).

Ces temps révérent, voulerent. Celui-ci réalise. Son démon est un Prométhée. Au grand arsenal satanique, 2
je veux dire au riche cabinet de physique qu'offre cet hôpital, je trouve effectués les songes, les vœux du 3
moyen âge, ses délires les plus chimeriques. — Pour traverser l'espace, il dit. « Je veux la force .. » Et voici 4
la vapeur, qui tantôt est une aile, et tantôt le bras des Titans. — « Je veux la foudre... » On la met dans la 5
main, et docile, maniable. On la met en bouteille; on l'augmente, on la diminue, on lui suture des étincelles; on l'appelle, on la renvoie. — On ne chevauche plus, il est vrai, par les airs, au moyen d'un balai; le démon Montgolfier a créé le ballon. — Enfin, le vœu sublime, le souverain désir de communiquer à distance, d'unir d'un pôle à l'autre, les pensées et les cœurs, ce miracle se fait. Et plus encore, l'unité de la terre par un grand

réseau électrique. L'humanité entière a, pour la première fois, de minute en minute, la conscience d'elle-même, une communion d'âme! O divine magie!... Si Satan fait cela, il faut lui rendre hommage, dire qu'il 6
pourrait bien être un des aspects de Dieu.

FIN

85

1 Ép. nos jeunes chirurgiens

2 Ép. cabinet de physicien

3 Ép. les plus chimeriques. Il dit

4 Ép. la trace des Titans. Il dit: « Je veux la foudre... »

5 O, A, B dans ta main, la docile (coquille déjà corrigée dans une partie du tirage de A)

6 Ép. pourrait être

- Græsse, *Bibliotheca Magica*, Lipsiæ, 1813.
Magie antique (textes réunis par Soldan, A. Maury, etc.).
 Calcagnini, *Miscell.*, *Magia amatoria antiqua*, 1514.
 J. Grimm, *Mythologie allemande*.
 Acta Sanctorum. — Acta SS. Ordinis S. Benedicti.
 Michel Psellus, *Œnergie des démons* (1050).
 Cœsar d'Heisterbach, *Illustria miracula* (1220).
 Registres de l'Inquisition (1307-1326), dans Limburch, et les extraits de Magi, Llorente, Lamotte-Laugier, etc.
 Directorium Emerici, 1358.
 Llorente, *Inquisition d'Espagne*.
 Lamotte-Laugier, *Inquisition de France*.
 Manuels des moines inquisiteurs du quinzième et du seizième siècle : Nider, *Formicarius*; Sprenger, *Malles*; C. Bernardus, *Lucerna*; Spina, Grillandus, etc.
 H. Corn. Agrippæ Opera, in-8, 2 vol. Lugduni.
 Paracelsi Opera.
 Weyer, *De Prestigiis dæmonum*, 1569.
 Dodin, *Démonomanie*, 1580.
 Remigius, *Demonolatria*, 1596.
 Del Rio, *Disquisitiones magicæ*, 1599.
 Boguet, *Discours des sorciers*, 1603, Lyon.
 Leloyer, *Histoire des spectres*, 1605, Paris.
 Lancro, *Inconstance*, 1612. *Incrédulité*, 1622.
 Michaulis, *Histoire d'une pénitente*, etc., 1613.
 Tranquille, *Relation de Loudun*, 1634.

- Histoire des diables de Loudun* (par Aubin), 1716.
Histoire de Madeleine Barent, de Louviers, 1652.
Examen de Louviers Apologie de l'examen (par Yvelin), 1613.
Procès du P. Girard et de la Cadere, Aix, in-folio, 1833.
Pièces relatives à ce procès 3 vol. in-12 Aix, 1833.
Factum, chansons, relatifs, etc. Ms. de la Bibl. de Toulon.
 Eug. Salverte, *Sciences occultes*, avec l'introduction de Littré.
 A. Maury, *Les Fées*, 1813. *Magie*, 1869.
 Soldan, *Histoire des procès de sorcellerie*, 1813.
 Th. Wright, *Narratives of Sorcery*, 1851.
 L. Figuier, *Histoire des merveilles*, 4 vol.
 Ferdinand Denis, *Sciences occultes. Monde enchanté*.
Histoire des sciences au moyen âge, par Sprengel, Pouchot, Cuvier,
 Hofer, etc.

1

2

3

TABLE

AVIS DE LA SECONDE ÉDITION	v
INTRODUCTION	vii
Pour un Sorcier, dix mille Sorcières	1b.
La Sorcière fut l'unique médecin du peuple	x
Terrorismo du Moyen âge	xi
La Sorcière fut une création du désespoir	xiii
Elle créa Satan à son tour	xv
Satan prince du monde, médecin, novateur	xvi
Son école (sorcière, berger, bourreau)	xix
Sa décadence	xx

LIVRE PREMIER

CHAPITRE I. LA MORT DES DIEUX	25
Le Christianisme crut que le monde allait mourir	27
Le monde des démons	30
La Danse de Corinthe	32
CHAP. II. Pourquoi LE MOYEN ÂGE DÉSPÉRA	35
Le peuple fait ses légendes	36
Mais on lui défend d'incruter	40
Le peuple défend le territoire	43
Mais on lui fait serf	41

1. O,A: *Factum, chansons, etc. relatifs. Ms. de la Bibl. de Toulon.*
2. O,A: Th. Wright, *The Sorcery*, 1854.
3. Référence rétablie d'après O,A; - B: *Histoire des sciences au moyen âge*, par Sprengel, Pouchot, Cuvier, Hofer, etc.; - CDEFGH: *Histoire des sciences au moyen âge*, par Sprenger (erreur), Pouchot, Cuvier, Hofer, etc.

CHAP. III. LE PETIT DÉMON DU FOYER	48
Communisme primitif de la villa	49
Le foyer indépendant :	49.
La femme du serf	50
Sa fidélité aux anciens dieux	51
Le follet	57
CHAP. IV. TENTATIONS	61
Le serf invoque l'Esprit des trésors cachés	62
Les razzias féodales	65
La femme fait du follet un démon	69
CHAP. V. POSSESSION	72
L'avènement de l'or en 1300	74
Elle s'entend avec le démon de l'or	76
Immondes terreurs du moyen âge	78
La dame serve du village	80
Haine de la dame du château	88
CHAP. VI. LE PACTE	89
La serve se donne au Diable	92
La lande et la Sorcière	95
CHAP. VII. LE ROI DES MORTS	96
Elle fait revivre les morts alimés	100
L'idée de Satan adoucie	102
CHAP. VIII. LE PRINCE DE LA NATURE	105
Le dégel du moyen âge	107
La sorcière évoque l'Orient	108
Elle conçoit la Nature	113
CHAP. IX. SATAN MÉDECIN	114
Les maladies du moyen âge	115
La sorcière les guérit par des poisons	117
Les Consolantes (ou Solandées)	119
Elle commence à soigner les femmes	122

CHAP. X. CHARMES, PHILTRES	129
Barbo-Bleue et Grisélidis	131
Le château implore la sorcière	133
Sa malice	134
CHAP. XI. COMMUNION DE RÉVOLTE. — SABBATS. — MESSÉ NOIRE	140
Les antiques Sabasies demi païennes	141
La Messe noire, ses quatre actes	142
Acte 1. L'introït, l'osclage, le banquet	147
Acte 2. L'offrande, la femme autel et hostile	150
CHAP. XII. SUTIS	154
Acte 3. L'amour des proches parents	155
Acte 4. La mort de Satan et de la Sorcière	163

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE I. SORCIÈRE DE LA DÉCADENCE. SATAN VULGARISÉ	167
Les sorcières et sorciers employés par les grands	171
La dame louve	172
Le dernier des philistins	177
CHAP. II. PERSÉCUTIONS	178
Le Marteau des sorcières	179
Satan maître du monde	180
CHAP. III. CENT ANS DE TOLÉRANCE EN FRANCE. — RÉACTION	191
L'Espagne commence quand la France fait balte	193
Réaction. Nos légistes brûlent autant que les prêtres	199
CHAP. IV. LES SORCIÈRES BASQUES	202
Elles dirigent leur propre jeu	207
CHAP. V. SATAN ECCLÉSIASTIQUE	212
Facéties du sabbat moderne	214

CHAP. VI. GAUFFREI, 1610	222
Prêtres sorciers poursuivis par les moines	225
Jalousies des religieuses	227
CHAP. VII. GRANDIEN. RELIGIEUSES DE LOUDUN, 1632-1634 ^o	245 1
Le curé Jean disant, sorcier.	253
Furies malades des bonnes.	258
CHAP. VIII. RELIGIEUSES POSSÉDÉES DE LOUVIERS, 1633-1637 ^o	266 2
L'illumination. Le diable quidéiste	269
Duel du diable et du médecin	273
CHAP. IX. SATAN TRIOMPHE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE	292
CHAP. X. GIRARD ET LA CADIÈRE, 1730	291
CHAP. XI. LA CADIÈRE AU COUVET, 1731.	325
CHAP. XII. LE PROCÈS DE LA CADIÈRE, 1730-1731 ^o	351 3
ÉPILOGUE	373
Peut-on réconcilier Satan et Jésus*	380
La Sorcière a péri, mais la Fée renaitra	395
Imminence de la rénovation religieuse	395
NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS*	4
— 1. Classification géographique de la sorcellerie	388
— 2. De l'Inquisition	391
— 3. Méthode et critique.	395
— 4. Satan médecin	398
— 5. Des rapports de Satan avec la Jacquerie, etc	400
— 6. Du dernier acte du Sabbat	401
— 7. Littérature de sorcellerie	404
— 8. Décadence, etc.	407
— 9. Du lieu où ce livre fut achevé	409

FIN DE LA TABLE^o

5

1. O,A: 1633-1634 (<i>erreur</i>)	
2. O,A: 1640-1647 (<i>erreur</i>)	
3. O,A: CHAP. XII. PROCÈS DE LA CADIÈRE, 1730-1731	
4. O,A: NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS	431
— 1. De l'Inquisition	431
— 2. Méthode et critique	435
— 3. Satan médecin	438
— 4. Du dernier acte du Sabbat	440
— 5. Littérature de sorcellerie	443
— 6. Décadence, etc.	447
— 7. Du lieu où ce livre fut achevé	449
5. O,A: FIN DE LA TABLE. (<i>Trait, blanc</i>) PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.	

EXAMEN DU MANUSCRIT

DE *LA SORCIÈRE*

INTRODUCTION AU MANUSCRIT DE

LA SORCIÈRE

Le manuscrit de *La Sorcière* que conserve la Bibliothèque historique de la Ville de Paris constitue actuellement un volume format in-folio contenant, reliés sur onglet et répartis sur trois cents pages exactement, les feuillets ou fragments de feuillet qui furent utilisés pour l'impression, gardés par l'auteur et disposés le plus fidèlement possible dans l'ordre du texte définitif. Outre les 22 pages manuscrites elles aussi, mais d'une autre main, qui offrent une description détaillée du texte (*La Sorcière de M. Jules Michelet. Note explicative du manuscrit*), le volume comprend 306 feuillets numérotés, dont 46 sont écrits recto-verso (c'est au verso que se lit souvent, à l'envers, le texte annulé d'une rédaction antérieure), auxquels s'ajoutent 21 épreuves en placard.

En parcourant le manuscrit, on se doute des opérations de remaniement qu'il a dû subir avant de perdre son uniformité. Michelet aimait le papier de grand format (24 x 36 cm); il s'en est servi pour *La Sorcière*, à l'exception des quelques feuillets de format plus réduit (18 x 24 cm) utilisés pour le chapitre X du Livre II. Or, l'aspect disparate du manuscrit montre à lui seul à quel point certaines parties du texte sont le fruit d'un effort de correction et de remaniement. De fait, tous les stades de la création percent à travers ce manuscrit, qui fait voisiner pages mises à peu près au net, feuillets rédigés en partie, textes annulés de brouillons, placards, feuillets aux passages fort travaillés, abondamment raturés, portant en surcharge de longs textes interlinéaires: sous ce désordre apparent se découvre le soin déployé pour mettre le manuscrit en concordance avec l'imprimé. En effet, malgré les lacunes et les écarts par rapport à l'imprimé, le manuscrit reflète le livre dans la mesure où Michelet paraît avoir voulu en conserver les parties qui, sans répétitions ni doubles emplois, permettent une lecture cohérente de la version à laquelle il ne fallait plus que mettre la dernière main (et c'est là le stade ultime qui nous échappe puisque les dernières épreuves corrigées se sont presque toutes perdues). En ne conservant le manuscrit que sous sa forme quasi définitive, Michelet voua donc à l'oubli bien des rédactions antérieures condamnées au cours de la rédaction; celles qui nous sont restées figurent, annulées, aux versos des feuillets qu'il s'agissait de garder. Ainsi le manuscrit sous son aspect actuel ne nous permet-il pas toujours de répondre à une question qui se pose: comment se présentait-il au

moment d'être envoyé à l'impression? Pour ce qui est des placards et des feuillets entiers qui gardent toujours la numérotation originale (reprise à chaque chapitre), il est évident que les premiers remplacent un manuscrit perdu et que les seconds furent tels quels envoyés à l'imprimeur et renvoyés par lui avec les épreuves à corriger. Quant aux fragments de moindre étendue si soigneusement collés dans le volume que l'on consulte aujourd'hui, on ne sait pas trop dans quel état les typographes les ont utilisés; mais, comme le font croire de nombreux cas – par exemple le feuillet 77(0) qui comprend cinq mots seulement –, le découpage des feuillets primitifs en fragments épars et le réaménagement de ceux-ci pourraient avoir eu lieu, en général, après l'utilisation et le renvoi du manuscrit par le prote.

Pour ce qui est du foliotage, le manuscrit de *La Sorcière* ressemble beaucoup à celui des autres écrits: trois numérotations ont été portées à des époques bien différentes. La plus ancienne, tantôt de la main de Michelet, tantôt d'une autre, se trouve, écrite à l'encre noire, au coin supérieur gauche des rectos. Recomencée à chaque chapitre, elle était destinée aux imprimeurs, de même que les indications de nature technique consignées sur certaines pages initiales. Inutile de dire qu'elle manque généralement sur les feuillets coupés. En me conformant aux autres éditeurs des *OEuvres Complètes*, je m'abstiendrai de la reproduire; comme eux, je mentionnerai les deux autres numérotations.

Écrite à la plume d'oie et à l'encre rouge, la plus ancienne de celles-là se trouve d'ordinaire en haut à droite. Loin de dénombrer tous les fragments, elle ne figure que rarement sur les versos et les placards. La numérotation la plus récente, également en rouge mais écrite au stylo à bille, est de beaucoup la plus systématique et la plus complète, malgré quelques défaillances. Refort n'en a fait aucune mention: quand il prépara son édition de *La Sorcière*, elle n'existait donc pas encore; elle date sans doute de l'époque où le manuscrit a été relié. Comprenant également la note explicative du manuscrit (1-22), elle figure sur les feuillets restés entiers et sur les fragments collés sur leurs supports actuels, de même que sur la plupart des versos de quelque importance (sans faire de différence entre rédactions antérieures et textes ayant servi à la publication). Selon la méthode mise à point par M. Robert Casanova (cf. O.C., t. VI, p. 469), je désignerai chaque feuillet par ses deux numéros rouges, en commençant par le plus récent et en mettant le plus ancien entre parenthèses; 0 marque une défaillance, par exemple: 24(0) et, cas moins fréquent: 0(27).

En essayant de reproduire les rédactions antérieures et de mettre en évidence la genèse du texte, pour autant que la « transcription dynamique » (Casanova, *ibid.*) permette de le faire, j'ai dû faire face à une double difficulté: les ratures de Michelet lui-même, souvent trop énergiques pour qu'on puisse déchiffrer les mots biffés et puis, quelquefois, l'état actuel du manuscrit dont la reliure, tout en facilitant la consultation du contenu autrement si peu maniable, comporte pourtant l'inconvénient de rendre illisibles certains endroits où les feuillets sont collés, surtout le côté droit des versos. Dans ce cas-là, j'ai pris pour guide Lucien Refort, qui avait étudié le manuscrit avant la reliure.

L'Introduction: feuillets 23(1)-37(12). De l'Introduction, écrite et reprise en plusieurs temps, le manuscrit offre deux versions, chacune assez désordonnée et incomplète. Elles diffèrent considérablement l'une de l'autre ainsi que du texte publié, dont le manuscrit n'a pas été conservé. Quant à leur ordre chronologique, il semble impossible de le déterminer: en les désignant par « première » et « deuxième », je ne fais que de suivre l'ordre dans lequel on les trouve dans le manuscrit.

La première comprend les f. 23(1) à 33(6), dont seuls 23(1), 24(0) (placard), 27(0) (placard) et 29(5) reflètent le manuscrit définitif, on en trouvera les variantes au bas des pages du texte. Sur d'autres feuillets se lisent des passages qui ne se retrouvent pas dans le livre (voir les variantes n^{os} 1-4); les f. 25(3), 29(5), *recto* et *verso*, furent partiellement reportés à la *Note 5* en appendice (pages 444 et 446-447 de O), tandis que les placards 30(0) et 31(0), empruntés du manuscrit du chapitre V (achevé depuis un mois lors de la rédaction de l'introduction), constituent une partie qui, en définitive, ne fut gardée ni dans l'introduction ni dans le chapitre V.

Pour les feuillets 34(9) à 37(12), de la deuxième version de l'introduction: voir les variantes n^{os} 5-6.

LIVRE PREMIER

Chapitre I^{er}, La Mort des Dieux: feuillets 38(13)-46(21). 9 feuillets dont 3 ont un texte au verso. La partie finale du chapitre (*la Fiancée de Corinthe*) manque dans le manuscrit. Pour les notes en bas de page, seule la première (une simple référence) figure dans le manuscrit. Le f. 38(13) porte l'indication: Placards: *caractère de La Mer*; *titre: Sciences occultes*.

Chapitre II, Pourquoi le Moyen Age désespéra: feuillets 47(22)-63(38). 9 feuillets dont 3 rédigés sur le verso et un placard. Le manuscrit donne à peu près le texte du livre jusqu'au long développement, supprimé, qui commence par: *L'église à ce moment-là*, sur les f. 61(36)-63(38) (voir la variante n^o 13). Le passage final qui l'a remplacé (*L'incertitude de la condition jusqu'à sondons dedans*) ne figure pas dans le manuscrit.

Chapitre III, Le petit démon du foyer, que le manuscrit intitule Le follet: feuillets 64(0)-82(52). Des 19 feuillets, deux sont rédigés au verso: 71(25), *verso* contient une rédaction antérieure d'un passage figurant au recto, et 73(48), qui est le verso de 73(47), offre une partie du texte définitif. Les notes en bas des pages du livre imprimé ne figurent pas dans le manuscrit.

Chapitre IV, Tentations, intitulé dans le manuscrit Les tentations du désespoir: *feuillets 83(0)-95(61)*. Deux de ces 13 feuillets, 87(56) et 91(58) portent au verso des rédactions antérieures (voir les variantes n^{os} 19 et 20). Les notes au bas des pages de l'imprimé ne figurent pas dans le manuscrit; on trouve, sur le f. 55(86), les indications 264 et *éd. 1842 p. 172* pour les notes 1 et 2 de la page 49 de l'édition originale (prés.éd. p. 66). Le manuscrit ne donne pas la disposition définitive des paragraphes et des alinéas, les uns et les autres étant moins nombreux que dans le texte publié; je n'ai pas cru utile d'alourdir l'apparat critique au bas du texte par l'indication des écarts de ce genre entre le manuscrit et l'imprimé; en voici le relevé complet:

O: Prés. Incipit des alinéas
éd.: (§: nouveau paragraphe)

M: Incipit des paragraphes et des alinéas

<i>page</i> 43	61	J'ai écarté Le régime féodal Les historiens optimistes	<i>feuilleter</i> 82(52)	J'ai écarté 83(0) Le régime féodal
44	62	§ Aussi, voyez-le, cet homme Rêve-t-il un mauvais coup? On assure qu'à cet appel Le regrettait-il ensuite?		Aussi, voyez-le, cet homme
45	63	§ « Mais, dit-on, ces grandes misères Les seigneurs ecclésiastiques		84(53)§« Tout cela s'adoucit fort C'est exactement le contraire
46		Voilà l'Église		
	64	Le Front-de-Boeuf de Walter Scott	85(54)	Le Frondebeuf de Walter Scott
47		Les logements de ces châteaux		Le logemens de ces châteaux
	65	La choquante idée d'un enfer		
48		Là-dessus, on rit Les outrages tombaient surtout		Là-dessus, on rit
	66	§ On ne croira pas aisément	86(55)	On ne croira pas aisément
49		Le seigneur ecclésiastique On a cru trop aisément Toutes coutumes féodales		Toutes coutumes féodales
50	67	§ On voit d'ici Elle ne fera pas		
51		Le malheureux offre en vain		
	68	§ Cet homme-là aurait crevé	87(56)	Cet homme-là aurait crevé
52		Mais bientôt elle lui revient Avec elle pourtant		
	69	Nos fabliaux ridicules	88(57)	§ Nos fabliaux ridicules
			91(58)	§ L'Église a souvent répété
53		§ Un jour que la pauvre femme		Un jour que la pauvre femme
	70	« – O ma mignonne maîtresse! « Maîtresse, les Esprits	92(59)	« O ma mignonne maîtresse
			93(0)	« Chère maîtresse, les esprits
54		« – Comment? – Mais rien n'est plus « – Quel? – Une jolie âme « – Oh! méchant, qui es-tu donc?		– Comment? Mais rien n'est plus « Quel? une jolie âme Oh! méchant, qui es-tu donc?
	71	« – Tentateur!...Mais que feras-tu?	95(61)	« Tentateur...Mais que feras-tu?
55		« Dieu ne peut pas « Votre mari en est l'exemple Alors, elle mit son visage Elle n'avait rien promis		Alors, elle mit son visage Elle n'avait rien promis

Chapitre V, Possession: feuillets 96(62)-128(0). Le début original de ce chapitre, que portent les feuillets, non barrés, 96(62) à 102(67), a été supprimé (voir la variante n° 23); un fragment de ce texte se trouve inséré, sur épreuves, dans la première version de l'*Introduction* (f. 30(0) et 31(0); cf. la variante n° 3). La fin du chapitre manuscrit diffère assez de celle du chapitre imprimé; le passage très raturé des f. 127(86) et 128(0) n'a pas été maintenu (voir la variante n° 26). Les notes en bas de page de l'imprimé manquent dans le manuscrit. Au typographe, en haut du f. 96(62): *je ne reçois ni épreuves ni autorisation.*

Chapitre VI, Le pacte: feuillets 129(87)-133(91). Ne portant pas de titre, ce chapitre, comme le suivant, fait partie du chapitre V du manuscrit. La note au bas de la page 81 de O (prés. éd., p 93) ne figure pas dans le manuscrit.

Chapitre VII, Le Roi des morts: feuillets 134(0)-135(93). Ne portant pas de titre et s'éloignant considérablement du texte définitif par suite d'un remaniement (*Journal* du 22 mars 1862), ces feuillets terminent le chapitre V du manuscrit, dont ils portent l'ancienne numérotation: 26 et 27.

Chapitre VIII, Le prince de la nature: feuillets 136(94)-152(106). C'est le chapitre VI du manuscrit. Le remaniement, fait le lendemain de la rédaction (*Journal* du 24 février 1862), a changé la disposition du chapitre. Voici l'ordre définitif des feuillets: f. 144(100)-150(0) pour le début, qui va de *Dur est l'hiver, à qui trop vite a comblé son sein*; puis les f. 139(97)-143(99) pour la partie suivante (*Avez-vous vu l'Agave, etc., jusqu'à la fin du chapitre: elle avait conçu la Nature*). Les f. 136(94), 137(95), 138(96), 139(79) (début), 146(0) (seconde moitié), 151(105) et 152(106) constituent une rédaction antérieure, non annulée, du texte des f. 147(102)-150(0): voir la variante n° 29. La note au bas de la p. 102 de l'édition originale, prés. éd. p. 109, se trouve sur le f. 150(0).

Chapitre IX, Satan médecin: feuillets 153(107)-165(116). C'est le chapitre VII du manuscrit. Les notes manquent, à l'exception de celle de la p. 112 de O (prés.éd. p. 119), qui se trouve dans le texte, mise entre parenthèses. Le paragraphe: *La belladone – endorment les douleurs*, qui figure sur le f. 163(0), suit, dans le manuscrit, celui commençant par: *Par un changement de régime*, au lieu de le précéder comme dans l'imprimé. Le paragraphe final (*La médecine du moyen âge – La barbare sorcière la fit vivre*) est écrit sur le verso, non numéroté, du f. 164(115).

Chapitre X, Charms, philtres (chapitre VIII du manuscrit): feuillets 166(0)-179(0). Les notes manquent. Une rédaction antérieure de la fin du chapitre se lit sur les feuillets 187(127) et 189(0), non annulés. L'idée de la partie finale du f. 179(0) a été reprise dans la note qui termine le Chap. I^{er} de la Seconde Partie (f. 201(147) et verso): voir la variante n° 35. Au typographe, en haut du f. 153(107): *je ne reçois rien, ni épreuve, ni autorisation.*

Chapitre XI, La communion de révolte. – Les Sabbats. – La Messe noire (chapitre X du manuscrit): *feuilles 180(129)-191(0)*. Des 4 feuilles écrites au verso, seul le f. 182(131), *verso*, verticalement barré, offre une rédaction antérieure. C'est notre variante n° 36, dont la version définitive précède immédiatement le fragment figurant au recto: *Cela, je crois, se fit d'un jet... lire la légende de la religieuse dont.* – Les notes ne figurent pas dans le manuscrit, à l'exception de la dernière (sur le nom *Philippe*), qui d'abord était incorporée au texte. Au typographe, en haut du f. 180(129): *renvoyer le plus tôt possible.*

Chapitre XII, Suite. – L'amour. – Satan s'évanouit: feuilles 191(0), verso – 193(0), verso: soit 2 rectos et 3 versos. Ne portant pas de titre, le manuscrit continue le chapitre précédent; il diffère complètement du texte définitif jusqu'à la dernière ligne du f. 193(0), *recto*, Michelet ayant refait « sur épreuves une fin de Sabbat (qui ferme le premier livre) » (*Journal* du 24 mars 1862): voir la variante n° 37.

LIVRE II

Chapitre I^{er}, Sorcière de la décadence. Satan multiplié, vulgarisé: feuilles 194(0)-0(148) [verso du f. 201(147)]: 7 rectos, 4 versos et un placard. Le f. 197(0) porte une rédaction antérieure, non annulée, du début, intitulée *Livre II. Les sorcières et sorciers au XV^e siècle*: voir la variante n° 38. La rédaction définitive de ce début se lit sur les feuilles, intercalés après coup, 194(0), 195(0), 196(142) [épreuve d'un fragment du texte du f. 197(0)], 195(0), *verso*, dont le texte, après avoir rejoint le f. 197(0) (à partir de *Le XV^e siècle...*), se continue sur 197(0), *verso*, 198(0), 199(0), 198(0), *verso* (la première partie, qui va de *Mais, madame, si l'on vous prenait... à c'est ce qu'il faut*; prés. éd., p. 173) et 200(0). La seconde partie du f. 198(0), *verso*, fragment comprenant trois lignes seulement (de *j'ai horreur... à exécration vieille*), sert à relier le f. 200(0) au 201(147), sur lequel le manuscrit du chapitre s'interrompt sur une phrase inachevée, aux mots *Sprenger raconte avec effroi*. Des notes de l'imprimé, seule la dernière figure dans le manuscrit, mais incomplète (f. 201(147)-0(148) [verso du 201(147)]).

Chapitre III, Cent ans de tolérance en France. Réaction: feuilles 202(149)-204(0). Dans le manuscrit, c'est le chapitre II, intitulé *Cent ans de tolérance en France. Les Sorcières basques. 1610.*

Le premier feuillet a été coupé en deux fragments: f. 202(149), f. 203(0) (*recto* et *verso*). Le texte écrit sur le premier fait suite à l'alinéa *L'Église donnait...* figurant sur le f. 203(0) en haut. Michelet signale au début du f. 202(149): *Ici 4 lignes placées trop bas*, et en haut du f. 203(0): *Au haut de la page.*

Si le manuscrit se termine sur *ne priait plus que le Diable. Les...*, le livre continue par deux passages extraits de l'*Histoire de France*, t. XI: *Henri IV et Richelieu*.

Chapitre IX, Satan triomphe au XVII^e siècle: *feuillets 206(0), 207(154), 205(152)*. Fort incomplet, le manuscrit va du début à *on ébranle dans beaucoup d'âmes la croyance aux mystères d'en haut*.

Chapitre X, Le P. Girard et la Cadière. 1730: *feuillets 208(155) – 248(0)*, soit 51 pages (ou fragments de page) numérotées dont 10 sont des versos. Le titre fait défaut, mais le texte est complet. Les notes manquent, sauf celle de O, p. 344 (prés. éd., p. 313), qui se lit sur le f. 231(0), *verso*: *Note. V. surtout A. Maury, Magie, p...*

C'est le chap. VII dans le manuscrit. Le f. 208(155) porte une indication adressée au typographe: *Suite de la copie imprimée que j'ai envoyée hier. Accélérer la mise en pages*.

Chapitre XI, la Cadière au couvent. 1730: *feuillets 249(0)-293(219)*. Les versos écrits des f. 250(0), 261(0), 269(201) ne sont pas numérotés, contrairement à 0(205) qui est le verso de 273(204). Sept fragments ont été conservés en placard: il s'agit des feuillets 257(0), 258(0), 262(198)-264(0), 266(0), 267(0). Le manuscrit ne donne pas le texte complet du chapitre; il manque deux feuillets entiers (le premier et le septième selon la numérotation primitive, utilisée par l'imprimeur), ainsi qu'un fragment de quelques phrases, entre 268(0) et 269(201).

Chapitre XII, Le procès de la Cadière. 1730-1731: *feuillets 294(220)-328(0)*, *verso*. Des six versos écrits, quatre sont restés sans numérotation: 313(0), *verso*, 325(0), *verso*, 326(0), *verso* et 328(0), *verso*; en revanche, les f. 0(238) et 0(242) sont les versos respectifs de 321(237) et de 324(241).

Ne portant pas de titre, le f. 294(202), sur lequel le chapitre commence, est le 24^e selon la numérotation du chapitre précédent. Le manuscrit, complet, s'écarte en maint endroit, et sensiblement, de l'imprimé.

Épilogue: feuillets 329(249)-340(0). Rédaction qui diffère à peu près complètement de l'Épilogue du livre; voir la variante n° 51. A part un court passage du f. 330(0), qu'on retrouve dans l'Épilogue publié, et quelques passages qui en définitive n'ont pas été utilisés, l'Épilogue du manuscrit offre le texte de la dernière note des *Notes et Éclaircissements*.

Le texte des feuillets écrits 329(249), 330(0), 331(0), 333(0) et 332(0) réapparaît, en placard, sur cinq fragments numérotés 334(0)-338(0), auxquels font suite, également en placard, les feuillets 339(0) et 340(0). Le manuscrit de *La Sorcière* s'arrête là.

Notes en Éclaircissements; Sources principales; Table: manquent dans le manuscrit.

En marge du manuscrit: le dossier Histoire religieuse I

Parmi les *Papiers Michelet* conservés à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris, on trouve, classés dans le volume *Histoire religieuse I* (Ms. A 3811-3816), des dossiers où ont été réunies les notes prises par Michelet, à des époques différentes, sur la sorcellerie aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, sur les mœurs du clergé aux XVII^e et XVIII^e siècles, sur l'affaire de Saint-Claude et sur des sujets divers du moyen âge. Ces notes, dont le nombre immense interdit la publication, ont servi lors de la rédaction de *La Sorcière* comme des pages consacrées à la sorcellerie dans plus d'un tome de l'*Histoire de France*. Elles se divisent, de façon globale, en deux groupes: d'une part, plans, schémas, aperçus chronologiques, de l'autre, copieuses notes de lecture, extraits des « Sources principales » avec les références aux pages: Sprenger, Grillandus, Boguet, Wyer, de Lancre, Floquet, Grimm, Maury, Haag, et Louandre, le seul dont Michelet évite de mentionner le nom dans *La Sorcière*. Rien de plus flou, du reste, que cette distinction. Il arrive aisément que les idées qui viennent au cours de la lecture, soient prises au vol, et c'est alors que ces notes prennent valeur d'esquisses, de rédactions antérieures, de préfigurations du manuscrit: raison pour laquelle nous avons ajouté à l'examen du manuscrit proprement dit quelques « variantes » tirées du volume *Histoire religieuse I* (variantes n^{os} 52-56).

TABLE DES FIGURES

- I. Feuille 41(16); voir la variante n° 7.
- II. Feuille 51(26); voir la variante n° 8.
- III. Feuille 0(27); voir la variante n° 9.
- IV. Feuille 54(29); voir la variante n° 9.
- V. Feuille 61(36); voir la variante n° 13.
- VI. Feuille 62(37); voir la variante n° 13.
- VII. Feuille 63(38); voir la variante n° 13.
- VIII. Feuille 125(84); voir la variante n° 26.
- IX. Feuille 126(85), 127(86), 128(0); voir la variante n° 26.
- X. Feuille 244(187); voir la variante n° 46.
- XI. Feuille 0(188); voir la variante n° 46.
- XII. Feuille 245(0), 246(0), 247(189), 248(0); voir la variante n° 46.

qui d'na sa le dragon, logeant avec Sainte Catherine
 L'ancien ^{ou} ~~de~~ L'ancien ^{sur} l'acte de ^{chamarré} ~~fin~~, finissant
 L'ancien à la fin l'enfant adorable, ^{l'ancien} ~~est~~ la Puell.
 d'orlène qui s'enlève d'habiller la Légende.

~~Les populations innocentes qui vivent~~
 Lorsqu'on lit entre aujourd'hui ce ^{chamarré} ~~bonheur~~
 existant, quand on entend le ^{naître et grand} ~~bonheur~~
 existant où ce population ^{naître et grand} ~~bonheur~~
 existant, on se sent y ^{naître et grand} ~~bonheur~~
 existant quel problème soit. Il avait pris d'habiller
 le ^{naître et grand} ~~bonheur~~ de l'église... Soyez ^{naître et grand} ~~bonheur~~

[illegible]

FIGURE IX

Rédactions antérieures de l'Introduction

23(1), *verso*: Notez que jamais l'homme, même aux temps antiques, n'avait aimé la magicienne. Il appelle poisons les remèdes de la trop charmante Circé. Il veut brutalement discipliner l'inspiration; il lie la Sibylle au trépied. Il rit de la pauvre Cassandre qui l'avertissait, le sauvait. Trois fois cruel pour la Sorcière, il voit de plus en elle le Malin, le Mal incarné! Seule contre le colosse de la plus forte Église qui fut jamais, où trouvera t'elle un refuge? quel bois assez profond, ou quelle lande hérissée de ronces? Ceux qu'elle a sauvés, la poursuivent, la haïssent, et plus que Satan. Pourquoi? Ils ne le savent. Cela ne vient-il pas de ce qu'en elle, auprès du Satan du passé, on voit la lueur poindre d'un Satan de l'avenir.

Mais l'a t'on regardée? jamais. Elle apparaît aux heures où l'on distingue à peine. Voilà pourquoi elle est un monstre, elle est laide, elle est vieille. Si on osait fixer les yeux, qui sait si l'on n'y verrait pas une effigie de la Sibylle, une Circé, non fille du soleil mais plus mélancolique, et vouée à la nuit. C'est maintenant la fée aux traits changeants, dans une insaisissable iris d'aube ou de crépuscule, fuyante et ondoyante, subtile, ailée comme un esprit.

La Sibylle prédisait le sort. Et celle-ci le fait. (*Suit un passage conforme au livre jusqu'à aube anticipée du jour.*)

(Voir O, p. VIII, prés. éd., p. IX. Voir aussi la variante n° 5.)

28(4), (*fragment annulé*): Grand sujet. Petit livre. Travail épineux, délicat, de difficulté infinie.

La *grandeur* et la *décadence* de Satan et de la Sorcière en font la division naturelle. Mais les matériaux surabondans pour la seconde partie (spécialement depuis Henri IV), manquent tout à fait pour la première.

(*La suite n'est pas annulée.*)

La sorcière est jugée toujours d'après la *décadence*, que dis-je? d'après l'âge où elle n'est plus elle-même, d'après des documens récents où la religion satanique n'est plus qu'une comédie, une farce du burlesque. Qui ne voit qu'en son dernier siècle (le XVII^e), le grand sabbat du moyen âge, la communion de révolte (contre l'église et le seigneur) est tombé à l'état d'un bal masqué, libertin, lucratif, coupé de divertissemens de carnaval à la Pourceaugnac?

Les plus sérieux de nos contemporains, même M. Soldan, le savant historien des *Procès de sorcellerie*, ont suivi trop docilement ces monumens bâtards, qui, parmi quelques traits antiques, n'offrent généralement que des parodies ridicules d'une époque tout autrement tragique et sombre.

Je ne pouvais m'en contenter. Je ne pouvais prendre, comme on a fait, pour type du sabbat, la description de Del Rio, pleine de folies. Au banquet pour premier service, on mange des enfans en hâchis. Au second, de la chair d'un sorcier déterré. Satan, qui sait son monde, reconduit les convives, tenant en guise de flambeau le bras d'un enfant mort sans baptême, etc.

Encore moins aurais-je pris pour point de départ le sabbat de Michaëlis, étonnant de pédanterie, surtout d'in vraisemblance. D'abord on se rassemble « au son du cor » (un bon moyen de se faire prendre).

(Le manuscrit donne ici le texte qu'on trouve dans la note 5 (Notes et Eclaircissements) du livre (O,A) jusqu'à la présentation du chef-d'oeuvre; à ces mots, le manuscrit continue par le texte de la variante n° 3.)

(Voir O, p. 446-447, prés. éd. p. 406-407; voir aussi la variante n° 56.)

25(3): Tout cela pitoyable. Rien d'antique, rien du bon temps. C'est, tout au plus, la queue du moyen âge, et généralement bien plus moderne encore, la décadence vieillote, idiote. Satan tombe en enfance.

3

Le peu qu'on a d'ancien, n'inspire pas cependant une confiance illimitée. C'est une affaire où l'on n'a jamais entendu qu'une partie, et celle qui jugeait. Les sorciers n'ont point écrit, ils se seraient bien gardés d'écrire, de fournir des preuves contre eux. L'Eglise a écrit pour eux, et fort à son aise, sans contradiction. Elle posait toujours les mêmes questions. La terreur, ou la torture, arrachaient les mêmes réponses. De là, tant d'uniformité. Pelletan a fort bien dit: « Il semble que ce soit toujours le même procès ». Les crimes qu'on veut les forcer d'avouer, sont immuablement ceux que l'on imputait à toutes les sociétés secrètes, même les plus différentes, – 26(0) (*placard*) – aux innocents Vaudois, aux savants et cultivés Albigeois, aux moines chevaliers du Temple. Il y a là, en conscience, une grande pauvreté d'imagination. Il eût fallu varier un peu, selon les caractères divers de ces associations, pour rendre les choses vraisemblables. Il est évident que l'on suit, avec une sotte routine, un antique formulaire, celui même des imputations que l'on fit aux premiers chrétiens.

– 25(3) – Je ne dis point du tout que les sorcières fussent innocentes. Elles furent, je crois, le plus souvent très corrompues et très souillées. Leur principal métier, celui de sages femmes, était une occasion de beaucoup de crimes. On leur en imputait aussi d'imaginaires. L'emploi très utile des poisons qu'elles faisaient en médecine, leur fit une réputation terrible d'empoisonneuses.

Leurs aveux, même spontanés, et avant la torture, – 29(5) – ne prouvent rien. Parfois ils les sauvaient. En Espagne où elles étaient si nombreuses et où l'on ne pouvait brûler tout, le juge leur imposait seulement quelque pénitence. Terrible aux juifs, aux Maures, il

l'était moins aux sorcières. Celles qui s'accusaient, « se soumettaient à l'Église », avaient de grandes chances d'être *relaxés* (*sic*). Elles portaient le *san benito*, et figuraient sur l'échafaud, augmentaient par leur nombre l'éclat de la fête. Mais elles étaient quittes pour quelques coups de fouet, et quelque temps passé dans un couvent. Au contraire, on brûlait très cruellement ceux qui défendaient leur honneur, qui niaient, qui ne voulaient mentir et s'accuser de choses fausses; ceux-là, on les appelait les rebelles et les endurcis. Admirable prime au mensonge, aux aveux faux ou vrais; elle les rendait très uniformes, à moins que la sorcière n'ajoutât quelque chose de piquant, d'obscène, d'horrible, qui faisait grand plaisir au juge, rehaussait sa victoire et la gloire de l'inquisition.

Mais ce qui obscurcit le plus ces documents, c'est la miraculeuse bêtise des rédacteurs. Les seuls qui soient un peu anciens, sont des scolastiques imbécilles, nourris de mots, des moines ignorants de la nature humaine, sans nulle expérience des réalités.

3

Le héros du genre est Sprenger, l'auteur du *Marteau des sorcières*, ce grand manuel de l'inquisition. Sprenger est le sot accompli, savant, cultivé en sottise, orné de tout ce que l'art peut ajouter à la nature. S'il dit un seul mot de bon sens, c'est pour servir de texte à un déluge d'âneries. Si par exemple il dit « que pour un sorcier il y a des milliers de sorcières » (chose vraie), c'est pour donner du fait mille explications ridicules. « *Fe-mina* vient de *fe* et de *minus*. La femme a moins de foi que l'homme ». Et, à deux pas de là: « Elle est en effet légère et crédule; elle incline toujours à croire ». – « Salomon eut raison de dire: 'La femme belle et folle est un anneau d'or au groin (*sic*) d'un porc'. Et ailleurs, Salomon encore: 'Sa gorge est douce comme l'huile, mais –29(5), *verso* – en bas ce n'est qu'absinthe'. Au reste, comment s'étonner de tout cela? N'a t'elle pas été faite d'une côte recourbée, c'est à dire d'une côte qui est tortue, dirigée contre l'homme? »

Le manuscrit ajoute en marge: Note. Songez, leur dit Bossuet, songez que vous venez d'un os surnuméraire. *Élévations*, 5^e semaine.

Il est bien entendu qu'avec des gens de cette force, nous sommes sûrs d'aller de l'absurde à l'absurde. Sur chaque point, nul doute que nous ne trouvions juste le contraire du bon sens.

Le terrible traité du Pacte, la supposition qu'on se livre, pour un petit gain éphémère, aux tourments éternels, ne les embarrasse pas. Partant...

(*A partir de Partant de l'idée que l'âme humaine jusqu'à Il faut rétablir la logique des vraisemblances, du moins les passages nécessaires d'une telle séduction, le manuscrit de l'Introduction reproduit, en placards, un passage du manuscrit du chapitre V, non imprimé dans le livre.*)

(Voir O, p 444, prés éd, p 405 Voir aussi la variante n° 23)

32 (7): Sur la longue voie du moyen âge, pendant qu'en bon maçon, je fondais, cimentais l'oeuvre qui finit cette année, quelqu'un me tirait par la manche, et voulait me faire dévier Qui? le noir personnage qui si longtemps effraya le monde, puis l'amusa encore et lui donna le plaisir d'avoir peur Le Diable demandait son histoire

A quoi je ne fis pas la moindre attention J'avais bien autre chose à faire L'Homme, la Nature, les solides réalités, qui se partagent ma vie, ne me permettent point de donner du temps à des ombres Je riais de ce vieux nieur, et lui disais (*sic*) toujours « Pardonnez-moi, Seigneur, mais vous n'existez pas »

« Qu'importe? dit-il insolemment Si je suis une idée je vaudrais qu'on me raconte »
– « Il importe beaucoup L'histoire d'un être de raison, d'un mot et d'une entité creuse, ne soutient pas plus l'écrivain qu'elle ne nourrit le lecteur Franchement qu'est-il arrivé de tous ceux qui complaisamment vous ont fait des mémoires – gens d'esprit, ils n'ont su, d'un sujet qu'on croyait piquant, tirer que peu, très peu de chose »

Grâce à Dieu, je ne céda point Comme tant d'autres, en traitant ce néant, j'aurais fait un néant, une ombre sur une ombre

4

A la longue, en y regardant, cette ombre transparente m'a laissé voir derrière la vivante réalité, de chair, de sang, qui couvra le nuage, qui le conçut de rien, mais, lui prêtant toujours de soi, alla l'amplifiant sans cesse Je saisis, j'atteignis une vraie personne mortelle, pleine de rêves, mais réelle et sensible, qui, mille années durant, n'a senti que trop de douleur!

Infortunée! Souillée et coupable souvent, mais qui n'en fut pas moins l'unique médecin du Moyen âge et sa fée salutaire Repoussée et maudite de ceux même qu'elle guérissait, sans amour, ami, ni famille, sur sa lande sauvage, elle se créa un être à elle Elle allaita, berça, ce terrible poupon

– 33(6) – On a fort discuté sur sa naissance, cherché ses origines à l'Orient, en Grèce, à Rome C'est Ahriman, c'est Typhon, c'est Pluton Rien de tout cela, bonnes gens Regardez mieux, voyez les ressemblances Je vous jure que Satan, le vrai Satan du moyen âge, c'est le rêve de la Sorcière

Comme il profita vite avec sa puissante nourrice! Comme il grandit, mais en changeant toujours selon ses circonstances à elle, ses royautés ou ses misères, la survant et lui ressemblant si fidèlement! Unie de plus en plus à lui, la triste solitaire, l'éternelle veuve, l'avait pour amant, pour époux Ravie de plus en plus, elle aimait ce géant De l'enfer à la terre, elle l'aimait déjà Mais, qu'elle l'adora, grand de la terre au ciel, au moment de la Renaissance, quand l'enfant de la nuit, tout à coup en pleine lumière, triompha et s'évanouit

Il en advint à la Sorcière ce qui arrive tous les jours aux plantes qu'elle employait, à ces utiles poisons qui ont sauvé (je crois, deux fois) l'humanité au moyen âge. Sombres fleurs, et maudites de l'enfant, du passant, pour leurs couleurs douteuses. Il a peur, il recule. Et ce sont là pourtant les *Consolantes* (Solanées), qui discrètement administrées, ont guéri, tout au moins endormi tant de maux.

4 Je ne peux pas me faire, à l'étourdi (*sic*), le chevalier de la Sorcière. Je crois que, sous une si cruelle malédiction, effarouchée, aigrie, elle en fut souvent digne. Cette vie infernale qu'on lui fit, de périls et d'outrages, dut, en aiguisant son esprit, lui pervertir le coeur. Je ne puis cependant qu'admirer la folie des hommes qui ensauvageaient à plaisir, poursuivaient comme une bête, la seule personne qui eût la tradition des recettes populaires, qui fit l'essai (enfantin, pourtant si utile) des sciences secourables où nous bénissons la Nature. Le clergé n'a pas assez de bûchers, le peuple assez d'injures, l'enfant assez de pierres, contre l'infortunée. Le poète (autre enfant) lui lance une autre pierre, plus cruelle pour une femme. Il suppose gratuitement, qu'elle était toujours laide et vieille. Au mot Sorcière, on voit les affreuses vieilles de Macbeth. Mais leurs cruels procès n'apprennent que trop le contraire. On en brûla de dix-sept ans.

(Fin du premier manuscrit de l'Introduction.)

(Voir O, p. 447, IX, VII, prés. éd. 408, X, IX.)

Le texte des variantes nos 5 et 6 constitue la seconde rédaction antérieure de l'Introduction.

34(9): Mais justement ce couchant sombre donne, longtemps avant l'aurore, comme il arrive aux pics des Alpes, une aube anticipée du jour.

5 « Nature les fait sorcières », dit quelqu'un en parlant des femmes. Et un autre (vers 1600): « On trouve, contre un sorcier, plusieurs milliers de sorcières ». Il ne faut pas s'en étonner. Le sorcier vient à la longue; c'est le produit d'un art voulu, c'est l'initiateur calculé des dons propres à la femme.

Elle naît Fée. Par le retour régulier de l'exaltation, elle est tout simplement Sibylle. Par l'amour, elle est Magicienne. Par sa finesse, sa malice (le plus souvent bienfaisante), elle est Sorcière, pour guérir, endormir et tromper nos maux.

Ce que l'Histoire ne disait pas, les Voyages nous l'ont appris. Ils nous ont révélé le monde, non plus cinq ou six peuples élus, mais la variété immense, infinie, de l'humanité. Et, avec cette variété, le début est toujours le même. C'est la femme, qui (pendant que l'homme court et combat) rêve et couve en soi, dans la sphère de l'esprit, donne l'essor intérieur à sa maternité religieuse. Elle a l'amour, l'émotion et le génie à jour fixe, et par suite la vue à distance, l'âlle infinie du désir et du rêve. D'autre part, elle est contrainte, par la loi physique, de tenir compte du temps, d'observer le ciel qui le mesure. Elle n'aime pas moins la terre. Jeune fille, les yeux baissés, elle regarde les fleurs amoureuses, les connaît. Femme et mère, elle y voit des simples et des secours pour ce qu'elle aime. Elle remplit, sans le savoir, ce haut sacerdoce, de guérir les blessures de l'homme, de fasciner la douleur.

Divination, rêve, médecine: autant de puissances d'Amour. Belles fontaines de religion! Les hommes s'en mêleront par la suite. La religion se formant, elle saura bien se faire son prêtre à la longue. Et tard, bien tard, une spécialité du temps civilisé naîtra. Je parle du médecin. Ce sont des démons hommes du sacerdoce primitif qui d'abord fut la Femme seule.

- 35(10) - Les reines mages de la Perse, la magicienne de Grèce, la belle, l'enivrante Circé, la sublimité des Sibylles, savez-vous ce que tout cela est devenu au Moyen âge? Faut-il le dire? C'est la Sorcière.

5

Celle qui, du trône d'Orient, enseigna les vertus des plantes et le voyage des étoiles, celle qui, au trépied de Delphes, rayonnante du dieu de lumière, donnait ses oracles au monde à genoux, - c'est elle, mille ans après, qu'on chasse comme une bête sauvage, qu'on poursuit aux carrefours, honnie, tirillée, lapidée, assise sur les charbons ardents!...

Effroyable persécution! Son crime est la fidélité qu'elle garde aux anciens Dieux, devenus *les mauvais esprits* (tout dieu d'une religion morte est démon pour la nouvelle).

Son crime est la double puissance par laquelle la femme a primé et toujours dépassé le prêtre: *l'inspiration*, la prescience; d'autre part un don contraire, *l'interrogation* patiente des vertus cachées qui dorment au sein de la plante, aux sources, au fonds de la terre.

Qui se souvient qu'elle fut jadis la brillante Sibylle? Cependant, à bien regarder, sont-elles si différentes? Est-ce l'âge qui les distingue? Non. On le verra dans ce livre. Si ce n'est plus la fille radieuse du soleil, c'est souvent à travers les ombres, sous le nom obligé de *vieille*, la jeune fée aux traits changeans, dans une insaisissable iris d'aurore et de crépuscule, fuyante et malicieuse, alternant volontiers ses rôles, fée à la clairière des forêts, noire magicienne au sabbat.

La différence réelle, c'est que la Sibylle prédisait le sort, et que la Sorcière le fait. Elle évoque, elle conjure, elle opère la destinée.

(A partir d'ici le manuscrit est conforme au texte définitif jusqu'à elle regarde le couchant; mais... La phrase est inachevée; le feuillet suivant manque.)

Le passage qui va de Les reines mages à au fonds de la terre a servi à la composition du feuillet d'épreuve 24(0) dont le texte a été annulé à l'exception de la phrase conservée dans le livre: Celle qui, du trône d'Orient, etc., jusqu'à assise sur les charbons ardents!... Voir O, p. VII, prés. éd., p. IX; voir aussi la variante n°1.

36(11): Les religions qui suivent leur cours naturel (comme a fait presque jusqu'à nous l'Hellénisme de l'antiquité), commencent par la Sibylle, finissent par la Sorcière. Nées pour ainsi dire dans les bras de la première qui les berce, les caresse, les embellit d'elle-même, plus tard, malades longtemps, mortes même, elles sont encore soutenues par la compassion de l'autre qui ne peut s'en détacher. La femme les crée plus que personne; la femme leur est fidèle. Les dieux sont comme les hommes; ils naissent et meurent sur son sein.

Mais ce n'est pas uniquement pour cette fidélité aux proscrits qu'elle est proscrite. Elle l'est pour son propre compte, pour le génie propre à la femme. Même aux temps antiques, n'étant que sibylle et magicienne, elle était déjà haïe. L'homme barbare, tellement devancé, dominé, avait honte d'obéir au faible, préférait le grossier jongleur à sa fine et charmante femme. Cette merveilleuse puissance qui n'est pourtant dans sa source qu'amour et douleur, elle est, il est vrai, fantasque, comme la mer; il en avait peur. « Si je me trouvais, disait-il, noyé en cette Sirène? Si la trop charmante Circé me changeait en bête? » Il en approchait, souvent menaçant, l'épée à la main. Il entreprenait de discipliner cruellement l'inspiration, liait la Sibylle au trépied. Ou bien, plus féroce encore, il brisait la pauvre Cassandre qui voulait lui dire l'avenir, l'éclairer et le sauver.

6 Combien plus a t'elle à craindre, maintenant, la femme inspirée, quand sa foi trop obstinée au passé, au monde fini, la met justement face à face de la colère du Dieu nouveau! Quand elle porte la malédiction dont est frappé l'Esprit antique, désormais nommé le Mauvais, le Malin, le Mal! Quand le sacerdoce si fort, la colossale hiérarchie du Moyen âge, a saisi, serré, durci l'humanité sous un cristal, où tout se voit, rien ne remue!... Quelle forêt est assez profonde, quelle lande assez hérissée d'épines et de ronces, pour cacher l'audacieuse?... Qu'elle ne se fie à personne. Elle est souvent trahie, livrée par ceux même qu'elle guérit... Hélas! si elle a un fils (miracle rare), elle est parfois dénoncée par l'enfant même... Oh! qu'elle est haïe, poursuivie! ... Elle l'est plus que Satan, je crois. Car, avec celui du passé, on entrevoit déjà en elle une lueur effrayante d'un Satan de l'avenir.

- 37(12) - Dans un petit livre de 1830, écrit le lendemain de Juillet, je disais: « La liberté, si longtemps proscrite sous le nom de Satan ». Cela n'était pas neuf. Mais on l'a répété.

C'est en effet un des rôles incontestables de Satan. Sa lutte date du premier jour du monde. Il est le Grand Proscrit, le banni, le bandit, le promeneur qui ne peut pas s'asseoir. Il est l'éternel *Robin Hood*, qui erre, va, vient dans la forêt. En français, les noms favoris qu'il se donne à lui-même font allusion à cela (*Vertbois, Joli bois*, etc.). C'est l'esprit du

libre désert, de la lande et de la prairie. A peine naquit-il un buisson, qu'il fit l'école buissonnière.

Il n'est pas moins l'esprit de la résistance logique. Il a mauvaise tête. Il discute, exige des preuves. Il n'admet pas le: *Quia absurdum*. Ni Pascal: *Abênissez-vous*. Ni le mot adorable du P. Canaye: « *Point de raison!...Oh! la belle raison!* »

Est-ce là tout? Satan n'est-il que révolte et raisonnement? Peut-on le limiter au rôle négatif de l'Ahriman Persan: « Celui qui dit toujours *Non*. » N'est-il rien autre chose que ce diabolotin *laïco* dont parle Dante, un scolastique, un nihiliste, outre creuse, nourrie de la viande légère des *nisi* et des *distinguo*, qui se nie, se détruit lui-même.

6 Les théologiens le voudraient ainsi. Mais leur inconséquence a pris soin de lui donner une bien autre base. Ils l'ont doté de siècle en siècle de vie, de force et de substance.

Et d'abord, tout le Moyen âge, du commencement jusqu'à la fin, lui adjuge la Nature, le déclare Prince du monde. Déjà saint Cyprien, dans une fleur reconnaît Satan. Pour les pères du concile de Bâle, au XV^e siècle, le chant du rossignol, c'est celui du Diable Vénus. On ne varie pas là-dessus. La couleur de Satan, c'est le vert, la verte feuillée. La ceinture magnifique de forêts, de fruits et de fleurs, dont follement s'enorgueillit la terre, c'est la livrée légère de ce roi du mensonge. Tout va disparaître un matin.

(C'est la fin du second manuscrit de l'Introduction. Voir O, p. V, VIII, XVII, et 2; prés. éd., p. VII, IX, XVII et 26. Voir aussi l'Introduction à l'Histoire Universelle, O.C., t. II, p. 238.)

LIVRE I^{er}Chapitre I^{er}

Manuscrit

Édition originale (O)

41(16): Est-il bien sûr, comme on l'a [tant dit] tant répété, que [les anciens fussent finis, ennuyés, las de vivre] les anciens dieux fussent finis, et eux mêmes blasés, ennuyés, las de vivre? qu'ils aient, de découragement, donné presque leur démission? que le christianisme [vivant] n'ait eu qu'à souffler sur ces vaines ombres?

On montre ces dieux dans Rome, on les montre dans le Capitole où ils n'ont été admis que par une mort préalable, je veux dire en abdiquant ce qu'ils avaient de sève locale, en reniant leur patrie, en cessant d'être les génies représentans [de telles contrées] de telles nations. Pour les recevoir, il est vrai, Rome avait pratiqué sur eux une sévère opération, les avait énervés, pâlis. Ces grands Dieux centralisés étaient devenus, dans leur vie officielle, [semblaient] de tristes fonctionnaires de l'empire romain. Mais cette aristocratie de l'Olympe, en sa décadence, n'avait nullement entraîné la foule des dieux indigènes, [la populace des Dieux fortement enracinés dans l'immensité des campagnes] la populace des Dieux encore en possession de l'immensité des campagnes, des bois, des monts, des fontaines, [confondus profondément avec] confondus intimement avec la vie de la contrée. [Dans l'Italie elle-même ces Dieux logés dans les chênes] Ces Dieux logés au coeur des chênes, dans les [sources (?)] eaux fuyantes et profondes, ne pouvaient en être expulsés.

[Qui dit cela? L'église même] Et qui dit cela? C'est l'église. Elle se contredit [rudement là dessus] rudement. [Après les avoir

3,10: *Idem, sauf eux-mêmes ennuyés, las de vivre au lieu de et eux-mêmes blasés, ennuyés, las de vivre.*

3,16: *Idem, sauf les génies représentant de telles nations au lieu de les génies représentans de telles nations.*

4,9: *Idem.*

dit morts, elle s'indigne de *[les voir en vie]* de *les voir toujours]* Quand elle a proclamé leur mort, elle s'indigne de leur vie.

0(17) [41(16), verso], R. 1: *[Si, de siècle en siècle, on recueille les témoignages (mot illisible) des évêques, des conciles, des Pères, ceux des moines qui écrivaient les légendes, on y trouve]* Si l'on suit, depuis Théodose, depuis la victoire du christianisme, des conciles, des Pères, ceux des moines qui écrivaient les légendes

Passage inachevé, annulé et immédiatement repris sur le feuillet 43(18), puis sur le feuillet 41(16).

43(18), verso, R. 2: Si l'on suit, de siècle en siècle, depuis la victoire du christianisme, les témoignages des conciles, des Pères, des moines légendaires, on y trouve l'aveu constant que cette victoire resta toujours incomplète. Tous s'indignent de voir que les vaincus ne sont pas morts, ou que les morts se survivent.

Passage annulé.

41(16), R. 3: De siècle en siècle, par la voix menaçante de ses conciles, elle leur intime de mourir... Et quoi? ils sont donc vivants?

7

« Ils sont des démons... » Donc, il vivent. Ne pouvant – 0(17) – en venir à bout, on laisse le peuple innocent les habiller, les déguiser. Par la légende, il les baptise, les impose à l'Église même. Mais, du moins, sont ils convertis? Pas encore. – 42(0) – *[Avec tout cela, ils ne sont pas finis encore. Ils subsistent, comme on va voir, en leur propre nature payenne]* – 0(17) – On les surprend qui sournoisement subsistent – 42(0) – en leur propre nature payenne.

4,14: *Idem.*

[Où sont-ils? *dans les bois, les déserts, dans la solitude. Oui, mais plus encore au foyer. Ils se maintiennent]* [Où sont-ils? *[Dans le bois seulement]* Dans le désert *seulement*, dans la forêt? Oui, mais surtout dans la maison *elle-même]* Où sont-ils? Dans le désert, sur la lande, dans la forêt? Oui, mais surtout dans la maison. Ils se maintiennent au plus intime des habitudes domestiques. *[Ce qu'ils gardent le plus du monde (n'ayant ni temple, ni autel), c'est le meilleur, c'est le foyer]* La femme les garde et les

4,21: *Idem.*

cache au ménage et au lit même. Ils ont là
le meilleur du monde (mieux que le temple),
p. 27, l. 4 le foyer.

Chapitre II

Manuscrit

Édition originale (O)

51(26): [Ces populations innocentes, qui créaient]

16,19: *Idem.*

Lorsqu'on lit encore aujourd'hui ces [belles et naïves] charmantes histoires, quand on entend [les très simples, mais très belles mélodies] les simples, naïves et graves mélodies où ces populations rurales ont mis tout leur jeune coeur, on ne peut y méconnaître un grand souffle, et l'on s'attendrit en songeant quel fut leur sort. Ils avaient pris la lettre le conseil touchant de l'église: « Soyez [comme enfans] des enfans – 52(0) [verso du 0(27)] – nouveaux nés ». Mais ils en firent l'application à laquelle [on ne songeait guère dans] on songeait le moins dans la pensée primitive. Autant le christianisme naissant avait craint, haï la Nature, autant ceux-ci aveuglement (*sic*) l'aimèrent, la crurent innocente, la [mêlèrent] sanctifièrent même [souvent] en la mêlant à la légende. [Les animaux humbles, utiles, que la Bible si durement ne nommait que 'les velus', que les premiers chrétiens dédaignent ou voyent avec défiance, deviennent les serviteurs des saints et partagent [leur vie solitaire] leur solitude. Même hors de la vie légendaire] Les animaux, que la Bible si durement nomme les velus, dont [le monachisme] le moine se défie, craignant d'y trouver des démons, [entrent] ils entrent dans ces belles histoires de la manière la plus touchante (ex. la [charmante] biche qui réchauffe, console Geneviève de Brabant). Même hors de la vie légendaire, dans l'existence commune, les humbles amis du foyer, [les compagnons courageux] les aides courageux du travail, remontent dans l'estime de l'homme.

16,25: *Idem, sauf* Autant le christianisme avait craint, haï la Nature, autant ceux-ci l'aimèrent au lieu de Autant le christianisme naissant avait craint, haï la Nature, autant ceux-ci aveuglement l'aimèrent.

17,7: *Idem.*

17,12: *Idem, sauf:*

1. s'il semble avoir pour eux au lieu de s'il semble même avoir pour eux.

8

p. 38 l. 9

Ils ont leur droit (v. Grimm, et mes *Origines*).
 Ils ont leurs fêtes. Si, [dans la – 0(27) –
 bonté de Dieu] dans l'immense bonté de
 Dieu, il y a place pour les plus petits, [s'il
 a pour eux une préférence *compâtissante*]
 s'il semble même avoir pour eux une préfé-
 rence [*de tendresse*] de pitié, pourquoi, dit
 le peuple de champs, pourquoi mon âne
 n'aurait-il jamais entrée à l'église? Il a ses
 défauts, sans doute, et ne [nous] me res-
 semble que plus. Il est rude travailleur,
 mais il a la tête dure; il est indocile, obstiné,
 enfin, c'est tout comme moi ».

(Les guillemets ouvrants ont été oubliés.)

2. pourquoi mon âne
 n'aurait-il pas entrée à
 l'église? *au lieu de* pourquoi
 mon âne n'aurait-il jamais
 entrée à l'église?

3. indocile, obstiné,
 entêté *au lieu de* indocile,
 obstiné

4. la parenthèse (v
 Grimm, et mes *Origines*) a
 été rejetée, dans l'imprimé,
 en note au bas de page:
 V. J. Grimm, *Rechtsalter-
 thumer*, et mes *Origines*
 du droit

9

0(27): Rude audace! parole profonde!
 Est-ce bien là ce qu'on – 53(28) – deman-
 dait, enfants emportés, indociles, quand on
 vous disait d'être enfans? On offrait [le
 vin] le lait. Vous buvez le vin [On vous
 conduisait doucement bride en main par
 l'étroit sentier. La bride est cassée... *et*
l'espoir, vous l'avez franchi d'un seul bond]
 On vous conduisait doucement bride en main
 par l'étroit sentier. Doux, timides, vous
 hésitez d'avancer. [Tout à coup] Et tout à
 coup, la bride est cassée... [*et l'infini de la*
carrière, vous le franchissez] La carrière,
 vous la franchissez d'un seul bond.

[On vous a imprudemment laissé faire vos
 saints, dresser votre autel, le charger,
 l'enterrer de fleurs, si bien qu'on le voit à
 peine] Oh! quelle imprudence ce fut de vous
 laisser faire vos saints, dresser l'autel, le
 parer, le charger, l'enterrer de fleurs. Voilà
 qu'on le distingue à peine. Et ce qu'on voit,
 [ce sont deux fées redoutables] c'est [l'hérésie
 sottement condamnée de l'Église] l'hérésie
 antique condamnée de l'Église, l'innocence
 de la nature, que dis-je une hérésie nouvelle
 qui ne finira pas demain: l'indépendance de
 l'homme.

19,1: *Idem*, sauf Rude
 audace! *au lieu de* Rude
 audace! parole profonde!

19,9: *Idem*

Écoutez et obéissez:

19,16: *Idem.*

– 54(29) – [Défense *désormais* d'inventer, *défense* de créer *des*] Défense d'inventer, de créer. Plus de légendes, plus de nouveaux saints. On en a assez. Défense d'innover dans le culte par de nouveaux chants; l'inspiration est interdite. Les martyrs qu'on découvrirait doivent se tenir dans le tombeau, modestement, et attendre qu'ils soient reconnus de l'Église. Défense au clergé, aux moines, de donner [*à des* colons] aux colons, aux serfs, la tonsure qui les affranchit. Voilà l'esprit étroit, tremblant de l'église [*carlovingien*] [*impériale [de l'âge carlovingien] aux âges carlovingiens*] carlovingienne. [Elle se repent d'avoir dit: «Soyez enfants »] Elle se dédit, se dément, elle dit aux enfants [« *Non*, soyez vieux »]: « Soyez vieux. »

19,17: *Idem.*

9

p. 40, l. 5

55(30): En vérité, l'on a moins le besoin d'aller à l'église. Mais elle ne nous tient pas quitte (*sic*). [*L'impérieuse cloche [appelle] exige*] [Elle exige que nous revenions écouter ce que nous ne comprenons plus] Elle exige que l'on revienne écouter ce qu'on n'entend plus.

20,15: *Idem.*

10

Dès lors un immense brouillard, un pesant brouillard gris de plomb, a enveloppé ce monde. Pour combien de temps, s'il vous plaît? Dans une effroyable durée de mille ans! Il pèse encore... Ô prodigieux supplice! [Un *phénomène inconnu a tenu tout le moyen âge*] Une langueur inconnue à tous les âges antérieurs, a tenu le moyen âge, même en partie les derniers temps, dans un état mitoyen entre la veille et le sommeil sous l'empire d'un phénomène désolant, intolérable, la convulsion d'ennui qu'on appelle: le baillement.

20,18: *Idem, sauf* Pendant dix siècles entiers, une langueur inconnue *au lieu de* Il pèse encore... Ô prodigieux supplice! Une langueur inconnue...

p. 41, l. 22

58(32): *Être vieux*, c'est être faible. Quand les Sarasins, les Northmans, nous menacent, que deviendrons-nous si le peuple suit ce conseil? Charlemagne pleure, l'Église pleure (dans la personne d'Hincmar). Elle avoue que les reliques, contre ces démons barbares, ne protègent plus l'autel.

21,20: *Être vieux*, c'est être faible. Quand les Sarrasins, les Northmans, nous menacent, que deviendrons-nous si le peuple reste vieux? Charlemagne pleure, l'Église pleure. Elle avoue que les reliques, contre ces démons barbares, ne protègent plus l'autel. (Note en bas de page: C'est le célèbre aveu d'Hincmar.)

0(33) [verso du 58(32)], R.1: Ne nous faut-il pas appeler le jeune bras de cet enfant indocile qu'on voulait lier, de ce jeune géant, le peuple? Mouvement...

Passage annulé, repris immédiatement sur le feuillet 58(32).

11

58(32), R.2: Ne faudrait-il pas appeler le bras de l'enfant indocile qu'on voulait lier, [du jeune géant] le bras du jeune géant qu'on tâchait de paralyser? – 0(33) – Mouvement contradictoire qui remplit le neuvième siècle. On retient le peuple, on le lance. On le craint et on l'appelle. Avec lui, par lui, à la hâte, [on bâtit des tours qui arrêteront les barbares, abriteront les prêtres et les saints, échappés de leurs églises, et qui ne les défendent plus] on fait des barrières, des abris qui arrêteront les barbares, couvriront les prêtres et les saints, échappés de leurs églises.

21,20: (suite): *Idem*, sauf allait lier et voulait paralyser au lieu de vouloir lier et de tâchait de paralyser.

p. 42, l. 22

12

59(34): [Il en est] De même le mot *servus* qui se dit pour *serviteur* (souvent très haut, prince d'Empire), signifiera pour le faible un *serf*, [misérable serf] un misérable serf dont la vie vaut un denier.

23,22: De même le mot *servus*, qui se dit pour *serviteur* (souvent très-haut serviteur, un comte ou prince d'Empire), signifiera pour le faible un *serf*, un misérable dont la vie vaut un denier.

12

p. 44, l. 15

Par cet exécrable filet, tous sont pris. Là bas cependant, il y a dans sa terre un homme qui soutient que sa terre est libre, *fief du soleil*. Il s'assoit sur une borne, il enfonce son chapeau, regarde passer le seigneur, [regarde passer l'Empereur, *ne fait qu'un signe poli à Frédéric barberousse*] regarde passer l'Empereur. « Va ton chemin, passe, Empereur. [Tu es si (?) ferme] Tu es ferme sur ton cheval, [moi sur] et moi sur ma borne encore plus. Tu passes, et je ne passe pas... Car je suis la Liberté. »

24,3: *Idem, sauf ils sont pris au lieu de tous sont pris et libre, un alev, un fief du soleil au lieu de libre, fief du soleil.*

(Cf. Origines du Droit, livre III, chap. III; O.C., t. III, p. 730.)

13

61(36): Ici, rien n'est d'invention. Cette épouvantable histoire revient sans cesse au moyen âge. [D] Oh! de quel glaive il fut percé! [(Plusieurs mots illisibles)] [J'ai abrégé, tout supprimé] J'ai abrégé, j'ai supprimé. [Chaque fois que je m'y reporte] Car chaque fois qu'on s'y reporte, le même acier, la même pointe aigue [me] traverse le coeur.

[Il en fut un (comte d'Avesnes) qui] Il en fut un sur la marche entre la France et l'Empire, qui, sous un outrage si grand, entra [dans une si terrible et si profonde fureur] dans une telle fureur qu'il ne trouva pas un seul mot. [Il lui advint comme à Roland, trahi, délaissé] Ce fut comme Roland trahi. [Tout son sang lui arriva à la gorge,] Tout son sang lui remonta, lui arriva à la gorge... Ses yeux flamboyaient, sa bouche muette, effroyablement éloquente, [effraya ses accusateurs] fit pâlir toute l'assemblée... Ils reculèrent... Il était mort... [Par] Ses veines avaient éclaté... Ses artères lançaient le sang rouge jusqu'au front de ses assassins.

25,17: *Idem, sauf j'ai supprimé, car chaque fois au lieu de j'ai supprimé. Car chaque fois.*

25,19: *Idem, sauf Il en fut un qui, sous un outrage si grand au lieu de Il en fut un sur la marche entre la France et l'Empire, qui, sous un outrage si grand.*

(La note en bas de page, qui dans le texte imprimé a été mise au mot assassins, ne figure pas dans le manuscrit.)

L'église, à ce moment là, devait au monde un miracle. Il ne vint pas. Loin de là, elle aida à la servitude, elle [eut] asservit [eut] elle-même, et se fit *prince du monde*. [Ceux qui n'] C'est le nom qu'on donnait au Diable. [Plusieurs, en revanche] Plusieurs dès lors se demandèrent si par ce changement de rôle, le Diable n'était pas l'église.

A partir d'ici l'imprimé ne reproduit pas le manuscrit et donne un texte différent.

- 62(37) - Résumons:

La violente contradiction que porte en lui le moyen âge, [le fait *ainsi* retomber à *chaque effort*] le fait toujours retomber. Il procède d'avortement en avortement. C'est ce qui fait son désespoir.

[En trois cents de *malheurs*] En trois cents ans de malheur, il arrive vers 800 à la monarchie de Charlemagne (au fonds tout épiscopale, où les conseils sont des conciles). Il avorte. Il est incapable de repousser les Normands. Ce Charlemagne impuissant est [*légitime* et bafoué] légitimement bafoué dans les poèmes et dans les romans. [On l'y voit] Il dort. [Il est *enchanté*. Pour couronne, il a un torchon] Il est ensorcelé; il est le jouet de tous. On escamote sa couronne; on le couronne d'un torchon. Il s'éveille, aux rires de ses preux, pour voir en sa main un tison éteint au lieu de l'épée de l'Empire.

[Mais les preux qui rient du monarque, que font-ils? Ils anéantissent le peu qui restaient d'hommes libres, et [à la monarchie impuissante] à cette unité impuissante, ils substituent la division infinie du régime féodal, écrasent les derniers hommes libres. A ce prix] Mais ces preux qui rient, que font-ils dans le sommeil de l'empereur. Ils le volent; de gouvenerurs ils se font propriétaires des terres qu'on leur a confiées. Ils les divisent à l'infini, écrasent les derniers hommes libres. A ce prix, on aura la paix?

point du tout. Le moyen âge avorte [encore sous cette forme] encore. [Ce chaos infini de guerres (mot illisible) se serait dévoré lui même, [sans] si le prêtre aidé des communes n'eût réussi, par momens, à donner la Trêve de Dieu] Il arrive à de telles famines qu'on vendit la chair humaine sur le marché de Tournai. Le chaos infini des guerres se serait dévoré lui même si les communes aidant le prêtre, n'eussent par momens, à main armée, imposé la Trêve de Dieu.

13

L' excès des maux refait le roi. Le clergé et les communes relèvent le pouvoir central. [L'église fait la grandeur, refait un Charlemagne, un Saint Louis, en lui donnant] L'église du XIII^e se recrée un Charlemagne, Saint Louis, en lui donnant la confiscation du Midi, en écrasant les renaissantes libertés de l'esprit humain. Le second Charlemagne avorte; [la royauté, féodalité, vaincues (?) à Crécy, Poitiers, Azincourt, sont si faibles] royauté, féodalité, sont si faibles que, par trois fois, il suffit d'une bataille pour amener l'invasion. Elles nous – 63(38) – défendent des Anglais, tout comme les Carlovingiens nous défendirent des Normands.

C'est une merveille de voir nos historiens [travailler à se tromper sur tout cela, méconnaître cet avortement, ne tenir compte de l'épouvantable durée] travailler à se tromper sur tout cela. Ils font semblant de ne pas voir cet avortement successif. Ils glissent, ne tiennent nul compte de l'épouvantable durée d'un âge tellement stérile, qui, en mille ans de progrès, d'améliorations ['succesives'], nous amène [aux crises [horribles] barbares des révolutions] aux revolutions cabochiennes, à la folie de Charles VI, qui firent un Anglais roi de France. ['Progrès' admirable en effet qui donnent (sic) la mort des communes, et des nobles chants de Roland, nous [fait arriver]

amène à la chronique platte, bavarde de Monstrelet (plus bavard qu'un pot à moutarde, dit si justement Montaigne), à l'immoralité pédante du petit Jehan de Saintré] Progrès admirable en effet qui nous donne vers la fin un tel aplatissement [*de l'ame*]. Nous partons au XI^e siècle des nobles chants de Roland, et de progrès en progrès nous arrivons au Roman de la Rose, à la chronique platte, bavarde de Monstrelet.

13

Répetons le. Par trois fois le genre humain désespéra. [*Trois fois, (mot illisible)*] [Désespoir après Charlemagne, et triomphe des démons payens du Nord [*brûleurs de* sur les saints; le grand pirate, le brûleur de reliques [*Hastings*]] est un paysan champenois] Désespoir après Charlemagne; triomphe des démons du Nord; leur héros, le grand pirate, brûleur d'églises et de reliques est un paysan champenois. [Désespoir après Saint Louis [*Alors commencent*] [*Comme on verra*] [*alors commencent les 'pactes'*]] [Désespoir après Saint Louis. *C'est proprement* l'avènement de Satan] Désespoir après Saint Louis et sous Philippe le bel. C'est l'avènement de Satan. L'enfer est centralisé, et l'on contracte avec lui, comme puissance régulière. [Les 'pactes' commencent.] La volonté est livrée. Les *pactes* commencent, se donnent. – Désespoir sous Charles VI. [*On le*] [Satan a fait tant de progrès qu'on reconnaît *expressément* qu'il a envahi la nature] Satan est décidément maître. Les théologiens reconnaissent qu'il a envahi la nature, qu'il imite à volonté tous les changemens naturels. Le surnaturel, le miracle, le rare et l'accidentel, [*c'est le petit lot de Dieu*] c'est le lot qu'on laisse à Dieu.

Chapitre III

Manuscrit

Édition originale (O)

14

64(0): C'était l'effet de deux choses, [d'une] [de l'extrême ignorance] de la parfaite ignorance, et de l'habitation commune qui mêlait les proches parens. Il semble qu'ils avaient à peine connaissance de notre morale. La leur, pour l'union des sexes, [était celle] était plutôt celle des patriarches, [de la très haute antiquité qui marie les proches. Ne se dispersant pas encore dans les forêts, les déserts qui les entouraient, ne cultivant que la banlieue d'un palais Mérovingien] de la haute antiquité qui regarde comme libertinage le mariage avec l'étrangère, et ne permet que la parente. Les familles [parentes] alliées, n'en faisaient qu'une. N'osant encore disperser leurs demeures dans [les forêts, les déserts] les déserts qui les entouraient, ne cultivant que la banlieue d'un palais Mérovingien ou d'un monastère, ils se refugiaient chaque soir, avec leurs bestiaux, sous le toit d'une vaste villa. De là des inconvéniens analogues à ceux de l'*ergastulum* antique, où l'on entassait [la nuit] les esclaves. Plusieurs de ces communautés subsistèrent au moyen âge et au delà. Le seigneur s'occupait peu de ce qui [résultait d'un tel pêle-mêle] en résultait. [Ils regardaient] Il regardait comme une seule famille cette tribu, [la] cette masse de gens « levans et couchans ensemble », – [autrement dit « de gens mangeant à un pain et à un pot »] « mangeant à un pain et à un pot ».

p. 48, l. 10

27,10: *Idem, sauf* La leur, malgré les défenses, semblait celle des patriarches, *au lieu de* La leur, pour l'union des sexes, était plutôt celle des patriarches.

67(42): Ils lui parlent; nous savons de quoi. Ils réveillent en elle [bien des choses que lui dit sa mère] les choses que lui disait

30,18: *Idem.*

15

sa mère, sa grand'mère, [*des choses bien antiques, qui, pendant des siècles sans doute, ont passé*] [*des choses*] choses antiques, qui, pendant des siècles, ont passé de femme en femme. C'est l'innocent souvenir des vieux esprits de la contrée, touchante religion de famille, qui, dans l'habitation commune, et son bruyant pêle mêle, eut peu de force sans doute, mais qui [*'revient' hanter*] *revient* et qui hante la cabane solitaire. Monde singulier, délicat, des fées, des lutins, [*tout fait*] fait pour une ame de femme. Dès que la grande création de la Légende des saints s'arrête et tarit, cette légende plus [*ancienne vient partager avec eux*] ancienne et bien autrement poétique, vient partager avec eux, et secrètement, doucement, [*elle les*] [*règne, bien autrement chérie dans le silence du coeur*] règne et prévaut de beaucoup. [Elle est le trésor de la femme, *son secret, son mystère à elle, dont elle n'ose guère parler, mais* qu'elle creuse, couve, caresse. *C'est un monde tout féminin.* La fée] Elle est le trésor de la femme qu'elle choye, couve, caresse. La fée, est une femme aussi, le fantastique miroir où elle se regarde [*embellie, riche, puissante, donnant le bonheur*] embellie.

Le lutin ou le follet, c'est un petit serviteur, [*doux, obéissant, ami, mais pas (?) un amant*] un imperceptible ami, un amant? [*non, c'est trop dire, elle en aurait grand scrupule*] ne le disons pas, elle aurait trop de scrupule. Mais, [*est*] quoi! il est si petit!

[*Ces esprits*] [Que furent ces fées, ces esprits? *On croit*] Que furent les fées? Ce qu'on en dit, c'est que, jadis, [*princesses des Gaules*] reines des Gaules, fières et fantasques, [*au*] à l'arrivée [du Christ et des saints] du Christ et de ses apôtres, elles se montrèrent impertinentes, tournèrent

30,27 *Idem, sauf* regne secrètement, doucement Elle est le trésor de la femme, qui la choye et la caresse au lieu de et secrètement, doucement, règne et prévaut de beaucoup Elle est le trésor de la femme qu'elle choye, couve, caresse

Passage annulé, dont l'idée sera reprise sur le feuillet 79(51), O p 40, près éd p 59

31,8 *Idem, sauf le* passage signalé ci-dessous, non reproduit dans le livre

15

le dos. En Bretagne, elles dansaient à ce moment, et ne cessèrent pas de danser. De là leur cruelle sentence. Elles sont condamnées à vivre jusqu'au jour du Jugement. Plusieurs sont réduites à la taille du lapin, de la souris. [Exemples] Exemple, les Kovrigwans (les fées naines) [de Bretagne], qui, la nuit, autour des [vieilles pierres, vous] vieilles pierres druidiques, vous enlacent de leurs danses. [Exemples] Exemple, la jolie reine Mab, qui s'est fait un char royal dans une coquille de noix. Elles sont un peu capricieuses, et parfois de mauvaise – 68(43) – humeur. Mais comment s'en étonner, dans cette triste destinée? Toutes petites et bizarres qu'elles puissent être, elles ont un coeur, elles ont besoin d'être aimées. Quand un jeune homme est à leur gré, elles [(*mot illisible*)] se montrent, mignonnes et charmantes, déroulant sous un peigne d'or leurs blondes chevelures. Elles vont jusqu'à se dire chrétiennes. Mais plusieurs sont marquées d'un signe. La Mellusine, à certains jours, finit en queue de serpent, une autre a un pied de biche. [Malgré leur nature variable, elles ne sont pas incapables de s'attacher à une [mai] maison. A la naissance d'un enfant] Elles sont bonnes, elles sont mauvaises et pleines de fantaisies. A la naissance d'un enfant, elles descendent par la cheminée, le douent et font son destin. Elles aiment les bonnes fileuses, filent elles-mêmes divinement. On dit: filer comme une fée.

– 69(44) – Les contes de fées, dégagés des ornemens ridicules dont les derniers rédacteurs les ont affublés, sont le coeur du peuple même. Ils marquent une époque poétique [entre le communisme], et relativement délicate, entre le communisme grossier de la villa primitive, et la licence du temps où une bourgeoisie naissante [fit les fabliaux] fit nos cyniques fabliaux.

Quand un jeune homme, etc., jusqu'à en pied de biche: *passage annulé, puis rétabli (au moyen de l'indication Rien n'est effacé), mais finalement abandonné.*

32.7: *Idem*, sauf époque poétique au lieu de époque poétique, et relativement délicate.

71(45), verso, R.1:.... ils sortent du temps très (*déchirure du papier*) où l'on mangeait la chair humaine (c'est ce que disent les contes d'ogres, tout historiques). Mais généralement ils disent des choses bien plus élevés (*sic*), et d'une éternelle poésie. L'oiseau bleu

Passage annulé, immédiatement repris sur le feuillet 70(0).

15

70(0), R.2: [*Ils ont*] Ces contes ont une partie historique, rappellent les grandes famines (dans les [*contes d'ogres*] ogres, etc.). [*Ils jettent même un regard perçant à travers la tour féodale, compâtissent au sort de la femme douce, victime du féroce baron (barbe bleue).*] Mais généralement ils planent bien plus haut que toute histoire, [*et sur*] sur l'aîle de l'oiseau bleu, [*ils nagent dans*] dans une éternelle poésie, disent nos vœux, toujours les mêmes, l'immuable histoire du cœur. Le désir... (*sans alinéa.*)

32,14: *Idem.*

p. 51, l. 6

16

70(0): ... sans pleurer. [*C'est que deux choses [sont] étaient dessous, sans nul doute, l'amour impossible, désespéré, de telles classes que souvent la nature cruelle*] Une passion très réelle, très sincère est là dessous, l'amour malheureux, sans espoir, que souvent la nature cruelle mit entre les pauvres âmes de condition trop différente, la douleur de la paysanne de ne pouvoir se faire belle pour être aimée du chevalier, les soupirs étouffés du serf quand le long de – 71(45) – son sillon [*il voit, brillante, adorée, [entrer (?)] chevaucher, passer*] il voit, sur son cheval blanc, passer un trop charmant éclair, la belle, l'adorée châtelaine. C'est, comme dans l'orient, l'idylle mélancolique des impossibles amours de la Rose et du Rossignol, [*avec grande*] mais avec grande différence. [*Ces amans tous deux sont beaux à leur manière. Ici l'amour occidental se fait l'aveu désespérant, qui dit:*] L'oiseau et la fleur sont beaux, même égaux dans la beauté. Mais ici l'être inférieur, si bas placé, se

33,8: *Idem, sauf* et du Rossignol. Toutefois, grande différence: l'oiseau au lieu de et du Rossignol, mais avec grande différence. L'oiseau et d'une volonté héroïque, et par la grandeur du désir, il perce, au lieu de d'une volonté héroïque, et d'une force colossale, il perce.

16

fait l'aveu: « Je suis laid, je suis un monstre! » Que de pleurs! [*Mais*]... En même temps, plus puissamment qu'en Orient, [*par*] d'une volonté héroïque, [*avec*] et d'une force colossale, il perce les vaines enveloppes [*avec*]. [*Le mot du monstre*] [*Le monstre aime tant*] Il aime tant qu'il est aimé, [*et à l'instant qu'il devient beau*] ce monstre, et il en devient beau.

[Une tendresse infinie, *un adorable coeur de femme* est dans tout] Une tendresse infinie est dans tout cela. Cette ame enchantée...

33,27 *Idem*

p. 53, l 14

17

72(46): Est-ce qu'elle est donc si laide, cette petite femme du serf, dont l'imagination rêveuse [*a enfanté* tout cela] se nourrit de tout cela? [Je l'ai dit, *elle est fileuse, elle garde ses bêtes, fait quelques*] Je l'ai dit, elle fait le ménage, elle file en gardant ses bêtes, elle va à la forêt, et ramasse un peu de bois. [*Mais elle n'est point du tout la rude et laide* paysanne que fera plus tard] Elle n'a pas encore les rudes travaux, elle n'est point la paysanne que fera plus tard la grande culture du blé. Elle n'est pas la grasse bourgeoise, [*lourde et séden*] [*lourde, immobile* et oisive] lourde et oisive des villes sur laquelle nos ayeux ont fait tant de contes gras. [*Celle-ci a peu, mange peu. Elle se sent sous*] Celle-ci n'a nulle sécurité, elle est timide, elle est douce, elle se sent sous la main de Dieu. Elle voit sur la montagne le noir et menaçant château d'où mille maux peuvent descendre. Elle craint, honore son mari. [*Serf ailleurs*] Serf ailleurs, près d'elle, il est roi. Elle lui réserve le meilleur, vit de rien. Elle est [*fine et maigre*, comme les saintes] svelte et mince, comme les saintes des églises. [*La trop faible* nourriture] La très faible nourriture de ces temps fait des créatures fines, nobles relativement, [*parfois*] [*trop souvent de pâles roses, faibles et qui n'ont que des nerfs. De là la grande*

34,21 *Idem, sauf*

1 elle n'est point la laide paysanne *au lieu de* elle n'est point la paysanne,

2 doit faire des créatures fines *au lieu de* fait des créatures fines, nobles relativement,

3 la danse épileptique du quatorzième siècle *au lieu de* la danse du XIV^e siècle.

maladie nerveuse du XIV^e siècle] mais chez qui la vie est faible. Immenses mortalités d'enfans. Ces pâles roses [*qui ont*] n'ont que des nerfs. [De là viendra la *bizarre maladie nerveuse* du XIV^e siècle] De là éclatera plus tard la [*terrible*] danse du XIV^e siècle. Maintenant, vers le XII^e, [*deux choses y sont attachées*, la nuit le somnambulisme, le jour *nombre d'illusions, de rêveries* et le don des larmes] deux faiblesses sont attachées à cet état de demi jeûne, la nuit le somnambulisme, et le jour l'illusion, la rêverie et le don des larmes.

17

[Cette femme, tout innocente, *elle cache pourtant une chose* qu'elle ne dit jamais à l'église [*dont mê*] [*qui*] *dont même elle n'ose pas toujours parler beaucoup à son mari. C'est son secret, c'est son mystère. Elle ne peut tirer de son coeur le souvenir*] Cette femme, tout innocente, [*bonne chrétienne, elle*] elle a pourtant, nous l'avons dit, un secret qu'elle ne dit jamais à l'église. Elle enferme dans son coeur le souvenir, la compassion des pauvres anciens dieux [*déchus*] – 73(47) – tombés à [*l'état de génies?*] l'état d'Esprits? Pour être Esprits, ne croyez pas qu'ils soient exempts de souffrances. Logés aux pierres, au coeur des chênes, [*ils souffrent beaucoup de l'hiver*] ils sont bien malheureux l'hiver. Ils aiment fort la chaleur. Ils rôdent autour des maisons. [*N'ayant plus d'encens, ni victimes, ils prennent*] On en a vu dans les étables se réchauffer près des bestiaux. N'ayant plus d'encens, ni victimes, ils prennent parfois un peu de lait. [*La ménagère, tout économe qu'elle est, pense cependant à eux. Elle ne prive pas son mari*] La ménagère économe ne prive pas son mari, mais elle diminue sa part, et le soir laisse un peu de crème. Touchante aumône. [*Mais ces esprits vivent aussi de lumière. La nuit, elle se hasarde*] [*Ces esprits [ont] sont*] Ces esprits qui ne paraissent plus que de nuit,

35,20. *Idem, sauf* N'ayant plus d'encens, de victimes, ils prennent parfois du lait au lieu de N'ayant plus d'encens, ni victimes, ils prennent parfois un peu de lait et un peu de crème. (*Alinéa*), au lieu de un peu de crème. Touchante aumône. (*Sans alinéa*.)

36,10. *Idem, sauf* avides de lumières au lieu de avides de lumière.

17

p. 54, l. 21

[et] exilés du jour, [aiment] le regrettent et sont avides de lumière. La nuit, elle se hasarde, et timidement va porter un humble petit fanal au grand chêne où ils habitent, à la mystérieuse fontaine [où la flamme] [dont le miroir double la flamme et égaye ces tristes proscrits] dont le miroir, doublant la flamme, égayera les tristes proscrits.

18

78(50): Il a ses défauts cependant. Il est léger, audacieux, et, si on ne le tenait [un peu], il s'émanciperait peut être [et ferait un peu le moqueur]. Il observe, écoute trop; [il (mot en surcharge) reedit ce qu'elle a dit dans] il reedit parfois au matin [telle] tel petit mot [qu'elle regrette d'avoir dit tout haut au coucher, quand] qu'elle a dit [à demie voix] tout bas, tout bas, au coucher, quand la lumière était éteinte. Elle le sait fort indiscret, trop curieux. Elle est gênée de se sentir suivie partout [et elle y trouve pourtant un] [et elle en est honteuse parfois et pourtant y a, malgré elle, un petit plaisir] s'en plaint et y a plaisir. [Elle le renvoie, le gronde, le menace, enfin se croit seule, et à ce moment même se sent caressée d'un souffle léger, comme d'une aîle d'oiseau... Il rit, sa gentille voix] Parfois elle le renvoie, le menace, enfin se croit seule et se rassure tout à fait... Mais au moment elle se sent caressée d'un souffle léger, ou comme d'une aîle d'oiseau... [Il rit, sa gentille voix, sans moquerie, dit son plaisir à surprendre sa chère maîtresse] Il était sous une feuille... Il rit... Sa gentille voix, sans moquerie, dit le plaisir à surprendre de ce tout petit Actéon... La voilà bien en colère. [Lui sans trouble: « Non, chère maîtresse, au fonds vous n'êtes pas fâchée »] Mais le drôle: « Non, chère mignonne, vous n'êtes pas fâchée. »

39,13: *Idem, sauf* dit le plaisir qu'il a eu à surprendre sa pudique maîtresse au lieu de dit le plaisir à surprendre de ce tout petit Actéon et « Non, chérie, mignonne, vous n'en êtes pas fâchée » au lieu de « Non, chère mignonne, vous n'êtes pas fâchée. »

[Elle a honte *de voir qu'il a*] Elle a honte, n'ose plus rien dire. Mais elle entrevoit alors qu'elle l'aime trop. Elle en a scrupule, et l'aime encore davantage. – 79(51) – La nuit, elle a cru le sentir au lit qui s'était glissé. Elle a eu peur, a prié, s'est serrée à son mari. Que fera t'elle? elle n'a pas la force de le dire à l'église. Elle le dit [à] au mari qui d'abord en rit et doute. Elle avoue alors un peu plus, qu'il est espiègle, audacieux. « Mais, qu'importe, il est si petit! » Ainsi, lui même la rassure.

Devons-nous être rassurés, nous autres qui voyons mieux? Elle est bien innocente encore. [*Je ne veux*] Elle aurait horreur d'imiter la grande dame de là haut, qui a, par devant [son mari, sa cour d'amans, son *petit page favori*] le mari, sa cour d'amans et son page. Avouons le pourtant, le lutin a déjà fait bien du chemin. [*Imp*] Il est impossible d'avoir [un serviteur, un *page plus petit que celui que couvre une feuille*. Et, avec tout cela, il tient de l'amant] un serviteur moins compromettant que celui qui [*peut tenir sous une feuille*] se cache tout entier dans une rose. Et, avec cela, il tient de l'amant. Plus envahissant que nul autre, [*ne serait peut-être*] si petit, il glisse partout.

Il glisse au coeur du mari même, lui fait sa cour, gagne ses bonnes grâces. [*Il est étonné de voir qu'il lui soigne*] Il lui soigne – 80(0) – ses outils, lui travaille le jardin, et le soir, pour récompense, derrière l'enfant et le chat, se tapit dans la cheminée. On entend sa petite voix [*passer*] tout comme celle du grillon, mais on ne le voit pas beaucoup, [*sauf lorsqu'une lueur passe, et éclaire une certaine fente*] à moins qu'une faible lueur n'éclaire une certaine fente où il aime à se tenir. Alors on voit, on croit voir, [un minois subtil, *aigu, comme il convient aux esprits*] un minois subtil. On lui dit: « Oh! petit, nous t'avons vu! »

40,8: *Idem*, sauf a prié Dieu au lieu de a prié et que ce follet est espiègle, parfois trop audacieux... « Qu'importe, il est si petit! » au lieu de qu'il est espiègle, audacieux. « Mais, qu'importe, il est si petit! »

40,18: *Idem*, sauf Im-possible d'avoir un page moins compromettant que celui qui se cache dans une rose au lieu de Il est impossible d'avoir un serviteur moins compromettant que celui qui se cache tout entier dans une rose.

41,1: *Idem*.

18

Chapitre IV

Rédactions antérieures

87(56), verso (à l'envers), R.A.: appeler à lui l'Esprit des trésors cachés, qui les dispense à qui il veut. Mais, dans sa sombre attitude, dans son regard trouble, hésitant, regardez le et vous direz: il voudrait se donner au Diable.

19 Dans la sécurité des villes, on peut écrire des facéties licencieuses. A t'on donc tant envie de rire? Non, l'aspect des campagnes est sombre. Les autres facéties en pierre, mêlées de burlesque et d'horreur que les prêtres font sculpter aux portes des églises, feraient croire aussi que les populations d'alors, toutes livrées au plaisir, ne songeaient qu'à l'oeuvre de chair. Hélas! Les chroniques du temps qui relatent tant de misères, de famines, de jeûnes forcés, en font rabattre quelque chose. Certains désordres avaient cessé (surtout les guerres entre seigneurs), mais dans le grand loisir qu'ils eurent, d'autres désordres commencèrent. Moins d'incendies et moins de meurtres. Mais plus d'outrages à la famille, plus de caprices tyranniques, dégradans, avilissans. Les serfs des temps antérieurs, races grossières, que le seigneur distinguait à peine de leurs bestiaux, étaient gardés par la laideur, la malpropreté rebutante, leur insensibilité même. Au XIII^e siècle, la famille, dégrossie et épuisée, embellie, souvent touchante et gracieuse, invite bien plus l'outrage, en donne les tentations. La victime, honnête et pieuse, donne plus de plaisir dans les pleurs. Plaisir digne du Démon. Mais si le tyran en fait l'oeuvre, l'homme outragé est bien tenté de l'invoquer. Pour se venger, il voudrait se donner au Diable.

Non, ce n'est pas, comme les prêtres, dans leur grasserie de plaisir, le supposaient, ce n'est pas pour les plaisirs de la chair et de la

(Voir O, p. 45; prés. éd., p. 63.)

20 **91(58), verso (à l'envers), R.A.:** forme d'une exécution militaire, si elle n'était battue brutalisée, si elle n'avait crié, pleuré, appelé le mari à elle. Mais un autre le tenait à la pointe de l'épée collé au mur et voyant tout.

(Voir O, p. 50; prés. éd., p. 67.)

Manuscrit

Édition originale (O)

21

85(54): Les logemens de ces châteaux [*en disent plus que*], dans ceux qu'on peut voir encore, en disent plus que tous les livres. Hommes d'armes, pages, valets, entassés la nuit sous [(*mot illisible*)] de basses voûtes, dans une confusion choquante, et très sale fatalement, [le *plus souvent retenus aux créneaux*] le jour retenus aux créneaux, aux terrasses étroites, dans le plus désolant ennui, ne respiraient, ne vivaient que [dans leurs *violentes échappées non plus de guerre sur terres voisines, mais de chasse*] dans leurs échappées d'en bas. Echappées non plus de guerre sur les terres voisines, mais de chasse, et de chasse à l'homme, je veux dire, d'avanies sans nombre, [*et d'outrages au paysan*] d'outrages aux familles serves. Le seigneur savait bien lui même qu'une telle masse d'hommes sans femmes ne pouvait être paisible [*et contenue au château* qu'en les lâchant] qu'en les lâchant par momens. [*L'effroyable idée d'un enfer où Dieu employe les coupables, les plus coupables de tous, à torturer de pauvres ames qui ont péché beaucoup moins, se réalisait à la lettre*] [La choquante idée du *dogme, l'idée d'un enfer*] La choquante idée d'un enfer où Dieu employe des ames scélérates, les plus coupables de toutes, à torturer les moins coupables qu'il leur livre pour jouet, ce beau dogme du moyen âge se réalisait à la lettre. L'homme sentait l'absence de Dieu, le niait. Chaque razzia prouvait le règne de Satan, [*et*] faisait croire que c'était à lui qu'il fallait dès lors s'adresser.

47,7: *Idem, sauf:*

1. sous de basses voûtes
au lieu de sous de basses voûtes, dans une confusion choquante, et très sale fatalement.

2. non plus de guerres
sur les terres voisines au lieu de non plus de guerre sur les terres voisines.

3. sentait l'absence de Dieu au lieu de sentait l'absence de Dieu, le niait.

22

86(55): [Toutes *les lois* féodales] Toutes coutumes féodales, même sans faire mention de cela, impose (*sic*) à la mariée de monter au château, d'y porter [*le*] « le mets de mariage » . Chose odieuse de l'obliger à s'aventurer ainsi [*dans ce*] au hasard de ce que peut faire de la pauvre créature cette meute de célibataires impudens et effrénés. On voit d'ici la scène honteuse. Le jeune époux amenant au château son épouse. On imagine les rires des chevaliers, des valets, les espiègleries des pages autour de ces infortunés. « La présence de la châtelaine les retiendra? » Point du tout. [*Les dames* que les romans veulent faire croire si délicates, mais qui *commandaient* aux hommes dans l'absence du mari, qui *tenait* (*sic*) le mari par les fiefs qu'elles apportait (*sic*)] [*Les dames* que les romans veulent faire croire si délicates, mais qui *commandaient* aux hommes dans l'absence du mari, qui *jugeaient*, qui *châtiaient*, qui *ordonnaient* des supplices, qui] La dame que les romans veulent faire croire si délicates (*sic*), mais qui commandait aux hommes dans l'absence du mari, qui jugeait, qui châtiât, qui ordonnait des supplices, qui tenait le mari même par les fiefs qu'elles (*sic*) apportait, [*cette dame, bien des faits le prouvent, [était hautaine, fort dure, pour une serve surtout qui] [souvent hautaine et fort dure pour une serve surtout qui]*] cette dame n'était guère tendre, pour une serve surtout qui peut être était jolie. C'était un baron auprès du baron. Ayant fort publiquement son chevalier [,] et son page, elle n'était pas fâchée d'autoriser [*par les libertés*] ses libertés par les libertés du mari. Elle ne fera pas – 87(56) – obstacle à la farce, à l'amusement qu'on prend de cet homme tremblant qui veut racheter sa femme. On lui suce la moëlle et le sang. Pourquoi cela? C'est qu'il

49,17: *Idem, sauf* imposent au lieu de impose.

50,1: *Idem, sauf* Ayant fort publiquement, selon l'usage d'alors, son chevalier et son page au lieu de C'était un baron auprès du baron. Ayant fort publiquement son chevalier et son page...

50,16: *Idem, sauf* On marchande d'abord avec lui, on rit des tortures « du paysan avare; » on lui suce la moëlle et le sang.

22

est trop proprement habillé, qu'il est honnête, rangé, qu'il marque dans le village. Pourquoi? C'est qu'elle est pieuse, [*c'est qu'elle*] [*visiblement pure*] chaste, pure, c'est qu'elle l'aime [*et qu'elle a peur*. Ses beaux yeux demandent grâce], qu'elle a peur et qu'elle pleure. Ses beaux yeux demandent grâce. Le malheureux offre tout, ce qu'il a, la dot encore... C'est trop peu. Là il s'irrite. Tel n'a presque rien payé!... [*Là*] Mais toute la meute l'entoure, on crie; bâtons et balais travaillent sur lui, comme grêle. On le pousse, on le précipite [*on ferme la porte sur lui*]. On lui crie: Vilain jaloux, vilaine face de carême, on ne la prend pas ta femme, on te la rendra ce soir, et, pour comble d'honneur, grosse! Remercie, vous voilà nobles. Ton aîné sera baron! – Chacun se met aux fenêtres pour voir la figure grotesque de ce mort en habit de nôces... Les éclats de rire le suivent, et la bruyante canaille, jusqu'au dernier marmiton, donne la chasse au cocu.

Cet homme là aurait crevé, s'il n'espérait dans le démon. Il rentre seul. Est-elle vide, [*la pauvre maison désolée*] cette maison désolée? Non, il y trouve compagnie. [Au foyer siège Satan... [*ô terrible*] *ô mortelle tentation*] Au foyer siège Satan.

[Elle lui revient, *au bout d'une heure, la pauvre, et dans quel état!*] Qu'advient-il? Mais bientôt, elle lui revient, la pauvre – hélas! en quel état! Elle se jette à ses genoux. [*Mais lui...*] [*Mais il lui met*]... Et il lui met les bras au cou. [Il *pleure*, à faire trembler *les murs*. *Douleur, amour. Ciel, abîme*. Avec elle pourtant rentre Dieu] Il pleure, sanglote, rugit à faire trembler la maison... Oh! que de douleur et d'amour!... Avec elle pourtant rentre Dieu. Satan n'aura rien pour ce jour. Le pacte n'est pas mûr encore.

Pourquoi cet acharnement? C'est qu'il est proprement habillé *au lieu de* On lui suce la moëlle et le sang. Pourquoi cela? C'est qu'il est trop proprement habillé.

53,3: *Idem*, *sauf* Le malheureux offre en vain tout ce qu'il a *au lieu de* Le malheureux offre tout, ce qu'il a *et* Là, il s'irrite de cette injuste rigueur. » Son voisin n'a rien payé... » L'insolent! le raisonneur! Alors toute la meute *au lieu de* Là, il s'irrite. Tel n'a presque rien payé!... Mais toute la meute...

51,17: *Idem*.

52,3: Mais bientôt elle lui revient, la pauvre, pâle et défaite, hélas! hélas! en quel état!... Elle se jette à genoux, et lui demande pardon. Alors, le coeur de l'homme éclate... Il lui met les bras au cou. Il pleure, sanglote, rugit à faire trembler la maison...

52,9: Avec elle pourtant rentre Dieu. Quoi qu'elle ait pu souffrir, elle est pure, innocente et

sainte Satan n'aura rien
pour ce jour Le Pacte
n'est pas mûr encore

22

- 88(57) - [Nos contes absurdes] Nos fabliaux ridicules, nos contes absurdes supposent qu'en cette [injure, et toutes celles qui suivront (*car* toute la bande, l'aumônier, l'intendant, le chapelain et jusqu'aux valets de chasse, *descend* souvent du château), ils supposent] mortelle injure et toutes celles qui suivront (toute la bande, l'intendant, le chapelain et jusqu'aux valets de chasse, *descendront* souvent du château), ils supposent qu'en ce long martyre la femme est pour ceux qui [l'outragent, *que, malmenée, traitée* si brutalement, et accablée de grossesses, elle [*est*] en est heureuse et ravie] l'outragent contre son mari; [*qu'*] ils nous feraient croire que traitée brutalement, et accablée de grossesses, elle en est heureuse et ravie. Que cela est [*peu* vraisemblable] très vraisemblable! Sans doute la qualité, la politesse, l'élégance [*eût pu*] pouvaient - 89(0) - la séduire. Mais on n'en prenait pas la peine. On se serait bien moqué de celui qui, pour une serve, eût filé le parfait amour. Le moindre page se vantait de l'avoir eu (*sic*) *malgré elle (mots en surcharge)*, [d'assaut et *avec insultes. Ces*] [d'assaut et en la battant, *de l'avoir*] d'assaut et en la battant. - 90(0) - Cela sentait son grand seigneur.

52,13 Nos fabliaux ridicules, nos contes absurdes, supposent qu'en cette mortelle injure et toutes celles qui suivront, la femme est pour ceux qui l'outragent, contre son mari; ils nous feraient croire que, traitée brutalement, et accablée de grossesses, elle en est heureuse et ravie. - Que cela est peu vraisemblable! Sans doute la qualité, la politesse, l'élégance, pouvaient la séduire Mais on n'en prenait pas la peine On se serait bien moqué de celui qui, pour une serve, eût filé le parfait amour Toute la bande, le chapelain, le sommelier (*sic*), jusqu'aux valets, croyaient l'honorer par l'outrage Le moindre page se croyait grand seigneur s'il assaisonnait l'amour d'insolences et de coups

Le manuscrit continue par un passage non annulé qui n'a pas été conservé dans l'imprimé, à l'exception du début qui a été inséré dans l'un des paragraphes précédents (O, p 48, prés éd, p 65)

22

Notez qu'il en est ainsi même au XVII^e siècle. Les dames rient à mourir d'entendre le duc de Lorraine conter comment, aux villages, ses hommes [*maltrahaient les femmes*. Chose répugnante à dire] exécutaient les femmes, tourmentaient les vieilles même. Chose répugnante à dire, et pourtant il faut la dire. [Le frère *même* de Saint-Simon en logement chez une bourgeoise, *riche*, jolie, hospitalière, qui l'a très honorablement reçu, [*lui laisse pour*] *n'ose pas la maltraiter (c'est à Fontainebleau, sous les yeux du roi)*, mais [*lui laisse pour adieu*] *pour adieu lui laisse, au beau milieu de la chambre, le cadeau le plus immonde*] Le frère cadet de Saint-Simon est en logement chez une bourgeoise riche et sage, jolie, hospitalière, qui l'a très honorablement reçu. Or, devinez son adieu... Dans cet appartement très propre, il laisse, au milieu de la chambre, le cadeau le plus immonde. C'était à Fontainebleau, sous les yeux du roi. Ailleurs, il l'eût autrement [insultée, souillée *et* battue *peut-être*] insultée, souillée, battue, engrossée. Pourquoi? [Uniquement pour pro] Afin de montrer [qu'il] que, *quoique cadet*, il est grand seigneur. Que serait-ce du *bâtard*? Pour le prouver, il pourrait, en lui faisant un enfant, l'éreinter, lui rompre les os.

48,4: Au dix-septième siècle encore, les grandes dames riaient à mourir d'entendre le duc de Lorraine conter comment ses gens, dans des villages paisibles, exécutaient, tourmentaient toutes femmes et les vieilles même.

La suite, non annulée, n'a pas été conservée dans l'imprimé, mais elle se lit sur un feuillet d'épreuve (A 3811, f. 68) que contient le dossier Histoire religieuse I (Papiers Michelet à la BHVP), où elle est précédée par cette indication (f. 67): Comed. meam merdam Sprenger. — Note. Sur l'outrage aux vilains, ... et complétée par celle-ci: Id., le Polonais qui plonge le juif dans un tonneau de m.

L'idée de ce passage supprimé sera reprise de manière fort implicite dans la note de O, p. 137, prés. éd., p. 139.

— 91(58) — L'Église a souvent répété que les lutins, [les esprits du foyer, étaient des diables] les esprits du foyer ont toujours été des diables. [Ce] J'en doute. Mais je sais à merveille comment ils le sont devenus.

Un jour que la pauvre femme, en l'absence du mari, venait d'être maltraitée, [*hont*] [*pillée honteusement, en rajustant ses longs cheveux, elle*] en relevant ses longs cheveux,

Ce passage, quoique non annulé, ne se retrouve pas dans l'imprimé.

53,1: Idem, sauf qui pourra me la donner? au lieu de qui pourra me les donner? et Fi de ce corps!

22

p. 66, l. 23

elle pleurait et disait tout haut: « Ô les malheureux saints de bois, que sert-il de leur faire des vœux? Sont-ils sourds? Sont-ils trop vieux?... Que n'ai-je un esprit protecteur, fort, puissant (méchant, n'importe)! [J'en vois sculptés en pierre à la porte] J'en vois bien qui sont en pierre à la porte de l'église. Que font-ils là? Que ne vont-ils à leur vraie maison, le château, enlever, rôtir ces pécheurs?... Oh! la force, oh! la puissance, qui pourra me les donner? Je me donnerais bien en échange... Hélas! qu'est-ce que je donnerais? [Est-ce que je m'ai pour me donner] Qu'est-ce que j'ai pour me donner? [rien. Rien, ni ame, ni corps, ne me reste] Rien ne me reste. Fi de ce corps, triste jouet! Fi de l'ame, [je] ce n'est plus que cendre [moins encore, j'y sens de la boue... Oh! je n'ai pas combattu, aujourd'hui, comme il fallait, comme je faisais jadis, quand on ne m'avait que sanglante. J'ai cédé, j'ai été lâche. C'est à rougir. [J'ai] Quelle honte! J'ai consenti...] – Oh! [que je n'ai-je (sic) à la place du petit qui] que je n'ai-je donc à la place du follet qui ne sert à rien, un grand, fort et puissant esprit! »

Fi de l'ame, qui n'est plus que cendre! – Que n'ai-je donc, au lieu de Fi de ce corps, triste jouet! Fi de l'ame, ce n'est plus que cendre. – Oh! que je n'ai-je donc...

Chapitre V

Rédactions antérieures

96(62), R.A. Ch 5 La possession

Je ne veux pas aller plus loin sans applanir, nettoyer un peu le champ où je marche, je veux dire sans faire remarquer avec quel soin on l'a embarrassé de tout ce qui y peut faire obstacle *mensonge, erreur volontaire, confusion calculée*, – mais surtout *sottise, souise*¹ La maladresse excessive de cette oeuvre de ténèbres permet à une critique attentive et patiente d'y jeter un peu de lumière

Les Sorciers n'écrivaient pas, se gardaient d'écrire L'Eglise a écrit pour eux, et fort à son aise, sans contradiction Dans les procès, elle tenait la plume, les faisait parler à sa guise Nulle réplique C'est une affaire où l'on n'a jamais entendu qu'une partie, la partie qui se faisait juge Les demandes sont toujours les mêmes, les réponses uniformes Je le crois bien. S'accuser, accepter les imputations, c'était se soumettre à l'Eglise et se donner chance d'être *relaxé* En Espagne, spécialement, ces *relaxés* en étaient quittes pour être montrés en public sous le *san benito* On ne brûlait que les *rebelles*, ceux qui niaient, défendaient leur honneur, les endurcis

23 La sorcellerie formait une grande société secrète, et, je crois, assez mauvaise Cependant, on peut soupçonner qu'il y a exagération ou malentendu quand l'Eglise leur impute textuellement les mêmes choses qu'on reprochait aux sociétés les plus différentes, aux innocens Vaudois, aux savans et cultivés Albigeois, – 97(63) – aux moines chevaliers du Temple Il y a là, en conscience, une grande pauvreté d'imagination Il eût fallu varier un peu selon les caractères divers de ces associations, pour rendre les choses vraisemblables Il est évident que l'on suit, avec une sottise routine un antique formulaire, celui même des imputations que l'on fit aux premiers chrétiens

Les scolastiques imbécilles qui dirigeaient ces procès, moines ignorans de la nature et sans nulle expérience des réalités humaines, accumulent dans ces procès tout ce qui peut les rendre suspects à un homme de bon sens

1 Partant de l'idée que l'ame humaine, absolument pervertie par le péché originel, préfère le mal au bien, et même le mal gratuit, le mal pour le mal, – ils supposent que, sur les plus légères tentations de concupiscence, on se précipitait dans cette résolution atroce de se vendre au diable, aux tortures de l'enfer – ABSURDE – La raison dit assez qu'un pacte si effroyable dut être le plus souvent un dernier coup de désespoir, de ces extrémités suprêmes où l'enfer réel du temps, l'excès du malheur poussait un misérable Mais ces bavards aiment mieux rapporter la chose « à la légèreté humaine, à l'inconstance de la nature déchue, à sa folie qui, sans cause, aime le vain, la fantaisie, le démon, prince des vents »

– 98(64) – 2 Ces docteurs, savamment dressés à chercher le rebours du vrai et du vraisemblable, ne manquent pas de supposer que Satan, pour séduire les gens, prenaient (*sic*) des figures répugnantes, dégoûtantes, exigeaient des actes immondes qui auraient déconcerté, fait fuir à cent lieues Le grand attrait, le beau régal, de baiser le derrière d'un bouc¹ – AB-

SURDE – Le bon sens nous dit que Satan se montrait d'abord sous les figures ravissantes de lutin, de fée, d'ondine, gagnait l'ame par la poésie des rêves et par les voluptés, avant de les dominer par des moyens de terreur – Les animaux diaboliques ne sont pas le diable même Le bouc des Sabasies antiques de Bacchus, qui se représente au Sabat, est, selon toute apparence, non le Dieu, mais la victime que mangera l'assemblée

3 Le peuple est si habitué à donner aux fées, aux lutins, des figures séduisantes, que l'église, en les proclamant des esprits mauvais, a toujours évité de dire que ces êtres charmants fussent identiques avec les démons libertins (mâles, femelles, incubes ou succubes) Elle aurait craint de gagner tous les cœurs de femmes aux diables Ainsi elle a supposé que ceux-ci, horribles, immondes, choquaient tous les sens, par la laideur, la puanteur, se faisaient aimer, subjuguèrent les femmes les plus délicates – **ABSURDE** – Il faut rétablir la logique des vraisemblances, du moins les passages nécessaires d'une telle séduction

– 99(65) – Elle a des âges, des époques, qui s'engendrent l'une l'autre Une ame, servie par un Esprit, par le doux Esprit du foyer, peut dans certaines tentations subir des espiègleries, être *lunée* Mais, telle crise, telle nécessité, qui font faire appel à l'Esprit, lui donnent prise, et la personne, sans livrer son ame encore, passivement et malgré elle, peut en être *possédée* S'il coopère à ses actes, agit en elle et pour elle, le peuple la dit *endiablée*, ou « qu'elle a le diable au corps » Tout cela peut arriver sans qu'elle ait encore fait un *pacte* Il faut des circonstances horribles pour cette horrible extrémité, de vendre son éternité et de renoncer au salut définitif

23

4 Nos scolastiques, dans leur zèle pour juger, condamner, brûler, ont l'air de croire que la femme *possédée* (qui subit un incube), *l'endiablée*, qui agit avec l'inspiration du diable, sont par cela même *sorcières* Toute vieille aux rêves libertins, qui aura quelques recettes populaires, vend des remèdes ou des philtres, leur semble digne de ce nom, et très bonne pour le bûcher Des foules immenses de femmes (et beaucoup de bergers aussi) obtenaient de l'inquisition ce terrible titre, et siégeaient aux autodafés dans le grand costume infernal On aimait ces grandes masses qui donnaient à l'horrible fête une belle représentation, un grand effet devant le peuple Mais cela, de soi, est **ABSURDE** Pour une association qui comprenait toute la science et la – 100(66) – médecine populaire, il y avait une hiérarchie Toute personne, même de celles qui avaient pu faire un pacte, n'était pas assez habile pour organiser ces mystères Sabbatiques dont les ingénieuses prêtresses combinaient l'esprit de révolte avec une certaine dose de libertinage et de diablerie

Nous n'appelons pas *sorcières* les vieilles qui, au moyen âge, continuèrent quelques rites du vieux paganisme Tout cela fut très grossier, de peu d'importance dans les longs siècles de guerre, où la réalité cruelle de chaque jour occupait assez l'imagination Les premiers *pactes* se font au XII^e siècle, quand le grand mouvement extérieur des croisades diminua à l'intérieur les guerres privées de village à village, dans l'absence des seigneurs, et pendant leurs voyages lointains

– 101(0) – Cependant peu de pactes encore et, je crois, point de vraies sorcières L'épouvantable événement de 1200, un monde entier qui s'abîme (tout notre midi, le monde albigeois), voila ce qui absorbe l'ame Mais quand l'Église a englouti cette civilisation, ces premiers élans raisonnés, dans un océan de sang, ce n'est pas elle qui profite A partir de saint Louis, sous Philippe le Bel et ses fils, les noires fumées infernales s'élèvent, la sorcellerie

23

prend l'essor. Dans une lourde et mauvaise paix de cent ans, le Diable grandit. Il devient – 102(67) – vrai roi de ce monde. A côté de lui sa compagne, une Proserpine humaine, la Sorcière, sa mère et sa femme, qui de Satan conçoit Satan, qui sans cesse enfante et grandit ce cruel époux, est son instrument, son jouet, son ame damnée. De précipice en précipice et de bûcher en bûcher, à travers l'épaisse nuit, ils vont... Qui ne serait surpris, si pourtant c'était le chemin du jour?

– 103(68) – L'âge terrible, c'est l'âge d'or. J'appelle ainsi...

(Début du chapitre V du livre imprimé, O, p. 57; prés. éd., p. 72.)

Voir la variante n° 3, et la note au bas de la page 58 de O; prés. éd., p. 73 Le passage 1 Partant de l'idée jusqu'à une telle séduction, f. 97(63) et 98(64), figure, en placards, sur les feuillets 30(0) et 31(0) du manuscrit de l'Introduction (cf la variante n° 3), le texte de l'épreuve est identique, à ces corrections près: prenait, dégoûtantes, exigeait, dans la phrase commençant par Ces docteurs, savamment dressés; un peu plus loin, f. 31(0) donne: les figures ravissantes de lutins, de fées, d'ondines (...) avant de la dominer par des moyens de terreur; incommodes, choquant au lieu de immondes, choquans dans: Ainsi elle a supposé que ceux-ci, horribles, incommodes, choquant tous les sens par la laideur, etc.

Sur ces épreuves insérées dans le manuscrit de l'Introduction, Michelet a barré les numéros 1, 2 et 3 des alinéas, de même que les phrases: Le grand attrait, le beau régal, de baiser le derrière d'un bouc! et: Les animaux diaboliques ne sont pas le diable même. Le bouc des sabasies antiques de Bacchus, qui se représente au sabbat, est, selon toute apparence, non le dieu, mais la victime que mangera l'assemblée.

Manuscrit

Édition originale (O)

24

114(76): Même aux momens où le démon ne sévissait pas contre elle, la femme qui commençait à être envahie de lui, [errait souvent accablée] errait accablée de mélancolie. [Désormais, nulle] Car désormais, nul remède. [Il pénétrait invinciblement, en fumée immonde] Il entraît invinciblement, comme une fumée immonde. Il est le prince des airs, des tempêtes, et, tout autant, des tempêtes intérieures. C'est ce qu'on voit exprimé grossièrement, énergiquement, sous le portail [de Strasbourg, en tête des 'Vierges folles'] de Strasbourg. En tête du chœur des *Vierges folles*, leur chef, la femme scélérate [qui doit les mener à l'Enfer, est désignée comme enflée, gonflée du démon, qu'on voit sortir honteusement sous ses jupes en flots de fumée, je ne sais quelle vapeur] qui les entraîne à l'abîme est pleine, gonflée du démon, qui regorge [et sort très ignoblement] ignoblement et lui sort de dessous les ses (*sic*) jupes en noir flot d'épaisse fumée.

Ce gonflement est un trait cruel de la possession. C'est un supplice et un orgueil. [Elle a engraisé; elle est belle. Elle porte son ventre en avant, renverse sa tête en arrière. Elle marche] Elle porte son ventre en avant, l'orgueilleuse de Strasbourg, renverse sa tête en arrière. [Elle marche superbe d'aspect, impitoyable de dédain] Malgré tout, elle est grasse et belle. Elle marche superbe et féroce, impitoyable de dédain. On a peur, on haït, on admire. [Elle a l'air de dire: « C'est moi qui devrais être la dame!... »]

66,13: *Idem.*

66,26: Ce gonflement est un trait cruel de la possession; c'est un supplice et un orgueil. Elle porte son ventre en avant, l'orgueilleuse de Strasbourg, renverse sa tête en arrière. Elle triomphe de sa plénitude, se réjouit d'être un monstre

67,4: Elle ne l'est pas encore, la femme que nous suivons. Mais elle est gonflée déjà de lui et de sa superbe, de sa fortune nouvelle. La terre ne la

porte pas. Grasse et belle, avec tout cela, elle va par la rue, tête haute, impitoyable de dédain. On a peur, on hait, on admire.

67,10: *Idem.*

24

Notre dame de village dit, d'attitude et de regard, « Je devrais être la Dame!... Et que fait-elle là haut, l'impudique, la paresseuse, au milieu de tous ces hommes, pendant l'absence du mari? » La rivalité s'établit. La village qui la déteste, en est fier [*pourtant*]. « Si [*celle du château*] la châtelaine est baronne, celle-ci est reine... plus que reine, on n'ose dire quoi... » Beauté terrible et fantastique, cruelle d'orgueil et de douleur. Le démon même est dans ses yeux.

p. 79, l. 24

25

118(79): « Ah! petite, petite sotte! incorrigible! Ce jour même, [*et courbée*] sous l'aiguillon, tu luttas encore!... Je l'ai vue, je la sais, ton ame, – 119(0) – à chaque heure, et bien mieux que toi. J'ai vu tes [*fortes résistances*] premières résistances, tes douleurs et tes désespoirs! J'ai vu tes découragements, quand tu as dit à demie voix « Nul n'est tenu à l'impossible ». Puis, j'ai vu tes résignations. [*Au plus faible, au plus insolent, au plus facile à repousser, qu'as-tu fait? On l'a battu, pas bien fort, et toi aussi tout doucement tu as crié. Faibles petits cris de colombe...* Moi, si j'ai demandé] Tu as été battu (*sic*) un peu, et tu as crié pas bien fort... Moi, si j'ai demandé ton ame, c'est que déjà tu l'as perdue. »

– 120(0) – « Maintenant ton mari périt... Que faut-il? J'ai [*pitié*] [*quelque compassion de vous...*] pitié de vous... Je t'ai. Mais je veux davantage, et il me faut que [*tu cèdes, ton aveu, et ta volonté*] tu cèdes, et d'aveu, et de volonté. Autrement, il périra ».

69,24: *Idem, sauf* Jour par jour, j'ai vu tes premières résistances *au lieu de* J'ai vu tes premières résistances.

70,7: *Idem, sauf* Que faut-il faire? *au lieu de* Que faut-il?

Elle répondit, bien bas, en dormant:
« Hélas! mon corps et ma misérable chair,
[pren] *[pour le sauver, prenez les... II]* pour
sauver mon pauvre mari, prenez les...

[Mais mon salut, comment le donner?

*Un moment elle attendit, se sentit avec
horreur empalée d'un trait de feu]* Mais
mon coeur, non. Personne ne l'a eu jamais,
et je ne peux pas le donner. »

25

Là, elle attendit, résignée... Et il lui jeta
trois mots: « Retiens les. C'est ton salut. »
Au moment, elle frissonna, se sentit avec
horreur empalée d'un trait de feu, inondée
d'un flot de glace... Elle [poussa un grand
cri, et se trouva] poussa un grand cri. Elle
se trouva dans les bras de son [mari effrayé
et qu'elle] mari étonné, et qu'elle inonda de
larmes.

p. 82, l. 19

70,11: *Idem.*

70,16: *Idem, sauf lui*
jeta deux mots au lieu de
lui jeta trois mots.

125(84): *[Sanglante, horriblement sillonnée de coups, [comblée (mot ajouté, puis biffé)] elle resta là tapie dans l'ombre jusqu'à ce qu']* On la laissa. Deux heures après, elle tourna derrière la maison, et se cacha dans l'étable. Elle resta là tapie, dans un coin obscur, jusqu'au soir. Alors le frais *[du soir la raviva; elle] la raviva; [elle revint au sentiment de sa situation et la vit avec terreur]* elle se ressouvint d'elle-même, et de sa situation; *[elle] la sentit avec terreur...* Sa seconde vue la faisait assister au *[grand festin qui se faisait au château]* grand gala que l'on donnait au château pour le retour du seigneur. Au bas bout de la *[grande table]* longue table, les jeunes, écuyers et pages riaient, raillaient, rappelaient (sans trop modérer leur voix) tel détail honteux, comique de la scène du matin. Le seigneur, quoiqu'un peu gai, la tête un peu allourdie, disait pourtant: « Il n'importe. J'y ai regret. Le bon homme *[me]* servait bien... *[Et elle, c'est une belle femme]* Et elle même, enfin,

26

75,25: On la laisse. Elle se cache. Mais elle voit en esprit le grand gala du château. Le seigneur, un peu étourdi, disait pourtant: « J'y ai regret. » (...)

c'est une belle femme, qui a plus d'esprit que dix hommes... – Ah! monseigneur, dit la dame, ne parlez [p] donc pas ainsi de *cette vieille* endiablée. C'est une femme bien dangereuse qui fait croire tout ce qu'elle veut et peut un matin faire lever [tous vos rustres avec les fourches et les faux] vos rustres avec les faux... Au reste, vous me l'avez donnée. Nos gens sont bien étourdis de l'avoir laissée là-bas. Elle est fine, elle a fait la morte... Mais moi, je la veux ici pour en faire ce que je voudrai... Vous avez promis, moi aussi. Donnant donnant. N'est-ce pas? »

[Le vin de Chypre agissait; rouge et les yeux pleins de sang, et ne daignant voir *[toute la]* tout ce monde qui regardait mais dont elle faisait fort peu de cas, elle se jeta à son mari] Le vin de Chypre agissait; rouge et les yeux pleins de sang, et ne daignant voir tout ce monde fort éveillé, étonné, elle employa hardiment les grand moyens de la femme, *[se mit dans ses bras]* le fit taire, et d'un baiser, le força de sceller le don.

Passage annulé dont la matière est reprise sur le f. 128(0).

26

Elle lui jeta les bras au cou. Plus d'un, jaloux, baissait les yeux. Le chapelain dit doucement: « Si cette femme est *endiablée*, comme on le dit, monseigneur, vous devez à vos bons vassaux, vous devez à tout le pays, de la livrer *[aux cours(?) d'Église]* à Sainte Église. Il est effrayant de voir, depuis ces affaires du Temple et du Pape, quels progrès fait le démon. Contre lui, rien que le feu. » – Sur cela, [un moine Mendiant, sous l'habit] un moine Mendiant espagnol, sous l'habit de saint Dominique, dit: « Votre révérence a parlé excellemment bien. La diablerie, c'est l'hérésie au premier chef. *[Autant et plus que l'hérétique]* Comme l'hérétique, l'endiablé doit être brûlé. *[(Mot illisible)]* [Plusieurs de nos pères cependant ont la charité de vouloir qu'avant – 126(85) – *[d'en venir au bûcher*

75,27: ... disait pourtant: « J'y ai regret. » Le chapelain dit doucement: « Si cette femme est *endiablée*, comme on le dit, monseigneur, vous devez à vos bons vassaux, vous devez à tout le pays, de la livrer à Sainte Église. Il est effrayant de voir, depuis ces affaires du Temple et du Pape, quels progrès fait le démon. Contre lui, rien que le feu... » – Sur cela, un Dominicain: « Votre Révérence a parlé excellemment bien. La diablerie, c'est l'hérésie au premier chef.

26

(?)] d'en venir à la mort qui finirait tout brusquement, l'âme soit longuement purgée] Pourtant plusieurs de nos bons Pères ne se fient plus au feu même. – 126(85) – C'est trop court, c'est trop brusque. Ils veulent sagement qu'avant tout l'âme soit longuement purgée, éprouvée, domptée par les jeûnes, les pénitences salutaires, qu'elle ne brûle pas dans son orgueil, qu'elle ne triomphe pas au bûcher. De même que l'épouse infidèle dans nos bonnes vieilles lois des Goths est mise en un caveau de pierre, où chaque jour son mari entre pour la discipliner, l'âme infidèle [à] au grand Époux a besoin d'être [ainsi amendée] amendée par l'autorité légitime. Il faut briser ces créatures. Ce n'est rien que de les brûler. Si, madame, votre piété est si grande, si charitable, que vous même vous preniez la peine de travailler sur celle-ci, la mettant pour quelques années *in pace* dans une bonne fosse dont vous seule – 127(86) – auriez la clef, vous pourriez, par la constance du châtement, faire [grand bien] du bien à son âme, honte au diable, et la [préparer] livrer, humble et douce, aux mains de l'Église. » –

Comme l'hérétique, l'endiable doit être brûlé. Pourtant plusieurs de nos bons Pères ne se fient plus au feu même. Ils veulent sagement qu'avant tout l'âme soit longuement purgée, éprouvée, domptée par les jeûnes; qu'elle ne brûle pas dans son orgueil, qu'elle ne triomphe pas au bûcher. Si, madame, votre piété est si grande, si charitable, que vous-même vous preniez la peine de travailler sur celle-ci, la mettant pour quelques années *in pace* dans une bonne fosse dont vous seule auriez la clef; vous pourriez, par la constance du châtement, faire du bien à son âme, honte au diable, et la livrer, humble et douce, aux mains de l'Église. »

(Fin du chapitre.)

[A cette idée de posséder son ennemie, de l'avoir sous elle, [pour en tirer] pour y descendre à son plaisir, (mot illisible) pour jouir longues années seule, [aux absences du mari] (surtout son mari absent), pour la dompter, la mater, la prêcher à coups d'aiguille, elle rougit extrêmement et ses yeux furent pleins de sang] A cette idée de posséder son ennemie, de l'avoir toujours sous elle, comme un trésor de douleurs, d'en jouir à son plaisir, pour la dompter, la mater, la prêcher à coups d'aiguille, elle rougit extrêmement. Elle but, en saluant le Père, un grand verre de vin de Chypre. – 128(0) – [Ses yeux étaient pleins de sang, aussi cruels que l'étaient ceux de Jeanne de

Ce passage non annulé n'a pas été conservé dans l'imprimé.

Navarre quand du balcon elle envoyait ses amans boire dans la Seine [*sans souci des siens ni des yeux jaloux*].

Elle voulait vaincre à l'instant, et, sans souci de ses gens, toute à sa pensée cruelle, elle s'assit hardiment sur les genoux de son mari. Les prêtres se levèrent, d'autres aussi, craignant de voir] [*Mais elle ne s'arrêta pas qu'elle*] Ses yeux étaient pleins de sang, comme ceux de Jeanne de Navarre quand du balcon elle envoyait ses amans boire dans la Seine. [*Cette furieuse envie*] Cette envie irrésistible plus que celle d'une femme grosse, l'emporta. Se moquant de tout, voulant vaincre à l'instant même, [*elle se jeta sur son mari, s'en empara, l'enlaça et s'assit sur ses genoux*] elle étreignit son mari et s'assit sur ses genoux.

[*Ses cheveux [avaient tombé] tombèrent du hennin, et le hennin même. Les deux prêtres crurent qu'il était temps de se lever, d'autres aussi*] Le hennin était tombé; elle avait jeté au vent ses cheveux et sa pudeur. Il était temps qu'on se levât, ce que firent d'abord les deux prêtres, d'autres aussi. [*Toute à sa pensée cruelle, elle ne s'arrêta pas que, dans les baisers de l'ivresse, son mari n'eût scellé ce don*] La furieuse, toute à sa pensée cruelle, ne voulait pas s'arrêter que, dans les baisers de l'ivresse, [*l'homme faible n'eût scellé*] il ne lui eût scellé le don.

Chapitre VI

Manuscrit

Édition originale (O)

133(91): L'eût-on vue, on l'eût à peine reconnue. Tellement elle était changée. Un siècle avait passé sur elle. [Ses yeux seuls restaient, *brillants*] Les yeux seuls [lui restaient] restaient, non brillants, [mais *plus que jamais flamboyants d'une*] mais armés d'une très étrange et peu rassurante lueur. Elle même avait peur de faire peur. [Elle ne les baissait pas, *mais regardant* de côté, dans l'obliquité du rayon, elle en *sauvait le flamboyement*] Elle ne les baissait pas. Elle regardait de côté; dans l'obliquité du rayon, elle en éludait l'effet [*alarmant*]. Brunie tout à coup, [on eût dit qu'elle avait *[passé par]* traversé la flamme, *[ou plutôt, en regardant m]* ou plutôt, à la brûlante intensité de son regard, un impur et brûlant foyer. Ou plutôt elle semblait le porter en elle-même, comme une lampe transparente] on eût dit qu'elle avait été dans la flamme. Mais ceux qui observaient mieux, sentaient [*plutôt*] que cette flamme plutôt était en elle, qu'elle portait un impur et brûlant foyer. Le trait flamboyant dont Satan l'avait traversée lui restait et, [*par dessous* comme dans une] comme à travers une lampe sinistre, [*perçait et luisait par momens*] reluisait par momens] lançait tel reflet sauvage, dangereux. On reculait: pourtant les sens étaient troublés.

Elle se vit à l'entrée d'un de ces trous de de troglodyte, [comme on en trouve d'innombrables aux collines de Touraine. Quelques broussailles y brûlaient] [comme on en trouve d'innombrables le long de la Loire, [en certains pays du centre] en certaines contrées du centre. C'étaient les marches, alors

82,22: *Idem, sauf.*

1. la phrase Un siècle avait passé sur elle, qui ne figure pas dans l'imprimé.

2. on eût dit qu'elle avait passé par la flamme au lieu de on eût dit qu'elle avait été dans la flamme.

3. tel reflet sauvage, pourtant d'un dangereux attrait. On reculait, mais on restait, et les sens étaient troublés au lieu de tel reflet sauvage, dangereux. On reculait: pourtant les sens étaient troublés.

83,10: *Idem.*

sauvages, *de Poitou, Anjou, Bretagne*, entre le pays de Merlin et le pays de Mellusine] comme on en trouve d'innombrables dans certaines collines du Centre et de l'Ouest. C'étaient les marches, alors sauvages, entre le pays de Merlin et le pays de Mellusine. Des landes à perte de vue témoignent encore des vieilles guerres et des éternels ravages, des terreurs qui empêchaient le pays de se repeupler. Là le diable était chez lui. Des rares habitants [*du désert*], la plupart lui étaient [*fervens.*] fervens, dévots. Quelque attrait qu'eussent pour lui les âpres fourrés de Lorraine, les noires sapinières du Jura [*et les déserts salés d'Espagne*], les déserts salés de Burgos, ses préférences étaient peut être pour nos marches de l'Ouest. Ce n'était pas là seulement le berger visionnaire, la conjonction satanique de la chèvre et du chévrier, c'était une conjuration plus profonde avec la nature, une pénétration plus grande des remèdes et des poisons, des rapports mystérieux dont on n'a pas su le lien avec Tolède la savante, l'université diabolique.

27

[*C'était l'entrée de l'hiver. Déjà son souffle violent qui déshabillait*] L'hiver commençait. Son souffle qui déshabillait les arbres, avaient (*sic*) entassé les feuilles, les branchettes de bois mort. Elle trouva cela tout prêt à l'entrée du triste abri. [Par une lande d'un quart de lieue] Par un bois et une lande d'un quart de lieue, [on se trouvait à portée de ces villages] on descendait à portée de quelques villages qu'avait créé (*sic*) un cours d'eau. « Voilà ton royaume, lui dit la voix intérieure. Mendiante aujourd'hui, demain tu règneras dans la contrée. »

84,3: *Idem.*

Chapitre VII

Manuscrit

Édition originale (O)

134(0): Elle ne fut pas d'abord bien touchée de ces promesses. Un ermitage sans Dieu, [(mot illisible) *ce subit et âpre veuvage*, les grands vents si monotones] désolé, et les grands vents si monotones [de l'Ouest *en cette saison*] de l'Ouest, les souvenirs impitoyables dans la grande solitude, tant de pestes et tant d'affronts, ce subit et âpre veuvage, ses enfants morts, son mari qui l'a laissée [*au péril* et à la honte] à la honte, tout [(mot illisible)] à la fois l'accablait. Jouet du sort, elle se vit comme la triste plante des landes, sans [sa] racine, que la bise promène, [ramène et bat] ramène, châtie, bat inhumainement; on dirait un corail grisâtre, anguleux [et qui] qui n'a d'adhérence que pour être [le] mieux brisé. L'enfant met le pied [au] dessus. Le peuple dit par risée: « C'est la fiancée du vent. »

Elle rit outrageusement sur elle même en se comparant. Mais du fonds du trou obscur: « Ignorante et insensée, tu ne sais ce que tu dis... Cette plante qui roule ainsi, a bien droit de mépriser tant d'herbes grasses et vulgaires. Elle roule, mais complète en elle, portant tout, fleurs et semences. Ressemble lui. Sois ta racine, et, dans le tourbillon même, [donne (?)] tu porteras fleur encore, nos fleurs à nous, comme il en vient de la poudre des sépulcres et des cendres des volcans. La première fleur de Satan, je te la donne aujourd'hui, pour que tu saches mon premier nom, mon antique pouvoir. ['Je fus, je suis roi des morts'] *Je fus, je suis le roi des morts*... Oh! qu'on m'a calomnié!... Moi seul (ce bienfait immense me méritait des autels), moi seul, je les fais revenir...

85,1: *Idem, sauf son mari qui l'a laissée à la honte, tout l'accablait au lieu de ses enfants morts, son mari qui l'a laissée à la honte, tout à la fois l'accablait.*

85,14: *Idem.*

86,8: *Idem, jusqu'à la fin du paragraphe: « ... je les fais revenir... »*

(Dans le manuscrit, le passage qui suit n'a pas été barré; le remaniement du chapitre, dont il est

que d'amans ont crié à moi pour [revoir un moment] revoir l'amante perdue! Que de mères, privées de leurs fils, m'ont dit: « Pour le voir un moment, je donnerai l'éternité ». Ils allaient les infortunés aux monastères, aux églises, et on leur vendait des prières. [Barbarement, on leur défendait l'invocation des morts aimés] Mais on leur défendait les songes et le rappel des morts aimés... [Ah! l'enfer seul est charitable. Le roi compâtissant] Ainsi un mur infranchissable était barbarement élevé... Nul passage. La mort était horrible et définitive. Le roi compâtissant des ombres, [(mot illisible)] par une charitable révolte, a secouru ceux qui pleuraient; il a eu pitié contre Dieu! Il a pris parti pour les mères, pour tous ceux qui aiment et qui pleurent... « Tu regrettais tout à l'heure tes enfans, tiens les voici. »

question dans le Journal du 22 mars 1862, doit s'être effectué sur les épreuves.)

28

Étonnée et éperdue, elle les voit en effet dans l'ombre. Elle revoit la maison d'alors [et le pauvre berceau], ses petits, le pauvre berceau. [Elle] [Son coeur est percé de douleur] Elle est navrée. Pleuvent les larmes. Tout a fui [de là]. Mais une image si vive refait le souvenir pâli et obscurci déjà. Elle a resaisi sa douleur... Vrai trésor. La grande amertume dans de tels deuils, c'est de sentir que chaque jour la trace chérie s'efface, qu'on a le malheur d'oublier.

– 135(93) – Mais voici venir la Toussaint. C'est le bruit dans tout le pays: « Il y a là haut une vieille qui vend des songes, qui vous fait revoir ceux que l'on a aimés. » – « Mais est-elle du Diable ou de Dieu? grande question. [La plupart] Ils disent]... Je n'irai pas... Je ne veux point ainsi hasarder mon ame. Ce bois d'ailleurs est mal hanté. – Maintefois on a vu sur la lande des choses qui n'étaient pas à voir... Savez-vous bien la Jacqueline qui y a été un soir pour chercher un de ces moutons? Eh! bien, elle est revenue folle... Je n'irai pas. »

90,5: Plus d'un dit cela en novembre... Et, pendant que les choches sonnent, pendant que pleuvent les feuilles, ils s'écartent de l'église, disant tout bas: « Savez-vous bien, voisin?... Il y a là-haut certaine femme dont on dit du mal et du bien. Moi, je n'ose en rien dire. Mais elle a puissance au monde d'en bas. Elle appelle les morts,

Mais plus d'une, [*dans*] au matin brumeux de [*novembre*] décembre, *un peu (mots en surcharge)* avant le jour, [*quand on dort encore*] [*quand presque tout dort encore*] quand on dort encore, se hasarde, d'un pas [*léger, rapide*] rapide, monte par le bois sur [*l'herbe chargée de givre*] l'herbe craquante et chargée de givre, puis s'arrête, effrayée... reprend le chemin, mais lentement... Enfin, le désir l'emporte, elle arrive à l'autre sauvage: « Ô dame bonne et secourable, puisque vous avez [*fait (?) de coeur*] [*tant de coeur*] si bon coeur pour les pauvres coeurs souffrants, faites moi revenir mon Jacques... Au prix de ma vie, s'il le faut. Que je meure et le voye encore! » A sa surprise, la sibylle lui dit toute son histoire. « Cette nuit, mais tard, près du matin, tu le sentiras dans tes bras » .

28

et ils viennent Oh! si elle pouvait (sans péché, s'entend, sans fâcher Dieu) me faire venir les miens! Vous savez, je suis seul, et j'ai tout perdu en ce monde -Mais, cette femme, qui sait ce qu'elle est? Du ciel ou de l'enfer? Je n'irai pas (et il meurt d'envie) Je n'irai pas Je ne veux pas risquer mon âme Ce bois, d'ailleurs, est mal hanté Maintes fois on a vu sur la lande des choses qui n'étaient pas à voir Savez-vous bien, la Jacqueline qui y a été un soir pour chercher un de ses moutons? eh bien, elle est revenue folle Je n'irai pas »

93,12: La sibylle rêvait aux mots du maître, quand un tout petit pas se fait entendre Le jour paraît à peine (après Noël, vers le 1^{er} janvier) Sur l'herbe craquante et givrée, une blonde petite femme, tremblante, approche, et, arrivée, elle défaille, ne peut respirer () « Au prix de la vie même que je meure! et le voye encore! () »

Immense, immense tentation. [*Celle*] L'heureuse, dès le matin, raconte [*à son amie, en grand secret*] mais en grand secret, et elle est presque] Elle brûle et jouit de le dire. Elle jouit de ce [*grand*] mystère qui pourra se renouveler, du secret, du péril aussi. [*Que serait-ce si l'Église savait*

94,20: La petite ne serait pas femme si, le matin, heureuse et attendrie, bien bas, à sa meilleure amie, elle n'avouait le miracle « N'en dis rien, je t'en prie Mais

28

qu'aujourd'hui elle n'est plus veuve] Que sera-ce si l'Église sait qu'enfin elle n'est plus veuve, que, ressuscité par l'amour, l'esprit revient [la *caresser*] la consoler?... « N'en dites rien » . De femme en femme, on le dit. Mais toutes s'entendent. Une sorte de franc-maçonnerie d'amour s'établit entr'elles. Qui n'a perdu? Qui n'a pleuré? Qui ne voit avec bonheur se créer ce pont entre les deux mondes. « Ô bienfaisante sorcière!... Esprit d'en bas, soyez béni! »

il m'a dit lui-même que, si j'ai cette robe, et si je dors sans m'éveiller, tous les dimanches, il reviendra. »

94,26: Bonheur qui n'est pas sans péril. Que serait-ce de l'imprudente si l'Église savait qu'elle n'est plus veuve? que, ressuscité par l'amour, l'esprit revient la consoler?

95,3: Chose rare, le secret est gardé! Toutes s'entendent, cachent un mystère si doux. Qui n'y a intérêt? Qui n'a perdu? qui n'a pleuré? Qui ne voit avec bonheur se créer ce pont entre les deux mondes?

95,8: « O bienfaisante sorcière!... Esprit d'en bas, soyez béni! »

 Chapitre VIII

 Rédaction antérieure, non annulée

146(0): Tous, oiseaux et animaux, que l'homme ne connaît guère que par la chasse et la mort, ils sont des proscrits, comme elle. Ils s'entendent avec elle. Satan est le grand proscrit, et il donne aux siens l'âpre joie des libertés de la nature, la joie sauvage d'être un monde qui se suffit à lui même

Combien la libre solitude, et la fantaisie du désert, même en ses plus grandes rigueurs, dut être avidement recherchée au terrible Treizième siècle, lorsque l'Église (avertie par la grande lutte albigeoise) entreprit de fermer le monde comme un grand sépulcre de pierre, immobilisa, durcit tout ce qui restait de fluide dans le vieux symbole L'Europe, sous Innocent III, se réveilla justement, comme en cette matinée d'hiver dont je parlais, sous un morne linceul blanc d'impitoyables cristaux, uniformes, aigus, - 151(105) - cruels Partout des aiguilles et des pointes Toutes les diversités vivantes parurent effacées Un seul dogme emplissant le monde de sa rigoureuse unité, un miracle tyrannique, le plus dur à l'esprit humain, qui dement tout à la fois et les sens et la raison *l'hostie chair et sang, l'hostie Dieu*

Il en coûta un million d'hommes Malgré ce sacrifice humain, l'un des plus grands qu'on fit jamais, partout dans la solitude, dans les retraites cachées, dans les pays éloignés, sur la lande et dans la forêt, un autre culte, un autre dogme, une autre hostie se dressa contre, celle qui s'harmonisait à l'homme, *l'hostie de la nature*, la vivante réalité, l'efflorescence charmante et variée à l'infini du grand Protée de l'univers

29

(La note suivante est barrée)

Note Je l'ai dit, et le redis, ce qui tuait le moyen âge, c'était l'uniformité, l'effort cruel pour l'atteindre, l'ennui croissant, mortifère,

L'architecture témoin fidèle, non de la pensée du monde, mais de l'ordre social, délaisse au XIII^e siècle tout ce qu'elle eut au XII^e de singulier, d'amusant, d'inventif, d'accent varié Elle répète à l'infini la même ornementation, de sorte que vers 1300, une église est exactement comme ces cristallisations gigantesques du Spitzberg où, infatigablement, la glace offre les mêmes prismes, la même géométrie Image imposante, ennuyeuse, de la dure cité de cristal sous lequel un dogme terrible avait cru enterrer la vie Mais déjà, elle a fondu, cette glace pesante, comme fond un glacier de l'Hécla qui pose sur un volcan En 1300, vous voyez le fantastique édifice, encore debout par tel côté, et déjà couché par d'autres De grands pans de glace ont tombé, et d'autres sont suspendus qui vont aussi avoir leur chute Qui y a mis la main? personne Une chaude haleine de vie vient en dessous, je ne sais d'où, mais je sais qu'elle fait tout fondre Peut être aussi faut-il compter les torrens de tièdes larmes qui en ont dissous la base Car on ne pleure pas en vain Et sous ses pierres orgueilleuses - 152(106) - on eût trouvé trop de pleurs

Mais, après les pleurs, vient le rire, un rire d'abord strident, aigu.

136(94), R.A.1: Il éclate dès 1300. Pourquoi alors plus qu'avant? C'est qu'alors, par le néant des croisades, l'Orient, l'Asie, la nature, ont décidément vaincu. En deux cents ans de combats, l'Occident chrétien a fait exactement le contraire de ce qu'il avait projeté. Il a brisé la barrière si utile des Etats arabes ..

152(106), R.A.2: Ces glaces dégingandées, croulantes, grotesquement fragiles, sont pour ceux même qu'elles écrasent, en 1300, une dénsion. Un idéal tout contraire commence. On salue l'Asie, l'Orient. Dans les Templiers, on brûle l'épée de la croisade. On s'aperçoit, un peu tard, qu'on a fait pendant deux cents ans le contraire de ce qu'on voulait. On a brisé – 136(94) – la barrière si utile des Etats arabes qui soutenaient une bien autre et bien plus redoutable Asie. On n'a plus des Saladins en face, mais les ogres Tartares, l'extermination colossale des hordes mongoles et turques, la mer de sang, dont le flot commence à battre l'Europe. L'Orient, vainqueur en tout sens, nous impose son luxe et ses arts. Même l'Espagne, reconquise par les barbares fils des Goths, n'a d'art, de science, de cerveau, que dans les Maures, et dans les juifs. Partout où les mécréans, les fils de Satan travaillent, tout prospère, se couvre de fleurs, la terre s'enivre de vignes merveilleuses où chacun croit boire l'ame éthérée du paradis. Tout cela n'est pas naturel. Si c'est l'oeuvre de Satan, est-il sûr qu'il soit si cruel le magicien généreux, qui prodigue tous ces dons?

29

En 1300, au livre de Dante, le monde chrétien achève son Satan définitif*. Il n'y ajoutera rien. Eh! bien, il ignore tout à fait les prodigieuses puissances qui alors ont grandi Satan. La figure si pâle et si vague qu'il asseoit au fonds de l'abîme, n'est qu'une ombre, n'a nulle épaisseur. Elle est ridicule, en croquant Brutus et Judas, pas même comique. Des démons qu'il distribue de cercle en cercle, les uns sont encore de l'âge enfantin où Jésus les fit entrer dans les pourceaux, immondes bien plus qu'effrayants. Les autres sont disputeurs, procureurs, épilogueurs. Si le diable n'eût eu que cela, textes, gloses et rubriques, droit romain, droit canonique, la viande creuse de Bologne, – 137(95) – des *distinguo*, des *nisi*, il fût mort bientôt de faim.

Il n'a pas beau jeu dans Bartole, lorsqu'au tribunal de Jésus, il réclame l'ame de l'homme par une *action pétoire*, et qu'on fait plaider contre lui la Femme (dans son idéal, la Vierge). Il a beau disputer, il est condamné avec dépens. Mais Bartole, son greffier, a-t'il écrit fidèlement? Que serait-ce si le rusé avait pris la plaideuse même, sa belle adversaire, la Femme. C'est justement ce que je vois. Pour la seconde fois, il prend Ève, en lui mettant la pomme en main, le vrai fruit, succulent, réel, de la science et de la nature.

* (En marge) Note. Car le Satan lord anglais, Satan Cromwell, de Milton, est d'une part tout national, et de l'autre un retour biblique. Ce n'est en rien l'idéal officiel que se fit l'Eglise.

- 138(96) - On répète à satiété que le christianisme releva la femme. Je vois qu'il l'accable en Ève, mère unique du genre humain, type invariable de la femme, comme la source du péché, l'éternelle tentation. On lui ôte la part au sacerdoce qu'elle eut dans l'antiquité, même les fonctions de charité qu'on lui laissait aux deux premiers siècles de l'Église. Les sibylles qui cependant ont, dit-on, prédit Jésus, n'obtiennent pas grâce. Combien moins les druidesses de Gaule et les walkyries du Nord! La Vierge fut exaltée bien haut, mais non pas Notre Dame. Celle-ci, l'épouse et la mère, constamment immolée à l'autre, avorta complètement. La chevalerie chrétienne, avec sa subtilité, même en ses romans mystiques, donna au monde un exemple nouveau, unique, incroyable, d'élever solennellement l'adultère, à la gravité, à la dignité d'une institution sociale.

29

Ici, dans la solitude, dans l'ombre et le mystère suspect, parmi les malédictions, Satan va faire pour la femme plus que ne fit jamais l'Église, lui donnant l'initiation et déjà une enfantine domination de la nature, lui ouvrant un premier regard dans l'abîme de la vie, une certaine divination des vertus cachées, et enfin, ce don divin, la *médecine*!

Maintenant est-elle bien capable, nerveuse de son long jeûne, ayant peu de sang, orageuse, de recevoir tout cela, d'absorber brusquement un monde? Elle en a d'abord le vertige, et, sous cet excès de force, elle faiblit, défaille d'abord. C'est trop. Son sein dilaté déborde, ses entrailles se troublent. La sibylle de la science a sa torture, comme eut jadis sa soeur de Delphes, la sibylle de l'inspiration. De là ces dérisions de ceux qui ne comprennent pas. « C'est la fiancée, disent-ils, du *Prince de l'air* qui l'emplit de vanité, de fumée, de vent, de songes, de néant. Il l'enfle, la souffle, la gonfle. » Étrange et inepte - 139(97) - ironie, au moment où, au contraire, elle rejette ce néant de verbalité, et d'un amour violent, s'incorpore la chaude vie. La cause de son ivresse, c'est que ce n'est pas le vide, c'est la substance, au contraire, vivante, solide et féconde, qui fait en elle invasion.

Avez-vous vu [*l'aloès*] l'Agave, [*le puissant végétal d'africain*] ce dur et sauvage Africain, pointu, amer, déchirant, qui pour feuilles a d'énormes dards?

Le manuscrit et le livre se retrouvent ici: O, p. 103, prés. éd., p. 110; voir O, p. 98-103 et 122; prés. éd., p. 106-110 et 127; voir aussi les variantes n^{os} 30 et 31.)

Manuscrit

Édition originale (O)

147(101): Apre liberté solitaire, salut!...
Toute la terre encore [*est prise*] semble
vêtue [d'un *linceul*] [d'un *froid linceul*] d'un
blanc linceul, captive d'une glace pesante,
d'impitoyables cristaux, uniformes, aigus,
cruels. [Depuis 1200, *le monde* a été fermé
comme un *grand* sépulcre de pierre où tout
ce qui restait de vivant dans l'ame du
symbole a durci] Surtout depuis 1200, [(*la*
révolution Albigeoise)] le monde a été fermé
comme un sépulcre transparent où l'on voit
avec effroi [*la vie* immobile et durcie] toute
chose immobile et durcie.

98,20: *Idem.*

On a dit que [« l'église d'alors a été une
cristallisation colossale »] « l'église gothi-
que [*semble*] est une cristallisation. » [Et
c'est vrai sous *saint Louis*] Et c'est vrai
vers 1300. L'architecture, sacrifiant [ce
qu'elle avait d'*original*, de vivant dans le
détail] [ce qu'elle avait de caprice vivant et
de variété *charmante*] ce qu'elle avait de
caprice vivant, de variété, [répétant à
l'infini *le même ornement*, rivalise] se
répétant à l'infini, rivalise [avec les *cris-*
taux du Spitzberg *effrayans d'uniformité*]
avec les prismes monotones du Spitzberg.
[Elle est l'*élégante et terrible* image de la
cité de cristal] Vraie et redoutable image
de la dure cité de cristal dans lequel un
dogme terrible a cru [*pétrifier la*] enterrer
la vie.

99,3: *Idem, sauf* Et
c'est vrai. Vers 1300,
l'architecture *au lieu de*
Et c'est vrai vers 1300.
L'architecture...

30

Mais quels que soient les soutiens, con-
treforts, arcs boutants, dont le monument
s'appuie, [une chose le fait branler, *qui est*
non *pas* les coups du dehors. *Non, une*
chose lente, muette, douce, qui est dans les
fondemens, les *travaillant insensiblement*]
une chose le fait branler. Non les coups
bruyans du dehors, mais je ne sais quoi de

99,10: *Idem.*

doux, qui est dans les fondemens, qui travaille le cristal d'un insensible dégel. [Quelle?] [Quelle chose? les flots de tièdes larmes, qu'un monde a versées, une mer de pleurs] Quelle? l'humble flot des tièdes larmes [, les larmes d'un monde] qu'un monde a versé, une mer de pleurs. [Quelle encore? une chaude haleine de vie qui souffle en dessous, la puissante, l'invincible résurrection de la chaleur naturelle] Quelle? une haleine d'avenir, la puissante, l'invincible résurrection de vie naturelle. Le fantastique édifice dont plus d'un pan déjà croule, se dit, mais non sans terreur: « C'est le souffle de Satan. »

Tel un glacier de l'Hécla [qui] sur un volcan qui n'a pas besoin de faire éruption, [lent, clément, qui la caresse en dessous incessamment, l'appelle à lui, et lui dit] foyer tiède, lent, clément, qui le caresse en dessous, l'appelle à lui, et lui dit tout bas: « Descends. »

99,21: *Idem.*

p. 106, l. 19

31

139(97): Avez-vous vu [l'aloès] l'Agave, [le puissant végétal d'africain] ce dur et sauvage Africain, pointu, amer, déchirant, qui pour feuilles a d'énormes dards? Il aime et meurt tous les dix ans. Un matin, le jet amoureux, si longtemps [(mot illisible)] [accumulé, comme en son sein fort et cruel, part avec le bruit d'un coup de feu] accumulé dans le sein fort et cruel de la rude créature, avec le bruit d'un coup de feu, part, s'élance vers le ciel. Et, ce jet [,] est tout un arbre, une poutre de 30 pieds, hérissée de [mornes fleurs] tristes fleurs.

C'est quelque chose d'analogue que ressent la sombre sibylle, quand, au matin d'un printemps tardif, [et autant] [d'autant déclaré] d'autant plus violent, tout autour d'elle se fait la vaste explosion de la vie. [Et tout cela]

103,16: *Idem, sauf* accumulé dans la rude créature au lieu de accumulé dans le sein fort et cruel de la rude créature et tout un arbre qui n'a pas moins de trente pieds, hérissé de tristes fleurs au lieu de tout un arbre, une poutre de 30 pieds, hérissée de tristes fleurs.

104,1: *Idem.*

31

Et tout cela la regarde, et tout cela est pour elle. [Chaque *créature* dit tout bas] Car chaque être dit tout bas: « Je suis à qui m'a compris ». Quel contraste!... Elle, l'épouse du désert et du désespoir, nourrie de haine et de vengeance, voilà tous ces innocents qui [la convient à sourire.] [la convient à sourire *et qui voudraient être aimés*] la convient à sourire. Les arbres, sous le vent du sud, font doucement la révérence. Toutes les herbes des champs, avec leurs vertus diverses, parfums, [remèdes ou poisons *s'offrent*] remèdes ou poisons (le plus souvent c'est même chose), [s'offrent *et voudraient être cueilli (sic)*] s'offrent, lui disent: « Cueille-moi ». Tout cela visiblement aime. « N'est-ce pas une dérision?... J'eusse été prête pour l'enfer, non pour cette fête étrange... Esprit, es-tu bien l'Esprit de terreur que j'ai connu, dont j'ai la [trace *brûlante...*] [trace *cruelle...mais* que dis-je?] trace *cruelle* (que dis-je? et qu'est-ce que je sens?) la blessure qui brûle encore... »

- 140(98) - [« Oh! *ce n'est pas celui dont l'antique Asie disait: « Celui qui dit toujours 'Non' ».* Il dit un *Oui d'être et d'amour, d'ivresse aussi et de vertige. Il a l'air aujourd'hui de l'Ame folle, effarée de la vie. On disait le grand Pan mort* » Oh! non, ce n'est pas celui que j'espérais, dans ma fureur, [celui que] que l'antique Asie nomme ainsi: « Celui qui dit toujours *Non* ». Le voilà qui dit un *Oui d'amour, d'ivresse et de vertige...* Qu'a t'il donc? Est-il l'ame folle, l'ame effarée de la vie?

« On avait dit le grand Pan mort. Mais, le voici en Priape, ressuscité, [plus ardent par le long délai du désir] impatient par le long délai du désir, menaçant, brûlant, fécond... [Écartez de mon triste coeur cette coupe écumeuse de vie] Non, non, écartez de moi la coupe écumeuse de vie. [Je n'en

104,5: *Idem.*

104,8: *Idem, sauf* nourrie de haine, de vengeance au lieu de nourrie de haine et de vengeance.

104,16: *Idem.*

104,22: « Oh! non, ce n'est pas l'Esprit que j'espérais dans ma fureur: « Celui qui dit toujours *Non*. » Le voilà qui dit un *Oui d'amour, d'ivresse et de vertige...* Qu'a-t-il donc? Est-il l'âme folle, l'âme effarée de la vie?

104,27: « On avait dit le grand Pan mort. Mais le voici en Bacchus, en Priape, impatient, par le long délai du désir, menaçant, brûlant, fécond... Non, non, loin de

boirais que] Car je n'y boirais que le trouble, qui sait? un désespoir amer par dessus mes désespoirs? »

moi cette coupe. Car je n'y boirais que le trouble, qui sait? un désespoir amer par-dessus mes désespoirs? »

31

Cependant où paraît la femme, c'est l'unique objet [de l'amour (*fait d'observation sérieuse*)] de l'amour. Tous la suivent, et tous pour elle méprisent leur propre espèce. Que parle t'on du bouc noir, [*l'amant fameux de la sorcière?*] son prétendu favori? Mais cela est commun à tous. Le cheval hennit pour elle, [*parfois la met en danger*] rompt tout, la met en danger. [Le roi redouté] Le chef redouté des prairies, le – 141(0) – taureau noir, si elle passe et s'éloigne, mugit de regret. Mais voici l'oiseau qui s'abat, [*et qui se pose sur elle*, qui ne veut plus] qui ne veut plus de sa femelle, et, les ailes frémissantes, [*a l'air de dire: « je meurs d'amour »*] sur elle accomplit son amour.

105,6: *Idem.*

Nouvelle tyrannie [de son Maître] de ce Maître, qui, par [un fantasque coup] le plus fantasque coup, de roi des morts qu'on le croyait, [*apparaît*] [*se transforme, éclate sur elle et la dompte*] [*apparaît, éclate*] éclate, comme roi de la vie. « Non, dit-elle, laissez moi ma haine. Je n'ai – 142(0) – demandé rien de plus. Que je [*reste*] sois redoutée, terrible... C'est ma beauté, celle qui va aux noirs serpens de mes cheveux, à ce visage sillonné de douleurs, des traits de la foudre... » Mais [*son*] l'impérieuse malice, tout bas, [*dit tout bas*] insidieusement: « Oh! que tu es bien plus belle, dans ta beauté de Médée! Oh! que tu es [*bien plus*] plus sensible, dans ta colérique fureur!... [Crie, *rage*, maudis! *tant mieux*] Crie, maudis! [*Glissant*] C'est un aiguillon... Une tempête appelle l'autre. [*(Mot illisible)*]

105,16: *Idem.*

105,19: *Idem, sauf* Mais la souveraine Malice, tout bas, insidieusement: « Oh! que tu es bien plus belle! au lieu de Mais l'impérieuse malice, tout bas, insidieusement: « Oh! que tu es bien plus belle, dans ta beauté de Médée!

Glissant, rapide est le passage [de la rage à la volupté.] [de la rage à la volupté, et qu'elles roulent bien ensemble dans le gouffre, je sais »] de la rage à la volupté.

[Non, ni la colère] Ni la colère, ni l'orgueil, ne sauveraient. Ce qui la sauve, c'est l'immensité du désir. Nul n'y suffirait. [Elle] Chaque vie est limitée, impuissante. – 143(99) – Arrière le coursier, le taureau, arrière la flamme de l'oiseau! Arrière! ô faibles créatures, pour qui a besoin d'infini!

Elle a une envie de femme. Envie de quoi? Mais du Tout, du grand Tout universel.

Satan n'a pas prévu cela, qu'on ne pouvait l'apaiser avec aucune créature.

Ce qu'il n'a pu, [*simple Nature*, la dame dont on ne sait le nom, le fait] je ne sais quoi dont on ne sait pas le nom, le fait. A ce désir immense, profond, vaste, comme une mer, [elle succombe, et la première fois, sans souvenir, de haine et de vengeance, innocente malgré elle, elle dort] [la pauvre solitaire succombe] elle succombe. [Pour la première fois sans souvenir] Sans souvenir, sans haine ni pensée de vengeance, innocente malgré elle, elle dort sur la prairie, tout comme un autre aurait fait, le rouge gorge ou la colombe, détendue, épanouie, je n'ose dire, amoureuse.

Elle a dormi, [mais elle a rêvé] elle a rêvé... Le beau rêve! Et comment le dire? C'est (mots biffés, puis récrits) que le monstre merveilleux de la vie universelle, chez elle [s'est englouti] s'était englouti, que désormais vie et mort, tout tenait dans ses entrailles, et [qu'aux] qu'au prix de tant de douleurs, elle avait conçu la Nature.

106,3: *Idem*, sauf ne la sauveraient de ces séductions au lieu de ne sauveraient et Arrière, faibles créatures au lieu de Arrière! ô faibles créatures...

106,9: *Idem*.

106,11: *Idem*.

106,13: *Idem*, sauf elle succombe, elle sommeille. En ce moment, sans souvenir, au lieu de elle succombe. Sans souvenir, et tout comme une autre aurait fait, la brebis ou la colombe, au lieu de tout comme un autre aurait fait, le rouge-gorge ou la colombe.

106,21: *Idem*.

Chapitre LX

Manuscrit

Édition originale (O)

163(0): La belladone guérit de [cette danse] la danse en faisant danser. Audacieuse homéopathie, qui d'abord dut effrayer. C'était la *médecine à rebours*, [à en juger par celle que les arabes et les juifs, général] [à en juger par celle que les chrétiens connaissaient, seule, d'après les arabes et les juifs, généralement allopathes.] si l'on voulait en juger par celle que les chrétiens connaissaient, estimaient seule, d'après les arabes et les juifs. Comment y arriva t'on? Sans doute par l'effet très simple du grand principe satanique *que tout doit se faire à rebours* [Le], exactement à l'envers de ce qui fait le monde sacré. Celui-ci avait l'horreur des poisons. Satan les employe, [et ils se trouvent utiles] et il en fait des remèdes. L'Église croit par des moyens spirituels (sacremens, prières) [guérir, agir sur les corps] [agir même sur les corps, les guérir] agir même sur les corps. Satan, au rebours, emploie des moyens matériels [pour changer et le corps et l'ame] pour agir même sur l'ame; il fait boire l'oubli, l'amour, la [(mot illisible)] rêverie, toute passion. Aux bénédictions [de l'église] du prêtre, il oppose des passes magnétiques, surtout par des mains de femmes, qui endorment les douleurs.

118,6: La belladone guérit de la danse en faisant danser. Audacieuse homoeopathie, quid'abord dut effrayer, c'était la *médecine à rebours*, contraire généralement à celle que les chrétiens connaissaient, estimaient seule, d'après les Arabes et les juifs.

118,11: *Idem, sauf*

1 l'effet si simple au lieu de l'effet très simple

2. de ce que fait le monde sacré au lieu de de ce qui fait le monde sacré.

3 par de douces mains de femmes au lieu de surtout par des mains de femmes

Par une erreur de classement, le f. 163(0) du manuscrit a été détaché de sa place primitive, c-à-d entre les ff. 159(112) et 160(114)

- 160(114) - Par un changement de régime, et surtout de vêtemens (sans doute en substituant la toile à la laine), les maladies de la peau perdirent de leur inten-

119,3: *Idem, sauf*
vêtement au lieu de
vêtemens

32

sité. [La lèpre diminua, mais elle sembla rentrer. Le XIV^e siècle oscilla entre deux fléaux, l'agitation épileptique, et les *[cru]* ulcérations secrètes qui (à en croire Paracelse) préparaient la syphilis] La lèpre diminua, mais elle sembla rentrer et produire *[au fonds de l'organisme des maux [non] plus profonds encore]* des maux plus profonds. Le XIV^e siècle oscilla entre trois fléaux, l'agitation épileptique, la peste, les ulcérations qui (à en croire Paracelse) préparaient la syphilis. Le premier danger *[était grand, le plus grand des deux peut être]*. Il éclata] n'était pas le moins grand. Il éclata vers 1350 d'une effrayante manière par la danse de Saint Guy, avec cette singularité qu'elle n'était pas individuelle; les malades, comme emportés d'un même *[courant nerveux, se saisissaient]* courant galvanique, se saisissaient par la main, formaient des chaînes immenses, *[et dansaient jusqu'à mourir]* tournaient, tournaient, jusqu'à mourir. Les regardans riaient d'abord, puis, par une contagion *[étrange]*, se laissaient aller, tombaient dans le grand courant, augmentaient le terrible choeur. Que serait-il arrivé, si le mal eût persisté, comme fit longtemps la lèpre dans sa décadence même? C'était comme un premier pas, un acheminement vers l'épilepsie. Si cette – 161(0) – génération de malades n'eût été guérie, [elle eût] elle en eût produit une autre décidément épileptique. *[Effroyable perspective! Mais l'emploi des poisons sauveurs coupa court, et [ce fait] ce mal terrible s'arrêta [sans re]. Il apparaît dans l'histoire comme un événement passager, un fait accidentel.]*

On se demande comment, au milieu de tant de soupçons de tant de dangers,] Effroyable perspective! L'Europe couverte de fous, [de malades, d'idiots] de furieux, d'idiots! On ne dit point comment ce mal

119,11: *Idem, sauf*
tournaient, tournaient, à mourir au lieu de tournaient, tournaient, jusqu'à mourir.

119,21: *Idem.*

120,1: *Idem, sauf:*

1. Le remède qu'on recommandait au lieu de Le remède populaire dont on parle.

2. à coups de pied et de poing au lieu de à coups de pieds et de poings.

3. Dans le temps où la sorcellerie prend son grand essor au lieu de Dans ce temps, etc.

4. à la bière, aussi au

fut traité, et s'arrêta. [*L'expédient populaire de tomber s*] Le remède populaire dont on parle, l'expédient de tomber sur [*les*] ces danseurs à coups de pieds et de poings était infiniment propre à aggraver l'agitation [*des nerfs*], et la faire aboutir à l'épilepsie véritable. - 162(0) - Il y eut, sans nul doute, un autre remède dont on ne voulut pas parler. Dans ce temps où la sorcellerie prend [*son véritable essor*] son grand essor, l'immense emploi des Solanées, [*le*] surtout de la Belladone, [*rendit presque universel*] le médicament *spécial* qui combat] généralisa le médicament qui combat ces affections. Aux grandes réunions populaires du sabbat dont nous parlerons, l'*herbe aux sorcières* mêlée à l'hydromèle, [à la bière, au cidre, au poiré] à la bière, [*surtout*] au vin, et aussi au cidre, au poiré (les puissantes boissons [*que*] de l'Ouest), mettait les foules en danse, une danse [*fort*] luxurieuse, mais point du tout épileptique.

32

cidre, au poiré *au lieu de* à la bière, au vin, et aussi au cidre, au poiré.

5. mettait la foule en danse *au lieu de* mettait les foules en danse.

- 164(115) - Mais la grande révolution que font les sorcières, le plus [*hardi* pas] grand pas *à rebours* contre l'esprit du moyen âge, c'est ce qu'on pourrait appeler la réhabilitation du ventre et des fonctions digestives. Elles professèrent hardiment: « Rien d'impur, et rien d'immonde ». L'étude de la matière fut dès lors illimitée, affranchie. La médecine fut possible.

Qu'elles aient fort abusé du principe, on ne le nie pas. Il n'est pas moins [évident, *autant que fécond*] évident. Rien d'impur que le mal moral. Toute chose physique est pure; nulle ne peut être [éloignée de l'étude] éloignée du regard et de l'étude, interdite [*(mot illisible)*], par un vain spiritualisme, encore moins par un sot dégoût.

120,22: *Idem.*

121,8: *Idem.*

32

Là surtout le moyen âge s'était montré dans [son principe et dans son vrai caractère, l'anti-nature', faisant dans l'être, des distinctions, des castes, des classes. Il y a non seulement] son vrai caractère, l'anti-nature, faisant dans l'unité de l'être des distinctions, des castes, des classes hiérarchiques. Non seulement l'esprit est noble, selon lui, le corps non noble, – mais il y a des parties du corps qui sont nobles, et d'autres non, roturières apparemment. – De même, le ciel est noble,

121,14: *Idem.*

R.' : et l'abîme n'est pas noble. Comme si le ciel n'était pas dessus et dessous, comme s'il y avait un abîme supérieur, etc. Même sottise sur le monde, et le petit monde de l'homme. [Pour faire (?)] Comme s'il n'était pas d'une pièce. Si le ventre est le serviteur du cerveau et le nourrit, le cerveau qui n'est pas moins serviteur du ventre, l'aide incessamment [à faire le li] à lui faire le liquide chaud de la digestion, travaille aussi pour le ventre.

Les idées changèrent lentement, mais changèrent. On appela les sorcières immondes, indécentes, impudiques. Leurs essais grossiers, mais hardis, dans cette voie, [profitèrent à la science, à l'humanité] [profitèrent non seulement à leur science] qui commençaient la science, furent aussi, on peut le dire, une révolution dans la charité.

R." : et l'abîme ne l'est pas. Pourquoi? « C'est que le ciel est haut. » Mais le ciel n'est ni haut, ni bas. Il est dessus et dessous. L'abîme, qu'est-ce? Rien du tout. Même sottise sur le monde, et le petit monde de l'homme. Celui-ci est d'une pièce, tout y est solidaire de tout. Si le ventre est le serviteur du cerveau et le nourrit, le cerveau incessamment aidant à lui préparer le sucre de digestion, travaille aussi pour le ventre.

121,26: aidant sans cesse au lieu de incessamment aidant et ne travaille pas moins pour lui au lieu de travailler aussi pour le ventre.

Les injures ne manquèrent pas. On appela les sorcières sales, indécentes, [impudiques. *Et cep*] impudiques, immorales. Cependant leurs premiers pas dans cette voie, furent [déjà], on peut le dire, une heureuse révolution dans ce qui est le plus moral, la bonté, la charité. Par une perversion d'idées [inepte et cruelle, la] monstrueuse, le moyen âge envisageait la chair, en son représentant (maudit depuis Ève), [‘la Femme, comme impure’, *en sa fonction*] *la Femme, comme impure!* [Et cela, *au moment touchant [de la] d’amour et de maternité, en sa fonction divine, dans sa crise (mot illisible) régulière d’amour et de souffrance, dans sa fonction divine, la maternité!*] Et cela, spécialement [dans un moment] à un moment si touchant, dans sa crise régulière d’amour et de souffrance, dans sa fonction divine, la maternité!

32

La Vierge, *exaltée comme* – 165(116) – *vierge, et non comme Notre Dame*, loin de relever la femme réelle, l’avait abaissée, en mettant l’homme [dans la voie] sur la voie d’une scolastique de pureté où [l’on subtilisait de plus] l’on allait enchérissant dans le subtil et le faux.

[La femme elle] [La femme hélas! elle même] La femme même, avait fini par partager l’odieux préjugé, et se croire immonde. Elle se cachait pour accoucher. [Elle rougissait d’aimer, *de vivre. Elle osait à peine exister*] Elle rougissait d’aimer et de donner le bonheur. Elle, généralement [si sobre, *pure*, en comparaison de l’homme] si sobre, en comparaison de l’homme, elle qui n’est presque partout qu’herbivore et frugivore, qui [donne si peu] accorde si peu au ventre, qui par un régime lacté, végétal, a la pureté de ces innocentes tribus, elle demandait presque pardon d’être, de vivre, d’accomplir les conditions de la vie. Humble martyr de la pudeur, elle s’imposait des

122,4: *Idem, jusqu’à la Femme, comme impure. Omettant la phrase* Et cela, spécialement..., *l’imprimé continue:* La Vierge, *exaltée comme vierge, et non comme Notre-Dame*, loin de relever la femme réelle, l’avait abaissée en mettant l’homme sur la voie d’une scolastique de pureté où l’on allait enchérissant dans le subtil et le faux.

La femme même avait...

122,17: *Idem, sauf* qui donne si peu à la nature *au lieu de* qui accorde si peu au ventre *et* dissimuler, annuler, supprimer presque ce ventre adoré, trois fois saint, d’où le dieu homme naît, renaît éternellement *au lieu de* dissimuler, annuler ce ventre adoré, trois fois saint, d’où naît toute humanité.

supplices, [jusqu'à serrer, étrangler, cacher] jusqu'à vouloir [annuler] dissimuler, [étrangler] annuler, ce ventre adoré, trois fois saint, d'où naît toute humanité.

- 164(115), verso - La médecine du moyen âge s'occupe uniquement de l'être supérieur et pur (c'est l'homme), [qui représente Dieu ici-bas, qui seul peut devenir] qui seul peut devenir prêtre, et seul à l'autel faire Dieu.

Elle s'occupe [aussi] des bestiaux; c'est par eux que l'on commence. Pense t'on aux enfans? Rarement. Mais à la femme? Jamais. [(Mot illisible) les romans d'alors] Les [ridicules] romans d'alors, avec leurs subtilités, représentent le contraire du monde. Hors des cours, du noble adultère, le grand sujet de ces romans, la femme est partout la pauvre Grisélidis, [souffre douleur] née pour épuiser la douleur, souvent battue, soignée jamais. [On s'en remet à la nature.]

Il ne faut pas moins que le Diable, [ancien parent de la femme] ancien allié de la femme, son confident du Paradis, il ne faut pas moins [que l'étrange sorcière qui fait tout à rebours] cette sorcière, ce monstre qui fait tout à rebours, à l'envers du monde sacré, pour s'occuper de la femme, pour fouler aux pieds [les plus respectables] [les usages les plus respectables] [les usages, les opinions respectables, les pensées les plus respectables] les usages, la soigner, malgré elle même. [Car la pauvre créature s'estime peu, elle recule, rougit, ne veut pas le plus souvent avouer ses souffrances. Mais l'impéneuse sorcière l'interrogea, la rassura, la fit parler, vainquit ses refus, ses hésitations de pudeur et d'humilité] Car la pauvre créature s'estimait [trop peu] [si peu] bien peu, reculait, rougissait, ne voulait pas dire ce qu'elle avait. La sorcière, adroite et maligne,

123,9: *Idem, sauf à l'autel fait Dieu au lieu de à l'autel faire Dieu*

123,13: *Idem*

123,16: *Idem*

123,21: *Idem, sauf et la soigner malgré elle. La pauvre créature s'estimait si peu... Elle reculait, rougissait, ne voulait rien dire au lieu de la soigner, malgré elle-même. Car la pauvre créature s'estimait bien peu, reculait, rougissait, ne voulait pas dire ce qu'elle avait*

Le grand nombre des ratures, dans une partie de ce passage, ne permet guère de distinguer nettement les diverses étapes de la rédaction.

devina et pénétra. Elle sut enfin [la faire parler, *tirer d'elle son petit aveu. Elle tira d'elle son petit secret*] la faire parler, tira d'elle son petit secret, vainquit ses refus, ses hésitations de pudeur et d'humilité. Plutôt que de [*dire telle chose*] subir telle chose, elle aimait mieux presque mourir. *La*

p. 123, l. 16 *barbare sorcière* la fit vivre.

Chapitre X

Manuscrit

Édition originale (O)

169(120), R.1: Dans la royauté médiévale de Satan la plus belle pièce, le mal qui le fit invoquer le plus souvent comme Dieu compatissant, secourable, ce fut certainement l'amour. Là surtout on l'appelait pour corriger, suppléer l'ordre imparfait de ce monde, ces différences cruelles [de fortune] [de classes, de fortune surtout] de classes, qui, dans ces [temps cruels surtout] temps surtout, séparaient les coeurs les plus faits pour s'unir. On ne peut se figurer combien l'orgueil féodal mettait d'intervalle même entre nobles. Les mots nous trompent là-dessus. Le chevalier 'banneret',...

Passage annulé puis repris sur la partie inférieure du feuillet précédent 168(119).

168(119), R.2: De là un espoir [(*mot illisible*)] secret, mais ardent, mais violent, commence en plus d'un jeune coeur. Dut-il se donner au Diable, [il se lance tête baissée *dans cette haute aventure*] il se lancera tête baissée vers cet aventureux amour. Dans ce château si bien fermé, une belle porte s'ouvre à Satan. Grandes sont les difficultés. [*Le jeu périlleux (deux mots illisibles)*] A un jeu si périlleux entrevoit on quelque chance? Non, répondrait la sagesse. Mais si Satan disait: « Oui ».

129,1: *Idem, mise à part la suppression de la phrase: Grandes sont les difficultés.*

Il faut bien se rappeler combien, entre nobles même, l'orgueil féodal mettait de distance. Les mots trompent. Il y a loin du chevalier du chevalier. – 169(120)– [Le chevalier 'banneret', le *grand* seigneur qui avait sous lui toute une armée de vassaux, voyait tellement au-dessous les pauvres chevaliers 'sans terre' (mortelle injure du moyen âge, comme on le voit par le roi Jean).] Le chevalier *banneret*, le seigneur qui menait au roi toute une armée de vassaux, voyait [au bas bout de sa longue table] à sa longue table, avec le plus par-

129,8: *Idem.*

129,12: *Idem, sauf tout près de la porte au lieu de tous près de la porte, puis assis au foyer au lieu de assis à côté du foyer, enfin chevalier déclaré au lieu de le chevalier déclaré.*

33

fait mépris les pauvres chevaliers *sans terre* (mortelle injure du moyen âge, comme on le sait par Jean *sans terre*). Combien plus les simples varlets, écuyers, pages, etc. [qu'il nourrissait de ses restes, *et qui* au bas bout de la table, tous près de la porte, [*recueillai*] *épuisai*ent, grattaient les plats que les personnages d'en haut, assis à côté du foyer (*mot illisible*) leur envoyaient *presque vides*] qu'il nourrissait de ses restes. Assis au bas bout de la table, tous près de la porte, ils grattaient les plats que [les personnages *honorables* d'en haut] les personnages d'en haut, assis à côté du foyer, leur envoyaient souvent vides. Il ne tombait pas dans l'esprit du haut seigneur que ceux d'en bas fussent assez osés pour [*voir sa*] élever leur regard jusqu'à leur belle maîtresse, jusqu'à [*la*] la fière héritière du fief, siégeant près de sa mère « sous un chapel de roses blanches » . [*Il eût toléré encore plus* l'amour de quelque étranger, chevalier déclaré de la dame] Tandis qu'il souffrait à merveille l'amour de quelque étranger, le chevalier déclaré de la dame, portant ses couleurs, il eût puni cruellement [*l'audace amoureuse*] l'audace d'un de ses serviteurs qui aurait visé si haut. [*C'est le sens*] C'est le sens de la jalousie furieuse du sire du Fayel, [*cruellement irrité*] mortellement irrité, non de ce que sa femme [*était*] avait un amant, mais de ce que cet amant était un de ses domestiques, [le châtelain (*c'est-à-dire* le gardien, [*le valet portier*] *concierge* de son château de Coucy)] [le châtelain (simple gardien, *concierge*) de son château de Coucy] le châtelain (simple gardien) de son château de Coucy.

34

171(0): [Le fait] C'est le fait du moyen âge de mettre toujours en face le très haut et le très bas. Ce que nous cachent les poèmes, on peut l'entrevoir ailleurs. Dans ces [poe] [amours éthérées] passions éthérées, beaucoup de choses grossières sont mêlées visiblement. [Les sorcières dont ils imploraient le secours semblaient se] Les sorcières qu'on implorait semblent avoir pris [un plaisir] plaisir (*le feuillet a été coupé; le mot amans se lit encore en surcharge de quelques mots rendus illisibles*) – 172(123) – à tel dégoût dont [partout] les nobles faisaient un outrage aux vilains. Tout ce qu'on sait de leurs charmes, de leurs philtres, est très fantasque, [*de caprice et de tromperie, et souvent* malicieux, mêlé des choses par lesquelles on croirait le moins que l'amour, le désir pût être éveillé] et, ce semble, [très] bien malicieux, mêlé hardiment des choses par lesquelles on croirait le moins que l'amour pût être éveillé. Elles allèrent ainsi très loin [*dans l'outrage*], sans qu'il [s'aperçût, l'aveugle, qu'il était leur jouet] aperçût, l'aveugle, qu'elles faisaient de lui leur jouet.

133,3: C'est le fait du moyen âge de mettre toujours en face le très-haut et le très-bas Ce que nous cachent les poèmes, on peut l'entrevoir ailleurs. Dans ces passions éthérées, beaucoup de choses grossières sont mêlées visiblement.

133,9: Tout ce qu'on sait des charmes et philtres que les sorcières employaient est très-fantasque, et, ce semble, souvent malicieux, mêlé hardiment des choses par lesquelles on croirait le moins que l'amour pût être éveillé. Elles allèrent ainsi très-loin, sans qu'il aperçût, l'aveugle, qu'elles faisaient de lui leur jouet.

[Les moins rebutants de ces philtres étaient de pure excitation, comme [les] ces breuvages dont abusent tant les orientaux. D'autres avaient la prétention d'unir à jamais les personnes [par un] d'un diabolique mariage] Ces philtres étaient fort différents. Plusieurs étaient d'excitation, et devaient troubler les sens, comme ces stimulans dont abusent tant les orientaux. D'autres étaient de dangereux (et souvent perfides) breuvages d'illusion qui pouvaient livrer la personne [sans l'ame ni (?) la volonté] sans la volonté. Certains enfin furent des épreuves [où l'on voyait jusqu'où

133,16: Idem.

irait la patience] [où l'on défiait la passion, le désir avide *et aveugle*] où l'on défiait la passion, où l'on voulait voir jusqu'où le désir avide pourrait transposer les sens, [leur faire accepter *[le] comme traité (?) d'un mariage diabolique*, les choses les moins agréables qui viendraient de l'objet aimé] leur faire accepter [*comme don*] comme faveur suprême et comme [communion *d'inaltérable mariage*] communion, les choses les moins agréables qui viendraient de l'objet aimé.

La construction si grossière du château, tout en grandes salles, livrait la vie intérieure. A peine, assez tard, fit-on, pour se recueillir et dire les prières, un cabinet, le retrait, dans quelque tourelle. La dame était aisément observée. A certains jours, guettés, choisis, [l'audacieux *pouvait trouver son moment pour modifier ses breuvages*, y [verser] mêler le philtre] l'audacieux bien conseillé par sa vieille, pouvait son moment (*sic*) [pour faire un coup] pour ce un (*sic*) coup, modifier la boisson, y mêler le philtre.

34

- 172(123), verso - Chose - 173(124) - pourtant rare et périlleuse. Ce qui était [plus facile *et qui se faisait le plus*, c'était de lui dérober telles choses qui lui échappaient] plus facile, c'était de voler à la dame telles choses qui lui échappaient, qu'elle négligeait elle-même. [*Elle n'eût pas toujours été flattée de cette avidité à lui prendre [ces] [de ces] ces prétendus trésors, qu'elle [n'(?)] jugeait tout autrement. Mais l'amour a [ses yeux à lui, ses friandises bizarres que l'objet aimé n'entend pas] ses yeux à lui.*] On ramassait précieusement [un fragment imperceptible *de l'ongle de son joli pied*] un fragment d'ongle imperceptible. On recueillait avec

134,4: *Idem, sauf:*

1. des châteaux *au lieu de du château.*

2. l'audacieux, conseillé par sa sorcière, pouvait faire son coup, modifier la boisson *au lieu de l'audacieux bien conseillé par sa vieille, pouvait trouver son moment pour ce coup, modifier la boisson (c'est ainsi qu'il faut lire, semble-t-il, la phrase que Michelet avait l'intention d'écrire).*

134,12: *Idem.*

34

respect [ce que *laisse* tomber son peigne, un *long fil* de ses beaux cheveux] ce que laissait tomber son peigne, un ou deux de ses beaux cheveux. On le portait à la sorcière. Celle-ci exigeait souvent (comme font nos somnambules) tel objet [*par exemple*] fort personnel et imbu de la personne, [q] [mais qu'elle même à *coup sûr* ne donnerait pas, un ancien (?) vêtement longtemps porté et sali, dans lequel elle eût sué] mais qu'elle même n'aurait pas donné, [quelques fils d'un vêtement longtemps porté et sali] [quelques fils arrachés *par exemple* d'un vêtement longtemps porté et sali] par exemple quelques fils arrachés d'un vêtement longtemps porté et sali dans lequel elle eût sué. Tout cela, bien entendu, baisé, adoré, regretté. Mais il fallait le mettre aux flammes, pour en recueillir la cendre. Un jour ou l'autre, en revoyant ce vêtement, la fine personne [en distinguait bien la blessure, devinait tout, se fâchait un peu, mais soupirait aussi...] en distinguait la déchirure, devinait, mais n'avait garde de parler, et soupirait... Le charme avait eu son effet.

p. 136, l. 1

177(0), R.1: Pour peu que la correspondance languit, la dame devenait bien inquiète, bien dépendante, craintive. Oh! que la S. avait alors bonne prisel Il fallait le lier, [et] l'absent, demander à Satan une telle forme de mariage qu'il ne se détachât jamais. Le gâteau de l'antiquité, la 'confarreatio' qui, de l'Asie à l'Europe,...

Passage annulé, repris ensuite sur le f. 176(0) intercalé après coup.

35

176(0), R.2: Quelquefois, dans ces folies, on buvait du sang l'un de l'autre, pour se faire une communion qui, disait-on, mêlait les [coeurs] ames. Le coeur dévoré de Coucy que la dame « trouva si bon, qu'elle ne mangea [plus *d'avantage*] plus de sa vie », est le plus tragique exemple de ces monstrueux sacrements de l'amour anthro-

135,20: *Idem.*

pophage. Mais quand l'absent ne mourait pas, quand c'était l'amour qui mourait en lui, [et qui languissait,] la dame consultait la sorcière, lui demandait les moyens de le lier, le ramener.

Les chants de la magicienne de Théocrite et de Virgile, employés même au moyen âge, étaient rarement efficaces. [On essayait alors sur lui] On tâchait de le resaisir par un charme qui paraît aussi imité de l'antiquité. On avait recours au gâteau, à la – 177(0) – *confarreatio* qui, de l'Asie à l'Europe, [fut toujours l'hostie de l'amour, c'était le moyen] fut toujours l'hostie de l'amour. Mais ici, on voulait lier plus que l'âme, – [lier le corps et la chair, leur créer l'identification charnelle à ce point [entre deux] entre les deux que l'un, à jamais le même est mort pour toute autre femme, n'eût de vie que pour une seule, de chair que pour la chair aimée] lier la chair, créer l'identification [entre les deux] au point que pour toute femme, il n'eût de vie que pour une. [« Alors, madame, pour cela, disait la vieille à la Dame, il ne faut pas marchander »] Dure était la cérémonie. « Mais, madame, disait la vieille, il ne faut pas marchander ». Elle trouvait l'orgueilleuse tout à fait obéissante, [lui ôtait la robe et le reste] qui se laissait docilement ôter sa robe et le reste. « Mais que faut-il? » – Rien, madame, ôter la chemise encore. »

Quel triomphe pour la sorcière! Et si la dame était celle qui la fit courir jadis, quelle vengeance et quelles représailles! La voilà nue sous sa main. Ce n'est pas tout. Elle lui fait mettre la tête très bas. Sur ses reins, elle établit une planchette, un petit fourneau, et là fait cuire le gâteau... « Oh! [ma mie, je suis en sueur. Je n'en peux plus] ma mie. Je n'en peux plus. Dépêchez, je ne peux rester ainsi! » [Elle f] – « C'est

136,7: *Idem, sauf sur deux points:*

1. disait la sorcière au lieu de disait la vieille.

2. On ne lit pas dans le texte imprimé les phrases: « Mais que faut-il? – Rien madame, ôter la chemise encore.

136,21: *Idem, mise à part la suppression des deux phrases:* Elle lui fait mettre la tête très bas, et: Elle fait à son loisir, et malignement observe les ravages cachés du temps.

[qu'il] ce qu'il nous fallait, madame, il faut que vous ayez chaud. Le gâteau cuit; il sera chauffé de [votre belle chair, de vos énergies d'amour] vous, de votre flamme. » Elle fait à son loisir, et malignement observe [ce qu'on cachait, les ravages (mot illisible) du temps] les ravages cachés du temps.

C'est fini, et nous avons le gâteau de l'antiquité, [la grave 'confarreatio' du mariage indien et romain] du mariage indien et romain, - assaisonné (sic), réchauffé [du charnel esprit de Satan] du lubrique esprit de Satan. Elle ne dit pas comme celle de Virgile: « Revienne Daphnis! ramenez-le moi, mes chants! » - Elle lui envoie le gâteau, [imprégné d'elle] imprégné de sa souffrance, et resté chaud de son [désir] amour... Qui résisterait? Il revient - 178(127) - il aime. Seulement, il est [las et refroidi] un peu las, refroidi... Oh! elle qui l'attendait, qui pour lui avait souffert [tant] cette langueur, cette misère, cet oeil malin de la vieille!... Furieuse, quoiqu'elle l'aime peu, elle a encore recours à elle. « Que faire? » - Une chose à laquelle [peu d'hommes] peu résistent... - Oh! je la ferai! » - Un petit poisson [apporté vivant] apporté doit être étouffé par elle, [puis donné à lui] et lui sera envoyé. [Choquant moyen. Elle veut l'étouffer dans les mains] Elle essaye avec les mains. « Non, [il doit mourir dans votre corps] madame, il doit mourir en vous. » [Elle doit se l'insinuer, le sentir frémir en son sein, se battre dans ses entrailles, et s'imprégner d'elle à fond. Aigre et cruelle impression, dont elle gémit, s'irrite] Elle doit avoir la choquante impression de le sentir frémir en elle, se battre dans ses entrailles, s'imprégner, se pénétrer. Elle gémit, elle s'irrite... Il le faut. Donc elle souffre, [frémit, frissonne] frissonne, et une sueur froide lui coule. [Et

137,4: C'est fini, et nous avons le gâteau de l'antiquité, du mariage indien et romain, - assaisonné, réchauffé du lubrique esprit de Satan. Elle ne dit pas comme celle de Virgile: « Revienne, revienne Daphnis! ramenez-le-moi, mes chants! » Elle lui envoie le gâteau, imprégné de sa souffrance et resté chaud de son amour... A peine il y a mordu, un trouble étrange, un vertige le saisit... Puis un flot de sang lui remonte au coeur; il rougit. Il brûle. La furie lui revient, et l'inextinguible désir.

Ici se termine le chapitre imprimé dont le texte cependant comporte une note mise à désir.

J'ai tort de dire inextinguible. On voit que de nouveaux philtres deviennent souvent nécessaires. Et ici je plains la dame. Car cette furieuse sorcière, dans sa malignité moqueuse, exige que le

il a échappé, mort] Il glisse, il échappe mort. – 179(0) – [*On le lui donne, on l'apporte, le tout petit*, sur un plat d'or] La sorcière le [*donne*] porte et l'offre, [*le tout petit*,] sur un grand plat d'or. [*Mais qu'on a souffert pour cela!*... A peine mis à la braise ardente, il y mord, *il le dévore, il l'a mordue elle-même*] « Qu'on a souffert pour vous! » dit-elle. A peine mis à la braise ardente, il y mord. Il l'a absorbé. Qu'a t'il mordu? [*elle-même?* il ne sait] il ne sait. Mais la furie lui revient, [*l'impur désir*] et l'inextinguible désir.

philtre vienne corporellement de la dame elle-même. Elle l'oblige, humiliée, à fournir à son amant une étrange communion. Le noble faisait aux juifs, aux serfs, aux bourgeois même (V. S. Simon, sur son frère), un outrage de certaines choses répugnantes, que la dame est forcée par la sorcière de livrer ici comme philtre. Vrai supplice pour elle-même. Mais d'elle, de la grande dame, tout est reçu à genoux Voir plus bas la note tirée de Sprenger

35

[*La rieuse (?)*] La maligne n'en reste pas là. [Elle rappelle *les fauvettes, les belles femelles amoureuses, qui ne perdent rien de leur nid, [dévore] dévorent tout* de l'objet aimé] Elle rappelle [*à la dame*] les oiseaux, la fauvette, la belle amoureuse, qui ne [*laisse*] perd rien de son petit, rien du nid, [*rien des dons* de l'objet aimé] de l'objet aimé. [De la [*grande dame*] belle dame tremblante, elle exige] Elle a grand'peine à obtenir. Mais c'est le lien *pour toujours*. Avec ce mot toutpuissant de la [*grande dame*] belle dame tremblante, elle exige le dernier des philtres, celui qui change l'homme en bête... Hélas! faut-il descendre là? Qu'elle est honteuse et inquiète... [*Combien à tort! On lui raconte qu'il*] Mais à tort! [*On lui raconte que, pour recevoir ce*] En revenant, on lui conte que, pour ce [*suprême don*] don suprême, dans sa dévotion, il a mis deux genoux en terre, [*est*] et s'est frappé [*la poitrine*] [*le sein*, en disant] des deux poings, en disant: « Si j'en étais digne! »

35

Hardie de cette expérience, [l'audacieuse, la [fe] rieuse, [dans] voyant la victoire de Satan] de la victoire du grand Moqueur, la bien aimée de Satan, la rieuse ose davantage. Une grande abbaie [d'Allemagne, de ces moines souverains du Rhin] d'Empire, de ces moines souverains du Rhin, qui [(mot illisible)] ne [pouvait] pouvaient entrer là qu'avec 500 ans de noblesse, [la tente, et, par la vertu du même philtre] la tente. Par la vertu du même philtre, les voilà tous fous... Elle en triomphe, l'insolente. Elle le dit, le redit partout: « Comment pourraient-ils m'échapper, ayant reçu [de moi ce gage, (plusieurs mots illisibles)] ce tendre gage? Ils n'en pourront guérir jamais. »

L'idée exprimée dans ce passage a été reprise plus loin pour la rédaction de la note de la p. 184, prés. éd., p. 177.

p. 138, l. 5

(Note Sprenger, Malleus, p.)

Chapitre XI

Rédaction antérieure

182(131), verso: La grande fête de dérision et de révolte, le Sabbat, n'a pu avoir, selon moi, son organisation arrêtée avant le XIV^e siècle.

Il ne s'agit pas ici de la simple continuation des fêtes et croyances payennes. Toujours le paysan honora et craignit la lune qui influa tellement sur la terre. Toujours les vieilles femmes lui furent dévotes, marmottèrent des prières à *Dianom* (la Diane infernale, Hécate). Toujours, au temps des lupercales, le noir revenant Hallequin (Arlequin), de sa batte, tout comme un lupercal antique, menaçait la femme rieuse, faisait peur aux petits enfans. Pour rien au monde le paysan n'eût manqué la nuit du 1^{er} mai (pervigilium Veneris), la nuit de la Saint Jean, pour les anciennes danses de Priape et Bacchus, les *Sabasies*, comme on disait. Mais quelle que soit l'identité du nom, ce n'est pas encore le Sabbat.

36 Pour bien comprendre celui-ci en lui-même, il faut en écarter encore les ornemens grotesques, évidemment surajoutés, qu'il prend chez nos modernes, les contemporains d'Henri IV, petites farces polissonnes, intermèdes à la Pourceaugnac, qu'on se plut à y ajouter. Tout cela est en désaccord avec le drame original tel qu'on le dégage aisément, drame sombre, d'atroces moqueries mais de fureur tragique, qui porte le vrai caractère, l'empreinte d'un temps maudit.

Tout cela est à cent lieues de la naïveté du XII^e siècle, impossible encore au XIII^e siècle, qui même eût à peine compris. Plus tard, dans la platitude du XV^e, la longue habitude des maux et l'énervation des esprits rendaient plus impossible encore cette création monstrueuse, mais puissamment originale. Elle appartient au siècle de Dante.

J'ai dit ailleurs que « la sorcière était un fruit du désespoir » Je dis doublement de son oeuvre, le sabbat. Sur l'antique base payenne et populaire, elle le créa, d'un jet, je n'en doute pas, et très probablement au moment le plus sombre, quand Avignon et le grand schisme anéantirent l'Église, quand la

(Voir O.A., p. 140-143, prés. éd., p. 141-144.)

Chapitre XII

Rédaction antérieure

193(0), *verso* (en bas, à l'envers), R.A.1: *Acte 3 et dernier* La Femme au 1^{er} acte s'est donnée fictivement à Satan, et, fécondée de lui, elle s'est donnée au peuple (au second acte) non moins fictivement La réalité du banquet, le breuvage d'illusion qui a passé avec l'hostie

192(0), *verso*, R.A. 2: *Acte 3 et dernier* Deux fois la Femme s'est donnée fictivement (1^{er} acte, à Satan, et 2^e acte, au peuple) On attend la réalité Eveillée au banquet, éveillée par la ronde et son brûlant vertige, l'impatience a été retardée un moment par le sacrifice, le défi, la solennelle épreuve de l'impuissance du Dieu qu'on a quitté. La foule rassurée, dès lors, sans souvenir des commandemens ni des empêchemens de l'Église, peut jouir librement des libertés de la Nature

37 Qu'étaient ces libertés? Les familles qui avaient amené leurs enfans, très vraisemblablement, restant au champ commun sous l'oeil de tous, ne dépassaient guère la mesure des jeux d'une fête de village Mais les clairières du bois voisin, ou, au défaut de bois, le rideau fantastique des fumées résineuses, qui (on l'a vu plus haut) isolaient, défendaient certaines parties de la lande, permettaient davantage Les inquisiteurs et les juges qui seuls nous donnent ces détails, en voulant inspirer l'horreur, disent des choses contradictoires D'une part, Satan, par ses démons, doit envahir toute cette foule, la posséder dans un chaos de promiscuité complète D'autre part, ils avouent qu'on n'entrait au sabbat qu'à deux, et qu'aux femmes isolées (veuves, etc) on s'empressait de donner un jeune démon On voit que des amans jaloux ne craignaient pas d'y mener leurs maîtresses Tout cela ne va guère ensemble L'accusation de promiscuité, élevée tant de fois et contre les premiers chrétiens

191(0), *verso*, R.A. 3 (*texte non annulé, le seul que donne le manuscrit*): *Acte 3^e et dernier* Le peuple était bien rassuré Il avait oublié les terreurs, les obstacles, les empêchemens de l'ancien monde L'Église, où était-elle avec toutes ses épines? Avant-elle jamais existé? Uni par l'hommage à Satan (l'esprit de *liberté-nature*), uni par le banquet, la ronde ou tous se sont sentis dans tous, uni par la communion de la Femme et de son breuvage, il a hâte d'avoir une communion plus réelle, d'atteindre la profonde et définitive unité.

Les inquisiteurs et les juges traitent de cela en logiciens, et disent ce qui logiquement *devait, pouvait se faire* Ils assurent que Satan, par ses démons, *dout* envahir cette foule, posséder tout ce qui est de son église dans un chaos de promiscuité complète C'est l'accusation ordinaire qu'on a portée contre tant de sociétés secrètes

Et pourtant, ils disent aussi qu'aux actes symboliques qui pouvaient sembler indécens, on avait soin d'éloigner les enfans N'est-on pas tenté d'en conclure qu'à ce dernier moment surtout, les familles qui avaient des enfans, restaient au champ commun sous l'oeil de tous, ne se mêlaient point à l'orgie?

Ils disent qu'on n'entrait au banquet *que par couple*, [qu'aux personnes isolées qui venaient on s'empressait de donner un jeune démon] que s'il venait une personne isolée (*sic*), on s'empressait de lui donner un jeune démon, qui ne la quittait pas, la servait de toute manière. Ils avouent que des amans jaloux ne craignaient pas de mener leur maîtresse au sabbat. Tout cela ne sent pas la promiscuité.

La scène, je l'ai dit, était double, la lande bien éclairée, puis, au delà d'un rideau fumeux de flammes résineuses, des espaces plus sombres, parfois à la lisière d'un bois.

[Deux choses doivent] Une chose (*sic*) doit avant tout être remarquée, c'est qu'au milieu de tant d'accusations, on ne trouve nulle part qu'aux sabbats des paysans, il y ait eu de ces désordres qui éloignent la femme et la rendent inutile. Rien de semblable à ce qui se passait chez les Templiers et chez tant de barons (surtout anglo-normands), au milieu de pages effrontés dans cette vie immonde que trahissent – 192(0) – les modes laides, impudiques où les jeunes valets grotesquement étalent des charmes féminins (Note V les gravures des XIV^e et XV^e siècles).

Au sabbat, les femmes sont tout. Leur humble dévouement écarte ces monstruosité ridicules et ces excès de honte. Quoi qu'elles puissent subir, elles y viennent rassurées par ce mot qu'on disait, répétait : « Jamais femme n'en revint enceinte ».

37

Dans ces grandes misères, froides et très peu précoces, elles n'étaient nullement attirées par le plaisir d'amour, mais beaucoup plus par le banquet, la danse, les lumières, l'amusement. Elles n'avaient, disent-elles, nul plaisir aux approches des démons, au contraire des souffrances, un feu cuisant. Et, même sans cela, la glace qui suivait tout à coup (et les stérilisait), donnait la plus pénible, la plus déagréable contraction.

Tout au contraire de la haute vie noble où l'adultère imposait sans cesse au mari des rejets furtifs et de faux héritiers, dans le sabbat des serfs, le mari ne redoutait rien. Il y avait, ce semble, un accord très fidèle, une grande entente tacite pour ne pas faire des malheureux, *ne pas donner un serf au seigneur*. Forte conjuration, où la femme était de moitié. Par tout moyen et par tout sacrifice de plaisir personnel, elle fuyait les grossesses.

Ce point étant bien assuré, une communauté agricole (il en restait beaucoup encore), un cousinage ou parentage nombreux, vivant sous un toit, gardaient des libertés étranges. On élevait peu de filles, on ne les soignait guère. La femme qui restait, donnant à son mari un fils vrai et à lui, dans l'intérêt de ses affaires, ne maltraitait pas trop les jeunes parents, les cadets dévoués qui ne se mariaient point, et travaillaient gratis pour leur aîné. La vie sévère à la maison ne se résolvait guère qu'une ou deux fois par an, à cette fête de nuit, sous l'aveuglement d'un breuvage d'oubli rapide. Le lendemain nulle trace. La vie recommençait austère et le travail. La maîtresse de ferme, non moins fière, donnait ses ordres à ce troupeau.

Cela se passait au sabbat, et n'était pas du sabbat même, mais beaucoup plus antique (Note C'est la polyandrie du Mahabharat, celle qu'aujourd'hui encore offrent des montagnards de l'Inde, où une nombreuse famille ne conserve qu'une femme, singulièrement aimée et obéie, dit-on, de ses frères et parents).

- 193(0) - Ce qui, au contraire, était propre au sabbat, c'était d'apparier des couples, de réunir et rapprocher les individus isolés. Le miracle du breuvage d'illusion, c'est qu'il n'y avait plus ni vieilles, ni laides. Ces pauvres créatures, partout ailleurs négligées et sans consolation, quoique souvent calomniées par l'apparence et désirables encore, ne trouvaient point de moquerie chez le grand Moqueur, au Sabbat. La jeunesse des démons et le puissant breuvage leur faisait bien vite des amoureux. Aux pays maritimes (comme chez les Basques) où il y a toujours nombre de veuves, l'évocat des morts, Satan, pour une nuit, refaisait leurs maris. Et plus légèrement, jusqu'à l'autre Sabbat, elles pouvaient porter le veuvage.

Avec tout cela, la conclusion raisonnable sera sévère. Sans admettre contre le Sabbat, toutes les imputations aveugles, il faut dire que cette fête obscène et fort choquante, avait surtout sa laideur dans sa contradiction.

37 On instituait par la Femme, épouse de ce Satan de bois, et fécondée par lui, un Dieu de la Nature. C'est Pan, c'est Bacchus, c'est Priape. Grande menace, espoir, éclat de rire. Et tout cela finit si tristement par l'humble dévouement des femmes, qui, à tout prix, restent stériles. Le dernier acte dément cruellement le premier.

On commence par rire. La fin est un enterrement. L'homme revient mélancolique et sec. Et la femme pleine de risée.

Ô temps dur! temps maudit! et gros de désespoir!

Avant le départ de la foule, en pleine nuit, lorsque déjà pourtant ont tourné les étoiles, Satan, qui n'a plus rien à faire, sent bien qu'il est temps de mourir. Il s'escamote. Sa belle peau de bouc brûle à un grand brasier. Lui même en l'air s'évanouit.

Mais, *elle*, elle qui fit Satan, qui fit tout, le bien et le mal... (*A partir d'ici, le manuscrit donne le texte définitif jusqu'à la fin du chapitre.*)

(Voir O,A, p. 167; prés. éd. p. 163.)

LIVRE II

Chapitre I^{er}

Manuscrit

Édition originale (O)

197(0), R.A.: Livre II

Ch. 1^{er}. Les sorcières et sorciers au XV^e siècle.

[Ce monstre, la Sorcière, isolé, sorti de la terre, sans génération naturelle, et qui n'eut point son mâle] Ce monstre, la Sorcière, conçue de rien, et seule, qui n'eut jamais son mâle, elle n'en fait pas moins d'innombrables petits. Elle n'est plus un être, mais un peuple. Les bandes ténébreuses qui lui servaient sa messe [noire], le choeur des assistantes qui égorgeaient le bouc, et [qui] démembraient le crapaud, celles [qui cherchaient] qui lui cherchaient ses herbes et [faisaient ses breuvages] mêlaient ses breuvages, qui versaient [l'amour et les songes] le plaisir, les songes, jusqu'aux petits démons qui lutinaient les vieilles, tout cela ce sont des sorciers. [(Quelques mots illisibles).]

38

Une contagion immense s'étend. Quiconque croit avoir quelques secrets, quelques recettes, quiconque croit deviner, quiconque rêve et voyage en rêvant, se croit favori de Satan. Toute femme lunatique prend pour elle ce grand nom: sorcière.

Nom périlleux, nom lucratif, lancé [comme un outrage] par la haine du peuple, qui tour à tour injurie et implore la puissance inconnue. Il n'en est pas moins accepté, revendiqué souvent [avec orgueil] [avec rage]. Aux enfans qui la suivent, aux femmes qui menacent du poing [et jettent ce mot], lui jettent ce mot comme une pierre, elle se retourne l'insensée, et dit avec orgueil: « C'est vrai! vous l'avez dit! »

Vanité et légèreté. Cette génération nouvelle de sorcières et sorciers auront pourtant de moins en moins [la vraie foi à Satan.] la foi sérieuse de leur art. La vigoureuse impiété, la haine titanique qui [fit trouver] tira la messe noire du [furieux] désespoir du XIV^e siècle, n'est guère une passion du XV^e. Tout est [noir, mais de boue] sombre, mais tout est de boue. [Tout y devient fangeux.] Dans le livre, si riche en détails, de

Première version, non annulée, et partiellement réutilisée pour la rédaction définitive qui se lit sur les feuillets 194(0), 195(0), 196(142) et 195(0), verso, intercalés après coup.

Le passage qui va de Une contagion immense s'étend... à C'est lui qui se manque à lui-même a servi à la composition du placard 196(142) (voir infra), sur lequel le texte est barré à partir de Vanité et légèreté.

Sprenger, dont on parlera [tout à l'heure, Satan est partout, remplit tout, immensément multiplié] Satan devient immense, immensément multiplié, mais, dans ce triomphe même, [ennuyeux, plat, déchu] il est ennuyeux, plat. Le peuple [va à lui de plus en plus] afflue à lui. C'est lui qui se manque à lui-même. Une certaine odeur [fade et nauséabonde] fade, nauséabonde, ferait croire que l'idole, adorée, sur l'autel, n'en est pas moins [en décomposition] déjà en décomposition.

Le XV^e siècle, malgré deux ou trois grandes inventions, n'en est pas moins, je crois, [l'un des plus plats, des plus sots] l'un des plus sots de l'histoire, des plus déshérités d'idées.

194(0): Livre II (sur une page blanche)

38

Ch. I^{er}. La [(mot illisible)] sorcière de la décadence. [Satan multiplié, vulgarisé, remplit les] Satan multiplié, vulgarisé.

Le délicat bijou du Diable, [conçue] la petite qui fut conçue dans la nuit de la Messe noire où la grande sorcière a disparu, [elle a grandi, fleuri] elle est venue, elle a fleuri, en malice, en grâce de chat. Celle-ci, toute contraire à l'autre; fine et oblique [de toute allure, équivoque(?), sournoise, faisant volontiers le gros dos] d'allure, sournoise, filant doucement, faisant volontiers le gros dos. Rien de titanique, à coup sûr. [Loin de là, fort naturellement basse et sale, pour tout dire, fangeuse. Dès le berceau lubrique. Mais tout cela incertain] Loin de là, basse de nature. Dès le berceau, lubrique et toute pleine de mauvaises

195(0), R. 1: friandises. Elle exprima toute sa vie l'instant où elle sut (?) la connaissance impure, la précocité effrénée, la sensuelle fai (mot inachevé)

195(0), verso (en bas, à l'envers), R. 2: frian-

169: LIVRE DEUXIÈME

171: I. SORCIÈRE DE LA DÉCADENCE. SA- TAN MULTIPLIÉ, VUL- GARISÉ.

171,1: *Idem* jusqu'à Elle exprimera toute sa vie..., sauf la petite sorcière conçue de la Messe noire où la grande a disparu au lieu de la petite qui fut conçue dans la nuit de la Messe noire où la grande sorcière a disparu.

Passage non annulé, immédiatement repris sur le verso, puis sur le recto du f. 195(0).

dises, exprimant, sous forme ondoyante d'abord (mais ce qui est son fin fonds) tel moment où [toute ruse, équivoque et désir, comme tel rêve impur de doux sommeil obstiné, où l'on s'est dit] l'impureté usa des libertés du rêve, où dans un sensuel mensonge de sommeil obstiné, où l'on dit: « Hélas! Que faire? C'est que je dors. Le Diable seul aura péché. »

38

195(0), R. 3: friandises. Elle exprimera toute sa vie certain moment nocturne et trouble d'impur concert et de triple péché, où [l'étrange pensée] une étrange pensée dont on eût [été] eu horreur le jour, usa des libertés du rêve, se résigna et se mentit, disant: « Hélas, [je dors. A Satan [le péché] seul la faute] moi, je dors... Satan seul en aura la faute ». Celle qui naît avec ce secret, la connaissance d'un si profond (mots en surcharge) replis, qui a vu jusque là si loin (mots en surcharge) [et si] la nature et la chair, [et dans la personne même qu'il faudrait le plus respecter, ne respectera guère, n'aura guère de religion] (et en qui? juste Dieu!) (mots biffés, puis récrits), elle ne respectera guère, ni chose ni personne en ce monde, n'aura guère de religion. [Pas pour Dieu, pas pour Satan même] [Pour Satan même aura t'elle bien un vrai culte? Satan est encore un esprit] [Rien] Pas beaucoup pour Satan même. Car il est encore un esprit, et celle-ci a un goût [profond, unique] unique pour toute chose de matière. [Enfant, elle salissait. Grandelette, jolie, elle] Enfant, elle salissait tout. Grandelette, jolie, elle étonne de malpropreté. Par elle, la sorcellerie sera [une immonde (?) cuisine] je ne sais quelle cuisine de je ne sais quelle chimie. De bonne heure, elle manipule surtout les choses répugnantes, les drogues aujourd'hui, [de-main] [et demain] demain les intrigues. [C'est là son élément, les amours et les maladies] C'est là son élément vrai, les

Elle exprimera toute sa vie certain moment nocturne, impur et trouble, où certaine pensée dont on eût eu horreur le jour, usa des libertés du rêve

171,13: Celle qui naît avec ce secret dans le sang, cette science instinctive du mal, qui a vu si loin et si bas, elle ne respectera rien, ni chose ni personne en ce monde, n'aura guère de religion. Guère pour Satan lui-même, car il est encore un esprit, et celle-ci a un dégoût unique pour toute chose de matière

172,7: Idem, sauf

1 C'est là son élément, les amours et les maladies au lieu de C'est là son élément vrai, les amours et les maladies Elle voit loin dans les choses de la chair

2 pour l'emploi des poisons au lieu de l'emploi des poisons.

38

amours et les maladies. Elle voit loin dans les choses de la chair. Elle sera fine entre-metteuse,, habile, audacieuse empirique. On lui fera la guerre [pour de prétendus *crimes*, pour l'emploi des poisons] pour de prétendus meurtres, l'emploi des poisons. A tort. [Elle a bien peu l'instinct des *grands crimes* (si on ne l'y force)] Elle a peu l'instinct [de *tels forfaits*] de telles chose (si on ne l'y force), peu le goût de la mort. [Au contraire, celui de la vie. Sans bonté, elle aime à guérir] [Au contraire. Sans bonté, elle aime à la guérir et elle aime à la propager. Mais] Sans bonté, elle aime [à guérir, à prolonger la vie] la vie, à guérir, prolonger la vie. [C'est (?) une plus juste accusation, d'] [Mais] Elle est dangereuse en deux sens: [elle vend sans scrupule des recettes de stérilité] elle vendra des recettes de stérilité, d'avortement peut être. D'autre part, effrénée, libertine d'imagination, [(*quatre mots illisibles*) elle aidera volontiers la perte par ses damnés breuvages] elle aidera volontiers à la chute des femmes par ses damnés breuvages, jouira des crimes d'amour.

Oh! que celle-ci diffère de l'autre. [C'est déjà un industriel] Elle est un industriel. L'autre fut l'Impie, le Démon; elle fut la grande Révolte, la femme de Satan, [mais sa mère] mais, on peut dire, sa mère. [Car du moins, il grandit d'elle, et de sa puissance intérieure] Du moins, il a grandi d'elle, et de sa puissance intérieure. [Elle n'est pas même la fille du Diable] Celle-ci est tout au plus la fille du Diable. Elle a de lui deux choses, [l'impureté et l'instinct médical (*mot illisible*)] elle est impure et elle aime à manipuler la vie. C'est son lot; elle y est artiste, mais déjà une artiste à vendre, et nous entrons dans le métier.

3. l'instinct de telles choses au lieu de l'instinct de telles choses (si on ne l'y force).

17224: Oh! que celle-ci diffère de l'autre! C'est un industriel. L'autre fut l'Impie, le Démon; elle fut la grande Révolte, la femme de Satan, et, on peut dire, sa mère. Car il a grandi d'elle, et de sa puissance intérieure. Mais celle-ci est tout au plus la fille du Diable. Elle a de lui deux choses, elle est impure, et elle aime à manipuler la vie. C'est son lot; elle y est artiste, - déjà artiste à vendre, et nous entrons dans le métier.

On dit qu'elle se continuera par le moyen immonde dont elle est née elle-même. Mais elle n'en a pas besoin. Sans mâle, elle fera d'innombrables petits. En moins de 50 ans, au début du XV^e siècle, sous Charles VI, une contagion – 196(142) (*placard*) – immense s'étend; quiconque croit avoir quelques secrets, quelques recettes, quiconque croit deviner, quiconque rêve et voyage en rêvant, se croit favori de Satan. Toute femme lunatique prend pour elle ce grand nom: sorcière.

Nom périlleux, nom lucratif, lancé par la haine du peuple, qui, tour à tour, injurie et implore la puissance inconnue. Il n'en est pas moins accepté, revendiqué souvent. Aux enfants qui la suivent, aux femmes qui menacent du poing, lui jettent ce mot comme une pierre, elle se retourne, l'insensée, et dit avec orgueil: « C'est vrai! vous l'avez dit! »

– 195(0), *verso* – Le métier devient bon, et les hommes s'en mêlent. Nouvelle chute pour l'art. La dernière des sorcières [a encore] a cependant encore un peu de la Sibylle. Ceux-ci, sordides charlatans, jongleurs grossiers, taupiers, tueurs de rats, jetant des sorts aux bêtes, vendant les secrets qu'ils n'ont pas, empuantissent ce temps sombre de fumée noire, de peur et de bêtise. Satan devient immense, immensément multiplié. Pauvre triomphe. Il est ennuyeux, plat. Le peuple afflue pourtant à lui, ne veut guère d'autre Dieu. C'est lui qui se manque à lui-même.

Le quinzième – 197(0) – siècle, malgré deux ou trois grandes inventions, n'en est pas moins, je crois, [*l'un des plus plats*, des plus sots] l'un des plus sots de l'histoire, des plus déshérités d'idées. Il commence...

173,6: *Idem, sauf* On dit qu'elle se perpétuera par l'inceste dont elle est née *au lieu de* On dit qu'elle se continuera par le moyen immonde dont elle est née elle-même *et se dit favori de Satan au lieu de se croit favori de Satan*

173,16: *Idem, sauf* elle se retourne, et dit *au lieu de* elle se retourne, l'insensée, et dit

174,1: *Idem, sauf* la moindre des sorcières *au lieu de* la dernière des sorcières *et ce temps de* sombre fumée noire *au lieu de ce temps* sombre de fumée noire

174,12: Le quinzième siècle, malgré deux ou trois grandes inventions, n'en est pas moins, je crois, un siècle fatigué, de peu d'idées

39

201(147): Elle est précipitée par les grands, ses patrons, [dans de *terribles* aventures] dans d'étranges aventures. [On] N'ayant que le château qui la garde du prêtre, la défende un peu du bûcher, que refusera t'elle à ses terribles protecteurs? [Si le héros du siècle, Gilles de Retz, *enfermé dans sa tour avec son terrible Italien*, la fait venir] Si le baron, revenu des croisades, de Nicopolis par exemple, imitateur de la vie turque, la fait venir, la charge de voler pour lui des enfans? que fera t'elle? [Ces razzias, immenses en paÿs turcs, (*mot illisible*) où parfois le sultan se fit deux mille pages à la fois, *commençaient en paÿs chrétien*. Le fameux Gilles de Retz] Ces razzias, immenses en paÿs grecs, où parfois 2000 pages entraient à la fois au sérail, n'étaient nullement inconnus (*sic*) aux chrétiens (aux barons d'Angleterre dès le 12^e siècle, plus tard aux chevaliers de Rhodes ou Malte). Le fameux Gilles de Retz, le seul dont on fit le procès, fut puni [pour] non d'avoir enlevé ses petits serfs (chose peu rare), mais de les avoir [torturés, immolés] immolés à Satan. [La femme qui les volait *ignorait très probablement* leur destin. Elle faisait son métier honteux de *pourvoyeuse* entre deux extrêmes dangers, d'une part la fourche et la faux du paÿsan, de l'autre les tortures de la tour, l'*Italien* qu'un refus lui aurait *valu*] Celle qui les volait, et qui sans doute ignorait leur destin, se trouvait entre deux dangers, d'une part la fourche et la faux du paÿsan, de l'autre les tortures de la tour, qu'un refus lui aurait values. L'homme de Retz, son terrible Italien, [*l'eût fort bien pu*] [*qui*] eût fort bien pu la piler au mortier.

180,20: *Idem, sauf sur deux points:*

1. en pays grec au lieu de en pays grecs.

2. la note de l'imprimé mise à son terrible Italien manque dans le manuscrit.

Chapitre IX

	Manuscrit	Édition originale (O)
	<p>207(154): On peut dire de ce temps deux choses qui ne sont point contradictoires: l'Esprit de Satan a vaincu, [mais <i>[la religion]</i> sa religion disparaît, c'est fait de la sorcellerie] mais c'est fait de la sorcellerie.</p> <p>[<i>Au reste</i>, toute thaumaturgie] Toute thaumaturgie, diabolique ou sacrée, [est également malade alors] est bien malade alors. Sorciers, théologiens, sont également impuissans. [<i>Si la sorcière tombe à l'état de pauvre charlatan de campagne, les</i>] Ils sont à l'état d'empiriques, [implorant en vain des puissances surnaturelles et du caprice de la Grâce] implorant en vain d'un hasard et du caprice de la Grâce, les merveilles que la science ne demande qu'à la Nature, à la Raison. [Les - 205(152) - impuissans] [Les jansénistes, zélés, fervens, et très certainement convaincus, n'obtiennent en tout le siècle qu'un tout petit miracle ridicule] Les jansénistes, si zélés, n'obtiennent en tout le siècle qu'un tout petit miracle ridicule, plus tard des convulsions épileptiques [, les]. Moins heureux encore [les jésuites n'obtiennent] les jésuites, si puissans et si riches, ne peuvent à aucun prix s'en procurer, et se contentent des visions d'une fille [<i>sanguine et hystérique</i>] hystérique, soeur Marie Alacoque, énormément sanguine, qui ne voyait que sang. Devant une telle impuissance, [<i>le vieux roi du Sabbat pouvait se consoler, dire à son adversaire: « Nous vieillissons ensemble »</i>] la magie, la sorcellerie pourront se consoler.</p>	<p>310,19: <i>Idem.</i></p> <p>310,22: <i>Idem.</i></p> <p>311,5: <i>Idem, sauf</i> n'obtiennent en tout un siècle qu'un tout petit miracle ridicule <i>au lieu de</i> n'obtiennent en tout le siècle qu'un tout petit miracle ridicule, plus tard des convulsions épileptiques.</p>

Notez qu'en cette décadence de la foi au miracle et au surnaturel, l'un suit l'autre. Ils étaient liés dans l'imagination, dans la terreur du Moyen âge. Ils sont liés encore dans le rire et dans le dédain. Quand Molière se moqua du Diable et « des chaudières bouillantes », le clergé s'émut fort; il sentit que la foi au Paradis baissait d'autant.

Un gouvernement tout laïque, celui du grand Colbert (qui fut très longtemps le vrai roi), ne cache pas son mépris de ces vieilles questions. Il vide les prisons des sorciers [qu'y avait entassés le Parlement de Rouen] qu'y entassait encore le Parlement de Rouen, *défend aux tribunaux d'admettre l'accusation de sorcellerie* (1672). Ce parlement gémit, et fait très bien entendre, qu'en niant la sorcellerie, [on *ébranle*] compromet bien d'autres choses: en doutant *du mauvais esprit*, on ébranle chez beaucoup d'ames la *foi*] on compromet bien d'autres choses. En doutant des mystères d'en bas, on ébranle dans beaucoup d'ames la croyance aux mystères d'en haut.

311,13: *Idem, sauf la foi au surnaturel au lieu de la foi au miracle et au surnaturel.*

311,20: *Idem, sauf qui fut longtemps le vrai roi au lieu de qui fut très longtemps le vrai roi et Ce parlement réclame et fait très bien entendre au lieu de Ce parlement gémit, et fait très bien entendre.*

40

p. 283, l. 19

(Le manuscrit du chapitre IX s'arrête ici.)

Chapitre X

Manuscrit

Édition originale (O)

41

209(156): Les jésuites auraient tout donné pour avoir le moindre de ces miracles qu'ils niaient. Ils travaillaient depuis près de cinquante ans à orner de fables et de petits contes leur légende du Sacré Coeur, l'histoire de Marie Alcoque, et ils n'avaient rien trouvé que de ridicule. Depuis 25 ou 30 ans, ils avaient tâché de faire croire que [leur Jacques II] leur confrère Jacques II, non content de guérir les écrouelles (en qualité de roi de France), après sa mort s'amusait à faire parler les muets, faire marcher droit les boiteux, redresser les louches. Les guéris louchaient [encore plus, et quant aux muets, on trouva que la fille] encore plus. Quant aux muets, il se trouva par malheur que celle qui jouait ce rôle [était une coureuse [déjà] d'ailleurs prise en flagrant délit [, et qu] de vol, et qui [se faisait un métier] voyageait] était une coquine avérée, prise en flagrant délit de vol. Elle courait les provinces, et, à toutes les chapelles de saints renommés, [elle se faisait guérir par miracle] [elle guérissait par miracle] elle était guérie par miracle et recevait les aumônes; puis, recommençait ailleurs.

320,11: *Idem, sauf* Ils travaillaient depuis près de cinquante ans à orner de fables et de petits contes leur légende du Sacré-Coeur, l'histoire de Marie Alacoque *au lieu de* Ils travaillaient depuis près de cinquante ans à orner de fables et de petits contes leur légende du Sacré Coeur, l'histoire de Marie Alacoque, et ils n'avaient rien trouvé que de ridicule.

- 201(157) - Quoi! Peut-on dire que les jésuites ne faisaient point de miracles? C'en était un que d'avoir créé, élevé au cardinalat [Tencin] leur ami Tencin Il étonna le public, même après Dubois [On accusait le Régent d'avoir possédé sa fille Tencin épousa sa soeur, [du moins il vivait] il vivait du moins maritalement, sans se cacher, avec elle] Pour faire sa cour au Régent, qui dit-on possédait sa fille, Tencin très publiquement était le mari de sa soeur. [En revanche, il n'aurait pas

Passage annulé

peu à [mai] faire maintenir] [En revanche, l'édifiant prélat (*phrase inachevée*)] C'est ce prince de l'Église qui le plus activement persécuta les jansénistes. Dans son fameux concile d'Embrun, il condamna, dégrada le saint évêque Soanen, âge de 80 ans.

Pour se procurer des miracles, le midi vaut mieux. Il y a là des femmes nerveuse, [*faciles à l'exaltation dont on peut tirer parti*. Les jésuites] de facile exaltation, propres à faire des somnambules, des miraculées, des stigmatisées, etc.

Les jésuites avaient à Marseille un évêque à eux, Belzunce, [homme de coeur, *mais fort borné*] homme de coeur et de courage, illustre depuis la peste, mais crédule et fort borné, sous l'abri duquel on pouvait oser, hasarder beaucoup. Ils avaient mis près de lui un jésuite Franc Comtois qui ne manquait pas d'esprit, [*prêchait agréablement dans le genre fleuri, un peu mondain qu'aiment les femmes*] [qui, avec une apparence *et une figure austère, [il]* n'en prêchait pas moins agréablement dans le genre fleuri, *demi mondain qu'aiment les dames*] qui, avec une apparence austère, n'en prêchait pas moins agréablement dans le genre fleuri, un peu mondain qu'aiment les dames. [C'] Vrai jésuite qui pouvait réussir de deux manières, ou par l'intrigue féminine, ou par le *santis-simo*. – 0(158) [verso du 210(157)] – [[*Il confessait depuis*] Il avait l'oreille un peu dure] [*Girard était un homme de 47 ans, grand, sec, qui semblait exténué*] Girard n'avait pour lui ni l'âge ni la figure. C'était un homme de 47 ans, grand, sec, qui semblait exténué. Il avait l'oreille un peu dure, l'air sale et crachait partout (p. 50, 69, 254). Il avait enseigné longtemps, jusqu'à l'âge de 37 ans, [et paraît avoir gardé certains goûts de collège] [et paraît être toujours] [et paraît être resté toujours un peu homme de collège] et paraît avoir gardé

321,1: *Idem*.

321,5: *Idem, sauf:*

1. depuis la fameuse peste au lieu de depuis la peste.

2. on pouvait hasarder beaucoup au lieu de on pouvait oser, hasarder beaucoup.

3. et gardait certains goûts de collège au lieu de et paraît avoir gardé certains goûts de collège.

4. au tempérament de ces Provençales au lieu de au tempérament de ces vives Provençales.

41

quelques goûts de collège. [*Depuis dix ans, il était confesseur de religieuses [dans le diocèse d'Aix] en Provence*] Depuis dix ans, c'est à dire depuis la fameuse peste, il était confesseur de religieuses. [Il obtint, ce semble, à Marseille un assez grand ascendant en imposant à ces nonnes provençales les doctrines] [Il avait obtenu chez elles et avait obtenu sur elles] Il avait réussi et avait obtenu sur elles un assez grand ascendant en leur imposant ce qui semblait le plus contraire au tempérament de ces vives Provençales, les doctrines et les disciplines de la mort mystique, [*du néant absolu en Dieu*] [*l'anéantissement absolu en Dieu*] [*le néant et la passiveté absolue, et l'oubli parfait de soi-même*] la passiveté absolue, l'oubli parfait de soi-même. Le terrible événement avait [*tout applati*] applati les courages, énervé les coeurs amollis d'une certaine langueur morbide. Les carmélites de Marseille, sous la conduite de Girard, allaient loin dans ce mysticisme, à leur tête, une certaine soeur Rémusat, qui passait pour sainte.

p. 292, l. 7

42

211(159): Girard, nommé directeur du Séminaire des aumôniers, allait, par son austérité apparente, par sa dextérité réelle, [*donner assure*] rendre aisément l'ascendant aux jésuites sur [*ces*] des moines tellement compromis, [*et sur un clergé de paroisse, ignorant et rustre*. En ce pays] sur des prêtres de paroisse peu instruits [*et [méd] un peu médio*] et fort vulgaires. En ce pays où l'homme est brusque, un peu âpre d'accent, d'extérieur, les femmes apprécient fort la douce - 212(0) gravité des hommes du Nord. [*Celles de Toulon préférèrent, sans difficulté, Girard à leur rude prêtre de paroisse et à leurs moines, souvent emportés et excentriques. Il arrivait dans cette ville connaissant le terrain d'avance, je*

323,12: *Idem, sauf* rendre l'ascendant au lieu de rendre aisément l'ascendant.

323,17: *Idem, sauf* souvent âpre d'accent au lieu de un peu âpre d'accent.

crois, par une carmélite de Marseille qui avait sa mère à Toulon. Cette mère, appelée la Guiol, la femme d'un petit menuisier, se mit entièrement à la disposition de Girard, autant et plus qu'il ne voulait] Elles leur savent gré de parler la langue aristocratique, officielle, le français. [Celles de Toulon]

Girard, arrivant à Toulon, devait connaître parfaitement le terrain [d'avance, surtout par une certaine Guiol qui venait parfois] d'avance. Il y avait déjà à lui une certaine Guiol qui venait parfois à Marseille où elle avait une fille carmélite. Cette Guiol, femme d'un petit menuisier, se mit entièrement à sa disposition, autant et plus qu'il ne voulait; elle était [précisé] fort mûre, de son âge (47 ans), extrêmement véhémence, corrompue [et prête à tout, à lui rendre même d'étranges et de très honteux services] et bonne à tout, prête à lui rendre des services de toute sorte, quoi qu'il fût et quoi qu'il fût, un scélérat ou un saint.

323,22: *Idem, sauf quoi qu'il fût, quoi qu'il fût au lieu de quoi qu'il fût et quoi qu'il fût.*

42

p. 294, l. 25

218(167): Toutes deux elles avaient le tempérament du pays, [l'agitation nerveuse] l'extrême agitation nerveuse, et, dès l'enfance, ce qu'on appelait des *vapeurs de mère* (matrice). Mais le résultat était opposé; [fort *charnelle* chez Laugier] fort charnel chez la Laugier, gourmande, fainéante, violente; [tout *spirituel* et *cérébral* chez Catherine] tout *cérébral* chez la pure et douce Catherine, qui, par suite de ses maladies ou de sa vive imagination [qui absorbait tout,] qui absorbait tout en elle,

333,18: *Idem, sauf de matrice au lieu de matrice.*

43

[n'avait aucune idée du sexe, et à près de 20 ans, elle ne distinguait [homme ni femme] ni homme ni femme. Le terrible spectacle de la peste et de tant de misère l'avaient toute spiritualisée] n'avait aucune idée du sexe

[Dès 12 ans, elle avait été saisie de Dieu; un grand avertissement, la peste, et toutes les misères des temps

Passage annulé dont l'idée a été reprise sur le f 216(0), verso, où se lit le début, remanié après coup, de l'annéa précédent La petite disait à sa

qui suivirent l'avaient toute spiritualisée] Dès 12 ans, elle avait été saisie de Dieu; un grand avertissement, la peste, les extrêmes misères l'avaient toute spiritualisée. Elle ne voulut plus même voir les beaux habits qu'on lui avait faits avant la peste, et il fallut les vendre.

mère, etc., jusqu'à Elle demanda à ses parents.

43

n'avait aucune idée du sexe. « A 20 ans, elle en avait sept. » Elle ne songeait à rien qu'à prier et donner, ne voulait point se marier. Au mot de mariage, elle pleurait, comme si on lui eût proposé de quitter Dieu.

p. 303, l. 15

0(169) [verso du 219(168)].R.1: Les deux frères étaient disposés pour le (quelques mots ont été coupés du feuillet)

Passage annulé, repris sur le recto du même feuillet.

Le plus jeune qui, pour être prêtre, étudiait chez les jésuites, le considérait comme un saint. L'autre, plus grand, chez les Prêcheurs, avait [pour lui] pour le jésuite l'antipathie naturelle de l'ordre de S. Dominique. [Elle ne se fia] Cependant Pâques approchait (1728). Il lui fallait se décider. Elle ne se fia à personne qu'à [elle-même, à ses impressions] elle-même. Un jour, elle le rencontra dans la rue; elle le vit si doux, si bon et si grave

44

219(168), R.2: deux frères étaient disposés fort diversement pour Girard. L'aîné, chez les Prêcheurs, avait pour le jésuite, l'antipathie naturelle de l'ordre de S. Dominique. L'autre, qui, pour être prêtre, étudiait chez les jésuites, regardait Girard comme un saint, un grand homme; il en avait fait son héros. Elle aimait ce jeune frère, comme elle, maladif. Ce qu'il disait sans cesse de Girard, [ne put qu'agir sur elle] dut agir. Un jour, elle le rencontra dans la rue; [elle le vit, ce saint, si grave] elle le vit, si grave, mais si bon et si doux qu'une voix – 0(169) – lui dit: *Ecce homo* (le voici, l'homme qui doit te conduire). [En parla t'elle au jeune frère? on ne sait. Mais le samedi, quand] [Le samedi, quand elle alla se confesser au P. Girard, il lui dit] Le

334,21: *Idem, sauf sur deux points:*

1. Ses deux jeunes frères au lieu de Les deux frères.

2. La référence de page qu'offre l'imprimé manque dans le manuscrit.

44

samedi, elle alla se confesser à lui, et il lui dit: « Mademoiselle, [*depuis 8 jours je vous attendais*] je vous attendais. » Elle fut surprise et émue, [*pensant que la m^e*] [*supposant que la même voix l'avait aussi averti, et que tous deux partageaient cette communion céleste des avertissemens d'en haut*] ne songea nullement que son frère eût pu l'avertir, mais pensa que la voix mystérieuse lui avait parlé aussi, et que tous deux partageaient cette communion céleste des avertissemens d'en haut.

R.: [Six mois se passèrent] Six mois d'été se passèrent sans que Girard qui la confessait le samedi, s'avancât beaucoup vers elle. [*(mot illisible) des jésuites*] [*Les jésuites*] [*C'est la prudence des jésuites qui leur sauve beaucoup de scandales*] Les jésuites ont d'autres goûts, ou du moins s'adressent aux dames [*où (?) le mariage couvre tout*] chez qui le mari couvre (?) tout. Les filles sont trop compromettantes. [*La Guiol, vraisemblablement ardente malgré son âge*] Il put, dans ses commencemens, [s'en tenir à la *plus âgée, très ardente et très libertine*, la Guiol, ce diable incarné] s'en tenir à la femme la moins jeune, mais la plus ardente, la Guiol, ce diable incarné Mais un hasard amena la pauvre Cadière à avoir affaire à lui La Cadière paraissait très jeune, mais aussi très malade, tout esprit, de ces filles neutres [*qui ne savent rien du sexe*] qui ne sauront rien du sexe et n'en éveille (*sic*) pas les pensées.

C'est son bon coeur qui la perdit. Son frère, l'étourdi jacobin

R." : Six mois d'été se passèrent sans que Girard qui la confessait le samedi fît aucun pas vers elle. Le scandale du vieux Sabatier l'avertissait assez. Il [*put s'en tenir*] eut (*sic*) été de sa prudence de s'en tenir au plus obscur attachement, à une femme mûre et dévouée, à la Guiol, très ardente et diable incarné.

335,12: *Idem, sauf* à la Guiol, il est vrai, bien mûre, mais ardente et diable incarné *au lieu de* à une femme mûre et dévouée, à la Guiol, très ardente et diable incarné.

44

C'est la Cadière qui s'avança vers lui innocemment. Son frère, l'étourdi jacobin, s'était avisé de prêter à une dame et de faire courir [un livre sans doute...(déchirure)], 'La morale des Jésuites' une satire intitulée *La morale des Jésuites*. Ils en furent bientôt avertis. – 220(170) – Sabatier jure qu'il va écrire en cour, obtenir une lettre de cachet pour enfermer le jacobin. Sa soeur se trouble, s'effraye; elle va les larmes aux yeux implorer le P. Girard, le prier d'intervenir. [(Mot illisible)] Peu après, quand elle y retourne, il lui dit: « Rassurez-vous. Votre frère n'a rien à craindre. J'ai arrangé son affaire ». [Les voilà] – 221(0) – Elle fut toute attendrie, devint très belle, et Girard fut troublé. Il sentit tout son avantage. Un homme si puissant, ami du roi, ami de Dieu, et qui venait de se montrer si bon! [Cela devait agir au jeune coeur] Quoi de plus fort sur un jeune coeur. Il s'aventura, et lui dit (toutefois dans [une langue] sa langue équivoque): « Remettez-vous à moi, abandonnez vous toute entière ». Elle ne rougit point, et, avec [la pureté] sa pureté d'ange, elle dit: « Oui », n'entendant rien [autre chose sinon] sinon l'avoir pour directeur unique.

p. 304, l. 14

335,18: *Idem, sauf de faire courir dans la ville une satire au lieu de de faire courir une satire et Elle fut tout attendrie. Girard sentit son avantage au lieu de Elle fut toute attendrie, devint très belle, et Girard fut troublé. Il sentit tout son avantage*

45

231(0): Il connaissait [très bien] trop bien sa victime. Il avait vu la trace des scrofules qu'elle avait eues enfant. Cela ne ferme pas nettement comme une blessure. – 233(177) – [La peau y reste mince et faible] La peau y reste rosée, mince et faible. [Elle avait de ces traces aux pieds, grande difficulté pour marcher] [Elle avait eu cela aux pieds] Elle en avait eu aux pieds, chose si incommode, grande difficulté pour marcher. [Et elle l'avait eu à l'endroit le plus délicat, sous le sein] Et elle en avait eu aussi dans un endroit [délicat et dangereux] délicat, dangereux, sous le sein.

343,25: *Idem, sauf Il connaissait bien au lieu de Il connaissait trop bien et Elle en avait eu aux pieds Et elle en avait aussi dans un endroit délicat au lieu de Elle en avait eu aux pieds, chose si incommode, grande difficulté pour marcher. Et elle en avait eu aussi dans un endroit délicat.*

45

[Il eut l'idée diabolique de lui renouveler ces plaies. *Comment le fit-il? on l'ignore. Le cruel enfonc*] Il eut l'idée diabolique de lui renouveler ces plaies, de les donner pour des stigmates, telles (*sic*) qu'en ont [*reçues* du ciel] obtenues du ciel saint François et d'autres saints, [*dans*] qui [*cherchaient*] cherchant l'imitation et la conformité complète avec le Crucifié, portaient et la marque des clous et le coup de lance au côté. [*C'était, comme je l'ai dit, le temps des convulsionnaires jansénistes, et plusieurs d'entr'eux prétendaient avoir de telles faveurs du ciel.* Les jésuites étaient désolés de n'avoir à opposer rien d'analogue à cela] Les jésuites étaient désolés de n'avoir à opposer (*sic*) aux miracles des jansénistes. [*Leur sainte Rémusat de Marseille qui leur eût peut-être, auprès de Belzunce, son crédule évêque, rendu ce service, mourut malheureusement en février 1730.* Girard était sûr qu'elle allait les ravir par ce miracle inattendu] Girard était sûr [de charmer, de ravir les jésuites] de les charmer par un miracle inattendu. [Il était sûr d'être avidement et violemment soutenu par leur] la maison de Toulon] Il ne pouvait manquer d'être soutenu par les siens, par leur maison de Toulon. [*L'un d'eux, le vieux Sabatier, emporté et fanatique, était prêt à croire*] [*L'un d'eux, le vieux Sabatier, emporté et fanatique, ne demandait qu'à croire tout*] L'un, le vieux Sabatier, était prêt à croire tout; il avait été [le confesseur] jadis le confesseur de la Cadière, et la chose lui eût fait [honneur] [honneur plus haut] honneur. Un autre, le P. Grignet, était un béat imbécille, qui verrait tout ce qu'on voudrait [*et qui en pleurerait de joie*]. Si les carmes ou [d'autres ordres] d'autres s'avisaient d'avoir [*quelques doutes*] de (*sic*) doutes, on les ferait avertir [*si bien de Versailles*] de si haut qu'ils

croiraient prudent [de se taire *ou de se soumettre*] de se taire. Même le jacobin Cadière, jusque là ennemi et jaloux, [(*mot illisible*)] trouverait son compte à revenir, à croire une chose qui ferait la famille si glorieuse et lui le frère d'une sainte!

p. 312, l. 12

244(187): Quelle serait-elle? Le jeûne? Mais elle était déjà affaiblie et exténuée. [De longues prières, de *surcroît*, n'étaient pas] Les longues prières, autre pénitence, n'étaient pas dans les habitudes du directeur quiétiste; [et loin de les ordonner, il les défendait] il les défendait. [Restait donc le châtiment corporel, la discipline, le fouet] Restait le châtiment corporel, la discipline. [C'était le moyen d'usage universel, prodigué] C'était la punition d'usage universel, prodigué (*sic*) dans les couvens, autant que dans les collèges. [Les jésuites l'employ] Moyen simple et abrégé de rapide exécution qui aux temps simples et rudes [on le voit dans nos fabliaux] s'appliquait [dans l'église] dans l'église même. On voit, dans les fabliaux, naïves peintures des mœurs, que [le confesseur ayant confessé] le prêtre ayant confessé le matin le mari et la femme, [sur la place, derrière le confessionnal] sans façon, sur la place même, derrière le confessionnal, leur donnait la discipline. Les écoliers, les moines, les religieuses n'étaient pas punies autrement. [Le grand dauphin était fouetté. Le duc de Bourgogne ne le fut pas] Le grand dauphin était fouetté cruellement. Le jeune Boufflers (*de 15 ans*) mourut du chagrin de l'avoir été (S. Simon). [La prieure de l'Abbaie, menacée] La prieure de l'Abbaie aux-Bois, [menacée de l'être par son supérieur, l'abbé de Clairvaux, réclama auprès du roi (1689?)] menacée par son supérieur « de châtiment afflictif », réclama auprès du roi; elle fut, pour l'honneur du couvent, dispensée de la honte publique,

46

354,15: *Idem*, sauf sur deux points:

1. Le passage qui va de Le grand dauphin était fouetté à qui plus tard fut réimprimé sous Joseph II et de nos jours, renvoyé en bas de page, constitue, dans l'imprimé, la note appelée par le mot autrement.

2. mourut de douleur de l'avoir été au lieu de mourut du chagrin de l'avoir été.

mais remise [à son (?)] au supérieur [pour être dans un couvent de l'ordre où] [pour être mise dans un autre couvent de l'ordre où] et sans doute la punition fut reçue à petit bruit. De plus en plus, on sentait ce qu'elle avait de dangereux, d'immoral. [L'extrême effroi des enfans, des femmes indignes et craintives, les portaient [à des] aux supplications étranges, [de honteux traités dont] et aux plus honteux traités dont] L'effroi, la honte amenaient [les] de tristes supplications et d'indignes traités. [On ne l'avait vu que trop dans le grand procès où] On ne l'avait vu que trop vu (sic) dans le grand procès qui sous l'empereur Joseph dévoila l'intérieur des collèges des jésuites, [et] qui plus tard fut réimprimé sous Joseph II et de nos jours.

46 Girard avait à faire à une [jeune fille, qui, n'ay] jeune personne (ce qui peut sembler singulier) entière encore et très neuve, n'ayant rien subi que dans le sommeil. Elle avait [encore toute sa pudeur de jeune fille] toute sa pudeur de fille. [Ce qui le montre (?) c'est qu'il sentit] Il sentit que c'était surtout par là qu'il pouvait la faire souffrir, – 0(188) [verso du 244(187)] – la briser. Cela semblait trop facile. Elle était toujours malade, avait tant souffert, tant jeûné; ajoutez cet avortement. D'autant plus pouvait elle craindre de [se laisser] ne rien laisser voir de sa pauvre personne, fanée et endolorie.

355,1: Girard savait que celle-ci, nullement habituée à la honte, très-pudique (n'ayant rien subi qu'à son insu dans le sommeil) souffrirait extrêmement d'un châtement indécent, en serait brisée, perdrait tout ce qu'elle avait de ressort. Elle devait être humiliée plus encore peut-être qu'une autre, pâtir (s'il faut l'avouer) en sa vanité de femme. Elle avait tant souffert, tant jeûné! Puis était venu l'avortement. Son corps, délicat de lui-même, semblait n'être plus qu'une ombre. D'autant plus certainement elle craignait de rien laisser voir de sa pauvre personne, maigre, détruite, endolorie.

355,13: Le récit choquant qu'on va lire, est tiré textuellement de ses trois dépositions (si naïves, d'évidente véracité. Nous aurions voulu l'abréger, pour le rendre moins pénible. Mais alors il eût été de nulle importance et de nulle utilité. L'histoire, la justice commandent. Obéissons. Le voici:

355,19: *Idem.*

[*Il la fit (?)*] Il fut sans pitié. Il dit: « Puisque vous avez refusé – 245(0) – d'être revêtue des dons de Dieu, il faut que vous soyez nue. Et vous mériteriez de l'être devant toute la terre, au lieu de l'être devant votre confesseur qui n'en dira rien... Mais jurez moi le secret... Si vous en parliez, vous me perdriez... »

46

[Sans la dépouiller *toutefois* encore] Sans la dépouiller entièrement encore, il la fit monter sur le lit, [et *l'effraya en disant*] et dit: « Vous mériteriez, non ce lit, mais l'échafaud que vous avez vu à Aix. » Effrayée et frissonante – 0(188) [*verso* du 244(187)] – elle ne disputa pas, s'humilia. Elle avait les jambes enflées, et une petite infirmité [*assez rebutante* qui devait] qui devait la désoler. Alors, d'une discipline, il lui donna quelques coups.

356,6: *Idem.*

Elle avait été étonnée de voir qu'au milieu de tant de menaces, il lui avait pourtant mis un coussin sous chaque coude. Mais elle le fut bien plus, quand ce juge, ce père irrité, la surprit d'un baiser étrange, impudique, inattendu.

356,13: *Idem.*

Monstrueuse inconséquence. Folle adoration dont l'amour n'est point ici du tout l'excuse. Ce qui fait horreur, c'est qu'alors il l'aimait peu, ne la ménageait guère. On a vu ses cruels breuvages, et l'on va voir son abandon. Il lui en voulait de valoir mieux

356,18: *Idem, mise à part la suppression de Chose impie et exécration!*

que [ses femmes avilies] ces femmes avilies. Il lui en voulait de l'avoir tenté (si innocemment), compromis. Mais surtout il ne lui pardonnait pas de garder une âme. Il ne voulait que la dompter, mais accueillait avec espoir – 246(0) – le mot qu'elle disait souvent: « Je le sens, je ne vivrai pas ». Chose impie et exécrable! Libertinage scélérat! Il donnait de honteux baisers à ce pauvre corps brisé qu'il eût voulu voir mourir!

Elle était hors d'elle-même, ne savait plus que [penser de choses si contradictoires] penser. Il lui dit: « Ce n'est pas tout... Le bon Dieu n'est pas satisfait. » Il la fit descendre du lit, mettre à genoux, lui signifia qu'il fallait qu'elle fût toute nue... A cela, elle poussa un cri et demanda grâce... Mais [l'émotion] c'était trop d'émotion, elle tomba dans ses défaillances et fut à sa discrétion. Tout hébétée qu'elle était, – 0(188) – elle sentit au contact « certaine divine douceur », qui ne dura guère. Au – 247(189) – moment où elle reprit connaissance, il l'étreignit et lui fit une douleur toute nouvelle qu'elle n'avait jamais éprouvée.

Comment lui expliqua-t'il ces contradictions honteuses de caresses et de cruauté? Les donna-t'il pour des épreuves de patience et d'obéissance? ou bien passa-t'il hardiment au vrai fonds de Molinos: « Que c'est à force de péchés, qu'on fait mourir le péché ». Prit-elle cela au sérieux? et ne comprit-elle pas que ces semblans de justice, d'expiation, de pénitence, n'étaient que libertinage? Elle – 248(0) – n'ose le dire. Elle ne voulait pas le savoir, dans l'étrange débâcle morale qu'elle eut après ce 23 mai, en [(mot illisible)] juin, [sous l'énerveration de la [saison] chaleur qui commençait] sous l'influence de la molle et chaude saison. Elle subissait son maître, [avec grand (?)]

357A: *Idem. La note mise au mot éprouvée (On a mis ceci en grec, etc.) manque dans le manuscrit.*

357,15: *Idem, sauf contradictions choquantes de caresses et de cruauté au lieu de contradictions honteuses de caresses et de cruauté et n'étaient que libertinage? (Alinéa.) Elle ne voulait pas le savoir au lieu de n'étaient que libertinage? Elle n'ose le dire. Elle ne voulait pas le savoir.*

358,1: *Idem.*

ayant peur un peu de lui, et d'un étrange amour d'esclave, continuant cette comédie de recevoir chaque jour de petites pénitences. Girard la ménageait si peu qu'il ne lui cachait pas même ses rapports avec d'autres femmes. Il voulait la mettre au couvent.

46

Elle était, en attendant, son jouet; elle le voyait, laissait faire. [Elle] Faible et affaiblie encore par ces hontes énervantes, de plus en plus mélancolique, elle tenait peu à la vie, et répétait ces paroles (nullement tristes pour Girard): « Je le sens, je mourrai bientôt. »

p. 321, l. 16

Chapitre XI

Manuscrit

Édition originale (O)

250(0): Elle ne put se dégager d'abord d'un si vif enlacement. Elle coucha avec l'abbesse, et celle-ci croyait la garder [*(plusieurs mots illisibles)*] Mais ce nid de molle tendresse [*et d'excessive gâterie*] si contraire à ses habitudes, loin de l'attacher, l'éloignait. [*Mieux couchée et mieux nourrie, gâtée (mot illisible) sans doute elle se fit scrupule d'être à la fois (mot illisible)*] Bien couchée et bien nourrie, [*gâtée, câlinée, caressée, comme une sainte, elle se fit scrupule d'être à la fois*] voluptueusement entourée, elle avait la vie d'une idole. [*L'abbesse l'enveloppait dans tous [les petits détails] les moindres détails de la vie inférieure, écrivait (deux mots illisibles) soigneusement le bulletin de sa santé à Toulon*] [*L'abbesse avait l'avidité*] [*L'abbesse l'enveloppait dans tous les moindres détails de la vie inférieure, tous les petits mystères de femme et envoyait à Toulon le bulletin de sa santé*] [*Mad. Lescot, la maîtresse des novices, qui au fonds l'aimait encore plus, écrivait toutes ses paroles*] Mad. Lescot, la maîtresse des novices, [*qui*] était la rivale de l'abbesse et au fonds l'aimait encore plus; elle écrivait toutes ses paroles [*et voulait*], voulait faire sa légende. [*Elle se sentit trop gâtée, échappa à cette tyrannie d'adoration et de caresse, demanda une cellule et quitta le lit de l'abbesse*] Mais comment rester une sainte dans cette excessive gâterie? L'abbesse, [*non contente de la coucher, de la soigner, comme une mère ou un amant, enveloppait*] avec une inquiétude qu'on eût dit celle d'une mère ou d'un amant, enveloppait, surveillait les

362,13: Elle ne put se dégager d'abord d'un si vif enlacement. Elle coucha avec l'abbesse. Celle-ci croyait bien la tenir. Et doublement, par des moyens contraires, et comme sainte, et comme femme, j'entends comme fille nerveuse, sensible et, par faiblesse, peut-être sensuelle. Elle faisait écrire sa légende, ses paroles, tout ce qui lui échappait. D'autre part, elle recueillait les plus humbles détails de sa vie physique, en envoyait le bulletin à Toulon Elle en aurait fait son idole, sa mignonne poupée Sur une pente si glissante, l'entraîna, sans doute, alla vite La jeune fille eut scrupule et comme peur. Elle fit un grand effort, dont sa langue l'eût fait croire incapable. Elle demanda humblement de quitter ce nid de colombes, ce trop doux lit, cette délicatesse, d'avoir la vie commune des novices ou pensionnaires.

47

moindres détails de sa vie animale, faisait le bulletin de sa santé et l'envoyait à Toulon. Elle en était embarrassée. Elle échappa de cette étreinte plus que caressante. Elle demanda une cellule et quitta le lit de l'abbesse.

250(0), verso, R. 1: (*le feuillet a été coupé*) [*.. géant par elle-même, vit dans ce refus qu'une répugnance physique, fut très blessée de voir qu'elle voulait vivre à part, se réserver à la direction de Girard. Cela l'humilia fort Directeur pour directeur. Elle croyait que la jeune fille l'aime (?)*, fut très mortifiée. Elle jugea le refus au point de vue tout matériel d'une répugnance physique, d'un désir de rester fidèle, se réserver pour les directions de Girard.] Elle interpréta son refus par sa fidélité à la direction de Girard. Elle avait cru que la Cadière ... (*solution de continuité*)... fut très mortifiée, comme abbessse et comme femme. Elle était fort matérielle et ne vit dans le refus qu'une répugnance physique [, et se crut méprisée, s'irrita et ne le pardonna jamais]. Elle ne le pardonna jamais.

p. 328, l. 3

250(0), R. 2: Grand étonnement de celle-ci et vive mortification. Elle se crut dédaignée, [*en*] se dépitait contre l'ingrate et ne lui pardonna jamais.

363,4: Grande surprise
Mortification L'abbessse
crut dédaignée, se dépitait
contre l'ingrate, et ne lui
pardonna jamais

258(0) (*placard dont les quatre premières lignes sont tronquées*), R. A.:

Passage annulé

- . L'abbesse n'avait que trente-huit
- ... bien valoir une petite fille ma(*ladve*?)
- ... (*éco*)rchures, peut-être scrofuleuses,
- .. le 11 juin (320). Elle voyait que

Girard [*venait rarement au parloir*], et devinait qu'il était un peu las de la Cadière. Au moment où celle-ci était autorisée à recevoir le jésuite dans l'intérieur du couvent et dans sa cellule même, elle eut l'idée neuve, hardie, de supplanter la jeune fille, de ne lui envoyer chaque fois Girard qu'après l'avoir retenue avec elle dans une première entrevue, de sorte que la Cadière ne serait plus qu'un *prétexte*, et elle, l'abbesse, le vrai

but des visites. Enfin, tranchant en grande dame qui, sans préface, abrège tout, elle lui rappelait, chose tentante, la parfaite *liberté* que son poste lui donnait.

48

259(196): Démarche étonnante et légère, qui montre dans l'abbesse une tête peu saine. N'ayant pas réussi à supplanter Girard auprès de la Cadière, elle entreprenait [*brusquement*] de supplanter la Cadière auprès de Girard. [*Elle voulait que*] Elle s'avancait, sans préface, et brusquement. Elle tranchait, en grande dame, agréable encore, et bien sûre d'être prise au mot, [*osant*] allant jusqu'à parler de la *liberté* qu'elle avait!

366,13: *Idem.*

p. 331, l. 13

49

0(205): La Guiol et la Gravier sentirent tout le parti qu'on pouvait tirer de ce remords si douloureux, de cet attendrissement. Dans cet état de faiblesse, elle allait lâcher les papiers. Elle les avait en ce moment. [*La supérieure probablement les avait voulu voir, mais elle n'aimait pas assez Girard pour exiger sérieusement qu'on les lui rendît.*] Il était [*d'ailleurs trop visible*] pourtant trop visible que ces papiers seuls couvraient la Cadière, la gardaient, prouvaient son innocence et les artifices dont elle avait été victime. [Que serait-ce, si, désarmée de ces papiers, on changeait les rôles, *et qu'on établît* qu'elle avait trompé Girard, que la fraude, la fourberie était *d'elle-même*] Que serait-ce, si, désarmée de ses papiers, on changeait les rôles, on établissait qu'elle avait trompé Girard, fait errer un saint, montré que la fraude, la fourberie était de son côté.

378,27: Elle allait lâcher les papiers. Il était pourtant trop visible que seuls ils la défendaient, la gardaient, prouvaient son innocence et les artifices dont elle avait été victime. Les rendre, c'était risquer que l'on changeât les rôles, qu'on ne lui imputât d'avoir séduit un saint, qu'enfin tout l'odieux ne fût de son côté.

p. 341, l. 26

Chapitre XII

Manuscrit

Édition originale (O)

50

324(241): Le terrain avait été admirablement préparé. [Nul avocat ne voulut se perdre pour l'avenir en défendant une fille tellement diffamée. Nul ne voulut avaler] Un vigoureux concert de magistrats jésuites et de dames intrigantes avait organisé l'intimidation. Nul avocat ne voulut se perdre en défendant une fille si diffamée. Nul ne voulut avaler les [déplaisantes couleuvres] couleuvres que réservaient ses geôlières [à celui qui affronterait leur parloir] à celui qui chaque jour affronterait leur parloir, pour s'entendre avec la Cadière. La défense revenait, dans ce cas, au syndic du barreau d'Aix, M. Chaudon. Il ne déclina pas ce dur devoir. Cependant, assez inquiet, il eût voulu un arrangement. Les jésuites se moquèrent de lui. Alors, il se montra, ce qu'il était, [honnête, ferme, d'admirable courage] un homme d'immuable honnêteté, d'admirable courage. Il [mit] [montra] exposa, en savant légiste, la monstruosité des procédures [, se] [Malheureusement qu]. C'était se brouiller pour jamais avec le Parlement, tout autant qu'avec les jésuites. Il posa nettement l'inceste spirituel du confesseur [séduisant sa pénitente, mais n'osa spécifier], mais, par pudeur, ne spécifia – 0(242) – pas jusqu'où avait été le libertinage. Il s'interdit aussi de parler des girardines, des dévotes enceintes, chose connue parfaitement, mais dont personne peut être n'eût voulu témoigner. Enfin, il fit à Girard la meilleure cause possible, en l'attaquant comme sorcier. On rit, se moqua [de lui.] de l'avocat. [Il eut beau prouver] Il entreprit de prouver l'existence du Démon

410,3: *Idem, sauf:*

1. Les jésuites refusèrent au lieu de Les jésuites se moquèrent de lui.

2. mais dont personne n'eût voulu témoigner au lieu de mais dont personne peut être n'eût voulu témoigner.

3. On rit, on se moqua de l'avocat au lieu de On rit, se moqua de l'avocat.

4. Et l'on rit encore plus fort au lieu de On rit encore plus fort.

50

par une suite de textes sacrés, à partir des Évangiles. [Mais on rit] On rit encore plus fort. Dans le Parlement surtout, cela fit du bien à Girard. [En le posant comme sorcier] Le poser comme sorcier, comme un autre Gauffridi, c'était demander qu'il fût traité de même, [qu] brûlé vif. Cela n'était plus dans les mœurs, et plusieurs [juges modérés qui auraient] qui auraient condamné Girard, aimaient mieux l'innocenter, que de relever les bûchers.

RA.: Cela enhardit le parquet, [entièrement livré aux jésuites] dont la majorité était pour les jésuites. Le procureur général, intime ami de Girard, le dirigeait, inspirait. Girard [fut si impudent qu'il répandit] montra à ce point d'insolence de d'impudence qu'il répandit un mémoire où il contredit hardiment ses propres aveux, ceux de ses témoins. Le 11 septembre 1730, les gens du roi donnèrent leurs conclusions – immortelles [de sottise et barbarie.] de barbarie (p. 372). Non seulement, ils innocentèrent Girard, [mais demandaient] mais ils demandaient que la Cadière subît la question ordinaire et extraordinaire, et qu'à Toulon sur la place du couvent des Prêcheurs où était son frère, elle fut (sic) pendue et étranglée!

La Provence est violente, mais combien éclatante par momens, [et d'élan généreux, héroïque] de violente générosité. Dans cette ville d'Aix où tout est [magistrature et clergé] magistrature, clergé, et, ce semble, officiel, le peuple surgit de terre, le vrai peuple, qui, en masse, se porta aux ursulines – 325(0), verso – en corps, en masse, tout mêlé, marchands, ouvriers, gentils-hommes, l'épée au côté, prêts à la tirer. On fit paraître la Cadière, et sa mère. On criait: « N'ayez pas peur, Mademoiselle. Nous ne le souffrirons pas. »

325(0): L'affaire de Girard était bonne. Son ami, son conseil, était justement le procureur général, chargé de le poursuivre. On avait réussi à défigurer tout en faisant de l'honnête carme [l'amant] un amant de la Cadière, et le fabricant d'un grand complot

Passage annulé, repris sur les ff. 325(0) et 326(0).

411,3: Idem, sauf le début: On avait fort adroitement défiguré l'affaire en faisant de l'honnête carme un amant de la Cadière, et le fabri-

de calomnies contre Girard et les jésuites. Dès lors, *[un grand parti de mondains étourdis, les rieurs et les philosophes]* la foule des oisifs, les mondains étourdis, rieurs ou philosophes, s'amusaient des uns et des autres, *[entre]* parfaitement impartiaux entre les carmes et les jésuites, ravis de voir les moines se faire la guerre entr'eux. Ceux que bientôt on dira *vol-tairiens* sont même plus favorables aux *[jésuites et gens du monde]* jésuites, polis et gens du monde, qu'aux anciens ordres mendiants. *[Ainsi]*

cateur d'un grand complot de calomnies contre Girard et les jésuites.

50

R.: Ainsi l'affaire va s'embrouillant *[(mot illisible)]* Les chansons pleuvent, mais *tout autant sur la Cadière que sur Girard* Affaire de galanterie *Plus d'un l'envie, le trouve heureux, plus que coupable.* Pas un étudiant, un clerc, qui ne fasse sa chanson sur Girard et son écolière, *[qui ne réchauffe] célèbre, d'après la [petite (mot ajouté, puis biffé)] Madeleine de Gauffridi, si connue en Provence]* qui ne réchauffe les vieilles plaisanteries provençales sur Madeleine (de l'affaire Gauffridi), *ses 6000 diabolins, les bienfaits de la discipline [pour] par laquelle le jésuite avait chassé ceux de la Cadière.*

R.": Ainsi l'affaire va s'embrouillant. Les plaisanteries pleuvent, mais encore plus sur la victime. Affaire de galanterie *[(quelques mots illisibles)]*, dit-on; on n'y voit qu'un amusement. *[Plus d'un porte envie à Girard, plus qu'il ne le blâme, trouve heureux le coupable]* Plus d'un porte envie à Girard. Pas un étudiant, un clerc qui ne fasse sa chanson sur Girard et son écolière, *[l'histoire réchauffant l'histoire]* ses amours de collège, qui ne réchauffe les vieilles plaisanteries provençales sur Madeleine (de l'affaire Gauffridi), *[ses mille petits démons]* ses 6000 diabolins, la peur qu'ils ont du fouet, les miracles de la discipline qui fit fuir ceux de la Cadière.

411,15: Ainsi l'affaire va s'embrouillant Les plaisanteries pleuvent, mais encore plus sur la victime Affaire de galanterie, dit-on On n'y voit qu'un amusement Pas un étudiant, un clerc, qui ne fasse sa chanson sur Girard et son écolière, qui ne réchauffe les vieilles plaisanteries provençales sur Madeleine (de l'affaire Gauffridi), ses six mille diabolins, la peur qu'ils ont du fouet, les miracles

de la discipline qui fit
fuir ceux de la Cadière.
(*Ms. de la Bibl. de Toulon.*)

*L'alinéa qui suit dans
l'imprimé (Sur ce point
spécial...) ne figure pas
dans le manuscrit, mais on
en trouve la matière sur
le f. 326(0): voir infra.*

*Phrase ajoutée en
marge.*

[*Visiblement, ils*] Ils crurent non sans
raison [*qu'en France (?)*] que dans un monde
léger, si l'on rit, tout est oublié: plus de
crime, on ne songe [*plus*] guère à punir.

Ainsi, on la fit ridicule. Le galant P.
Girard devint presque à la mode. Son
insolence fut au comble. [*Dans un mémoire
qu'il répandit, il dément ses propres aveux
et ceux de ses témoins*] Il ne daigna même
soutenir ses dépositions de Toulon, démentit
ses propres aveux et ceux de ses témoins]
Il dit impudemment aux interrogatoires que,
s'il s'est enfermé à clef avec la Cadière, ce
n'est arrivé que neuf fois. Et, s'il avait
baisé ses plaies, il n'aurait fait en cela
qu'imiter de grands saints qui ont fait de
telles choses par pur esprit de mortification.

412,10: Girard, si bien
soutenu, n'avait que faire
d'avoir raison. Il n'en
prend pas la peine. Sa
défense est charmante de
légèreté. Il ne daigne pas
même s'accorder avec ses
dépositions. Il dément ses
propres témoins. Il semble
plaisanter et dit du ton
hardi d'un grand seigneur
de la Régence, que, s'il
s'est enfermé avec elle,
comme on l'en accuse,
« ce n'est arrivé que neuf
fois. »

*Les six alinéas que
l'imprimé donne à partir
d'ici manquent dans le
manuscrit.*

Des gens du roi, des cinq accusateurs
publics, Girard en avait trois pour lui. Ils
crurent que la Cadière était coulée à fonds,
que le public décidément n'y verrait qu'une
coureuse, n'y prendrait aucun intérêt,
laisserait le Parlement donner pleine victoire
aux Jésuites, par le supplice de celle qui les
avait calomniés. [*Ils (plusieurs mots illisi-
bles)*] ceux-ci, au fort de - 325(0), verso -
leur combat contre les jansénistes qui les

[*accablait*] accablaient à la fois et de miracles populaires, et de satyres sanglantes, crurent l'occasion bonne pour [*frapper un coup de terreur* en faisant un exemple 'in anima vili'] faire un coup retentissant de terreur par toute la France en faisant un exemple *in anima vili*, sur cette petite fille, salie et chansonnée. [On] Mais [nul texte de loi] nulle loi n'autorise à punir de mort [la partie qui] celle qui accuse à tort. Ils détérèrent le vieux [texte romain qui prononce la mort] texte romain *De famosis libellis*. Il prononce la mort contre ceux qui ont fait des libelles injurieux aux Empereurs ou à la religion de l'Empire. Les jésuites sont la religion. Donc un mémoire contre un jésuite mérite le dernier supplice.

50

414,7: 1° Elle avait calomnié – Mais nulle loi ne punit la calomnie de mort. Pour aller jusque-là, il fallait chercher un peu loin, dire: « Le vieux texte romain *De famosus libellis* prononce la mort contre ceux qui ont fait des libelles injurieux aux Empereurs ou à la religion de l'Empire Les jésuites dont la religion Donc un mémoire contre un jésuite mérite le dernier supplice »

Les quatre alinéas que l'imprimé donne ensuite manquent dans le manuscrit

Le 11 septembre 1730, le bruit se répandit à Aix, et de là dans toute la Provence que les gens du roi concluaient et proposaient au Parlement [que la Cadière] (v. p. 372): « Que la Cadière, préalablement soumise à la question ordinaire et extraordinaire, fût ensuite ramenée à Toulon, et que sur la place du couvent des Prêcheurs (où était son frère), elle fût *pendue et étranglée*. »

Coup cruel, effroyable, quand même il aurait été juste! sur une fille! une fille [de 21 ans] si jeune! une fille séduite certainement (*déchirure*)... ne le niaient qu'en souriant [et] ou ne le niaient, (*déchirure*)... la première fois, depuis l'origine du monde,

416,17: Au nom des cinq, il fut conclu et proposé au Parlement « Que la Cadière, préalablement mise à la question ordinaire et extraordinaire, fût ensuite ramenée à Toulon, et, sur la place des Prêcheurs, *pendue et étranglée* »

417,1: Ce fut un coup terrible Il y eut un prodigieux revirement d'opinion Les mondains, les neurs, ne rirent plus, ils frémissent Leur légèreté

que (*déchirure*)... eussent été appliquées [*en sens*] précisément en sens invers (*sic*), en mettant à (?) (*déchirure*) mort la victime!

n'allait pas jusqu'à glisser sur une chose si épouvantable. Ils trouvaient fort bon qu'une fille eût été séduite, abusée, déshonorée, et qu'elle eût été un jouet, qu'elle mourût de douleur, de délire; à la bonne heure, ils ne s'en mêlaient pas. Mais, quand il s'agit d'un supplice, quand l'image leur vint de la triste victime, la corde au cou, étranglée au poteau les coeurs se soulevèrent. De tous côtés monta ce cri: « On ne l'avait pas vu depuis l'origine du monde, ce renversement scélérat: la loi du rapt appliquée à l'envers, la fille condamnée pour avoir été subornée, le séducteur étranglant la victime! »

Chose imprévue en cette ville d'Aix... (*voir infra*).

Passage non annulé, que l'imprimé ne reproduit pas.

50

Elle avait été, disait-on, l'instrument trop docile d'un grand complot de calomnies, la complice du carme et de ses frères. Ceux-ci [*les (?) auteurs du complot, eussent (?)*], les grands coupables, les auteurs du complot, pourquoi les ajourner? pourquoi juger d'abord, exécuter celle qui n'avait été que complice, instrument? On eût passé à eux, [*mais*] quand on eût [*été*] étranglé et fait taire pour jamais celle dont le témoignage aurait pu éclaircir l'affaire!

- 326(0) - Et cela se fût fait ainsi, selon toute apparence, sans l'immense explosion de pitié et d'indignation, de fureur menaçante, qui fit frémir et reculer le Par-

419,9: Ce grand et profond mouvement agit dans le Parlement même. Les ennemis des jésuites

lement, rendit courage à ceux de ses membres qui étaient jansénistes, leur fit fouler aux pieds les craintes, les menaces des toutpuissans jésuites, la foudre de Versailles que pouvait leur lancer Fleury.

en furent tout à coup relevés, raffermis, jusqu'à braver les menaces d'en haut, le crédit des jésuites, la foudre de Versailles que pouvait leur lancer Fleury.

Ce dernier mot appelle la note en bas de page: Une anecdote grotesque... (voir infra).

(En marge:) Note. De nos jours même, en 1826, l'historien du Parlement de Provence, fidèle à son esprit [de], admire ce mot « qu'un nerf de boeuf eût été le meilleur remède » pour la pauvre malade. Il juge qu'elle eût dû au moins être enfermée pour la vie, « ensevelir à jamais sa honte dans les fers. » Cabasse, III, 246, 266. MM. Fabre et Méry [conserve aussi] s'efforcent d'être impartiaux; s'ils avaient lu, discuté, critiqué [le procès plus sérieusement] [le procès, les témoins plus sérieusement] le procès plus sérieusement, ils seraient certainement plus favorables à la Cadière.

(Cf. O, 412,6, présente édition, p. 369, l. 2, et O, 422,22 (note, in fine), présente édition, p. 377, l. 32.)

50

Une anecdote grotesque [(mot illisible)] symbolise, exprime à merveille l'état du Parlement. Le rapporteur lisait son travail, ses appréciations du procès de sorcellerie, de la part que le diable pouvait avoir en cette affaire. Il se fait un grand bruit. Un homme noir tombe par la cheminée... [Le Parlement se sauve, moins un seul de ses membres, le rapporteur] Tous se sauvent, effrayés, moins le seul rapporteur, qui, embarrassé dans sa robe, ne peut bouger... L'homme s'excuse. C'est tout bonnement un ramoneur qui s'est trompé de cheminée. (En marge: Note. Pappon.)

419,18: (note): *Idem, sauf la fin:* C'est tout bonnement un ramoneur qui s'est trompé de cheminée. (Pappon, IV, 430.) – On peut dire qu'en effet une terreur, celle du peuple, du démon populaire, fixa le Parlement, comme ce juge engagé par sa robe.

Eh! bien, disons aussi que la terreur (du diable? non) du peuple, fixa le parlement, comme ce rapporteur pris dans sa robe. Même, en cette ville [d'Aix, qui n'est que juge et que clergé] d'Aix, ville officielle qui n'est que juge et que clergé (plus, un beau monde de noblesse), il y eut un violent mouvement. D'un élan, la population, en corps, en masse, hommes de toute sorte, marchands, manans, ou gentilshommes (l'épée au côté, prêts à la tirer), tout se porta aux Ursulines. On fit paraître la Cadière et sa mère. On criait: « Rassurez-vous, mademoiselle. Nous sommes là... Ne craignez rien. »

p. 367, l. 10

417,16: Chose imprévue en cette ville d'Aix (toute de juges, de prêtres, de beau monde), tout à coup il se trouve un peuple, un violent mouvement populaire. En masse, en corps serré, une foule d'hommes de toute classe, d'un élan, marche aux Ursulines. On fait paraître la Cadière et sa mère. On crie: « Rassurez-vous, mademoiselle. Nous sommes là... Ne craignez rien. »

Épilogue (rédaction antérieure)
(Cf. O: Épilogue et Notes et Éclaircissements, note 7.)

Manuscrit	Édition originale (O)
329(249) et 334(0) (<i>placard; sigle: Ép.</i>):	449,12: NOTE 7. – J'ai
ÉPILOGUE	<p>parlé deux fois de Toulon. Jamais assez. Il m'a porté bonheur. Ce fut beaucoup pour moi d'achever cette sombre histoire dans le pays de la lumière. Nos travaux se ressentent de la contrée où ils furent accomplis. La nature travaille avec nous. C'est un devoir de rendre grâce à ce mystérieux compagnon, de remercier le <i>Genius loci</i>.</p>
51	
<p>Je ne quitterai pas ce volume sans dire adieu au lieu où il a été fait. Ce sombre et ténébreux sujet, si j'y ai porté quelque jour, c'est que je l'ai écrit dans le pays de la lumière, [devant le merveilleux miroir de la rade de Toulon] [devant la resplendissante rade de Toulon] (Ép.) la resplendissante rade de Toulon. [Nul doute que nos travaux ne se ressentent de la contrée où ils furent accomplis, que tant de circonstances locales n'y aient grande influence, n'y concourent, que la nature n'y travaillent avec nous] Nos travaux se ressentent de la contrée où ils furent accomplis. Les circonstances locales y influent, y concourent. La nature y travaille avec nous. C'est un devoir de rendre grâce à ce mystérieux [compagnon de travail] compagnon, de remercier le <i>Genius loci</i>.</p>	
<p>– 330(0) et 334(0) (<i>placard</i>) – Au pied du fort Lamalgue qui domine invisible, j'occupais sur une pente [fort âpre] assez âpre de lande et de roc une petite maison fort recueillie. Celui qui se bâtit cet ermitage, [le docteur Lauvergne, y a écrit son livre original de 'L'agonie et la mort'] un médecin, y a écrit un livre original, l'<i>Agonie et la Mort</i>. Lui-même y est mort récemment. [La trace du savant médecin s'y trouve et dans les plantes] Tête ardente et cœur volcanique, il venait chaque jour de Toulon verser là ses troubles pensées. – 331(0) et</p>	<p>449,19: <i>Idem</i>, sauf par les plantes étrangères qu'il aimait au lieu de par ses plantes étrangères et: En hiver, partout l'églantier en fleur, partout le thym et les parfums amers au lieu de En hiver, partout le thym, les parfums amers, les roses sauvages.</p>

51

334(0) (*placard*) – Elles y sont fortement marquées. [Dans un *enclos* (?) de vignes et d'oliviers] Dans l'enclos, assez grand, de vignes et d'oliviers, pour se fermer, s'isoler doublement, il a inscrit un jardin fort étroit, serré de murs, à l'Africaine, [avec un tout petit bassin, un *imperceptible jet d'eau*] avec un tout petit bassin. Il reste là présent par ses plantes étrangères, les marbres blancs chargés de caractères arabes qu'il sauva des tombeaux démolis à Alger. Ses cyprès de [30] (Ép.) trente ans [sont devenus *gigantesques*, ses aloès énormes et redoutables] [sont devenus géans, ses cactus, ses aloès énormes et redoutables] (Ép.) sont devenus géants, ses aloès, ses cactus énormes et redoutables. Le tout fort solitaire, [si mou (?) et doux] point mou, mais très charmant. [En plein hiver, partout *fleurissaient des roses sauvages*] (Ép.) En hiver partout le thym, les parfums amers, les roses sauvages.

Quand on arrive [là] de la ville par le bas chemin creux du fort, [les abords *plus que sérieux*] par les abords sérieux des servitudes militaires, puis par un rideau de cyprès, le coup de théâtre est très grand. En approchant de la maison, on aperçoit [d'un coup l'énorme miroir] subitement l'énorme miroir de la rade, la mer étincelante.

– 331(0) et 335(0) (*placard*) – C'est la merveille du monde. Il y a des rades plus grandes encore, [aucune si belle] (Ép.) mais aucune si belle, aucune si fièrement dessinée. Elle n'ouvre à la mer qu'une bouche de deux lieues [de large], la resserrant par deux presqueîles recourbées en pattes de crabe (Saint-Mandrié, Gien). Tout l'intérieur varié, accidenté de caps, de pics rocheux, [de promontoires, d'un charme (*plusieurs mots illisibles*)] de promontoires aigus, landes, vignes, bouquets de pins. Un charme, une noblesse, une sévérité singulières. Tout

Ce passage non annulé a été différemment repris dans l'Épilogue, voir O, p. 429, l. 4; présente édition, p. 384, l. 4. Voir aussi, infra, le passage qui va de L'aube rosée à les États généraux du monde?

450,10: Cette rade, on le sait, est la merveille du monde. Il y en a de plus grandes encore, mais aucune si belle, aucune si fièrement dessinée Elle s'ouvre à la mer par une bouche de deux lieues, la resserrant par deux presqueîles recourbées en pattes de crabe Tout l'intérieur varié, accidenté de caps, de pics rocheux,

sec et fin; rien ne ressemble plus aux mers de Grèce.

Je ne découvrais pas le fonds même de la rade, mais ses deux bras immenses: à droite, Tamaris [(immortel *par mad. Sand*)] (désormais immortel) (ici la note*). Saint-Mandrié, son cap sous le tombeau d'un amiral; à gauche, l'horizon fantastique de Gien, des *Iles d'or*, où le grand Rabelais [dit qu'il voudrait mourir] aurait voulu mourir.

de promontoires aigus, landes, vignes, bouquets de pins. Un charme, une noblesse, une sévérité singulières

450,18: Je ne découvrais pas le fond même de la rade, mais ses deux bras immenses à droite, Tamaris (désormais immortel), à gauche, l'horizon fantastique de Gien, des *Iles d'or*, où le grand Rabelais aurait voulu mourir (*L'imprimé ne donne pas la note.*)

51

- 333(0) et 335(0)/336(0) (placards) -
Cela est superbe à toute heure. [Mais l'hiver, en décembre, à une certaine heure, c'était plein d'un mystère divin] Mais aux matins d'hiver, en décembre surtout, c'était plein d'un mystère divin. Je me [levais] (Ép.) levai justement à six heures, quand le coup de canon de l'Arsenal donne le signal du travail. De six à sept, j'avais un moment admirable. [La vue des étoiles et de la scintillation pure, intense, vivante ([oserai-je, perçante?] oserais-je dire, [perçante?] acérée?) des étoiles] La scintillation [vive et douce] vive (oserai-je dire acérée?) des étoiles, faisait honte à la lune, et résistait à l'aube. [Celle-ci, rosée et bleuâtre, se faisait jour pour tant. Mais, avant qu'elle ne parût] Avant qu'elle ne parût, puis pendant le combat des deux lumières, la transparence prodigieuse

429,11 (Épilogue):
Idem, sauf:

1. le début: Ce lieu, tout africain, a des éclairs d'acier, qui, le jour, éblouissent. Mais aux matins d'hiver, en décembre surtout, c'était plein d'un mystère divin. Je me levais juste à six heures, quand le coup de canon de l'Arsenal donne le signal du travail

2 la fin. *L'imprimé ne donne pas la phrase de la note.* C'est, je crois, le moment sublime

* 330(0) (en marge): Note Immortel par mad Sand Dans la maison - 331(0) - même où je suis, Alexandre Dumas s'est caché, enfermé trois mois pour faire un de ses premiers drames.

[de l'air *sec et léger, me permettait*] de l'air permettait de voir et d'entendre à des distances incroyables. [Les moindres accidens des montagnes lointaines, *un arbre, un rocher*] Je distinguais tout à deux lieues. Les moindres accidens des montagnes lointaines, arbre, rocher, maison, pli de terrain, tout [se révélait, *m'apparaissait distinct*] se révélait dans la plus fine précision. J'avais des sens de plus, [et je] (Ép.) je me trouvais un autre être, dégagé, ailé, affranchi. [*Qu'un moment*] [*Moment pur et austère, qui me*] Moment limpide, austère, si pur! Je me disais: « Mais quoi! Est-ce que je serais homme encore? » (Note. [C'est le moment sublime] C'est, je crois, le moment sublime, que sentait le Puget au réveil [*et qu'il a si noblement marqué en*], ce *sursum corda!* qu'il a marqué sur le précieux garde-main que l'on conserve à Montpellier.)

51

L'aube rosée, et au nord-ouest [*d'un bleu*] étrangement bleuâtre, parvenait cependant à [*neutraliser, à faire taire mes étoiles, leurs voix de lumière*] pâlir, faire taire mes étoiles, leurs sublimes voix. Que j'y avais regret! L'aurore et le travail venaient impérieux. Je reprenais le marteau, le ciseau, le labeur de l'histoire. Le soleil qui montait, élevait les vapeurs, m'éblouissait de ses rayons, [m'aveuglait de lumière] (Ép.) m'aveuglait. Ses flammes, [*réfléchies par la mer, doublées dans son miroir*] réfléchies dans la mer, doublées de son miroir, par un éclat trop vif, me dérobaient le paysage, perdu dans une gloire confuse. (Note. Le maître, en ces choses impossibles, c'est Courdouan, qui saisit et prend les rapides lumières, comme Huet l'ondée du brouillard.)

Le présent alinéa et le suivant, non annulés, ont été différemment repris dans l'Épilogue de l'imprimé.

429,4: Qu'il était lumineux, âpre et beau mon désert! J'avais mon nid posé sur un roc de la grande rade de Toulon, dans une humble villa, entre les aloès et les cyprès, les cactus, les roses sauvages. Devant moi ce bassin immense de mer étincelante; derrière, le chauve amphithéâtre où s'assoiraient à l'aise les États généraux du monde.

La mer n'est qu'un aspect. [*Plusieurs préfèrent*] Plus d'un préfère encore le cirque si sévère, si grandiose, des montagnes qui ceignent la ville. [*Les monts chauves, nus aujourd'hui, ne sont parés que de leur beauté naturelle*] [(*Quelques mots illisibles*) en fontaines (comme on le voit à la Valette), elles sont belles d'elles-mêmes, de leurs formes] Chauves et nues, elles sont belles d'elles-mêmes, de leurs formes altières de [*leur noblesse*] la noblesse incomparable de leur amphithéâtre, étagé en gradins. Ce cirque a l'air d'être disposé pour quelque grande chose [*qu'on ne voit pas encore*] que l'on verra plus tard. Qui sait? pour recevoir une Fédération de la terre, les États généraux du monde?

51

- 332(0) et 337(0)/338(0) (*placards*) - [*La gaité et l'éclat du port, de ses [mouvans vaisseaux] vaisseaux mobiles, ce mouvement éternel, fait un piquant contraste avec les monts, leur farouche immobilité*] Sous ces monts immobiles, la gaieté et l'éclat du port, de ses eaux bleues, de ses vaisseaux qui [*vont et viennent*] vont, viennent, ce mouvement éternel, fait un piquant contraste. [*Ces pavillons flottans, ces banderoles, ces rapides chaloupes, lancées si vivement par les rameurs qui enlèvent, ramènent les officiers, les amiraux, ce souffle de guerre et de croisade (qui saisissait mad. de Sévigné), tout anime, intéresse*] Les pavillons flottans, les banderoles, les rapides chaloupes, qui emmènent, ramènent les officiers, les amiraux, ce souffle de guerre, d'expéditions lointaines, de croisades (qui saisissait madame de Sévigné), tout anime, intéresse. Chaque jour, [*à midi, je montais*] à midi, allant à la ville, je montais de la mer au plus haut de mon fort, d'où l'immense panorama se développe, [*montagnes depuis Hyères, la rade, [et le port] [et au milieu le port]*] et au milieu la ville qui de là est

450,22 (Note 7): *Idem, sauf* Derrière, sous le haut cirque des monts chauves au lieu de Sous ces monts immobiles et tout anime, intéresse au lieu de ce souffle de guerre, d'expéditions lointaines, de croisades (qui saisissait madame de Sévigné), tout anime, intéresse.

charmante] les montagnes depuis Hyères, la mer, la rade, et au milieu la ville qui de là est charmante. Quelqu'un qui vit cela la première fois, disait: « La jolie femme que Toulon! »

[*On sait gré à la ville d'être*] Vue de près, elle est sombre, et on lui en sait gré. L'ennemi redouté ici, c'est le soleil; tout est combiné contre lui. [*Mais, qu'*] Sombre ou non, [*elle est gaie, active*] Toulon n'est pas triste. On est frappé d'abord de l'excessive politesse de la population. En grande partie, c'est une élite, d'ingénieurs, d'officiers, de médecins, [*etc.*, sortis des hautes écoles] tous sortis des hautes écoles. [*Le peuple a l'habitude*] Le Toulonnais natif voit sans cesse ce monde élevé, et se met au niveau. [*Les femmes*] [Très faiblement nourrie, la race y est jolie pourtant, *souvent à l'italienne*] Il n'a pas l'expansion bruyante, excessive, de Marseille. Le Var est âpre et doux. Très faiblement nourrie, la race y est jolie pourtant, parfois à l'Italienne, souvent à l'Africaine, à petits traits [*saillans, heurtés*] heurtés, qui n'en mordent que plus.

Quel aimable accueil j'y trouvai! Quelle [hospitalité charmante] (Ép.) hospitalité! [*Les établissemens*] Quels amis empressés! [*Les établissemens publics, nombreux et importants*, les trois bibliothèques *publiques*, les cours *très importants* qu'on y fait sur les sciences, offrent des ressources *infinies* que ne *soupçonne* guère] Les établissemens publics, les trois bibliothèques, les cours qu'on fait sur les sciences, offrent des ressources nombreuses que ne soupçonnent [guère] (Épr.) point le voyageur rapide, le passant qui vient s'embarquer. [Pour moi, *rien ne me frappait plus que la comparaison de l'ancien et du nouveau Toulon*] Pour moi, établi pour longtemps, et devenu vrai Toulonnais, ce qui m'était d'un intérêt constant c'était de comparer l'ancien et le

Ce passage non annulé n'a pas été conservé dans l'imprimé.

451,5: *Idem, sauf* Quel aimable accueil j'y trouvai! Quels amis empressés! *au lieu de* Quel aimable accueil j'y trouvai! Quelle hospitalité! Quels amis empressés! *et soupçonne au lieu de* soupçonnent.

nouveau Toulon. Heureux progrès des temps que nulle part je n'ai senti mieux. La triste affaire de la Cadière dont le savant bibliothécaire de la ville me communiqua les monumens, mettait pour moi ce contraste en vive saillie.

51

Un bâtiment surtout, chaque jour, arrêta mes regards, l'*Hôpital de la marine*, [ancien] [l'ancien] (Ép.) ancien séminaire des jésuites, [où *Girard était*] fondé par Colbert [pour *douze jeunes aumôniers*] pour les aumôniers de vaisseaux, et qui, dans la décadence de la marine, occupa *de façon* (mots en surcharge) si odieuse l'attention publique.

451,17: *Idem.*p. 409, l. 23

Notes d'Histoire religieuse I
(*Voir l'Introduction au manuscrit, p. 361.*)

Livre I^{er}
Chapitre I^{er}

A 3811, 6: (*En marge*: Mort des dieux)

III

La naissance des démons

En tout temps, en tout pays, démons et démoniaques. M[aury] 258 - 288. Mais nulle part une création si universelle de démons.

Dès le IV^e siècle, ils remplissent tout (possédés 303), entrent dans les hommes, gonflent les femmes... on crache sans cesse des diables M. 316.

On fouette en vain la sibylle

La solitude

La faiblesse corporelle les crée partout, 308, 316.

Nulle part, une centralisation si redoutable de l'idée du mal. Quid Ahriman? Typhon?
La création de Satan, M 289-298 (*En marge* ici indiqué seulement)

52

Que sont ces démons? Le vide, l'ennui, la faiblesse physique, la dissolution de la famille et de l'état

Et barbarement, on dit ce sont les anciens dieux 98-100

on diabolise l'étoile du matin Lucifer

l'étoile du soir, Venus

Le monde furieux de ce sentir démoniaque, persécute la nature et les d. de la nature (M 108-143)

dans l'état, le foyer, la conscience poursuit la nature au désert.

A 3811, 7: La persécution des sens contenus.

Le célibat, les vieilles etc., un monde souffrant.

Si l'on recommençait le monde antique de l'orgie, triomphe de la nature... derrière Pal, Priape, - le Pan éternel

V. dans V. Hugo la dispute de Pan et de Jupiter.

Satan comme Pan, Priape, terme, Pal (Palès), antérieur et postérieur au dieu de l'antiquité.

(*Voir O, p. 1-9; prés éd., p. 25-31.*)

Chapitres IV et V

A 3811, 8: L'enfer sur terre

1^{re} époque féod. guerres privées et cruautés

2^{re} époque féod. paix royale et vexations

53

- la croisade augmente dépenses

- l'argent! ce nouveau diable... introuvable

... oh! si un trésor... se donne?

... plus souvent soucis, désespoir que concupiscence (quoi qu'en disent fabliaux, se[igneurs
(?)] des églises)

- outrages. Les redevances insolentes... le serin à 4 chevaux*.

- la mousse pour le derrière de la dame du château et la terrible redevance... la femme même. Et le clergé le souffrit.

l'adultère comme institution...

*Cf. *Origines du droit français*, O.C., t. III, p. 755.

(Voir O, p. 44-58, prés. éd., p. 62-73.)

LIVRE II

Chapitre II

[= *Histoire de France*, VII: *Renaissance*; Introduction]

A 3812, 113: Les têtes bien préparées par la thé-urgie... celui qui fait Dieu tous les jours.

à fortiori { l'angelo-physiologie... v. S. Thomas l'ange
 { l'astrologie } ceux-ci prétendent être les raisonnables.
 { l'alchymie }

54

Imbus de la transform. eucharistique et de la doctrine angélique, ils méprisent sottises naturelles d'astrol. et chim. pour une sottise plus haute, la démonologie. C'est un esprit fort, il ne croit que la sauge fasse tempête (Albert le Grand). Le diable seul peut...

Le sot en face des fous

- son in-intelligence de leur langue et habitudes

- paysans excentriques, bergers solitaires (ex. Tyrol une fois par semaine)

- la vieille, tradition de Diane

fureur utérique... allucination

combien négligée... et reine... tue les abbés.

- sa peur...

- la peur des maléficiés

la femme... touchée par la vieille... prit son enfant mort
présence d'esprit du pauvre homme à Strasbourg, p. 227.

(Voir O, p. 185-203; prés. éd., p. 178-193; cf. O.C., t. VII, p. 89-97.)

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

- A 3814, 250:** Wright, suite de la sorcellerie anglaise
ch. 14, p. 277, poésie, Shakespeare, etc.
- 55** Ce qui est singulier c'est que, chez une nation où *god-den* est le jurement national (v. le procès de Jeanne d'Arc), il n'y a pas de pacte exprès avec le diable (t. I, 281), autrement dit: l'ame anglaise veut bien être damnée, mais elle ne se donne pas, elle se garde, etc.
Il n'y a pas non plus de Sabbats des sorcières. P. 281.
- (Voir BCDEFGH, Note première, p. 388-389.)

- A 3811, 40:** Sabbat, Michaëlis
Le plus sot Sabbat est celui que Michaëlis fait décrire par sa petite Madeleine, chose visiblement arrangé par un sot, par un pédant absurde (p. 27 de la seconde partie).
D'abord le sabbat se tient tous les jours, depuis ma conversion, et auparavant 3 fois la semaine.
Les sorciers sont convoqués au son du cor et transportés en l'air, ils s'arrêtent pour honorer leur prince soutenu en l'air par les diables. (*En marge*: pédanterie.)
- Trois rangs (*en marge*: XVII^e siècle:
1° les Masques, pauvres diables qui doivent tuer, déterrer les petits enfans. Ils se prosternent.
- 56** 2° sorciers et sorcières, de condition médiocre, qui ensorcellent et maléficient. Ils ne se prosternent, mais baisent mains, pieds.
3° les magiciens, gentilshommes qui blasphèment, défient Dieu et ils ne maléficient que par leurs serviteurs et chambrières p. 29.

- Ils boivent de la malvoisie, pr. échauffer la chair.

Point de couteaux sur table, point de sel, ni d'huile, qui signifie miséricorde.

Ils paillardent

le dim. avec D. inc. et succubes

jeudi sodomie

samedi bestialité

les autres jours selon la nature.

Gaufridi a inventé messe noire, faire manger hostie aux chiens.

(Voir O, Note 5, p. 446; prés. éd., p. 406; voir aussi la variante n° 2.)

Jules Michelet, *La Sorcière*
Nieuwe kritische uitgave
met inleiding, noten en handschriftstudie

SAMENVATTING

Het voorbereiden van een tekstuitgave van Michelets *La Sorcière* voor de editie van diens *OEuvres Complètes*, in 1971 door Paul Viallaneix begonnen, bood ons de aanleiding, van dit boek de wordingsgeschiedenis en de receptie bij de critiek in 1862-1863 te onderzoeken; hiervan geeft dit proefschrift verslag. Twee wegen dienden er te worden begaan: de literair-historische en de tekstcritische.

Het eerste gedeelte belicht het ontstaan van het boek en de lotgevallen ervan (redactie, publicatie, receptie) om te besluiten met een waardeschatting vanuit de huidige critiek; dan volgt onze teksteditie van *La Sorcière*; in het laatste gedeelte, de handschriftstudie, wordt de ontstaansgeschiedenis belicht, en wel met behulp van een transcriptiemethode die door Robert Casanova werd beproefd in de delen VI-IX van de *OEuvres Complètes* (1978-1982).

Toen Michelet in 1862 aan *La Sorcière* begon, was het fenomeen van de heksenwaan en de heksenvervolging reeds veelvuldig door historici behandeld, in Frankrijk en daarbuiten; ook in zijn eigen *Histoire de France* was het aan de orde gekomen, met name sinds 1855, in de delen over de Renaissance en de tijd van Henri IV en Louis XIII. Maar hoezeer ook stoelend op het werk van anderen en dat van Michelet zelf, het boek toont, zelfs in vergelijking met het eigen werk, vele punten van verschil. Wij hebben beoogd, duidelijk te maken hoe Michelet kwam tot zijn hoogst eigenzinnige en intuïtieve uitgangspunt, van waaruit hij de geschiedenis van « de » heks als één organisch geheel kon overzien.

Dat uitgangspunt is zowel complex als eenvoudig. Complex, omdat in dit organisch geheel de meest uiteenlopende verschijnselen moesten worden verbonden en tevens de snel wisselende aspecten van opeenvolgende tijdperken moesten worden verklaard. Eenvoudig, omdat Michelet door zijn keuze voor een « simpele en sterke formule » de geschiedenis van de hekserij kon verbeelden als een « vie romancée » van één mythische heldin gedurende driehonderd jaar; is die van het historische toneel verdwenen, dan resteert haar werk, en vangt de geschiedenis aan van de Nieuwe Tijd. De heks wordt dan geparodieerd door « heks van de decadentie », en weldra door hystericæ in kloosters die zich ten prooi wanen aan duivelse bezetenheid.

Fictie en geschiedschrijving vloeien ineen tot een vorm die wij mythische geschiedenis zouden kunnen noemen. Als mythische figuur die de grondslag legt voor de moderne (medische) wetenschap, symboliseert de heks de vooruitgang van de menselijke geest. Evenals Prometheus is zij, in Michelets mythologisch arsenaal, het archetype van heilzame revolutie. In dit opzicht behelst het boek niet zozeer de geschiedenis van de hekserij als wel de strijd tussen vrijheid en noodlot, en de opstand tegen onrecht, onderdrukking en vervreemding: de essentie van de wereldgeschiedenis, en derhalve van de geschiedschrijving, die in de ogen van

Michelet immers geen ander voorwerp heeft dan dit gevecht zonder eind.

La Sorcière bewijst dat Michelet tot in zijn ouderdom vasthield aan de beide grondslagen uit zijn jeugd: de filosofie van Vico en de « openbaring van Juli 1830 », afglans van het grote licht dat was ontstoken door de Franse Revolutie van 1789.

Van Vico had Michelet geleerd, als geschiedkundige de les te trekken uit « legendaire tijdperken ». De Moderne Tijd, behandeld in het voorafgaande werk (dat in menig hoofdstuk van *La Sorcière* letterlijk wordt opgedist), vroeg om een noodzakelijke aanvulling; in het Eerste Boek, waarin Michelet de oorsprong en wording oproept van de heks, wordt die legendaire aanvulling gegeven. Het is een proeve van historische psychologie en van mentaliteitsgeschiedenis *avant la lettre*, vervat in een taal waarin Clio door haar zusters soms lijkt te worden overstemd.

« L'Éclair de Juillet » is herkenbaar in de gerichtheid der geschiedenis op een naderend licht. In *La Sorcière* schemert dit reeds in de « luciferaanse » Middeleeuwen, als voorbode van de Verlichting en belofte van de nabije triomf der Wetenschap op de duisternis van het tegennatuurlijke christendom. De Kerk, zegt Michelet, heeft de heks op haar geweten; niet enkel voor de wrede vervolging en repressie is zij verantwoordelijk, maar vooral voor de wanhoop die iemand kon drijven tot het pact met de Duivel. De historicus spreekt als rechter het « schuldig » uit over de Kerk, ook over die van de Nieuwe Tijd, want de schandalige heksenaffaires van 1600 tot 1730, die gaandeweg steeds gedetailleerder worden verhaald, roepen het beeld op van satanische perversie en onnatuur. Was Satan in het Eerste Boek, door een vruchtbare revolte tegen de Antinatuur (de Kerk), in zijn werking positief, in het Tweede Boek is hij afstotend negatief. Als Vorst der Natuur en Heelmeester was hij de vitale belichaming van de progressie, heilzaam tegengif in een duistere, onmenselijke tijd; maar is hij, na zijn overwinning, aan een kerkelijke loopbaan begonnen, dan wordt hij, oud en pervers, het onvervalste beeld van de reactie. Satans tweepoligheid is de mythische uitdrukking van een historische dialectiek.

Het boek kan gezien worden als de synthese van Michelets hoogst verscheiden aspiraties: die van filosoof, historicus, natuurvereerder en feminist *sui generis*. Wordt hij tegenwoordig door sommigen wel erkend als een der voorlopers van de huidige pluridisciplinaire geesteswetenschappen, dan is dit niet op de laatste plaats te danken aan *La Sorcière*, het werk dat hem in zijn moderniteit laat zien, en wel op grond van eigenschappen die hem lange tijd als zwakheden zijn verweten.

CVRRICVLVM VITAE

Wouter Kusters, geboren op 23 november 1945 te Nijmegen, behaalde het diploma gymnasium-alpha in 1964 en studeerde Frans en kunstgeschiedenis aan de Katholieke Universiteit aldaar. Na in beide vakken zijn doctoraal examen te hebben afgelegd (*cum laude*), was hij kort als leraar Frans werkzaam in Nijmegen en Oudenbosch. In 1975-1976 bracht hij een studiejaar door in Clermont-Ferrand. Sindsdien is hij verbonden aan het Instituut Frans van de Nijmeegse Universiteit.



SATANAE CVRRICVLVM VITAE

- I. Moyen Age: Satan et la Sorcière (*cf.* Livre Premier, chapitre XII, *in fine*).
- II. Temps modernes: Satan et l'ensorcelée.

Vignettes gravées sur bois par Eugène Dété d'après les compositions de Martin Van Maele, illustrations de l'édition de *La Sorcière* publiée par Ad. Van Bever en 1911 (Paris, J. Chevreton, libraire).



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE

7

La Sorcière, livre de combat et livre de foi, 7; méthode suivie dans la présente édition, 12; transcriptions statique et dynamique, 13; les éditions de *La Sorcière*, 14; « résurrection » de Michelet, 15.

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER: ENTRE LE ROMAN ET L'HISTORIE

19

Situation de Michelet en 1861, 19; hésitations, 20; un nouvel élan d'historien, 21.

CHAPITRE II: « MON BRUSQUE REVIREMENT »

23

La sorcellerie dans l'*Histoire de France*, 23; Michelet hostile au christianisme, 23; Satan et la Femme, 25; une histoire à refaire, 26.

CHAPITRE III: L'ÉPISODE FINAL DE LA SORCELLERIE EN FRANCE

27

Affaire de sorcellerie?, 27; documents, 28; informateurs, 28; rédaction, 29; une histoire généreuse plutôt qu'impartiale, 30.

CHAPITRE IV: LIVRE PREMIER

33

Lectures, 33; écriture rapide, 33; l'anti-nature: la mauvaise Mère (ch. I), 34; le cours de 1843 (ch. II), 37; contes de Fées (ch. III), 44; « Tentations » ou un philtre escamoté (ch. IV), 45; sous le soleil de Satan (ch. V-VIII), 46; l'école buissonnière (ch. IX-X), 47; le culte satanique (ch. XI-XII), 49.

CHAPITRE V: LIVRE DEUXIÈME

51

Départ de Toulon, 52; deuil de Charles, 52; un dernier mot, 53.

CHAPITRE VI: CLIO ET HERMÈS

55

Michelet, industriel du livre, 55; peurs d'une saisie, 55; Hetzel, 56; Lacroix, 56; projets de réédition, 58.

CHAPITRE VII: CLIO ET THÉMIS

59

L'Empire et les lettres, 59; lettre du Préfet de Police au Garde des Sceaux, 60; lettre du Procureur Général au Garde des Sceaux, 61; interdiction de l'édition belge?, 62; rentrée de *La Sorcière*, 63.

CHAPITRE VIII: L'ACCUEIL DE <i>LA SORCIÈRE</i>	65
Stratégies publicitaires, 65; lettres adressées à Michelet, 69; disciples en perplexité, 72; un dossier de presse, 73.	
CONCLUSION	79
Livre de prédilection, 79; livre fondateur, 80; double discours, 81; mythe historique et mythe littéraire, 84; saturation symbolique, 84; structure complexe, 84; éclairage métaphysique, 86; mythe historique et mythe ethnoreligieux, 86; récit fondateur, 87; récit « collectif et anonyme », 88; récit tenu pour vrai, 89; <i>La Sorcière</i> dans l'oeuvre de Michelet, 90; acte de réhabilitation, 92; histoire prophétique, 93.	
NOTES	97
BIBLIOGRAPHIE	119
I. Manuscrits, 119; II. L'oeuvre de Michelet, 119; III. Études critiques sur <i>La Sorcière</i> , 120; IV. Sources secondaires, 122; V. L'accueil de <i>La Sorcière</i> , 125.	
TEXTE	
CHRONOLOGIE DE LA RÉDACTION DE <i>LA SORCIÈRE</i>	131
MODE D'EMPLOI	134
<i>LA SORCIÈRE</i> : TEXTE ET NOTES CRITIQUES	137
AVIS DE LA SECONDE ÉDITION	138
INTRODUCTION	139
Pour un Sorcier, dix mille Sorcières, 139. La Sorcière fut l'unique médecin du peuple, 141. Terrorisme du Moyen âge, 141. La Sorcière fut une création du désespoir, 142. Elle créa Satan à son tour, 144. Satan prince du monde, médecin, novateur, 144. Son école (sorcière, berger, bourreau), 145. Sa décadence, 146.	

LIVRE PREMIER

CHAPITRE I. LA MORT DES DIEUX	148
Le Christianisme crut que le monde allait mourir, 149. Le monde des démons, 151. La fiancée de Corinthe, 152.	

CHAP. II. POURQUOI LE MOYEN AGE DÉSESPÉRA	153
Le peuple fait ses légendes, 154. Mais on lui défend d'inventer, 156. Le peuple défend le territoire, 157. Mais on le fait serf, 158.	
CHAP. III. LE PETIT DÉMON DU FOYER	160
Communisme primitif de la <i>villa</i> , 160. Le foyer indépendant, 160. La femme du serf, 161. Sa fidélité aux anciens dieux, 161. Le follet, 164.	
CHAP. IV. TENTATIONS	166
Le serf invoque l'Esprit des trésors cachés, 167. Les razzias féodales, 168. La femme fait du follet un démon, 170.	
CHAP. V. POSSESSION	172
L'avènement de l'or en 1300, 173. Elle s'entend avec le démon de l'or, 174. Immondes terreurs du moyen âge, 175. La dame serve du village, 176. Haine de la dame du château, 179.	
CHAP. VI. LE PACTE	180
La serve se donne au Diable, 182. La lande et la Sorcière, 183.	
CHAP. VII. LE ROI DES MORTS	184
Elle fait <i>revenir</i> les morts aimés, 186. L'idée de Satan adoucie, 187.	
CHAP. VIII. LE PRINCE DE LA NATURE	188
Le dégel du moyen âge, 189. La sorcière évoque l'Orient, 190. Elle conçoit la Nature, 192.	
CHAP. IX. SATAN MÉDECIN	193
Les maladies du moyen âge, 193. La sorcière les guérit par des poisons, 194. Les Consolantes (ou Solanées), 195. Elle commence à soigner les femmes, 197.	
CHAP. X. CHARMES, PHILTRES	200
Barbe-Bleue et Grisélidis, 201. Le château implore la sorcière, 202. Sa malice, 203.	
CHAP. XI. COMMUNION DE RÉVOLTE. - SABBATS. - MESSE NOIRE	206
Les antiques Sabasies demi-païennes, 206. La Messe noire, ses quatre actes, 207. Acte 1. L'introït, l'osclage, le banquet, 209. Acte 2. L'offrande, la femme autel et hostie, 211.	

CHAP. XII. <i>Suite</i>	213
Acte 3. L'amour des proches parents, 213. Acte 4. La mort de Satan et de la Sorcière, 217.	

LIVRE DEUXIÈME

CHAPITRE I. SORCIÈRE DE LA DÉCADENCE. SATAN VULGARISÉ	219
Les sorcières et sorciers employés par les grands, 221. La dame louve, 222. Le dernier des philtres, 224.	
CHAP. II. PERSÉCUTIONS	225
Le Marteau des sorcières, 225. Satan maître du monde, 231.	
CHAP. III. CENT ANS DE TOLÉRANCE EN FRANCE. – RÉACTION	233
L'Espagne commence quand la France fait halte, 233. Réaction. Nos légistes brûlent autant que les prêtres, 235.	
CHAP. IV. LES SORCIÈRES BASQUES	237
Elles dirigent leur propre juge, 239.	
CHAP. V. SATAN ECCLÉSIASTIQUE	242
Facéties du sabbat moderne, 243.	
CHAP. VI. GAUFFRIDI, 1610	247
Prêtres sorciers poursuivis par les moines, 249. Jalousies des religieuses, 249.	
CHAP. VII. GRANDIER. RELIGIEUSES DE LOUDUN, 1632-1634	259
Le curé beau diseur, sorcier, 262. Furies malades des nonnes, 265.	
CHAP. VIII. RELIGIEUSES POSSÉDÉES DE LOUVIERS, 1633-1647	269
L'illuminisme. Le diable quiétiste, 270. Duel du diable et du médecin, 272.	
CHAP. IX. SATAN TRIOMPHE AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE	277
CHAP. X. GIRARD ET LA CADIÈRE, 1730	281
CHAP. XI. LA CADIÈRE AU COUVENT, 1731	298
CHAP. XII. LE PROCÈS DE LA CADIÈRE, 1730-1731	314

ÉPILOGUE

329

Peut-on réconcilier Satan et Jésus?, 330. La Sorcière a péri, mais la Fée renaîtra, 331. Imminence de la rénovation religieuse, 331.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

– 1. Classification géographique de la sorcellerie, 333. – 2. De l'Inquisition, 355. – 3. Méthode et critique, 337. – 4. Satan médecin, 339. – 5. Des rapports de Satan avec la Jacquerie, etc., 340. – 6. Du dernier acte du Sabbat, 340. – 7. Littérature de sorcellerie, 342. – 8. Décadence, etc., 343. – 9. Du lieu où ce livre fut achevé, 344.

SOURCES PRINCIPALES

347

TABLE

348

EXAMEN DU MANUSCRIT

INTRODUCTION AU MANUSCRIT DE *LA SORCIÈRE*

353

FIGURES

362

1. Feuillet 41(16), variante n° 7. – 2. f. 51(26), var. n° 8. – 3. f. 0(27), var. n° 9. – 4. f. 54(29), var. n° 9. – 5. f. 61(36), var. n° 13. – 6. f. 62(37), var. n° 13. – 7. f. 63(38), var. n° 13. – 8. f. 125(84), var. n° 26. – 9. f. 126(85), 127(86), 128(0), var. n° 26. – 10. f. 244(187), var. n° 46. – 11. f. 0(188), var. n° 46. – 12. f. 245(0), 246(0), 247(189), 248(0), var. n° 46.

INTRODUCTION: variantes n° 1-6

375

LIVRE PREMIER

CHAP. PREMIER, variante n° 7

383

CHAP. II, variantes n° 8-13

386

CHAP. III, variantes n° 14-18

394

CHAP. IV, Variantes n° 19-22

402

CHAP. V, variantes n ^{os} 23-26	409
CHAP. VI, variante n ^o 27	418
CHAP. VII, variante n ^o 28	420
CHAP. VIII, variantes n ^{os} 29-31	424
CHAP. IX, variante n ^o 32	432
CHAP. X, variantes n ^{os} 33-35	439
CHAP. XI, variante n ^o 36	448
CHAP. XII, variante n ^o 37	449

LIVRE DEUXIÈME

CHAP. PREMIER, variantes n ^{os} 38-39	452
CHAP. IX, variante n ^o 40	458
CHAP. X, variantes n ^{os} 41-46	460
CHAP. XI, variantes n ^{os} 47-49	473
CHAP. XII, variante n ^o 50	476

ÉPILOGUE, NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

Variante n ^o 51	484
----------------------------	-----

FRAGMENTS D'HISTOIRE RELIGIEUSE I

Variantes n ^{os} 52-56	491
Samenvatting	495
Curriculum vitae	498

STELLINGEN

I

Alle huidige pogingen tot verklaring van de heksenwaan vinden in *La Sorcière* wezenlijke aanknopingspunten.

II

Een tekstbezorger die voor zijn varianten-apparaat verschillende drukken vergelijkt, pleegt, zeer ten onrechte, te vergeten dat er ook nog tijdens het productieproces door correcties verschillen kunnen optreden tussen delen van dezelfde oplage, en dat bepaalde mededelingen op het titelblad (zoals 'Deuxième édition') niet altijd blijken op te gaan voor de gehele oplage.

Cf. Roger Laufer, *Introduction à la textologie*, Paris 1972, p. 118 sqq.

III

Lucien Refort zou zich bij het transcriberen van het handschrift van *La Sorcière* minder vaak hebben vergist indien hij meer aandacht had geschonken aan de doorhalingen, in het bijzonder in de 'rédactions antérieures' die hij niet in zijn handschriftstudie betrokken heeft omdat zij door Michelet waren geannuleerd.

Cf. *La Sorcière*, éd. Lucien Refort, Paris 1952-1956, t. I, p. LVII-LVIII, 123; dit proefschrift, 'Examen du manuscrit', variantes n^{os} 13, 34.

IV

Hoe vaak ook slachtoffer van zijn verbeelding, Michelet heeft juist hieraan de belangstelling te danken bij het huidige publiek. Niet alleen als kunstenaar, maar ook als geleerde is hij 'modern' op grond van hoedanigheden die hem wel als zwakheden zijn verweten.

V

De pogingen, een directe relatie aan te tonen tussen het werk van Jeroen Bosch en de demonologische geschriften van heksenvervolgers uit zijn tijd, zijn tot nu toe verre van indrukwekkend. Bosch' motieven zijn veeleer te zien als variaties op traditionele thema's der volksfantasie.

Cf L. Dresen-Coenders, *Het verbond van Heks en Duvel*, Baarn 1983 (diss. Nijmegen), p. 126-144, 288-292.

VI

Gérard Genette zou over de aanhef van de *Virgile Travesti* anders hebben geoordeeld indien hij de 'hypotexte' ervan in dezelfde gedaante gekend had als Scarron; deze volgde het apocriefe exordium, dat aan het *Arma virumque cano* voorafgaat, op de voet, en aldus weerspiegelt zijn parodie getrouwelijk de virgiliaanse 'palimpsest'.

Cf. Gérard Genette, *Palimpsestes*, Paris 1982, p. 70, *idem*, *Seuils*, Paris 1987, p. 94.

VII

Hoe blindelings beoefenaren der litteraire critiek aan elkanders methoden kunnen voorbijgaan, blijkt uit een deerniswekkende poging, Richteren 16,13 'psychoanalytisch' te interpreteren. Met wat minder vals vernuft hadden de auteurs van een leerboek voor beginnende studenten mogen bedenken dat het hachelijk is, hun diepzinnigheden op te hangen aan een *locus corruptus*.

Contra Jan van Luxemburg, Mieke Bal, Willem G. Weststeijn, *Inleiding in de literatuurwetenschap*, Muiderberg 1985, blz. 93.

VIII

De leesbaarheid van een proefschrift is omgekeerd evenredig aan de prikkel tot het poneren van een opzienbarende laatste stelling.

Quas theses ad publicam disputationem proposuit Walterus Kusters ad doctoris gradum promovendus in Litterarum facultate Noviomagensi die 30 Maii anni 1989 hora 15 30



